



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>











3







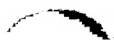






**ANNUAIRE**  
**DU**  
**CLUB ALPIN FRANÇAIS**





ANNUAIRE  
DU  
CLUB ALPIN  
FRANÇAIS



DIX-NEUVIÈME ANNÉE

1892

PARIS  
AU SIÈGE SOCIAL DU CLUB ALPIN FRANÇAIS  
30, RUE DU BAC, 30  
ET A LA LIBRAIRIE HACHETTE ET C<sup>ie</sup>  
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1893

LIBRARY OF THE  
MUSEUM OF COMPARATIVE ZOOLOGY  
HARVARD UNIVERSITY



G505

Co

v. 13

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

# TABLE MÉTHODIQUE

	Pages.
TABLE MÉTHODIQUE. . . . .	v

## COURSES ET ASCENSIONS

I.	Note sur la carte du massif du Mont-Blanc à l'échelle du 20,000 <sup>e</sup> , et étude des Aiguilles-Rouges, par MM. Joseph et Henri Vallot. . . . .	3
II.	Le massif du Rutor, étude orographique sur la chaîne frontière franco-italienne entre l'Aiguille de la Grande-Sassière et le col du Petit Saint-Bernard ( <i>Ascension de la Pointe de Suzzei, 3,230 mètr., de la Pointe Centrale d'Ormelune, 3,251 mètr., et de la Pointe Occidentale ou Pointe d'Archeboc, 3,283-3,278 mètr. ; première ascension de la Tête du Rutor, 3,486 mètr., par le versant français, col d'Avernet</i> ), par M. Henri Ferrand . . . . .	29
III.	Première ascension du Pic Central ou Grand-Pic d'Argentière (2,917 mètr.), par M. H. Dulong de Rosnay. . . . .	73
IV.	Les cols du Pavé et de la Pilatte, par M. Granjon de Lépiney. . . . .	86
V.	Première ascension du Grand-Bec de Pralognan (3,403 mètr.) par le Planay (versant Ouest), par M. Maurice Garçon. . . . .	102
VI.	Les Bauges ( <i>Coup d'œil général ; le Châtelard ; les pas-</i>	

	Pages.
<i>sages ; les ascensions : le Trélod, 2,186 mètr. ; la Pointe Chaurionde, 2,221 ou 2,291 mètr., première ascension ; le Colombier, 2,049 mètr.), par M. Georges Bartoli.</i>	110
VII. Quelques jours en Suisse ( <i>Ascension de l'Eiger, 3,975 mètr. ; ascension de la Grande-Dent de Veisivi, 3,425 mètr. ; ascension de l'Aiguille des Doves-Blanches, 3,662 mètr. ; ascension de la Pigne d'Arolla, 3,801 mètr. ; ascension du Mont-Brûlé, 3,621 mètr.), par M. Alphonse Chambrelent.</i>	135
VIII. Excursions dans la région Nord-Est du département des Alpes-Maritimes (secteur du 11 <sup>e</sup> groupe alpin), par M. Édouard Dujardin-Beaumetz.	169
IX. Nouvelle visite au Malibierne, par M. Charles Packe.	191
X. Sous terre : cinquième campagne ( <i>Vaucluse et Basses-Alpes ; Ardèche ; Gard ; Lozère ; Aveyron ; Tarn-et-Garonne ; Lot ; Charente ; Puy-de-Dôme ; Côte-d'Or</i> ), par MM. E.-A. Martel et G. Gaupillat.	201
XI. Excursion scolaire dans les Vosges et le Jura, par M. L. Richard.	236
XII. Quatorze jours dans le Sahara algérien : de Biskra à Biskra par Tougourt et El-Oued, par M. Edouard Rochat.	257
XIII. Une oasis saharienne en Espagne : la forêt de palmiers d'Elché, par M. Victor Riston.	278
XIV. Excursion à la Sierra Nevada et ascension du Pica-cho de la Veleta, par M. le D <sup>r</sup> Bide.	299
XV. De Cetinje à Nijni-Novgorod par la Bosnie et la Transylvanie, par M. L. De Launay.	322
XVI. Excursion à Jérusalem et au Caire, par M. Ed. Sauvage.	356

## SCIENCES ET ARTS

I. Note sur les travaux exécutés en 1892 en vue de l'érection d'un observatoire au sommet du Mont-Blanc, par M. J. Janssen.	391
II. La catastrophe de Saint-Gervais, par M. Charles Durier.	399
III. Aperçu de la forme et du relief des Pyrénées, par MM. F. Schrader et Emm. de Margerie.	432

## MISCELLANÉES

	Pages.
I. Les Pointes du Bouchet (massif de Péclet), par M. P. Lory. . . . .	457
II. Autour du Villard-de-Lans, fragments du journal d'un touriste (la Grande-Moucherolle ou Grand-Arc, 2,289 mèt.; le Gros-Martel, 1,558 mèt.), par M. J. Delmas. . . . .	465
III. Du Grimsel à Fiesch par le col de l'Oberaar et la Concordia-Hütte, par M. P. Guinet . . . . .	475
IV. Le Val d'Ampezzo dans les Dolomites, par M. Henry Babeau. . . . .	482

## CHRONIQUE DU CLUB ALPIN FRANÇAIS

Direction Centrale : Rapport annuel . . . . .	497
Liste des membres de la Direction Centrale et des bureaux des Sections . . . . .	507

## CARTES ET PLANS

Tracé de la chaîne des Aiguilles-Rouges, d'après les levés de MM. Joseph et Henri Vallot, et tracé de la même chaîne d'après la carte de l'État-major . . . . .	16
Aven de Jean-Nouveau (Vaucluse), plan et coupe dressés par M. E.-A. Martel. . . . .	208
Aven de Barthée, près Saint-Christol (Vaucluse), plan et coupe dressés par M. E.-A. Martel. . . . .	214
Aven de Coutelle (Vaucluse), plan et coupe dressés par M. E.-A. Martel. . . . .	215
Aven de Vigne-Close (Ardèche), coupe verticale dressée par M. E.-A. Martel. . . . .	220
Grotte de Saint-Marcel-d'Ardèche, plan et coupes levés et dressés par MM. E.-A. Martel et Deloly. . . . .	224
Carte de la Sierra-Nevada, croquis à l'échelle du 250,000 <sup>e</sup> . . . . .	304
Carte hypsométrique des Pyrénées, par F. Schrader. . . . .	448

## ILLUSTRATIONS ET FIGURES

	Pages.
1. La chaîne des Aiguilles-Rouges, dessin de F. Schrader, d'après une photographie de M. Joseph Vallot.	13
2. Le massif du Rutor, vu du col du Mont-Pourri, dessin de Taylor, d'après une photographie de M. H. Ferrand. . . . .	39
3. Vallon et chalets de la Sassièrre de Sainte-Foy, dessin de Boudier, d'après une photographie de M. H. Ferrand. . . . .	53
4. Glacier de l'Avernet, reproduction par Boudier d'une photographie de M. H. Ferrand. . . . .	59
5. Chalets du Riou du Pin et chaîne d'Argentière, dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Du-long de Rosnay . . . . .	77
6. Glacier et col de la Pilatte, dessin de F. Schrader, d'après une photographie de M. Joseph Leimerrier.	97
7. Le Grand-Bec de Pralognan, versant Ouest, dessin de Taylor, d'après un croquis de M. Ch. Pajot. .	105
8. Le Mont-Trélod, dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Brun. . . . .	125
9. L'Eiger vu de la Petite-Scheideck, dessin de Taylor, d'après une photographie. . . . .	143
10. Aiguille de la Za et Aiguille des Doves-Blanches, vue prise du sommet de la Roussette, dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Chambrelent. . . . .	153
11. La Pigne d'Arolla et le Mont-Blanc de Cheillon, vue prise du sommet des Doves-Blanches, dessin de Slom, d'après une photographie de M. Chambrelent. . . . .	157
12. Le Mont-Brûlé, vue prise du glacier de Za de Zan, dessin de Slom, d'après une photographie de M. Chambrelent. . . . .	163
13. Vallée de la Roya, dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. Ed. Dujardin-Beaumetz. . .	173
14. Vue de Saorge, dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Ed. Dujardin-Beaumetz. . . . .	179
15. Frontière Nord du département des Alpes-Maritimes,	

## TABLE DES MATIÈRES.

XI  
Pages.

	vue prise de la Pointe des Trois-Communes (Aulthion), dessin de F. Schrader, d'après une photographie de M. Ed. Dujardin-Beaumetz. . . . .	185
16.	Entrée de la Baume de Sauvas, dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. Gaupillat. . . . .	223
17.	Sources et caverne du Boundoulaou, dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. Gaupillat. . . . .	227
18.	Entrée de la grotte du Capucin, dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. Gaupillat. . . . .	231
19.	Grande place de Tougourt, télégraphe optique et grande mosquée, reproduction par Boudier d'une photographie de M. Ed. Rochat. . . . .	263
20.	Grande rue de la Zaouïa de Tamelat, reproduction par Boudier d'une photographie de M. Ed. Rochat. . . . .	267
21.	Vue d'Elché, reproduction par Boudier d'une photographie de M. V. Riston. . . . .	281
22.	Vue prise dans la forêt de palmiers d'Elché, reproduction par Boudier d'une photographie de M. V. Riston. . . . .	291
23.	Picacho et partie supérieure du Corral de la Veleta, vue prise du bord occidental du Corral, dessin de F. Schrader, d'après une photographie de M. le Dr Bide. . . . .	309
24.	Sierra-Nevada : vue prise au pied Sud du Peñon de San Francisco, dessin de F. Prudent, d'après les photographies de M. le Dr Bide. . . . .	314
25.	Le refuge de D. Indalecio Sabatell, dessin de F. Prudent, d'après une photographie. . . . .	321
26.	Porte vénitienne à Trau, dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. De Launay. . . . .	328
27.	Bazar de Serajevo, dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. De Launay. . . . .	331
28.	Château de Vajda-Hunyad, dessin de Vuillier, d'après une photographie. . . . .	344
29.	Vue de Novo-Oukrainka, dessin de Taylor, d'après une photographie de M. De Launay. . . . .	349
30.	Nijni-Novgorod, dessin de Taylor, d'après une photographie de M. De Launay. . . . .	353
31.	Une rue à Jérusalem, reproduction par Boudier d'une photographie de M. Sauvage. . . . .	361
32.	Les Pyramides et le Nil débordé, dessin de Slom, d'après une photographie de M. Sauvage. . . . .	383



	Pages.
33. Plaine du Fayet après la catastrophe de Saint-Gervais; dessin de Slom, d'après une photographie de M. Pricam. . . . .	417
34. Glacier de Tête-Rousse, cavité inférieure, dessin de F. Schrader, d'après une photographie de M. Peloux. . . . .	423
35. Glacier de Tête-Rousse, cavité supérieure, dessin de F. Schrader, d'après une photographie de M. Peloux. . . . .	427

# COURSES ET ASCENSIONS

ANNUAIRE DE 1892.

1



## NOTE

SUR LA

# CARTE DU MASSIF DU MONT-BLANC

A L'ÉCHELLE DU 20,000°

ET

## ÉTUDE DES AIGUILLES-ROUGES

(PAR MM. JOSEPH ET HENRI VALLOT)

### HISTORIQUE

Il n'y a pas trente ans que nous possédons une carte topographique du massif du Mont-Blanc. Les cartes publiées avant cette époque n'étaient que des ébauches imparfaites, sans détails, et contenant des erreurs grossières; elles ne purent donc, par la suite, être d'aucune utilité pour l'exécution d'une carte sérieuse.

Aussitôt après l'annexion, le service du Dépôt de la guerre fit exécuter par les officiers du corps d'État-major la triangulation de la Savoie, à laquelle succédèrent immédiatement les levés topographiques. Celui de la partie centrale du massif du Mont-Blanc fut confié au capitaine, depuis colonel, Mieulet, qui exécuta ce travail en 1863; l'année suivante, le même officier fut chargé d'une mission pour lever le versant italien du massif.

Ce n'est pas sans un sentiment de profonde admiration que nous constatons l'habileté, l'énergie et la science topographique déployées par Mieulet pour mener à bonne fin, en si peu de temps, un travail si considérable. Il n'existait en effet, en dehors des parties cultivées, c'est-à-dire pour la presque totalité du massif, aucun document sur lequel il lui fût possible de s'appuyer; son rôle ne s'est donc pas borné, comme cela a pu se faire ailleurs, à corriger des réductions cadastrales en y adjoignant le figuré du terrain; il a fallu tout faire : reconnaissances, planimétrie, orographie, et cela dans une des régions les plus élevées et les plus difficiles des Alpes et sur une étendue de près de 500 kilomètres carrés.

La carte de Mieulet a été l'objet d'une mesure spéciale : la minute, à l'échelle du 40,000<sup>e</sup>, a été publiée par ordre du ministre de la guerre, dès qu'elle a été terminée, en 1865, en raison de l'intérêt particulier qui s'attachait à cette région, et sans doute aussi pour répondre au désir des alpinistes de posséder enfin une bonne carte du Mont-Blanc. La carte de Mieulet ne représente d'ailleurs pas le massif tout entier. Le levé dont cet officier fut chargé est limité par deux parallèles, l'un au Nord passant un peu au-dessous d'Argentière, l'autre, au Midi, au-dessus du Mont-Tondu; mais elle comprend tout le versant italien.

Précisément à la même époque, un alpiniste anglais, Adams-Reilly, levait de son côté la carte du même massif. Les deux opérateurs, travaillant sur le même terrain, devaient fatalement se rencontrer; ils se rencontrèrent en effet, et, n'obéissant qu'à l'intérêt scientifique, ils s'entraidèrent. C'est ainsi que des courses, faites en commun, leur permirent d'élucider ensemble certains points controversés, et de rectifier, dans des parties difficiles, certaines représentations cartographiques jusque-là inexactes <sup>1</sup>.

1. A. ADAMS-REILLY, *A rough survey of the chain of Mont-Blanc* (*The Alpine Journal*, 3 mai 1864.)

La carte d'Adams-Reilly a l'avantage de représenter le massif tout entier; mais son défaut capital, outre la petitesse de l'échelle (le 80,000<sup>e</sup>), réside dans l'absence complète de cotes d'altitude. Heureusement la carte de Mieulet comblait cette lacune pour la plus grande partie du massif; puis, bientôt après (1867), la publication de la feuille de *Vallorcine* de la carte de l'État-major compléta la partie Nord, mais sur le versant français seulement, cette carte étant, comme on sait, rigoureusement limitée à la frontière. On put ensuite utiliser, pour la partie étrangère, les cartes de la Suisse et de l'Italie, qui donnèrent une bonne représentation des régions appartenant à ces contrées; mais il restait toujours l'obligation gênante de recourir pour la région frontière à plusieurs cartes à échelles différentes, et n'ayant pas toujours entre elles une concordance parfaite.

Viollet-le-Duc entreprit de remédier à cet inconvénient<sup>1</sup> en exécutant une carte complète au 40,000<sup>e</sup>. Il joignit à l'avantage de la grandeur de l'échelle celui de la représentation du massif tout entier. L'auteur consacra huit étés (1868-1875) à l'étude du terrain; son procédé consistait à modifier les détails des cartes existantes d'après les nombreux dessins qu'il exécutait dans toutes les régions du massif<sup>2</sup>. Malheureusement ce procédé le conduisit à déplacer bien des points dont les positions pouvaient ne pas être exactes sur les cartes qui lui servaient de guides, mais ne le sont pas davantage sur la sienne, ces nouvelles positions n'ayant pas été déterminées à l'aide de procédés rigoureux. Cette carte fut publiée en 1876; elle offre un intérêt

1. Nous mentionnerons, en passant, la carte du massif du Mont-Blanc au 80,000<sup>e</sup> éditée à Chambéry par M. Perrin; c'est une réduction de la carte sarde, avec addition de cotes de hauteur extraites des diverses cartes que nous avons citées. Cette tentative intéressante ne paraît pas avoir réussi, à cause de la représentation inexacte de l'orographie sur les parties de la carte sarde qui n'ont pas été copiées sur la carte de Mieulet. Voir plus loin les détails sur la carte sarde.

2. E. VIOLLET-LE-DUC, *Le massif du Mont-Blanc*, Paris, 1876, p. 9.

artistique réel, mais limité, à cause du peu d'exactitude d'un grand nombre de points, et d'une certaine indécision dans les formes, résultant d'un mode de représentation arbitraire et trop peu scientifique.

### UTILITÉ D'UNE NOUVELLE CARTE

Tel est l'état actuel de la cartographie du Mont-Blanc. On voit que la seule carte qui possède un caractère de précision véritablement scientifique est celle de l'État-major, comprise dans les feuilles au 80,000<sup>e</sup> d'Annecy, Vallorcine et Albertville, et celle au 40,000<sup>e</sup> de Mieulet. Elle remplit et au delà le but exigé par l'ordonnance de 1824 : *satisfaire aux besoins militaires et administratifs*<sup>1</sup>, et même elle est largement utilisée par les touristes qui parcourent cette région. Il faut cependant reconnaître qu'à ce point de vue spécial elle devient insuffisante : la méthode topographique appliquée à l'exécution de la carte de France a été également employée ici ; mais dans une région aussi difficile et tourmentée, elle a abouti à des résultats qui ne sont pas toujours parfaitement conformes à la vérité. La carte de Mieulet, en plusieurs couleurs, est très lisible, mais l'édition actuellement dans le commerce n'est qu'une reproduction sur pierre, dont le repérage laisse souvent à désirer, ce qui fait perdre beaucoup de la précision de la minute<sup>2</sup>. Les feuilles au 80,000<sup>e</sup> sont

1. Nous ne saurions trop engager nos lecteurs à relire à ce sujet l'excellent article [publié par le colonel Goulier dans l'*Annuaire* de 1879, *Étude sur la précision des nivellements topographiques et barométriques*, qui donne, sur la précision des levés de la carte d'État-major, des renseignements très utiles et très circonstanciés.

2. En outre, on peut relever sur les cotes d'altitude un certain nombre de fautes de gravure ; voici les principales :

Mont-Maudit.. . . . .	au lieu de	4771	lire	4471
Aiguille du Géant.. . . . .	—	4010	—	4019
Arête entre l'Aiguille de Bionnassay et le Dôme du Goûter.. . . . .	—	3040	—	3940
Pointe-Noire de Pormenaz.. . . . .	—	2534	—	2334
Pont Pélissier.. . . . .	—	620	—	820

finement gravées, mais à trop petite échelle et trop noires pour être facilement lisibles<sup>1</sup>. De plus, un certain nombre d'erreurs topographiques se sont glissées dans la partie Nord du massif, au-dessus de la région levée par Mieu-let. Aussi n'est-il pas étonnant que les ascensionnistes, qui consacrent depuis nombre d'années leurs efforts à fouiller tous les coins du massif, aient trouvé sur bien des points des divergences entre la nature et sa représentation; celle-ci a été entièrement exécutée en deux campagnes, tandis qu'ils ont eu un quart de siècle pour en découvrir les défauts... Mais si le fait est explicable, il n'en est pas moins réel, et l'insuffisance s'accroît tous les jours.

Sous le rapport scientifique, le point de vue géologique, qui a été totalement étranger à l'établissement des cartes que nous venons de mentionner, mérite également d'être signalé. La géologie a fait depuis quelques années de grands progrès, surtout en ce qui concerne les causes *actuelles*; la marche des glaciers, notamment, donne lieu aujourd'hui à des études du plus grand intérêt, dans lesquelles on est malheureusement arrêté à chaque pas par l'insuffisance ou même l'absence complète de documents. L'époque présente marque précisément la fin d'une longue période de retrait; les glaciers commencent à peine à augmenter; c'est le moment où il conviendrait d'en tracer la configuration exacte et l'orographie détaillée. Plus tard; lorsque surviendra un maximum semi-séculaire, il sera alors aisé de tracer comparativement les limites qu'auront atteintes les glaciers, et d'en déduire l'accroissement exact de chacune de leurs parties.

Signaler ces deux lacunes, c'est indiquer le double motif qui nous a déterminés à entreprendre l'exécution d'une

1. On trouve, dans les publications du Dépôt de la guerre, une feuille intitulée : *Vallée de Sallanches à Chamonix*, au 80,000<sup>e</sup>, en couleurs, à courbes de niveau, mais qui ne reproduit qu'une faible partie du massif.



carte nouvelle du massif du Mont-Blanc. Mais une carte faite surtout pour l'étude des phénomènes de dégradation des montagnes et de variation des glaciers, et qui, par surcroît, doit rendre aux touristes tous les services qu'ils sont en droit d'en attendre, ne peut espérer atteindre ce double but que si elle est très détaillée : c'est ce qui nous a engagés à choisir l'échelle du 20,000<sup>e</sup>, double de celle des minutes de l'État-major et de la carte de Mieulet. Il nous reste à dire en quelques mots sur quelles bases nous pouvons nous appuyer, et quels procédés nous comptons employer pour atteindre ce résultat.

### MODE D'EXÉCUTION

Si le massif du Mont-Blanc se fût trouvé situé au milieu du réseau trigonométrique de la carte du Dépôt de la guerre, rien n'eût été plus naturel que de baser sur ce réseau les levés de la nouvelle carte. Malheureusement nous sommes dans une région frontière, et le massif proprement dit *ne comporte pas un seul point de second ordre*. Quant à ceux de troisième ordre, ils sont inutilisables : trop peu nombreux, distribués d'une manière très irrégulière, incertains de position, déterminés par des recouplements insuffisants ou défectueux, ils ne peuvent aucunement former la base d'un travail précis à grande échelle.

Nous avons donc pris le parti d'exécuter une triangulation complète. Nous aurions pu l'appuyer sur les côtés du second ordre de l'État-major ; malheureusement plusieurs des signaux qui en marquaient les extrémités ont disparu ; ceux sur lesquels on pouvait s'appuyer avec certitude sont fort éloignés, et ne devaient être rattachés qu'au bout de deux ou trois années. Comme il importait de pouvoir calculer tout de suite les côtés des triangles en vue des opérations subséquentes de planimétrie et de nivellement, nous nous sommes décidés à mesurer une *base* reliée di-

rectement à notre réseau triangulé; elle a environ 1,800 mètres de longueur, sur l'un des accotements de la route rectiligne des Praz-d'en-Haut aux Tines. Les deux extrémités de la base sont marquées par des bornes en granit maçonnées, affleurant le sol, et garnies en leur centre d'une douille en fer destinée à repérer exactement les mires ou les instruments. La mesure de cette base a été exécutée plusieurs fois au ruban d'acier avec des précautions toutes spéciales.

La *triangulation principale* comporte un réseau de points choisis de part et d'autre de la vallée de l'Arve, et situés à une altitude variant entre 2,000 et 3,000 mètres. Une pyramide a été construite en chacun de ces points, afin de servir de signal. Ce réseau s'étend actuellement du col de Balme à la Pointe de Tricot; il sera relié au Colloney, et prolongé jusqu'à la Pointe des Fours, qui sont deux points géodésiques de premier ordre de la grande triangulation française<sup>1</sup>: ce rattachement constituera donc une vérification très importante de l'exactitude de nos opérations. Celles-ci ont été conduites avec le plus grand soin, les angles répétés chacun dix fois, et mesurés de plusieurs manières; enfin la compensation de la chaîne triangulée est faite d'après les méthodes géodésiques les plus précises.

Cette première chaîne de triangles sert elle-même de base au *réseau supérieur* dont les points sont choisis sur le massif même, à des altitudes variant entre 3,000 et 4,800 mètres. Ces points sont situés sur la cime des aiguilles et des sommets les plus élevés; ils sont également pourvus de pyramides et seront tous stationnés; mais le théodolite employé est d'un type plus réduit, en raison de la difficulté des transports dans les escalades, et les

1. Les données relatives aux points géodésiques nous ont été obligeamment communiquées par M. le colonel de La Noë, qui a bien voulu, en maintes circonstances, nous aider de ses conseils.

angles ne peuvent être répétés que cinq fois, à cause du peu de temps que laisse disponible pour le travail au sommet l'ascension des grands pics.

Les *points principaux* ainsi déterminés, tant dans la région inférieure que dans la région supérieure, sont distants entre eux de 4,000 à 8,000 mètres. Ce premier réseau est alors complété par l'adjonction de *points secondaires* dont la distance moyenne ne doit pas excéder 3,000 à 4,000 mètres. Dans la région basse la plupart d'entre eux pourront être stationnés; ce sont des clochers, des chalets, ou des points importants pourvus de signaux. Dans la région haute, ils seront, en général, stationnés et pourvus de pyramides; les angles sont également mesurés au théodolite, et répétés cinq fois. Tous les points principaux et secondaires sont reliés par un *nivellement topographique* précis, avec visées réciproques multipliées, basé sur des repères déterminés dans la vallée de l'Arve par la Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée, qui y exécute des études pour le tracé du chemin de fer de Cluses à Chamonix et à la frontière suisse <sup>1</sup>.

C'est sur ce réseau trigonométrique serré, et comportant environ vingt points par myriamètre carré, que sera appuyée la *topographie de détail*. Afin de répondre aux exigences d'un terrain très accidenté et souvent inaccessible, nous aurons recours à plusieurs procédés qui ont tous comme caractéristique : le *dessin régulier du terrain sur le terrain même*. Ainsi, la partie basse sera levée à la planchette, à l'aide de l'*alidade holométrique* du colonel Goulhier, soit par intersection, soit à la stadia, selon les circonstances; il en sera de même, autant que possible, sur les glaciers, lorsque leur nature et leur pente le permettront. Les parties les moins accessibles seront levées à l'aide de l'*orographe Schrader*, ainsi que par

1. Nous devons la communication de ces renseignements à l'obligeance de MM. les ingénieurs de la construction de la Compagnie P.-L.-M.

les procédés photographiques imaginés par le colonel Laussedat, dans les régions où cette méthode paraîtra avantageuse.

C'est surtout par ce mode d'exécution du détail que notre travail se différenciera essentiellement de celui auquel étaient astreints les officiers de l'État-major, et qui est relaté dans l'étude précitée du colonel Goulier, à laquelle nous avons renvoyé nos lecteurs.

Pour la partie haute, chacun des points trigonométriques servira de station topographique pour l'exécution, par ces procédés, du détail environnant. Mais, dans les cirques profonds et les hautes vallées encaissées des glaciers, la vue d'une partie des sommets élevés est souvent masquée par des rochers sur lesquels se trouvent généralement les points trigonométriques. Il en résulte la nécessité, pour appuyer le levé de détail de certaines parties, et pour repérer les cercles d'orographe ou les panoramas photographiques exécutés dans ces parties encaissées, de fixer en outre au théodolite, lors du stationnement sur les points trigonométriques, la position et l'altitude d'un assez grand nombre de points supplémentaires, qui ne seront ni stationnés ni pourvus de pyramides.

La carte complète représentera un rectangle d'environ 1<sup>m</sup>,60 de côté, divisé en douze feuilles qui paraîtront à mesure qu'elles seront terminées. Le travail sera d'abord poussé activement aux environs de Chamonix, de la Mer de Glace et du Mont-Blanc. Plus tard, la triangulation sera continuée sur le versant italien du massif. Il est à présumer que le gouvernement italien, qui a bien voulu, par une haute distinction, témoigner à l'un de nous sa satisfaction pour les facilités qu'il offre, au Mont-Blanc, à ses nationaux pour leurs travaux scientifiques, ne s'opposera pas à l'achèvement d'une œuvre de topographie géologique dont l'utilité peut être considérée comme internationale.

Notre travail est commencé depuis trois ans, et il

s'écoulera, nous ne devons pas le dissimuler, de longues années avant qu'il soit terminé. Les deux premières années ont été consacrées aux essais et aux tâtonnements; le travail régulier n'a été commencé que l'été dernier (1892). Parmi les points élevés déjà stationnés, nous citerons les suivants, au-dessus de 2,500 mètres : Brévent (2,525), Aiguille à Bochart (2,670), Hautes-Autannes (2,680), Belvédère (2,966), Grands-Mulets (3,020), Rocher de l'Heureux-Retour (3,500), Rocher des Bosses (4,365), Mont-Maudit (4,465), Mont-Blanc (4,810).

En outre, une trentaine de points ont été déterminés sur les rives de la Mer de Glace, où l'un de nous exécute une carte à plus grande échelle.

### ÉTUDE DES AIGUILLES-ROUGES

Notre carte ne se bornera pas exclusivement au massif du Mont-Blanc; elle comprendra également les régions voisines les plus rapprochées, et notamment la chaîne des Aiguilles-Rouges, qui nous paraît le complément nécessaire de celle du Mont-Blanc.

La triangulation des Aiguilles-Rouges est déjà assez avancée pour nous permettre d'étudier les grandes lignes de la chaîne. La nomenclature de ces aiguilles étant très controversée, et diverses erreurs s'étant glissées dans leur représentation sur les cartes existantes, nous allons donner ici les résultats que nous avons déjà obtenus.

Nous avertissons le lecteur que, dans cette étude, le Belvédère, la Floriaz, la Glière, le Pouce, le Brévent et la Flégère ont seuls été déterminés trigonométriquement. Les autres points résultent de constructions graphiques pour lesquelles on a utilisé des visées faites à l'orographe et à la règle à éclimètre. Les séries d'observations d'angles

1. M. Schrader a bien voulu nous enseigner lui-même le maniement de l'orographe et l'utilisation des graphiques que donne cet instrument.



zénithaux n'étant pas encore complètes, les cotes d'altitude que nous donnons pourront plus tard subir de légères variations, qui ne dépasseront pas un mètre sur les points trigonométriques, et qui seront limitées d'ailleurs à un très petit nombre de mètres sur les points construits graphiquement.

Nous ferons d'abord la description de la chaîne des Aiguilles-Rouges telle qu'elle est figurée sur les diverses cartes, en faisant ressortir les divergences qu'elles présentent entre elles. Nous décrirons ensuite point par point la topographie des sommets et des arêtes telle que nous l'avons conclue de nos levés.

CARTES DE MIEULET ET DE L'ÉTAT-MAJOR (40,000<sup>e</sup> et 80,000<sup>e</sup>). — Du Brévent (2,525 mèt.), d'où nous partirons, l'arête se dirige au Nord-Est vers les points 2,446 et 2,604, puis arrive à l'Aiguille-Pourrie (2,599 mèt.), qui projette vers l'Est un chaînon important. S'infléchissant vers le Nord, elle atteint le point 2,698, appelé sur le 80,000<sup>e</sup> la Glière (sans nom sur la carte de Mieulet), puis vers le Nord-Est le point 2,958 (Aiguille de la Floriaz sur le 80,000<sup>e</sup>, sans nom sur la carte de Mieulet). Revenant brusquement à l'Ouest, au point 2,848 (non coté sur le 80,000<sup>e</sup>), elle lance dans cette direction un chaînon dont le point le plus important est coté 2,820 sur le 80,000<sup>e</sup> et 2,892 sur la carte de Mieulet, qui l'appelle Aiguille de la Floriaz. C'est là d'ailleurs qu'est limitée au Nord la carte de Mieulet.

Du point 2,848, l'arête retourne au Nord-Est vers le point 2,902, formant ainsi avec l'arête de la Floriaz un angle aigu qui donne à la chaîne une forme en zigzag tout à fait bizarre. Du point 2,902, se détache un petit chaînon vers l'Est; puis la chaîne se continue dans la direction Nord par un cône qui semble isolé, suivi d'une arête atteignant le point culminant 2,966, dénommé Aiguilles-Rouges.

De ce point partent plusieurs chaînons; l'un d'eux, en s'abaissant brusquement vers le Nord-Ouest, va rejoindre

le col de Bérard; un autre, se dirigeant au Nord-Est, descend au col neigeux non dénommé qui sépare la partie méridionale de la chaîne de la partie septentrionale, appelée plus spécialement « Aiguilles-Rouges ».

La petite carte que nous donnons montre que la plupart des points de la chaîne situés entre le Belvédère et le Brévent se trouvent, sur l'État-major, reportés 200 ou 300 mètres trop à l'Est ou au Sud-Est.

CARTE DE VIOULET-LE-DUC (40,000<sup>e</sup>). — Le procédé de Viollet-le-Duc consistait à modifier la carte de l'État-major, en s'aidant des vues qu'il avait dessinées et qui représentaient chaque partie du massif sous ses différents aspects. Son tracé devait donc reproduire les inconvénients et aussi les avantages de ce procédé : inexactitudes dans la position des points, vérité dans la configuration générale. Ainsi, il a su voir que les deux cotes 2,958 et 2,913, attribuées à la Floriaz par l'État-major, sont beaucoup trop élevées, et il les a supprimées. Ensuite, il s'est aperçu que l'angle rentrant formé par le brusque retour de l'arête du point 2,958 au point 2,948 est, en réalité, beaucoup moins prononcé que ne le figure la carte de l'État-major, et il l'a fortement atténué. Malheureusement, cette modification lui a fait changer la direction de la chaîne au Nord de ce point, de sorte que le Belvédère (qu'il appelle Aiguille de Glière) se trouve reporté de 800 mètres trop à l'Est.

CARTE SARDE (50,000<sup>e</sup>). — Sur cette carte, les Aiguilles-Rouges sont à cheval sur deux feuilles, la feuille 13 et la feuille 21. La première contient la partie septentrionale de la chaîne, au delà du col situé au-dessus des lacs Blancs. La seconde, publiée en 1869, dont la limite au Nord est la même que celle de la carte de Mieulet, a été copiée à peu près intégralement sur cette dernière, publiée quatre ans plus tôt. Cette circonstance a valu aux Aiguilles-Rouges le tracé le plus fantaisiste qui se puisse imaginer. La topographie de la carte sarde n'étant pas appuyée sur un



réseau trigonométrique suffisamment serré, l'orographie a été figurée à l'œil, ce qui la rend très inexacte. On a donc été embarrassé lorsqu'on a voulu y introduire le figuré de la carte de Mieulet, les vallées, crêtes et glaciers de cette dernière ne correspondant pas exactement à ceux auxquels ils devaient être juxtaposés. Il a donc fallu procéder à une *adaptation* des bords de la feuille, pour l'amener à continuer l'orographie des feuilles voisines, et pour y faire figurer autant que possible les détails qui ne se trouvaient pas sur celle-ci.

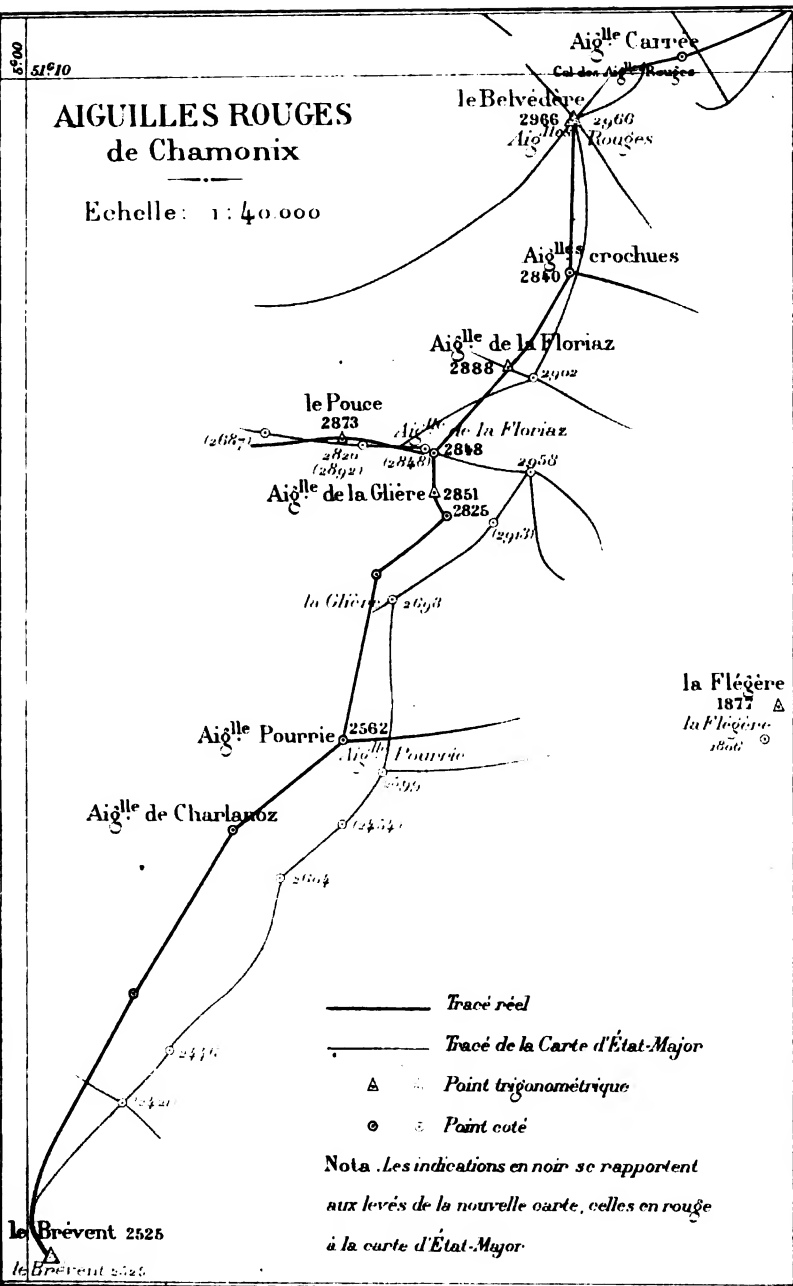
C'est ainsi qu'on a écourté et brusquement infléchi vers l'Ouest le glacier d'Argentière, afin de pouvoir le faire figurer en entier sur la carte, ainsi que le village qui est à sa base. Mais, pour modifier le moins possible la topographie exacte de Mieulet, on n'a adapté de cette façon que l'extrême bord, supprimant, sans aucun scrupule, des parties importantes de terrain. C'est ainsi qu'a disparu toute la partie de la chaîne qui s'étend depuis le point 2,848 jusqu'au col des Aiguilles-Rouges, c'est-à-dire une longueur de crête de 2,500 mètres, comprenant la Floriaz actuelle, les Aiguilles-Crochues, le Belvédère et le col dont nous venons de parler. Pour masquer cette suppression, on a reporté vers le Sud, au point 2,698, le nom d'Aiguille de la Floriaz, et on a *adapté* le Belvédère à la Floriaz de Mieulet. Dans ce but, on a *ajouté* au point 2,958 un long chaînon courant vers l'Est, simulant celui qui existe au Belvédère, et on a placé dans l'angle du Z le glacier Blanc, qui aboutit ainsi à un *sommet*, au lieu d'arriver au *col*, qu'on a simplement supprimé. Le chaînon reliant le Belvédère au col de Bérard n'a pas pu non plus être figuré, faute de place, de sorte que ce col est reporté contre l'escarpement même du point 2,848. Cette sorte de *rafistolage* est une véritable curiosité géographique<sup>1</sup>.

1. Si nous avons insisté si longuement sur ces détails, c'est dans le but de rendre service à ceux qui consultent les cartes, et sont natu-

6°00  
51°10

# AIGUILLES ROUGES de Chamonix

Echelle: 1 : 40.000



Gravé par Erhard. F<sup>me</sup> 35 rue Dreyfus-Rochereau Paris



CARTE DU MONT-BLANC DE M. PERRIN (80,000°). — Cette carte, qui a été copiée à peu près intégralement sur la carte sarde, reproduit la topographie de cette dernière. On y a ajouté le lac Blanc, et les noms du Belvédère, du glacier Blanc, et de l'Aiguille de la Glière, qu'on a mise à la place de l'Aiguille-Pourrie.

CARTE DU MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR (100,000°). — Cette carte reproduit la topographie de l'État-major, mais en reportant au point 2,966 le nom d'Aiguille de la Glière, qui disparaît naturellement du point 2,698.

Nous allons maintenant examiner chaque point en particulier, au triple point de vue de la position, de l'altitude et de la dénomination. Pour la position des points, nous ne parlerons que des cartes de Mieulet et de l'État-major, les autres étant trop défectueuses sous ce rapport.

**Brévent, 2,525 mètres<sup>1</sup>.** — Mieulet, État-major, Ministère de l'Intérieur, *Brévent*, 2,525. Carte sarde, carte de Perrin, *Brévent*, 2,519. Viollet-le-Duc, *Brévent*, 2,525.

Point géodésique du 2<sup>e</sup> ordre de l'État-major. La position et l'altitude que nous avons trouvées concordent exactement avec celles qui figurent dans le tableau des coordonnées géographiques.

Nous signalons en passant deux erreurs que nous avons constatées dans la nouvelle édition de la carte de l'État-major (revision de 1888).

En premier lieu, le *col du Brévent* a été indiqué à l'en-  
rellement embarrassés lorsqu'ils se trouvent en présence de tracés topographiques discordants, ne sachant auquel se fier. C'est ainsi que l'omission, sur la carte de Viollet-le-Duc, des cotes 2,958 et 2,913 nous a fait supposer pendant longtemps que le figuré des Aiguilles-Rouges n'avait pas été traité avec soin; nous constatons aujourd'hui que cette omission était volontaire, ces deux points n'existant pas en réalité.

1. La cote qui suit chaque nom est celle qui résulte de nos levés exécutés jusqu'ici; ces cotes sont provisoires, et pourront subir une très légère variation après l'achèvement du nivellement du réseau principal.

droit où se trouve la *cheminée*, précisément au point où aboutit le chemin du Brévent figuré par Mieulet. En réalité, ce col est situé entre les cotes 2,421 et 2,446 (de Mieulet); on y accède par un chemin muletier qui, montant directement au-dessus du chalet de Planpraz, vers le Nord-Ouest, permet de redescendre dans la vallée de la Diosaz.

En second lieu, le chalet de Bellachat a été placé sur l'arête rocheuse méridionale du Brévent, à environ 550 mètres de distance de la cime, et le chemin qui y conduit a été figuré montant directement au-dessus du hameau des Mossons (ou Moussous). Ce chemin suit au contraire le flanc de la montagne qu'il prend en écharpe jusqu'à la sortie du bois, au-dessous du col du Cormet (2,126 mèl.), pour s'élever en lacets jusqu'au chalet de Bellachat (2,154 mèl.), qui se trouve à une petite distance à l'Est de ce col, et à 1,440 mètres de distance du sommet du Brévent.

**Point 2,446 de Mieulet.** — Ce point est un sommet rocheux sans dénomination; il n'est figuré que par Mieulet et l'État-major, qui le placent 300 mètres trop au Sud-Est. Nous n'en avons pas encore mesuré l'altitude.

**Aiguille de Charlanox.** — Mieulet, État-major et Ministère de l'Intérieur, point 2,604, sans dénomination. Carte sarde et carte de Perrin, *Aiguille de Charlanox*. Viollet-le-Duc, aucune indication.

Nous trouvons cette aiguille 300 mètres plus au Nord-Ouest; nous n'en avons pas encore mesuré l'altitude.

Elle est peu connue et peu intéressante, à cause de sa faible élévation au-dessus de l'arête. Elle tire son nom des pâturages et des chalets qui se trouvent au pied.

**Aiguille-Pourrie, 2,562 mètres.** — Mieulet, État-major et Ministère de l'Intérieur, *Aiguille-Pourrie*, 2,599. Carte sarde, aucune indication. Carte de Perrin, *Aiguille de la Glière*. Viollet-le-Duc, *Aiguille-Pourrie*, 2,599.

Nous trouvons cette aiguille 250 mètres plus au Nord-Ouest.

Elle tire son nom de l'état disloqué de ses arêtes. Elle lance vers l'Est un chaînon important, qui domine le chemin de la Flégère ; ce chaînon est pris quelquefois pour le sommet de l'Aiguille de la Glière par les touristes, induits en erreur par la présence du petit cirque de l'Évette<sup>1</sup>, qu'ils prennent pour le grand cirque supérieur de la Glière.

**Point 2,698 de Mieulet.** — Mieulet et Ministère de l'Intérieur, 2,698, sans dénomination. État-major, *la Glière*, 2,698. Carte sarde et carte de Perrin, *Aiguille de la Floriaz*. Viollet-le-Duc, 2,698, sans dénomination.

Nous trouvons ce point 150 mètres plus au Nord-Ouest. Nous n'en avons pas encore mesuré l'altitude.

Ce point *n'est pas, à proprement parler, une aiguille*. Ce n'est qu'un rocher très peu élevé au-dessus de l'arête, à l'endroit où elle monte vers la véritable Aiguille de la Glière. L'erreur de l'État-major peut provenir de ce fait, que le véritable sommet de la Glière est caché par les rochers qui s'étendent en avant ; de plus, le point 2,698 paraît être un véritable sommet, quand on le voit d'en bas, et notamment du *col de la Glière*, qui le sépare de l'Aiguille-Pourrie, col pratiqué par les voyageurs se rendant au lac Cornu.

**Aiguille de la Glière, 2,851 mètres.** — Mieulet, point 2,958, sans dénomination. État-major et Ministère de l'Intérieur, *Aiguille de la Floriaz*, 2,958. Carte sarde et carte de Perrin, aucune indication. Viollet-le-Duc, aucune indication. — La cote voisine, 2,913, ne figure que sur la carte de Mieulet.

La carte de l'État-major a donné à la chaîne, au Nord du point 2,698, une forme en zigzag qui rappelle celle d'un **Z** renversé ; cette forme nous a toujours paru anormale au point de vue géologique, et c'est pour la vérifier que

1. *Évette*, « petite eau », diminutif de *ère*, « eau », en savoyard. Ce nom vient de la source fraîche qui sourd à cet endroit et qu'on a canalisée jusqu'au chalet du Praz-des-Vides.

nous avons porté nos premières recherches sur la chaîne des Aiguilles-Rouges.

Il résulte de notre triangulation que le bec qui s'avance vers l'Est, à environ 600 mètres du véritable sommet, formant un angle aigu au point 2,958, *n'existe pas en réalité*. Il y a une erreur dans la position de ce point. L'erreur de position a amené l'erreur de cote, et l'altitude s'est trouvée démesurément accrue, au point de dépasser de plus de 100 mètres celle du véritable sommet de la Glière<sup>1</sup>.

Un grand glacier presque horizontal s'étend à l'Ouest de l'arête, depuis le point 2,698 jusqu'au sommet. Il forme sur la Glière une sorte de plateau, d'où émerge le rocher pyramidal, dont l'altitude est 2,851 mèt., qui forme la cime. Le glacier s'étend un peu plus loin au Nord, et à l'Est il descend légèrement jusqu'à l'escarpement rocheux qui domine la vallée, d'où il paraît être le sommet<sup>2</sup>. C'est la difficulté de reconnaître de partout un rocher sur cet escarpement qui a dû causer l'erreur. Il n'y a donc *aucun sommet* à l'Est du point que nous cotons 2,851 mèt., qui reste ainsi le véritable sommet de la Glière, et les points 2,958 et 2,913 *disparaissent complètement*. La chaîne reprend donc sa direction à peu près rectiligne, et l'anomalie signalée n'existe pas en réalité.

L'Aiguille de la Glière tire son nom des pâturages et des chalets de la Glière, qui sont situés au pied du pic, dans le cirque formé par l'escarpement de cette aiguille, le chaînon oriental de l'Aiguille-Pourrie et l'arête descendant du Nord-Ouest sur la Flégère.

1. Ce n'est pas la seule erreur d'altitude inexplicable qui se soit glissée dans cette région. Ainsi la cote de la Flégère (1,806 mèt.) est beaucoup trop basse. La feuille 22 de la carte suisse de Dufour donne 1,886 mètres. Alph. Favre (*Recherches géologiques*, t. II, p. 316) avait indiqué l'altitude de 1,878 mètres, moyenne résultant de quatre observations barométriques. Nous trouvons 1,877 mètres.

2. Nous avons trouvé pour ce point, assez mal défini, une altitude d'environ 2,825 mètres.

L'existence de ces chalets suffit à justifier l'application du nom de Glière à cette aiguille, de préférence à la Floriaz ou au Belvédère, car ce sont toujours les pics qui prennent le nom des chalets ou des pâturages inférieurs, et non les chalets qui sont nommés d'après les pics. Ces dénominations doivent être anciennes, car les paysans ne donnent que bien rarement des noms nouveaux à leurs pâturages, et le nom de Glière a été certainement donné par les montagnards eux-mêmes, puisque c'est un nom savoyard <sup>1</sup>.

L'Aiguille de la Glière est le pic le plus controversé de la chaîne des Aiguilles-Rouges. Les confusions dont ce point a été l'objet peuvent, croyons-nous, être attribuées à ce fait que les diverses pointes du massif de cette aiguille portaient des noms différents dans les deux vallées.

La carte sarde indique dans la vallée de la Diosaz, sur le versant Nord de la chaîne et au pied du Pouce, les chalets de la *Fleuria* ou *Floriaz*, qui ont dû donner leur nom à l'aiguille qui les surmontait. Les cartographes devaient donc choisir, pour ce petit massif, entre deux noms, celui de la pointe d'arrière, la *Floriaz* anciennement (le Pouce actuellement), plus élevée que les autres, mais appartenant à un chaînon, et celui de la pointe de devant, la *Glière*, appartenant à la chaîne principale. Mieulet donna la préférence à la Floriaz, qu'il écrit *Floria*, et ne mentionne pas la Glière sur sa carte. Il appliqua le nom de *Floria*, comme c'était naturel, à la sommité qui surplombe la vallée de la

1. Le mot *glière*, en patois savoyard, signifie « une étendue de sable, gravier ou pierres déposées par l'eau et ne produisant rien ». Ce nom doit avoir été appliqué très anciennement à ces pâturages, car les habitants n'ont plus aucun souvenir d'une glière en cet endroit; il est donc probable que cette glière a eu le temps de se couvrir de pâturages depuis sa formation. Le mot lui-même remonte à la plus haute antiquité, car on le trouve sous sa forme latine (*gleyroni*) dans une charte datant de 1386. (Voir BONNEFOY et PERRIN, *Documents relatifs au prieuré et à la vallée de Chamonix*, t. 1<sup>er</sup>, p. 272.)



Diosaz et les chalets de la Floriaz; le nom fut donc inscrit auprès du point 2,892, le plus élevé de cette partie du massif, et qui n'est autre que le Pouce actuel.

Il se trouvait en outre que l'aiguille en question était sur la limite de la partie levée par Mieulet. C'est donc très probablement le capitaine Hiver, à qui l'on doit la partie voisine, qui apporta le nom de la Glière, figurant sur la carte au 80,000<sup>e</sup>; le sommet du massif étant déjà nommé, on crut pouvoir trouver à la Glière une place au point 2,698 qui, vu de certains points, semble être un sommet. Quant au nom de Floriaz, on trouva naturel de le changer de place pour l'affecter au point 2,958, dont la cote était plus élevée que celle du point 2,892; mais nous avons vu que ce point 2,958 n'existe pas.

Ces divers préliminaires établis, il reste à décider quel nom il convient de choisir définitivement. D'un côté, nous avons le nom de *Floriaz*, qui paraît avoir désigné le Pouce dans la vallée de la Diosaz et que Mieulet a adopté pour ce point. Ce nom n'a été donné par aucun cartographe au point 2,851, sommet véritable de la Glière, dont la position n'était pas connue; de plus, il est actuellement appliqué à une aiguille parfaitement distincte, située plus au Nord; pour ces diverses raisons, il doit être éliminé ici.

D'un autre côté, nous avons le nom de *Glière*, universellement appliqué dans la vallée de Chamonix au massif en question et servant à désigner l'enrochement terminé par le rocher pyramidal que nous cotons 2,851. Ce point n'a jamais reçu aucun nom sur les cartes, puisqu'il n'y était pas indiqué, mais il est clairement désigné par Alph. Favre, qui en a fait l'ascension en 1847; l'altitude de 2,855 mètr. qu'il avait obtenue par le baromètre<sup>1</sup> et la vue du sommet qu'il donne dans son atlas ne laissent aucun doute sur le point qu'il a atteint; c'était bien le point 2,851,

1. ALPH. FAVRE, *Recherches géologiques*, t. II. p. 316.

et non le point 2,698, d'où il n'aurait pas pu voir le Belvédère qu'il a étudié et dessiné de cette place. Le savant géologue fait remarquer que la nomenclature de ces aiguilles n'était pas bien fixée, et que les guides donnaient souvent et à tort le nom de Floriaz à cette aiguille<sup>1</sup>. Cette remarque montre que déjà à cette époque la majorité des guides, dont il adoptait l'opinion, appelait *la Glière* le point 2,851. Pour toutes ces raisons, il nous paraît évident que c'est ce nom qu'il convient d'adopter.

**Point 2,848 de Mieulet, altitude 2,848 mètres.** — Mieulet, 2,848, sans dénomination. État-major et Ministère de l'Intérieur, aucune indication. Carte sarde, aucune indication. Carte de Perrin, *Belvédère*. Viollet-le-Duc, *Aiguille de la Floriaz*, 2,848.

C'est de ce point, presque aussi élevé que le sommet de la Glière, que le chaînon du Pouce se détache de la chaîne principale. Il est indiqué correctement sur la carte de Mieulet, comme position et comme altitude. C'est le seul point qui soit tout à fait exact entre le Brévent et le Belvédère.

**Le Pouce, 2,873 mètres.** — Mieulet, *Aiguille de la Floria*, 2,892. État-major et Ministère de l'Intérieur, point 2,820, sans dénomination. Carte sarde et carte de Perrin, aucune indication. Viollet-le-Duc, aucune indication.

Ce sommet est figuré 150 mètres trop à l'Est.

Mieulet donne 2,892 mètr. pour l'altitude, tandis que la carte au 80,000<sup>e</sup> n'assigne à ce point que 2,820 mètr., sans doute d'après une détermination du capitaine Hiver. Aucune de ces cotes n'est exacte, l'altitude étant 2,873 mètres.

Le Pouce est le point le plus élevé d'un chaînon qui se détache vers l'Ouest au point 2,848. Nous avons vu plus haut l'origine du nom de *Floria* que lui donne Mieulet. Nous indiquerons plus loin les raisons qui nous font rejeter le nom primitif. Le nom de *Pouce* est français, et non

1. ALPH. FAVRE, *Recherches géologiques*, t. II, p. 316, et atlas, pl. XV.

savoyard, ce qui indique qu'il n'est pas ancien. C'est le seul connu aujourd'hui par les guides, et c'est sous ce nom que la description de la première ascension a été faite<sup>1</sup>. Le nom d'*Aiguille-Noire*, employé rarement, doit être rejeté comme étant déjà donné à la Pointe de Pormenaz, située à proximité, de l'autre côté de la Diosaz.

**Aiguille de la Floriaz**, 2,888 mètres. — État-major, point 2,902, sans dénomination. Ministère de l'Intérieur, 2,290 sans dénomination<sup>2</sup>. Carte sarde et carte de Perrin : cette partie de la chaîne n'y existe pas. Viollet-le-Duc, aucune indication.

L'Aiguille de la Floriaz des Chamoniards est le sommet coté 2,902 sur la carte de l'État-major, où il est placé 150 mètres trop à l'Est. C'est le point le plus connu des Aiguilles-Rouges ; l'ascension en est faite fréquemment. L'arête orientale, figurée sur la carte de l'État-major, nous a paru ne pas exister.

Nous avons expliqué plus haut que le nom d'*Aiguille de la Floriaz* avait primitivement appartenu au Pouce, situé au-dessus des pâturages et des chalets portant le nom de *Fleuria* ou *Floriaz*<sup>3</sup>. Il reste à montrer comment la Floriaz a pu être déplacée et passer au Nord de la Glière.

Nous ne pouvons faire à ce sujet qu'une hypothèse. Le chaînon du Pouce n'est pas visible de la vallée de Chamonix, ni même du Montenvers. Il ne se révèle au spectateur que quand celui-ci est placé sur le Brévent ou au delà de la chaîne, par exemple au lac Cornu. Mais, vu de ces points, il cache les Aiguilles-Rouges situées au delà de la Glière, de sorte qu'il a très probablement été pris pour la continuation de la chaîne. Ce qui rend l'illusion plus

1. *Annuaire du Club Alpin Français*, 1887, p. 499, première ascension, par le vicomte Ed. de Poncins.

2. C'est par suite d'une transposition de chiffres à la gravure que la carte du Ministère de l'Intérieur lui assigne 2,290 mètres.

3. *Floriaz*, en savoyard, signifie *fleurie*.

complète, c'est que la Glière se trouve un peu en avant de la chaîne principale. Le Pouce (appelé alors Floriaz) se trouvant à gauche de la Glière, et un peu en avant, vu de l'Ouest, devait être à droite et un peu en arrière, vu de la vallée de Chamonix. Revenus dans cette vallée, les guides ont cru le reconnaître dans l'aiguille qui se trouve dans une position analogue, au Nord de la Glière. L'illusion était d'autant plus facile que la forme du sommet de la Floriaz rappelle celle du Pouce. Voilà comment la Floriaz a dû être déplacée.

Devons-nous dépouiller la Floriaz de son nom actuel pour le restituer au Pouce? Nous ne le pensons pas. La seule raison qui militerait en faveur de ce changement serait la raison géographique, l'existence, au pied de l'ancienne Floriaz, des chalets qui portent le même nom; mais cette raison n'est pas suffisante pour prévaloir sur le *consensus omnium*. Selon nous, le géographe n'est pas un historien qui cherche à exhumer les noms tombés en désuétude pour les restituer aux localités; son devoir est de décrire les pays tels qu'ils sont, et de leur donner les noms adoptés sur les lieux à l'heure actuelle. En cette matière, tous les efforts se brisent lorsqu'ils se heurtent aux habitudes locales. Autant il est facile de donner un nom à un pic qui n'en a pas, autant il est difficile, pour ne pas dire impossible, de changer un nom adopté dans le pays. Ainsi, sur les cartes, l'Aiguille du *Géant* a pu s'appeler pendant deux siècles *Mont Mallet*; l'Aiguille-Verte, Aiguille d'*Argentière*; l'Aiguille d'*Argentière*, Pointe des *Plines*; rien n'a pu déraciner les anciennes dénominations, et les noms locaux ont fini par l'emporter sur les noms donnés par les étrangers <sup>1</sup>.

1. Il est tout aussi difficile de faire violence à l'orthographe des noms; celle-ci, lorsqu'elle n'est pas changée administrativement, ne se modifie qu'à la longue et par l'usage lui-même, qui amène le changement ou la suppression de certaines lettres, mais les ouvrages et les cartes sont impuissants à produire ce résultat. Ainsi l'orthographe

Nous citons ces noms à dessein, parce que les cartographes ont dû les déplacer et qu'ils sont aujourd'hui appliqués à des sommets voisins de ceux qui les portaient d'abord. Nous ferons donc pour la Floriaz ce qu'on a fait pour ces aiguilles, nous accepterons la transposition et nous inscrirons le nom de Floriaz sur la pointe qui est au Nord de la Glière, selon l'avis unanime des gens du pays.

A quelque distance au-dessus de la Flégère, sur une crête se dirigeant vers la Glière, se trouve un chalet-buvette appelé *chalet de la Floriaz*. Comme ce nom pourrait être invoqué en faveur de celui de *Floriaz* donné à la Glière, nous croyons devoir expliquer ici que ce nom a été choisi pour ce chalet, construit tout récemment, par cette raison que c'est de ce point qu'on voit la véritable Floriaz, et qu'il est sur le chemin qu'on prend pour en faire l'ascension. Le chemin de la Glière est, au contraire, tout différent, et passe auprès de l'Aiguille-Pourrie.

**Aiguilles-Crochues, 2,840 mètres.** — Aucune indication sur les cartes.

Le nom de ces aiguilles peu connues vient de la forme de leur sommet. C'est un petit massif situé entre la Floriaz et le Belvédère. L'État-major a sans doute voulu les figurer par la pyramide qui est au Nord du point 2,902, mais leur distance à la Floriaz est deux fois plus grande. Séparées de la Floriaz par une dépression assez profonde, elles sont, au contraire, très peu élevées au-dessus du glacier qui les joint au Belvédère. Elles émettent à l'Est une arête importante, servant de soutien à la partie méridionale du glacier Blanc, qui s'étend jusqu'au col des Aiguilles-Rouges; ce col coupe profondément la chaîne au delà du Belvédère.

*Chamouny* et *Chamouni*, introduite par Martel, Bourrit et Saussure, a été en usage pendant un siècle dans les ouvrages et sur les cartes; cependant elle n'a pas réussi à détrôner l'ancienne orthographe *Chamonix*, que l'on trouve dans les chartes depuis 1236, et qui a fini par prévaloir même parmi les géographes.

**Belvédère**, 2,966 mètres. — Alph. Favre, carte géologique publiée en 1862, *Aiguilles-Rouges*. État-major, *Aiguilles-Rouges*, 2,966. Ministère de l'Intérieur, *Aiguille de Glière*, 2,966. Carte sarde et carte de Perrin : cette partie de la chaîne n'y existe pas. Viollet-le-Duc, *Aiguille de Glière*, 2,855.

C'est un point de troisième ordre de l'État-major, qui est correctement fixé sur la carte au 80,000<sup>e</sup>, comme position et comme altitude.

Au delà de la Floriaz, les aiguilles ne paraissent pas avoir jamais eu de noms locaux. L'absence de chalets et de pâturages importants, autant que le dédain des touristes, expliquent ce fait qui n'est pas rare dans les montagnes. Le nom d'*Aiguilles-Rouges* est un nom collectif servant à désigner toute la chaîne. L'État-major l'a appliqué plus spécialement à la crête dentelée qui s'étend au Nord du col profond qui suit le point 2,966 ; ce nom est parfaitement justifié, du reste, par la teinte de ces aiguilles. Mais le double emploi de cette dénomination d'*Aiguilles-Rouges*, pour désigner à la fois la partie septentrionale de la chaîne et le point unique 2,966, est irrationnel.

Au point de vue géographique, le Belvédère ne fait pas partie des Aiguilles-Rouges proprement dites, car il en est séparé par un col plus profond qu'aucun autre dans toute la chaîne jusqu'au Brévent. Il n'est pas dans la ligne des autres aiguilles, mais beaucoup plus en arrière ; enfin, il a une constitution géologique toute différente. C'est une aiguille isolée, autant et même plus que les précédentes. C'était une aiguille sans nom, par la seule raison qu'on ne parlait pas d'elle ; aussi les habitants de la vallée ont-ils adopté sans difficulté le nom de *Belvédère*, donné récemment par un touriste inconnu <sup>1</sup>.

1. Les habitants de la vallée considèrent si bien le nom d'*Aiguilles-Rouges* comme une désignation d'ensemble de la chaîne, qu'ils acceptent volontiers, malgré leur misonéisme habituel, les noms donnés nouvellement aux pointes distinctes de la chaîne au Nord du col : Aiguille de la Persévérance, Tête-Carrée, etc.

Ce qui est étonnant, c'est qu'Alphonse Favre, qui s'est beaucoup occupé du Belvédère au point de vue géologique<sup>1</sup>, et plus tard Viollet-le-Duc<sup>2</sup>, n'aient pas donné de nom à ce sommet intéressant sous tous les rapports; ces savants l'ont appelé simplement *la plus haute des Aiguilles-Rouges*. Nous adopterons donc la dénomination de *Belvédère*, de préférence à celle d'*Aiguilles-Rouges* indiquée par l'État-major, nom *pluriel*, bizarre pour un pic isolé.

Le Belvédère, vu de l'Est, a la forme d'une pyramide s'élevant au-dessus du glacier Blanc. Le nom de ce glacier vient de celui du lac Blanc, dans lequel il verse ses eaux, rendues blanchâtres par les sables glaciaires qu'elles tiennent en suspension. A l'Ouest, une étroite arête calcaire part du sommet, pour descendre au col de Bérard. Au Nord-Est se trouve le *col des Aiguilles-Rouges*, profonde coupure à laquelle Alph. Favre assigne 2,802 mèt. d'altitude. Nous ne savons encore si le nom de ce col est uniformément adopté.

Alph. Favre a trouvé 2,944 mèt. pour l'altitude du Belvédère<sup>3</sup>; il cite en même temps l'altitude de 2,958 mèt. d'après la carte de Mieulet<sup>4</sup>. Il y a là une confusion évidente de Favre, qui a pris le sommet fictif 2,958, près de la Floriaz, pour le Belvédère; ce dernier pic est en dehors des limites de la carte de Mieulet.

JOSEPH VALLOT,

Directeur de l'Observatoire du Mont-Blanc,  
Membre de la Direction Centrale  
du Club Alpin Français.

HENRI VALLOT,

Ingénieur des Arts et Manufactures,  
Membre du Club Alpin Français  
(Sections de Paris et du Midi).

1. ALPH. FAVRE, *Recherches géologiques*, t. II, pp. 316-329.
2. VIOLLET-LE-DUC, *le Massif du Mont-Blanc*, p. 21.
3. ALPH. FAVRE, *Recherches géologiques*, t. II, p. 321.
4. Id., *ibid.*, p. 324.

## II

# LE MASSIF DU RUTOR

### ÉTUDE OROGRAPHIQUE

SUR LA CHAÎNE FRONTIÈRE FRANCO-ITALIENNE  
ENTRE L'AIGUILLE DE LA GRANDE-SASSIÈRE  
ET LE COL DU PETIT SAINT-BERNARD

(PAR M. H. FERRAND)

ASCENSIONS DE LA POINTE DE SUZZEI (3,230 MÈT.), DE LA POINTE CENTRALE D'ORMELUNE (3,251 MÈT.), ET DE LA POINTE OCCIDENTALE OU POINTE D'ARCHEBOC (3,283-3,278 MÈT.). — PREMIÈRE ASCENSION DE LA TÊTE DU RUTOR (3,486 MÈT.) PAR LE VERSANT FRANÇAIS (COL DE L'ÂVERNET).

Lorsqu'on remonte la Haute-Tarentaise, en arrivant auprès de Bourg-Saint-Maurice on voit, à un détour de la route, le fond du paysage changer subitement. Il avait été jusque-là formé par les puissantes assises de la Pointe du Clapey, contrefort de Lancebranlette, qui laissaient vaguement deviner la coupure du Petit Saint-Bernard; tout à coup on dirait qu'un nouveau décor se déroule, et ce sont les crêtes allant du Mont Valezan à la Pointe d'Averne qui ferment l'horizon. Plus loin, en approchant de Séez, nous verrons l'arête de la Croix de Foglietta venir continuer la



perspective, et quand, plus loin encore, une nouvelle crête se dessinera à côté d'elle, ce seront les rochers et les glaces de Pierre-Pointe, avant-coureurs du massif de la Grande-Sassière.

Mais nulle part, pas même en passant à Sainte-Foy, on n'a le soupçon du vaste cirque qui s'ouvre au-dessus du Miroir et qui, dans une sorte de repli de la chaîne frontrière, recèle l'imposant massif du Rutor flanqué de ses satellites, la Louïe-Blanche, l'Assaly, le Bec de l'Ane, etc. Si, à cette situation défavorable, nous ajoutons ce fait que la carte de l'État-major français, en coupant strictement à la frontière son figuré de terrain, ne laisse pas entrevoir l'importance d'un renflement orogénique dont presque tout le développement s'épanouit en Italie, nous aurons sans doute trouvé l'explication de l'indifférence, on pourrait presque dire de la défaveur, dont ces montagnes ont été entourées de la part des alpinistes français. En effet, il n'en est question ni dans les *Annuaire*s du Club Alpin Français, ni dans aucune publication spéciale de langue française, au moins à ma connaissance, si ce n'est comme montagnes italiennes, avec accès par la Thuille de Pré-Saint-Didier; et même dans le nouveau *Guide de Savoie* de la collection Joanne, édité en 1891, on n'en trouve que des mentions tout à fait insuffisantes.

L'examen des cartes italiennes, sur lesquelles je suivais la comparaison de la chaîne frontrière, avait attiré mon attention sur l'importance de ce massif : j'y avais vu que, si bien sa principale expansion s'étend en dehors de la grande ligne de partage des eaux, il n'en occupe pas moins sur celle-ci une large place, augmentée encore par cette inflexion qu'y forme la frontière; et, prévoyant que ces vallons étalés en patte d'oie au-dessus du Miroir pourraient receler quelques parties curieuses à explorer, je les avais signalées à mes collègues à la fin de mon article de l'*Annuaire* de 1890. Je ne sache pas que personne ait profité

de l'invite, et j'allais toujours, glanant le plus de renseignements possible sur ce groupe, quand parut, dans le *Bollettino* du Club Alpin Italien de 1891, la magistrale étude de mon ami G. Bobba qui, poursuivant ses intéressantes explorations du versant italien, venait de publier une monographie complète du Val Grisanche. Les données que j'avais réunies sur l'orographie de ce massif se trouvaient ainsi complétées et coordonnées, et je n'avais plus qu'à aller vérifier sur place quelques points de détail. J'ai dit comment les intempéries m'en avaient empêché en 1891 ; mais ce devait être naturellement le principal objectif de ma campagne de cette année, et c'est dans ce but que je venais, à la fin de juillet, établir mon quartier général à Bourg-Saint-Maurice, dans le confort de l'excellent hôtel Mayet.

Comme dernière précaution avant l'attaque, je voulus étudier encore une fois la chaîne que j'allais aborder d'un belvédère qui, situé bien en face et à une assez courte distance, me permit d'en prendre une vue d'ensemble, et d'en suivre aisément tous les détails à la lorgnette. Je fis choix pour cela de l'Aiguille-Rouge, dont la position presque exactement au point de rencontre du prolongement des arêtes venant de l'Archeboc et de la Louïe-Blanche commandait tout le massif, et dont l'altitude (3,237 mèl.) me paraissait devoir être assez grande pour démasquer tous les contreforts. Je m'y rendis par le valon de Peisey, Notre-Dame des Vernettes et le col de la Chale, et les circonstances firent que je dus me contenter du panorama du Grand-Col ou col du Mont-Pourri ; mais la station était déjà suffisante pour me fournir tous les renseignements dont j'avais besoin, et je fis, en revenant par les chalets de l'Arc, la forêt de Malgovert et Montrigon, une promenade ravissante que je ne saurais trop conseiller aux touristes en quête d'excursions intéressantes et faciles.

## OROGRAPHIE ET HYDROGRAPHIE

Mais avant d'entrer dans le détail de mes excursions, il convient d'esquisser un peu ce massif du Rutor qui était le principal objectif de ma campagne.

Et tout d'abord, quel est son vrai nom? Doit-on écrire Ruitor ou Rutor? Mon vieil ami, l'abbé Gorret, tient pour la première orthographe, et il fait dériver ce nom du vieux mot valdôtain *Ruise*, qui signifie glacier<sup>1</sup>. D'autres alpinistes italiens non moins éminents, le professeur Martin Baretta, l'avocat Luigi Vaccarone, etc., écrivent *Rutor*, et font dériver le mot de *Ru Tors*, ruisseau tordu. Les deux étymologies peuvent se défendre. La première, en effet, se rapporterait à cet immense bassin glaciaire, de près de 8 kilomètres de largeur sur 9 de longueur, un des plus vastes de l'Italie, qui couronne tout le massif. La seconde viendrait des admirables cascades, et surtout de la principale, que forme l'écoulement de ces glaciers en s'épanchant vers la Thuille. Voici, par un témoin enthousiaste, la description de cette cascade : « Elle a un caractère absolument original. L'énorme masse d'eau tombe à pic contre un rocher placé en travers, l'eau est rejetée en l'air avec une violence inouïe, et décrit une parabole qui doit avoir un développement d'au moins 25 à 30 mètres. » (Armand Gerber, *Ascension de l'Aiguille du Ruitor*<sup>2</sup>.)

On pourrait donc hésiter.

Deux motifs pourtant me font pencher pour l'orthographe *Rutor*. Le premier, c'est que tous les anciens documents examinés et rapportés par Martin Baretta, dans son étude sur le lac du Rutor<sup>3</sup>, écrivent *Ruthod*, *Rutors*, *Ru Tors*, *Retors*,

1. *Guida illustrata della valle d'Aosta*, par RATTI et CASANOVA, p. 345.

2. *Jahrbuch des Schweizer Alpenclub*, vol. XI, 1875-1876, pp. 207 et suiv.

3. *Bollettino del Club Alpino Italiano*, vol. XIV, n° 41, pp. 43-95.

*Rutorso*, *Retort* et *Rutor*, et que cette prononciation était tellement habituelle que, dans son premier article sur ce sujet, rédigé en 1868, l'abbé Gorret écrit *Rhutor*<sup>1</sup>. Le second, c'est le raisonnement si simple exposé par Giovanni Bobba, « que l'étymologie de *Ru Tors*, ruisseau tordu, au lieu de *Ruise*, *Rouisa* ou *Rosa*, voulant dire glacier, paraît d'autant plus naturelle que les masses glacées du plateau supérieur n'ont pu, dans les temps anciens, occuper sérieusement l'attention des Valdôtains, mais bien plutôt les eaux d'écoulement, causes de tant et de si terribles inondations ». On peut y ajouter que pour nos ancêtres, généralement peu grimpeurs, les eaux étaient plus visibles et plus accessibles que le plateau du glacier. Ils ont dénommé le ruisseau d'après l'aspect frappant de sa cascade, puis le nom s'est étendu à la vallée, et de là au massif tout entier<sup>2</sup>.

Le nom du massif ainsi déterminé, voyons quel est son rôle et son importance orographique.

Dans les parties précédemment publiées de ces études, nous avons donné la composition de la chaîne frontière jusqu'à l'Aiguille de la Grande-Sassièrè<sup>3</sup>, et il suffira de rappeler ici, dans leur ordre géographique, ces énumérations qui se sont présentées sous ma plume dans l'ordre chronologique un peu capricieux de mes excursions. La section de la chaîne frontière allant du Mont Thabor (3,182 mètr.) au col du Mont-Cenis (2,091-2,084 mètr.<sup>4</sup>), se trouve détaillée dans mon travail intitulé : *Autour de Modane* (*Annuaire du Club Alpin Français*, année 1891,

1. *Bollettino del Club Alpino Italiano*, vol. IV, année 1869, n° 14, pp. 1-23 : *Excursion sur le glacier de Rhutor*, le 21 juillet 1868.

2. *Ibid.*, vol. XXIV, n° 57, pp. 88-89 (en note) : *In Valgrisanche*.

3. *Annuaire du Club Alpin Français*, année 1889, pp. 19-21 et 45.

4. Quand deux côtes d'altitude sont reliées par un trait d'union, la première est celle de l'État-major français, la seconde celle de l'État-major italien.

pages 4 à 8). La section suivante, allant du col du Mont-Cenis au col du Collerin (3,238-3,202 mèt.), est exposée dans l'étude intitulée *La Tsanteleina* (*Annuaire du Club Alpin Français*, année 1889, pages 8 et 9). Une troisième partie, allant du col du Collerin au col du Bouquetin (3,300 mèt.), est analysée dans *La Cime d'Oin* (*Annuaire du Club Alpin Français*, année 1888, pages 73 à 80); et nous avons, à deux reprises, détaillé la quatrième section, comprise entre le col du Bouquetin et l'Aiguille de la Grande-Sassière (3,756 mèt.), d'abord dans l'article que nous venons de citer, pages 92 et 93, et ensuite dans la monographie *Autour des sources de l'Isère* (*Annuaire du Club Alpin Français*, année 1890, pages 94 à 96).

C'est là, ou plutôt c'est au col de la Goletta (3,063-3,120 mèt.), dont la large dépression se prête très bien à une limitation du massif, que nous allons reprendre la grande dorsale pour la poursuivre maintenant jusqu'au col du Petit Saint-Bernard.

Du col de la Goletta, la chaîne de partage des eaux, faisant un angle droit et se dirigeant nettement à l'Ouest, se relève à la Pointe ou Bec de la Traversière (3,321-3,341 mèt.), puis elle subit une faible dépression en donnant passage à un col rarement fréquenté, à la cote approximative de 3,200 mètres, le col de la Gliaretta<sup>1</sup>, présente un renflement coté 3,321 mètres, se déprime encore à un col de la Sassière, pour reprendre bien vite une marche ascendante par la longue arête escarpée, dite Crête de la Grande-Sassière (3,405 mèt.), qui aboutit à l'Aiguille de la Grande-Sassière (3,756-3,759 mèt.), appelée Gliaretta par la carte italienne. Elle reprend alors la direction du Nord en se maintenant pendant plus de cinq kilomètres à une grande altitude, et nous y trouvons la Petite-

1. *Rivista mensile del Club Alpino Italiano*, vol. X, année 1891, n° 8, p. 254.

Sassière (3,653-3,673 mètr.), une pointe innommée 3,541 mètr., le col du Fond (3 509 mètr.), la Pointe des Pattes de Chamois (3,632-3 609 mètr.), une dépression 3,346-3,355 mètres, et la *Becca di Suessa* ou Aiguille du Glacier (3,412-3,421 mètr.).

De cette belle pointe, la ligne frontière, après un petit renflement, 3,122-3,116 mètres, tombe au col du Rocher-Blanc, col du Clou, col de Vaudet, col de Suessa ou de Sarrou, à la cote 2,836-2,834 mètres, au Rocher-Blanc ou *Becca di Percia* (3,017-3,019 mètr.), et au col du Lac-Noir (2,869 mètr.). Avec une très faible inflexion à l'Ouest, elle présente les trois pointes de l'Ormelune, la Pointe orientale, Pointe de Suzzei ou du Quart (3,230 mètr.), la Pointe centrale (3,251 mètr.), et la Pointe occidentale ou Pointe d'Archeboc (3,283-3,278 mètr.). Elle revient au Nord avec le col du Mont ou de Grisanche (2,632-2,646 mètr.), le Bec de l'Ane ou Becca du Mont (3,218-3,193 mètr.), le col de la Sassière de Sainte-Foy ou *Passo della Sachere* ou col du Lac (2,872-2,857 mètr.), et la Grande-Becca du Lac (3,409 mètr.).

Après un renflement peu marqué de l'arête (3,359 mètr.), et le col de la Becca du Lac, une courbe commence à se dessiner vers l'Ouest, et, au Nœud des Vedettes du Rutor, la ligne frontière prend la direction du Nord-Ouest, passe au col de l'Avernet (3,230 mètr. environ), à la Pointe de l'Avernet (3,236 mètr.), au col de Loydon ou col du Grand (3,045 mètr.), à la belle pyramide du Grand, Dent d'Assaly ou Pointe de Loydon (3,154-3,148 mètr.), à une coupure difficilement praticable, le col d'Assaly, et arrive à la Pointe du Petit ou Grand-Assaly (3,164-3,174 mètr.), où elle subit une nouvelle inflexion.

Elle prend alors de nouveau la direction de l'Ouest, même un peu Sud-Ouest, rencontre un renflement à la cote exagérée de 2,963, dit la Pointe de Tachuy, passe au col du Petit ou de Tachuy (2,797 mètr.), au Roc-Rouge ou Mont Charve (2,957-2,916 mètr.), au col de la Louïe-Blanche (2,567 mètr.), où elle redevient un peu Ouest-Nord-Ouest,

à une Pointe-Rousse (2,810 mèl.), à un col de Serre ou de Truche ou de Planpizet (2,681 mèl.), aux diverses pointes de la Louïe-Blanche (2,907-2,901, 2,951, 2,928 mèl.), au col du Grand-Glacier (2,806 mèl.), puis au Mont Valezan (2,879-2,892 mèl.), pour aboutir au col du Petit Saint-Bernard (2,157-2,153 mèl.).

Dans ce trajet mouvementé, la chaîne dorsale se divise en un certain nombre de massifs et projette des contreforts intéressants.

Le premier massif, très nettement isolé par son allure et son altitude spéciales, est celui de la Grande-Sassière, allant du col de la Goletta au col du Rocher-Blanc. Nous savons déjà <sup>1</sup> que de son premier pic, le Bec de la Traversière, il détache en Italie une longue et importante chaîne, qui le cède à peine en hauteur à la dorsale elle-même, et qui sépare le Val de Rhêmes du Val Grisanche (Bassac-Sud, 3,461 mèl., — Traversière, 3,495 mèl., — Bassac-Nord, 3,387 mèl., — *Becca dell' Invergnan*, 3,608 mèl., — *Becca di Tos*, 3,302 mèl., etc.). — L'Aiguille de la Grande-Sassière projette en France, en plein Ouest, un chaînon qui court jusqu'au renflement coté 3,278 mètres, où il se divise, une branche au Sud continuant le chemin ordinaire d'ascension par le Pic 2,963 mètres et venant mourir aux chalets des Sales, l'autre au Nord-Ouest aboutissant au Signal de la Davie (3,162 mèl.), et à son éperon le Rocher-Blanc (2,920 mèl.), pour venir former la rive gauche du Nant-Cruet, et se terminer vers le hameau du Bioley. — La Pointe des Pattes de Chamois (3,632-3,609 mèl.) est ensuite le point de suture des Rochers de Pierre-Pointe qui, par une longue arête où se trouvent les signaux 3,430 mèl., 3,286 mèl., 3,149 mèl. et 2,673 mèl., sépare le vallon du Nant-Cruet de celui du Plan.

Un massif de si fière altitude ne saurait manquer de

1. *Annuaire du Club Alpin Français*, année 1889, p. 28 : *La Tsanteleina*; année 1890, p. 95 : *Autour des sources de l'Isère*.

recéler de nombreux glaciers. Sur le versant italien, le glacier principal qui occupe l'origine du Val Grisanche, et tapisse le revers du Bec de la Traversière et des crêtes de la Sassière, porte le nom de glacier de la Gliaietta, et aux flancs de la haute chaîne se trouvent des glaciers suspendus qui portent les noms de glacier de la Sassière, glacier de Traversa, glacier de Tavella, glacier des Pattes de Chamois, glacier de Vuert, et glacier de Suessa. Tous ces glaciers s'écoulent dans la Doire de Valgrisanche. — Sur le versant français nous trouvons, aux flancs de la Davie et des deux Sassières, le glacier de la Sassière, et au-dessous de lui le glacier du Fond, formant tous deux le torrent du Nant-Cruet. Au Nord de l'arête de Pierre-Pointe, un glacier suspendu s'étale entre la Pointe des Pattes de Chamois et la *Becca di Suessa*, qui peut être appelé glacier de Pierre-Pointe: il domine, par un ressaut très accentué, le glacier de Plan-Champ, et tous deux s'écoulent dans le vallon du Plan, pour venir y contribuer à la formation du ruisseau des Clous.

Il pourrait paraître ridicule d'élever au rang de massif la simple arête du Rocher-Blanc ou *Becca di Peccia* (3,017-3,019 mèl.), comprise entre le col du Rocher-Blanc, du Clou, de Vaudet ou de Suessa (2,836-2,834 mèl.), au Sud, et le col du Lac-Noir (2,869 mèl.), au Nord, alors surtout que les vallons découlant de ces deux dépressions se rejoignent et se confondent rapidement, tant sur le versant oriental que sur le versant occidental. Il me semble cependant impossible, tant à raison de son allure physique que de sa constitution géologique, de la rattacher à l'un ou à l'autre des deux massifs qui l'avoisinent.

Le massif de l'Ormelune, compris entre le col du Lac-Noir au Sud et le fameux col du Mont (2,632-2,646 mèl.) au Nord, est petit, mais très indépendant. Nous avons vu qu'il présente sur l'arête de partage des eaux quatre renflements, à la vérité peu distincts les uns des autres, et



qu'aucun col ne sépare : la pointe orientale, ou Pointe de Suzzei ou du Quart (3,230 mè.), la Pointe centrale (3,251 mè.), la Pointe occidentale ou Pointe d'Archeboc (3,283-3,278 mè.) et une Pointe (3,106 mè.). La Pointe de Suzzei projette en Italie un court chaînon qui, arrivé à la *Punta Maurin* (3,041 mè.), s'épanouit en une conque renfermant le petit glacier de Maurin. Sur le versant français, le point culminant, la Pointe d'Archeboc, détache une arête longue et très accusée, qui subit d'abord une forte dépression au large col du lac Verdet, occupé par le plateau du glacier d'Archeboc, puis se relève à la Pointe aiguë du lac Verdet (3,004 mè.), arrive à la Pointe de Foglietta<sup>1</sup> (2,818 mè.), et se termine à la Pointe 2,656 mètres au-dessus de la Thuille de Sainte-Foy. Ce massif porte sur le versant oriental les beaux glaciers de Suzzei et d'Ormelune, qui s'écoulent dans le torrent de la Grande-Alpe, affluent de la Doire de Valgrisanche, et sur le versant français le glacier d'Archeboc, beaucoup plus développé que ne le représente la carte de l'État-major, et qui se déverse dans le ruisseau des Clous par l'intermédiaire des lacs Brulet et Verdet. Le lac Noir, plus au Sud, n'a pas de relations apparentes avec ces glaciers, et forme un petit affluent des Clous, nommé le Nant-Pisse, sans doute à cause de sa belle cascade.

Mais le massif le plus important de toute cette partie de la chaîne des Alpes, au point de vue orographique, est sans contredit le massif du Rutor, que nous trouvons circonscrit sur la ligne de partage des eaux par le col du Mont au Sud, et le col de la Louïe-Blanche (2,567 mè.) au Nord-Ouest. Sur l'arête dorsale, il présente le beau dôme du Bec de l'Ane ou Grande-Becca du Mont (3,218-3,193 mè.), dominant par de grands escarpements le col du Mont et le

1. Et non « de la Foglietta », comme l'écrivent plusieurs cartes, Foglietta étant le nom d'un habitant de Sainte-Foy qui a fait sceller une croix sur cette cime.

Tosta del  
Rutor.

Bacca du  
Lab.

Col de Loydon.

Le massif du Rutor, vu du col du Mont-Pourri, d'après une photographie de M. H. Ferrand.



versant italien, le col de la Sassièrre de Sainte-Foy, ou *Passo della Sachère* (2,872-2,857 mètr.), la Grande-Becca du Lac (3,395, 3,409 et 3,359 mètr.), semblable à un soc de glaces, une dépression à peine sensible dite col de la Becca du Lac, un renflement peu accusé, le Nœud des Vedettes (3,260 mètr.), le col de l'Avernet (3,230 mètr. environ), une tête neigeuse, la Pointe de l'Avernet (3,236 mètr.), une profonde coupure, dite col de Loydon (3,045 mètr.), et dont une variante est appelée col du Grand dans le vallon de la Sassièrre, la belle pyramide du Grand, Dent d'Assaly ou Pointe de Loydon (3,154-3,148 mètr.), une brèche, dite col d'Assaly, une autre pyramide plus massive, dite Pointe du Petit ou Grand-Assaly (3,164-3,174 mètr.), et son contrefort, la Pointe de Tachuy (2,963 mètr.?), la grande coupure du col du Petit ou de Tachuy (2,797 mètr.), et les renflements du Roc-Rouge ou Mont Charve (2,957-2,916 mètr. et 2,806 mètr.).

Le Bec de l'Ane projette à l'Ouest un chaînon, dit les Arêtes de Montseiti, qui sépare le vallon de la Motte du vallon de la Sassièrre de Sainte-Foy, et vient finir en face du hameau du Mayen. La Pointe 3,395 mètres se prolonge en France par une arête escarpée qui sépare le vallon de la Sassièrre du vallon de l'Avernet. Le sommet (3,409 mètr.) de la Becca du Lac est le point de suture d'une chaîne très importante qui, en ce point où la ligne de partage des eaux subit une brusque inflexion à angle droit, continue presque directement le plissement orogénique principal. Elle passe par une dépression glacée presque insensible, le col de Saint-Grat, pour arriver au point culminant du massif, la *Testa del Rutor* (3,486 mètr.); de là, elle se continue par le col du Rutor (3,350 mètr. environ), le Château-Blanc (3,369 mètr.), le col du Château-Blanc (3,150 mètr. environ), la Doravidi-Sud (3,449 mètr.), le col Doravidi, la Doravidi-Nord (3,304 mètr.), le col de Planaval ou *Bassa del Rutor* (2,996 mètr.), la *Becca Nera* (3,211 mètr.), la *Becca Bianca*



versant italien, le col de la Sassièrre de Sainte-Foy, ou *Passo della Sachère* (2,872-2,857 mètr.), la Grande-Becca du Lac (3,395, 3,409 et 3,359 mètr.), semblable à un soc de glaces, une dépression à peine sensible dite col de la Becca du Lac, un renflement peu accusé, le Nœud des Vedettes (3,260 mètr.), le col de l'Avernet (3,230 mètr. environ), une tête neigeuse, la Pointe de l'Avernet (3,236 mètr.), une profonde coupure, dite col de Loydon (3,045 mètr.), et dont une variante est appelée col du Grand dans le vallon de la Sassièrre, la belle pyramide du Grand, Dent d'Assaly ou Pointe de Loydon (3,154-3,148 mètr.), une brèche, dite col d'Assaly, une autre pyramide plus massive, dite Pointe du Petit ou Grand-Assaly (3,164-3,174 mètr.), et son contrefort, la Pointe de Tachuy (2,963 mètr.?), la grande coupure du col du Petit ou de Tachuy (2,797 mètr.), et les renflements du Roc-Rouge ou Mont Charve (2,957-2,916 mètr. et 2,806 mètr.).

Le Bec de l'Ane projette à l'Ouest un chaînon, dit les Arêtes de Montseiti, qui sépare le vallon de la Motte du vallon de la Sassièrre de Sainte-Foy, et vient finir en face du hameau du Mayen. La Pointe 3,395 mètres se prolonge en France par une arête escarpée qui sépare le vallon de la Sassièrre du vallon de l'Avernet. Le sommet (3,409 mètr.) de la Becca du Lac est le point de suture d'une chaîne très importante qui, en ce point où la ligne de partage des eaux subit une brusque inflexion à angle droit, continue presque directement le plissement orogénique principal. Elle passe par une dépression glacée presque insensible, le col de Saint-Grat, pour arriver au point culminant du massif, la *Testa del Rutor* (3,486 mètr.); de là, elle se continue par le col du Rutor (3,350 mètr. environ), le Château-Blanc (3,369 mètr.), le col du Château-Blanc (3,150 mètr. environ), la Doravidi-Sud (3,449 mètr.), le col Doravidi, la Doravidi-Nord (3,304 mètr.), le col de Planaval ou *Bassa del Rutor* (2,996 mètr.), la *Becca Nera* (3,211 mètr.), la *Becca Bianca*

(3,240 mètr.), avec son contrefort les Envergneures (3,051 et 3,017 mètr.), et s'épanouit au Mont Paramount (3,309 mètr.) où elle se divise en deux branches, l'une orientale venant par la *Tour del Tighet* et la Tour-Ronde finir à Liverogne dans le val d'Aoste, tandis que la branche occidentale, portant le Mont Colmet (3,024 mètr.), descend graduellement jusqu'à Pré-Saint-Didier. De la Tête du Rutor se détachent deux contreforts, l'un qui vient au Sud par les pointes de l'*Arp Vecchia* (2,963 mètr.) et du Mont Pela (2,524 mètr.), limitant à l'Est le vallon de Saint-Grat, l'autre qui se projette au Nord-Est par la Becca de l'Auille (2,679 mètr.) soutenant le grand glacier du Morion; et la Pointe du Château-Blanc projette aussi un éperon parallèle arrivant à la *Becca di Ceres* (2,485 mètr.) et à la Pointe d'Orfeuille, encadrant le glacier de Château-Blanc.

Le renflement 3,260 mètres donne naissance au Nord à un court chaînon remarquable par deux pics aigus dont le plus élevé est coté 3,332 mètres, appelés naguère les Flambeaux, et maintenant les Vedettes du Rutor, qui, sur sa courte étendue, sépare en deux portions presque égales, mais de niveaux différents, l'immense glacier du Rutor.

La tête neigeuse 3,236 mètres, qu'il convient d'appeler Pointe de l'Avernet, projette en France une arête escarpée qui sépare le vallon de l'Avernet du vallon du Grand, et se termine au-dessus des chalets de la Sassièrè. Le Grand-Assaly (3,164-3,174 mètr.); appelé dans le vallon de la Sassièrè Pointe du Petit, a en Italie une série de contreforts étalés vers le Nord, qui limitent l'expansion du glacier du Rutor, et viennent expirer auprès du lac et des cascades du Rutor. Enfin le Roc-Rouge, ou plutôt le renflement voisin coté 2,806 mètres, détache au Sud, en France, un court éperon qui porte le Roc-Noir (2,816-2,702 mètr.) et sépare le vallon de la Sassièrè du vallon de la Louïe-Blanche.

Ce massif considérable n'est, au point de vue hydrogra-

phique, que le support ou le bassin de réception de l'immense glacier du Rutor qui en occupe tout le plateau supérieur, entre la ligne de partage des eaux et la chaîne du Château-Blanc et des Doravidi. Cette nappe glaciaire, qui a plus de 15 kilomètres carrés de superficie, forme le curieux lac morainique du Rutor, les cascades Rutorines, et s'écoule par le torrent Rutor, un des affluents de la Doire de Verney, ou ruisseau de la Thuille. Sur le versant français, on ne distingue que le glacier de l'Avernet, épanchement du glacier supérieur entre la Becca du Lac et la Pointe de l'Avernet, et le glacier de Loydon, autre épanchement entre la Pointe de l'Avernet et la Pointe de Loydon ou Pointe du Grand. Au Midi, un autre épanchement, qui se glisse entre la Becca du Lac et la *Testa del Rutor*, pourrait être appelé glacier de Saint-Grat, mais ce sont bien réellement des parties du grand glacier du Rutor. Sur le versant oriental, au contraire, se trouvent deux glaciers indépendants : le glacier du Morion entre la Becca de l'Auille et la *Becca di Ceres*, se déversant au hameau de Ceres, en Val-Grisanche, et le glacier du Château-Blanc, entre la Pointe d'Orfeuille et la *Becca Bianca*, se déversant par Planaval.

Le dernier massif de cette chaîne est le massif de la Louïe-Blanche, compris entre le col de la Louïe-Blanche et le col du Petit Saint-Bernard. Il se compose d'une série de crêtes séparées par des dépressions peu accentuées et toutes accessibles, et il est assez mal figuré sur la carte française qui n'y reproduit pas les vraies inflexions de la ligne frontière. Sur la ligne de partage des eaux, en s'élevant du col il présente une première pointe cotée 2,810 mètres, et dénommée Pointe-Rousse par la carte italienne ; la ligne frontière, se dirigeant un moment au Nord, descend à un col largement ouvert, appelé par les gens du pays col de Planpizet, et par l'État-major français col de Serre ou de Truche, et remonte à la première des crêtes de la Louïe-



Blanche où elle reprend la direction de l'Ouest en comptant successivement cinq pointes variant entre 2,901 et 2,951 mètres d'altitude; puis une dépression profonde, appelée col du Grand-Glacier (2,806 mètr.), précède le Mont Valezan (2,879-2,892 mètr.), d'où elle descend directement à travers les rocailles et les prés à la route du Petit Saint-Bernard.

Ce développement est très restreint, et ce massif, qui n'est guère qu'une annexe du puissant massif du Rutor, n'a d'importance que par ses contreforts. En effet, la Pointe-Rousse détache au Sud un chaînon très accusé qui se termine au-dessus du hameau du Mayen par la Pointe d'Averne (2,559 mètr.), dont un épaulement dominant le hameau du Miroir avait occasionné le fameux éboulement de 1877. Ce chaînon se dédouble pendant une partie de son parcours pour former le petit vallon du lac du Retor (encore un « rutors », probablement), transformé en lac du Retour par la carte de l'État-major français. La première Pointe de la Louïe-Blanche (2,907-2,901 mètr.) se prolonge au Nord par le Freduaz (2,855 mètr.) et le Mont Thuilletta (2,551 mètr.). Enfin le Mont Valezan projette au Nord, en Italie, un chaînon qui porte le Mont Belvédère (2,642 mètr.), très fréquenté par les visiteurs de l'hospice du Petit Saint-Bernard, le col de Fourcla (2,479 mètr.), le Mont Chaz-Dura (2,579 mètr.), et vient se terminer près de la Thuille, et au Sud un chaînon moins important où se trouve le col de Traversette (2,409 mètr.).

Il n'y a qu'un tout petit glacier sur le versant Nord, compris entre les crêtes de la Louïe-Blanche et le Freduaz, et ses écoulements assez faibles tombent au Nord dans la combe des Ponteilles, affluent du vallon du Rutor, et au Sud forment le torrent des Moulins.

**DE BOURG-SAINT-AURICE AUX CHALETS DU PLAN .**  
**ASCENSION DES CRÊTES DE L'ORMELUNE (3,250 ET 3,251 MÈT.)**  
**ET DE LA POINTE D'ARCHEBOC (3,283-3,278 MÈT.)**

Malgré le beau travail de Bobba, et les panoramas de ces montagnes que j'avais relevés de divers points, et tout récemment encore du Grand-Col, toute cette orographie n'était pas encore aussi claire pour moi que dans l'exposé que je viens de faire, lorsque le 5 août, au matin, je roulais sur la bonne route de Sainte-Foy, emporté au grand trot par un cheval de Mayet.

Cette année, des circonstances imprévues m'avaient privé de l'assistance de mon guide-chef ordinaire, Christophe Roderon, et je n'avais amené avec moi que son frère Pierre, notre compagnon des deux dernières campagnes. Je me proposais donc de chercher un second guide à Sainte-Foy. Là, l'hôtelier Gacon m'indiqua deux chasseurs de chamois, Chenal et Pierre Bal, tout en me disant que je les trouverais seulement aux granges du Plan, où ils devaient être à couper le foin.

Je retins un muletier, Borel, pour y transporter mon bagage et les provisions, et, quittant Sainte-Foy à 3 heures de l'après-midi, je me rendis au Plan par un fort joli chemin forestier qui commence à la Thuille de Sainte-Foy, en passant par les hameaux de Bon-Conseil, de l'Échailon et du Monal. Arrivé à 7 heures aux chalets du Plan (2,210 mèt. d'alt.), j'y trouvai en effet Chenal et Pierre Bal, et il fut bientôt convenu que Chenal m'accompagnerait le lendemain à l'Archeboc, très facile, tandis que Bal descendrait à Sainte-Foy, s'équiperait et viendrait nous attendre aux chalets de la Sassièrre, le point de départ le plus favorable pour l'ensemble du massif.

Le samedi 6 août, nous sommes sur pied à 4 heures du

matin. Le mulet de Borel va emporter nos bagages inutiles pour les monter à la Sassièrè avec de nouvelles provisions, et nous ne gardons pour la journée que l'appareil photographique, les vivres nécessaires et la corde. Le baromètre marque 582 millim., soit à son échelle orométrique 2,240 mètres, ce qui fait un excès de 30 mètres environ.

A 5 heures, nous quittons les granges, et, le Plan bientôt traversé, nous montons à travers les prairies au chalet de la Balme, que nous atteignons à 5 h. 20 min. C'est là que se séparent les deux chemins du col de Vaudet et du col du Lac-Noir. Chenal ne voudrait prendre ni l'un ni l'autre, et il me presse de remonter à gauche (au Nord-Est) une combe gazonnée qui descend du lac Verdet, et qui serait un accès commode et direct à la Pointe d'Archeboc. Cela est bon à retenir pour ceux qui ne veulent que faire l'ascension; mais comme je tiens à explorer toute la montagne, quoique mon chasseur prétende que j'allonge mon trajet de deux heures au moins, je remonte le Nant-Pisse, et prends la direction du col du Lac-Noir.

A mesure que nous nous élevons, sur notre gauche se dessine, de plus en plus aiguë, une fine pointe de l'arête, la Pointe du lac Verdet, cotée 3,004 mètres par l'État-major, et dont les derniers mètres ne seraient sans doute pas faciles à gravir. Sur une tête de gazon qui domine de belles cascades du Nant-Pisse, j'emploie vingt minutes à prendre une vue du massif du Mont-Pourri, brillamment illuminé par le soleil levant, et nous arrivons à 6 h. 40 min. sur les bords du lac Noir, nappe d'eau sombre et tranquille entre la fin des prairies et le commencement des éboulis ( $B=553^{\text{mm}},5$ ; 2,615 mètr. environ). Le sentier que nous avons pu suivre jusque-là cesse, recouvert par les fréquents éboulements qui se détachent à droite du chalet ruiné du Rocher-Blanc. Cette longue arête, mince et escarpée, justifie bien tous ses noms; elle est composée d'un calcaire saccharoïde qui m'a paru appartenir à l'étage

du trias, et tout à fait analogue à des bancs que nous avons traversés hier en venant de l'Échaillon au Monal. Au milieu des gneiss noirâtres qui l'entourent, elle est donc bien le Rocher « Blanc », et comme, d'autre part, elle présente plusieurs trous au sommet de sa dentelure, elle est encore bien la *Becca di Percia* des Italiens. Pendant que nous nous élevons lentement dans une sorte de gorge, la vue est absolument nulle; mais, à 7 h. 20 min., nous débouchons sur l'arête du col du Lac-Noir, et alors un panorama déjà remarquable s'étale sous nos regards ( $B=533^{\text{mm}},5$ , à l'échelle orométrique 2,915 mèt., et avec la correction 2,885 mèt.; l'État-major italien donne 2,869 mèt.).

Quand je dis que nous jouissons d'un panorama remarquable, je m'avance un peu trop; nous en jouirions, sans les brouillards qui se traînent dans les vallées, montent à l'assaut des pics, y sont fondus par le soleil, mais reviennent toujours avec une menaçante obstination.

A l'Ouest, la chaîne du Mont-Pourri commence à s'embrumer. Au Nord, droit au-dessus de nous, se dresse la première des crêtes de l'Ormelune, la Pointe de Suzzei, dont nous apercevons le cairn, et dont nous séparent seulement de faciles pentes d'éboulis et de rocailles. Une arête douce, entrecoupée de neiges, la rattache au Nord-Est à une autre pointe rocailleuse et plus basse, dans laquelle nous reconnaissons sans peine la *Punta Maurin* de la carte italienne, et qui nous cache tout à l'horizon. A l'Est, nous dominons le Val Grisanche, et, à travers les brouillards errants, nous distinguons la Grande-Becca de l'Invergnan (3,608 mèt.), puis la suite des Monts Bassac; au Sud-Est, au-dessus des magnifiques séracs du glacier de la Gliairetta, par dessus le Bec de la Traversière, se dresse l'éclatante Tsanteleina (3,606 mèt.), dont la face Nord toute glacée brille comme un diamant sous les rayons du soleil. En plein Sud enfin, la *Becca di Suessa* ou Aiguille du Glacier (3,412-3,421 mèt.) domine de ses neiges les pentes rocheuses

du ressaut 3,116, et la crête du Rocher-Blanc (3,019 mèt.), laissant à peine apercevoir quelques-uns des contreforts les plus marqués de la chaîne des Sassières.

J'attends longtemps pour pouvoir prendre, vaille que vaille, une photographie contrariée par les vapeurs, et nous ne reprenons la marche qu'à 8 h. 15 minutes.

Au lieu de monter directement, au grand étonnement de Chenal, qui ne comprend pas pourquoi j'allonge toujours mon trajet, je prends la direction de la *Punta Maurin*. Comme je m'y attendais, quand on arrive à l'arête, la vue plonge brusquement dans le vallon de la Grand'Alpe, et en même temps se dresse en face de nous l'imposant massif du Rutor : les brouillards tourbillonnaient à nos pieds, et nous cachaient à peu près complètement le glacier de Suzzei et les larges crevasses du grand glacier d'Ormelune.

En remontant doucement l'arête, nous arrivons, à 9 h. 15 min., au signal de la Pointe de Suzzei ou Pointe orientale d'Ormelune ( $B = 512^{\text{m}},5$ ; à l'échelle orométrique 3,260 mèt., et avec la correction 3,230, juste la cote de l'État-major italien).

Voyant que les brouillards s'épaississent de plus en plus, je me hâte de prendre une vue du massif du Rutor, du lac de Saint-Grat, et des pentes que je compte escalader le surlendemain; mais les vapeurs m'empêchent d'en reconnaître l'accès par le col de la Sassiène ou celui du Mont. Assis contre la pyramide, nous déjeunons pour voir venir; mais ce qui vient, c'est le brouillard compact. Après une heure et demie d'attente, nous repartons en suivant l'arête qui, après un pas de rochers, ne présente aucune difficulté. En une demi-heure, à 11 h. 15 min., nous sommes sur la Pointe centrale (3,251 mèt.), et en une demi-heure encore, à 11 h. 45 min., nous arrivons sur le point culminant, Pointe occidentale d'Ormelune, ou Pointe d'Archeboc (3,283-3,278 mèt.). Le baromètre marque

509 mill., ce qui donne à son échelle 3,318 mèt., et avec la correction 3,285 mètres.

Le plus haut point étant complètement en neige, orné même d'une assez belle corniche surplombante sur le glacier d'Ormelune, la pyramide est construite 5 à 6 mètres plus bas, sur une arête rocheuse. Nous nous y installons, toujours dans l'espérance que le soleil dissipera les vapeurs, et, pour passer le temps, nous cherchons les cartes de nos devanciers. Nous en trouvons deux : d'abord celle de mon ami W. A. B. Coolidge, monté le 3 septembre 1886, de Fornet (Val Grisanche), par la Grand'Alpe, le glacier d'Ormelune et l'arête Nord ; puis celle du lieutenant Alberto Ferri et du sergent Ungoro, montés le 30 juillet, sans date d'année, par l'arête du col du Mont.

Ainsi l'arête du col du Mont, par laquelle je voulais effectuer ma descente, est bien réellement praticable, mais Chenal se souvient qu'il y a un mauvais passage, et dans ce brouillard opaque il craint de nous mettre dans l'embarras ; il me propose donc une autre descente, et comme cela importe peu, dès l'instant qu'on n'y voit rien, j'accepte. A 1 heure, nous nous mettons en marche.

La calotte du Pic d'Archeboc est inclinée en pente assez douce vers le Sud, mais elle se termine, au Nord et à l'Est, par des escarpements, et un banc de cet escarpement revient même vers l'Ouest, de sorte qu'en le côtoyant nous descendons dans la direction du lac Verdet, où mon guide voulait me faire monter ce matin. Une fente ou cheminée dans cet escarpement nous permet bientôt de le descendre à droite, dans la direction de l'Ouest, et par une pente neigeuse rapidement dévalée nous arrivons sur le plateau parfaitement uni du grand glacier que notre guide appelle glacier d'Archeboc, et la carte de l'État-major glacier d'Argentière. Là, nous faisons un angle à droite, et nous prenons directement au Nord : dans cette blancheur

universelle qui nous entoure, on distingue à peine l'air du sol, et, privé de tout point de repère, je ne sais pas où nous allons. Cependant une pente commence à se dessiner devant nous, des masses noires se distinguent dans la brume, et nous prenons pied sur quelques rochers. Chenal part en reconnaissance, puis il revient bientôt radieux : il ne s'est pas trompé d'un pouce, et nous sommes bien sur la descente. En effet, en quelques pas, le bourrelet de moraines s'accroît, et subitement nous sortons du brouillard : nous voyons sous nos pieds le vallon de la Motte, à notre droite le col du Mont, et devant nous une sorte d'arête de moraines, qui, bien que fort rapide, nous ouvre vers le bas une voie très praticable. A droite, le rocher serait peut-être impossible, à gauche un épanchement du glacier offre de vertigineuses pentes de glace découverte, et coupées de magnifiques séracs : nous sommes bien au passage, et il n'y en aurait guère un autre possible que tout à fait à gauche, de l'autre côté de l'épanchement du glacier, à peu près directement sous la Pointe 3,004 mètres, dont la crête aiguë est découverte par le brouillard. Notre passage est, du reste, assez bien marqué sur la carte de l'État-major français par un éperon en relief, qui, prenant au-dessus des lettres *Gl* du nom « glacier de l'Argentière », s'avance entre les chalets des Chavonnes et de la Motte. Quant au glacier lui-même, il est mal figuré, étant bien plus grand et plus allongé dans le sens du Nord au Sud.

Sur cette forte pente, la descente fut rapide : à 2 h. 15 min. nous étions au bas des moraines, sur une sorte de terrasse de gazon, à l'altitude approximative de 2,550 mètres. Je prends une vue sur les arêtes du Montseiti en face, et les deux Pointes du Grand et du Petit (Loydon et Grand-Assaly), qui paraissent à peine dans le brouillard ; puis, après une halte d'une demi-heure, nous descendons à droite par des gazons rocailleux, nous passons successivement deux branches du torrent le Mercuel, et, rejoignant le bon che-

min du col du Mont, nous sommes, à 3 heures et demie, aux chalets de la Motte (2,048 mèt.).

#### INDEX DE NOTRE ASCENSION DE L'ARCHEBOC

De Sainte-Foy aux granges du Plan . . . . .	4 h.	—
Des granges du Plan au col du Lac-Noir . . . . .	1 h. 45 min.	
Du col du Lac-Noir à la Pointe de Suzzei. . . . .	1 h.	—
De la Pointe de Suzzei à la Pointe d'Archeboc. . .	1 h.	—

Montée : 7 h. 45 min.

De la Pointe d'Archeboc aux chalets de la Motte par le col du lac Verdet. . . . .	2 h.	—
Des chalets de la Motte, un bon chemin à mulets ramène à Sainte-Foy en. . . . .	2 h.	—

Descente : 4 heures.

---

TOTAL. . . . . 11 h. 45 min.

Mais n'oublions pas qu'à la montée le détour par le col du Lac-Noir et l'arête de la Pointe Maurin avait allongé notre excursion de plus d'une heure.

Des chalets de la Motte, il s'agissait maintenant de gagner ceux de la Sassièrè, où devaient nous attendre Bal et les provisions.

Les habitants, interrogés, ne voient rien de mieux à nous conseiller que l'escalade des arêtes de Montseiti par le sentier marqué sur la carte. Pour moi, je préfère aller faire le tour à la Crau, à la jonction des deux chemins venant de Sainte-Foy, et nous nous mettons en route à 3 h. 45 minutes. Mais au hameau des Côtes, comme nous nous arrêtons pour jeter un dernier coup d'œil sur ce cirque de verdure, animé par l'incessant mouvement des faneuses et des voitures de foin, on nous indique un chemin forestier qui doit contourner la croupe de la montagne, à mi-hauteur, et nous amener promptement à destination. Nous le prenons, et nous avons le plaisir d'y



rencontrer Borel qui, ayant monté nos provisions à la Sassièrè, revenait en hâte à la Motte prendre encore une charge de foin. Tout va bien, et nous suivons allègrement notre bon sentier qui découpe la partie supérieure de la forêt. Il n'est malheureusement pas entièrement achevé, et nous sommes à la fin obligés de descendre par de jolies pentes de myrtilles jusqu'au hameau de la Savonne, que nous atteignons à 5 heures.

De là, nous remontons par un sentier de traverse jusqu'aux chalets des Molettes (5 h. 30 min.), où nous retrouvons le chemin ordinaire de Sainte-Foy à la Sassièrè. Bientôt après la montée d'un nouveau barrage, auprès d'une petite chapelle, le vallon de la Sassièrè s'ouvre devant nous, dominé par les neiges de la Becca du Lac, et, à 6 heures, nous sommes à nos chalets (2,039 mètres).

#### **ASCENSION DE LA TÊTE DU RUTOR (3,486 MÈT.)**

##### **PAR LE COL DE L'AVERNET**

##### **(PREMIÈRE ASCENSION PAR LE VERSANT FRANÇAIS)**

Bal et Borel nous ont installés dans le meilleur des chalets de la Sassièrè, chez un sieur Jean-Marie Favre, qui met sa grange pleine de vieux foin à la disposition de mes guides, et m'offre sa propre couchette, ce qui est un confort sur lequel je ne comptais pas.

Chenal, qui nous a montré aujourd'hui sa parfaite connaissance de la montagne, nous quitte pour redescendre chez lui avant la nuit, et me voilà à causer avec Bal. Quand je lui dis que de la Pointe de Suzzei j'ai bien examiné les passages à prendre pour nous élever au-dessus du lac de Saint-Grat, mais que le brouillard m'a empêché de voir si, du col de la Sassièrè, nous serions obligés de descendre jusqu'au lac, le malin chasseur hoche la tête, et

Pointe de l'Avernet.

Pointe de Loydon.

Grand-Assaly.



m'affirme que, sans presque descendre, on peut facilement rejoindre le chemin d'ascension, mais que nous n'aurons pas besoin d'aller jusque-là. « Si je vous ai bien compris, ajoute-t-il, vous voulez monter au Rutor par le versant de Saint-Grat, parce que c'est le plus près de la frontière, et qu'un seul touriste y a passé avant vous ! Eh bien ! que diriez-vous d'un chemin entièrement en France, et où personne n'a encore passé ? » Et sur ce, il me raconte qu'il a remonté, à la poursuite des chamois, la petite gorge qui s'ouvre au fond du vallon de la Sassièrè, et qu'il a vu que par la base des rochers de gauche (rive droite) on pourrait arriver sans peine au plateau du glacier supérieur. Son indication concordant avec une observation que j'avais faite du haut du Grand-Col, je lui parle du glacier qui doit tapisser cette gorge ; mais, pour lui, le glacier est mauvais, presque impossible, et il tient à son passage par les rochers ; il m'en promet même un autre pour la descente, et me déclare qu'à défaut de tout intérêt autre que celui de l'examen du passage, une nouvelle reconnaissance sur la Becca du Mont est inutile, et qu'il faut attaquer demain le Rutor. Sur ces rassurantes affirmations, nous allons chercher le sommeil sans rêves de l'alpiniste fatigué.

Le 7 août, à 4 heures du matin, tout était sur pied dans le chalet de Favre. Il va descendre à Sainte-Foy avec sa famille pour entendre la messe, et nous remontera les provisions nécessaires à la journée de demain. Pour nous, après un simulacre de déjeuner, après avoir fait nos préparatifs de façon à pouvoir éventuellement passer la nuit à la cabane italienne, nous partons à 5 heures et demie, sous un ciel d'une pureté merveilleuse. Notre caravane se compose de quatre personnes, car, dès les premiers pas au sortir des chalets, un jeune homme se joint à nous, sous couleur de causer avec Bal. J'apprendrai plus tard que c'est un habitant de Sainte-Foy, instituteur dans une com-

mune voisine, qui, désireux de prendre part à l'expédition projetée, mais craignant un refus de ma part, a trouvé ce moyen hasardé de nous suivre en amateur. Le baromètre marque 595 millimètres, ce qui donne à son échelle orométrique une hauteur de 2,055 mètres, dépassant de très peu l'altitude réelle 2,039 mètres.

De même que beaucoup d'autres vallons supérieurs de la montagne, le vallon de la Sassièrè, plat, allongé, marécageux, présente tous les caractères d'un ancien lac. Quatre torrents s'y réunissent. L'un d'eux est déjà resté en arrière sur notre gauche, c'est celui qui descend du Plan du Petit. Nous laissons à droite celui qui s'écoule en cascates du col de la Sassièrè, et nous nous dirigeons, en gardant toujours la rive droite, vers le fond du vallon, où se rejoignent les deux autres. Après avoir un peu dépassé leur confluent, nous franchissons sur un petit pont le torrent qui vient directement du Nord dans une gorge étroite tapissée de prairies rocailleuses, la gorge du Grand, nous dit Bal, et nous commençons à nous élever par de beaux pâturages au pied du contrefort qui la sépare de la gorge plus largement ouverte d'où s'écoule le torrent médian. Arrivés au pied du rocher, nous prenons à droite, et nous entrons nettement dans la combe dont je viens de parler, qui est la combe de l'Avernet. Nous suivons ainsi une sorte de terrasse, assez modérément inclinée, qui accompagne fidèlement la base du rocher, laissant même de ce côté une petite dépression, comme un fossé latéral, et à ces caractères je reconnais bien vite une très vieille moraine recouverte par la végétation. Ces gazons supermorainiques sont sillonnés de sentiers de bestiaux, et nous offrent ainsi un accès des plus commodes, tandis qu'en face de nous, de l'autre côté de la combe, se redressent des roches striées de couloirs et couronnées de dentelures qui sont le prolongement de la Becca du Lac, et nous séparent des prairies rocailleuses de Montseiti, où

commence à se dessiner, après un assez large palier, la dépression qui vient du col de la Sassièrè.

En une heure trois quarts de cette marche facile et lente, nous arrivons au sommet des gazons. Là une terrasse très marquée indique un arrêt dans la marche de l'ancien glacier, nous atteignons les moraines plus récentes, et le glacier actuel vient expirer à peu de distance de nous, au milieu de la combe, par une dernière cascade de séracs. Nous nous arrêtons là (7 h. 15 min.), craignant de ne plus trouver d'eau, et nous y procédons à une solide collation. Le baromètre marque 566<sup>mm</sup>,5, nous sommes donc à peu près à 2,600 mètres d'altitude.

Repartis à 8 h. 15 min., nous montons maintenant tantôt par la moraine latérale, dont la surélévation indique un retrait assez considérable du glacier, tantôt par des pentes rocailleuses encore un peu gazonnées, qui alternent avec les escarpements de notre contrefort de gauche. Cette marche de flanc est peut-être la partie la plus pénible de toute l'ascension. A 9 heures nous sommes sur une terrasse rocheuse (2,800 mètres environ) qui forme comme un promontoire dans le glacier, et je m'y arrête pour prendre une double photographie, en amont et en aval, de la combe que nous remontons, et du beau glacier qui l'occupe. En face de nous, le glacier se profile sur l'azur du ciel par une courbe élégante qu'interrompt sur la droite un petit escarpement rocheux, dont, pour le moment, je ne soupçonne pas l'importance; au delà, la glace reprend son empire, et s'élève graduellement jusqu'au sommet de la paroi opposée de notre combe, paroi qui n'est autre que les flancs de la Grande-Becca du Lac. Cette paroi est elle-même tapissée d'un revêtement complet de glaces, que trouvent seulement, de-ci de-là, de rares taches d'escarpements noirâtres, et Bal nous y montre quelques couloirs dont l'un lui rappelle un des pires dangers de son existence de chasseur. Entre nous et le col, le glacier ne paraît pas

trop difficile, malgré l'existence de crevasses assez nombreuses, mais tout à côté de notre station il rachète une différence de niveau entre deux de ses plans par un des plus beaux chaos de séracs que j'aie pu examiner. Sur notre gauche la paroi se redresse au point de devenir impraticable; en arrière, au delà de la partie basse du glacier et des moraines que nous venons de franchir, nous revoyons le plan de la Sassièrè, la Pointe d'Averne, et tout au fond les diverses dentelures de l'Aiguille-Rouge et de l'Aiguille Grive.

A 9 h. 10 min., de l'autre côté de notre promontoire, nous trouvons le glacier, et nous prenons la corde; mais la pente est ici très douce, la neige suffisamment dure, et en nous tenant tout à fait au bord nous ne rencontrons que des fissures insignifiantes. J'ai fait prendre la tête à Roderon, car le piolet de notre brave Bal, sorte de fourchette à deux dents, sert peut-être à assurer la marche de son maître, mais serait bien incapable de tailler le moindre pas. Cette précaution est d'ailleurs inutile; même lorsque le glacier, après ce plateau, se redresse sensiblement, le simple choc du pied suffit en effet toujours à faire prise. L'ascension se poursuit ainsi sans incident, quand, à 10 h. 45 min., nous nous trouvons en présence d'un nouveau promontoire qui s'avance dans le glacier. Je voudrais le contourner, mais Bal, au contraire, qui semble préférer de beaucoup le rocher au glacier, insiste pour y prendre pied. En effet, la roche, de bon gneiss, est très solide, et, quoique passablement escarpée, se trouve fragmentée en escaliers, tandis qu'à côté de nous le glacier ouvre un dédale de crevasses béantes au milieu desquelles il faudrait louvoyer en perdant beaucoup de temps. Sur cette roche on progresse si rapidement et si facilement que nous la continuons tant que cela est possible, et, quand elle nous abandonne enfin au milieu de la neige, nous sommes au pied de la dernière pente (11 h. 20 min.).

Glacier de l'Avonet, reproduction par Boudier d'une photographie de M. H. Ferrand.





Ici le talus est d'une inclinaison remarquable, mais la neige, un peu ramollie par les rayons du soleil, nous laisse enfoncer jusqu'à mi-jambe. Nous montons en droite ligne, recevant en plein visage une réverbération intense qui nous brûle la peau, et dont les yeux de l'instituteur, non muni de lunettes, se ressentiront cruellement ; la joie du succès prochain nous pousse sans arrêts ; de chaque côté les parois de la combe s'abaissent, et à 11 h. 40 min. nous débouchons sur la ligne de partage des eaux, dominant un magnifique plan de glacier qui s'incline vers l'Italie. Le baromètre marque 514 millim., soit à peu près 3,230 mètres.

En face de nous se dresse une pointe aiguë : sur notre droite le glacier se relève par une pente encore assez rapide jusqu'à un petit monticule rocheux qui donnait tout à l'heure sur notre vallon d'ascension, et la ligne qui rattache ce monticule à la pointe aiguë borne tout près notre horizon. Il faut y monter en prenant les précautions nécessitées par une crevasse qui s'entrebâille, et quand, à 11 h. 55 min., nous arrivons sur le monticule rocheux, un cri de joie nous échappe : nous dominons maintenant tout le grand glacier du Rutor, tout s'éclaircit pour nous, et nous nous trouvons précisément au point où nous voulions arriver.

On sait qu'un pli rocheux redressé, une dentelure aiguë de peu de longueur, appelée les Vedettes ou les Flambeaux du Rutor, divise le grand glacier du Rutor en deux branches, en deux plateaux inclinés dont l'un est un peu plus élevé que l'autre. La pointe aiguë qui nous était apparue tout d'abord était précisément la Vedette méridionale (3,332 mét.) ; le col auquel nous étions parvenus en premier lieu faisait communiquer notre glacier d'accès, dit glacier de l'Avernet sur la carte française, avec le plateau occidental et inférieur du glacier du Rutor, et nous nous trouvons maintenant au point de suture du pli des Vedettes avec la ligne du partage des eaux, qui n'est ici que le

bord Sud-Ouest à peine relevé du grand plateau du Rutor. Dès lors notre col frontière reçoit naturellement le nom de col de l'Avernet, et une dépression de quelques mètres qui, entre nous et la Vedette méridionale, fait communiquer les deux plateaux du Rutor, devient le col des Vedettes (3,245 mét. environ). Notre station, le Nœud des Vedettes, est à peu près à 3,260 mètres, et je me hâte d'y dresser l'appareil, tandis que Roderon et Bal préparent à nouveau la corde qui nous paraît nécessaire pour le long trajet à faire sur le plateau supérieur du Rutor.

Du côté de l'Est, nous avons sous les yeux cet immense plateau, de l'autre côté duquel nous apercevons, surgissant de l'uniforme manteau de neige, la double pointe de la *Testa del Rutor*. En remontant vers le Nord, la ligne d'horizon s'abaisse à la dépression du col du Rutor où nous distinguons le toit pointu de la cabane italienne, puis elle se relève à la saillie peu importante du Château-Blanc, et elle fuit avec les Doravidi. Vers le Sud, elle descend à la très large ouverture du col de Saint-Grat, remonte au dôme de la Becca du Lac, et vient à nous par les dentelures qui nous dominaient tout à l'heure. Inutile de reparler, à l'Ouest, du glacier et de la combe de l'Avernet dont nous sortons; mais, au Nord-Ouest et au Nord, le panorama est intéressant. C'est d'abord, de l'autre côté du col de l'Avernet, le sommet des roches escarpées que nous avons côtoyées durant notre ascension, et qui s'épanouissent ici en une gibbosité glacée, cotée 3,236 mètres sur la carte italienne, que nous dominons en effet, et qu'il convient d'appeler Pointe de l'Avernet, nom que la carte sarde applique par erreur et par superfétation au Grand-Assaly. Puis, derrière, vient une dépression dont nous ne voyons pas le fond, au delà de laquelle se relèvent deux pics escarpés, ceux que la carte française nomme Pointe du Grand (3,154 mét.), et Pointe du Petit (3,164 mét.). Par-dessus ces pics, comme par-dessus la descente du plateau inférieur du glacier du

Rutor, toute la chaîne du Mont-Blanc s'étale dans son étincelante majesté, et au Nord-Nord-Est notre regard se heurte à la fière Vedette, dont l'ascension ne serait d'ici ni longue ni difficile.

Mais tel n'est pas notre but, pour le moment du moins, et nous avons trop d'impatience d'aborder la belle *Testa del Rutor* pour nous attarder à ce hors-d'œuvre, quelle qu'en eût pu être l'importance. Le plateau formant une conque, nous ne pouvons nous diriger en ligne droite, ce qui nous ferait descendre pour remonter, et nous nous mettons en route, suivant une grande ligne courbe qui doit nous maintenir à la même hauteur en faisant tout le contour du plateau. Nous passons ainsi presque au col de Saint-Grat, et nous croisons des traces qui en viennent. A 1 heure nous sommes au col du Rutor, à la cabane Defey. Le baromètre marque 506 millimèt., ce qui nous donne une altitude approximative de 3,330 mètres : c'est bien là la cote que lui attribue M. Bobba<sup>1</sup>.

Placé exactement sur le col, à l'arrivée du chemin qui monte de Valgrisanche par l'Arp-Vieille, le refuge du Club Alpin Italien est bâti en bonne maçonnerie, comme les refuges du Club Alpin Français, et tapissé à l'intérieur d'un confortable revêtement en planches bouvetées comme ceux de la Société des Touristes du Dauphiné. Un grand lit de camp en occupe le fond, et son mobilier consiste en un poêle, une table, des bancs, des gobelets, des cuillers, et un registre pour les visiteurs. La porte est tournée du côté de l'Est, et la dernière tourmente l'avait garnie d'un placage de neige que nous dûmes déblayer pour entrer. Nous nous installons autour de la table, et nous procédons à un déjeuner dont le besoin commençait à se faire sentir; puis, laissant là nos sacs, et n'emportant que l'appareil photographique et la corde, à tout hasard, à

1. *Bollettino del Club Alpino Italiano*, vol. XXIV, année 1890, p. 94, *in fine*.

1 h. 50 min. nous commençons la montée de l'arête qui se relève doucement au Sud jusqu'à la Testa.

On longe, dans ce trajet, des escarpements qui dominent le Val Grisanche, et sur lesquels s'avance une corniche de neige, et on arrive, sans l'ombre d'une difficulté, à un renflement rocheux au pied de la dernière tour.

Cette dernière tour, séparée du renflement par une fissure de 5 à 6 mètres de profondeur, présente seule quelques pas scabreux, et bientôt nous sommes groupés au sommet (2 h. 20 min.). Sur l'étroite plate-forme se trouve une petite pyramide renfermant les cartes de nombreux ascensionnistes italiens, notamment celles de Bobba et de Vaccarone, et de plus on y a scellé une singulière carcasse en fer, représentant une petite tour carrée, haute d'environ 1<sup>m</sup>,50. Le baromètre y marque 498<sup>mm</sup>,25, soit à peu près 3,480 mètres : le nivellement de l'État-major italien lui donne 3,486 mètres.

De ce point la vue est merveilleuse, mais il n'est pas possible d'y équilibrer l'appareil, et je reviens, non sans quelque peine, sur le renflement dont je viens de parler et où mon baromètre marque 3,465 mètres. Là, je relève un tour complet d'horizon. Le sommet du Rutor, s'il n'est pas très aigu, est très isolé, et de toutes parts on domine jusqu'à de très grandes distances.

Ce qui attirait tout d'abord mes regards, c'était, en plein Sud, cette mer de glaciers qui rayonnait tout autour du beau glacier de la Gliairetta couché au fond du Val Grisanche, et les cimes qui se pressaient au-dessus de lui, cimes dont j'avais gravi les principales au cours de mes précédentes campagnes. J'admirais ainsi l'é�incelante Tsanteleina, le Bec de la Traversière, la crête de la Sassièrè, et la longue arête dans laquelle je distinguais en raccourci la Grande et la Petite-Sassièrè, la Pointe des Pattes de Chamois et la *Becca di Suessa*. Sur le haut éperon de Pierre-Pointe se détachaient la *Punta Mawin*, les trois

cimes d'Ormelune avec le beau glacier allongé à leurs pieds, s'abaissant peu à peu jusqu'au col du Mont, tandis que dans le ciel la Grande-Motte et la Grande-Casse se laissaient apercevoir parmi quelques brouillards flottants, et préparaient la splendide vision du Mont-Pourri dominant tous ses satellites. Plus près de nous s'arrondissait la grosse masse de la Becca du Mont, se rattachant par le col de la Sassièra aux grands escarpements de la Becca du Lac. Alors commençait l'immense nappe de glaces qui s'avavançait jusqu'à nos pieds, et d'où nous voyions émerger la grosse Pointe de l'Avernet, la Pointe de Loydon, le Grand-Assaly, et, plus près, la dent de la Vedette méridionale, tandis qu'au second plan se montrait le Roc-Rouge surmonté de la Louïe-Blanche, et qu'à l'horizon se dessinaient les crêtes des Rousses, de la Miravidi, de la Pointe de Léchaud, etc., tout le massif de la Seigne précédant la sublime chaîne du Mont-Blanc qui, de l'Aiguille des Glaciers au Mont-Dolent, se révélait tout entière à nos yeux.

En plein Nord, cet horizon merveilleux se continuait par le Grand-Combin, et toutes les pointes des grandes Alpes fuyant jusqu'au delà du Mont-Rose, tandis que les barrières de notre glacier reprenaient à la Doravidi-Nord et à la Doravidi-Sud, et se continuaient par les crêtes du Château-Blanc pour venir se souder à nous.

A l'Est nous dominions, à une grande profondeur, tout le Val Grisanche, dont nous nous amusions à compter les hameaux, et de l'autre côté se dressaient des cimes italiennes peu familières à nos regards. Dans le lointain, la *Becca di Nona* et le Mont Emilius, puis, en descendant vers le Sud, la svelte Grivola qui précède le long massif du Grand-Paradis, sont assez facilement reconnaissables. Ces points de repère nous aident à déterminer plus près de nous la *Becca di Tos* et son glacier, la *Punta di Feluma* et, derrière elle, la *Punta Bioula*, presque directement sous la Grivola, puis, au Sud de la direction du Grand-Paradis, la grande

Becca de l'Invernignan (3,608 mètr.), derrière la croupe de laquelle se profile l'arête des Levanna, puis les monts Bassac qui laissent entr'apercevoir la Ciamarella, et enfin de nouveau la Tsanteleina.

Je ne cite que les points principaux, que les cimes qui s'imposent à nos regards ; mais, autour de nous, quel infini amoncellement de chaînes, quelles pointes sans nombre ! Rarement j'ai senti plus juste que dans cette transparente pureté de l'air la classique comparaison avec les vagues de la mer.

J'observe notamment que l'on voit d'ici très distinctement la ville d'Aoste, et avec la jumelle on en compterait les maisons.

Il faut enfin s'arracher à ce prestigieux spectacle, et à 3 h. 10 min. nous reprenons le chemin de la cabane que vingt minutes suffisent pour rejoindre. Mais il est déjà 3 heures et demie, et la journée me paraît bien avancée pour commencer une nouvelle descente : volontiers j'emploierais le reste de l'après-midi à une ascension du Château-Blanc et de la Doravidi-Sud, et je coucherais au refuge, remettant à demain la descente aux environs du Grand-Assaly. Tel n'est pas l'avis de Bal, qui me fait remarquer que nous n'avons point de bois pour alimenter le poêle, et que la nuit serait très froide à cette altitude. Nous ne pouvons plus aller faire le tour par le col du Petit, mais il me promet, par le col du Grand, un passage facile et rapide. Après avoir tout remis en ordre, et noté notre ascension sur le registre, nous quittons le col et le refuge du Rutor à 3 h. 45 minutes.

Prenant le contre-pied de nos traces, nous refaisons tout ce merveilleux circuit du grand plateau du Rutor, admirant sous un angle différent les jeux de la lumière sur ces glaces étincelantes, et nous sommes de retour à 4 h. 10 min. au col des Vedettes, et à 4 h. 15 min. au col de l'Avernet.

En quelques minutes nous remontons à la Pointe de

l'Avernet (3,236 mèt.), et alors s'ouvre à nos yeux une nouvelle vallée ou combe semblable à celle par laquelle nous sommes montés, venant aussi du Plan de la Sassièrè, tapissée comme elle dans sa partie supérieure d'un glacier très crevassé, située entre l'arête des contreforts de notre Pointe de l'Avernet et la belle pyramide du Grand ou Pointe de Loydon (3,154-3,148 mèt.), et correspondant, par un large col de neiges, avec le plateau inférieur du glacier du Rutor. Nous tenant toujours à gauche, au plus près de l'arête, pour éviter les crevasses, nous descendons à ce col de Loydon (3,045 mèt.), faisant ainsi, au sommet du plateau inférieur, un trajet comparable à celui que nous venons de faire sur le plateau supérieur du glacier. Mais à la selle de neige (4 h. 45 min.), mon guide ne s'arrête pas pour prendre, comme je m'y attendais, la descente par le glacier de Loydon : décidément la glace n'a pas ses préférences. Il nous fait continuer l'arête en remontant maintenant vers la pyramide, et nous côtoyons une crête dentelée qui fait saillie de la nappe glaciaire. Enfin, à une dentelure un peu plus prononcée que les autres, et qui ressemble à une sorte de porte, presque au pied de la muraille de la Pointe, il déclare que nous sommes au col du Grand, et qu'il n'y a plus qu'à descendre (5 heures).

Sous nos pieds, au Sud-Ouest, s'ouvre un couloir de débris et de rocailles d'une mirifique inclinaison, et qu'on voit aboutir au bas à la moraine en dessous du glacier, dont les crevasses paraissent ici des moins engageantes. Et certainement Bal nous avait ainsi trouvé le meilleur passage, au moins pour la descente; car, sauf la crainte de se faire rouler des pierres les uns sur les autres, cette terrible pente ne présente aucun danger, et à 5 h. 45 min. nous arrivions au bas de la moraine, sur les premiers gazons (B = 550 millim., environ 2,700 mèt. d'altitude).

Nous nous y arrêtons quelques instants pour faire une nouvelle collation; puis, remis en marche à 6 h. 15 min.,



par de bonnes prairies nous atteignons un petit replat marécageux, encore un ancien lac morainique, appelé le Plan du Grand, où paissent de nombreuses génisses. Sur le ressaut que forment les restes du barrage, j'installe encore une fois l'appareil pour une dernière photographie de cette combe de Loydon dorée par le soleil couchant. Puis, à 6 heures et demie, nous reprenons la descente par des prairies rocailleuses et fort rapides, en nous tenant toujours sur la rive droite du ruisseau qui tombe de cascades en cascades à côté de nous. Vers 7 heures un replat ou palier donne un moment de répit à nos jarrets, puis la pente recommence, et nous voilà dans la gorge étroite et escarpée que nous avons laissée à gauche ce matin. A l'extrémité des contreforts de la Pointe de l'Avernet, nous rejoignons notre chemin d'ascension, et, dévalant par les dernières prairies, traversant d'un pas rapide les marécages du Plan de la Sassièrè, nous rentrons à 7 heures et demie dans le chalet de Favre au moment où la nuit commence à tomber.

En revenant, je demandais à Bal pourquoi les gens du pays avaient appelé ces deux pyramides Pointe du Grand et Pointe du Petit, si mal à propos que le Petit se trouvait plus élevé que le Grand. Sa réponse, toute naturelle d'ailleurs, fut qu'on les avait baptisées avant de les avoir mesurées, et que, du Plan de la Sassièrè, la plus rapprochée paraissait de beaucoup la plus élevée. L'explication est exacte, mais elle n'en prouve que mieux la nécessité de ne pas admettre, comme l'a fait la carte de l'État-major français, cette nomenclature basée sur une erreur d'optique, et d'adopter les noms employés en Italie, Pointe de Loydon et Grand-Assaly.

Au chalet nous retrouvons Favre et les provisions fraîches qu'il nous a montées, et, après une courte réfection, après avoir pris congé de notre compagnon improvisé, l'instituteur, qui va encore descendre ce soir même

à Sainte-Foy, tout fier de sa participation à cette belle course, nous allons chercher de bonne heure un sommeil réparateur.

L'excursion ainsi faite, et dans laquelle l'intelligence de Pierre Bal et sa connaissance des lieux m'avaient si bien secondé, est certainement la première ascension à la Tête du Rutor par cet itinéraire. Mais est-elle neuve de tous points ? Je le crois, car MM. Mathews et Jacomb, avec les guides J.-B. et Michel Croz, le 13 août 1861<sup>1</sup>, et plus tard M. H. B. George dans l'été de 1875<sup>2</sup>, semblent bien avoir descendu du Rutor par cette combe de l'Avernet, mais ils y auraient trouvé de très grandes difficultés en raison de la rapidité des pentes et de la largeur des crevasses, et ils en ont fait un tableau qui a fait croire à une quasi inaccessibilité de ces parois<sup>3</sup>. Or, la caractéristique au contraire de mon itinéraire est une très grande facilité :

1. *Peaks, Passes and Glaciers*, 2<sup>e</sup> série, II, pp. 388 et suiv.

2. *Alpine Journal*, vol. VII, n<sup>o</sup> 51, p. 400.

3. Pour que mes lecteurs puissent en juger en connaissance de cause, voici la traduction des récits auxquels je viens de faire allusion.

Dans le premier (*Peaks, Passes and Glaciers*, *ut supra*), M. Mathews mentionne son départ à 10 h. 20 min. du Pic au Nord de la Tête du Rutor, sa tentative de descente par le col de Saint-Grat, puis il continue : « En gagnant le pied du rocher couronné d'une pyramide, et situé droit en face du pic que nous avions gravi\*, nous vîmes une vallée profonde s'ouvrir sur notre gauche. Elle était entourée à sa naissance de pentes de neige d'une raideur terrible, séparées par une immense *bergschrand* du plateau inférieur de ce glacier, où la pente était moins forte. Nous fûmes obligés de tailler beaucoup de marches, et de faire un long détour pour atteindre un endroit où il nous fût possible de franchir cette crevasse. Au delà, nous pûmes nous livrer à la glissade, et enfin nous arrivâmes à la partie la moins inclinée du glacier. A 3 heures de l'après-midi, nous atteignîmes une ancienne moraine sur la rive gauche du glacier, près de son extrémité ; nous y passâmes une heure

\* C'est-à-dire le pied de la Vodotte, en face de la Doravidi-Sud (Pic n<sup>o</sup> 4 de la nomenclature de Ball), et non pas, comme le croit le *Guide Ball* (*Western Alps*, p. 176), le Grand-Assaly, qui est bien loin d'être vis-à-vis de la Doravidi-Sud. (Voir à ce sujet la feuille n<sup>o</sup> 41, Valgrisanche, de la nouvelle carte italienne.)

pas de crevasses, pas de taille de marches, pas d'escalade. J'ai donc évidemment pris un passage différent du leur, nouveau par conséquent, et c'est pour qu'il devienne une route habituelle pour nos collègues vers ce merveilleux plateau, vers cet admirable belvédère du Rutor, que je l'ai décrit avec tant de détails.

M. l'abbé Gorret, dans son *Excursion sur le glacier du Rhutor, le 21 juillet 1868*<sup>1</sup> et dans son *Guide de la Vallée d'Aoste*<sup>2</sup>, a bien eu la prescience d'une descente possible par cette dépression vers la Sassièrè; il parle aussi, dans son *Guide*, de l'existence du col d'Assaly, et de ceux du

à diner, puis nous descendîmes à la magnifique alpe de la Sassièrè de Sainte-Foy. » (13 août 1861.)

A quatorze ans de là, M. George semble avoir trouvé la montagne dans de meilleures conditions. Il écrit dans l'*Alpine Journal* : « Nous sommes descendus du Rutor à Sainte-Foy pour la première fois, je crois, depuis que M. Mathews a ouvert cette route. Comme il y avait beaucoup de neiges, nous n'avons pas éprouvé de difficultés, si ce n'est l'extrême inclinaison de la pente que nous avons descendue, et nous avons gagné le pied du glacier en deux heures depuis notre départ de la cime du pic. » (Juillet 1875.)

Comme on le voit, M. George ne donne aucun détail de direction, et s'en réfère à M. Mathews. Or, en admettant, comme je le crois, que nous ayons suivi le même vallon, celui-ci spécifie qu'il a atteint la moraine sur la rive gauche du glacier, tandis que moi j'ai serré au plus près la rive droite de la combe. Ils doivent avoir pris la descente entre le Nœud des Vedettes et la pointe 3,359, et c'est ce qu'ils ont appelé ensuite col de la Becca du Lac. Quant à moi, je suis arrivé entre le Nœud des Vedettes et la Pointe 3,236, et c'est ce que j'appelle le col de l'Avernet. Ce n'est donc ni la même route d'ascension, ni le même passage sur la chaîne frontière. Du reste, en venant comme M. Mathews du col de Saint-Grat, c'est bien à cette sorte de dépression vers la pointe 3,359 qu'on est naturellement amené à chercher la descente, sans penser à franchir la remontée que forme le Nœud des Vedettes. C'est peut-être autant au fait que nous prenions le trajet à la montée qu'aux reconnaissances antérieures de Bal, que je dois d'avoir suivi ce bon et nouveau chemin. Je ne connaissais pas, du reste, au moment de mon excursion, les récits de MM. Mathews et George, ni la direction de leur descente.

1. *Bollettino del Club Alpino Italiano*, vol. IV, année 1869, n° 14, pp. 14 et 15.

2. GORRET et BICH, *Guide illustré de la vallée d'Aoste*, 1877, p. 407.

Petit et de la Louïe-Blanche (qu'il écrit la Lys-Blanche). Bobba, dans son étude sur le massif du Rutor<sup>1</sup>, signale comme connue depuis longtemps la voie du col de Loydon; mais tout cela n'a trait qu'à des racontars de chasseurs de chamois, et nulle part, pas même dans le récent *Guide* de Ratti et Casanova<sup>2</sup>, plus inexact d'ailleurs sur ce point que son prédécesseur, on ne trouve la mention d'une excursion sur ce versant, ni la description détaillée de ces passages. Je crois donc pouvoir maintenir la priorité de mon ascension et celle de ma descente, et suis heureux d'avoir ainsi pu ouvrir à mes collègues deux intéressantes voies d'accès vers une belle montagne qu'ils négligeront peut-être moins à l'avenir.

## INDEX DE L'ASCENSION DU RUTOR

De Sainte-Foy aux chalets de la Sassière. . . . .	3 h. 30 min.
Des chalets de la Sassière au glacier de l'Avernet. . . . .	2 h. 30 min.
Du glacier au col de l'Avernet. . . . .	2 h. 30 min.
Du col de l'Avernet au Nœud des Vedettes . . . . .	— 10 min.
Du Nœud des Vedettes au col du Rutor. . . . .	1 h. —
Du col au sommet de la Tête du Rutor . . . . .	— 30 min.

Montée : 10 h. 10 min.

Du sommet de la Tête du Rutor au col. . . . .	— 20 min.
Du col du Rutor au Nœud des Vedettes. . . . .	— 30 min.
Du Nœud des Vedettes au col de Loydon. . . . .	— 30 min.
Du col de Loydon à l'orifice du couloir (col du Grand). . . . .	— 15 min.
Du col du Grand au Plan du Grand. . . . .	1 h. —
Du Plan du Grand aux chalets de la Sassière . . . . .	1 h. —
Des chalets de la Sassière à Sainte-Foy. . . . .	3 h. —

Descente : 6 h. 35 min.

---

TOTAL . . . . . 16 h. 45 min.

1. *Bollettino del Club Alpino Italiano*, vol. XXIV, année 1890, p. 100.
2. RATTI et CASANOVA, *Guida illustrata della valle d'Aoste*, 1888, p. 335.

Si l'on couche comme je l'ai fait à la Sassièrè, l'excursion revient à des proportions normales, et d'ailleurs, si bien je ne crois pas que l'on puisse descendre plus rapidement que je ne l'ai fait, il ne serait pas difficile de gagner une heure ou une heure et demie sur mon ascension, qui a été faite très lentement, suivant mon habitude.

**H. FERRAND,**

Membre du Club Alpin Français  
(Section de Tarentaise et du Mont-Blanc).

### III

## PREMIÈRE ASCENSION

DU

## PIC CENTRAL OU GRAND-PIC D'ARGENTIÈRE

(2,917 MÈTRES)

(PAR M. H. DULONG DE ROSNAY)

La chaîne d'Argentière fait partie du massif d'Allevard. Elle s'étend de l'Ouest à l'Est entre l'arête des Rochers Billaus et la vallée du Glandon. Sa face Nord, en partie couverte par un glacier, plonge sur la Combe Madame et celle du Glandon, et sa face Sud, entièrement rocheuse, sur la vallée de l'Eau d'Olle.

Tous ceux qui ont visité les massifs de Belledonne, d'Allevard et des Grandes-Rousses ont dû nécessairement remarquer la chaîne d'Argentière. Elle est, en effet, étrangement découpée ou, pour mieux dire, déchiquetée. De partout elle se présente comme une succession d'aiguilles rocheuses, pour la plupart très hardies et acérées. Elles sont très rapprochées les unes des autres, mais parfaitement séparées. A l'Occident s'élèvent quatre sommets; puis surgit le Pic Central. A côté de celui-ci, l'Aiguille Orientale; puis la chaîne va se déprimant jusqu'à son extrémité orientale. Ces aiguilles présentent au Sud de formidables à-pic et, vues sur leur face Nord moins escar-

pée mais plus décomposée, elles semblent de gigantesques ruines.

Pour tout dire, cette chaîne m'attirait vivement tant par son extrême pittoresque que par sa nouveauté. Je la savais peu explorée et peu connue, quoiqu'elle eût reçu quelques visites. La première fut celle de notre collègue M. Cadiat, qui fit une tentative sur l'un des sommets occidentaux<sup>1</sup> et dut s'arrêter à 150 ou 200 mètres du sommet. Ensuite plusieurs touristes, dit M. Cadiat (*Annuaire* de 1889, p. 71), ont été au même point pour essayer cette escalade; mais, au premier quart de la hauteur, ils ont rencontré des difficultés devant lesquelles ils se sont retirés.

Le 31 août 1889, M. Cadiat fit, à cette même aiguille, une deuxième tentative et s'arrêta à une quinzaine de mètres au-dessous du sommet (p. 69). L'aiguille est en effet surmontée d'un rocher qui, d'après M. Cadiat et M. de Marcieu, semble absolument inaccessible.

Le 2 septembre 1890, M. de Marcieu vint avec les guides Ginet et Michel, d'Allemont, et fit, par la face Sud, l'ascension de l'avant-dernier sommet occidental (*Annuaire de la Société des Touristes du Dauphiné*, 1889, p. 107).

Une première ascension avait donc été faite dans la chaîne d'Argentière; restait à savoir quelle était l'importance relative de l'aiguille escaladée. Était-elle le sommet culminant de la chaîne? M. de Marcieu lui-même répondait à la question en donnant au pic qu'il avait gravi la cote de 2,742 mètres. Or la cote des Aiguilles d'Argentière est de 2,917 mètres sur la carte du Dépôt de la guerre. Pour acquérir une certitude plus grande encore, j'écrivis à M. de Marcieu, qui voulut bien me répondre que le sommet par lui gravi *n'était pas le point culminant*.

Ceci concordait d'ailleurs avec mes observations antérieures. En effet, de tous les points d'où j'avais examiné

1. D'après les explications qui m'ont été fournies par M. Cadiat, je crois, sans en être certain, qu'il s'agit du sommet le plus occidental.

la chaîne d'Argentièrre, j'avais été tout d'abord frappé de l'aspect d'un pic placé à peu près au centre et dont la forme est caractéristique. C'est un grand clocher légèrement arrondi au sommet, aux arêtes extraordinairement escarpées et dont la face Sud semble absolument verticale. A lui paraît sans conteste appartenir la suprématie. Mais c'est là un point que je ne devais pas tarder à élucider.

Le 22 août 1892, au soir, j'arrivais à Allemont où j'avais donné rendez-vous au guide François Michel, de cette commune.

Le 23, nous partions pour aller coucher aux groupes de chalets situés dans la vallée supérieure de l'Eau d'Olle et qui portent les noms des Quatre-Maisons, du Riou-Claret et du Riou du Pin. Jusqu'au Rivier-d'Allemont, la charmante vallée de l'Eau d'Olle est très connue. Je n'en dirai donc rien.

Après le Rivier nous descendons la terrasse sur laquelle est bâti le village, pour revenir au niveau de l'Eau d'Olle et nous engager dans la gorge étroite du Maupas. A l'entrée de la gorge le site est vraiment admirable. En se retournant on voit, à gauche, les épaisses forêts de sapins qui tapissent la base des Rochers Rissiou; à droite, les escarpements rocheux, parsemés de rares sapins, qui supportent le plateau des Sept-Laux; devant soi, la verte et pittoresque vallée de l'Eau d'Olle qui va s'abaissant dans le lointain, et enfin, dominant le tableau, le Grand-Pic de Belledonne qui se dresse superbe au-dessus des forêts du Rivier et du névé Pélissier.

Puis nous nous enfonçons dans la gorge... et la toile tombe. La vallée se resserre, et le regard n'a plus pour se poser que de pittoresques premiers plans tantôt arides, tantôt verdoyants. Mais nous suivons toujours l'Eau d'Olle, dont les eaux bleues coupées de remous blancs comme la neige égayaient le paysage un peu sévère.

Nous arrivons à la Grand'Maison. Là cesse complètement



la végétation arborescente. La vallée s'élargit, les pentes s'adoucissent, les vastes pâturages règnent en maîtres, et le site serait en somme peu pittoresque et assez monotone sans la cime de la Cochette. Mais cette belle montagne, ornée de glaciers épais et qui s'élève tout droit au-dessus de la vallée, suffit à notre admiration. Je ne résiste pas à ce spectacle et, comme j'ai du temps devant moi, j'ordonne une halte. Nous prenons donc une bonne demi-heure de repos en compagnie des pâtres et... de la gourde. Il fait si chaud!

Nous nous remettons en route et, à travers les pâturages, nous arrivons bientôt aux chalets du Riou-Claret (1,630 mèt.) où m'attendait un spectacle bien supérieur encore à celui de la Grand'Maison. A droite, au Sud, se développe maintenant presque en entier la chaîne des Grandes-Rousses où brillent les glaciers et les pics blancs. En face, au Nord, se dressent les Aiguilles d'Argentière sombres et noires, dont les parois verticales ne retiennent pas un atome de neige. Saisissant contraste!

Après un premier regard jeté sur l'ensemble du tableau, j'étudie avec soin la chaîne d'Argentière. Telle elle m'était apparue de tous les autres points, telle elle m'apparaît du Riou-Claret. De là encore le grand clocher central paraît dominer sans conteste tous les autres pics. Il suffit, pour s'en rendre compte, de jeter les yeux sur la gravure qui accompagne cet article. Le Pic Central est flanqué à droite et à gauche de deux aiguilles paraissant moins élevées que lui, mais qui s'élèvent elles-mêmes bien au-dessus des autres. J'avais donc devant moi les trois plus hautes aiguilles de la chaîne (occidentale, centrale et orientale), toutes trois vierges.

Interrogés sur leur altitude respective, les habitants du pays attribuent la suprématie au Pic Central, qu'ils nomment d'ailleurs fréquemment *Grand-Pic* ou *Grand-Rocher d'Argentière*. De fait, il a, dans cette chaîne, la même im-

Chalets du Riou du Pin et chaîne d'Argentière, dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Dulong de Rosnay.



portance que le Grand-Pic dans la chaîne de Belledonne.

Je portai donc mon choix sur le Pic Central. Mais je remis ma décision définitive au lendemain, car j'avais remarqué que la montagne présentait au premier plan un bourrelet la cachant en partie et pouvant nuire à l'exactitude de mes observations.

L'altitude du Pic Central n'était pas seule à me préoccuper, je dois l'avouer, et je n'étais pas sans inquiétude sur sa possibilité d'accès. Les habitants de Saint-Colomban-des-Villars, qui font l'alpage dans les chalets de la vallée d'Olle, le considéraient comme absolument inaccessible. Il n'y avait rien là pour m'inquiéter, les indigènes de toutes les vallées des Alpes considérant toujours leurs montagnes comme inaccessibles jusqu'au jour où on les gravit. Mais, d'après un propriétaire des chalets, M. F..., quelque peu chasseur, je crois, et connaissant assez bien la montagne, on pouvait s'élever par la face Sud jusqu'à un point où, en contournant la montagne, on pourrait continuer l'ascension par la face Nord; seulement ce ne serait pas commode. Quant à faire l'ascension en col et descendre sur le glacier par la face Nord, il n'y fallait pas songer, celle-ci, dans sa partie inférieure, tombant à pic sur le glacier. Tout cela n'était pas très encourageant, mais enfin on verrait bien.

Je passai les dernières heures de l'après-midi à admirer tantôt les Grandes-Rousses, qui, sous le soleil couchant, se coloraient de teintes roses, tantôt les aiguilles convoitées. Le Pic Central me semblait plus fantastique encore vu de près que de tous les points éloignés d'où je l'avais précédemment examiné. Il n'apparaissait plus seulement vertical, mais bien ce qu'il est réellement : surplombant. Rien de ce qu'on voit communément : pas de névés, de couloirs, de plates-formes, de plans successifs; mais un rocher colossal de 3,000 mètres s'élevant d'un seul jet, en surplomb d'abord et ensuite à pic.

Puis le jour baisse, le soleil disparaît derrière les montagnes. L'heure des contemplations est passée; c'est celle de la soupe et du repos qui vient de sonner. Nous mangeons l'une dans un chalet et nous prenons l'autre dans un fenil bien pourvu de foin frais, mais heureusement dépourvu de cet échantillon de la faune alpestre si redouté des touristes.

Le lendemain 24 nous partons à 5 heures et demie, et nous nous élevons doucement à travers les prairies jusqu'au bourrelet supérieur des pâturages de Riou-Claret. Ce bourrelet, seul obstacle à la vue et qui coupait en deux nos aiguilles, est sous nos pieds; et le regard passe par-dessus le ravin qui se creuse entre lui et la chaîne. Celle-ci m'apparaît alors en son entier. Mes précédentes observations se trouvent confirmées, et je me décide définitivement pour le Pic Central.

Nous descendons dans le ravin en nous dirigeant vers la base du Pic Central. Celui-ci est absolument inaccessible par sa face Sud. Pas le moindre couloir, pas la plus petite saillie, partout le rocher lisse. D'ailleurs, cette face est, je l'ai dit, surplombante en bas, verticale en haut. Mais, à droite, entre le Pic Central et l'Aiguille Orientale, s'ouvre un couloir qui semble devoir se laisser gravir.

Pour atteindre sa base il faut s'élever sur un névé d'avalanches épais et crevassé, la seule tache de neige que le soleil impitoyable de l'été de 1892 ait laissée sur cette face. Nous traversons ce névé en écharpe, en taillant quelques marches, pour aller attaquer le couloir à l'Est, au seul point où la bergschrund ait laissé un passage.

Pour éviter la monotonie et les redites, je ne raconterai pas l'ascension de ce couloir. Qu'il me suffise de dire que tout le temps on est aux prises avec une difficulté... toujours la même. De gros rochers ont roulé dans le couloir où ils ont été retenus et enserrés entre les deux parois latérales. Probablement sous l'action des eaux produites par

la fonte des neiges, ils se sont comme polis et lissés et ne présentent que fort peu de prise. Parfois il n'y a rien ou presque rien, et il faut alors appuyer à plat la paume des mains sur le rocher et le serrer violemment avec les genoux. Le gros rocher qui obstrue le couloir est une difficulté classique, mais on la rencontre une fois, deux fois, dans un même couloir. Dans le nôtre elle se présente à chaque instant, et sans cesse il faut recommencer la même gymnastique, ce qui ne laisse pas d'être éternel dans un couloir haut d'environ 500 mètres. Les piolets, que nous avons conservés dans l'espoir de franchir la montagne en col, nous gênent fort, et bien souvent il nous faut les hisser de l'un à l'autre par la manœuvre connue.

Nous arrivons enfin au sommet du couloir sur une selle étroite. Derrière nous : la faille rocheuse que nous venons de gravir ; devant : la pente Nord qui plonge sur le glacier ; à droite : l'Aiguille Orientale ; et, à gauche, de grandes dalles relevées verticalement ; elles appartiennent à l'arête Nord-Est de la montagne que la selle du couloir coupe en deux et que nous voyons, par-dessus les dalles, se profiler jusqu'au sommet du pic. Ce sera évidemment là notre voie d'ascension. L'arête est d'une inclinaison modérée, mais elle est très aiguë, en lame de couteau. Son versant Sud est absolument à pic ; quant au versant Nord, il est d'une extrême inclinaison qu'on peut, sans exagération aucune, évaluer à 75°. Le rocher semble décomposé, instable ; en somme, l'aspect est assez effrayant. Mais, pour bien juger, il faut voir de près. Michel semble craindre néanmoins que nous ne soyons obligés de faire les derniers mètres à cheval sur le tranchant de l'arête. Je lui laisse espérer que nous n'en serons pas réduits à cette équestre et désagréable extrémité.

Nous quittons donc la selle après y avoir déposé le sac et les piolets ; nous contournons sans difficulté les grandes dalles et, passés sur la face Nord, nous nous mettons à

gravir l'arête. Elle était plus effrayante que méchante. Le rocher est suffisamment bon. Dame! ce n'est pas parfait; il y a bien encore de-ci de-là pas mal de pierres qui ne tiennent guère et qui, une fois lancées, ont vite fait de s'aller promener sur le glacier. Mais, avec un peu de prudence, tout va bien et, somme toute, nous nous élevons sans rencontrer de difficultés.

Encore quelques mètres et nous foulerons le sommet. Mais ici le versant Nord devient vertical comme le versant Sud; il faut donc gagner le tranchant même de l'arête. Heureusement c'est l'affaire de quelques pas, et maintenant le sommet est sous nos talons.

De panorama.... point ou très peu. Le temps, déjà menaçant au moment où nous attaquions le couloir, est devenu tout à fait nuageux. Qu'importe! Aussi bien ne suis-je pas venu ici pour jouir de la vue; il m'eût suffi de gravir un belvédère quelconque du massif. Mais on peut tenir pour certain qu'un sommet ainsi placé en vedette, et l'un des plus élevés du massif auquel il appartient, doit offrir, par un temps favorable, un très beau panorama.

J'étudie avec soin les deux aiguilles voisines. Toutes deux sont moins élevées que nous; mais l'Aiguille Occidentale ne le cède que de très peu au Pic Central, tandis que nous dominons de très haut l'Aiguille Orientale. La gravure ne laisse pas deviner cette différence d'altitude entre les deux aiguilles.

Je constate en outre que ni l'une ni l'autre n'est surmontée d'un cairn, du moins apparent de l'endroit où nous sommes. Je me rends compte également que leur accès doit être plus facile que celui du Pic Central.

Le temps se gâte; il ne faut pas nous attarder. Nous élevons à la hâte un petit cairn, et j'y place un fragment de boîte en carton contenant simplement nos noms et la date de l'ascension. Puis nous partons.

Par la même arête que nous avons gravie nous redes-

cendons jusqu'à la selle du couloir où nous reprenons sac et piolets. Puis, tournant carrément le dos au couloir, je m'adresse à Michel : « Il faut faire la course complète, lui dis-je, et descendre sur le glacier par la face Nord.

— Soit, nous allons essayer.

— En route ! »

L'arête Nord-Est nous a fourni une voie favorable pour gagner le sommet; peut-être nous permettra-t-elle de descendre sur le glacier; et nous voilà dévalant prudemment le long de l'arête. Mais bientôt elle s'abaisse brusquement et plonge à pic sur le glacier; c'est ainsi que l'opinion de M. F... commençait à se trouver justifiée. Que faire ? Nous trouvons heureusement tout près de là, sur notre gauche, un couloir orienté à l'Ouest. Nous nous y engageons. A vrai dire, il est fort raide, mais suffisamment pourvu de saillies, et n'offre pas de difficultés bien sérieuses. Mais brusquement le couloir s'interrompt, et voilà un nouvel à-pic. Nous nous décidons à chercher encore sur notre gauche, en faisant une petite marche de flanc. La chance nous favorise, car à peine avons-nous franchi quelques mètres que nous voyons s'ouvrir un nouveau couloir également orienté à l'Ouest et au bas duquel nous apercevons enfin le glacier. Mais celui-là est franchement mauvais. D'une raideur extrême, il serait probablement impossible de le descendre si ses parois rapprochées ne permettaient de faire des genoux et des coudes la manœuvre des ramoneurs. Vers le milieu il est complètement obstrué par un gros rocher lisse et vertical; mais les parois latérales du couloir présentent quelques saillies, et, bras et jambes écartés, pieds et mains s'appuyant aux parois, nous glissons légèrement le long du rocher en le frôlant des parties postérieures de nos individus, — signe suprême de mépris ! Nous voilà bientôt au bas du couloir, et nous prenons pied sur le glacier le plus aisément du monde, grâce à un pont de neige jeté à propos sur la bergschrund,



Celle-ci, après avoir décrit un demi-cercle, se trouve à notre gauche, et, à droite, se creuse un faisceau de larges crevasses qui se croisent et s'entre-croisent. Entre les deux, une étroite arête neigeuse en dos d'âne, de sorte que le piolet ne trouve que difficilement à se planter. Michel taille quelques marches, et nous voilà bientôt sur le glacier facile, dévalant à grands pas, en évitant quelques crevasses. Toutefois je prends le temps d'examiner soigneusement la chaîne. De là encore je constate la suprématie du Pic Central que je viens de gravir.

Nous arrivons à la moraine qui sépare le glacier d'Argentière de celui de la Combe-Madame, et à peine y avons-nous pris pied que la pluie commence à tomber. Mais, comme l'illustre philosophe Jean de Nivelle, nous la regardons choir avec une superbe indifférence. Nous sommes sortis du *mauvais pays*, comme on dit là-bas; nous sommes abrités par un rocher surplombant, et puis... le vin de Beaujolais et la conserve de perdreaux nous aident à passer le temps.

Mais la pluie se calme et nous pouvons quitter notre abri. Nous descendons les dernières pentes du glacier de la Combe-Madame en étudiant les curieux effets produits par les chaleurs de l'été de 1892. Le glacier a descendu dans des proportions extraordinaires. Il a cessé de revêtir le Rocher-Blanc dont on voit la carcasse aride et nue. En suivant sur les rochers la trace laissée par le glacier à sa hauteur ordinaire, on constate que son épaisseur a partout diminué de plusieurs mètres. Il ne garde pas trace de neige et ne semble plus qu'une mince feuille de glace nue. Nous atteignons enfin la pittoresque Combe-Madame, que nous descendons à travers les pâturages et les sapins, et à 4 heures et demie nous sommes au Curtillard, à l'hôtel Baroz.

Mon intention était de continuer les jours suivants l'exploration de la chaîne d'Argentière en faisant l'ascension des deux grandes Aiguilles Occidentale et Orientale; mais

un petit accident qui m'arriva dans les pâturages de la Combe-Madame devait pour plusieurs jours m'enlever l'usage de la main droite et me faire abandonner par conséquent tout projet alpestre.

Comment résumer mes impressions? Il est certain que le Pic Central d'Argentièrre, malgré son altitude, modeste si on la compare à celle de ses hauts voisins de l'Oisans, offre une escalade de rochers fort intéressante. Je l'ai trouvée assez difficile. La partie supérieure (de la selle du couloir au sommet) est vertigineuse, mais n'offre, il est vrai, aucune difficulté au touriste habitué au rocher. Par contre, la partie inférieure, soit sur la face Sud, soit sur la face Nord, se fait par des couloirs peu commodes. On n'y trouvera pas sans doute de difficultés extraordinaires, telles que la muraille de l'Aiguille Méridionale d'Arves par exemple; mais celles plus modestes qui s'y rencontrent sont fréquemment répétées. D'après Michel, qui cherchait un point de comparaison dans le massif même, le Pic Central d'Argentièrre serait notablement plus difficile que le Grand-Pic de Belledonne. Pour être complet, je dois dire que j'ai fait mon ascension sans corde, mais ce n'est peut-être pas à recommander.

J'ai été *absolument* satisfait du guide Michel, sous tous les rapports.

H. DULONG DE ROSNAY,  
Membre du Club Alpin Français  
(Section de Lyon).

## IV

### LES

# COLS DU PAVÉ ET DE LA PILATTE

(PAR M. GRANJON DE LÉPINEY).

## I

Les deux courses sur lesquelles je me propose d'attirer l'attention de mes collègues du Club Alpin ne sont pas des courses nouvelles ; mais l'une n'a encore jamais été signalée dans l'*Annuaire*, la seconde n'y a été que brièvement mentionnée, et il m'a paru qu'à divers points de vue le récit n'en serait pas inutile.

Dans toutes les choses humaines, l'habitude, ou pour mieux dire la routine, tient une large place. Il est curieux de constater à quel point elle s'est implantée déjà dans un sport aussi moderne que les courses de montagnes.

Que la clientèle des voyages circulaires suive d'année en année les mêmes itinéraires consacrés, cela s'explique par de très valables raisons, et les critiques qu'on en fait sont en général peu légitimes. La plupart des touristes manquent ou des loisirs ou des éléments nécessaires pour préparer judicieusement leur voyage. Du reste, leur but est de se distraire d'une manière quelconque en sortant de chez eux, de respirer un bon air et de voir des choses nouvelles :

entre les bains de mer, les villes d'eaux, la montagne, ils n'ont le plus souvent pas de préférence précise et motivée. Lorsque le hasard ou le désir du changement a déterminé leur choix pour l'une quelconque de ces attractions à la mode, un tel effort de volonté leur suffit; ils seront heureux de suivre désormais sur parole l'itinéraire tout préparé qui doit faire défiler sous leurs yeux les sites les plus célèbres, les plus universellement réputés.

Mais que les vrais amants de la haute montagne se laissent souvent conduire par une routine analogue; que sans recherches ni études préalables, sans contrôle personnel, ils se décident simplement d'après les noms qui ont le plus fréquemment frappé leurs oreilles, ou qu'ils s'en remettent à leurs guides, qui, excellents juges en matière de difficultés, ne sont d'aucun conseil au point de vue esthétique : voilà ce qui peut à bon droit surprendre, et qui pourtant est vrai.

Dans le massif du Pelvoux, pour lequel nos Sociétés alpines ont tant fait depuis quelques années, et qui n'a pas la dixième partie des visiteurs qu'il mérite, la mode a, comme ailleurs, fait subir sa tyrannie. Comment expliquer autrement que d'admirables sommets tels que les Rouies, les Bans, la Montagne des Agneaux, soient si complètement délaissés, tandis que l'Aiguille du Plat et la Grande-Ruine sont presque seules connues et fréquentées? La Meije est plus *cotée* que les Écrins; et pourtant les Écrins, depuis que l'habitude est prise de les passer en col, constituent une course manifestement plus variée et plus grandiose.

Parmi les passages dont on a le choix pour se rendre de la Grave à la Bérarde, c'est-à-dire, à ne citer que les principaux et les plus directs, la Brèche de la Meije, les cols du Pavé, des Aigles, des Chamois, du Clot des Cavales et de la Grande-Ruine, deux seulement ont depuis longtemps réuni les suffrages du public : le col du Clot des Cavales à cause de sa facilité reconnue; la Brèche de la Meije, prin-

cipalement, je suppose, à cause de son nom ; à ceux qu'effarouchait l'escalade du géant, il semblait que le passage de la Brèche permettrait de prendre quand même leur part de la célèbre montagne. Et pourtant, de la Brèche de la Meije, la vue est fort limitée, et surtout... on ne voit guère la Meije. Du col du Pavé, c'est autre chose : qui l'a vue de là, ne la verra pas mieux, à moins de la gravir elle-même. Mais n'anticipons pas.

Il ne me reste qu'un mot à ajouter à ce préambule déjà long. Il y a plusieurs années, M. H. Duhamel, dans l'*Annuaire de la Société des Touristes du Dauphiné*, déclarait que le col du Pavé est sans contredit le plus beau, le plus grandiose de ceux qui font communiquer les vallées de la Romanche et du Vénéon, et n'hésitait même pas à prédire que, quand ce passage sera suffisamment connu, tous les autres, sans en excepter la Brèche de la Meije, seront à peu près abandonnés. M. Coolidge, dans un autre volume de la même publication, en a fait un éloge non moins décisif. A mon tour, je me propose simplement par cet article de répandre parmi les nombreux lecteurs de notre *Annuaire*, jusqu'ici muet sur le col du Pavé, l'opinion de ces alpinistes si autorisés, et de la développer en la motivant.

## II

En débarquant, mon beau-frère et moi, à la Grave, le 30 août à 3 heures du soir, nous trouvions, fidèle au rendez-vous, le guide Émile Pic, escorté de ses deux fils Hippolyte et Joseph comme porteurs.

Ce chiffre de deux porteurs nous parut un peu exagéré, mais Pic fit valoir l'état très crevassé des glaciers après un été particulièrement chaud et à une époque déjà avancée de l'année ; il s'appliqua à nous faire entrevoir des difficultés sérieuses, et tâcha même, d'ailleurs sans succès, de modifier nos projets et de nous faire adopter le passage par

la Brèche de la Meije. Bien décidés pour le col du Pavé, il ne nous restait, au point de vue du nombre des porteurs, qu'à nous montrer très persuadés de ses raisons, et à nous y conformer. Nous n'eûmes pas d'ailleurs à nous repentir du choix de nos guides : à une irréprochable compétence technique ils joignent une bonne humeur et une jovialité qui n'ont pas été un des moindres charmes de notre voyage.

A 4 heures, notre caravane de cinq se mettait donc en route pour remonter la vallée de la Romanche. Le trajet de la Grave à l'Alpe du Villar-d'Arène demande deux heures et demie. Mais depuis le mois d'août 1892, ce n'est plus un simple refuge qu'on trouve au bout du chemin. Il importe que nul ne l'ignore parmi les futurs visiteurs du Dauphiné : grâce aux soins du Club Alpin Français, un chalet-hôtel confortable, où réside en permanence un gérant pendant la belle saison, s'élève au centre de ce cirque grandiose : et tout comme à la Pra sur les pentes de Belledonne, on peut y venir passer plusieurs jours, y trouver lits, provisions... et excursions nombreuses, avec cette différence à l'avantage du chalet de l'Alpe que le décor y est d'une merveilleuse beauté. Au fond, la Montagne des Agneaux, toute striée de couloirs de neige et cachant sa base dans l'éclatante draperie du glacier d'Arsine, forme un saisissant contraste avec les noirs escarpements, très rapprochés, de Chamoisière. La Romanche, déjà grosse, s'achemine d'un cours paisible vers le ressaut du Pas de l'Ane à Falque, cette barrière posée du côté de la Grave, grâce à laquelle le plateau de l'Alpe offre de toutes parts l'apparence d'une solitude sans communications avec le reste du monde.

Nous y arrivâmes à 6 heures et demie, à l'heure où, dans la clarté décroissante, les cimes neigeuses gardent seules leur éclat, tandis que le fond des vallées est déjà gagné par le mystère de la nuit.

Qui décrira le charme profond, ineffaçable, de ces soirées où l'âme, oublieuse des soucis journaliers, se fond,

sans presque en avoir conscience, dans la grande paix envahissante de la nature qui l'étreint? Qui, s'en étant une fois senti pénétré, n'a soif de le ressentir encore? et pour quoi faut-il que ces jouissances vivifiantes et profondes ne puissent nous être que si rarement données?

La soirée même est abrégée par la nécessité de prendre un peu de repos : repos factice d'ailleurs, car je ne puis pour ainsi dire fermer l'œil, préoccupé de la crainte que le mauvais temps ne vienne bouleverser nos projets. Tout l'après-midi, des nuages inquiétants, venus de l'Ouest, ont traversé le ciel avec rapidité; maintenant que la nuit est venue, le vent semble redoubler de fureur et ne prend pour ainsi dire aucun répit entre ses lugubres gémissements.

Il faut mettre le plus de chances possible de notre côté en partant de bonne heure; à 2 heures et demie nous sommes en route. A vrai dire, la marche est lente parmi les cailloux où il faut choisir la place de ses pas, à la lueur des lanternes qui plus d'une fois s'éteignent, et dont la flamme constamment couchée sous la violence des rafales ne fournit en tous cas qu'un éclairage précaire et insuffisant. Aussi un certain temps est-il perdu à chercher le pont, fort nécessaire, sur lequel on traverse la Romanche.

Le vallon, peu incliné, du Clot des Cavales, est remonté sans hâte. A notre gauche, vers les sources de la Romanche, se dévoile la gracieuse courbe du col Émile Pic, et se dore des premières lueurs du jour la coupole éblouissante du Pic de Neige Cordier.

Puis le spectacle change. A mesure que nous avançons vers le cirque des Cavales, toute la partie Sud de notre horizon se trouve peu à peu occupée par les parois de Roche Méane, dont les nombreux et invraisemblables clochetons rappellent invinciblement le regard. En avant, ce sont les Pics des Cavales où la neige alterne avec le rocher, et où s'ouvre le col sur lequel nous nous rejetterions,

si par malheur le temps mettait trop de hâte à se gâter.

Cependant sous nos pieds la moraine a succédé insensiblement aux éboulis et aux clapiers. Bientôt nous quittons l'itinéraire du col du Clot des Cavales pour gravir vers le Nord des rochers assez raides, mais faciles, à la base méridionale du Pic Gaspard et des Pics de Neige du Lautaret. Dès le début, quelques pierres, sans doute mises en mouvement par le vent toujours très violent, dégringolent près de nous des hauteurs avoisinantes, et nous donnent un peu d'inquiétude; mais ce n'est qu'une alerte, et en évitant, ce qui est facile, les passages qui paraissent plus exposés, la montée s'achève sans autre préoccupation.

Nos haltes ont été longues; ce n'est qu'à 7 heures et demie que les pentes inférieures, dépourvues de neige, du glacier supérieur des Cavales, étant franchies, le moment est venu de prendre la corde. Le reste de l'ascension, d'un intérêt sans cesse croissant, nous demande encore trois heures, y compris le temps nécessaire pour le déjeuner principal dans les rochers situés en dessous du sommet. Nous remontons d'abord les pentes de neige, d'inclinaison variable, du glacier. Plus haut, la bergschrund qui défend la pente finale ne paraît pas devoir se laisser aisément franchir; nous préférons la contourner en prenant par les rochers de droite. Puis nous faisons encore une tentative pour terminer l'ascension dans le glacier; mais, sur cette pente de glace à peu près dépourvue de neige, les marches sont si longues à tailler que nous revenons au rocher, très escarpé à cet endroit, mais qui naturellement exigera bien moins de temps.

Quelques pas dans la neige vont suffire ensuite pour nous permettre de fouler la crête, d'une blancheur immaculée, qui sépare les deux versants. La neige du sommet se recourbe en une légère et élégante volute vers la pente par laquelle nous allons l'atteindre, et ce n'est pas sans un réel remords pour une profanation pourtant nécessaire que nous



la brisons afin de nous frayer le suprême passage vers le terme de l'ascension.

Nous étions persuadés que la violence du vent rendrait impossible tout séjour sur la crête. Il n'en fut rien. Nous eûmes la chance de n'y éprouver qu'un vent fort modéré et des plus supportables. Peu de jours auparavant, j'avais été favorisé de la même manière, à la Dent Parrachée, dans des circonstances encore plus caractéristiques : d'après la force du vent dont nous avions à souffrir en montant, il semblait certain que le parcours de l'arête serait fort délicat, probablement impossible; loin de là, pendant plus de quatre heures, aller et retour, nous avons joui, sur cette longue arête et au sommet même, d'un calme presque complet; et en descendant ensuite par le versant Nord, nous avons retrouvé le vent aussi violent que nous l'avions ressenti le matin sur le versant d'Aussois.

Assis sur la hache de nos piolets profondément enfoncés dans la neige, nous pûmes donc jouir pleinement d'un panorama tel que peu de cols peuvent en offrir d'aussi étendu et d'aussi grandiose.

Par-dessus les aiguilles de Roche Méane, au delà du couloir vertigineux de glace pure qui descend du col du Diable, se déploie au Sud l'éventail sans rival des Écrins; au Nord, très près, ce sont les roches rouges, abruptes, du Pavé et du Pic Gaspard; à l'Ouest, l'abîme des Étançons, et la chaîne qui court du Râteau à la Tête de la Maye. Enfin, au centre du tableau, c'est la muraille de la Meije, et surtout l'éperon célèbre par lequel se fait cette escalade dont chaque pas a été maintes fois décrit.

Quel belvédère, le jour d'une ascension, pour en suivre les moindres péripéties ! Analysant du regard chaque portion successive de l'itinéraire, il nous semblait que nous l'entreprenions nous-mêmes : à nos pieds, la pyramide Duhamel avait été atteinte sans difficultés trop sérieuses; la muraille Castelnau était un morceau de digestion plus

difficile, mais notre bonne corde nous donnait force et confiance; le glacier Carré ne demandait qu'un moment; et... nous nous en tenions là pour cette fois, car le reste du chemin, davantage orienté vers l'Ouest, se présente moins bien au spectateur du col du Pavé. Ainsi vagabonde la folle imagination, dans ces rêves que nous souhaitons prophétiques, et qui ne sont trop souvent que des mirages sans réalité!

### III

L'alpinisme a été plus d'une fois, par un côté ou un autre, calomnié par ceux mêmes qui le professent et qui l'aiment. N'a-t-on pas dit, et répété, que la descente était le revers de la médaille des ascensions? Pour moi, j'ai toujours trouvé que ce dicton ne s'appliquait avec quelque justesse qu'à l'extrême fin de la descente, alors que, foulant déjà le fond des vallées, on a encore parfois deux heures, ou plus, de marche d'un médiocre intérêt pour atteindre le gîte où l'on trouvera le repos et les provisions nouvelles. Jusque-là, les charmes de la descente ne le cèdent en rien à ceux de la montée; les uns et les autres se faisant réciproquement valoir par le contraste, je suis heureux de n'être pas obligé de me prononcer entre eux, et de pouvoir déclarer que je les adore également.

Ayant quitté notre belvédère à 10 h. 45 min., nous avons atteint à 3 heures le refuge du Châtelleret. Un ou deux mois plus tôt, cette partie du trajet se ferait beaucoup plus vite; mais nous étions au 31 août, et la branche orientale, très inclinée, du glacier des Étançons, que nous avions à parcourir, ne présentait qu'un dédale de crevasses qui nous obligeaient à de longs détours, et dont quelques-unes demandaient du temps et des précautions.

Deux surtout nous retardèrent davantage. Pour mettre la première derrière nous, il fallut quitter un instant le glacier et aller chercher dans les rochers de la muraille

du Pavé un passage malaisé. La seconde nous imposa une assez longue marche de flanc dans une pente de glace vive pour atteindre le point où il devenait possible de la sauter.

Dans ces exercices sans cesse variés, les heures furent courtes et rapides. D'instant en instant, notre horizon, quoique limité aux mêmes sommets, prend une apparence nouvelle. La muraille Sud de la Meije notamment, dont au sommet du col nous percevions les moindres reliefs, s'est fondue en une pente uniforme, et semble devenue verticale.

A 1 heure et demie, nous nous détachons. Quelques rares et courtes glissades sur des champs de neige durcie servent désormais d'intermèdes au parcours des moraines.

Cependant le temps a changé d'aspect, les nuages courent moins vite et se sont abaissés profondément; à peine avons-nous franchi le seuil du refuge que le tonnerre gronde, et que la pluie se met à tomber à torrents. Mais nous ne saurions lui en vouloir. Nous remercions plutôt le ciel d'avoir suspendu ses menaces jusqu'à l'heure présente, et de nous avoir laissé le loisir de jouir de toutes les beautés d'une course dans laquelle la splendeur des points de vue, non moins que la variété de l'itinéraire, ne laissent jamais languir l'intérêt. Un contretemps désormais secondaire est impuissant à jeter une ombre sur les joies d'une journée si féconde en souvenirs. A 4 heures, après une heure d'attente sous le toit du Châtelieret, nous reprenons gaiement, par une pluie modérée, le chemin de la Bérarde, que nous atteignons à 5 heures et demie.

#### IV

Au chalet-hôtel, les touristes sont nombreux, il n'y a plus de lits disponibles que dans le dortoir des guides; nous y passons une nuit qui ne ramène pas le beau temps.

La matinée du 1<sup>er</sup> septembre n'est pas meilleure; mais dans la soirée le ciel s'éclaircit, et, bien que l'avenir soit encore des plus incertains, nous allons coucher au refuge du Carrelet.

Ce n'est pas, hélas ! la veillée des Écrins qui se prépare pour nous. Réunis en conseil privé, les premiers guides du pays, Émile Pic, Gaspard père et Maximin, ont décidé sans appel que ni les Écrins ni la Meije ne seront praticables demain. Nous nous sommes donc résignés à passer en Vallouise, quitte, si le temps se rétablit franchement, à revenir par le refuge Tuckett et le versant Nord nous attaquer à la cime convoitée. Nous franchirons le col du Sélé ou le col de la Pilatte.

La plupart de nos devanciers ont préféré, dans ce cas, dormir dans de bons lits, et partir le matin de la Bérarde même, estimant qu'un modeste bénéfice d'une heure et demie de marche pour le lendemain ne compense pas la fatigue d'une nuit dans un refuge. Autant de personnes, autant de manières de sentir et de voyager. Un diner et une soirée à l'hôtel sont sans attrait pour moi; au refuge, ce diner, cette soirée se trouvent placés dans le cadre que j'aime, je m'y sens gagné par la sereine grandeur de la nature alpestre, j'y goûte en paix ces sensations profondes et reposantes que je suis venu chercher dans la montagne et que j'y retrouve infailliblement. Comme d'ailleurs, après quelques heures passées sur la paille d'un refuge bien installé comme celui du Carrelet, avec l'aide des couvertures et au besoin du poêle allumé, je pars plus dispos et plus léger que si je sortais du lit le plus confortable : entre l'hôtel et le refuge je n'hésite jamais, je choisis le dernier.

## V

Voilà comment, après une excellente nuit au Carrelet, nous avons eu le loisir d'y faire encore ce qu'on peut appeler la grasse matinée; car ce n'est qu'à 4 heures et de-

mie, que nous nous mettons en route, par un ciel clair plein de promesses, qui avive nos regrets de passer si près des Écrins sans nous y arrêter. Trois quarts d'heure plus tard, nous mettons le pied sur le glacier de la Pilatte. Enfin à 7 h. 10 min., après avoir employé les rochers de la rive gauche pour éviter les séracs et fait une assez longue halte consacrée au déjeuner, nous nous mettons à la corde, et nous nous engageons de nouveau sur le glacier pour ne plus le quitter qu'à son sommet.

Bien que le col de la Pilatte ait été très rarement franchi, eu égard à ses mérites, sept ou huit fois peut-être depuis le premier passage popularisé par le récit de Whymper, il est cependant plus connu des membres de notre Club que le col du Pavé, dont les traversées ont été encore moins nombreuses. J'abrègerai donc le récit de cette deuxième course. Mais je crois indispensable d'insister sur la supériorité que m'a paru offrir la traversée du col de la Pilatte sur celle du col du Sélé, qui a été jusqu'ici le passage le plus recherché des touristes se rendant de la Bérarde en Vallouise.

C'est en effet à partir du point où nous avons laissé sur notre gauche le chemin du col du Sélé, chemin désormais assez court et ne paraissant pas présenter un intérêt différent de celui des passages franchis plus bas, que notre course nous a offert, pour ainsi dire sans transition, une grandeur et une diversité vraiment remarquables. En admirant les magnifiques accidents glaciaires qui de là s'étagent jusqu'à la cime, et à travers lesquels nous allions chercher notre route, je suis resté persuadé que les touristes du col du Sélé devaient éprouver un véritable crève-cœur d'avoir à quitter ce beau glacier au moment d'en atteindre les principales beautés. Pour nous qui avons jusque-là laissé notre choix en suspens, nous n'avons pas eu un instant d'hésitation, le col de la Pilatte s'imposait sans appel à notre enthousiasme.

de la Pilatte.

Col des Baus.

Les Baus.

Glacier et col de la Pilatte, dessin de Fr. Schrader, d'après une photographie de M. Joseph Lemerrier.



Les deux heures et quart (de 8 h. 10 min. à 10 h. 25 min.) que nous avons employées à nous rendre du point de bifurcation des routes des deux cols au col de la Pilatte comptent parmi les plus amusantes que j'aie jamais passées sur un glacier. Les décrire serait peut-être difficile, et en outre superflu, car chacun sait combien ces régions tourmentées sont sujettes à changer d'année en année, et même d'une semaine à l'autre.

Qui de nous d'ailleurs ne connaît ces entre-croisements de crevasses insondables, ces chaos de séracs menaçants, que présentent les pentes des hauts glaciers, mais qui sont rarement plus imposants et plus grandioses que dans les régions supérieures du glacier de la Pilatte ?

Je noterai seulement, servant de rempart à une des dernières crevasses qui ne montrait aucun autre point vulnérable, un mur de glace d'environ 2<sup>m</sup>,50 de haut, dont l'escalade nous prit assez long temps : pendant que les trois derniers restaient immobiles dans leurs positions, Hippolyte dut monter sur les épaules de son père pour faire une profonde entaille dans le rebord supérieur. Après une longue halte des plus refroidissantes, nous pûmes enfin, en faisant la courte échelle et hissant le dernier de nous, poser sur le névé fort raide du bord opposé nos pieds victorieux et transis.

L'arrivée au col est un coup de théâtre. Jusqu'au dernier moment, la raideur de la pente n'a rien laissé soupçonner du panorama, qui se révèle tout entier à la dernière minute de l'ascension. Aussi, bien que la vue ne soit pas exceptionnelle, et soit notamment inférieure à celle du col du Pavé, le saisissement est grand.

Vers le Sud, un vaste horizon : mais dans le moutonnement quelque peu monotone de ces montagnes secondaires, le Viso trône seul, fière pyramide dont la majesté se rehausse de l'humilité de ses satellites. Ce qui vraiment mérite d'être vu du col de la Pilatte, c'est, à l'Ouest, la



chaîne toute voisine qui, partant des Bans, court vers le Sud, et présente les remarquables cimes des Aupillous, du Pic Jocelme et du Pic de Bonvoisin. Nos yeux errent sans relâche sur les rocs noirs et les couloirs glacés de cette chaîne peu visitée et pourtant grandiose. A nos pieds s'ouvre la longue vallée d'Entraigues dans laquelle nous descendrons bientôt. Tout autour de nous, les rochers où nous nous sommes assis pour déjeuner offrent un curieux amas de flèches aux formes les plus invraisemblables.

## VI

Quelque attrayant que soit ce séjour, il faudra nous y arracher. A 11 heures et demie, nous nous ébranlons.

La face Sud du col est constituée par une muraille de rochers cachant leur base dans un petit glacier qui nous semble presque verticalement à nos pieds. La descente de cette muraille introduit dans notre course une amusante variété; elle nous demande une heure et quart. Un quart d'heure ensuite est consacré au repos, et une demi-heure à la traversée facile du petit glacier qui s'allonge paresseusement le long de la muraille que nous venons de descendre. A 1 heure et demie, la corde est repliée, chacun reprend sa liberté pour la route assez longue qu'il nous reste à parcourir.

Nous n'avons aucune hâte d'arriver à Ville-Vallouise. Pour descendre les escarpements qui nous séparent du fond de la vallée des Bans, notre petite troupe s'est dispersée, chacun choisissant son chemin selon son inspiration. De loin en loin nous nous rejoignons pour une halte autour des buissons d'airelles. Mais voici que l'un de nous a fait une découverte : un magnifique champ de framboises, près duquel il bat le rappel et qui ne tarde pas à être mis au pillage.

C'est dans ce travail absorbant que la pluie vient nous

surprendre. Le ciel n'a pas tenu ses promesses du matin, d'épais nuages l'ont envahi, et à 4 heures le mauvais temps, qui va durer plusieurs jours, se déclare. Nous sommes trop affairés pour y prêter d'abord attention; nous ne ferons pas à la pluie l'honneur d'abandonner à cause d'elle nos appétissantes framboises, et ce n'est que l'estomac pleinement satisfait que nous nous décidons à poursuivre notre route, d'un pas, il est vrai, moins paresseux, qui nous conduit à Entraigues à 5 heures; puis, par une région de plus en plus verte et fertile, à Ville-Vallouise, à la nuit presque close, à 6 h. 45 minutes.

Le jour suivant, le temps fut abominable. Dans la nuit du 3 au 4, il ne s'améliora pas. La gracieuse et verdoyante vallée de Ville-Vallouise était littéralement noyée sous les trombes incessantes. Force nous fut de céder la place et, pour cette année, de dire adieu aux montagnes.

A 5 heures du matin nous prenions le train à la Bessée. En arrivant à Grenoble à midi, nous constatons que, dans le massif même de la Chartreuse, la neige fraîche descendait à moins de 1,700 mètres d'altitude!

H. GRANJON DE LÉPINEY,

Lieutenant de vaisseau,  
Membre du Club Alpin Français  
(Section de Paris).

## V

# PREMIÈRE ASCENSION DU GRAND-BEC DE PRALOGNAN

(3,403 MÈTRES)

PAR LE PLANAY<sup>1</sup> (VERSANT OUEST)

(PAR M. MAURICE GARÇON)

De la coquette station de Brides-les-Bains et de la vallée de Bozel tout entière, le Grand-Bec apparaît, avec sa façade d'immense cathédrale, comme un des sommets les plus décoratifs qu'on puisse voir.

Mais cette façade est si abrupte que tous ceux qui ont jusqu'ici tenté l'ascension de la cime n'ont pas songé à la faire de ce côté: et c'est par les versants opposés, du côté Est ou Sud, et par des itinéraires d'une longueur désespérante, qu'ils sont montés au Grand-Bec.

Or, depuis longtemps, c'était mon rêve d'en essayer l'assaut de face, par le versant Ouest, surtout depuis l'année dernière où les deux guides Séraphin Gromier, du Planay, chargés d'étudier cet itinéraire, l'avaient déclaré praticable.

1. Par une loi du 21 janvier 1893, la commune de Pralognan-Planay a été divisée en deux communes distinctes sous les noms de *Pralognan* et de *Planay*.

C'est pourquoi cette année, encouragé par eux, et surtout entraîné par M. Ch. Pajot, l'un de mes amis, qui voulait aussi tenter par là cette ascension, je me décidai à la faire avec lui.

Partis de Bozel dans l'après-midi du 15 août (1892), nous allons coucher le même soir au chalet de la montagne de Planformier, en passant par le Planay où nous prenons nos guides, les deux Gromier.

Le lendemain matin, après une nuit presque bonne, nous quittons le chalet à 3 heures, en suivant, à travers les derniers alpages, le sentier de Fontaine-Froide qui est au pied du versant Nord-Ouest du Grand-Bec.

A 4 heures et demie, nous arrivons sur le plateau en pente douce de Fontaine-Froide où nos guides nous montrent un surplomb de rocher pouvant, à bien peu de frais, au moyen de trois murs seulement, faire un refuge parfaitement habitable d'au moins 12 mètres carrés.

Après une halte de quelques minutes, nous continuons à monter en obliquant à droite, car il s'agit de gravir la moraine formant la base d'un couloir de neige que les guides nous indiquent en haut du vallon, entre le massif du Grand-Bec à droite et les rochers fermant le glacier de Becca-Motta à gauche.

C'est par ce couloir, nous semble-t-il, que nous devons pouvoir atteindre l'arête du Grand-Bec.

Le moment est venu de prendre des forces; nous allons entrer dans la partie méritoire de notre ascension.

Sur le bord d'un lac desséché, accroché comme un entonnoir gigantesque aux flancs de la montagne, nous déjeunons; et à 5 heures et demie, solidement attachés, nous attaquons le couloir, après avoir franchi la crevasse qui le traverse à sa naissance dans toute sa largeur.

Le couloir est raide, et la neige est dure à cette heure matinale! Il faut tailler chaque marche.

Enfin, voici la roche, et, à 50 mètres plus haut, l'arête

entièrement dégarnie de neige où nous arrivons à 6 heures et demie.

De là, en nous dirigeant vers le sommet, nous suivons l'arête pendant environ trois quarts d'heure, jusqu'à un névé qui la recouvre entièrement en formant une corniche tout à fait infranchissable.

Nous voulons éviter ce névé et une désagréable gymnastique sur les roches branlantes de l'arête. C'est alors que nous avons la malencontreuse idée de prendre le versant Est pour gagner à travers les rochers le glacier de Becca-Motta qui s'étend là, à nos pieds, à 150 ou 200 mètres de nous, et qui nous paraît aboutir plus directement à la cime.

Mais mal nous en prit; car, arrivés au glacier, nous trouvons la glace noire; et, pour ne pas revenir sur nos pas, nous grimpons péniblement pendant deux longues heures, dans une espèce de chenal, entre les rochers et la glace où nos guides sont obligés de tailler nos pas, non plus au piolet mais à la hache.

A peine avons-nous pu faire ainsi 200 mètres, que tout à coup un banc de rochers presque à pic vient barrer notre route. Au lieu d'essayer de les contourner pour regagner à gauche les bords du glacier, nous reprenons heureusement notre direction de droite qui nous ramène en vingt minutes à l'arête que nous ne quitterons plus jusqu'au bout.

Sur l'arête, en effet, la marche devient plus rapide, malgré l'incessante escalade à laquelle il faut se livrer à travers ces roches mal équilibrées, dont quelques-unes sont même si vacillantes que, sans grands efforts, nous en faisons rouler plusieurs dans l'abîme.

C'est ainsi qu'avec un peu de travail, au moyen d'un bon levier, on arriverait à débarrasser cette route de certains passages à équilibre instable qui constituent son principal danger.





De cette arête et jusqu'au sommet, la vue est féerique de tous côtés, surtout sur le glacier de Becca-Motta et son chaos de crevasses noires et de séracs gigantesques formant, ici des pyramides, là d'insondables labyrinthes : entre temps, les rochers que nous faisons rouler de ce côté exécutent à travers le glacier des sauts vertigineux avec un bruit sinistre.

Cependant nous arrivons insensiblement au sommet.

Un petit névé, en forme de berceau, mesurant quelques mètres, reste à franchir, et bientôt nous plantons nos piolets sur la cime.

Il est 11 heures et demie.

A nos pieds s'étend la riante vallée de Bozel et de Brides ; en face les glaciers des Allues, d'où émergent les Aiguilles de Péclet et de Polset, prolongées dans le lointain par les hauts sommets du Dauphiné jusqu'à la Meije.

Au Sud-Est dort au soleil la masse gigantesque des glaciers de la Vanoise.

Tout près de nous, c'est la blanche silhouette de la Grande-Casse, qui se dresse comme une grande sœur entre les Aiguilles de la Glière ; plus loin dans le fond brille le glacier de la Grande-Motte.

Enfin, au Nord, s'élève à un bout des glaciers de la Thiaupe l'Aiguille du Midi, et derrière elle le Mont-Pourri, dominé à son tour par le Mont-Blanc et le Mont-Rose qui ferment l'horizon.

A cette heure, le ciel est d'une limpidité parfaite et le soleil est chaud malgré la brise.

Après un solide déjeuner, nos guides élèvent sur le bord Ouest de la cime une pyramide de près de deux mètres de haut dans laquelle nous déposons nos cartes, étonnés de ne trouver nulle part autour de nous la moindre trace de la pyramide élevée en 1879 par M. Rochat.

Mais le temps s'est envolé, il est 1 heure et demie, et il faut bien redescendre, malgré tout.



Cette fois, nous suivons l'arête Nord dans toute sa longueur, pour rejoindre le couloir que nous avons gravi le matin. Nous ne dévions que de quelques mètres pour contourner le névé qui nous avait si malencontreusement fait allonger notre route en montant.

De cette façon, à 4 heures nous sommes à Fontaine-Froide et à 7 heures à Bozel, d'où le lendemain, non sans un certain plaisir, nous pouvions découvrir sur le Grand-Bec, avec nos jumelles, la pyramide que nous avions élevée la veille.

Et maintenant, à tous ceux qui ont senti et qui aiment par conséquent les grisantes impressions de la grande montagne, nous dirons : « Allez au Grand-Bec; vous trouverez dans cette excursion, sous toutes les formes, la satisfaction de votre cœur d'alpiniste. Forêts, prairies, rochers, glaciers, crevasses, séracs prestigieux, horizons féériques, rien ne vous manquera, pas même l'appât de quelques difficultés à vaincre et de quelques vertigineux précipices parsemant votre chemin et stimulant votre amour-propre. »

Nous croyons que pour les touristes un peu exercés qui viennent en Tarentaise, la course du Grand-Bec, simplifiée par le nouvel itinéraire que nous signalons et qui l'abrège d'un bon tiers, doit être désormais classique.

Il serait très facile, nous le répétons, d'aménager en refuge, à très peu de frais (300 francs environ), le rocher en visière de casquette de Fontaine-Froide; et le nom même indique qu'une eau délicieuse abonde en cet endroit, d'où il ne faut plus que cinq heures pour atteindre la cime.

Puisse la Section de Tarentaise, une fois amortis les gros sacrifices que lui a coûté le chalet-hôtel du Jovet, inscrire cette œuvre en tête de son programme le plus prochain ! Elle aura bien mérité de l'alpinisme.

En attendant, on peut très bien demander l'hospitalité au chalet de la montagne de Planfornier, comme nous l'a-

vons fait, quitte à avoir le lendemain une montée plus longue.

Et pour finir, nous ne saurions trop recommander comme guides dans cette course les deux Séraphin Gromier du Planay (hameau de Chambéranger), qui la connaissent parfaitement, et dont nous n'avons eu qu'à nous louer en tout et pour tout : l'un, l'ainé, est déjà guide breveté de la Section, et l'autre, son cousin, est digne en tout point de le devenir.

**MAURICE GARÇON,**

Membre du Club Alpin Français  
(Section de Tarentaise).

## VI

# LES BAUGES

(PAR M. GEORGES BARTOLI)

### I. — COUP D'ŒIL GÉNÉRAL SUR LES BAUGES

*Aspect des Bauges.* — Le voyageur qui se rend, en chemin de fer, dans les Alpes de la Haute-Isère, contourne, d'Aix-les-Bains à Albertville, le massif des Bauges. Il en remarque les assises puissantes et les crêtes aux découpures fantasques ; il est frappé, surtout passé Montmélian, de l'apparence inaccessible et de la continuité de ses murailles qui s'entr'ouvrent en un seul point, vers Chambéry, pour donner passage à des torrents. L'impression qu'il en reçoit est celle d'un formidable rempart gardant un pays fermé, une contrée ignorée que nulle échappée ne révèle au regard. Si, abandonnant à Albertville la route de Tarentaise, il veut parfaire, par le seuil de Faverges, le tour des Bauges, il verra ces montagnes sous un autre aspect. Leur versant oriental est, en effet, moins redressé, moins rébarbatif que la muraille Sud, mais non moins sauvage ; il présente une série de ravins étroits et escarpés où bondissent, parmi de noires sapinières, des eaux tributaires du lac d'Annecy. Enfin, doublant le monotone Semnoz qui est comme le cap Nord des Bauges, le voyageur verra s'ouvrir, près d'Alby, la vallée du Chéran, seule porte de

l'étrange forteresse dont il n'avait jusqu'alors aperçu que les créneaux.

Ainsi les Bauges sont circonscrites au Nord et au Nord-Ouest par la vallée d'Alby, à l'Ouest par la vallée d'Aix et celle de Chambéry, au Sud et au Sud-Est par l'Isère, à l'Est par l'Arly, la Chaise, la vallée de Faverges et le lac d'Annecy. Si l'on tirait une ligne droite d'Annecy à Albertville, une autre d'Annecy à Chambéry et une troisième de Chambéry à Albertville, on obtiendrait un triangle isocèle parfaitement régulier contenant presque entièrement notre massif. Celui-ci est classé par les géographes parmi les « Petites Alpes de Savoie ».

*Géologie.* — Les Bauges appartiennent à deux systèmes de l'ère secondaire, le système crétacé qui occupe le centre et le Nord du massif, et le système jurassique qui fait au premier comme une ceinture à l'Ouest, au Sud et à l'Est. Ces montagnes sont riches en fossiles. Elles comprennent aussi des dépôts glaciaires et des terrains d'alluvions. On y rencontre assez fréquemment du fer, et le Chéran roule, paraît-il, des paillettes d'or dans ses eaux.

Les actions dynamiques qui ont accompagné la formation du massif ont, sans aucun doute, été très violentes ; les Bauges portent visiblement les traces de fortes poussées latérales de la part des Grandes Alpes. Ces phénomènes s'accusent jusqu'à l'évidence par l'énorme inclinaison des strates, surtout au-dessus de l'Isère, et par le rapprochement parallèle des chaînons du massif.

*Orographie.* — Ces chaînons, généralement dirigés du Nord-Est au Sud-Ouest, sont nombreux. Le Chéran les coupe tous par le milieu, excepté le plus élevé d'entre eux. Ils forment les crêtes du plateau, élevé en moyenne de 1,000 mètres, auquel s'applique plus spécialement le nom de Bauges. Ils enserrent des combes profondes, souvent très étroites et d'une sauvagerie très pittoresque. Les vallées et les plateaux sont pauvrement cultivés, mais, en re-

vanche, les pâturages prospèrent avec une exceptionnelle vigueur. Les pentes inférieures et moyennes de la montagne sont drapées de magnifiques forêts de conifères; les pentes supérieures, rocheuses, âpres et difficiles, sont souvent rendues dangereuses par de perfides gazons.

A une telle configuration le paysage emprunte nécessairement une grande variété. A côté des plus farouches escarpements se creusent de frais vallons, ou s'étendent des bois épais. Le vert est la note dominante parmi les couleurs; un vert riche, nuancé à l'infini, un vert qui repose, charme et donne aux Bauges un attrait que leur aspect extérieur ne saurait laisser soupçonner.

Le chaînon principal, dont l'orientation fait exception à la règle, porte les hauts sommets de Chaurionde (2,221 mèt.), de l'Arcalod (2,223 mèt.) et du Trélod (2,186 mèt.). Toutefois le point culminant du massif, le Pécloz (2,260 mèt.), ne lui appartient pas; il s'élève isolé au milieu de la sévère région de Bellevaux. L'Armenaz (2,163 mèt.), l'Arclusaz (2,046 mèt.) et le Colombier (2,049 mèt.) sont encore des cimes remarquables à divers titres. Plus modestes, mais aussi plus célèbres, sont le Semnoz (1,704 mèt.), qui termine les Bauges au Nord, le Revard (1,550 mèt.) et la Dent de Nivolet (1,553 mèt.), qui les flanquent à l'Ouest, et la Galoppaz (1,686 mèt.) qui en domine le prolongement méridional. Enfin, à l'Est, une ramification, dont le col de Tamié fait presque un petit massif spécial, porte l'Âpre Dent de Cons (2,068 mèt.) et le sommet facile de la Belle-Étoile (1,845 mèt.).

Les cols qui donnent accès dans les Bauges sont nombreux, et assez élevés relativement aux chaînons qu'ils coupent. Ce sont :

1° Entre Aix-les-Bains et le Châtelard, le passage de la Cluse, qui permet d'aboutir par plusieurs points à la combe de Saint-François (sentiers muletiers); — le col du Peruiset (1,407 mèt.), traversé par un sentier muletier;

2° Entre Chambéry et le Châtelard, le col de Planpalais (1,180 mèl.), desservi par une route départementale; — le col d'Averne (1,518 mèl.), franchi par un mauvais sentier, difficile vers le haut, et d'où l'on peut gagner en une heure et demie le Margeria (1,841 mèl.); — le col des Prés (1,142 mèl.), desservi par un chemin de grande communication; — les cols de Lindar (1,102 mèl.) et de Fully (1,413 mèl.), traversés par un simple sentier. On peut aussi, de Cruet, rejoindre le col de Lindar par le col de Marocaz où passe une bonne route;

3° Entre Saint-Pierre-d'Albigny et le Châtelard, le col de la Sciaz (1,349 mèl.), dont le sentier va retrouver soit celui du col de Fully, soit la route de la combe des Aillons; — le col de Frêne (956 mèl.), desservi par une route départementale;

4° Entre la vallée de l'Isère et la vallée du Chéran, le col du Haut-du-Four (1,506 mèl.), où l'on accède par un sentier;

5° Entre la vallée de l'Isère et Faverges, le col de Tamié (908 mèl.), desservi par une route. Il ne pénètre point dans les Bauges, dont il sépare seulement un chaînon;

6° Entre Tamié et la vallée du Chéran, un col sans nom (1,746 mèl.), séparant le Parc-du-Mouton de la Pointe Chaurionde. Pas de sentier, mais nulle difficulté;

7° Entre Faverges et la vallée du Chéran, le col d'Orgeval (1,756 mèl.), le plus élevé du massif, que traverse un mauvais sentier;

8° Entre Doussard et le Châtelard, le col de Chérel (1,501 mèl.), avec un sentier muletier;

9° Entre Annecy et le Châtelard, le col de Leschaux (904 mèl.), desservi par une route départementale.

Des passages secondaires font en outre communiquer entre elles diverses combes des Bauges.

L'hydrographie des Bauges se réduit au Chéran, qui, formé dans la combe de Bellevaux par la réunion du Nant

du Four et du Nant d'Orgeval, traverse tout le massif, et à ses affluents, dont les principaux sont le Nant de Saint-François et le Nant d'Aillon. Le Chéran se jette dans le Fier en aval de Rumilly.

*Histoire.* — L'isolement physique des Bauges a longtemps eu pour conséquence leur isolement social. Jusqu'au milieu de ce siècle se sont perpétués dans ce pays des usages locaux et une constitution patriarcale de la société que l'on ne retrouve nulle autre part en Savoie. Le cadre de cet article ne me permet pas d'entrer dans les détails de cette organisation ; je me bornerai à rappeler que chaque maison formait une petite république gouvernée par un chef élu. On a voulu voir là un héritage de l'occupation romaine, bien qu'un tel régime ne porte en rien l'empreinte de l'esprit juridique des conquérants des Gaules. Il est beaucoup plus probable que ces mœurs ont été établies au moyen âge par quelqu'une des puissantes communautés religieuses qui ont étendu leur influence sur les Bauges. Maintenant ces vestiges du passé s'émiettent chaque jour ; il ne reste de l'ancienne société des Bauges que cette vigoureuse race de pasteurs qui s'adonnent, depuis quelque trente ou quarante ans, à la fabrication des fromages, leur seule industrie digne de ce nom.

Quels sont les premiers peuples qui ont habité les Bauges ? A cette question les historiens ne répondent pas d'une façon formelle. On croit toujours que les Celtes ont été les premiers possesseurs de ce plateau où ils auraient établi une forteresse. Les Bauges ont été ensuite colonisées par les Romains, puis occupées par les Burgondes dont on a retrouvé des sarcophages. Conquises au dixième siècle par les Sarrasins, qui venaient de ravager la Maurienne, elles passèrent, après l'invasion hongroise, sous la domination des rois des Deux-Bourgognes. Au onzième siècle, les Bauges formaient la châtellenie du Châtelard, qui appartenait à la maison de Savoie. Depuis lors des conces-

sions successives démembrèrent ce domaine qui, vendu à François de Luxembourg, fut ensuite cédé aux Montjovet, aux d'Este, aux Carignan, etc. Enfin, réunies de nouveau à la Savoie, les Bauges ont partagé la fortune politique de cette province.

Quant au nom de Bauges, il viendrait, suivant les meilleurs historiens, du mot celté « bog », qui signifie repaire de sanglier. Cette étymologie justifie l'orthographe de Bauges et condamne celle de Beauges plus fréquemment adoptée.

## II. — LE CHATELARD

Le Châtelard, chef-lieu de canton de 857 habitants, est non seulement le centre géographique et politique des Bauges, mais aussi le centre d'excursions de cet intéressant massif. En s'y établissant, on peut occuper une dizaine de jours à des ascensions et à des promenades variées, dont je me propose de décrire ici les plus recommandables.

Le Châtelard, situé à 800 mètres d'altitude et à cent mètres environ au-dessus du Chéran, entre la Dent de Rossane et le Mont Julioz, est pittoresquement campé sur un promontoire rocheux détaché de ce dernier. Le village est dominé d'une cinquantaine de mètres par les ruines d'un château construit sur l'emplacement d'une forteresse allobroge et qui, au treizième siècle, était une place forte de premier ordre. Sa destruction date du seizième siècle. Les vestiges de l'antique demeure seigneuriale n'ont plus aujourd'hui d'autre intérêt qu'une vue exquise sur la vallée du Chéran et les montagnes environnantes. Les sensations que l'on éprouve en face de ce tableau ne se peuvent comparer à celles que fait naître la majesté des monts géants et glacés. Les grands massifs alpins s'imposent, en quelque sorte, forcent l'admiration et vous



conquièrent dès l'abord. Les Bauges ne provoquent pas de ces éclats d'enthousiasme; elles ne sont pas sublimes, elles sont charmantes. Elles ont dans leurs contours assouplis par le velouté des forêts, dans leurs berceaux de verdure, dans les coloris si fins de leurs horizons, une séduction faite de grâce et de douceur qui se glisse en vous et vous captive. Ce caractère pastoral et calme n'en exclut pas la grandeur, car, déchirant leur manteau de prés et de bois, s'élancent des pics farouches hardiment taillés en plein roc, dont la fière prestance s'oppose très heureusement à l'onduleuse mollesse des vallées.

Mes collègues me sauront gré, sans doute, de leur donner quelques détails sur les ressources des Bauges. Ils ne doivent pas s'attendre à être hébergés, au Châtelard, dans des hôtels somptueux où s'agitent des garçons travestis en croque-morts; ils y trouveront une simple et honnête auberge, très habitable pour des alpinistes, et où des dames n'ont pas craint de vivre pendant plusieurs mois d'été. Si restreint cependant que soit le nombre des personnes qui passent leurs vacances au Châtelard, il n'en est pas moins excessif pour les dimensions de l'hôtel. Aussi l'excédent des pensionnaires est-il logé en ville, qui chez le notaire, qui chez le pharmacien. J'ajoute que l'auberge du Châtelard, qui doit être agrandie cette année, porte le nom engageant d'*hôtel de l'Harmonie*. Et ne croyez pas que ce soit là une trompeuse enseigne, car le maître de céans racle du violon, un de ses fils cultive le piston, un autre pompe du trombone à coulisses, de sorte que la symphonie, sinon l'harmonie, est à l'état permanent dans la maison.

Un centre d'excursions aussi bien placé que le Châtelard devrait posséder au moins un guide; il n'en est rien, et dans toutes les Bauges existe la même pénurie. Les habitants ne fournissent sur les courses à faire dans leur propre pays que des renseignements incomplets ou erronés, ils n'ont pas encore la notion de l'alpinisme. Quant aux chas-

seurs, la dernière ressource des grimpeurs, chacun d'eux se cantonne dans sa montagne et ne connaît qu'elle ; encore fréquentent-ils fort peu les sommets. La carte elle-même n'est pas parfaite, et les Guides écrits sont absolument insuffisants. Pour atténuer dans la mesure du possible ces inconvénients, je m'efforcerai de donner, dans la description des courses qui vont suivre, des indications précises.

### III. — LES PASSAGES

Avant d'aborder le récit des excursions que j'ai faites dans les Bauges, il n'est peut-être pas hors de propos de donner quelques détails sur les plus intéressantes des voies que j'ai précédemment énumérées et qui permettent d'accéder au cœur du massif.

*Vallée du Chéran.* — Je ne mentionne que pour mémoire la route d'Aix au Châtelard par Cusy; route devenue banale et que tous les baigneurs d'Aix ont parcourue au moins jusqu'au beau ravin du Chéran et au pont de l'Abîme. Une voiture publique part de la gare d'Aix à 8 heures du matin et à midi, et du Châtelard à 5 heures du matin et à 4 heures du soir. Le trajet dure quatre heures (30 kilomètres).

*Le Revard.* — En tant que but d'excursion, le Signal du Revard (1,550 mèt.) est, lui aussi, tombé dans le domaine de la vulgarité ; je n'en parle qu'à titre de passage. Il peut, en effet, être considéré comme tel depuis la construction du chemin de fer à crémaillère. Ce qui est charmant dans cette course, c'est la forêt qui s'étend entre le Revard et la combe de Saint-François. Tandis que la plupart des forêts de montagnes couvrent des versants abrupts où la marche est laborieuse, celle-ci, s'abaissant en pente douce, permet de faire, sous l'odorante frondaison des sapins, les plus agréables promenades. On mettra quatre petites heures du Revard au Châtelard.

Quant au Signal du Revard, depuis qu'il est pourvu d'un chemin de fer et d'un restaurant, il est chaque jour piétiné par la foule, qui commence aussi à apprendre le chemin de la Tour aux Anglais, ou Signal du Débat (1,568 mèl.), d'où la vue est plus belle que du Revard. Cet envahissement pourra chagriner ceux qui vont dans la montagne pour les beautés qui lui sont propres et non pour le bruit que les autres y font ; il procure cependant, parfois, des occasions d'une douce gaieté. Il me souvient d'avoir trouvé au Signal un monsieur qui expliquait le panorama à un groupe de promeneurs émerveillés ; il nommait toutes les montagnes que l'on voit et n'avait garde d'oublier celles qu'on ne voit pas, car il prenait le Rutor pour le Mont-Rose et le Mont-Pourri pour la Jungfrau ! Une autre fois, comme j'étais étendu au soleil sur le point culminant, un naturel obligeant s'approcha et me dit avec une inénarrable gravité : « Monsieur, ce que vous voyez devant vous, ce sont les montagnes des Alpes. » Eh bien ! là, vrai, je m'en doutais un peu !

Si l'on part de Chambéry, j'engage vivement les touristes à se rendre au Revard par la Dent de Nivolet. Entre ces deux montagnes, ils parcourront, deux heures durant, une ravissante région pastorale où les sonnaillles des troupeaux animent la solitude des plateaux, où la vaste étendue des prairies se diapre d'une incroyable profusion de fleurs éclatantes.

*Le col de Planpalais* (1,180 mèl.). — Le site des Déserts est d'un style très alpestre. Sur des croupes gazonnées s'éparpillent de nombreux chalets ; au loin, la noire sapinière du Revard ferme l'horizon. La descente par la verdoyante combe de Saint-François est pittoresque. On rallie la vallée du Chéran à Lescheraines, où l'on trouve bonne cuisine et chambre propre à l'auberge Joly (32 kil. de Chambéry au Châtelard). Ce passage est agréable, mais je lui préfère le suivant.

*Le col des Prés* (1,142 mè.). — La combe des Aillons possède à un haut degré cette beauté spéciale qui caractérise les Bauges et dont j'ai cherché à faire comprendre l'attrait. Depuis le col jusqu'au Châtelard l'intérêt se soutient. C'est la voie à adopter au départ de Chambéry (32 kil. de Chambéry au Châtelard).

*Le col du Lindar* (1,102 mè.) et *le col de Fully* (1,413 mè.). — Cet itinéraire est le plus long de tous. Malgré cela et en dépit de l'absence presque totale de vue, je lui garde une sympathie particulière. Des passages plus grandioses se rencontreront dans les Bauges, non de plus agrestes. Une végétation désordonnée, exubérante, s'est emparée de la région du Lindar, dont les vallons semblent trop étroits pour contenir ces fourrés débordants, où l'on surprend de mystérieuses échappées à travers des masses profondes de verdure, où l'on admire de délicieux sous-bois. Plus loin, dans un bassin élargi, on aperçoit un vieux bâtiment coiffé d'un énorme toit ; c'est le dernier vestige de la Chartreuse d'Aillon, qui fut fondée au douzième siècle. Les religieux s'y livraient à l'agriculture et exploitaient une usine de fer. Mais c'est surtout par leur influence morale qu'ils se rendirent célèbres dans la région. La Révolution les dispersa, et le couvent fut définitivement abandonné. Enfin on aborde le col de Fully. C'est une rude grimpe sous les vieux sapins, qui alignent sans fin leurs colonnades bruisantes.

*Le col du Frêne* (956 mè. ; 21 kil. de Saint-Pierre-d'Albigny au Châtelard). — Celui-ci ne devrait être pour les Bauges qu'une porte de sortie et non une porte d'entrée. Je veux dire par là que, passage fort ordinaire entre Saint-Pierre-d'Albigny et École, le col du Frêne, franchi en sens inverse, ménage, sur la vallée de l'Isère, la chaîne de Maurienne et le massif d'Allevard, une vue soudaine, immense, éblouissante. Même remarque pour le col du Haut-du-Four dont il sera question plus loin.

*Le col du Tamié* (908 mètr.). — Ce col a ceci de particulier qu'il n'est pas un passage donnant accès dans les Bauges. Il sépare simplement du massif principal le dernier chaînon projeté à l'Est. Il n'est pas de plus agréable façon d'aller d'Albertville à Annecy que celle qui consiste à prendre le col de Tamié (32 kil. d'Albertville au port de Doussard). Un fort important le garde et commande la vallée de l'Isère. En descendant on rencontre, dans un site très attrayant, les vastes bâtiments de la Trappe de Tamié, fondée au douzième siècle par les religieux de l'ordre de Cîteaux. On y fabrique des fromages très justement estimés. En aval, la gorge devient très belle. Charmante est la course jusqu'à Faverges d'où l'on pourrait entreprendre l'ascension, scabreuse vers la fin, de la Dent de Cons (2,068 mètr.). Une petite ascension très facile, et qui se recommande par une fort belle vue, est celle de la Belle-Étoile (1,846 mètr.). On l'effectue, en deux heures et demie, du col même de Tamié, par une épaisse forêt, puis par des pâturages où existe un sentier. Éviter toutefois l'arête méridionale.

*Le col de Chérel* (1,509 mètr.). — Ce passage, ouvert entre le Trélod et l'Arcalod, est rendu intéressant surtout par le romantique ravin connu sous le nom de Gorges de Doussard. La forêt qui en hérissé les pentes abruptes est, paraît-il, un des derniers refuges des ours.

*Le col de Leschaux* (904 mètr. ; 29 kil. d'Annecy au Châtelard). — Ce dernier passage doit être de préférence traversé en allant du Châtelard à Annecy, à cause de la vue du lac. Il est, d'ailleurs, fort connu. On sait qu'il est le point de départ ordinairement adopté pour la facile ascension du Semnoz.

Tous ces cols, je les ai franchis bien des fois dans des conditions diverses, par la bonne et par la mauvaise fortune, par le clair soleil et par la tourmente. Toujours j'ai éprouvé la fascination de la montagne, rendue différente

d'elle-même par l'heure, le temps ou la saison. Ces rapides excursions ne furent, du reste, marquées d'aucun incident notable. Une seule fois, lors de mon premier voyage dans les Bauges, une plaisante aventure égaya ma course. J'arrivai au Châtelard entre deux gendarmes. Les travailleurs, nombreux aux abords du village, rentraient pour le repas de midi. Une foule grossissante nous entourait bientôt. On me regardait de cet air haineux particulier aux paysans, — gens ayant avant tout l'amour de la propriété, — lorsqu'ils se croient en présence d'un voleur. Quand nous fûmes entrés à l'hôtel, les indigènes, massés contre les vitres de la devanture, assistèrent, plus indignés encore que stupéfaits, à cet écœurant spectacle du vagabond trinquant fraternellement avec les représentants de la force publique. La foule devint houleuse et murmurante : « La corruption est partout, puisque les gendarmes eux-mêmes se laissent payer à boire par les bandits. Où allons-nous, mon Dieu ! où allons-nous ? » On parla d'en référer à l'autorité, de faire révoquer les gendarmes, voire même d'écrire aux journaux, — l'*ultima ratio* des électeurs. Les plus grands malheurs étaient à redouter. Il fallut que le maître de l'hôtel, homme considéré dans son canton, haranguât le peuple et lui fit comprendre, dans un noble langage, que la foule est sujette à erreur et que j'étais simplement un honnête touriste qui, ayant rencontré au col du Frêne deux gendarmes de sa connaissance, avait fait route avec eux. La foule désappointée, mais domptée par l'ascendant de l'orateur, se retira en maugréant ; elle se trouvait volée puisque je n'étais pas un véritable voleur !

L'été dernier je retournai dans les Bauges. Une pluie torrentielle et oblique pénétrait jusque dans ma voiture, que les chevaux hissaient péniblement. La montagne, noyée de vapeurs humides, disparaissait ; le ravin du Chéran semblait un gouffre noir, effrayant, d'où montait un

grondement sinistre. Pendant les rares accalmies, les nuages couraient avec une rapidité folle et se cardaient aux pointes des sapins. Je jouais de malheur. Arrivé au Châtelard à 5 heures, j'appris que notre cher vice-président M. Durier en était parti à midi. Cependant, dans mon infortune, le bon génie qui daigne parfois s'occuper de mes affaires avait tenté quelque chose pour moi ; il avait failli empêcher M. Durier de partir. Pour affronter la bourrasque, M. Durier et ses compagnons voulaient une voiture fermée, chose rarissime dans le chef-lieu des Bauges. Mais, comme les gens du Châtelard sont très complaisants, ils s'empressèrent et finirent par extraire de chez le perruquier une patache assez neuve pour rouler sans grand danger pendant quelques kilomètres. Nos voyageurs exultaient. Leur joie fut de peu de durée ! Les voitures à vapeur étant inconnues dans les Bauges, il fallait un cheval pour remorquer le fameux break ; or, ce cheval, on ne l'avait pas. Ce fait douloureux une fois constaté, chacun dut se mettre en campagne pour découvrir l'indispensable quadrupède. Au bout de quelques heures, un garçon ramena triomphalement de chez le marchand de tabac un bon gros bidet luisant et dodu. Trop dodu, hélas ! car les efforts héroïques de la population ne parvinrent pas à le faire entrer dans les brancards. Et le marchand de tabac criait qu'on allait étouffer son cheval, et l'artiste capillaire s'arrachait les cheveux en suppliant qu'on ne brisât pas sa voiture ! C'était à fendre l'âme ! Les malheureux touristes se voyaient déjà bloqués au Châtelard jusqu'à la fin de leurs jours et obligés de coloniser cette ingrate vallée, lorsqu'on trouva, Dieu merci ! un coursier moins obèse. Enfin on allait partir ! On ne partit point !... Une seule chose avait été oubliée, c'était de s'assurer d'un cocher. Patience et longueur de temps viennent à bout de tout, surtout en voyage et spécialement dans les Bauges où il ne faut jamais être pressé. On improvisa un cocher et l'on se

mit en route à midi, tandis que le départ avait été ordonné pour 6 heures du matin.

#### IV. — LES ASCENSIONS

Je n'entreprendrai pas de décrire, ni même d'énumérer toutes les courses que l'on peut faire autour du Châtelard. Outre quelques aiguilles dont le seul mérite est d'offrir aux grimpeurs un périlleux exercice d'entraînement, plusieurs points, situés dans la partie connue des Bauges, sont si fréquemment visités qu'il est inutile d'y insister. Tels sont le Semnoz, dont l'ascension est si fastidieuse, le pont de l'Abîme, le pont du Diable, la grotte de Bange, la perte du Chéran, — promenades connues de tout le monde et que je nomme uniquement pour rappeler qu'elles peuvent très aisément s'effectuer du Châtelard. Je me bornerai à noter trois ascensions tout particulièrement dignes d'être recommandées.

##### LE TRÉLOD (2,186 MÈT.)

Mon objectif, en allant au Châtelard, n'était pas l'ascension du Trélod, mais bien celle de l'Arcalod, des difficultés de laquelle on m'avait fait un noir tableau. Des alpinistes sérieux m'avaient, en effet, affirmé que ce sommet était l'un des plus mauvais pics rocheux de la Savoie; il n'en fallait pas plus pour piquer ma curiosité. Mais dans un pays aussi primitif que les Bauges, on doit s'attendre à voir ses projets sottement déjoués par l'ignorance ou la crainte. J'ai dit qu'au Châtelard il n'y avait pas de guide. On m'avait cependant parlé d'un chasseur de chamois, orné de l'aimable sobriquet de « Système », qui, disait-on, était excellent grimpeur et qui, vivant dans la montagne, en avait gravi les aiguilles les plus ignorées, fouillé les recoins les plus obscurs. J'étais enchanté et j'envoyai chercher Système.



« Connaissez-vous l'Arcalod ? lui demandai-je.

— Parbleu ! je ne connais que ça.

— Eh ! bien, soyez ici demain matin à 5 heures ; nous irons à l'Arcalod.

— C'est entendu. »

A l'heure dite, j'étais devant l'hôtel, mais Système n'y était pas. Au bout de trente ou quarante minutes, je compris que j'avais eu affaire à un farceur, ainsi que le sont presque tous les guides par occasion. Sans attendre davantage je partis, mais non pour l'Arcalod ; j'avoue humblement que, la défection du chasseur venant confirmer les renseignements que l'on m'avait donnés, je n'osai pas en tenter l'ascension tout seul. Faisant contre fortune bon cœur, je me rabattis sur le Trélod.

La matinée était splendide, et, comme nous entrions dans l'arrière-saison, les lueurs du levant nimbaient encore d'or pâle les crêtes orientales des Bauges, alors que la vallée restait noyée dans une pénombre bleuâtre. Me voici donc marchant vivement et gagnant en une heure le pittoresque village de Doucy. Là je m'arrête pour examiner avec soin la gigantesque falaise qui sert de soubassement à la longue arête du Trélod, et se termine, au Sud-Ouest, par la Dent de Ploven, roche trapue, turriforme et pareille à une formidable bastille. Trois passages me semblent possibles : la dépression existant entre la Dent de Ploven et les prairies très redressées qui précèdent l'arête terminale du Trélod ; le ravin très escarpé que l'on aperçoit au Nord-Est du Cul du Bois ; enfin, par un long détour, la brèche qui se montre sous la Dent des Portes. J'étais fort perplexe quand un naturel m'indiqua, comme seule voie praticable, le passage du milieu. Il va sans dire qu'il est détestable. Le sentier d'abord se présente le mieux du monde, puis il se perd ; il faut alors empoigner le rocher corps à corps, s'élever de saillie en saillie, tandis que se creuse au-dessous de vous le vide attirant. Enfin je prends





terre, au sommet de la première muraille, non loin de chalets habités. Les prairies, dans cette région bizarre, sont très inclinées; il serait malsain de s'y laisser glisser; en certains endroits on ne pourrait se retenir. Une sorte de sentier pourtant s'y retrouve, au moyen duquel on atteint les éboulis du sommet.

La situation géographique des Bauges, en avant des grands massifs alpins, fait comprendre *a priori* que peu de contrées montagneuses sont placées de façon à posséder d'aussi merveilleux belvédères. L'expérience vient à l'appui de cette opinion, et l'ascension du Trélod vous paye d'une fatigue insignifiante par un panorama d'une grande magnificence. Combien pâlisent auprès de lui les vues si vantées du Semnoz et du Revard! Sans parler de l'orgueilleux massif du Mont-Blanc, que l'on voit de partout et qui partout vous écrase, sans parler de la chaîne frontière visible jusqu'aux extrêmes limites de la Maurienne, l'œil embrasse, en Suisse, en Italie, en Dauphiné, en Savoie, une troupe géante de pics superbes et d'étincelants glaciers.

Donc, si l'on n'a qu'un jour à consacrer aux Bauges, il faut monter au Trélod, mais non par le casse-cou que l'indigène de Doucy m'a fait prendre, sans doute pour rire un brin aux dépens du « monsieur ». Le véritable chemin — je m'en suis aperçu trop tard — est plus long, mais très sûr. Il faut dépasser d'environ 3 kilomètres le Cul du Bois et rejoindre les lacets qui, passant sous la Dent des Portes, servent aux bergers à se rendre dans les hauts pâturages du Trélod. Des dames, qui ont suivi cette voie, sont rentrées au Châtelard sans être fatiguées.

## INDEX

Du Châtelard à Doucy. . . . .	1 h. 5 min.
De Doucy au Trélod. . . . .	3 h. »
Du Trélod au Châtelard. . . . .	3 h. 10 min.
	<hr/>
	7 h. 15 min.

**LA POINTE CHAURINDE (2,221 ou 2,291 MÈT.)****(PREMIÈRE ASCENSION)**

Les bénédictins qui ont, au douzième siècle, fondé le prieuré de Bellevaux, étaient à coup sûr gens se connaissant en beautés naturelles et en sauvages retraites. Outre la lourdeur des constructions moroses que d'anciennes chroniques nous ont fait connaître, ils semblent avoir voulu que l'austérité d'une sombre nature pesât sur l'esprit de leurs compagnons et les forçât à la méditation. Si tel était leur idéal, ils l'ont pleinement réalisé dans cette solitaire et grandiose combe de Bellevaux où l'on est saisi d'une sensation d'isolement profond, où l'on est étreint par une poignante mélancolie. Parcourez les étroits ravins qui subdivisent l'immense cirque rocheux formé par le Pécloz, l'Armenaz et l'Arclusaz, enfoncez-vous dans ces vallons fourrés de bois obscurs, vous vous sentirez seul dans la montagne hostile, faible parmi des forces irréductibles, vous éprouverez une émotion forte et puissante que peu de paysages des Alpes ont le pouvoir d'évoquer.

L'espèce de terreur sacrée, comme disaient les anciens, qui règne en ce lieu perdu, ne paraît pourtant pas avoir maintenu les bénédictins dans la voie du renoncement aux agitations de ce monde. Appelés par Nantelme de Miolans, qui leur donna le domaine de Bellevaux, ils se lassèrent vite de la vie purement contemplative, et mêlèrent dans une large part le temporel au spirituel. S'ils ne prirent point le casque et la rapière, comme les moines de la Ligue, du moins s'immiscèrent-ils dans les affaires civiles du pays. Leur action y fut longtemps dominante; ils avaient droit de pleine juridiction sur plusieurs paroisses des Bauges.

L'église et le prieuré, consacrés en 1090 par Humbert II de Savoie, furent brûlés à plusieurs reprises, et, la dernière

fois, en 1825. Aujourd'hui, de cette maison fameuse, il ne reste pas un pan de mur. Le souvenir seul en est perpétué par une chapelle moderne, élevée sur l'emplacement de l'ancien oratoire et but d'un pèlerinage annuel.

La maison forestière n'est point enfouie dans les détours sinistres de la combe de Bellevaux, ce qui est fort heureux pour le garde et sa famille, ces pauvres gens y mourraient de spleen. Elle est placée, au contraire, à quelque cent mètres au-dessus du Chéran, dans un site ouvert, et d'où l'on découvre une fort jolie vue. L'hospitalité m'y étant offerte par le très aimable conservateur des forêts de la Savoie, je m'y rendis un soir par un temps admirablement pur. La vallée, élargie et aplanie en amont du Châtelard, égayée par cinq villages aux clochers pointus, est tout à fait charmante. Les plus hautes montagnes du massif, couronnées d'âpres rochers aux tons cuivrés, lui font un cadre majestueux.

Enfin, j'avais mis la main sur un montagnard de race ! Le garde forestier a, sous une barbe broussailleuse, une figure énergique et intelligente qui prévient en sa faveur. Il m'inspira, dès l'abord, une confiance qui ne fit que s'accroître par la suite. Il fut convenu avec lui que nous ferions le lendemain l'ascension de la Pointe Chaurionde.

Ce n'est point le hasard, ni même ma fantaisie, qui m'avait guidé dans le choix d'une ascension. Il s'agissait — grave question — de m'ériger en juge entre deux autorités également respectables, la carte de l'État-major et la carte du ministère de l'Intérieur. La première, en effet, attribue à la Pointe Chaurionde une altitude de 2,221 mètres, la seconde l'exhausse jusqu'à 2,291 mètres. Si l'État-major avait raison, le Pécloz — prononcez *Pècle* — demeurerait le point culminant des Bauges ; si, au contraire, le minis-

1. Il est probable que, dans la carte du ministère de l'Intérieur, c'est par une simple faute de copie que le chiffre 9 a été substitué au chiffre 2. — *La Rédaction.*

tère de l'Intérieur disait vrai, Chaurionde devenait la première sommité du massif, et le Pécloz était détrôné. Tel était le problème à résoudre.

Le cours supérieur du Chéran s'est creusé, entre le Pécloz et la Coche, un étroit défilé qui est le chef-d'œuvre des Bauges. Nul paysage de ce massif n'est empreint d'un tel caractère de grandeur. Et ce n'est point un passage que l'on franchit en quelques pas avec la déception d'un beau site seulement ébauché; c'est une vallée d'un pittoresque continu, une longue succession de roches énormes et de croupes boisées à miracle. Si touffue est la végétation que des retombées de feuillage trempent dans les eaux tumultueuses du Chéran et que celui-ci parfois coule sous des tunnels de verdure. En d'autres places, de formidables coulées d'éboulis, qui ont emporté des pans entiers de forêt, s'écroulent, comme des cascades de pierres, jusque dans le torrent. Terrible pays pour les forestiers qui y poursuivent leur œuvre de reconstitution. Ils y réussissent pourtant. A force de persévérance, ils maîtrisent la nature ennemie, ils rendent la vie à la montagne et la relèvent de ses propres ruines.

Au jour levant, le garde et moi nous descendons de la maison forestière pour nous engager dans le défilé du Chéran, dont les contours s'amollissent sous la brume transparente des matins automnaux. Une route d'exploitation, qui remonte pendant six ou sept kilomètres les gorges en amont d'École, rend la marche facile; nous filons rondement. Sur la marge du chemin une fraîche fontaine s'égoutte dans un antique bénitier, vestige du prieuré de Bellevaux. Mais comme cette vénérable vasque est pour le moment habitée par un crapaud, nous négligeons de nous y désaltérer. Mieux vaut recourir aux eaux claires du Chéran. Celui-ci recèle-t-il de l'or, ainsi qu'on le prétend? On n'en peut douter, puisque tout le monde l'affirme. J'ai toutefois idée que les orpailleurs n'y durent

jamais faire fortune, et que les truites si délicates de ces parages sont d'un bien meilleur rapport.

Vu de ce côté, le Pécloz est splendide ; loin d'avoir les formes trapues de son versant Ouest, il est élancé comme une flèche de cathédrale et présente une paroi effroyablement à pic.

A l'intersection du Nant d'Orgeval et du Nant du Four, la route cesse et deux itinéraires deviennent possibles : le ravin d'Orgeval et celui du Four. Nous choisissons ce dernier, car je veux explorer l'arête qui relie Chaurionde au Parc du Mouton. Ici je dois mettre les touristes en garde contre une erreur grave de la carte. Celle-ci place le sentier du col du Haut-du-Four sur la rive gauche du Nant du Four, tandis qu'en réalité il existe sur la rive droite. Sur la rive gauche il n'y a que des tronçons sans suite qui se perdent dans des fourrés inextricables ou d'infranchissables rochers. Le sentier de la rive droite est facile, bien que très capricieux. Il descend dans des ravins, remonte sur des contreforts, passe au chalet appelé la Chèvrerie, contourne enfin le fond du vallon pour atteindre les importantes bergeries du col du Haut-du-Four (1,506 mét.). De ce col on jouit d'une admirable vue plongeante sur la vallée de l'Isère et le magnifique bassin d'Albertville. On pourrait se rendre de là au Mont Armenaz et à Bellevaux par des crêtes aériennes, qui s'élèvent à 1,700 mètres à pic au-dessus de l'Isère, et sont de nature à refroidir l'ardeur des grimpeurs les plus audacieux. Pour nous, nous allons en sens inverse. Escaladant au Nord, sous les derniers sapins, un versant assez raide, nous poursuivons par un sentier en corniche dominant à une grande hauteur le vallon du Four. A notre gauche fuient vers l'abîme des pentes gazonnées d'une incroyable verticalité. Bien que le sentier soit très suffisamment tracé, il ne faut pas le recommander aux personnes sujettes au vertige. Nous voici sur un col sans nom (1,746 mét.), — point bas de



l'arête qui court de Chaurionde au Parc du Mouton, — d'où l'on gagnerait très aisément Tamié par les chalets de Drison. Au Nord-Ouest se dresse la verte pyramide de Chaurionde, qui se prolonge au Nord par les rochers très découpés de la Sambuy. Les éternels gazonnés, aux pentes plus redoutables que la glace, recouvrent notre pic jusqu'au sommet. Avant de les aborder nous prenons une légère collation. Mais le froid écourte le repas; nous nous élançons sur les herbes glissantes de la Pointe Chaurionde. Un seul mauvais pas, qui dure moins de cinq minutes : un talus de gazon où l'on est littéralement suspendu entre ciel et terre à mille mètres au-dessus du Nant du Four.

La cime de Chaurionde est une étroite arête de rochers foudroyés. Un coup d'œil nous convainc qu'elle est plus difficilement abordable par Orgeval que par notre route; nous avons donc été bien inspirés. La vue est d'une beauté achevée; égale pour l'ensemble à celle du Trélod, elle lui est supérieure pour les détails sur la chaîne séparative de la Maurienne et de la Tarentaise. Au Nord s'allonge le lac d'Annecy, idéalement bleu.

Et l'altitude, me direz-vous? Eh bien! à mon avis, l'État-major et le ministère de l'Intérieur ont tort tous les deux; sauf erreur, je ne donne à notre pointe qu'une cote de 2,175 mètres. Le Pécloz reste donc le roi des Bauges.

J'ignore si le ravin du Four doit son nom à la température qui y règne; toujours est-il qu'il y faisait une chaleur ardente quand nous descendîmes du pic. Il était, du reste, fort agréable de se faire un peu rôtir après la bise du sommet. Nous nous installâmes au bord de l'eau, dans un charmant réduit, et procédâmes cette fois à un déjeuner sérieux. Avant le coucher du soleil nous étions de retour à la maison forestière de Bellevaux. Je pris congé du garde, dont j'avais vivement apprécié l'adresse et la solidité.

## INDEX

De la maison forestière au col du Haut-du-Four.	2 h. 54 min.
Du col du Haut-du-Four au col sans nom. . . . .	0 h. 30 min.
Du col sans nom à la Pointe Chaurionde. . . . .	1 h. »
Retour à la maison forestière . . . . .	3 h. 27 min.
	<hr/>
	7 h. 51 min.

## LE COLOMBIER (2,049 MÈT.)

La cime du Colombier n'est pas visible du Châtelard ; elle est masquée par la Dent de Rossane, sa sœur jumelle. Elle est d'un accès très facile, et constitue cependant une très jolie course. Quoiqu'un peu moins favorisé que le Trélod sous le rapport de la vue, le Colombier est d'une ascension bien plus variée et plus agréable. La meilleure voie à adopter est celle de Montlardier. Au sortir de ce hameau, on s'enfonce dans une forêt impénétrable aux rayons du soleil. Longtemps on chemine au frais, sous une frondaison épaisse qui abrite un véritable maquis de framboisiers aux fruits délicieux. Puis on débouche dans un vallon pastoral où se montrent, dans le haut, à droite et à gauche, des chalets. Il faut alors se diriger vers le chalet de droite, appelé chalet Chaffard (1,375 mèt.), près duquel jaillit une bonne source. Au delà le sentier rentre sous bois et vous conduit tout droit dans un autre vallon herbeux, qui sépare la Dent de Rossane du Colombier. Plusieurs sources arrosent ces pâturages ; l'une d'elles est si froide que je ne pus y boire. Le col de Rossane (1,835 mèt.) atteint, on se croit presque arrivé, car les pentes aux pins rabougris qui s'élèvent à gauche sont souvent prises pour le cône terminal du Colombier. Se méfier de la trompeuse configuration du terrain, grâce à laquelle beaucoup de touristes ne gravissent que la fausse cime du Colombier. Pour gagner le véritable sommet, il faut descendre du col aux chalets de Rossane (1,730 mèt.), — que la carte nomme

à tort chalets du Lac, — d'où un excellent sentier, tracé en lacets sur le versant de droite, mène à un second col (1,855 mètr.) par lequel on peut descendre dans la combe des Aillons. Dès lors il ne reste plus qu'à attaquer à l'Est les dernières pentes du Colombier. Celles-ci se laissent facilement vaincre et, bien qu'elles soient, comme toujours, dûment gazonnées, aucune glissade fâcheuse n'y est à craindre.

Il serait fastidieux d'entrer dans le détail de la vue, tout à fait panoramique, qu'offre le Colombier. Qu'il me suffise d'assurer qu'elle fait bien vite oublier la fatigue — si fatigue il y a — de l'ascension. Notons aussi que la flore de cette région est très riche. J'ai cueilli au Colombier des asters de toute beauté.

## INDEX

Du Châtelard au chalet Chaffard. . . . .	1 h. 37 min.
Du chalet Chaffard aux chalets de Rossane. . . . .	1 h. 20 min.
Des chalets de Rossane au Colombier . . . . .	0 h. 47 min.
Du Colombier au Châtelard . . . . .	2 h. 10 min.
	<hr/>
	5 h. 54 min.

GEORGES BARTOLI,

Membre du Club Alpin Français  
(Section du Sud-Ouest).

## VII

# QUELQUES JOURS EN SUISSE

(PAR M. ALPHONSE CHAMBRELENT)

Liberté primitive, je te retrouve enfin ! Je suis comme cet oiseau qui vole devant moi, qui se dirige au hasard, et n'est embarrassé que du choix des ombrages.

(CHATEAUBRIAND, *Voyage en Amérique.*)

Le monde a marché depuis un siècle. Si le chantre d'*A tala*, rendu à la vie, voulait aujourd'hui revoir les solitudes américaines, qu'il a célébrées avec un juvénile enthousiasme, il les trouverait envahies par l'industrie moderne à un degré à peine connu dans la vieille Europe. Il verrait les eaux du Père des Fleuves porter des steamers à trois étages et refléter des maisons à quinze. Sur sa tête, au lieu du vol pressé des oiseaux voyageurs, s'étendrait un inextricable réseau téléphonique. Aux chants de guerre aurait succédé le sifflet des machines, aux poétiques légendes indiennes le culte absorbant du dieu Dollar.

Peut-être, atteint d'un désenchantement profond, Chateaubriand ouvrirait-il un de nos *Annuaire*s ; et il n'est pas téméraire de croire que cette lecture lui ferait envisager sous un autre aspect ces Alpes qu'il a dédaignées pour n'en avoir pris qu'un aperçu hâtif et superficiel. Il appren-

draît avec étonnement quelle large carrière elles ouvrent aux goûts aventureux du voyageur moderne, si médiocrement privilégié qu'on le suppose au point de vue du loisir et des ressources. Il pourrait se convaincre qu'il n'est pas besoin de franchir l'Atlantique pour retrouver la nature dans toute sa rudesse et sa virginité natives, prête au besoin à repousser avec une énergie meurtrière toute tentative d'intrusion permanente dans son domaine. A deux pas des chemins de fer et des luxueux hôtels, chacun peut se donner pour son compte le noble et salubre plaisir d'opposer aux forces aveugles son intelligence et sa volonté.

Tout cela, dira-t-on, pouvait être vrai il y a quelque trente ans. Mais aujourd'hui, nous le savons trop, tous les pics sont gravés, tous les passages frayés, et l'imprévu n'a plus de place au programme d'un voyage alpin.

Je demande, à ce sujet, à faire une distinction.

Il se peut que les ascensions à la mode, faites avec des guides locaux, dans la saison classique, soient sujettes à quelque monotonie dans la description. Elles doivent à la longue produire sur le lecteur superficiel l'impression que tous les pics, tous les glaciers se valent, et qu'il est inutile d'en parler après tant d'autres, si ce n'est pas pour mieux dire.

Bien différent est le cas du grimpeur qui voyage sans guide, ou qui se fait accompagner de montagnards étrangers au pays, en se réservant pour lui-même le rôle actif. S'il met à profit l'expérience des autres, c'est pour s'épargner des trajets inutiles, pour connaître d'avance quelles courses rentrent dans sa compétence et desquelles il fera mieux de s'abstenir. La catégorie interdite sera plus étendue pour lui que pour son collègue routinier. Il ne devra pas s'attendre à enregistrer dans un court espace de temps des succès aussi retentissants et aussi nombreux. Mais quel dédommagement lui est réservé si, affranchi d'un sot

amour-propre, il sait se contenter de la part qui lui est faite! Toute excursion recélera pour lui le charme mystérieux et vainqueur de la nouveauté. Si peu qu'il dépasse la limite des chemins tracés, il trouvera ample matière à faire preuve de jugement et de persévérance. Sous l'influence éducatrice de la haute montagne, il verra se développer en lui-même des facultés nouvelles, satisfaction unique et nullement égoïste, puisque tout son désir serait d'entraîner collègues et amis sur sa trace, chacun dans la mesure qui convient à ses forces<sup>1</sup>.

Cette manière d'envisager l'alpinisme rencontre à l'étranger une faveur croissante. On ne niera pas que nous n'ayons sous ce rapport des progrès à faire. Au fond, le mal dont nous souffrons est plus étendu.

En France il est de bon ton d'être casanier; l'on se récrie au moindre projet de voyage et, si l'on parle d'expéditions lointaines, vous trouverez quantité de gens prêts à vous dire que le Français doit naître et mourir sur le sol natal, s'attachant à son village comme le lierre au mur qui le soutient.

D'où vient cette idée? Pourquoi vouloir faire des Français une race d'hommes pusillanimes? Nul ne pourrait expliquer ce préjugé, que mille faits viennent contredire.

Qu'il s'agisse de servir la science, la patrie ou l'humanité, toujours nos compatriotes sont au premier rang. Nous les voyons braver l'inconnu, comme si la solitude, l'effort, le danger, portaient avec eux-mêmes leur récompense.

Toute proportion gardée, c'est pareil plaisir que j'ai

1. Il n'échappera pas au lecteur attentif que l'article de M. Chamberlent a le caractère d'un plaidoyer passionné en faveur des courses sans guides. La Rédaction, sans prendre parti à ce sujet, croit devoir rappeler une fois de plus qu'elle laisse aux auteurs des articles insérés dans l'*Annuaire* l'entière responsabilité de leurs opinions. — *La Rédaction*.

rencontré l'an dernier dans mes courses à travers les Alpes.

J'avais souvent lu et commenté avec le plus vif intérêt les récits de ces alpinistes convaincus qui, sans guides, explorent les montagnes, et je brûlais de les imiter. Je pressentais une joie profonde à explorer seul l'inconnu; une objection m'arrêtait : la difficulté de trouver des compagnons à la fois expérimentés et entreprenants.

L'obstacle se trouva levé cette année : un de mes amis, à que je faisais part de mes goûts, me mit en relation avec M. Pierre Puiseux; j'allais pouvoir satisfaire un désir longtemps caressé.

C'est tout affablement que me reçut cet alpiniste connu : plus tard, en voyageant côte à côte, rapidement l'intimité devint grande, et j'étais souvent tenté d'oublier le savant si distingué que j'avais près de moi pour ne me souvenir que de l'ami. Nos courses sans guides commencèrent avec lui, l'apôtre aussi énergique qu'autorisé de ce genre d'alpinisme, et j'ai maintenant la satisfaction de pouvoir invoquer à ce sujet ma propre expérience.

M. Pierre Puiseux m'avait donné rendez-vous pour le 1<sup>er</sup> août à Sion. Je partis le premier, le 22 juillet, afin de m'entraîner par quelques ascensions sérieuses, et de ne pas être une entrave pour mon futur compagnon de voyage. Un de nos collègues, M. Masson, voulut bien s'associer à cette phase préparatoire de mon voyage. Nous nous dirigeâmes vers l'Oberland, que je ne connaissais pas encore.

Le 23 juillet au soir, nous étions à Interlaken. J'avais prévenu de mon arrivée Christian Hässler, un brave guide du pays, que je connaissais et dont j'avais mis déjà le courage et l'expérience à l'épreuve. Je l'avais chargé de trouver un de ses collègues pour mon compagnon : il nous amena Édouard Feuz. Nous n'eûmes qu'à nous féliciter de leurs services.

Le lendemain 24, nous déjeunons promptement et nous prenons le train pour Lauterbrunnen. Nous ne nous y arrêtons pas : nous traversons le torrent et gravissons les pentes gazonnées qui conduisent à la Petite-Scheideck. La chaleur était torride, ce fut peut-être le moment le plus pénible de notre excursion. Nous ne tardons pas à découvrir la cascade du Staubbach et sa chute supérieure, la vallée de Lauterbrunnen, le Breithorn et Interlaken là-bas, au fond de la vallée que nous avons quittée il y a de cela trois heures environ.

Arrivés sur les hauteurs de la Wengernalp, nous sommes témoins de toute une série d'avalanches. A de courts intervalles, d'une hauteur de plusieurs centaines de mètres, d'énormes séracs tombent entraînant avec eux de formidables masses de neige. Le bruit de la chute longuement répercuté est effrayant : la masse réduite en poussière semble s'arrêter un instant, puis la voilà bondissant, tantôt enjambant des rochers, tantôt semblant se perdre dans quelque énorme crevasse, et s'étendre enfin longuement pour reparaître au bas, comme fatiguée de sa course vertigineuse.

Nous entrons à l'hôtel Bellevue ; le brouillard qui s'élève épais de la vallée de Grindelwald nous empêche de voir les cimes de la Jungfrau, du Mönch et de l'Eiger. Une éclaircie : devant nous se dresse une masse puissante, qui semble prête à nous écraser : dans le demi-brouillard qui reste, une longue paroi prend des proportions fantastiques. C'est l'Eiger, que nous escaladerons demain.

#### ASCENSION DE L'EIGER (3,975 MÈT.)

Comme le Cervin, longtemps l'Eiger fut réputé inaccessible, tant ses parois, des différents points d'où on les examine, paraissent abruptes et escarpées.

Vu de l'hôtel Bellevue à la Petite-Scheideck, il se dresse



majestueusement en pyramide rocheuse dominant le spectateur d'une hauteur de 1,800 mètres. On aperçoit deux de ses faces : l'une d'elles, la face Nord-Ouest, descend à pic jusqu'aux riants pâturages d'Alpigeln, dont la couleur contraste d'une façon bizarre avec celles de la paroi monumentale ; l'autre face, celle qui regarde la Wengernalp, quoique recouverte de glaces et de neige en grande partie, ne paraît pas être accessible.

C'est en 1858 que l'Eiger fut gravi pour la première fois : un jeune Irlandais, M. Richard Barrington, a l'honneur de cette ascension. Dans une conversation avec un membre de l'Alpine Club à Grindelwald, il parlait avec quelque dédain du sport des escalades. Ces propos, à lui qui n'avait jamais fait d'ascension, ne laissèrent pas d'étonner ses auditeurs : relevant leur défi, il se fit fort d'escalader l'Eiger. Dans les environs il trouva quatre jeunes chasseurs de chamois pour l'accompagner : Christian Almer, l'un d'eux, devait devenir plus tard un des premiers guides de toute la Suisse. A son départ, la population murmura : on l'accusait de conduire quatre braves gens à une mort certaine. Il se mit en route, mais dès les premières difficultés ses compagnons perdirent courage et voulurent rebrousser chemin. Vaillamment alors il se mit à leur tête, et son énergie fut si entraînante que personne ne songea plus à reculer. Et lui qui n'avait jamais gravi de montagne devint le guide de ses guides, il conduisit la petite troupe sur ce sommet réputé inaccessible : j'offre son exemple à tous ceux qui proclament l'impossibilité de s'attaquer sans guides aux grandes cimes.

La route qu'avait prise M. Richard Barrington (arête faisant face à l'hôtel Bellevue) fut suivie jusqu'en 1875. Cette année-là, M. Foster, après s'être frayé un passage au travers des séracs que l'on aperçoit sur la paroi située entre l'Eiger et le Mönch, atteignit l'Eigerjoch d'où il gagna une arête de glace très aigüe, qui le conduisit jusqu'au

sommet. Cette nouvelle route, quoique plus longue que la précédente, était relativement plus facile.

L'ascension a encore été tentée bien des fois par l'arête Nord, située en face de Grindelwald. En 1885 seulement, un touriste autrichien, M. von Küffner, a pu suivre cette arête à la descente.

Nous décidâmes avec nos deux guides de gravir la montagne par la première route, car n'étant pas encore très entraînés, il était essentiel, avant d'entreprendre l'ascension du Grand-Schreckhorn, comme nous en avions l'intention, de bien nous rendre compte de ce que nous étions capables de faire. (Mon compagnon M. Masson n'avait encore jamais fait de grandes ascensions.)

A 1 heure du matin, le 25 juillet, Hässler vint nous réveiller : nous fûmes prêts en quelques minutes et, après avoir déjeuné, nous quittions l'hôtel Bellevue à 2 heures.

Un spectacle splendide s'offrait à nos yeux. En face de nous la Jungfrau, le Mönch et l'Eiger détachant sur le ciel pur leurs longues silhouettes; la pâle clarté des étoiles qui scintillent innombrables donne à la neige et aux glaciers des tons éclatants nettement tranchés par les teintes foncées des rochers. Il faisait froid. Mais les merveilles que nous admirions nous faisaient oublier la température.

Le sentier sur lequel nous nous étions engagés, après s'être incliné vers l'Ouest, nous conduisit en une heure jusqu'à une ancienne moraine. Nous la franchissons à la lueur de la lanterne que porte Hässler, pour arriver à une énorme coulée de neige d'avalanche d'une inclinaison croissante. Cette neige, dont la surface est gelée, nous permet de gravir facilement cette pente : bientôt nous atteignons un banc calcaire, que nous pourrions éviter en passant par un étroit couloir, chemin naturel des avalanches; par prudence nous gravissons le banc

calcaire, dont l'escalade, d'ailleurs, ne présente aucune difficulté.

A ce moment le jour se lève ; nous éteignons notre lanterne, et la cachons dans une anfractuosité du rocher. Le coup d'œil est alors des plus curieux : nous dominons les rochers du Rothstock, dont la masse imposante se confond avec l'Eiger depuis l'hôtel Bellevue : d'ici ils ont un aspect étrange avec leurs assises régulières en retrait. Les escarpements du M nch et de la Jungfrau commencent à s'éclairer des premières lueurs de l'aurore, tandis que dans les vallées avoisinantes règne encore l'obscurité.

A ce moment-là commence réellement l'ascension de l'Eiger. Nous nous attachons avant d'attaquer une longue paroi de neige et de glace haute de 300 mètres environ. Hässler, qui marche en tête de la caravane, place qu'il conservera tout le temps de l'ascension sans faiblir un instant, ne tarde pas à être obligé de tailler des pas et, après une montée d'une heure environ, nous arrivons à des parois abruptes nous paraissant, à moi et à mon compagnon, absolument infranchissables. C'est le début d'une longue escalade à travers des assises calcaires recouvertes de verglas, nous obligeant à n'avancer que l'un après l'autre avec les plus grandes précautions. La chute de l'un de nous serait fatale pour toute notre caravane. Nous arrivons à l'arête Nord-Ouest d'où nous contemplons   2,000 mètres au-dessous de nous la vallée de Grindelwald. Nous suivons encore l'arête quelques instants, et, le trajet n'étant point trop difficile, nous pouvons admirer de temps en temps le superbe panorama qui se déroule à nos yeux : d'un côté Grindelwald et sa riante vallée, de l'autre les formidables escarpements du M nch et de la Jungfrau : d'ici on peut les examiner et se rendre compte des difficultés que l'on doit éprouver pour gravir ces montagnes par ce versant.

L'ascension devient soudain périlleuse, car nous nous

**L'Eiger, vu de la Petite-Scheideck, dessin de Taylor, d'après une photographie.**



trouvons aux prises avec de nouveaux rochers verglassés, sur lesquels les mains et les pieds trouvent à peine prise. Partout des rochers polis, inclinés à 60°, et pour les franchir nous devons nous livrer à une véritable gymnastique; heureusement la corde est là pour nous donner sinon de la sécurité, du moins de l'assurance.

A 10 heures nous arrivons à une sorte de petite plateforme qui est le seul endroit où l'on puisse s'asseoir et déjeuner à peu près confortablement. En face de nous la cime de l'Eiger se dresse en une superbe pyramide de glace, et l'on peut voir nettement le chemin que l'on aura à suivre jusqu'au sommet.

De la masse de la montagne émerge une énorme corniche de glace, tantôt large, tantôt étroite, sans cesse profondément échancrée, et au fond de ces échancrures on aperçoit de longues stalactites de glace, formant une dentelure immense.

Après une demi-heure de halte, nous repartons le long de cette corniche. Hässler taille des degrés énormes dans la glace : les morceaux qu'il détache disparaissent en quelques secondes, vertigineusement projetés le long de la paroi de glace, et nous montrent clairement le chemin que notre petite troupe suivrait si l'un de nous venait à faire un faux pas. L'inclinaison de cette pente ne tarde pas à devenir extrême; puis elle s'adoucit quelque peu avant d'arriver au sommet pour n'avoir plus que 40° environ : après nos efforts, c'est un soulagement.

A midi un quart, un cri de joie et d'admiration s'échappe de nos poitrines : nous étions au sommet de l'Eiger.

Le ciel était pur du côté de la plaine suisse et de la Savoie. Seuls le Mont-Rose, le Cervin et leurs satellites nous étaient cachés par d'épais nuages. La vue était des plus grandioses : à nos côtés le Mönch, qui maintenant a pris l'aspect d'un cube irrégulier; derrière, la pointe rocheuse de la Jungfrau; au-dessous de nous le glacier de

Viesch-Grindelwald, dont une grande partie nous est cachée par une corniche de glace énorme d'une solidité douteuse. Nous allons chacun à notre tour sur cette corniche contempler le gouffre béant qui s'ouvre sous nos pieds.

Nous restâmes à peine vingt minutes au sommet, et n'était le plaisir que nous avions à nous montrer sur la cime de la montagne, nous qui les premiers l'avions gravie cette année après des tentatives infructueuses, nous fussions partis beaucoup plus vite. Le panorama était splendide, mais ce n'était qu'avec la plus grande difficulté que nous nous tenions sur ce sommet.

A midi 40 min., la descente commença. Hässler, de tous le plus solide, prit, sans se faire prier, le poste de l'arrière-garde, incontestablement le plus dangereux. Nous marchions tournés vers la pente, car, avec une inclinaison pareille, il ne fallait pas songer à descendre la face en avant; parfois, quand notre regard quittait la paroi glacée, nous apercevions au-dessous de nous la vallée de Grindelwald d'un côté, et de l'autre le couloir de glace. Le sentiment de la conservation dominait le sentiment esthétique, aussi était-ce rarement que nous jetions les yeux sur les environs, tout occupés de faire dans les moins mauvaises conditions possible un chemin fort périlleux.

Après une heure et demie, nous arrivions aux rochers où nous avions déposé nos sacs à la montée, n'emportant au sommet que la bouteille traditionnelle pour mettre la carte. Quelques minutes d'arrêt seulement, et nous repartons, car le jour s'avance et nous ne tenons pas à coucher dans la montagne sur ces rochers.

Nous suivons la route prise à la montée, mais elle a changé d'aspect. Le verglas a fondu, et nous sommes souvent obligés de passer au-dessous de l'eau de petits torrents suspendus aux anfractuosités du rocher. Nous arrivons bientôt aux pentes de neige, où nous nous détachons, puis à la vieille moraine et aux pentes gazonnées

de la Petite-Scheideck. Il était 8 heures et demie quand nous rentrions à l'hôtel. On était un peu inquiet de notre sort, car notre ascension avait pris plus de temps que l'on n'en met ordinairement. Le retard était dû au peu d'habitude qu'avait M. Masson des escalades de rochers : il avait suppléé à son inexpérience par beaucoup d'entrain et d'énergie.

Le lendemain matin nous quittions l'hôtel de la Petite-Scheideck pour nous engager dans les ravissants sentiers du Wergisthal, qui en deux heures nous conduisirent à Grindelwald. Durant cette promenade, malgré la beauté du panorama qui se déroulait devant nous, nous ne pouvions détacher nos regards de la merveilleuse pyramide, se dressant à nos côtés, et au sommet de laquelle la veille à pareille heure notre petite troupe se trouvait réunie.

Nous passâmes le restant de notre journée à visiter Grindelwald et ses environs, et, après une nuit de repos, nous repartions le 27 juillet au matin pour aller coucher à la cabane de la Schwarzeck et de là tenter l'ascension du Grand-Schreckhorn.

Le temps, qui toute la journée avait été superbe, s'était légèrement couvert à la tombée de la nuit : quand nous nous réveillâmes à minuit, après avoir passé quelques heures très confortablement logés dans la cabane du Club Alpin Suisse, il neigeait abondamment.

Nous entreprîmes quand même l'ascension, enhardis par notre premier succès ; mais malheureusement, une heure à peine avant d'atteindre le sommet, nous nous trouvions dans la nécessité de battre en retraite, vaincus que nous étions par de véritables tourmentes qui à chaque instant menaçaient de nous enlever.

Nous étions de retour à Grindelwald le soir à 8 heures, enchantés, malgré notre échec, de la superbe course que nous venions de faire et qui à juste titre passe pour une des plus belles et des plus intéressantes de l'Oberland.



Je reconduisis M. Masson jusqu'à Lausanne, et, après avoir pris congé là de cet aimable compagnon de route, je gagnai le 1<sup>er</sup> août Sion, où MM. André et Pierre Puiseux m'avaient donné rendez-vous.

Le lendemain matin nous prenions place dans un méchant véhicule qu'on décore pompeusement du nom de diligence, et nous filions sur Évêlène.

C'est un gros bourg curieux, qui a conservé les habitudes anciennes du Valais. Il est bâti entre les Pics de Vouasson et de Sasseneire. Au fond de la vallée, on voit les Dents de Veisivi, à côté le glacier tourmenté de Ferpècle, puis la Dent-Blanche, dominant le tout, à la fois gracieuse et majestueuse.

Il est midi : la chaleur est torride; nous attendons quelque temps avant de partir pour Arolla.

Pendant une heure, nous suivons une route dénudée qui nous conduit à Haudères, et là, quittant le chemin qui conduit à Ferpècle et au col d'Hérens, nous nous engageons dans un sentier qui nous mène à l'hôtel du Mont Collon, à travers la vallée d'Arolla. Au fur et à mesure que nous nous élevons, nous apercevons des mayens (chalets) dont le nombre croît toujours, échelonnés au-dessus d'Évêlène et d'Haudères. De légers nuages se sont levés, ils dérobent à nos yeux les plus hautes cimes qui nous entourent; de temps en temps des éclaircies se produisent, qui nous permettent d'admirer tour à tour les Dents de Veisivi, la Dent Perroc, et la gracieuse petite Aiguille de la Za.

Après deux heures de marche le long d'un sentier agréablement varié, nous arrivons aux mayens de Satarma. Nous avons très chaud, et, pour nous délasser, sur le conseil de M. Puiseux, nous nous plongeons une minute dans le torrent glacé qui descend du joli petit lac Bleu de Lucel. L'effet est immédiat, nous voilà plus dispos que jamais et capables d'entreprendre les plus longues courses, si le jour n'était pas à son déclin.

Pendant tout le reste de mon voyage, toutes les fois que je me sentais très las, je recommençais à me jeter dans quelque torrent glacé, pour en sortir avec des forces nouvelles. Je recommande à mes collègues cette méthode, dont je ressentis tous les bienfaisants effets.

Remis en marche, au bout d'une heure nous étions à l'hôtel du Mont Collon, où nous attendaient MM. André et Édouard Michelin, MM. Bernard et Marc Wolff.

C'est dans cet hôtel, cosmopolite s'il en fut, où l'on rencontre des touristes de toutes les nationalités et de toutes les langues, et fort peu de gens sédentaires, que nous établissons notre quartier général : prêts à commencer dès le lendemain nos courses à travers la montagne, sans guide, bien entendu.

#### ASCENSION DE LA GRANDE-DENT DE VEISIVI (3,425 MÈT.)

Le lendemain, à 4 heures, quand je me réveillai, il pleuvait : de fort méchante humeur, je me remis au lit, après avoir été regarder à la fenêtre. Mais je ne pus me rendormir. A 6 heures, M. Puiseux vint frapper à ma porte.

« Quel triste temps, lui dis-je en lui serrant la main. Qu'est-ce que nous allons pouvoir faire aujourd'hui ?

— Une ascension, parbleu !

— Par cette pluie et ce temps couvert ?

— Pourquoi pas ? »

Et M. Puiseux, qui m'a souvent vanté les courses par le mauvais temps (quand les ascensions sont peu difficiles) pour le charme spécial qu'elles présentent, me le rappelle en quelques mots.

« On y voit assez pour se conduire, et c'est toujours de l'imprévu. Longtemps l'horizon est borné : soudain, une éclaircie, et tout un panorama vous apparaît ; un nouveau nuage, plus rien ; une nouvelle éclaircie, un nouveau

point de vue ; bref, une suite de changements à vue, dont le caprice des nuages est le machiniste. »

Il prêchait un converti ; je partis gaiement sous la pluie battante. MM. Pierre et André Puisseux et moi nous prenons la route que nous avons suivie la veille jusqu'aux mayens de Satarma : nous y arrivons en quarante minutes.

Nous traversons le torrent et nous nous engageons sur les éboulis de la Dent Perroc.

La pluie, qui s'était arrêtée un instant, redouble soudain, et nous devons nous abriter sous un énorme sapin avant de gagner Zarmine.

Après l'averse, une légère éclaircie, et nous apercevons les formidables escarpements de la Dent Perroc, seule découverte quand les nuages cachent le restant du paysage.

De l'autre côté de la vallée le ravissant petit lac Bleu de Lucel, turquoise lumineuse attachée aux flancs de la montagne ; au second plan le sommet des Aiguilles-Rouges est toujours enveloppé de nuages épais.

Il est 8 h. 55 min. quand nous arrivons à l'Alpe de Zarmine, d'où nous gagnons le col de ce nom sur un éboulis de pierres énormes en deux heures, après nous être arrêtés quelque temps pour déjeuner (11 h. 20 min.).

Au col, toutes les pierres sont recouvertes de neige fraîche facilitant la marche tant que la pente n'est pas trop accentuée. Quand elle devient plus rapide, nous jugeons prudent de nous attacher. Une grande plaque de rochers se présente : l'escalade est difficile ; en vain M. Puisseux, qui est monté sur mes épaules, cherche quelque anfractuosité de rocher où s'accrocher ; il ne la trouve pas, redescend, contourne l'obstacle, en se glissant d'une saillie à l'autre au-dessus d'un précipice effrayant. C'est le seul passage un peu difficile que l'on rencontre jusqu'au sommet ; nous l'atteignons en grim pant d'étroites cheminées presque verticales, nous servant des pieds, des genoux et des mains.

Nous sommes dans le brouillard et nous ne distinguons à peu près rien. Nos vêtements encore humides nous défendent mal du froid. Nous ne regrettons point pourtant notre ascension : les soudaines apparitions du paysage environnant nous ont dédommagés de notre peine et, si fugitive qu'ait été l'impression, elle a été profonde : nous recommencerons.

1 heure. Après avoir déposé nos cartes dans une bouteille, nous redescendons par le même chemin. Le mauvais pas est franchi maintenant sans trop de difficultés. Nous regagnons le col, puis, à 4 heures et demie, l'Alpe de Zarmine.

Il est 6 heures un quart, quand nous retrouvons à l'hôtel du Mont Collon nos autres compagnons de route, désolés de n'avoir pas voulu nous suivre.

#### ASCENSION DE L'AIGUILLE DES DOVES-BLANCHES

(3,662 MÈT.)

Ce jour-là, 3 août, nous voulions faire l'ascension de l'Aiguille des Doves-Blanches. C'est le plus haut sommet de la muraille qui s'étend de l'Aiguille de la Za jusqu'à la Maya. Dans la même course nous espérions gagner l'Aiguille de la Za, dont le profil élégant nous avait séduits dès notre arrivée à Arolla. Des obstacles imprévus nous obligèrent, faute de temps, à renoncer à cette seconde partie de notre dessein.

Il était 4 h. 10 min. quand nous quittâmes l'hôtel ; notre petite troupe, au grand complet, se composait de sept personnes. La montée qui s'effectue à travers des mélèzes est pénible et sans cesse nous devons nous arrêter. Vers 7 heures nous faisons halte auprès d'un rocher énorme, le long duquel suinte de l'eau provenant de quelques plaques de neige. En face de nous, de l'autre côté de la vallée, les montagnes se dressent dorées par les premiers rayons du soleil ; même les moins élevées se sont offert le luxe d'une

couche de neige qui va fondre avant midi. Nous atteignons vers 8 h. 25 min. la crête de la Maya (3,100 mè.). Mais les rochers sont alors devenus glissants, et nous jugeons prudent de nous attacher.

Nous formons deux cordées. A l'une, M. André Puiseux et moi ; M. Pierre Puiseux dirige l'autre.

La route est d'abord relativement bonne ; des rochers excellents.

Nous ne tardons pas à atteindre le glacier des Doves-Blanches, d'où nous pouvons examiner tout à notre aise l'Aiguille de la Za.

Après l'avoir traversé, nous arrivons à la bergschrund, et nous nous engageons dans le couloir de glace qui mène directement au sommet. Malheureusement la couche de glace est très mince et très dure, et c'est avec la plus grande difficulté que nous arrivons à tailler des pas. En dessous de nous, un précipice de plusieurs centaines de mètres, où va rouler la glace détachée par notre piolet.

Après deux heures d'efforts, nous n'avons pas sensiblement avancé : inquiets, nous nous arrêtons un instant, tous échelonnés les uns au-dessous des autres dans ce couloir, et nous cherchons si, dans la petite troupe, quelqu'un ne parle pas de retourner en arrière ; pas un ne songe à battre en retraite, et la montée continue.

Enfin nous arrivâmes au sommet (2 h. 10 min.). Le premier rendu poussa un cri d'admiration que le second répéta bientôt : ceux qui étaient échelonnés dans le bas, impatients de voir le spectacle, maugréaient, accusant le précédent de ne pas avancer assez vite. Et, de fait, il était splendide, ce panorama : nombre de pics, et des plus célèbres des Alpes, étaient devant nous, et comme nous étions arrivés là avec nos seules forces, sans guides, un certain sentiment de fierté redoublait notre enthousiasme.

Il est 2 heures passées, trop tard pour tenter l'escalade de l'Aiguille de la Za.

Aiguille de la Za et Aiguille des Doyes-Blanches, vue prise du sommet de la Roussotte; dessin de Taylor,  
d'après une photographie de M. Chambrelet.



Au lieu d'aller gagner directement le glacier de Bertol, nous obliquons à gauche et descendons par des rochers : nous sommes au bout de peu de temps dans un couloir rempli de neige d'avalanche sur laquelle se dessinent de longs sillons tracés par les pierres détachées des rochers supérieurs ; pour éviter tout accident, nous glissons avec une rapidité extrême et nous ne tardons pas à apercevoir des traces sur le glacier : ce sont celles de touristes qui ont dû faire l'ascension de l'Aiguille de la Za.

Tournant à droite, nous passons par le col de Bertol, passage difficile. Le long d'une vraie muraille, nous descendons avec précaution, enfonçant nos pieds et nos mains dans la neige ; le passage rappelle en petit celui du col de Moming représenté dans l'ouvrage de Whymper. De longues glissades interrompues par le passage de plusieurs crevasses nous amènent rapidement jusqu'au plan de Bertol, où nous nous reposons quelques instants.

La soirée est superbe, et, par ce beau soleil couchant, toutes les cimes environnantes nous paraissent plus belles que jamais.

Nous descendons au glacier d'Arolla par le ravin le plus à gauche, sur une pente pierreuse, juste en face d'une chute de glace gigantesque.

Nous longeons ce glacier un certain temps, l'escaladons non sans peine, mais de là maintenant la route jusqu'à l'hôtel est facile. Nous rentrons en une heure et demie ; il est 8 heures et demie du soir.

#### ASCENSION DE LA PIGNE D'AROLLA (3,801 MÈT.)

Nous passâmes la journée du lendemain, 4 août, à visiter les environs du Mont Collon, que nous ne connaissions point. Le matin, M. André Puiseux, rappelé par ses affaires, avait dû nous quitter, à notre grand regret : nous avons



ainsi perdu un camarade aussi agréable compagnon que bon alpiniste.

L'escalade de la Pigne d'Arolla nous tentait : cette montagne est un mamelon de glace situé au fond de la vallée d'Arolla ; son versant Nord, en face de l'hôtel du Mont Collon, est taillé à pic, tandis que les autres côtés présentent une inclinaison modérée.

Ce jour-là, nous cherchâmes à nous rendre compte si, par le glacier et le col de Zigiorenove, la route était praticable. Le résultat de notre exploration sur ce glacier jusqu'aux premières chutes de glace fut de nous démontrer que par cette route nous n'étions point sûrs d'arriver au sommet : il faut monter par une chute de glace très tourmentée, où les séracs se dressent nombreux, obligeant à chaque instant le touriste à se frayer un passage au milieu d'eux. Nous résolûmes de prendre un chemin plus fréquenté.

Le 5 août, nous quittions l'hôtel du Mont Collon à 3 h. 40 minutes. Nous nous engageons sur le sentier qui conduit au glacier d'Arolla, et le suivons jusqu'au second pont ; nous l'abandonnons et tournons au Nord d'une vieille moraine pour nous engager dans une sorte de petit ravin dans la direction du Sud-Ouest. Une nuit superbe, très claire, malgré l'absence de la lune ; nous arrivons à nous diriger sans trop de difficultés.

A quelques centaines de mètres, nous apercevons la lueur vacillante d'une lanterne : des touristes nous ont devancés. Comme bien vous pensez, nous eussions été désolés de paraître nous servir d'une route frayée déjà par quelqu'un ; d'ailleurs, nous n'étions pas fâchés de montrer aux guides de profession, qui semblaient nous accuser de faire des courses tronquées, que nous savions, sans leur secours, arriver jusqu'aux sommets.

Pour les devancer, nous coupons au court, et, au bout de trente minutes, arrivons à des rochers qui dominant Arolla.

**Figue  
d'Arolla.**

**Mont-Blanc  
de Cheillon.**

**La Figue d'Arolla et le Mont-Blanc de Cheillon, vue prise du sommet des Doves-Blanches, dessin de Slom,  
d'après une photographie de M. Chambrelent.**



A ce moment, le jour se lève : nous suivons la moraine, qui conduit jusqu'à des rochers aux parois escarpées (5 h.). Nous descendons la moraine à gauche : on prend pied sur un petit plateau de neige faisant suite au grand glacier de Pièce. Ici, nous nous attachons et cheminons à travers d'immenses champs de neige, que nous ne quitterons plus jusqu'au sommet. Cette neige est encore glacée à la surface, et nous rend la marche relativement commode. La petite troupe qui nous devançait tout à l'heure est maintenant loin derrière nous ; une autre arrive. A notre droite se dressent les rochers de Vuibez, du haut desquels une bande de chamois, rangés sur la crête, nous regardent.

Nous gravissons le glacier en longeant d'abord le côté Ouest, le long des rochers de Loitecondoi, sur lesquels M. Puiseux, après s'être détaché, va recueillir de l'eau dans une gourde ; où nous sommes, tout est gelé, et nous risquons de manquer d'eau pour notre déjeuner. Nous contournons une superbe chute de glace et nous grimpons obliquement le long du glacier jusqu'au col, que nous atteignons à 6 h. 55 min. sans difficulté.

La vue est superbe.

Nous nous installons pour déjeuner sur quelques saillies de rochers ; là, les deux petites troupes aperçues pendant la montée nous rejoignent. La première se compose de MM. Thury, Montandon et Leroy, membres du Club Alpin Suisse, de la Section de Genève ; la seconde arrivée est celle que nous avons devancée en route : nous nous expliquons la lenteur de sa marche, quand nous voyons le principal personnage, un gros homme bedonnant, que sa fille, son fils et deux guides traînent avec effort. A notre salut, ils répondent à peine. Après quelques mots aimables échangés avec les Genevois, qui, comme nous, vont à la Pigne, et qui gagneront ensuite Chermontane, nous continuons notre ascension.

Notre route est alors semée de crevasses. A un moment donné, lorsque M. Puiseux veut sonder un des ponts de neige jetés sur une des plus larges fissures, son piolet ne trouve pas de résistance. Afin de nous éviter un trop long détour, M. Puiseux use d'une vieille recette empruntée à un volume de *Peaks, Passes and Glaciers*. A petits coups, il frappe avec son piolet sur le pont de neige qui, peu à peu, devient compact et assez résistant pour nous permettre de passer avec beaucoup de précautions, c'est vrai, mais pourtant de passer.

Nous ne tardons pas à atteindre une pente de glace vive, assez inclinée, où nous sommes obligés de tailler des pas en montant de flanc. Ce mauvais passage franchi, nous tournons à droite et nous accélérons notre allure, car la neige s'amollit sous nos pieds, et, si nous tardons, nous allons enfoncer tellement que notre marche va devenir très pénible. Sous un soleil qui darde d'aplomb, nous arrivons au sommet à 9 h. 50 minutes.

Le ciel est d'une pureté parfaite. Tout l'état-major des cimes alpines est à son poste. Mais nous ne leur accordons pas une longue attention, tant nous sommes fascinés par la vue du précipice cuirassé de neige qui s'ouvre vers le Nord.

Les Suisses nous rejoignent; nous nous retournons alors et nous apercevons bien au-dessous de nous l'autre petite troupe en détresse : le gros bonhomme est sur le dos, violemment atteint du mal de montagne; sa famille et les guides empressés lui prodiguent leurs soins. A la descente, quand nous le retrouverons, il nous jurera qu'il ne s'est jamais si bien porté.

Un dernier regard sur le grandiose panorama qui nous entoure, et nous redescendons. Pour éviter de refaire la même route, nous prenons par les glaciers de Breney et de Cheillon. La neige est amollie, mais les pentes nous permettent de faire des glissades nombreuses. Sur le tra-

jet, quelques crevasses : nous les franchissons sans trop de difficultés, un certain nombre en glissant à toute vitesse sur les ponts de neige qui les recouvrent en certains endroits. Le Mont-Blanc de Cheillon dépassé, une plaine de glace ondulée nous amène au fameux passage connu sous le nom de Pas des Chèvres : c'est une longue muraille, armée de roches lisses en saillie, d'une hauteur de 20 mètres. Grâce à quelques anfractuosités du rocher, dans lesquelles on peut engager le piolet, la franchir est l'affaire de quelques minutes.

Là, nous trouvons un gazon sur lequel nous nous étendons tranquillement, peu soucieux de rentrer d'aussi bonne heure à l'hôtel. Après deux heures de repos, nous reprenons la descente, agrémentée au passage d'un bain dans le torrent. Je ne me rappelle pas en avoir pris un meilleur de ma vie.

Au moment d'arriver à l'hôtel, nous retrouvons nos touristes de circonstance, qui sont décidément obsédants : leur troupe est augmentée d'une mère de famille et de deux autres rejetons. Le père, complètement remis du mal de montagne, a repris un air digne et patriarcal. A peine en croyons-nous nos yeux quand nous le voyons, suivi de tout son monde, enfler d'un pas alerte la route d'Évolène.

#### ASCENSION DU MONT-BRÛLÉ (3,621 MÈT.)

Notre course à la Pigne d'Arolla ne nous avait point fatigués ; aussi résolûmes-nous aussitôt de tenter le lendemain l'ascension du Mont-Brûlé, dont nous n'avions vu encore que la silhouette dans le lointain.

Quand nous quittâmes l'hôtel du Mont Collon le 7 août à 4 h. 15 min., un léger brouillard couvrait dans le lointain quelques cimes. Cependant le soleil se levait, dorant à perte de vue les plus hauts sommets, tandis que le versant occidental des montagnes restait dans l'ombre. A

5 heures, nous étions au glacier d'Arolla ; nous le suivons avec facilité, car il n'est crevassé nulle part : on se croirait sur une route, sauf la poussière.

Arrivés au pied du Mont Collon, nous en longeons les escarpements en montant sur une mauvaise moraine et des débris d'avalanches pendant une heure. Partout le Mont Collon est sillonné de ravines, route naturelle des avalanches ; il est 6 heures un quart quand nous arrivons au plateau supérieur du glacier d'Arolla.

Au fur et à mesure que nous avançons, le spectacle devient plus imposant : d'un côté la masse énorme du Grand-Collon, de l'autre les sauvages dentelures des Bouquetins, dont l'ombre est projetée très nettement sur le glacier : nous en profitons.

Nous sommes sur un vaste névé, qui s'étend à l'origine du glacier d'Arolla entre l'Évêque, le Mont-Brûlé et les dents des Bouquetins, formant un cirque neigeux aux proportions fantastiques. Au milieu de cette immense plaine d'une blancheur immaculée, un seul point noir : c'est un roc isolé, le seul que l'on rencontre jusqu'au col du Mont-Brûlé, qui est encore loin.

La pente commence à s'accroître : nous ne tardons pas à distinguer d'énormes crevasses au milieu desquelles il va falloir nous engager ; par prudence nous nous attachons et gagnons ainsi l'îlot rocheux qui attirait nos regards ; il est 7 h. 50 minutes.

Une courte halte s'impose ici ; j'en profite pour photographier quelques points de vue qui me paraissent intéressants.

La route est maintenant plus malaisée ; il nous faut traverser des champs de neige où nous enfonçons jusqu'aux genoux. Le soleil déjà chaud ramollit la neige, et les difficultés du passage de la bergschrund en sont doublées ; à peu près partout en effet le piolet traverse les ponts de neige, insuffisamment solides pour nous porter.

Vue du Mont-Brûlé, prise du glacier de Za de Zan, dessin de Slom, d'après une photographie de M. Chambrelent.





Enfin, M. Pierre Puiseux se hasarde sur l'un d'eux, et parvient à le traverser; nous le suivons, solidement attachés, et chacun attentif au mouvement de celui qui le précède.

La pente s'accroît, la neige devient plus épaisse, et ce n'est qu'à 9 heures et demie que nous arrivons au col du Mont-Brûlé.

Là, un des plus beaux spectacles que j'aie jamais vus : les montagnes s'arrêtent à pic sur la Valpelline; au bas les troupeaux paissent et la nature qui, à quelques kilomètres de là, est tourmentée, devient soudain calme : on rêve de Virgile et des Églogues après avoir rêvé de combats de géants.

Après quelques moments d'arrêt, nous commençons à escalader les rochers formant l'arête du Mont-Brûlé; nous nous tenons constamment sur le côté Est de cette crête. Point de passages très difficiles, mais partout des rochers pourris, cédant sous nos pieds, qui ne nous permettent qu'une ascension très lente. Circonstance aggravante, nous sommes attachés tous les six à la même corde, et moi, qui suis en queue, je reçois parfois d'énormes cailloux. M. Puiseux, qui tient la tête à 25 mètres plus haut, s'en inquiète, et tous ensemble nous cherchons le moyen de parer à cet inconvénient. Nous n'avancons que chacun à notre tour. Nous trouvons ensuite un peu de glace; elle nous oblige à tailler des pas et ce n'est qu'à 1 heure et demie que nous arrivons au sommet.

Toutes nos facultés avaient été tellement absorbées par l'escalade de ces rochers, que nous n'avions point aperçu de gros nuages qui s'étaient levés. Nous étions persuadés que nous pourrions admirer de ce sommet la Dent d'Hérens, entrevue gracieusement splendide depuis le col du Mont-Brûlé. Nous ne distinguons qu'une chaîne de rochers très escarpés s'en allant mourir vers le Sud, d'où ne se détache aucune hauteur pouvant former un sommet isolé,

puis des épaulements de neige que nous dominons et qui nous séparent du col de Collon.

Peu désireux de reprendre la même route, nous entreprenons de suivre cette longue crête de neige qui se dirige vers l'Ouest, en formant au passage un sommet secondaire (3,576 mèt.). La pente, qui d'abord est très raide, nous oblige à tailler des pas, puis elle s'adoucit un peu ; mais le brouillard, qui ne nous avait pas quittés depuis le sommet, devient si intense que force nous est de nous arrêter vingt minutes environ pour ne pas nous égarer.

Ce fut là le seul incident de la descente : grâce à notre carte et aux quelques rochers dont nous apercevons la silhouette, nous pûmes nous rendre compte de l'endroit où nous étions et gagner ainsi facilement le col de Collon (3,130 mèt.).

Heureux d'être sortis de cette position délicate, nous pressons notre marche sur les névés unis d'Arolla, et nous rentrons à l'hôtel du Mont Collon à 7 heures et demie.

Je pourrais étendre encore ce récit ; la tentation est grande de s'attarder à de si agréables souvenirs. Mais l'hospitalité de l'*Annuaire* a des bornes. Il s'agit maintenant de conclure.

Le lecteur qui aura bien voulu me suivre jusqu'ici aura vu que j'ai pratiqué l'été dernier, à peu de jours d'intervalle, les courses avec guides et les courses sans guides. J'ai pu comparer, et ma comparaison s'est trouvée tout à l'avantage des dernières.

Je veux bien qu'il y ait imprudence grave à entreprendre sans guide certaines courses justement réputées dangereuses, à s'aventurer seul sur un glacier recouvert de neige ; il n'en reste pas moins vrai que, dans bien des cas, le touriste peut trouver dans son propre jugement, dans sa propre énergie, tous les éléments désirables du succès.

Vous est-il arrivé de visiter un musée sous la conduite d'un *cicerone*, et, si vous l'avez fait, en avez-vous retiré grand fruit? Votre mentor de circonstance vous a conduit partout; devant chaque objet précieux, ou réputé tel, il vous a récité une phrase apprise par cœur et vous a mené plus loin, le plus souvent sans vous avoir laissé le temps d'admirer une merveille. De votre visite, rien ne vous reste, et, si vous avez envie de connaître quelque chose, vous vous trouverez dans la nécessité d'aller revoir seul ce que vous avez déjà vu avec votre gardien. Le même fait se produit trop souvent dans la montagne pour les courses entreprises avec des guides.

Je n'étonnerai personne certainement en disant que tout l'intérêt d'un site est perdu pour des gens qui l'ont déjà vu cent fois. Avez-vous envie de gravir un sommet, le guide vous y mènera par le chemin le plus rapide, c'est son intérêt de gagner le plus de temps possible; il vous permettra de vous arrêter aux endroits qu'il est de convention d'admirer — quelques instants seulement. Rencontrez-vous quelque coin qui vous plaise? Impossible de vous attarder, si le plaisir que vous éprouvez n'est pas dans le programme du guide. Pour manger, il a son heure, ce sera la vôtre; et il en sera de tout ainsi. Le guide tend par la force des choses à prendre sur celui qu'il dirige une autorité despotique. A qui fera-t-on croire que le plaisir du voyage s'en trouve augmenté?

Dieu me garde de médire des guides, qui pour la plupart sont de fort braves gens, et pour mon compte j'ai très souvent eu à me louer de leurs services aussi bien dans les Alpes que dans les Pyrénées. Je reconnais leurs mérites et leur supériorité, ils sont passés maîtres, tandis que nous ne sommes que des élèves. « Ils lisent et nous épelons. » Mieux vaut, ce me semble, épeler le livre que l'on choisit soi-même, mesurer son travail à l'intérêt qu'on y trouve, que d'entendre lire couramment une histoire rebattue

vingt fois, où tout prendra le même aspect et où vous serez entraîné au gré d'une volonté autre que la vôtre !

Avec les guides, dans la montagne, il ne reste guère de place pour l'imprévu, toutes les ascensions prennent un petit air de famille : la part du charme perdu est considérable, pour celui qui aime vraiment la montagne.

Toutes les fois que vous n'aurez pas affaire à des pics notoirement difficiles, tels que les aiguilles du Mont-Blanc et plusieurs autres sommets des Pennines et de l'Oberland, voyagez sans guide ; dès que vous aurez acquis un peu de pratique, tout sera pour vous source de plaisir.

On se sent meilleur et plus fort quand on a vaincu des obstacles. Les difficultés surgiront, soyez-en sûr ; mais vous en triompherez, si vous avez bonne volonté. Vous ne dépendrez que de vous, et votre admiration, qui ne sera point une admiration de commande, ira où vous voudrez.

Si c'est le gracieux et l'élégant qui vous attire, il vous sera loisible de vous arrêter dans quelque joli coin ; aimez-vous au contraire le grandiose, vous satisferez vos préférences. Lorsque le roc se dressera devant vous en masse puissante, quand l'abîme s'ouvrira béant sous vos pieds, quand au loin s'étageront ces cimes glacées sur lesquelles le soleil viendra jeter une clarté éblouissante, qui vous comptera vos moments de plaisir !

Et quand avec vos seules forces vous serez arrivé au but que vous vous êtes assigné, aux hauteurs suprêmes vous sentirez tout le plaisir de la difficulté vaincue. Vous aurez ouvert à votre esprit de nouveaux horizons, à votre ambition une carrière plus vaste, et vous retournerez mieux armé, plus confiant, aux luttes de la vie.

ALPHONSE CHAMBRELENT,

Membre du Club Alpin Français  
(Section de Paris).

## VIII

# EXCURSIONS DANS LA RÉGION NORD-EST

DU DÉPARTEMENT DES ALPES-MARITIMES

(SECTEUR DU 11<sup>e</sup> GROUPE ALPIN)

(PAR M. ÉDOUARD DUJARDIN-BEAUMETZ)

Pendant mon volontariat, au mois de juin 1892, je fus attaché, comme médecin auxiliaire, au 6<sup>e</sup> bataillon de chasseurs alpins (11<sup>e</sup> groupe alpin), pour suivre les manœuvres.

La frontière des Alpes est divisée en un certain nombre de secteurs que doit occuper et défendre chaque groupe alpin, composé d'un bataillon de chasseurs, d'une batterie d'artillerie de montagne et d'une compagnie du génie.

Le secteur du 11<sup>e</sup> groupe est situé dans le Nord-Est des Alpes-Maritimes, et a pour limites, au Nord et à l'Est, la frontière depuis la Cime du Diable jusqu'à la Bevera; au Sud et à l'Ouest, la vallée de la Bevera, le massif de l'Authion et la Cime du Diable.

Aussi je fus à même de parcourir en tous sens tout ce quadrilatère des Alpes-Maritimes, peu visité des touristes, et même des Niçois.

Je séjournai une huitaine de jours à Nice, et je revis avec plaisir ce charmant littoral méditerranéen, cette Côte

d'Azur où, pendant les rigueurs de l'hiver, accourent se réchauffer au chaud et gai soleil du Midi les riches étrangers, et où les malades viennent respirer l'air tiède et réconfortant de la Riviera di Ponente.

Le 16 juin, dès l'aube, nous quittons Nice, pour rejoindre notre secteur.

La route de Nice à l'Escarène, que nous suivons, longe, jusqu'au col de Nice, le Paillon et un de ses affluents. Le voisinage de ce fleuve de pierres n'est guère pittoresque, et ces deux chemins parallèles, l'un la route blanche et poussiéreuse, comme toutes les routes de Provence, l'autre le torrent caillouteux où paissent quelques moutons affamés, à la recherche d'une brindille d'herbe, sont d'une monotonie désespérante. Nous traversons ensuite le col de Nice, et nous arrivons à l'Escarène. Ce village, situé sur le torrent de Lucéram, est en fête. Tous les paysans de la région sont venus vendre des fruits et des légumes. Aussi, des discussions sans nombre s'ensuivent dans un patois sonore et incompréhensible pour les habitants du Nord. Cette animation, cette verve, cette loquacité, nous transportent bien loin de France; on se croirait dans quelque village perdu des Apennins.

Le lendemain, nous partons pour Sospel. Après l'Escarène et le Touët de l'Escarène, le paysage change tout à coup; les montagnes s'élèvent de plus en plus, les vallées se resserrent, et tout prend l'aspect grandiose de la montagne : nous sommes dans les Alpes !

La route parvient, après de nombreux lacets, au col de Braus (999 mèt.), encadré par la Cime du Ventabren (1,094 mèt.) et la Tête de la Lavina (1,109 mèt.). Derrière nous, l'on aperçoit la vallée du Paillon, fermée par le Mont-Gros, sur les flancs duquel est accrochée la calotte blanche de l'Observatoire de Nice. A l'Est, la vue s'étend sur la vallée de la Bevera, abritée, au Nord, par les derniers contreforts du massif de l'Authion. Les toits rouges

de Sospel brillent au soleil et jettent une note gaie au milieu de cette vallée, couverte de prairies et de champs cultivés.

Au lieu de suivre les lacets de la route et de contourner le fort du Barbonet, qui défend la route de Castillon, nous nous dirigeons en droite ligne sur Sospel, par un raccourci rocailleux. Rien n'est plus pittoresque que de voir ces alpins, le béret crânement posé sur la tête, les jambes entourées de molletières de drap, le fusil à la bretelle, et la canne ferrée à la main, descendant à la file en courant au milieu des pierres avec l'agilité des chèvres.

Je n'insisterai pas sur Sospel. En hiver et au printemps, c'est un but de promenade pour les Mentonnais, qui viennent par la jolie route de Castillon.

Le lendemain, troisième et dernière étape dans la vallée de la Roya. Après de nombreux lacets de route, nous arrivons au col de Brouis, dominé par la Cime du Bosc et les pentes gazonnées du Mangiabo (1,826 mèt.). Après un dernier coup d'œil donné sur la mer, dont on aperçoit au-dessus des cimes arides la nappe nacrée, nous descendons dans la vallée de la Roya.

Nous suivons la grande route qui descend sur les flancs arides de la Gonella (1,844 mèt.). Puis le paysage change ; des gradins cultivés s'étagent sur la montagne ; les oliviers paraissent. Nous laissons à notre droite une grande bâtisse à l'italienne, la maison Cacciardi, construite sur une éminence boisée dominant la vallée de la Roya. Plus loin, nous rejoignons la route de Tende à Vintimille, que nous remontons vers le Nord, et nous traversons la Giandola, village situé à 2 kilomètres de Breil, et que l'on peut considérer, vu son peu d'importance, comme un faubourg de cette ville. Deux auberges, un poste de gendarmerie, et trois maisons forment les seules habitations de cette localité, séparée des flancs abrupts de l'Arpette par la Roya.

Au delà, la route suit la rive droite du torrent ; au



niveau du pont de Gemianos, où aboutit un chemin d'exploitation forestière, les deux versants de la vallée se resserrent, et la Roya bouillonne, emprisonnée entre les parois de rochers s'élevant verticalement au-dessus du torrent. La route, percée dans le rocher, suit les moindres méandres de la Roya dans ce défilé pittoresque. Puis la vallée s'élargit de nouveau, et l'on aperçoit, accrochée au milieu des oliviers, sur les flancs de la montagne, à 150 mètres au-dessus du torrent, la ville de Saorge. Nous laissons à droite l'embouchure de la Bendola et, plus loin, l'ancien chemin de Saorge, traversons deux fois la Roya et pénétrons dans un nouveau défilé. Sur la paroi verticale, nous faisant face, se trouve une inscription latine rappelant que ce chemin a été construit par ordre de Charles-Emmanuel I<sup>er</sup>. A la sortie de ce défilé, nous laissons, sur notre gauche, le joli vallon de Cairos, et, sur notre droite, les nombreux lacets de la route carrossable qui conduit à Saorge. Le paysage est plus riant; les prairies s'étendent sur les rives de la Roya, et nous arrivons à Fontan, après cette longue étape, sous un soleil de feu.

Le village de Fontan est situé sur la rive droite de la Roya et adossé à la montagne. La route du col de Tende le traverse dans toute sa longueur. Au centre du bourg, une place, bordée de platanes, entourant une fontaine qui donne son nom au village. L'église est d'un style rococo italien : les murs sont d'une couleur rose tendre et ornés d'un cadran solaire du plus mauvais goût; le clocher, qui est surmonté d'un bulbe à la russe, aux tuiles multicolores, complète le tableau. Les maisons, au contraire, sont construites en pierres grises et les toits couverts de tuiles brunes. Et cette sobriété de couleur des villages montagnards se confondant avec la teinte générale de la montagne ne rappelle en rien les couleurs criardes dont sont bariolées les villes du Midi.

Vallée de la Roya, dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. Du Jardin-Beaumeiz.



A l'entrée de Fontan, sur le bord de la route, est établi un poste de douane, où quelques douaniers attendent paisiblement l'arrivée de la diligence venant de Coni et de Limone, et qui amène toujours un certain nombre d'Italiens se rendant à Vintimille pour gagner, par la voie ferrée, soit l'Italie, soit la France. Mais, comme ils traversent ce coin de territoire français, ils ne sont pas exempts de toutes les tracasseries de la douane et, après une fouille bien en règle, ces Italiens, n'ayant pas le sou pour la plupart, vont chercher, dans notre pays plus fortuné, du travail et du pain.

La frontière est située à 4 kilomètres de Fontan. La route longe la rive droite de la Roya. De magnifiques châtaigniers s'étagent sur le versant occidental de la vallée et ombragent les jolis vallons de la Céva et de Berghe. De l'autre côté, s'élèvent les flancs escarpés du Campbel (1,382 mè.).

Nous restâmes cantonnés à Fontan pendant quinze jours. Tous les jours, à 4 heures, nous étions sur pied et nous gravissions une cime quelconque. C'est du haut de ces cimes qu'on indique aux chasseurs les pics, les cols que l'on aperçoit; et c'est par cette éducation quotidienne que les alpins apprennent la topographie de la région qu'ils doivent défendre.

Le 29 juin, reconnaissance au col de la Scaffa (1,590 mè.). Après avoir suivi pendant deux kilomètres la route de Tende, nous prenons à droite un sentier qui monte en zigzag jusqu'au petit village de Berghe-Inférieur, contourne ensuite le flanc boisé du Corvo (1,525 mè.), et traverse le torrent de Berghe, dont les eaux coulent en cascates au milieu de blocs de rochers et de souches énormes de châtaigniers. Nous remontons le versant français du mont Gaurone (1,624 mè.) et nous arrivons, après quatre heures de marche, au col de la Scaffa ou du Loup (1,590 mè.), situé entre les pentes gazonnées de la Nauca

(2,056 mètr.) et la ceinture de rochers du mont Gaurone. De ce col, la vue s'étend sur la jolie vallée de la Miniera et sur les montagnes du col de Tende, couvertes encore de neige que le chaud soleil de juin n'est pas parvenu à fondre. En une heure et demie nous étions de retour au cantonnement.

Le lendemain, nous montions au Campbel. Après avoir traversé le pont de Fontan et suivi pendant une centaine de mètres le lit dénudé du torrent de Pève, nous suivons au milieu des rochers effrités et des touffes de lavande en fleurs le sentier qui mène en trois heures au sommet du Campbel, formé par une agglomération de blocs de rochers. De cette cime, on aperçoit la vallée de la Roya et les cimes de Rocherosse (1,036 mètr.), de l'Arpette (1,618 mètr.) et du Grammondo; à l'Ouest, le versant occidental de la vallée de la Roya, avec les villages de Berghe-Inférieur et Berghe-Supérieur; un vallon ombragé, descendant de la Cime de Traia (1,214 mètr.), conduit au village italien de Groguille, entouré de vignes qui produisent un vin assez estimé dans le pays. Derrière ces premiers plans, les montagnes neigeuses du col de Tende et la ligne de crête formée par la Nauca (2,208 mètr.), le Violé (2,324 mètr.), la Corne du Bouc (2,460 mètr.) et le Capelet (2,629 mètr.). Du côté Est, la vue est bornée par le massif d'Anan. Nous descendons ensuite par les granges de Naires et contournons les flancs boisés du Larzé ou Laze (1,582 mètr.) jusqu'à la baisse de Lugo (1,471 mètr.), où un chemin d'éboulis nous conduit jusqu'au torrent de la Groa qui coule le long de la frontière pendant tout son parcours. Après une marche assez pénible au milieu des galets de ce lit de torrent, nous prenons un sentier à droite, qui descend en pente douce en longeant le pied du Campbel jusqu'au pont de Fontan (quatre heures de marche pour le retour).

Enfin le 5 juillet nous changeons de cantonnement pour occuper Saorge, qui est certainement la ville la plus cu-

rieuse et la plus pittoresque de la vallée de la Roya.

Ce bourg, construit en amphithéâtre, est accroché sur le versant Sud du contrefort de la cime de Rocherosse, à 150 mètres au-dessus de la Roya dont il domine toute la vallée. Aussi par sa situation occupe-t-il une place importante dans l'histoire de cette région.

Déjà au moyen âge, Saorge eut à subir bien des vicissitudes. Il fut incendié en 1177 par les troupes allemandes, et passa plus tard de la maison d'Anjou à celle des Lascaris, pour revenir ensuite à la maison d'Anjou.

Lorsque Charles - Emmanuel I<sup>er</sup> construisit la route actuelle du col de Tende, il fortifia cette sentinelle avancée de la vallée de la Roya. En 1793 et 1794, les Français ne purent s'emparer des gorges et de la forteresse. Et ce n'est qu'en août 1794 que Masséna, après avoir pris Oneille et Ponte di Mare, réussit à tourner l'armée piémontaise massée sur les hauteurs de Saorge, dont il s'empara et dont il fit sauter les remparts. Grâce à ce fait d'armes, les Français devinrent maîtres de tout le reste des Alpes-Maritimes.

Deux chemins conduisent à Saorge. L'un, l'ancien chemin muletier, rejoint au milieu des oliviers et des châtaigniers la route de Vintimille près du confluent de la Roya et de la Bendola. L'autre, la route carrossable, commence en face du vallon de Cairos et, porté par des murs de soutènement semblables à des bastions de forteresse, gravit, par de nombreux lacets, le versant escarpé de la montagne. Cette route aboutit à la place Ciapagne. De cette place partent deux voies parallèles, la rue inférieure et la rue supérieure, qui traversent le bourg dans toute sa longueur et rejoignent l'ancien chemin de Saorge.

Tel est le plan succinct de Saorge; mais, en dehors de ces deux artères principales et à peine larges de deux mètres, s'enchevêtrent les uns dans les autres des ruelles, des escaliers pavés de pierres arrondies, plantées de champ,

glissantes, et où il est dangereux de s'aventurer avec des souliers ferrés. Au coucher du soleil, la circulation est rendue encore plus difficile par les troupeaux de chèvres qui reviennent de la montagne et regagnent, les mamelles pleines, la demeure de leurs propriétaires. Ce torrent d'animaux encombre toutes les rues, et force est de se réfugier sous une porte pour laisser passer ce flot mouvant, dont les cornes vous labourent désagréablement les jambes.

Un des plus jolis coins de cette contrée est le vallon de la Bendola, où l'on pénètre après avoir quitté Saorge et contourné l'éperon séparant la Bendola de la Roya, promontoire d'où s'élance l'élégant campanile de la Madone de Poggio. De chaque côté du chemin s'étagent des gradins couverts de blé, de maïs et d'arbres fruitiers. On traverse le torrent sur un pont de pierre. Les montagnes se rapprochent et forment un étroit défilé. Le sentier est creusé dans le rocher, sur la paroi à pic du ravin, à 60 mètres au-dessus des eaux vertes et tranquilles de la Bendola. Puis le vallon s'élargit; des noisetiers et des genêts en fleurs tapissent les flancs de la montagne, et l'on monte au milieu des chênes et des pins au petit col de Pilone, situé entre des cimes boisées (1,073 et 1,471 mètr.), et d'où l'on découvre la vallée de la Haute-Bendola et le massif du mont Léga (1,557 mètr.). Il faut cinq heures pour aller et revenir.

Le 12 juillet, nous évacuons Saorge pour prendre nos cantonnements à la Giandola, à 2 kilomètres de Breil, ou plus exactement dans une maison abandonnée, située sur la route du col de Brouis. Une enseigne accrochée au mur porte inscrit le nom pompeux d'« Hôtel de Paris »; malgré ce titre alléchant, l'auberge n'a guère eu de succès auprès des voyageurs.

La route conduit en dix minutes à Breil, situé entre la rive gauche de la Roya et le pied du mont Ainé (1,252 mètr.), et adossé contre un éperon tranchant, formé par d'énormes

**Vue de Saorge, dessin de Taylor,  
d'après une photographie de M. Dujardin-Beaumetz.**





feuillets schisteux, sur lequel sont perchées la tour de Crivella et les ruines d'un ancien château fort. La route de Vintimille traverse le bourg, mais elle n'est plus, durant son parcours dans la ville, qu'un long et étroit corridor dallé, ne laissant que juste la place nécessaire à une voiture. Curieuse pour le touriste, elle n'est guère commode comme moyen de communication. Aussi, pour remédier à cela, a-t-on construit, le long du torrent, un large quai qui doit rejoindre plus loin la route.

Quelques jours après notre arrivée à la Giandola, nous partons au nombre de quatre pour faire une excursion à l'Authion (2,080 mètr.). Partis à 2 heures et demie du matin, nous prenons le chemin forestier qui suit le vallon aride et sauvage de la Maglia, traverse le torrent près de la chapelle et les maisons de Sainte-Anne, et longe le versant opposé. Le sentier devient mauvais et rempli de cailloux qui roulent sous les pieds et rendent la marche pénible; aussi nous quittons le chemin et grimpons sur les pentes gazonnées de la Tête de la Secca (1,753 mètr.). A 5 heures du matin, nous atteignons le nouveau chemin stratégique en construction, qui doit se continuer jusqu'à la Beole (1,666 mètr.) et Colla Bossa (1,422 mètr.). Les soldats y font sauter des mines et jettent dans le vallon les rochers qui encombrent la future route. Il était temps d'arriver : d'énormes blocs roulent dans le ravin et comblent le sentier que nous venions de suivre.

Enfin, à 8 heures, nous avons rejoint une compagnie de chasseurs campée près de la Forca et qui nous offre l'hospitalité la plus cordiale. Nous déjeunons gaiement sous la tente et nous passons la journée à explorer le massif. A 6 heures du soir, nous quittons nos camarades pour reprendre le chemin de la Giandola, où nous arrivons à 9 heures.

Le 12 août, ayant reçu l'ordre de prendre nos cantonnements à la baisse de Turini, nous traversons le col de

Brouis et arrivons à Sospel, que nous quittons le lendemain pour nous diriger vers Moulinet. La route longe la Bevera, dont la vallée se dirige vers le Nord. Ce chemin, carrossable jusqu'à Moulinet, pénètre dans un défilé sauvage et aride. Pas la moindre trace de végétation; des rochers rougeâtres qui surplombent le torrent donnent à cette partie de la vallée un aspect de désolation et de dévastation vraiment grandiose. Plus loin, l'église de Notre-Dame de Manoura ferme le défilé, et, à partir de ce moment, la verdure reparait, et des maisons éparpillées dans la vallée annoncent la proximité de Moulinet, que l'on aperçoit tout à coup au détour de la route, 100 mètres avant d'arriver.

Situé dans un cul-de-sac, au milieu de prairies, ce village, avec ses maisons grises et ternes et son clocher bâti dans le style de l'église classique des villages du centre de la France, n'offre rien de remarquable. Cependant les Sospellois et quelques habitants du littoral viennent y chercher la fraîcheur de la montagne.

Le 14, nous quittons Moulinet et suivons le cours de la Haute-Bevera. Le paysage est plus alpestre, et les flancs gazonnés des deux versants viennent jusqu'au ruisseau de la Bevera. Puis nous prenons un sentier à notre droite, qui monte en lacets au milieu d'une forêt de sapins. Quelques rayons de soleil s'insinuent avec peine à travers le feuillage sombre et touffu de ces grands arbres, et dans cette demi-obscurité poussent des fougères et des aconits aux conques bleues, cachant, sous leur végétation luxuriante, quelque vieux tronc pourrissant, tombé de vieillesse. L'on se croit transporté dans une forêt féerique, comme les dessinait si bien Gustave Doré. Nous montons au milieu de ce bois fantastique, espérant trouver un château fort entouré de créneaux et de tourelles, où demeure quelque princesse d'un conte de Perrault. Au lieu de cela, nous voyons une série de petites baraques en bois, peintes en

noir, bordant la route stratégique : ce sont les baraquements de la baisse de Turini. Des paillasses bien rembourrées de belle et bonne paille, un sac de couchage et quelques couvertures en forment tout le mobilier. La baisse de Turini se trouve entre les cimes boisées de la Fougasse (1,617 mètr.) et de la Calmette (1,786 mètr.). Là sont établis, au milieu de grands sapins et comme un village perdu de la Norvège, une douzaine de baraquements militaires rangés des deux côtés de la route de l'Authion. Sur un plateau situé au versant de la Calmette, à 50 mètres au-dessus, se trouvent de nouvelles baraques en bois formant un second baraquement ; sur la route, une fontaine construite par le génie et une cantine dans une cabane en planches.

Telles sont les ressources importantes de l'endroit. Heureusement nous y trouvons un troupeau de bœufs que l'on abattra au fur et à mesure des besoins de la consommation, et les mulets iront à Moulinet chercher des légumes et des fruits. Nous ne manquerons de rien.

Le massif de l'Authion est situé à deux heures de Turini, et l'on y arrive par la route stratégique qui longe le versant de la Fougasse, traverse la baisse de Camp-Argent, contourne la Cime de Tueis (1,925 mètr.), et là se divise en deux branches : l'une se rend à Cabanes-Vieilles (baraquements militaires) ; l'autre remonte obliquement le flanc de la montagne et passe dans la baisse de Proverrières, entre les deux forts de l'Authion. Ces deux redoutes semblables de forme sont construites sur deux mamelons identiques, la Forca (2,078 mètr.) et Mille-Fourches (2,040 mètr.). Chacun de ces forts est entouré d'une haute grille en fer, peinte en blanc, et derrière laquelle se trouvent des épannellements qui en défendent l'accès. Toute cette région est fortifiée ; des baraquements en pierres sont construits à la Forca, à l'Authion, à Plan Caval, et peuvent abriter un nombre assez considérable de troupes. Des routes carrossables et parfaitement entretenues suivent tous les contreforts qui

partent de ce massif, et peuvent transporter l'artillerie en quelques heures sur cette région importante qui commande les vallées de la Roya de Cairos, de la Bevera et de la Vésubie.

Pendant les guerres de la première République, les Français, après une lutte sanglante où ils perdirent 3,000 hommes, ne purent s'emparer de l'Authion, et l'on retrouve encore des traces du passage des armées. A la Calmette, à la Fougasse, à la baisse de Camp-Argent et à la Béole se trouvent des emplacements de tentes et de batteries; et si l'on fouille ces anciens retranchements, on trouve, à quelques centimètres, des balles, des boutons, des sabres et des plaques de ceinturon, même des pipes et autres bibelots qui ont appartenu aux vaillants soldats de la Révolution.

Aussi, dans cette région, le moindre touriste est-il considéré comme un espion; des gendarmes cantonnés là pendant la belle saison surveillent les abords de l'Authion, et, si l'on s'écarte du chemin pour admirer quelque beau point de vue sur les vallées environnantes et que l'on veuille prendre quelques croquis ou photographies, les gendarmes se mettent à vos trousses, confisquent votre calepin, vous retiennent à leur disposition, et « ne sait quand reviendra ». Je n'ai eu aucun de ces désagréments : étant militaire à cette époque et portant l'uniforme, je pus à loisir examiner tous ces parages.

Une des plus jolies promenades à faire, dans ce pays, est d'aller voir lever le soleil du haut du Mangiabo (1,326 mèl.): je dis promenade, car il faut à peine trois heures (de Turini) pour se rendre par la route à ce sommet. Le chemin passe à travers le camp de Cabanes-Vieilles, traverse le petit vallon gazonné de l'Arp, qui prend naissance près de la Croix de l'Authion, contourne Mille-Fourches et descend dans la vallée de la Haute-Bevera. La route continue sur le versant occidental du Giagiabella (1,920 mèl.) et du Ventabren. Puis on laisse à gauche le chemin stratégique

C'ine	Capelet	Marcoera	Scandar	Corned du Bouc
(2,829 m.). (2,687 m.).	Italien.	(2,546 m.).	(2,447 m.).	(2,460 m.).

Frontière Nord du département des Alpes-Maritimes, vue prise de la Pointe des Trois-Communes (Authion), dessin de F. Schrader,  
d'après une photographie de M. Du Jardin-Beaumetz.



qui descend sur l'Arboin (1,583 mètr.) et l'on suit par un sentier la ligne de crête jusqu'à la cime gazonnée du Mangiabo.

Le Mangiabo domine le col de Brouis et, à cause de la vue splendide dont on jouit à son sommet, pourrait s'appeler le Righi des Alpes Maritimes. A l'Est, on aperçoit les Alpes italiennes descendant jusqu'à la mer; au Sud, Bordighera et ses villas enfouies dans les palmiers, Vintimille et l'embouchure de la Roya; et, dans une encoche des montagnes qui abritent le littoral, la pointe arrondie du cap Martin, le Mont Agel, le fort de la Tête de Chien, le Mont-Gros et l'observatoire, une partie de Nice, la baie des Anges, la presqu'île d'Antibes et le golfe Juan, le massif de l'Esterel; dans le lointain, les montagnes des Maures; au delà, la ligne indécise de la mer se confondant avec le ciel et, dans la direction du Sud-Est, au-dessus de Vintimille, les montagnes de la Corse émergeant au-dessus de l'horizon.

Ne sachant pas combien de temps nous devions rester à Turini, je désirais vivement faire une excursion sur la frontière Nord de notre secteur et monter à la Cime du Diable (2,687 mètr.), son point culminant. Un de mes amis, interne des hôpitaux faisant alors son service militaire dans les mêmes conditions que moi, voulut bien m'accompagner. A 5 heures et demie du matin, nous quittions notre baraque de Turini. Nous montons à l'Authion et prenons un sentier qui descend sur le flanc de l'Ortighea, jusqu'à la baisse de Saint-Véran (1,835 mètr.) qui fait communiquer le vallon de Cairos (Roya) et celui de Praët (Vésubie). Nous longeons ensuite le versant oriental de la Cime de Tuor (2,190 mètr.) et passons le col de Raus (1,999 mètr.). Un sentier en zigzag, partant de Saorge, passe par le vallon de Cairos et descend, dans le vallon des Graus, jusqu'à Roquebillière.

Nous suivons la ligne de crête par la Cime de Raus; le



jour commence à poindre lorsque nous escaladons les flancs du Capelet (2,629 mè.), au sommet duquel nous arrivons à 5 heures. Un mur en pierres sèches, qui serait le reste, dit-on, d'une ancienne redoute, entoure le sommet. Devant nous se dresse la paroi rocheuse de la Cime du Diable, que nous atteignons à 7 heures.

La descente se fait, sur le versant français, par un chemin d'éboulis formé de blocs énormes de rocher. De l'autre côté, la pente est à pic sur la vallée de la Gordolasque. Devant nous se dressent les pics neigeux des Alpes italiennes, le Capelet italien et le glacier du Gelas. Une arête rocheuse et aride sépare la Gordolasque de la Miniera, dont la vallée supérieure porte le nom de Val d'Inferno. Toute cette partie respire la désolation : des rochers noirs accumulés d'une façon fantastique au milieu de lacs aux eaux noires ; de-ci, de-là, des plaques de neige collées aux flancs de la montagne. Des corbeaux, au vol lourd, planent, en croassant lugubrement, au-dessus de cette vallée maudite.

Après avoir joui quelques instants de ce spectacle grandiose, nous traversons le passage del Tremo. Comme nous voulions nous rendre à la Corne du Bouc (2,460 mè.), le plus court chemin eût été de suivre le versant italien et de gagner le Pas de Colla Rossa. Mais la rencontre possible de douaniers italiens dans la vallée de la Miniera et les fâcheuses conséquences qu'elle aurait pu entraîner nous donnent à réfléchir, et nous préférons suivre la ligne de crête jusqu'à la Marcoera (2,546 mè.). Là nous descendons tranquillement jusqu'à ce que nous arrivions au dessus d'un ravin profond. N'y trouvant pas la moindre trace d'un sentier, nous nous décidons à continuer notre descente par un côté moins abrupt, en nous accrochant aux moindres aspérités des roches. Puis, craignant de retrouver une semblable surprise plus loin, nous passons sur le flanc du Scandaï (2,447 mè.), et à 10 heures nous arrivons au bord du petit lac Giugal. Ce lac, d'une superficie de

deux hectares environ, est situé dans une cuvette sans issue près du Pas de Colla Rossa, entre le Scandaï et la Corne du Bouc. Nous nous arrêtons un instant pour prendre un repas frugal au bord de l'eau, après quoi nous grimpons sur la Corne du Bouc, large plateau entouré d'une ceinture de rochers à pic qui en rendent l'accès difficile, sauf du côté du Pas de Colla Rossa. Là nous trouvons un vaste champ fleuri d'edelweiss dont nous faisons une ample moisson. Ensuite, nous redescendons au lac Giugal et, de là, en suivant les pâturages, à la baisse de Saint-Véran. Mais au lieu de remonter par l'Authion, nous prenons un sentier qui nous conduit, sur le versant du vallon de Praët, à la *margheria* (bergerie) de l'Ortighea, et, après avoir traversé un bois de mélèzes, nous gagnons la route de Turini, où nous arrivons à 6 heures du soir.

Bien nous avait pris de ne pas remettre à plus tard pour entreprendre cette longue excursion, car, quelques jours après, une forte tourmente de grêle et de neige s'abattit avec fracas sur la toiture en bois de nos cabanes. Le lendemain matin nous sommes en plein hiver, un épais manteau blanc couvre nos baraques et tous les grands sapins qui nous entourent sont poudrés de neige. Le temps s'est rafraîchi, et, emmitoufflés dans nos capotes, nous nous chauffons autour d'un grand feu de bivouac qui pétille au milieu du camp.

Le mauvais temps continuant, le bataillon quitte Turini pour aller à Peira-Cava, où se trouve une caserne récemment construite d'après les nouvelles lois de l'hygiène, plus confortable mais certainement moins pittoresque que les modestes baraques de la baisse de Turini. Quelques jours après j'étais libéré et je retournais à Nice.

Je m'étonne que cette région des Alpes-Maritimes, située si près du littoral, ne soit pas plus fréquentée par les touristes qui envahissent en hiver les bords de la Méditerranée.

La vallée de la Roya est à deux pas de Vintimille, par

la route du col de Tende. Certainement les hôtels ou auberges que l'on y trouve n'ont pas tout le luxe des grands caravansérails de la côte. Mais le pays est si pittoresque que l'on peut ne pas regretter, pendant quelques jours, le confort du *home*.

Dans la montagne, du côté de l'Authion, le voyage est plus difficile. Plus de villages, rien que des bergeries ou margherias perdues dans la montagne. Quant à la nourriture, elle se composera uniquement de pain et de laitage. Il y a cependant, à Peira-Cava, un petit hôtel, où l'on trouvera le nécessaire et qui pourra servir de centre d'excursions.

Mais c'est près de la baisse de Turini, ou mieux sur la cime de la Calmette, à 1,786 mètres d'altitude, d'où l'on jouit d'une vue presque aussi étendue que du sommet du Mangiabo, que l'on devrait construire, au milieu de cette belle forêt de sapins, un sanatorium comme il y en a tant en Suisse et où les convalescents et les malades, qui pendant l'hiver viennent sur le littoral chercher la chaleur, s'installeraient durant la belle saison, dans cette région alpestre où les brouillards persistants sont inconnus, les pluies peu fréquentes et la température douce et tempérée.

ÉDOUARD DUJARDIN-BEAUMETZ,

Membre du Club Alpin Français  
(Section de Paris).

## NOUVELLE VISITE AU MALIBIERNE

(PAR M. CHARLES PACKE)

Dans la *Table générale*, récemment parue, des quinze premières années de l'*Annuaire* du Club Alpin Français, je suis un peu honteux de ne pas voir mon nom parmi ceux des collaborateurs. Je ne puis plus lutter avec les membres plus jeunes, ni comme explorateur, ni comme ascensionniste ; mais c'est toujours un vrai bonheur que de renouveler connaissance avec le théâtre de nos premières explorations, et c'est un des nombreux avantages des Pyrénées que leurs vallées les plus sauvages et les moins fréquentées, n'étant pas au-dessus des forces d'un sexagénaire, ne lui sont pas inaccessibles.

Parmi les gorges du versant espagnol, peut-être que les plus belles sont la vallée d'*Arras*, au Sud du Mont-Perdu, et celle de *Malibierne*, sur le versant méridional des Monts-Maudits. Toutes les deux sont trop peu connues, et rarement visitées par d'autres touristes que les chasseurs. Elles ne se ressemblent nullement, l'une étant une énorme fente dans le crétacé supérieur et l'éocène, tandis que l'autre marque le point de séparation entre le granit, d'une part, et le calcaire silurien et les schistes carburés, de l'autre.

Au mois d'août 1890, une délicieuse campagne de quatre jours me fit faire, de Gavarnie, tout le tour du Mont-Perdu, passant la première nuit dans l'excellent refuge construit

sur la Brèche de Tuquerouye, la seconde dans la cabane de Hount Blanco, et la troisième sous le rocher de la Cueva, à l'origine de la vallée d'Arras, et revenant en France par le Port de Boucharo.

Il y a trente ans que je fis ma première visite à la vallée d'Arras; mais, depuis lors, toute cette région a été si graphiquement décrite par mes amis, MM. Lequeutre et Schrader, sans compter les dessins artistiques et admirables dont celui-ci a illustré son texte, qu'aucune de mes expériences personnelles ne saurait donner une idée plus parlante de cette merveilleuse mise en scène.

Je me contenterai donc de raconter une courte expédition que j'accomplis, au mois d'août dernier, à la vallée de Malibierne. Ayant complété ma soixante-sixième année, je tenais à éviter le plus possible toute fatigue. Un cheval me porta donc à la cabane de Cabellud, située à 70 mètres au-dessous du Port de Vénasque; mon compagnon, étant beaucoup plus jeune, fut enchanté d'aller à pied. Du Port, nous fîmes l'ascension facile et si connue du Pic de Sauvagarde, que l'on doit recommander à tous les points de vue quand le temps est propice, comme il le fut pour nous. Mais pour moi, — *saxa acuta leto*, — ces rochers évoquaient de tristes souvenirs d'une ascension que j'y avais faite trente-trois ans auparavant, alors que mon camarade, l'archidiacre Hardwick, y fit une chute qui lui coûta la vie. Un chemin mène maintenant au sommet sans le moindre danger.

Nous passâmes cette nuit-là dans la cabane, sous un bon toit et sur les luxueux lits élastiques que Cabellud venait d'importer de Paris. Il avait été arrangé que je renverrais mon cheval à Luchon, et qu'à Vénasque je me servais de celui de Cabellud, parce qu'il était plus habitué aux ascensions.

Le lendemain, une tranquille flânerie sur la route pierreuse, que nous fîmes durer six heures, nous fit descendre

à la ville de Vénasque. Ses rues étroites sont sales et sombres au delà de toute description. Thérèse n'était plus là, et je tremblais de faire des expériences dans une nouvelle auberge; mais Cabellud me tira d'affaire en m'offrant de me loger dans sa maison hospitalière, très propre et confortable. Elle est située tout au bout du village, sur un espace ouvert, avec belle vue sur la rivière et les montagnes qui se dressent au delà.

Le lendemain matin, 9 août, nous partîmes à 6 heures, Packo, le fils de Cabellud, nous escortant comme guide, avec un petit garçon à la garde du cheval. J'étais monté, mais mon compagnon F..., avec Packo et les deux chiens Diana et Don, était à pied.

Peu après la sortie de la ville, le très mauvais chemin contourne de remarquables rochers de « brèche », et, moins d'une heure après, on laisse à gauche le pittoresque pont de Cubère à une seule arche. Ici la culture cesse, et une autre demi-heure vous mène à l'entrée de la gorge de Malibierne, qui est juste à mi-chemin entre les bains de Vénasque et la ville. Là, un sentier très étroit tourne à droite et monte roide à travers des buis et des bois de hêtres, qui font place aux sapins à mesure qu'on s'élève. Après une rude escalade d'une heure et demie, nous cessâmes de monter, en débouchant sur les pâturages nus qui dominent la rive droite du torrent. Les escarpements inférieurs se composent ici de calcaire, qui se change en granit dans la zone supérieure et forme un saisissant contraste avec les sombres rochers rouges qui bornent la rive méridionale. Traversant un plateau herbeux, tout souriant de jolies fleurs, *Aconitum anthora*, *Nepeta graveolens*, *Swertia perennis*, le sentier devient bientôt plus embrouillé, serpentant parmi des amas de sapins à tous les degrés de croissance et de décrépitude, qui recouvrent le sommet de la gorge. Au milieu d'eux, la cabane en ruines de *Ribeteta* offre un misérable refuge. J'avais mis ses mérites à

l'épreuve, comme protection contre les intempéries, vingt-neuf ans auparavant, lorsque je fis pour la première fois connaissance avec cette vallée; mais toujours, depuis lors, j'ai préféré l'abri d'un sapin pour mes bivouacs nocturnes.

D'ici (2,028 mèr.), le Pic de Malibierne a un aspect grandiose, avec ses strates tordues, rappelant celles du Pic Pailla à Gavarnie. Traverser le torrent sans se mouiller, lorsque l'on est à pied, n'est pas chose très facile; mais, au moyen d'un pont naturel formé par un tronc d'arbre, ce fut assez vite fait; et, laissant alors les sapinières en bas, nous nous élevâmes sous les rochers à travers une oasis de rares plantes alpines : *Adonis pyrenaica*, *Arenaria purpurescens*, *Saussurea alpina*, *Gentiana tenella*.

Après avoir atteint une première épaule rocheuse, le chemin, pendant une courte distance, reste à peu près horizontal, au-dessus de la rive droite du torrent, jusqu'à la rencontre d'une source ferrugineuse, admirablement limpide et abondante, qui suinte à gauche. Au Sud, la vue est bornée par une arête de schistes ferrugineux d'un rouge sombre, par où on peut passer à Castaneza. Descendant ici de cheval, je commençai, avec mes deux compagnons, l'ascension d'un talus fatigant et très raide, se composant d'un schiste maclifère, ayant pour objectif la cime qui forme à l'Ouest du Pic de Malibierne une sorte de sentinelle avancée, et que, sur ma carte, j'avais nommée *Pic Papaver*. Mon but en y montant était d'avoir le plaisir d'y revoir le plus charmant, le plus attirant de tous les pavots alpins, le *Papaver suaveolens* de Lapeyrouse<sup>1</sup>.

1. J'ai donné une description détaillée de ce pavot dans l'*Alpine Journal* (vol. V, p. 76). Il pousse aussi au Port de Plan, où il fut découvert par Lapeyrouse, ainsi que sur la cime du Cambredaze, dans la vallée d'Eyne; mais dans aucun de ces sites ce n'est tout à fait le même : et par l'éclat de ses couleurs, comme par l'exiguité de ses formes, et par son aspect chevelu, le pavot du *Pic Papaver* et du sommet voisin de *Castaneza* se distinguera toujours éminemment des autres. Les fleurs, une fois séchées, perdent leur éclat, passant de l'écarlate au rouge brique.

Tous nous trouvâmes les schistes désagrégés très fatigants : et un isard qui parut au-dessus de nous sembla faire peu de cas de nos forces musculaires, n'ayant même aucune peur de mes chiens ; car à mesure que nous montions, il se contenta de ne pas se laisser rapprocher de nous, disparaissant derrière la cime quand nous en fûmes tout près.

Nous dûmes monter plus que je ne m'y attendais, jusqu'à au moins 2,650 mètres, avant que mes yeux pussent se réjouir de la vue des exquis fleurs écarlates du petit pavot, qui, une fois découvertes, se laissèrent voir en abondance. J'avais espéré me procurer quelques graines : mais les capsules n'étaient pas encore mûres. Ainsi que le pavot, mais à une altitude un peu moindre, nous trouvâmes deux autres plantes qui annoncent infailliblement son approche, la ravissante *Viola Valderia* DC., d'une teinte mauve violacée, et tout à fait distincte de la *Viola Cenisia* L., ainsi qu'un rare gaillet, *Galium cometerrhizon*. Il est singulier que dans toutes ses autres stations, telles que la vallée d'Eyne, le Port de Plan dans la haute vallée d'Aure, et encore sur le Pic de Mulhacén, dans la Sierra Nevada, le pavot se retrouve associé à ces deux mêmes compagnons inséparables, bien que, sur le Mulhacén, la *Viola Valderia* soit remplacée par une espèce de même famille très rapprochée, *Viola Nevadensis*.

La vue du sommet (2,817 mèt.) est un peu limitée par des cimes plus élevées : mais tout est sauvage et désolé, formant un grand contraste avec les décors plus moelleux de la vallée d'Arras.

Le Néthou, vu d'ici, est insignifiant ; mais, à l'Ouest, la grande masse du Posets bornait fièrement notre horizon : et à l'Est l'obélisque du Malibierne, qui nous dominait de 250 mètres, avait l'aspect le plus frappant, avec ses couches tordues, plus étonnantes encore dans la lumière du soir.



Il y avait vingt-sept ans que j'avais contemplé, d'ici même, le Pic de Malibierne : jadis avec ma chienne Ossoue, et maintenant, en 1892, avec ma chienne Diana. Elles sont mortes toutes les deux : mais les sentiments que me font éprouver ces fidèles compagnons à quatre pattes de mes courses vagabondes, sont exprimés dans l'épithaphe que j'ai fait graver sur leur tombe :

*In vitâ tot peregrinationum  
Per invias rupes, et nives sempiternas,  
Comites, defensores, pariterque juvamen,  
Morte etiam hoc ultimum, quam dulce, solamen relinquunt,  
Spem paululùm amissas  
Revisendi.*

Ce fut en 1865 que je fis *par l'Est* l'ascension du Pic de Malibierne, la première connue, je crois, comme a eu la bonté de le reconnaître mon ami M. Schrader, dans une note spéciale de l'*Annuaire* de 1879 (p. 278). Comme mon successeur le comte Russell, qui me suivit un mois après, et comme plus tard M. Lequeutre, je fis cette ascension par l'Est, sur des rochers granitiques qui n'offrent aucune difficulté. M. Schrader, qui donna un intéressant récit de son ascension dans l'*Annuaire* de 1878 (p. 343), attaqua la cime par l'Ouest, et dut se mesurer avec « une lame de calcaire périlleuse », qui joint la cime occidentale, c'est-à-dire la plus basse, à l'orientale, qui est la plus élevée. A cette lame de couteau Russell fait allusion dans ses *Grandes ascensions*, en remarquant qu'il est « inutile d'y passer » : et c'est de là que vint l'erreur. J'ajoute que je franchis cette lame de couteau, attiré par la vue de quelques pavots poussant sur le calcaire silurien de la pointe inférieure, bien qu'il n'y en ait pas sur la cime véritable, qui, si j'ai bonne mémoire, est granitique : peut-être pourtant est-elle schisteuse. Mes guides étaient Charles de Saint-Mamet et Firmin Barreau : le premier vit encore. Entre le Pic Papaver et celui de Malibierne se dresse un autre sommet un peu

moins haut : et en passant de l'un à l'autre, mon ami le capitaine Barnes, qui m'accompagnait dans ma première ascension, ramassa un échantillon parfait de trilobite, classant ces rochers parmi ceux du silurien supérieur.

Sans doute le panorama du Pic de Malibierne et de ses satellites voisins n'est pas si étendu que celui de plus d'une cime moins haute : mais la richesse et la variété du premier plan font plus que compenser l'inconvénient d'une vue bornée : et je ne connais aucune région des Pyrénées qui puisse mieux faire la joie du botaniste ou du géologue. Les sapins, au niveau d'environ 2,000 mètres, à quatre heures de Vénasque, offrent d'excellents campements.

Je me décidai à revenir par un itinéraire plus direct, par le plateau d'*Ardones*, à mi-chemin entre la gorge de *Bassibé* ou de *Castaneza*, et celle de *Malibierne*. Quittant le sommet à 4 h. du soir, par une descente raide sur des pentes ardoisées, nous rejoignîmes bientôt mon cheval et le torrent : puis, après déjeuner, traversant au Nord-Est un singulier barranco, nous gagnâmes la crête, où nous nous trouvâmes sur le plateau élevé que *Schrader*, sur sa carte, a fort bien nommé *Estiba Freda*. Pendant tout ce temps je restai sur mon cheval : les montées, les descentes, tout lui était égal, quelque incliné que fût le terrain. Pas une seule fois il ne broncha, malgré quelques hésitations de temps en temps : et il justifia complètement l'éloge qu'en avait fait son maître *Packo*, en affirmant qu'aucun guide de *Luchon* ne possédait un cheval capable de traverser un tel terrain. Je fus désolé d'apprendre que son propriétaire voulait le vendre, son seul défaut étant son âge (sept ans) : et à cet âge, me dit *Packo*, avec le travail qu'on lui fait faire en Espagne, un cheval commence à baisser.

La direction moyenne que nous suivîmes était un peu au Nord-Nord-Ouest ; mais il n'y a pas le moindre tracé. Vers le point culminant, nous arrivâmes à un curieux

petit bassin, lit d'un lac desséché. D'ici nous inclinâmes un peu plus vers le Sud, et un peu plus loin se déroula devant nous, mais bien au-dessous de nous, la vallée menant à Castaneza, et appelée par Schrader *val de Lamprio*. Là deux isards bondirent soudain, presque sous les pieds des chiens, qui leur donnèrent immédiatement la chasse. Le plus jeune, Don, fut vite battu, mais la vieille Diana les poursuivit jusqu'au bas de la colline où nous étions perchés, et même jusqu'au sommet de la montagne d'en face, restant toujours en vue, et tirant la langue. Pauvre chienne! c'était la dernière fois qu'il lui était donné de faire une chasse à l'isard. Elle semblait s'en douter, et elle en profita le plus qu'elle put.

Descendant peu après sur les rochers, à travers des buis et sous des sapins rabougris, nous arrivâmes bientôt au village de Serlé : puis par un chemin tortueux et rocailleux, à la ville de Vénasque, juste à temps pour échapper à un violent orage, qui me consola d'avoir renoncé à passer un autre jour à Malibierne et à bivouaquer sous les sapins à l'origine de la vallée. Plus d'une fois ils m'avaient servi de combustible et de refuge, et il est doux de se rappeler ses anciennes habitudes et ses anciens amis, ne fussent-ils que des arbres et des rochers privés de sentiments : à bien plus forte raison quand ils sont associés avec des camarades disparus, soit de la race humaine, soit de la race canine.

A l'aide d'un cheval espagnol, on peut jouir sans la moindre fatigue des paysages les plus grandioses, tels que les défilés sauvages du Sud du Mont-Perdu, ou ceux de la Maladetta. On peut même se dispenser des bivouacs nocturnes dans la forêt (plaisir douteux pour quelques-uns), en partant, soit des Bains, soit de la ville de Vénasque. Les touristes qui ont visité la région de Malibierne pourraient presque se compter sur les doigts d'une seule main : Russell, Schrader, Lequeutre, Gourdon et moi ; et malgré

le consciencieux travail consacré par mon ami Schrader à ses cartes admirables<sup>1</sup>, il reste encore des points douteux à éclaircir, et des détails à ajouter, au double point de vue topographique et géologique. Le granit, le calcaire, et les schistes siluriens sont bizarrement entremêlés, et leur exacte délimitation exigerait des études, laborieuses sans nul doute, mais très intéressantes.

Puis la hauteur de bien des pics, de bien des cols, reste encore à fixer avec plus d'exactitude. M. Schrader, dans l'*Annuaire* de 1879 (page 594), fixe la hauteur du Pic de Malibierne à 3,063 mètres (résultante de seize observations). Dans sa carte publiée en 1882, il donne 3,067 mètres comme l'altitude de ce même pic. Et dans ma carte à moi, de 1866, j'ai attribué au Pic de Malibierne 3,109 mètres. L'altitude vraie est probablement entre les deux. Mais voici d'autres désaccords :

	Schrader.	Packe.
Pic de Castaneza . . . . .	2,858	2,870
Pic Bassibé. . . . .	2,751	2,757
Col de Bassibé. . . . .	2,270	2,285
Granges de Castaneza. . . . .	1,802	1,758
Castaneza. . . . .	1,499	1,465

Il est probable que mes hauteurs, mesurées d'après l'anéroïde, sont généralement trop fortes, pour les raisons données par Whymper à propos de ses observations sur les Andes; mais je crois qu'une série d'observations souvent répétées, à l'anéroïde (surtout si elles sont contrôlées par le thermomètre à ébullition), pourrait donner des résultats peu inférieurs à ceux fournis par le théodolite, avec la certitude, en plus, que les mesures ont été prises sur le sommet lui-même.

1. D'après mes informations, les cartes de Schrader seraient épuisées. Dans tous les cas, je n'ai pu m'en procurer un second exemplaire. J'espère que le remède ne se fera pas attendre.

Mon ami Russell s'est très aimablement chargé de traduire en français, pour l'*Annuaire*, la présente narration un peu aride : et s'il ne parvient pas à lui donner le charme particulier de ses brillants récits personnels, ce ne sera pas sa faute.

Les nuits et les journées que nous avons passées ensemble au haut des Pyrénées, tant en Espagne qu'en France, me sont un sûr garant qu'il ne se méprendra jamais sur la nature des sentiments qu'elles me font éprouver ; il comprendra que cette expédition fut inspirée par l'enthousiasme et par un véritable amour, et non pas par la vanité d'un vieillard, ou par son ambition de rivaliser avec des confrères plus jeunes et plus capables. Je suis bien sûr aussi qu'il joindra sa protestation à la mienne contre la doctrine qui, je le crains, tend à se généraliser parmi les alpinistes : celle qui fait regarder les montagnes exclusivement comme une arène destinée à l'étalage de « tours de force » musculaires ; qui les transforme en ennemies à vaincre, au lieu d'amies dignes d'affection ; et qui enseigne que le plus grand plaisir d'une ascension est celui d'éclipser tout le monde à la course, ou, suivant l'expression consacrée en anglais, *of breaking the record*.

CHARLES PACKE,

Membre honoraire du Club Alpin Français.

## X

# SOUS TERRE

(CINQUIÈME CAMPAGNE)

1892

(PAR MM. E.-A. MARTEL ET G. GAUPILLAT)

Cette cinquième campagne a duré près de cinq mois (mars-avril et juin-octobre); elle a porté sur un si grand nombre de points (dans onze départements), que nous ne pourrons ici qu'en décrire deux parties et résumer brièvement le surplus.

En ce qui touche le matériel d'exploration, nous avons, cette année, adjoint à nos bagages une tente de campement qui nous a maintes fois abrités la nuit au bord des abîmes éloignés des villages, porté à 140 mètres la longueur totale de nos échelles de cordes, et apprécié plus que jamais le merveilleux et indispensable concours du téléphone portatif Aubry de Branville.

### I ET II. — VAUCLUSE ET BASSES-ALPES

Depuis des siècles, la Fontaine de Vaucluse, dont chacun connaît la célébrité faite par Pétrarque et la situation à cinq lieues d'Avignon, excite la curiosité des savants par le mystère de son origine; sans rééditer la description de

son aspect et de son beau site<sup>1</sup>, nous rappellerons que c'est une des plus puissantes sources du monde, — qu'elle débite de 4 mètres cubes et demi à 150 mètres cubes d'eau par seconde, — qu'elle sort, au pied d'une grandiose falaise de calcaire crétacé néocomien haute de 200 mètres, d'une fissure du rocher inclinée à 50°, sorte de puits oblique, branche ascendante d'un siphon que l'élément liquide n'abandonne jamais, — et qu'on a donné le nom de *vaclusiennes* à toutes les sources qui présentent ce même caractère de sourdre de fractures rocheuses impénétrables pour l'homme.

Il est certain que Vaucluse constitue le débouché d'une considérable rivière souterraine inconnue. Il paraît probable que cette rivière est formée et alimentée, comme les sources des Causses, par les eaux d'infiltration des hautes régions crétacées (monts de Vaucluse, plateaux de Sault, Saint-Christol, Banon, Saint-Étienne-les-Orgues) étendues jusqu'à la Durance à l'Est et jusqu'au Ventoux (1,912 mèt.<sup>2</sup>) et au Mont de Lure (1,827 mèt.), au Nord, sous la forme d'un triangle long de 70 kilomètres et large à sa base de 30 kilomètres. Il faudrait effectuer la découverte et la pénétration des réservoirs et des galeries où circule le courant souterrain de Vaucluse : un grand intérêt pratique (pour ne rien dire du côté scientifique) s'attache à ce problème ; en effet, les variations de débit de la Fontaine (de 4,500 litres à 150,000 litres par seconde<sup>3</sup>) nuisent au bon fonctionnement des usines et des canaux d'irrigation qui utilisent la Sorgue, la rivière formée par ses eaux ; et si l'on réussissait à accéder aux conduits intérieurs, on y établirait des vannes mobiles et des retenues facultatives qui régula-

1. Voir J. SAINT-MARTIN, *la Fontaine de Vaucluse et ses souvenirs*, Paris, Sauvaire, 1891, 1 vol. in-12 illustré.

2. Altitude rectifiée en 1881 : 1,907<sup>m</sup>,87.

3. Débits extrêmes : du 21 au 30 novembre 1884, 5 mètres cubes ; le 15 décembre 1884, 4 mètres cubes et demi ; le 26 octobre et du 9 au 13 novembre 1886, 150 mètres cubes.

riserai<sup>ent</sup> la fontaine et l'empêcheraient de descendre jamais au-dessous des 18 mètres cubes nécessaires à l'industrie et à l'agriculture si importantes des environs d'Avignon.

En 1869, M. Reboul, géomètre du syndicat du canal de Vaucluse, essaya vainement, pour pénétrer dans le siphon, de profiter de l'abaissement exceptionnel des eaux dans la vasque (ou petite grotte) qui sert d'exutoire à ce siphon : il ne put que marquer d'un zéro le niveau du 17 novembre 1869, le plus bas officiellement constaté jusqu'alors<sup>1</sup>, à 84<sup>m</sup>,45 au-dessus de la mer : ce zéro fut celui d'une échelle appelée *sorguomètre*, placée à cette époque et destinée à mesurer la hauteur de l'eau dans la vasque. Quand cette hauteur atteint 21<sup>m</sup>,10 (exactement 21<sup>m</sup>,07?), la fontaine déborde en cascade par-dessus l'hémicycle ou talus de rocs fracturés et éboulés qui constitue la paroi Ouest de la vasque ; on dit alors qu'elle *déverse* (à l'altitude de 105<sup>m</sup>,55) ; plus basse, l'eau filtre simplement en innombrables filets à travers les interstices du talus.

Les 26-27 mars 1878, le sorguomètre ne marquait que 0<sup>m</sup>,56 (altitude 85<sup>m</sup>,01). M. Bouvier, alors ingénieur en chef des ponts et chaussées de Vaucluse, saisit cette occasion pour faire exécuter par un scaphandrier-plongeur (Otonelli, du port de Marseille) une descente dans le siphon : le plongeur s'abaissa jusqu'à 23 mètr. sous l'eau dans une galerie de puits incliné ; il put jeter un boulet de sonde qui s'arrêta à 30 mètres au-dessous du niveau de l'eau (altitude 55 mètres), et ce fut tout, l'obscurité empêchant le scaphandrier de pousser plus bas.

M. Bouvier, dans une étude des plus intéressantes<sup>2</sup>, exprime le vœu que cette expérience soit recommencée quand les basses eaux le permettront, — et surtout que l'on

1. 84<sup>m</sup>,35 (21<sup>m</sup>,20 du seuil) du 21 au 30 novembre 1884 ; 84<sup>m</sup>,31 (21<sup>m</sup>,24 du seuil) le 15 décembre 1884.

2. Voir *Association française pour l'avancement des sciences*, 8<sup>e</sup> session, Montpellier, 1879, p. 348.



procède à l'exploration des *avens* qui, frères de ceux de la Lozère, de l'Aveyron, etc., s'ouvrent à la surface des plateaux de Saint-Christol, etc., considérés comme le bassin alimentaire de la fontaine. Sur la carte jointe à son mémoire il n'indique pas moins de quarante *avens* (Est du département de Vaucluse et Nord-Ouest du département des Basses-Alpes).

Voilà qui était bien fait pour nous tenter : mais la grande altitude de ces *avens* (600 à 1,400 mètres) nous empêchait de croire à la possibilité d'une solution du problème par cette voie ; car les plus bas et les plus rapprochés des *avens* connus se trouvaient à 20 kilomètres de distance et à 600 mètres au moins au-dessus de la fontaine. Or, nous considérions comme un fait d'expérience absolument acquis que la communication *directe, immédiate, praticable à l'homme*, entre un abîme et les rivières souterraines, n'avait chance de se présenter que « lorsque l'épaisseur du terrain à traverser n'était pas trop grande ».

Au surplus M. de Serqui-Sannes, propriétaire à Apt (Vaucluse), nous avait écrit, dès le 9 mars 1890, qu'une descente dans un *aven*, à 80 mètres(?) de profondeur, avait abouti à une vaste chambre... mais pas à l'eau, et que cet échec l'avait découragé dans sa croyance à l'accessibilité des nappes souterraines et à la possibilité de les utiliser pour la contrée si sèche des plateaux.

Néanmoins, cédant aux instances réitérées de MM. de Serqui-Sannes, de Selle, professeur de géologie à l'École Centrale, Saint-Martin, député, etc., nous résolûmes de commencer au moins l'étude des *avens* de Vaucluse : d'autant plus que, sur la demande de MM. Antonin Dubost, député, et Bouvier, aujourd'hui inspecteur général des ponts et chaussées à Paris, M. le ministre de l'instruction publique

1. *Annuaire*, 1889, p. 128. — Comptes-rendus de l'Académie des sciences, 14 octobre 1889. — *Les Cévennes*, p. 368 (1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> édit.), ou 361 (3<sup>e</sup> édit.).

avait bien voulu nous donner une fort utile lettre de recommandation auprès de MM. les préfets et fonctionnaires de Vaucluse et des Basses-Alpes, tandis que M. de Ferry de la Bellone (d'Apt) nous obtenait une gracieuse subvention du Conseil général de Vaucluse. Cette mention était nécessaire pour manifester notre reconnaissance à tous ceux qui nous ont ainsi facilité notre expédition, en réalité pénible et coûteuse, de Vaucluse (août-septembre).

Notre début fut malheureux. De l'aven (?) de *Veroncle* (non marqué sur la carte Bouvier), on nous avait promis monts et merveilles : le plus bas (altitude 520 mètr.), — le plus rapproché de la Fontaine (7 kilomètres Est-Nord-Est, entre la vieille ville de Gordes et le village de Murs), — courants d'air violents, — bruit d'eau courante, etc., — bref, toutes les promesses exagérées d'usage!... Il avait cinq mètres de profondeur, et nous ne sommes pas bien sûrs que ce ne soit pas une carrière abandonnée au lieu d'un aven obstrué, comme durent le reconnaître ceux qui nous avaient menés à cette chausse-trape <sup>1</sup>.

Aussi refusâmes-nous catégoriquement d'aller voir dans ces mêmes parages le *trou de la Pouraque*, plus rapproché encore (5 kilomètres et demi au Nord-Est) de la Fontaine, mais déjà bien élevé (666 mètres), et au fond duquel on prétendait voir une nappe d'eau *monter ou descendre suivant les fluctuations de la source même de Vaucluse!* ? Peut-être avous-nous manqué là l'unique occasion d'atteindre les fameux réservoirs, car le renseignement nous a été confirmé depuis par une personne digne de foi ! Peut-être aussi ce trou n'est-il qu'un puits naturel au fond duquel une couche d'argile ou de marne retient l'eau des pluies locales et fait varier leur niveau selon leur abondance ! Quoi qu'il en soit, nous

1. Beaucoup d'avens du plateau alimentaire de Vaucluse ont été artificiellement bouchés ou même maçonnés par les habitants : excellente précaution qu'on ne saurait trop encourager, pour éviter les accidents, bien qu'elle mette entrave aux explorations souterraines.

laissâmes à d'autres le soin d'éclaircir cette énigme, car nul ne pouvait nous indiquer au juste la situation de l'abîme, — les renseignements étaient aussi vagues et contradictoires qu'ils peuvent l'être dans la bouche des paysans, — les chemins praticables faisaient totalement défaut, — nous avions 1,300 kilogrammes de matériel et de bagages sur deux charrettes et un omnibus, et les piètres chevaux de Vaucluse ne pouvaient être soumis à travers les champs pierreux aux mêmes épreuves que nos solides bêtes des Cévennes et du Quercy!

Ces dernières conditions et les grandes distances nous ont causé bien des ennuis et des pertes de temps dans toute cette région.

Bref, le 30 août nous étions au bord de l'abîme de *Jean-Nouveau*, réputé le plus profond de tous, à 7 kilomètres et demi Sud-Sud-Ouest de Sault, 23 kilomètres et demi Nord-Est de la Fontaine, et 830 mét. d'altitude.

Après l'expérience du scaphandre, M. Bouvier avait fait sonder cet abîme par M. Vial, conducteur des ponts et chaussées, qui trouva 180 mètres à pic. Le 30 août 1892 nous obtînmes 161 mètres : *nulle part le plomb de sonde ne s'arrêtait ni ne touchait.*

Or nous n'avions encore affronté sans corniche ou *redan* aucun à-pic absolu supérieur à 90 mètres <sup>1</sup>. Jean-Nouveau mesurait près du double. Mais nos précautions étaient prises pour 180 mètres. M. Rossin, ingénieur hydraulicien à Orange, qui s'occupe activement aussi depuis quelques années de rechercher, au profit de l'irrigation, les nappes d'eau souterraines au fond des avens (*bétoires* ou *barrancs*) des Corbières (Aude et Pyrénées-Orientales), nous accompagnait et avait gracieusement mis à notre disposition une forte chèvre, des treuils, palans et gros cordages, pour renforcer notre propre matériel. Tout fut utilisé dans la

1. A Rabanel, dont le premier puits (130 mét.) est coupé à 40 mètres de profondeur par une plate-forme rocheuse (Voir *Annuaire* de 1889).

descente de Jean-Nouveau, qui eut lieu le 31 août après une journée entière de minutieux préparatifs.

Deux d'entre nous seulement, Martel et notre inséparable contremaitre Louis Armand, l'effectuèrent : les deux autres durent rester en haut, Gaupillat au téléphone (sans lequel toute tentative eût été impossible) et Rossin pour diriger les douze hommes qui manœuvraient les cordages.

Il avait été décidé que les deux descentes s'effectueraient simultanément afin qu'en cas d'accident au téléphone, d'extinction de bougies, de chutes de pierres, d'acide carbonique, etc., un homme ne se trouvât pas tout seul suspendu dans l'effrayant gouffre. Le trou mesurait 5 mètres sur 3 de diamètre à l'orifice et (rétréci en entonnoir) 1 mètre de large à 8 mètres de profondeur : impossible de conjecturer quelle forme il revêtait au delà. (Voir la coupe.)

A l'extrémité d'une corde de 100 mètres pliée en quatre, nos 140 mètres d'échelle ajustés bout à bout sont vite engloutis par l'abîme et forment une ligne de descente de 162 mètres (dont 22 de corde lisse quadruplée) : Armand s'attache comme à l'ordinaire assis sur un fort bâton fixé à la corde de sûreté que six hommes retiennent légèrement, et il se laisse glisser le long des 22 mètres jusqu'au premier barreau du sommet de l'échelle : « Ça va très bien, » crie-t-il, « le puits est tout droit, l'échelle descend d'aplomb, elle a l'air de ne pas tourner du tout, je crois que ce sera facile. Monsieur Martel, vous pouvez venir ; pendant ce temps-là je vais vérifier le téléphone avec Monsieur Gaupillat, mais ne me jetez pas de pierres sur la tête, car le puits n'est guère large. » Lié sur une escarpolette accrochée au câble qui passe sur la poulie de la chèvre et que le treuil déroule lentement, Martel descend à cheval dans le vide et rejoint Armand : ils n'ont plus que 140 mètres de « noir » sous les pieds. Ils s'organisent pour la suite du voyage, qui se fera côte à côte, car l'échelle porte ça et là sur de petites corniches saillantes, disposées en hélice comme à l'Ègue du

Causse-Noir (Voir *Annuaire* de 1889, p. 110) et couvertes de pierres parfois grosses comme le poing ; les oscillations de l'échelle ou les pointes des pieds détachent ces pierres en mitraille dangereuse : le son de leur chute dénonce déjà l'absence de l'eau au fond du puits. Armand, maintenu d'en haut par les hommes qui filent sa corde de sûreté en sentant toujours son poids au bout, s'abaisse échelon par échelon : il a soin (opération fort ennuyeuse et difficile quand il faut tenir en outre l'échelle et la bougie allumée) que le câble du téléphone ne soit pas « amené » plus vite que lui-même, pour éviter qu'il s'embrouille ou s'accroche entre l'échelle et la paroi ; il entretient constamment la conversation avec Gaupillat : « Plus vite, — lâchez, — doucement — doucement donc ! ne lâchez pas tant de téléphone, — tirez-le un peu, — ça marche tout seul, — sauf les pierres qui nous tambourinent sur la tête comme grêle, — halte ! en voilà une grosse sur une corniche, je vais la déloger pour que l'échelle ne nous la fasse pas tomber dessus tout à l'heure ; — allez, en avant ; — Monsieur Martel vous fait dire que le puits est tout rond, très étroit, 2 à 3 mètres de diamètre, et que c'est un aven comme l'Ègue ; — lâchez ! » — Et, de conserve, Martel (s'accrochant des deux mains aux barreaux successifs de l'échelle qui lui sert de rampe et le retiendra en cas de rupture, invraisemblable d'ailleurs, de son équipage) s'enfonce dans la terre avec son compagnon qui règle son propre mouvement sur celui, du treuil. — A 100 mètres juste de profondeur, halte ! Il y a un trou dans la paroi du puits, une niche où Martel « aborde » non sans peine, pour prendre quelques notes et croquis : elle n'a pas 2 mètres de profondeur ni 1 mètre de largeur, mais elle forme la base d'une fissure étroite qui monte très haut verticalement ; c'est quelque fracture du sol, parallèle au grand puits, son affluent pour ainsi dire ; par cette crevasse l'eau suinte à grosses gouttes et construit

patiemment une respectable borne stalagmitique avant de descendre plus bas dans le grand puits... et à la Fontaine de Vaucluse (?). On n'est pas mal d'ailleurs dans cette guérite souterraine, à condition de ne pas trop approcher du seuil. Martel peut y consulter à l'aise le baromètre, tandis qu'Armand achève de descendre tout seul : la sentinelle dans la guérite reste bien à portée de la voix de son compagnon et, sur la terre, Gaupillat par le téléphone entend indirectement une partie de la conversation qui s'échange dans le gouffre :

« Cela va-t-il toujours, Armand ? — Oui, très bien, l'échelle ne tourne pas, mais j'ai peur qu'elle ne touche pas le fond. — Allons, bon ! en voilà une histoire, s'il faut remonter pour la rallonger ! Notre sondage était donc faux ! Voyez-vous le bas, au moins ? — Oui, à une quinzaine de mètres, mais l'échelle flotte, elle ne touche pas ! — Alors nous sommes sûrs de ne pas rentrer à Sault ce soir et de coucher sous la tente ; je ne bouge pas d'ici ; il n'y tombe pas de pierres ; je me ferai descendre à dîner ! Mais quelle perte de temps ! — Attendez... bravo ! tout va bien, je suis en bas, il ne s'en fallait que d'un mètre : cela fait 163 mètres au lieu de 161, voilà tout ! A votre tour, descendez ; j'attache ma corde pour qu'elle ne s'embrouille pas autour de vous, et je téléphone là-haut pour qu'on lâche un peu ! — Oui, allez ! Qu'est-ce que vous voyez ? Y a-t-il de l'eau, une grotte, un puits ? — Ni eau, ni grotte, une petite salle qui paraît fermée par des éboulis, c'est tout. — Et Vaucluse ? — ... ? » — (Au téléphone) : « Lâchez la corde du treuil. » Cinq minutes après, les deux explorateurs sont réunis en bas : la descente a duré cinquante-cinq minutes.

Le fond de l'abîme de Jean-Nouveau, à 163 mètres sous terre, 667 d'altitude et 582 au-dessus du plus bas niveau de la Fontaine, est une salle à peu près triangulaire de 20 mètres de longueur sur 10 de largeur maximum. La plus

grande hauteur de voûte n'atteint pas 10 mètres. Le grand puits y débouche (avec 3 à 4 mètres de diamètre seulement) à l'angle oriental; le sol, sous ce puits, n'est pas formé, comme on pourrait le croire, d'un talus de pierres tombées du haut : il est d'argile rouge humide, mêlée d'ossements d'animaux et peut-être d'homme, car on y distingue encore une paire de souliers pourris (accident, crime ou suicide? 163 mètres de chute!). Cette salle (voir le plan) a été le siège d'un effondrement : le terrain n'est plus le même que dans le grand puits; à partir de 150 mètres de profondeur, la stratification du calcaire est nettement visible; le plafond est disloqué, ses strates sont décollées, l'une d'elles est même tombée en travers du puits (l'échelle passe derrière), et les autres ont fait un talus d'éboulement dans toute la partie Ouest; dans l'angle Sud on remonte ce talus sur 9 mètres de hauteur jusqu'à une fissure verticale (autre aven affluent); dans l'angle Nord, semblable ascension de 5 mètres qui mène, ô surprise, à la bouche d'un deuxième puits (1 mètre de diamètre, cote 158 mètres)! Hélas, l'éboulement l'a obstrué : Martel veut y descendre malgré Armand, qui l'a attaché à une corde, mais qui ne pourrait guère à lui tout seul enrayer une chute; à 3 mètres sous l'orifice (cote 161), il faut renoncer, toutes les pierres tombent, l'éboulis est inconsistant, les interstices des blocs de rochers mal équilibrés ne laisseraient pas place au corps d'un homme; et ces rocs, d'ailleurs, enseveliraient l'imprudent sous leur avalanche provoquée par le seul frottement des cordes! Et cependant le plomb de sonde retrouve le vide sous cette maudite embâcle et descend 17 mètres plus bas (profondeur 178 mètres, altitude 652, à 567 du niveau de la Fontaine!). Le mot *impossible* devient quelquefois français! Il faut se résoudre à ignorer si, par ce second puits où le moindre mouvement fait rouler de grosses pierres, on arriverait au réseau tant cherché des canaux souterrains ou simplement à un cul-de-sac d'argile!

Nos recherches en d'autres lieux et des considérations géologiques permettent d'espérer que des étages se prolongent plus bas sous l'obstacle : mais l'interférence fréquente des couches marneuses dans ces régions rend plausible aussi l'hypothèse du bouchon d'argile. Notre conclusion formelle est qu'une seule expérience serait décisive : *le déblaiement du fond de Jean-Nouveau* ! Entreprendra-t-on jamais, avec l'incertitude du succès, ce travail colossal qui exigerait, vu l'exiguïté de la salle du fond, l'extraction par la bouche de l'abîme, et de 163 mètres de profondeur, de la plus grande partie de ces blocs dont quelques-uns jaugeant près d'un demi-mètre cube !

Le baromètre, indiquant un peu moins de 165 mètres de différence de niveau, a parfaitement corroboré la profondeur déduite des longueurs de cordes et échelles (163).

Le thermomètre accusait une température de 9° C., à peu près égale à la moyenne annuelle du lieu.

Du pied de l'échelle une faible étoile semblait briller au sommet du puits : c'était le jour, un fragment de ciel discernable par l'étroit orifice ; tant est vertical le bel abîme ! Il n'y a point de stalactites qui étincellent, point d'eau qui chante, point de dôme géant aux voûtes invisibles ; mais l'espace restreint, le sifflement des pierres que détachent les balancements de l'échelle, l'étrange et menue lueur qui filtre de si haut, les carcasses des êtres qui sont venus s'écraser contre ces parois, tout cela fait de Jean-Nouveau la plus sinistre des oubliettes ; l'impression est si forte, si poignante, que l'on n'est pas trop de deux pour la supporter !

On mit une heure cinq minutes à remonter les deux explorateurs, ennuyés certes de n'avoir pu rencontrer l'onde mystérieuse et insaisissable, mais enchantés de leur grandiose descente, la plus profonde (d'une seule pièce) de toutes celles accomplies jusqu'ici.

A 7 h. du soir, la journée était finie après douze heures



de travail rude pour tout le monde; celle du lendemain fut consacrée à retirer les échelles et à plier bagages.

Comme beaucoup d'avens, Jean-Nouveau est quelque fracture préexistante du sol élargie par une force mécanique : la théorie de l'effondrement et du jalonnement (Voir l'*Annuaire* de 1889, et *les Cévennes*, chap. XXX) est complètement battue en brèche par ce *tuyau* stupéfiant haut de 163 mètres sur 1 à 3 mètres de largeur. Toutefois, il est si difficile de comprendre comment une cascade aurait pu forer de haut en bas un tube pareil, que l'on se demande si ce n'est point un phénomène éruptif qui a pratiqué cette cheminée sous la pression d'eaux geysériennes par exemple? Mais comment expliquer les corniches hélicoïdales et le poli si probant des parois, si l'on ne fait pas intervenir l'érosion superficielle? Une fois de plus nous constatons ici que la formation des avens a des causes multiples, soit successives, soit concomitantes, et que des conclusions définitives ne sauraient être encore formulées. D'autant plus que l'éboulement du fond peut très bien avoir été provoqué par un tremblement de terre<sup>1</sup>. Bref, cet abîme, en tous points énigmatique, mérite d'attirer tout particulièrement l'attention des géologues.

Dans un rayon de 6 kilomètres et demi autour de Jean-Nouveau, restent à explorer les avens du *Grand-Gérin* (95 mèt., sondage Vial), du *Toumple* (95 mèt., sondage Vial), de la *Devendoure*, *Piérascas*, *Cassette*, *Castellet*, *Bouffard*, et des *Deux-Mulets*, tous à peu près aussi haut placés que Jean-Nouveau.

Le manque de temps, l'absence de renseignements précis, l'éloignement de voies carrossables et l'embarras de notre attirail nous empêchèrent de nous y rendre. Il

1. Il y en a eu un dans la région le 14 novembre 1887. Voir la Collection des Comptes-rendus annuels (depuis 1874) de la Commission météorologique de Vaucluse.

faudrait plusieurs mois d'ailleurs pour descendre dans tous les avens du pays.

Au Nord de Sault, nous ne visitâmes que les orifices des avens suivants, entre Saint-Trinit, Ferrassières et Aurel, savoir : *Christol* (complètement bouché), *Bassette* (*idem*), la *Caviotte* (exploré il y a quelques années par son propriétaire, 32 mètres, point de galeries, petite nappe d'eau de 5 mètres (?) de profondeur); *Marquisan* (pourrait être intéressant; nos plombs et cordelette de sonde y sont demeurés accrochés à une vingtaine de mètres de profondeur); *Aurel* (simple fente de rochers de 50 centimètres sur 25, trop étroite pour laisser passer un homme, profondeur évaluée de 30 à 50 mètres).

Autour de Saint-Christol (31 kilomètres Est-Nord-Est de la Fontaine), on s'accorde à placer le centre principal d'absorption des eaux de pluie et d'alimentation souterraine.

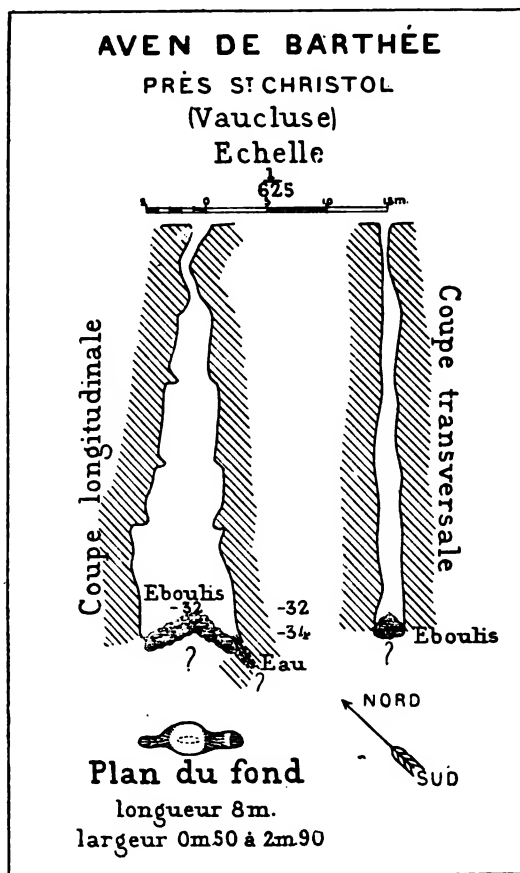
L'aven de l'*Aze* (de l'*Ane*), très réputé, a été voûté depuis peu d'années, parce que plusieurs enfants du village s'y étaient tués en jouant au bord.

Celui de *Barthée* passait pour s'être ouvert, il y a quelque trente ou quarante ans, sous le soc d'une charrue : et à cet *éboulement* avait correspondu, disait-on, une coloration ocreuse des eaux de la Fontaine, légendaire phénomène dont on retrouve quelques rares mentions et souvenirs dans les auteurs et chez les vieillards.

Or l'aven de *Barthée* (exploré par nous le 2 septembre), n'a que 34 mètres de profondeur et un tout petit bassin d'eau : c'est une cassure élargie du sol, son ouverture mesure 2 mètres de longueur sur 0<sup>m</sup>,40 de largeur; elle est apparue non pas par suite d'un effondrement, mais simplement quand la charrue eut enlevé toute la terre végétale qui la recouvrait.

Plus sérieux l'aven voisin de *Lou Cervi* (ou *la Selve*, altit. environ 850 mèl.), indiqué sur la carte de l'État-major et le plus célèbre de toute la contrée grâce à sa dangereuse et

admirable ouverture longue de 50 mètres, large de 25, aussi belle que Padirac et le Tindoul : c'est là qu'en 1889



M. de Serqui-Sannes avait fait descendre trois hommes : ils racontèrent qu'à 90 mètres de profondeur ils avaient atterri sur un cône de pierres et trouvé, dans une petite grotte latérale, un second puits de 20 mètres où ils n'avaient pu aller. Le renseignement était exact aux chiffres

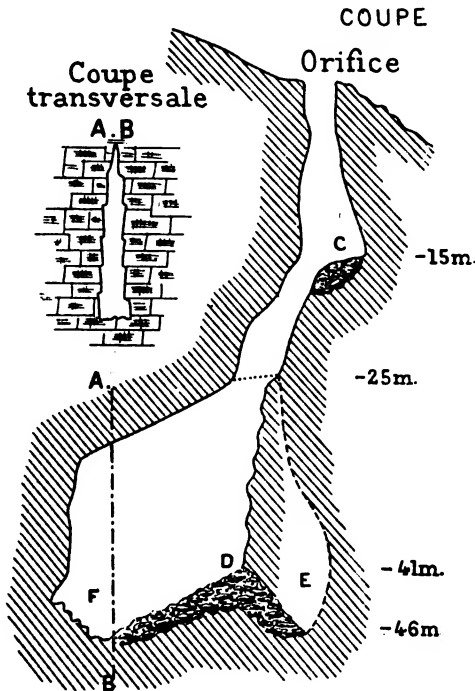
## ABÎME DE COUTELLE

(Vaucluse)

E.A. MARTEL

4 Septembre 1892

Echelle



près, car le premier à-pic n'est que de 53 mètres et le second puits n'a que 7<sup>m</sup>,50 au lieu de 20 (profondeur totale, 64 mètres au lieu de 119 annoncés) : ici, par exemple, nous atteignîmes sans peine le fond (2 septembre) aux quatre coins du gouffre, fond partout formé de la même argile qu'à Jean-Nouveau ; une petite *salle d'éboulis* de l'angle Sud-Ouest ressemble tout à fait à celle qui termine ce dernier abîme, mais son puits final est praticable sans danger et retenait de l'eau en très petite quantité le jour de notre descente : cette eau s'échappe soit par les fentes des parois où la main même ne peut passer, soit par les gerçures de l'argile qui est molle et comme absorbante ; sur place on y enfonce ainsi que dans du sable mouvant. Là aussi il faudrait déblayer ou tout au moins forer l'argile : peut-être déboucherait-on un troisième puits. Il y a dans cet abîme à la fois érosion et effondrement intérieur comme à l'igüe de Biau (Voir l'*Annuaire* de 1891) : de plus la température y est fort basse aussi, 6°,5 à 7° C., anomalie que nous ne nous expliquons pas.

A 2 kilomètres Sud-Ouest de Lardiers (Basses-Alpes), l'abîme de *Coutelle* (47 kilomètres Est-Nord-Est de la Fontaine de Vaucluse) fait partie du groupe des vingt abîmes qui sont échelonnés jusqu'à plus de 1,400 mètres d'altitude sur la pente méridionale de la Montagne de Lure, au Nord des chefs-lieux de canton Banon et Saint-Étienne-les-Orgues.

« On y découvre une grande cavité latérale dont le toit est parsemé de plusieurs groupes de belles stalactites ; les pierres qui tombent dans cet abîme s'arrêtent quelquefois au bout de sept secondes, sur un rocher formant saillie, mais bien souvent elles franchissent cet obstacle et, continuant leur chute, elles produisent un bruit que l'on entend encore au bout de douze et même de quatorze secondes, lequel va s'affaiblissant de plus en plus sans que rien indique que la pierre ait cessé de descendre vers les

entrailles de la terre. » (M. Pelloux, cité par M. Bouvier.)

Sept secondes (sans parler des douze ni des quatorze) cela fait déjà 240 mètres environ; et deux personnes compétentes nous affirmaient avoir, l'année précédente, filé dans Coutelle 130 mètres de sonde sans trouver le fond.

Or l'abîme n'a que 46 mètres de profondeur totale, est obstrué par les pierres éboulées et ne représente pas autre chose qu'une fracture du sol élargie. Il est placé presque au sommet d'une crête, sur le flanc rapide d'un ravin, à l'altitude de 820 mètres; le matériel dut y être porté à dos d'hommes. Pour en savoir plus long qu'il n'y en a sur la figure ci-contre, il faudra le déboucher comme les autres. Température du fond, 9°,5 C.

Nous refusâmes péremptoirement, malgré les pressantes sollicitations des habitants d'alentour, de continuer, pour cette année du moins, l'investigation des autres abîmes environnants, tous plus éloignés et plus élevés : on nous tenta bien fort cependant en nous disant qu'un homme descendu dans celui de *Carlet* (?), près la Roche-Giron, en avait rapporté de gros morceaux de glace; si le fait est vrai, il y a là sans doute quelque glacière naturelle digne d'étude.

A côté de Saint-Étienne-les-Orgues nous sondâmes seulement l'aven des *Ravoues* (altitude 960 mètres, profondeur 30 mètres) : nous distinguâmes nettement le fond avec son inévitable tas de pierres, mais nous ne nions nullement l'existence possible d'un ou de plusieurs autres puits inférieurs... conduisant peut-être aux rivières souterraines.

Par acquit de conscience, il fallut pousser jusqu'à l'extrémité des plateaux calcaires, non loin de Sisteron, à 10 kilomètres de la Durance et à 58 kilomètres de la Fontaine de Vaucluse, pour finir par l'abîme de *Cruis* (840 mètres d'altitude), marqué sur la carte au 80,000<sup>e</sup> et le plus fameux de tous pour ses légendes : on lui attribuait 33 mètres de diamètre; jadis on y jetait les femmes adul-

lères; une nuit le vent et la tempête y précipitèrent un troupeau et son berger dont le fouet, naturellement, ressortit peu après à Vaucluse! Cette fiction, partout rencontrée, en Grèce comme en Quercy, en Provence comme en Languedoc, est devenue pour nous une véritable obsession. A la fin du siècle dernier, un sieur Verdet y serait descendu jusqu'à 66 mètres de profondeur et y aurait observé une température de 8° C. (Pelloux). La vraisemblance de ce dernier renseignement nous donnait quelque confiance, vite changée en déception.

Arrivés à Saint-Étienne, nous apprîmes que le gouffre devait être actuellement bouché : pour éviter les chutes de bétail, les gens de Cruis y avaient jeté des arbres entiers et détourné le thalweg d'un ravin voisin amenant beaucoup d'eau après les pluies; un gendarme se souvenait que lors d'une descente de justice opérée il y a douze ou quinze ans à propos d'un prétendu suicide, on avait trouvé le fond à 42 mètres.

Le 4 septembre 1892, l'échelle de cordes nous mena à *douze mètres de profondeur* sur un fond d'alluvions en effet; nous n'y trouvâmes aucun débouché, mais seulement des carcasses enfouies et deux vipères peu avenantes, tombées de la surface, auxquelles Armand se hâta d'enlever à coups de trique toute envie de nous mordre. Le torrent temporaire s'acquitte fort bien du travail de comblement qu'on lui a confié : et ici on ne saurait guère conseiller de forer à nouveau le puits pour savoir si les eaux de pluie qu'il absorbe à travers un bouchon poreux de pierres, sables, végétaux et ossements, se rendent souterrainement à Vaucluse ou aux sources beaucoup plus rapprochées des *sorgues intermittentes de Saint-Donat* (9 kilomètres à l'Est, 478 mètres d'altitude, rive droite de la Durance) <sup>1</sup>.

1. Il serait bon de savoir si ces sources sont pénétrables à l'homme en temps de sécheresse et, dans l'affirmative, d'en explorer les conduits souterrains.

Pour que l'abîme de Cruis ait pu ainsi être bouché presque artificiellement, il faut, remarquons-le, ou bien que le vide soit peu considérable dans la profondeur, ou bien qu'un rétrécissement prononcé se présente à peu de distance du sol.

D'ailleurs le gouffre n'a que 30 mètres de circonférence (et non de diamètre) sur 8 à 10 mètres de largeur : sa forme est à peu près ovale à l'orifice ; et l'on distingue très bien dans ses angles Nord et Sud la fracture originaire (peut-être une faille ?) qui lui a donné naissance.

Pour recueillir ces observations sinon satisfaisantes, du moins précises, il nous fallut perdre trois jours et passer sous la tente une terrible nuit d'orage refroidie avant l'aube (+ 5° C.) par la survenance du mistral ; mais nous pûmes admirer à loisir l'empourprement au soleil couchant des Alpes de Digne et Barcelonnette (Cheval-Blanc 2,323 mètr. Trois-Évêchés, 2,927 mètr.), déjà coiffées de neiges, la majestueuse harmonie de la foudre nocturne se déroulant sans frein dans la solitude du haut plateau, et la chevauchée folle des dernières nuées rougies par l'aurore et chassées vers la mer par l'impétueux souffle du Nord.

Par Forcalquier, Apt, Avignon et le Pont du Gard tout doré, la locomotive nous rendit à nos chères Cévennes et à l'Ardèche.

Et, cependant, ils existent, les canaux souterrains que draine l'énigmatique siphon de Vaucluse : car à Aurel, à Ferrassières, aux Brious (près Banon), à Cruis même, nous avons vu et étudié des sources qui sortaient (quelques-unes hors de grottes pénétrables jusqu'à une petite distance) à 740, 960, 1 000 et 800 mètres d'altitude des flancs de la Montagne de Lure, pour courir quelque temps à l'air libre, puis rentrer sous terre par les fentes du calcaire ; or l'inclinaison des strates du terrain, leur « pendage », est vers l'Ouest-Sud-Ouest, vers la Fontaine ; et si ces eaux, un instant apparues



au dehors sur les hauts plateaux, revoient définitivement le jour, ce ne peut être qu'à Vaucluse. Mais pour connaître les conduits internes où elles circulent et se concentrent en un véritable fleuve, il n'y a qu'un moyen : déboucher le fond des avens, surtout les plus creux et les moins lointains, Jean-Nouveau et ses voisins. Telle est la conclusion de notre expédition aux avens de Vaucluse et des Basses-Alpes.

### III. — ARDÈCHE

Dans l'Ardèche, MM. Deloly fils (de Saint-Martin-d'Ardèche) et Ollier de Marichard (de Vallon) nous ont rendu grand service en nous indiquant les points à explorer. C'étaient, d'abord, quatre grands abîmes sur le plateau de Saint-Remèze, ceux de Vigne-Close, de Rouveyrette, de Font-Longue, et de Marzal; puis, sur les bords de l'Ardèche, la caverne de Saint-Marcel.

L'abîme de *Vigne-Close* mesure 190 mètres en cinq étages; le fond, comblé, n'est qu'à 1,400 mètres de distance et à 50 ou 60 mètres au-dessus des bords de l'Ardèche; n'a-t-il pas communiqué jadis avec la grande *grotte des Miracles*, dont on ne connaît pas l'extrémité? Il est dangereux, et son exploration a duré trois jours (24-26 août). Chaque étage est en forme de bouteille, goulot en haut, relié au fond du gouffre précédent par un étroit couloir plus ou moins incliné, ou par une corniche naturelle dans le roc vif. Ces paliers intermédiaires sont très périlleux à occuper. Une catastrophe faillit y survenir : pendant la descente du premier puits, l'un de nous lâcha sa lampe de mineur, qui fut précipitée de 45 mètres de hauteur sur les six hommes déjà réunis sur l'étroite plate-forme du fond, à la bouche béante du second puits; au cri d'alarme poussé à propos, tous purent se coller aux parois; le pro-

jectile tomba presque sur Armand, lui arracha sa bougie des mains et effleura le bout de son pied; ce furent trois secondes de poignante angoisse.

Aux abîmes de *Rouveyrette* et de *Font-Longue*, le tas de pierres habituel nous a fermé la route à 50 et 85 mètres de profondeur.

L'abîme de *Marzal* a 55 mètres; il débouche dans une grotte pourvue de splendides stalactites et qui descend jusqu'à 100 mètres sous l'orifice dans la direction de l'Ardèche; c'est, à n'en pas douter, le commencement d'une ancienne rivière souterraine aujourd'hui à sec; si l'on crevait la stalagmite, un heureux hasard pourrait conduire à quelque une des nombreuses cavernes qui s'ouvrent sur la rive gauche de l'Ardèche.

La plus célèbre de ces cavernes, celle de *Saint-Marcel*, connue depuis 1835, avait, selon les gens du pays, 7 kilomètres de longueur: ce chiffre doit être ramené à 2,260 mètres seulement; malgré cette réduction, la grotte de *Saint-Marcel* est une des plus belles d'Europe; une rivière l'a parcourue jadis dans toute sa longueur; là aussi, en détruisant le bouchon stalagmitique du fond, on risquerait d'aboutir par prolongation de la caverne, à la base d'un aven voisin, analogue au curieux *Marzal*... ou simplement de faire un tunnel dans la roche!

La sécheresse exceptionnelle de l'été nous a laissés pénétrer assez loin dans plusieurs sources taries riveraines de l'Ardèche: toutes sont des galeries de grottes descendant et montant alternativement, véritables siphons, désamorçés cette année, et aboutissant à des puits ou réservoirs d'eau fermés de toutes parts; c'est une confirmation absolue de la théorie proposée pour expliquer l'intermittence des sources. Celle de l'*Écluse* a pu être remontée ainsi pendant 400 mètres; celle de *Mayaguar* renfermait de l'acide carbonique.

Beaucoup plus haut en remontant le cours de l'Ardèche,

la grotte d'*Ebbe*, sur la rive droite de la rivière, à 1,200 mètr. en aval du fameux Pont d'Arc, perce presque entièrement l'isthme étroit du Pas de Mousse. Son étendue est de 400 mètres; elle possède de fort jolies stalactites; un ancien bras souterrain de l'Ardèche l'a formée ou tout au moins agrandie; il serait curieux d'en rechercher l'ancienne sortie vers le Sud, et de ménager ainsi aux touristes un bien pittoresque raccourci : en effet, ils visiteraient là une charmante grotte, tandis que leurs bateliers descendraient le grand méandre que la rivière forme en cet endroit. Ce serait une agréable variante à introduire dans le parcours de cet admirable cañon.

Plus près de Vallon encore, toujours sur la rive droite et à 800 mètres en amont du Pont d'Arc, débouche une rivière souterraine qui est la célèbre *goule* (1) de *Foussoubie* (altitude, environ 100 mètres). C'est la réapparition d'un ruisseau qui s'engouffre dans une caverne à 3 kilomètres et demi au Sud-Ouest, par 205 mètres d'altitude, sur le plateau de Vagnas. En ce point, à la perte, nous n'avons pu pénétrer que de 100 mètres dans une caverne du genre de Bramabiau, avec gours pleins d'eau et cascades à sec; un obstacle infranchissable pour toutes les volontés non assistées d'appareils spéciaux nous a arrêtés en pleine galerie de parcours aisé, l'*acide carbonique* : contre cet ennemi naturel la lutte est impossible. En aval, à la sortie, nous avons visité un réseau de galeries d'environ 350 mètres de développement : des siphons pleins d'eau, des voûtes *mouillées* nous ont fermé la voie partout. Et ces voûtes sont les robinets que la nature a disposés sur le parcours des rivières souterraines pour assurer leur écou-

(1) Le mot *goule* désigne en Ardèche des cavernes caractérisées par ce fait qu'elles absorbent, surtout en temps de pluie, des torrents qui ressortent plus loin sous forme de sources. L'expression est imagée et mérite d'être généralisée. Bramabiau et les Katavothres du Péloponèse sont des *goules*.

lement lent, pour transformer en réservoirs leurs parties les plus larges, bref pour faire fonctionner les sources; car en septembre 1892 nous avons vu un petit ruisseau couler de la sortie de la goule alors qu'aucun torrent ne

Entrée de la Baume de Sauvas, dessin de Vuillier,  
d'après une photographie de M. Gaupillat.

pénétrait dans son entrée à sec. Entre ces deux points, à 200 mètres de l'Ardèche seulement, un aven (le Devès de Virac) aurait dû nous conduire aux parties inaccessibles de la caverne; à 40 mètres de profondeur, le talus de pierres

traditionnel l'obstruait. A déboucher, encore celui-là : des travaux peu compliqués seraient sans doute fructueux à la goule de Foussoubie.

Près de Ruoms, l'aven de Réméjadou n'a point conduit au « Padirac » que nous y avait fait espérer M. A. Janet (*Annuaire* de 1891, p. 246); profond de 27 mètres seulement, il est traversé dans le bas par un ruisseau qui y entre et en sort par siphons : le siphon d'aval a 6 mètres d'eau. Réméjadou communique avec les sources de Bourbouillet (1,200 mètr. au Sud). C'est la reproduction exacte de l'aven de la Berrie (Voir l'*Annuaire* de 1891, p. 218 et 243).

Plus remarquable même que la goule de Foussoubie est celle de la *Baume de Sauvas*, entre Saint-Paul-le-Jeune et Saint-André-de-Cruzières. Nous y avons découvert 2,600 mètres de galeries en trois parties : d'abord en amont, par l'entrée que représente la gravure ci-contre, 360 mètres aboutissant à un siphon plein d'eau; — puis en aval, par la sortie qui s'appelle la cascade de la Côte-Patière, une galerie unique de 1,920 mètres de longueur, à sec dans les premiers jours de septembre : un lac nous y a arrêtés; — enfin, greffée sur cette galerie, une troisième branche de 320 mètres, finissant également à un siphon. Revenus quelques jours après avec un bateau pour explorer le lac, nous avons trouvé tout le système rempli d'eau : il avait plu, un torrent s'engouffrait dans l'entrée et une cataracte se précipitait de la sortie. Un aven de 30 mètres de profondeur (la Coquillière), ouvert en plein sur la grande galerie, et par où nous avons vu le ciel dans notre première visite, était transformé en simple puits et ressemblait alors à Réméjadou. L'exploration de la Baume de Sauvas n'est donc pas terminée : une grande sécheresse seule permettra de l'achever; il serait dangereux d'y circuler pendant un orage, car cette goule sert de trop-plein aux crues et sauve de l'inondation le pays d'amont. Chose curieuse, la caverne (quelques stalactites)

passé sous le lit même du ruisseau de Bieusset. C'est une de nos plus importantes trouvailles.

Dans les mêmes parages, le Peyraou de Rouveyrols est une source vauclusienne (au fond d'un gouffre de 14 mètres) dont les gonflements donnent naissance au ruisseau d'Antégoul. Enfin le Tégoul, à Saint-André-de-Cruzières, est, comme Réméjadou, un aven de 30 mètres, à ruisseau souterrain qui pourrait bien alimenter les sources voisines de la Claysse.

Il y a une quarantaine d'années, un naturaliste distingué, M. de Malbos, avait entrepris l'exploration de toutes ces cavités; mais, ne disposant pas du matériel nécessaire, il n'a pu voir que les parties aisément accessibles des nombreuses grottes de la région. Néanmoins ses deux opuscules (un mémoire et une notice) sur les grottes du Vivarais<sup>1</sup> renferment une foule sinon d'observations précises, du moins d'indications que nous n'avons pas eu le temps d'utiliser complètement, bien loin de là.

Ajoutons que M. Ollier de Marichard, le distingué archéologue de Vallon, nous avait renseigné avec beaucoup d'exactitude sur les goules de l'Ardèche.

Il reste fort à faire dans cette instructive région, tant pour découvrir de nouveaux réservoirs de sources que pour continuer les recherches paléontologiques au fond des avens où M. Ollier de Marichard et d'autres fouilleurs ont déjà trouvé des ossements d'animaux quaternaires.

Quant au surplus de nos recherches de 1892, nous ne pouvons, faute d'espace, qu'en donner ci-après la liste et renvoyer, pour les détails, soit aux notes sommaires que nous avons déjà publiées ailleurs, soit à un plus grand travail en préparation.

(1) Réimprimés en 1881 dans le *Bulletin de la Société d'Agriculture de l'Ardèche* (1<sup>er</sup> semestre).

## IV. — GARD

A *Bramabiau*, nous avons été contrôler les récentes découvertes de M. Mazauric et trouver encore, de concert avec lui, un kilomètre et demi de galeries nouvelles (12-15 septembre 1892) : cela porte à près de 6500 mètres la longueur totale des ramifications parcourues de cette rivière souterraine, et il en reste encore à connaître<sup>1</sup>.

La grotte de *Trèves*, ancienne rivière souterraine, est beaucoup moins étendue (400 mètres) et moins belle que Dargilan.

Les pertes voisines du *Trèvesel* sont impénétrables.

## V. — LOZÈRE

Diverses sources, riveraines du Tarn, et dix abîmes du Causse-Méjan (30 à 150 mètres), explorés par Louis Armand et M. Paul Arnal (de Florac), ont démontré qu'il importerait de déblayer le fond des abîmes, notamment de celui de *Mure*.

La perte (à sec) de la Jonte à *Sourbettes* (rive gauche, 250 mètres de galeries) permet de croire que la source des *Douzes* (rive droite), près Peyrelau, n'est autre chose que la réapparition de la Jonte elle-même, laquelle aurait passé sous son propre lit. La goule de la Baume donne déjà un exemple de ce croisement de deux courants superposés.

## VI. — AVEYRON

La caverne du *Boundoulaou* (c'est-à-dire le Bourdon), près Millau, a trois ouvertures dans les falaises du Larzac ; la plus basse vomit de l'eau après les pluies, et trois sources sont échelonnées au pied de la caverne sur 100 mètres de hauteur. Les trois ouvertures communiquent entre elles

1. Voir notice et plan détaillé au 1,250<sup>e</sup>. dans le *Bulletin de la Société de géographie*, 1893.

Sources et caverne du Boundoulaou, dessin de Vuillier,  
d'après une photographie de M. Gaupillat.





par un réseau complexe de galeries et de salles; un lac intérieur forme le réservoir à *niveau variable* des diverses sources; les deux ouvertures supérieures ont été jadis habitées, et toute une famille (probablement néolithique) a été surprise et noyée dans l'une des galeries basses par quelque crue du réservoir : bien que les restes de sept individus déjà aient été extraits de cet ossuaire, il y a encore beaucoup à fouiller au Boundoulaou. L'accès en est difficile.

Les avens du *Mas-Razals* (107 mètres, sur le Larzac; M. J. Vallot y était descendu jusqu'à 60 mètres), de *Trouchiols* (130 mètres, Causse-Noir), et de *Bouque-Peyrol* (120 mètres, près Brusques, ancienne mine de cuivre au fond), sont à déboucher<sup>1</sup>.

De nouvelles constatations ont été faites dans l'intérieur du *Tindoul de la Veyssière*; en juillet 1892, l'exploration des diverses galeries et fontaines qui percent les falaises de Salles-la-Source a prouvé que c'est bien là le débouché de la rivière du Tindoul. Ces galeries forment un véritable delta de ramifications, de près d'un kilomètre de développement, qui conduisent toutes, plus ou moins directement, à une grosse artère; cette artère a été remontée en bateau, non sans difficulté, dans la direction de l'Est (celle du Tindoul) sur 500 mètres de longueur (il ne sera pas impossible d'aller plus loin), et nous y avons reconnu l'existence d'un vaste bassin de retenue où le niveau de l'eau à l'étiage est constant d'un bout à l'autre et la vitesse nulle, sauf à quelques mètres du déversoir normal; ce déversoir, de section restreinte, impénétrable à l'homme, alimente la plus basse des fontaines de Salles, celle *qui ne tarit et ne varie jamais*; quand les crues remplissent les réservoirs de retenue, les autres galeries et fontaines entrent en jeu, faisant l'office de trop-plein. Ces observations

1. Pour la Lozère et l'Aveyron, voir Comptes-rendus des séances de la Société de géographie de Paris, 2 décembre 1892.

expliquent déjà, non seulement l'origine, mais encore la pérennité et les variations de débit des fontaines de Salles-la-Source<sup>1</sup>.

Nous avons loué le Tindoul pour quinze années, afin d'y effectuer ou permettre les recherches scientifiques qu'il comporte.

## VII. — TARN-ET-GARONNE

L'étude du Causse de Villefranche, facilitée par l'obligeance de M. Mathet (de Saint-Antonin), a établi que les avens très réputés de *Rastibel*, *Carteyrou*, *la Rousse*, étaient obstrués à 30, 35 et 55 mètres de profondeur ; mais un ruisseau souterrain s'est rencontré au fond d'une poche à phosphorites communiquant avec un petit aven (*Guillaume*), et quelques menus travaux en dégageraient sans doute un autre dans la jolie grotte du *Capucin*, dont l'entrée est fort pittoresque ; enfin la source de la *Bonnette* reste à explorer en bateau.

## VIII. — LOT

Suite du Causse de Gramat : *Igue des Combettes* (60-90 mètres, rivière souterraine de 220 mètres de longueur avec dix cascades) ; — *Igue de Calmon* (60 mètres, splendide grotte de 200 mètres, genre Padirac, sans eau) ; — *Igue Jourde* ou de *Viazac* (160 mètres, ancienne rivière de 100 mètres de longueur), etc. — Tout cela à débayer pour trouver des prolongements<sup>2</sup>.

## IX. — CHARENTE

Étude des sources de la Touvre et des pertes du Baniat et de la Tardoire : dans la forêt de la Braconne, l'ex-

1. Voir Comptes-rendus des séances de l'Académie des sciences. séance du 7 novembre 1892.

2. Voir Comptes-rendus de la Société de géographie, séance du 1<sup>er</sup> juillet 1892, et la *Nature* du 17 septembre 1892 (coupes et vues).



Entrée de la grotte du Capucin, dessin de Vuillier,  
d'après une photographie de M. Gaupillat.



ploration des avens dits *Fosse-Mobile* (42 mètres au lieu de 100 prétendus), *Rode* (30 mèt.), et *Trou de Champniers* (25 mètres) n'a point conduit aux vastes grottes dont on supposait l'existence<sup>1</sup>. Le plateau calcaire étant peu épais (70 mètres environ), il faudrait sans doute peu de travail pour accéder aux canaux souterrains par le fond obstrué des Fosses.

#### X. — PUY-DE-DOME

Le *Creux de Souci*, près du lac Pavin, est un abîme de 21<sup>m</sup>,50 de profondeur, dans la coulée du Puy de Montchal. Au fond, grotte fermée de 40 mètres sur 60, lac de 9<sup>m</sup>,50 de profondeur, acide carbonique et température très basse (1°,2 à 2°,1 C.)<sup>2</sup>. L'exploration a été faite avec M. Delebecque.

Le Creux de Souci constitue un intéressant sujet d'étude pour sa température et les fluctuations du gaz délétère. MM. Berthoule et Paul Gautier y sont redescendus après nous.

Cette recherche nous a coûté particulièrement cher : une grille à moitié défoncée par des rocs éboulés fermait le trou ; nous dûmes la faire sauter, puis payer les frais d'une nouvelle clôture à la commune de Besse, ci : 400 fr.

Nous tenons, à ce propos, à remercier la Section d'Auvergne du Club Alpin Français, qui nous a généreusement accordé une subvention de 100 fr. pour cette réfection : la clôture a été établie de manière à permettre facilement les descentes et les observations futures.

1. Voir Comptes-rendus de la Société de géographie, séance du 22 avril 1892.

2. Voir Comptes-rendus de l'Académie des sciences, séances des 4 juillet et 28 novembre 1892, et la *Nature* du 13 août 1892 (vue et coupe).

## XI. — CÔTE-D'OR

Glacière naturelle du *Creux-Percé* (15 kilomètres Nord-Ouest de Lyon) : abîme de 55 mètres de profondeur ; au fond, belles colonnes de glace (hautes de 15 mètr.) et température de  $-1^{\circ}$  C. Des observations précises et suivies seraient nécessaires pour expliquer ce curieux phénomène, dont l'étude est de nature à jeter certainement un jour nouveau sur la théorie encore si obscure et si indécise des *glacières naturelles*<sup>1</sup>.

D'autres abîmes de la Côte-d'Or ne peuvent être visités, car on les a fermés pour éviter des accidents : au fond de quelques-uns on entendait, paraît-il, des cours d'eau (Creux de Soucy, etc.). Beaucoup d'autres grottes et sources restent à explorer dans cette région.

En résumé, notre campagne de 1892, que nous avons dû raconter au galop pour ne pas occuper l'*Annuaire* entier à nous seuls, a confirmé toutes nos précédentes théories sur la formation des avens et grottes, la circulation des eaux souterraines et l'origine des sources.

Mais l'étude de certains abîmes à plusieurs étages (Vigne-Clouse, Hures, Viazac, Verzova même, en Péloponèse, etc.) nous a conduits à une conclusion nouvelle que nous n'avons cessé de faire pressentir dans les pages qui précèdent.

En effet, après un examen attentif des paliers ou redans franchis dans beaucoup de nos explorations, il y a lieu de se demander si le *terminus* atteint au fond des avens que nous donnons comme bouchés n'est pas, la plupart du temps, un *terminus* apparent : nombre de ces paliers eussent été, par le moindre effondrement ou éboulis supplémentaire, obstrués de toutes parts, offrant ainsi l'apparence d'un *non plus ultra*, tant était étroit l'orifice du puits qui se

1. Voir Comptes-rendus de l'Académie des sciences, séance du 23 mai 1892, et la *Nature* du 28 mai 1892 (vue et coupe).

trouvait en dessous. Ajoutons qu'aux points extrêmes les recherches ont été généralement arrêtées par un bouchon d'argile, ou de stalagmite, ou de blocs analogues à ceux des paliers, ou par des fissures qu'un léger élargissement eût rendues pénétrables. D'où la difficulté de reconnaître si la couche de terrain imperméable et la nappe aquifère étaient encore loin. Il aurait fallu, pour compléter notre étude, désobstruer quelques abîmes, comme cela a été fait en Autriche à Trebiciano (1840-1841 ; après onze mois de travail, M. Lindner a trouvé le cours souterrain de la Recca à 322 mètres de profondeur ; c'est le plus grand abîme connu<sup>1</sup>). Ce problème est coûteux et délicat, et nous nous contentons de l'indiquer aux Mécènes de la science en souhaitant qu'ils tentent de le résoudre ; de belles et curieuses découvertes seraient très probablement leur récompense.

Pour nous, nous avons la satisfaction d'avoir rempli (quant aux grandes lignes du moins) le programme que nous nous étions tracé dès 1888, et d'avoir effectué la reconnaissance des principaux gouffres et souterrains inconnus des plateaux calcaires du midi de la France, de Vaucluse à la Charente. Bien des points, certes, restent à visiter, bien des questions à élucider ; mais les cent abîmes, les cinquante grottes ou sources, et les 33 kilomètres de nouvelles galeries, explorés jusqu'à présent, vont nous permettre d'élaborer un premier ouvrage d'ensemble sur la géographie souterraine ; cela invitera peut-être des imitateurs à demander aux cavités du Jura, des Alpes, des Cévennes, des Pyrénées, etc., les importants secrets qu'elles recèlent encore.

E.-A. MARTEL,

membre du Club Alpin Français  
(Sections de Paris et de la Lozère et des Causses).

G. GAUPILLAT,

membre du Club Alpin Français  
(Section de Paris).

1. Voir la *Nature* du 14 avril 1886, avec coupe.



## XI

# EXCURSION SCOLAIRE

## DANS LES VOSGES ET LE JURA

(PAR M. L. RICHARD)

Le 30 juillet 1892, à 8 heures du soir, malgré un violent orage, se réunissaient à la gare de l'Est les membres de la caravane scolaire organisée par le Club Alpin. Elle en comptait quatorze : un normalien, ancien Charlemagne, un élève de spéciales de Saint-Louis, quatre de l'École Alsacienne, cinq de Charlemagne, et un élève libre, membre du Club : de plus, les deux chefs, M. Guillo-tel, professeur à Lakanal, et M. Richard, professeur à Charlemagne. M. De Jarnac, secrétaire général du Club, son fils, et un cousin, élève du lycée de Rouen, étaient venus se joindre, jusqu'à Saint-Dié, à l'expédition qu'ils devaient ensuite rallier dans le Jura. Tous se trouvent bientôt groupés autour du drapeau tricolore, munis de leurs insignes, pourvus des dernières recommandations de leurs parents qu'alarme un long voyage, mais que rassure un peu l'aspect débonnaire du chef de l'expédition : rien en lui ne peut faire soupçonner l'alpiniste ; c'est un bon père de famille partant pour la banlieue hebdomadaire ; seul, l'insigne du Club le distingue du vulgaire. Enfin le signal est donné : précédé du drapeau que porte crânement le plus jeune membre de l'expédition, le

bataillon s'ébranle, objet de l'admiration universelle ; les wagons sont pris d'assaut, le train siffle, on part, on est parti.

Le voyage s'effectue en secondes jusqu'à Nancy, et la caravane est coupée en deux. Dans son compartiment, chacun se livre à l'étude du caractère et des aptitudes alpinistes de ses voisins : presque tous se connaissent du reste, habitués qu'ils sont des excursions scolaires du dimanche. On constate la prévoyance du philosophe V..., qui s'est muni d'une gourde de marc pour réconforter la caravane, et les connaissances kilométriques du jeune porte-drapeau B..., véritable indicateur vivant. Malheureusement l'orage sévit de tous côtés, et la pluie tombe à flots, prélude du déluge sous lequel nous devons naviguer dans les Vosges. Enfin, à l'arrivée, le soleil luit et nous permet une visite rapide de la ville. Inutile de parler des monuments de la vieille capitale lorraine : nous parcourons successivement le cours Léopold, l'église Saint-Epvre dont nous admirons les vitraux et les boiseries merveilleusement sculptées, la Pépinière et la place Stanislas ; une courte ascension nous donne une belle vue de Nancy et un appétit heureusement satisfait par un bon déjeuner au buffet de la gare. Auparavant nous avons été rejoints par le normalien, déjà depuis quelques jours en Lorraine.

En route pour Saint-Dié : ici commence l'excursion ; le drapeau flotte à la portière ; tout est à la joie.

A Saint-Dié, la caravane est accueillie par le Dr Fournier, président de la Section des Hautes Vosges, qui s'est chargé de l'organisation de la première partie du voyage. Nous sommes heureux de lui rendre ici un hommage de gratitude. Le programme est parfaitement combiné ; chaque détail a été réglé d'avance avec la précision que donne une connaissance parfaite de la région, et l'excellent docteur a mis largement à contribution toutes les ressources locales. Nous visitons rapidement la cathédrale, avec son

beau cloître et sa petite église, souvenirs du moyen âge. Malheureusement un violent orage éclate : il faut renoncer à Ormont et se borner à une petite ascension, celle du Rocher Saint-Martin, situé à l'Ouest de la ville. Elle s'effectue sous les parapluies, interrompue fréquemment par des haltes à l'abri des plus gros sapins : au sommet, on s'arrête un instant sur d'énormes rochers, et on contemple mélancoliquement les montagnes voisines perdues dans les nuées; la gourde du philosophe circule sans réchauffer l'enthousiasme engourdi. Mais à la descente une surprise nous est réservée : M. Jules Ferry, ami du docteur, reçoit la caravane dans sa maison de campagne. Un accueil aussi simple que cordial, une collation offerte par M<sup>me</sup> Ferry, l'intérêt éclairé que porte aux professeurs et aux élèves l'ancien ministre de l'instruction publique, tout cela reconforte les victimes des éléments conjurés. On rappelle que M. Ferry est le promoteur des réformes universitaires, dont le développement continu commence à produire ses fruits naturels; on parle, bien entendu, des sports scolaires, sujet de circonstance, et du lendit; on fait une ovation à l'un de ses vainqueurs, Pierre de P...; on cite enfin notre éminent collègue Duval, célèbre par la course de Belfort, et dont la gloire rejaillit sur l'Université tout entière : en particulier sur Charlemagne où il professa naguère, et les élèves présents du lycée sont heureux et fiers de l'apprendre. Lorsque, après une conversation assez longue, nous regagnons la ville, il est facile de voir aux propos des excursionnistes combien l'impression produite a été profonde et agréable.

Le mauvais temps continue et on attend avec impatience le dîner. La chère est excellente, comme elle le sera partout du reste, et l'entrain n'y perd pas. Pendant le repas, la caravane s'organise militairement : deux sections sont formées : à leur tête le taupin N... et le mathématicien C..., tous investis antérieurement déjà de semblables fonctions,

et acclamés par le suffrage universel ; le normalien R... est nommé chef d'État-major, intermédiaire naturel entre les chefs de section et l'administration supérieure ; enfin le jeune B... conserve ses titres et prérogatives de porte-drapeau. Puis les chefs, réunis en conseil avec M. De Jarnac, étudient une dernière fois les détails du voyage, pendant que les soldats, fatigués par une longue nuit blanche, s'empressent de gagner leurs chambres et leurs lits.

Le lendemain, lundi, à 5 heures et demie, réveil, distribution laborieuse des thés, chocolats, cafés, et départ pour Gérardmer. La caravane, bien reposée, fait retentir les airs des chœurs les plus variés, excitant l'étonnement des populations paisibles. Elle arrive à Gérardmer par un soleil brûlant : immédiatement les sacs sont expédiés à la Schlucht. Puis les touristes admirent le lac, véritable bijou dans son écrin de fraîches collines, ils font résonner l'écho de Ramberchamp, et reviennent se refaire à l'hôtel. De là, départ pour la Schlucht. Le programme est attrayant : le Saut des Cuves, la route forestière avec les magnifiques sapins et les échappées de vue sur les lacs de Longemer et Retournemer, enfin l'ascension du Hoheneck : quelle splendide journée à passer, et quelle ardeur au début ! Mais bientôt commence une pluie fine : premier arrêt au pont des Fées ; le photographe Roger d'A... en profite pour faire un groupe sur le pont, et le porte-drapeau B... pour prendre un bain de pieds dans la Vologne en sautant sur les pierres moussues malgré les avertissements des chefs. Nous repartons, et visitons le Saut des Cuves, malheureusement bien maigre, mais dans un site charmant. Cinq minutes après, un violent orage éclate : nous pouvons heureusement nous abriter dans une scierie hospitalière, où, pendant près d'une heure, nous nous livrons à d'intéressantes études. A la première accalmie, nous reprenons l'ascension : neuf kilomètres encore, au milieu du brouillard délirant, avec des ondées in-

termittentes d'abord, puis continues, les sapins ajoutant aux cataractes célestes les provisions d'eau accumulées pendant l'orage; et, ironie amère, des poteaux indiquent des vues splendides sur le fond de la vallée et les lacs! Nous escaladons pourtant la Roche du Diable : au fond, tout au fond, on soupçonne comme une sorte de miroitement. Les chefs déclarent que ce sont les lacs, et la troupe, convaincue, s'élance avec une nouvelle ardeur à la conquête de la Schlucht.

Enfin nous arrivons, inondant le péristyle de l'hôtel : la caravane fait peau neuve; puis les connaissances topographiques, les cartes et la boussole sont mises simultanément à contribution pour déterminer la position du Hoheneck; la brume permet à peine de voir, à dix pas, le commencement du sentier! L'ascension est remise au lendemain : la pluie aura lavé l'atmosphère, et les Alpes seront visibles. Confinée dans le chalet, la caravane en étudie les détails. On est à 1,150 mètres d'altitude et sur le territoire allemand, double nouveauté pour plusieurs; puis le cercle des études s'élargit : on déguste l'Amer-Schlucht, invention locale, et d'autres réconfortants. Bientôt le dîner sonne, et cette partie du programme, la seule à laquelle nous soyons restés constamment fidèles, remet à la fois en état les cœurs et les estomacs. A la fin le docteur fait apporter le champagne, accueilli par de frénétiques hurrahs : une soirée lyrique et littéraire s'organise. Par la voix du jeune B..., Agrippine objurgue Néron : l'auditoire frémit, et il faut que le normalien chante une chanson et débite des monologues pour que les convives effrayés osent toucher à la bière, nouvelle munificence du docteur. Mais il faut se lever demain de bonne heure : le signal est donné, et chacun gagne sa chambre ou son dortoir. Car il y a un dortoir, et on n'y dort que bien tard, après de nombreuses évolutions de lits et matelas, et lorsque l'animation due au champagne et à la bière, aussi bien qu'à

la longue traite du lundi, s'est enfin un peu dissipée.

Le lendemain mardi, pluie et brouillard : le Hoheneck est toujours invisible. Des intrépides descendent du côté de Münster jusqu'au delà du tunnel, mais ils ne voient que les premières pentes. Nous nous embarquons bientôt dans deux voitures pour Cornimont avec un camion spécial pour les bagages. Nous descendons d'abord vers Retournemer, puis nous mettons pied à terre pour monter au col de Feignes-sous-Vologne, par une route toute défoncée. La pluie a cessé, et on peut jeter un coup d'œil sur le fond des vallées de la Moselotte et de la Vologne, bien encadrées par des pâturages et des forêts. Nous suivons la seconde, qui nous conduit rapidement à la Bresse. Chemin faisant, le docteur entame avec M. Guillotel une savante discussion sur les dénominations usitées dans les montagnes : le nom de notre col l'a provoquée. Les deux interlocuteurs scrutent les origines des principaux termes ; le latin, l'allemand, le patois vosgien, même le béarnais et le breton que possède M. Guillotel, sont mis à contribution, sans compter les dialectes de l'Algérie, également connus de tous deux. M. Richard et ses compagnons, malheureusement ignorants en ces matières, ne peuvent qu'écouter et le font avec un réel intérêt. Le docteur nous donne aussi de curieux détails sur les coutumes de la Bresse, qui remontent à plusieurs siècles : il nous apprend que la pisciculture a été imaginée par les paysans, qui l'ont essayée pour la première fois dans un lac des environs. Ces conversations savantes, si conformes au précepte « instruire en amusant », abrègent notablement le chemin, et nous sommes tout surpris d'arriver si vite à Cornimont. A la fin du déjeuner, la troupe est photographiée autour de la table.

Cependant la pluie recommence de plus belle : adieu le col d'Oderen et le Drumont ; il faut prendre prosaïquement le chemin de fer. C'est sous la pluie que nous

voyageons, que nous arrivons à Bussang, que nous parcourons en break les 2 kilomètres qui nous séparent de l'hôtel des Sources; mais la gaité n'en subsiste pas moins, et notre passage fait sensation dans le bourg. La nombreuse population de l'hôtel assiste avec intérêt à notre débarquement : on voit rarement arriver des hôtes de notre espèce, et du reste les distractions doivent être bien clairsemées. Une accalmie se produit : nous allons goûter l'eau minérale et en étudier la mise en bouteilles; puis nous visitons la source de la Moselle, ombragée par une sorte de guérite; nous franchissons le col en nous avançant quelque peu sur le territoire allemand : les immenses éboulis qui recouvrent le flanc Sud des Russiers étonnent beaucoup plusieurs excursionnistes qui, en fait de montagnes, n'ont guère vu que le Mont-Valérien. Nous revenons ensuite en France; ceux qui ont passé sous le tunnel passent cette fois au-dessus et inversement, puis nous faisons une promenade du côté de Neuf-Bois : enfin nous revenons à l'hôtel, et un jeu de quilles bientôt découvert charme l'attente du dîner.

La cloche sonne : tout le monde est là, sauf Pierre de P...; on l'attend, on le cherche, il parait. Un cri d'admiration s'élève! Ce n'est plus un modeste alpiniste : la chrysalide s'est faite papillon; il peut désormais frayer avec la brillante société de l'hôtel. La caravane est toute fière et le dîner commence gaiement. Il est excellent (faut-il le répéter chaque fois?), et servi par des Bernoises authentiques auxquelles sied parfaitement le costume national. Puis commence la soirée lyrique et littéraire, dont on supprime la partie lyrique, faute de chanteurs. Sur la demande du docteur, le normalien dit un nouveau monologue. Par une attention délicate pour Bussang, il choisit l'hydrothérapie comparée : l'action se passe dans une série de villes d'eaux, et si la forme est plaisante, le fond doit avoir du vrai. On rit : dédaignant l'eau minérale ici

gratuite, on savoure le vin d'Alsace offert par M. Fournier. Soudain, le piano retentit; le maître d'hôtel vient annoncer discrètement que ces messieurs sont attendus au salon pour la danse : on aura vu passer M. Pierre ! Mais un coup d'œil jeté sur la tenue commune, la modestie bien connue du collégien, le vin d'Alsace peut-être, tout cela retient nos alpinistes, et l'ambassadeur se retire chargé de remerciements et d'excuses pour les jeunes personnes de l'établissement. Enfin l'heure de la retraite sonne, et, comme cette fois il n'y a pas de dortoir, on dort parfaitement sur toute la ligne, ainsi que le constate le chef par des rondes répétées.

Le lendemain, mercredi, nous montons en voiture pour Giromagny. Au bourg, la caravane se munit de cannes en merisier et des célèbres pipes. Notre voiture, attelée de quatre fringants coursiers, produit une vive sensation à Bussang et à Saint-Maurice. Dès le début de la montée, la moitié de la troupe descend. Les uns passent par le raide chemin de la Jumenterie, d'autres suivent les sentiers que l'on rencontre successivement. Le brouillard du matin s'élève peu à peu, et l'espoir renaît dans les cœurs. A la Jumenterie doit avoir lieu une halte pour consommer le déjeuner, que nous emportons avec nous, mais qui doit débiter par une soupe à la farine, aux pommes de terre, etc. Le docteur, toujours prévoyant, a confié à l'avant-garde le commandement de seize soupes; mais il se produit une confusion dans l'exécution des ordres donnés, et ce n'est qu'à l'arrivée de la voiture que lesdites soupes se confectionnent. Cependant M. Guillotel et l'intrépide philosophe V... sont partis en avant : on les attend pendant les apprêts du festin; on explore le Ballon d'Alsace avec toutes les jumelles de l'expédition; et ne voyant rien venir, on en conclut que ces messieurs ont dû se rendre à l'hôtel du Ballon à trois kilomètres de là. Le second V..., le piston (élève de Centrale), émet des in-



quiétudes sur l'alimentation de son frère; mais on lui laisse espérer que ces messieurs commanderont les seize soupes, et qu'après leur absorption, ils n'auront certainement plus faim. Les quatorze membres restants mangent donc les provisions des seize, et vu l'abondance, il reste un stock considérable abandonné généreusement à la population du chalet. Nous escaladons ensuite le sommet du Ballon : le brouillard a disparu, et on jouit d'une vue admirable sur toute la chaîne des Vosges. On découvre même aux limites de l'horizon le Hoheneck si vainement cherché jusque-là, et nous regrettons de plus en plus la continuité du mauvais temps. Soudain un cri de joie s'élève : on a vu poindre deux têtes et reconnu l'avant-garde égarée. La réunion s'opère autour de la table d'orientation, et, après les effusions, la caravane est encore une fois photographiée. Au moyen de la table, nous pouvons donner un nom aux cimes environnantes; nous entrevoyons aussi les étangs qui avoisinent Belfort; les Alpes restent complètement invisibles.

Mais les grandes joies sont suivies de grandes douleurs : M. Fournier va nous quitter quand nous pensions le posséder jusqu'à Belfort. Le chef lui adresse au nom de toute la caravane des remerciements émus : on caresse l'espoir de se retrouver ensemble, les mains se pressent, et bientôt, à un tournant de la route, l'excellent docteur disparaît au milieu des dernières acclamations de la troupe. Nous regagnons la voiture qui nous attend à l'hôtel du Ballon : les moins ingambes y montent, les plus ardents descendent par un sentier rapide à la cascade du Saut de la Truite qu'ils atteignent avant nous; là, nouvelle photographie; puis la voiture galope jusqu'à Giromagny, pendant qu'un groupe persévérant accompagne à pied M. Guillotel jusqu'au bourg. Quelques-uns le visitent rapidement; certains restent à la gare et réparent dans leurs vêtements quelques intempestives solutions de continuité; d'autres

ont découvert un billard et trois queues, ce qui ne diminue en rien le nombre des joueurs. Bientôt le train part ; en route, les voyageurs contemplent les forts qui couronnent les sommets voisins : la conversation devient éminemment patriotique ; en quelques instants nous sommes à Belfort.

Sur le quai nous attendent M. le docteur Bardy, secrétaire général de la Section des Hautes Vosges, et un autre membre du Club. Les présentations se font, et soudain nous retrouvons M. De Jarnac, qui depuis Saint-Dié avait pris les devants pour tout préparer à Belfort, et qui se préparait à repartir pour Montbéliard. Nous déposons les bagages à l'hôtel, puis, sous la conduite de M. Bardy, nous visitons la ville. Le fameux lion captif longtemps notre attention : nous nous hissons sur le piédestal, d'où l'on peut mieux encore se rendre compte des proportions colossales du monument. Mais le départ doit s'effectuer demain de très bonne heure ; nous nous rendons à table ; notre obligeant cicérone veut bien prendre part à nos fraternelles agapes, après quoi nous allons au siège de la Section boire la bière d'honneur et admirer une collection de gravures et photographies. Enfin nous gagnons les lits qui nous sont réservés tant à l'hôtel que dans deux ou trois maisons voisines : le rassemblement est fixé à 4 heures et demie du matin ; les chefs, en disant adieu au docteur, se sont pourvus des renseignements les plus complets sur les courses ultérieures.

A 5 heures, départ pour Saint-Hippolyte ; la campagne des Vosges est terminée : nous allons visiter une région que nul de nous n'a exploré encore. A Montbéliard, M. De Jarnac, son fils Robert, son cousin René D..., montent dans le train, accompagnés de M. Merlin, membre du Club, qui veut bien apporter à l'expédition le concours de son expérience et de sa bonne humeur. M. De Jarnac et le chef étudient au point de vue financier la première

partie de l'excursion. Le résultat n'est pas brillant : les prévisions ont été largement dépassées. Le mauvais temps, d'abord, a imposé l'emploi de voitures supplémentaires et coûteuses; de plus la civilisation semble dans certaines régions des Vosges prendre un brillant essor, nous entendons par là celle qui fleurit dans les villes d'eaux à la mode, et qui se mesure à l'élévation des notes d'hôtels. Bien que réduites considérablement pour nous, ces notes ont été bien lourdes pour nos modestes ressources. Heureusement le confort matériel nous a dédommagés un peu de nos privations esthétiques. Nous nous consolons donc facilement, puis nous passons en revue tous les épisodes du voyage : peu à peu le soleil, qui nous sera désormais fidèle jusqu'au bout, réchauffe les courages, et à Saint-Hippolyte tout le monde est frais et dispos pour abattre les 12 kilomètres qui nous séparent de Matche.

Une voiture transporte les sacs, mais aucun excursionniste n'y veut monter. Du reste un régiment défile, allant de Pontarlier à Belfort : son aspect crâne et guerrier stimule nos jeunes gens qu'excitent encore les éclatantes fanfares. On monte d'un pas alerte; bientôt deux bicyclistes nous rejoignent, un normalien ami du nôtre et un taupin ami de N... ; ils nous accompagnent à pied jusqu'au plateau, puis repartent au galop sur leurs bicyclettes, aux applaudissements universels. Sur ces hauts plateaux la vue est limitée : ce sont des champs dépouillés de leur récolte, de petites forêts; par-ci, par-là un village entouré d'arbres fruitiers du milieu desquels monte un svelte clocher. La colonne s'allonge, les groupes se forment, et la conversation n'y languit pas.

A Matche, deuxième régiment, allant cette fois à Pontarlier, qui fait ici une halte. Nous avons une heure à dépenser : nous visitons le bourg, nous nous approvisionnons de pain d'épices et autres pâtisseries légères; nous scrutons l'hôtel au point de vue des rafraîchissements;

nous déjeunons, et, pendant le déjeuner, nous établissons le texte d'une dépêche de remerciements à l'excellent Dr Fournier : chacun veut participer aux frais, et en un instant une somme de 28 sous est réunie, laissant un reliquat qui est affecté à la caisse des excursions du Club. Nous visitons ensuite les cuisines installées en plein air par les soldats, et la jeunesse s'initie à ses prochains devoirs patriotiques. Puis, en route pour Maison-Monsieur. Le chef et les membres les moins ingambes de la caravane s'installent avec M. De Jarnac dans la voiture aux bagages : les autres accompagnent M. Guillotel. Le rendez-vous est à la Cendrée, et tout le monde y est fidèle.

La vue du col est remarquable : une vallée profonde apparaît tout à coup. A droite les rapides sinuosités de la route, surmontées d'une épaisse forêt qui partout s'élève jusqu'au plateau supérieur ; à gauche la forêt encore, s'abaissant graduellement jusqu'aux falaises verticales du Doubs ; au fond, à 300 mètres de profondeur et plusieurs kilomètres de distance, un coin de la rivière ; au delà, les montagnes de la Ferrière et de Saint-Imier formant les limites de l'horizon. Le reste de la course doit se faire à pied ; nous prenons un instant de repos. Un incident se produit : le porte-drapeau a été un peu indisposé par la chaleur ; une enquête rapide établit que le jeune B... a choisi la bière comme boisson de table, bien qu'il n'en ait pas l'habitude : l'usage en est aussitôt interdit au patient, lequel, malgré ses protestations, est de plus inséré dans la voiture aux bagages et confié aux bons soins de M. De Jarnac. Le reste de la troupe escalade le talus à l'aide d'une longue échelle et se dirige vers les bords voisins du Doubs. Mais le sentier à peine tracé se perd dans les prairies : on se dirige, franchissant haies et palissades, vers le bois qui doit cacher la rivière ; là s'effectue une descente échevelée, accidentée de chutes sur le terrain glissant : ces chutes sans danger provoquent des cris et des rires formidables

qui empêchent la caravane de s'éparpiller, et on arrive sans encombre à la lisière du bois.

Quelques pas encore, et soudain, un brusque arrêt : à nos pieds s'ouvre un profond abîme ; le Doubs, par un lent travail d'érosion, s'est creusé au milieu de la masse calcaire un lit profond et sinueux : deux gigantesques murailles à pic, où s'implantent et végètent de grêles arbustes, forment une longue vallée ou plutôt une fissure, tellement étroite que parfois à côté de la rivière il y a place à peine pour un sentier. C'est là qu'il faut descendre, et le chemin n'est pas commode. Deux échelles verticales, les Échelles de la Mort, de 10 à 15 mètres de hauteur, se succèdent le long du rocher : nous les franchissons sans encombre, mais avec une prudente lenteur ; enfin une sorte d'escalier fort raide amène toute la troupe au fond de la gorge. Nous n'avons plus dès lors qu'à suivre sous bois la rive gauche ; nous admirons les sites les plus pittoresques, nous prenons quelques vues, nous flânons, et la nuit approche rapidement. Un moment l'avant-garde s'arrête : la route est barrée, il faut absolument traverser la rivière qui vient baigner le pied de la falaise de gauche : heureusement nous trouvons une petite scierie, et des bateaux plats nous transportent de l'autre côté. Bientôt la vallée s'élargit : on monte, on descend ; enfin on rejoint la route de la Chaux-de-Fonds, et M. De Jarnac, qui nous conduit à notre gîte de ce jour.

C'est une petite hôtellerie, analogue aux maisons forestières des Vosges, mais pourvue en outre de tabac, allumettes et autres articles de contrebande, dont le voisinage de la frontière rend l'écoulement rapide et commode. Le repas est copieux et très bien préparé, le vin très agréable ; aussi s'attarde-t-on à table, et l'obscurité est presque complète quand s'opère la répartition des lits. M. De Jarnac doit remonter le lac, — car le Doubs forme ici une sorte de lac, — pendant près de deux kilomètres ; C... éta-

blit ses pénates chez un voisin, et le taupin N... chez le gendarme alors absent, et dont au matin il endosse les habits, malheureusement un peu longs, ce qui nuit à son prestige. Les autres restent à l'hôtel.

Le déjeuner du lendemain est fixé à 7 heures; mais bien avant, le chef, qui veut être le premier debout, erre déjà dans la vallée silencieuse. L'air est calme : une légère vapeur s'élève du lac, et produit une agréable fraîcheur. Sur la rive gauche, la falaise un instant interrompue a repris toute sa majesté : les couches puissantes du rocher y dessinent des lignes parallèles où s'implante une maigre végétation; la roche plonge à pic dans les eaux bleues du petit lac, qui réfléchissent son image et en doublent la hauteur. La rive droite s'élève moins brusquement; les pentes sont recouvertes d'une épaisse forêt qui cache les nombreux lacets de la route. L'hôtel et quelques maisons dissimulées dans les arbres et les rochers occupent l'espace étroit qui sépare le Doubs de la forêt : c'est une verte oasis, isolée du reste de la terre : dans ce calme absolu, les poumons se dilatent, le cerveau se repose délicieusement du mouvement tumultueux de la grande ville.

Mais quel bruit étrange! Un profond sillon divise les ondes paisibles : le Doubs recèlerait-il dans ses sombres profondeurs quelque monstrueux poisson? Quelque naïade oubliée animerait-elle encore ces tranquilles solitudes? Une tête apparaît, barbue : c'est Pierre de P... qui, dans les flots presque glacés, se remémore ses prouesses athlétiques. Plus loin, dans la brume, apparaissent trois, quatre canots : toute la caravane est debout; une véritable flottille va réveiller au loin M. De Jarnac endormi. Bientôt s'opère le débarquement général, puis la distribution ordinaire des déjeuners; M. De Jarnac se charge des bagages, et tout le monde part pour le Saut du Doubs.

M. Guillotel propose de suivre le fond de la vallée : l'hôtelier nous affirme que c'est possible, mais qu'il n'y a

pas de sentier bien tracé. En effet, au bout d'un instant la caravane perd le sentier où s'est engagé M. Guillotel, et doit remonter péniblement vers la route de la Chaux-de-Fonds. Nous suivons rapidement un long plateau, où la vue est nulle, sauf sur la gorge du Doubs que nous dominons de près, pendant que notre intrépide collègue doit en longer les rives. Au bout de deux ou trois heures, un sentier abrupt nous conduit au fond du cirque de Moron, nouvel évasement de la rivière, entouré aussi de murailles à pic : une rapide montée suivie d'une non moins rapide descente nous amène à l'hôtel du Saut-du-Doubs. On achève les préparatifs du déjeuner en attendant M. Guillotel, qui a rencontré de nombreuses difficultés et fait par eau une partie du trajet : le chef se félicite de l'erreur commise au début et d'inquiétudes heureusement évitées. Une fois réconfortée, la troupe traverse la rivière et visite le Saut-du-Doubs. Malheureusement l'eau est bien basse ; le spectacle est cependant émouvant : une photographie est prise, puis nous nous promenons sur le lac des Brenets. Les bateliers nous font remarquer un écho magnifique, qui aussitôt retentit de l'hymne russe : bientôt nous abordons, et une heure après nous sommes à la Chaux-de-Fonds.

Visite de la ville, qui n'a rien de remarquable : achats divers, rafraîchissements variés, puis départ pour Saint-Imier, par une vallée magnifique. L'entrée s'effectue pompeusement, drapeau en tête : la discipline et l'aspect martial de la troupe produisent leur effet habituel. L'installation s'effectue sans peine, et le dîner s'absorbe de même. A la fin, une agréable surprise nous attend : un membre du Club Alpin Suisse, M. J. Girard, président de la Section de Saint-Imier, averti de notre arrivée par la voix publique, vient nous rendre visite, et veut bien nous servir de guide au Chasseral. Cette offre est accueillie avec effusion, et les chefs offrent une chartreuse d'honneur à

leur obligeant collègue, que l'on régale ensuite d'un nouveau monologue. Rendez-vous est pris pour le lendemain, on se quitte et, après une rapide visite de Saint-Imier, chacun va se reposer des fatigues d'une journée laborieuse.

A la première heure, départ pour le Chasseral : M. Girard déploie au bout de sa canne l'étendard de sa Section, et les drapeaux des deux nations amies flottent fraternellement sous les rayons d'un brillant soleil. L'ascension n'a rien de pénible et ne dure pas trois heures; cependant nous avons fait un détour assez long pour étudier une gigantesque fissure, aux bords régulièrement stratifiés, et qui semble produite par un coup d'une autre Durandal. Pendant le trajet, nous entendons les *jodeln* des bergers, répercutés par de nombreux échos. A l'arrivée, un chœur harmonieux nous salue : une société de jeunes filles occupe le sommet, et chante avec ce charme et cette pureté de sons que l'on rencontre partout en Suisse. L'hôtel est envahi, les drapeaux fixés au balcon; après quoi, nous contemplons le panorama. Le Chasseral forme une longue crête d'altitude à peu près constante, dirigée du Nord-Est au Sud-Ouest : l'hôtel est à l'Est, un peu au-dessous de l'arête : nous parcourons cette arête, cherchant vainement à distinguer les Alpes; mais, malgré un temps magnifique, la vue ne s'étend que sur les trois lacs de Bienne, Neuchâtel et Morat, qui semblent d'immenses miroirs au milieu de la plaine. M. Girard nous quitte, rappelé à Saint-Imier, et ne pouvant partager notre déjeuner : nous lui présentons nos regrets et nos remerciements, et nos acclamations chaleureuses accompagnent sa descente. Le repas est servi un peu longuement, puis la caravane dévale au galop sur l'autre versant : une fois sur la route forestière, les distances s'accroissent, les uns suivant prosaïquement le grand chemin, les autres descendant tout droit sur Lignièrès par un sentier tourbeux.



Là s'opère le rassemblement, et d'un pas alerte nous gagnons la Neuveville, par un agréable sentier sous bois. Une petite plate-forme dominant le bourg et munie de bancs rustiques nous invite au repos : nous prenons quelques photographies du château et du lac, et bientôt, à la gare, un rafraîchissement bien gagné. Une heure après, nous retrouvons, à Neuchâtel, M. De Jarnac et les bagages confiés à son infatigable sollicitude. Visite de la ville, longue station au bord du lac, photographies; l'inauguration d'un tramway à vapeur rassemble la moitié des habitants; nous grossissons le nombre des curieux, et, suivant la ligne, nous regagnons le buffet de la gare, qui nous fournira le dîner. Deux tables sont formées : la division de M. Guillotel jouit d'un salon particulier. Un malicieux émissaire va lui demander son opinion sur la truite du lac : insurrection des convives, qui n'en ont pas vu et se croient lésés; enfin hilarité : il n'y a pas eu de truite ! M. Merlin dédommage l'une et l'autre table par la distribution de pêches savoureuses.

MM. Guillotel et Merlin doivent conduire à Travers les jambes les plus agiles : les autres s'arrêteront à Noiraigue, d'où la course est moindre jusqu'au Creux-du-Vent, rendez-vous général du lendemain. Tout va bien à Travers, mais, à Noiraigue, déception : pas de voiture pour les bagages, pas de guide pour l'hôtel, dont la situation est inconnue : et il est nuit close depuis longtemps. Mais des alpinistes savent surmonter d'autres obstacles : bientôt l'installation s'opère, et on découvre qu'une lettre égarée est la cause de nos ennuis.

La nuit se passe tranquillement, et le lendemain on se remet en marche. Le chemin pierreux du Creux-du-Vent est vivement escaladé : au sommet, ou plutôt sur l'arête circulaire qui domine le gouffre, on a une vue limitée encore par la brume, et les Alpes n'apparaissent pas. En revanche, ce gouffre est réellement splendide d'aspect :

d'immenses rochers à pic forment un cercle presque complet; au fond, de sombres forêts et un torrent naissant; des éperviers planent sur ces profondeurs, et on a presque le vertige à les suivre dans leurs orbes rapides. Le plateau avoisinant retentit de chants joyeux : c'est aujourd'hui dimanche, une foule de jeunes gens envahit la montagne. Nos souvenirs se reportent sur Paris, que nous reverrons demain : mais quel abîme entre ces verdoyants pâturages, cet air vivifiant qui nous rafraîchit le visage, et les arbres jaunis, l'herbe fanée de nos forêts de banlieue, où le Parisien va essayer de respirer !

Bientôt le chemin de fer ramène la troupe à Travers : c'est la dernière halte.

A une si belle campagne, il faut un couronnement imposant. On cherche aux environs un terrain propice : on forme un groupe général, que prend le photographe, puis commencent les discours. M. Guillotel exprime, en paroles émues, la satisfaction que lui a donnée une caravane si homogène, et composée de membres tous personnellement bien sympathiques. M. Richard appuie sur la même corde, félicitant la caravane de sa bonne et constante discipline, de sa cohésion cimentée par des concessions mutuelles : il constate les heureux effets physiques et moraux de la réunion de jeunes gens dans une expédition de longue haleine, où les muscles et les caractères se fortifient simultanément : il remercie les chefs de section de leur concours empressé, et le jeune B... de ses services comme porte-drapeau : enfin, il parle de la reconnaissance que tous doivent au Club Alpin, lequel a préparé l'excursion, a veillé sur tous les détails, et leur a procuré tant de satisfactions délicates. Le chef propose un ban pour le Club Alpin, puis pour MM. Merlin et De Jarnac, et on y procède avec enthousiasme. On se donne rendez-vous pour 1893, dans le Vercors et le Dauphiné. Puis la troupe défile majestueusement, et, le drapeau en tête, se rend à l'hôtel.

Nous avons déjeuné plus tard, nous dînons plus tôt qu'à l'ordinaire : par suite les excellentes choses que nous a préparées notre hôtesse ne sont appréciées que par les estomacs d'élite. Le repas se passe en conversations émuës : on se remémore les principaux incidents du voyage. M. Guillotel offre le café, qu'on savoure avec componction : puis, les derniers comptes réglés, on se rend à la gare. M. Richard quitte avec ses deux fils et MM. de P... la caravane, qu'il confie à M. Guillotel. Les mains se serrent une dernière fois, on se donne rendez-vous aux prochaines excursions et surtout à celles du dimanche. Bientôt le train s'ébranle au milieu des acclamations et ramène sans incident notable l'expédition à Paris.

Ici se pose une question : Quel peut être le but d'une relation si longue pour une campagne si ordinaire ? Pourquoi surtout de si minutieux détails ? La réponse est facile. Et d'abord, nos ascensions ont varié de 1,150 mètres, à la Schlucht, à 1,600 mètres au Chasseral ; les vues dont nous aurions pu jouir sont connues de tous : nous ne pouvions donc nous rabattre que sur de modestes détails. Mais, nous dira-t-on, il était facile d'abrégé, même de se taire. C'est vrai, et surtout plus agréable. Mais une promesse faite un peu à la légère, et surtout l'espoir, la conviction même d'être utile à nos caravanes, nous ont décidé ; nous avons entrepris une besogne bien contraire à nos habitudes, malheureusement aussi à nos aptitudes : une fois engagé, le désir de donner aux familles la véritable physiologie de nos excursions, le plaisir que nous éprouvions nous-même à nous ressouvenir, nous ont entraîné au delà peut-être des limites raisonnables. Reconnaissons-le : les parents sont difficiles à convaincre ; ils craignent pour leurs enfants non seulement la fatigue, mais aussi la privation, pendant de longues journées, de ce Paris dont ils ont l'habitude ; une semaine de séparation, souvent la pre-

mière, leur semble une éternité pendant laquelle les pauvres enfants seront abandonnés à des étrangers, livrés à des mercenaires, la promiscuité de l'auberge remplaçant l'intimité de la famille ! Nous avons montré, croyons-nous, combien sont vaines ces appréhensions ; quelle continuelle sollicitude entoure les jeunes gens qu'on nous confie ; quelle attention constante est donnée à leur bien-être, aussi bien dans les arrêts que dans les marches. Mais les grandes excursions sont rares, et jusqu'à présent les participants peu nombreux ; nous ne pouvions compter, comme pour nos courses du dimanche, sur l'influence de l'exemple et de la camaraderie : notre relation était donc utile, et nous espérons qu'on nous pardonnera son étendue.

Nous venons de parler des courses du dimanche : avant cette année, elles étaient rares et réservées à une seule école ; maintenant presque tous les lycées, collèges, écoles secondaires de Paris y envoient des adhérents. Le jour de la Toussaint, par un temps détestable, une course à Compiègne et Pierrefonds a réuni quarante-deux excursionnistes ; une autre à Grignon et Marly, par la pluie et la neige, au milieu de décembre, en a réuni cinquante-neuf : ces résultats nous montrent que la jeunesse actuelle n'est pas aussi efféminée qu'on semble le dire, et que, avec une saine émulation, elle peut encore produire, même dans les pires conditions, une somme considérable de travail physique et moral. Nous croyons, en poussant au développement de ces excursions, autant que cela dépend de nous, agir dans l'intérêt de la jeunesse studieuse qui nous est si chère, en lui procurant un délassement de ses travaux intellectuels au prix de quelques fatigues physiques. On a beaucoup parlé du *surmenage*, objet de l'effroi calculé du paresseux qui en profite, de l'absolu dédain du travailleur qui l'ignore et en souffre. Eh bien ! nous aussi, nous entreprenons contre ce surmenage une lutte, qui, pour être silencieuse et toute française, n'en

sera pas moins efficace, si nos courses se développent et se généralisent.

Ajoutons que ces courses font connaître le Club Alpin, la grandeur de sa mission, les buts élevés qu'il veut atteindre : nous formons ainsi, croyons-nous, une véritable pépinière d'alpinistes, prochaines recrues pour notre Club qui leur prodigue ses soins et son argent ; déjà plusieurs de nos adhérents sont devenus nos collègues. Du reste, nos jeunes gens ont la conscience de ce que nous faisons pour eux : dans la sympathie qu'ils témoignent pour le Club Alpin, dans les marques d'affection qu'ils donnent à leurs chefs, nous trouvons tous pour nos soins une bien douce récompense.

L. RICHARD,

Membre de la Commission des caravanes scolaires  
du Club Alpin Français.

## XII

### QUATORZE JOURS

### DANS LE SAHARA ALGÉRIEN

DE BISKRA A BISKRA PAR TOUGOURT ET EL-OUED

(PAR M. ÉDOUARD ROCHAT)

Je vais entretenir les lecteurs de l'*Annuaire* d'une petite tournée que j'ai faite dans le Sud-Algérien, en novembre et décembre 1891, et je crois que quelques-uns seront fort surpris de voir avec quelle facilité et quel agrément on peut voyager actuellement au delà de Biskra.

M. le contrôleur général Hamant avait bien voulu me donner une lettre de recommandation pour le commandant supérieur du cercle de Biskra, M. le colonel Pont, qui m'a accueilli avec une amabilité que je n'oublierai jamais, et dont je tiens à lui témoigner ici toute ma reconnaissance.

Pour faciliter mon excursion, en outre de ses excellents conseils, le colonel Pont m'avait donné une lettre de recommandation, écrite en français et en arabe, pour les officiers du service des affaires indigènes, les fonctionnaires civils et les cheiks du cercle de Biskra.

Aux termes de cette lettre, je devais être admis dans les bordjs et caravansérails, avec mon guide et nos montures; et, chose très importante, car j'avais à nourrir mes

gens et mes bêtes, les vivres dans les tribus devaient m'être fournis, moyennant remboursement *d'après les tarifs réglementaires*. J'étais encore sûr d'avoir, pour les routes de Tougourt à El-Oued, et d'El-Oued à Biskra, un guide spécial.

Muni de ma précieuse lettre, je pars, le 26 novembre 1891, à 6 h. 50 min., de Biskra. J'ai pris comme guide à l'Hôtel du Sahara, où je loge, Abdallah, qui a fait partie de la première mission Flatters; il s'est chargé de me trouver un muletier et deux bonnes mules, l'une pour moi, l'autre pour lui. Le muletier ira à pied, quand le guide ne le prendra pas en croupe.

Une bonne mule peut porter, avec son cavalier, un peu de bagage et faire 50 kilomètres par jour, quand elle est bien nourrie. Nous avons quelques provisions; outre ce que j'ai sur le corps, j'emporte un peu de linge, une paire de chaussures, un chaud gilet de chasse, une pèlerine imperméable, et deux plaids alpins. J'ai eu le tort de me charger d'un revolver dont je ne me servirai pas, et que je ne chargerai même pas.

Après avoir traversé une partie du Vieux-Biskra et dépassé les habitations, nous marchons d'abord sur un terrain tellement couvert d'efflorescences salpêtrées qu'on croirait voir une petite couche de neige. Ensuite le sol nourrit assez de plantes pour offrir à distance comme un tapis de verdure, et l'on rencontre quelques champs d'orge avant d'arriver au Bordj-Saada, où nous nous arrêtons pour déjeuner. Sur notre route, nous avons croisé et dépassé des caravanes. Dans celles qui vont au Souf chercher les dattes, les chameaux sont chargés de planches destinées à confectionner les caisses. Celles qui en reviennent portent les caisses pleines de dattes.

Au Bordj-Saada, il y a de bonne eau; nous y déjeunons avec nos provisions, et n'y demandons que du café pour nous et de l'orge pour nos animaux.

Du Bordj-Saada au Bordj de Chegga la flore est extrêmement pauvre comme nombre d'espèces. Il n'y a guère qu'une seule plante surmontant toujours une butte grosse comme une taupinière. On marche sur un sol assez résistant, qui rappelle un peu les allées d'un jardin irrégulièrement sablé.

A 4 heures, nous arrivons au Bordj de Chegga, où nous coucherons; nous sommes à peu près à 56 kilomètres de Biskra.

L'eau de Chegga a une très mauvaise réputation, on la dit très purgative. Je goûte l'eau d'une jolie petite source, très limpide, où s'abreuvent des chevaux; je la trouve un peu fade, mais j'en bois à mon dîner, en y mettant moitié de vin. Elle n'a été pour moi que légèrement purgative, et je crois qu'elle m'a plutôt fait du bien que du mal. Grâce à mes provisions, je n'ai besoin de prendre au bordj que des dattes et du café pour moi et ma petite escorte, et de l'orge pour mes bêtes. Je couche sur le sol, dans une chambre largement pourvue de tapis épais.

Le vendredi 27, nous partons à 6 h. 40 min. du matin. Il pleut et il ne fait pas chaud. La route ou plutôt la piste que nous suivons est très large. Les prolonges de l'armée la suivent facilement.

Sept kilomètres avant d'arriver au poste optique de Kef-el-Dor on trouve trois puits dont l'eau est passable, — c'est Bir-el-Asila, — et on laisse sur sa droite, à une distance d'environ un kilomètre, quatorze colonnes ou cônes de pierre faisant un assez bel effet dans le désert; on me dit qu'en cet endroit un combat a eu lieu autrefois entre Arabes.

Après quatre heures de pluie presque continue, je suis heureux d'arriver au poste optique de Kef-el-Dor et de pouvoir m'y chauffer devant un bon feu. On a une belle vue sur les chotts. Avec une excellente jumelle on me fait voir l'un des postes avec lesquels on correspond.



A midi trois quarts je pars à pied par le beau temps, heureux de marcher un peu. Nous atteignons et suivons ensuite quelque temps la rive occidentale du Chott-Merouan. Le chemin, détrem pé par les dernières pluies, devient mauvais, et je dois remonter sur ma mule.

A 3 heures nous arrivons aux plantations de l'Oued-Rir. Nous avons toujours sur notre gauche le Chott-Merouan. Le paysage est aussi joli qu'intéressant. Je suis particulièrement enchanté de cette dernière partie de la journée. Rien de gracieux comme les bois de jeunes palmiers pleins de vigueur et parfaitement soignés.

A 5 heures nous arrivons au bon petit hôtel de Merayer, installé dans un ancien bordj. Nous sommes dans un pays d'oasis et il y a quelques ressources. Les lits et les chambres sont propres, la nourriture convenable. Les prix n'ont rien d'exagéré.

Le samedi 28, je quitte Merayer à 7 heures; le temps est beau. Sur la droite quelques petites dunes; le terrain est sablonneux et me rappelle un peu les grèves de l'océan. A mon grand étonnement je vois, du côté de l'Ouest, deux éminences surmontées de superbes palmiers, et ce ne seront pas les seuls aujourd'hui qui se présenteront ainsi. Un instant j'aperçois le Chott-Merouan sur la gauche. A 9 heures et demie nous longeons une oasis située à notre droite. Le terrain est un peu accidenté, et l'on me fait remarquer une bonne source non pas au pied, mais au sommet d'une éminence. En dehors de ces palmiers couronnant de petits tertres, très peu de verdure dans cette partie du Sahara.

A 11 heures, nous nous arrêtons pour déjeuner avec nos provisions. Nous sommes en plein désert et en plein soleil, mais la chaleur est supportable.

A midi, nous repartons. Le sol est émaillé de cristaux de sulfate de chaux.

A 1 heure un quart nous sommes à Naza-ben-Resig. Il y

a là une source dont l'eau, légèrement sulfureuse, est buvable. A 2 h. 20 min. nous passons au pied d'un beau palmier surmontant une éminence. Il est entouré de buissons de tamarix. Encore là une petite source d'une eau légèrement sulfureuse, très buvable, qui ne tarit jamais. A 3 h. 20 min. nous sommes à l'oasis de Zaouiet-Rieh, et à 4 h. 10 min., après avoir passé à côté d'un puits artésien, nous arrivons à Ourlana, où il y a une oasis d'une certaine importance.

Sur le vu de ma lettre, le cheik me propose de coucher chez lui, au lieu de coucher au bordj construit à un kilomètre au moins du village et où il serait obligé de me faire porter des tapis. C'est plus commode pour lui et pour moi. Je vais voir de près un peu de la vie arabe. Je suis d'autant plus à mon aise pour accepter que, chez lui, je ne dois pas être reçu gratuitement.

Le cheik me demande, par l'intermédiaire de mon guide, ce que je désire, et je peux avoir du lait de chamelle dont je n'ai pas encore bu. Il est légèrement acide, et ne sent pas le lait de vache, mais j'ai faim et soif, je sais ce lait excellent pour l'estomac, et j'en bois un grand bol.

Avant le dîner je vais visiter une pièce d'eau légèrement salée, et assez poissonneuse ; si le cheik avait été avisé de mon arrivée, il m'aurait fait manger du poisson.

De retour dans la salle de réception du cheik, pièce plus que modeste (terre battue couverte de quelques tapis, murs noirs et enfumés), je dîne avec le cheik. Ni couteaux ni fourchettes, mais des cuillers en bois et des assiettes ; pour menu : potage au riz avec des pois chiches, très pimenté ; couscous assez bon ; il n'est pas épicé ; on le sert dans trois vases distincts : l'un contient la bouillie faite avec le gluten du blé à l'état de grosse semoule et cuite à l'étouffée, l'autre une sauce où nagent des navets, le troisième le mouton bouilli, que l'on doit prendre

avec ses doigts. Comme dessert, des dattes, et de l'eau pour boisson.

Le soir, je vais me promener avec Abdallah dans le village. La température est douce. Les enfants font du feu dans les rues avec des feuilles de palmiers. Beaucoup n'ont pour tout vêtement qu'une chemise de coton. Je passe le reste de la soirée avec le cheik dans sa pièce de réception. Il ne sait pas un mot de français. Il me montre des cartes qu'il a reçues d'autres visiteurs; je lui donne la mienne, et, en me quittant le soir, il ferme la porte du côté de la rue. L'autre porte de la pièce donne sur une cour où est son cheval. J'ai d'assez bons tapis et je dors bien.

Le 29, départ à 6 h. 25 min.; il fait très frais, le ciel est sans nuages. Le lever du soleil, dont j'aperçois les premiers rayons à travers les palmiers de l'oasis, a un charme indéfinissable.

Sur ma route je me détourne et vais seul à pied voir des autruches domestiques dans une ferme de la Société agricole et industrielle de Batna et du Sud-Algérien. Cet élevage ne peut donner de bénéfices. La ponte varie de sept à trente œufs. La femelle et le mâle se relaient pour couvrir. Si l'un des deux ne remplit pas bien sa tâche, la couvée ne réussit pas. Les couveuses artificielles, jusqu'à présent, n'ont pas donné de bons résultats.

Après la ferme, c'est bien le désert, pas de verdure, terrain présentant par endroits des efflorescences salines, beaucoup de cristaux de sulfate de chaux.

A 10 h. 40 min. nous sommes à l'oasis de Sidi-Rached; nous déjeunons auprès de la source, dont l'eau, quoiqu'un peu salée, est buvable. Après Sidi-Rached, nous rencontrons sur la route plusieurs endroits couverts d'eau.

A 2 h. 10 min. nous sommes au village de Rouire, où a été foré un puits artésien. Le village est sur une petite





éminence avant d'arriver à l'oasis. Il y a là des palmiers qui ne sont pas irrigués, les racines rencontrant une nappe d'eau à une très faible profondeur.

J'arrive à Tougourt avant le coucher du soleil. Il n'y a là qu'une auberge infecte, mais il est probable qu'on va établir un petit hôtel au bureau des voitures. Heureusement je suis parfaitement accueilli au bureau arabe par M. le capitaine du génie Perret et M. le docteur Cohen ; M. le lieutenant de Sallemard, qu'on dit très aimable, est absent. J'aurai un bon lit et une vaste chambre très aérée, où je vais reposer après un dîner fait en aussi bonne qu'agréable compagnie.

J'emploie la journée du 30 novembre à visiter Tougourt et ses environs immédiats, où sont campés beaucoup de nomades. Les rues de la ville sont presque complètement couvertes, et ne sont pas très étroites. La grande mosquée a huit nefs. J'y remarque une assez jolie chaire en bois sculpté. A l'intérieur le dôme est recouvert de plâtre ciselé. Les clous saillants des portes font un joli effet. La ville, beaucoup plus propre qu'avant l'occupation française, est encore assez malsaine. Autour, les palmiers n'ont pas besoin d'être irrigués : l'eau se rencontre à 1 mètre ou 1<sup>m</sup>,50 de profondeur. J'ai vu sur la grande place et autour de la ville beaucoup de chameaux et d'ânes, mais très peu de chevaux.

Les tombeaux des rois de Tougourt, qui s'élèvent à une petite distance de la ville, m'ont plus intéressé que la grande mosquée. C'est une construction assez originale. L'édifice principal a un dôme, six nefs et des tombes sous toutes les nefs et sous le dôme.

A la fin de la journée je monte sur la dune à l'Ouest de la ville, pour jouir à mon aise d'un splendide coucher de soleil. Au-dessus de ma tête le ciel est d'un beau bleu, au couchant des teintes dorées, au levant des teintes violacées d'une variété et d'une beauté inouïes. Ce qui m'étonne le

plus, c'est, une heure après la disparition du disque solaire, de voir persister à l'Ouest des lueurs qui me permettent de lire l'heure à ma montre en la tournant de ce côté.

Le 1<sup>er</sup> décembre, je suis allé faire, à une douzaine de kilomètres de Tougourt, une charmante excursion à Temacin et à la Zaouïa de Tamelat où réside un grand marabout.

Le village de Temacin, que l'on rencontre avant d'arriver à la Zaouïa, est assez pittoresque. Il est en grande partie construit sur une hauteur entourée d'un fossé où croupit une eau fangeuse. Il est très malsain.

En entrant dans l'oasis qui précède la Zaouïa de Tamelat, on rencontre d'abord un large fossé plein d'une assez belle eau ; j'y ai vu quelques petits poissons. Après le fossé, la vue se repose agréablement sur une grande pièce d'eau bordée de tamarix auprès desquels s'élèvent des palmiers.

Quand j'arrive à la Zaouïa de Tamelat, le grand marabout est à sa porte pour me recevoir. Il me fait dire par mon guide, qui nous sert d'interprète, qu'il regrette que de nombreuses occupations ne lui aient pas donné le temps de venir à ma rencontre. Il a du sang noir dans les veines. On apporte le café dans une belle cafetière en argent. Il me mène voir le tombeau du Khalifat qui fait de cette Zaouïa un lieu de pèlerinage pour les Arabes. Il est sous un dôme élevé ; le pavé en faïence est recouvert de tapis. Des faïences garnissent la partie inférieure des murs. Pour le reste, du plâtre assez grossièrement ciselé, dont quelques parties sont peintes. Puis des caractères arabes sur un bandeau au bas de la coupole. L'effet général est harmonieux. Comme mobilier, une horloge de Tunis, beaucoup de drapeaux, un lustre et une grosse boule de glace dorée.

Je déjeune à la Zaouïa. Le marabout n'assiste pas au re-

pas. Il y a avec moi trois Arabes à table. On ne me dit pas un mot, quoiqu'il y ait au moins un des Arabes sachant le français : je l'ai rencontré quelques jours après à Constantine, et il a causé avec moi. On me sert toujours le premier. Le service se fait à l'européenne. Beaucoup de conserves

Grande rue de la Zaouïa de Tamelat, reproduction par Boudier  
d'une photographie de M. Ed. Rochat.

qui doivent venir de France ; comme entremets, du lait de chamelle et un couscouss sucré. Aux murs de la salle, grossièrement peints, sont accrochés des objets en faïence et en verre comme on en vend dans les foires. La pièce où le marabout m'a reçu après le déjeuner est assez bien meublée à l'orientale, mais toujours les disparates les plus choquantes : à côté d'objets précieux, des ustensiles européens sans valeur, tels que des parapluies en mauvais état



ne valant pas deux francs. Je remarque plusieurs belles horloges, dont les Arabes raffolent.

Lorsque je quitte le marabout, il me recommande instamment, par l'intermédiaire de mon guide, de ne pas oublier de dire au colonel Pont qu'il m'a bien reçu.

A mon retour, je vois pour la première fois quelques criquets. Je dois dire qu'en dehors de ce qui est planté de palmiers, le terrain entre Tougourt et la Zaouïa de Tame-lat est très aride.

Le 2 décembre, à 7 heures du matin, je quitte Tougourt, à regret, et pars pour El-Oued. J'ai reçu des officiers français un si cordial accueil que j'aurais voulu pouvoir prolonger mon séjour. Ma petite caravane s'est augmentée du gommier qui nous servira de guide dans la traversée des grandes dunes.

Après avoir laissé sur la droite un petit village, non porté sur la carte, nous arrivons à une plaine absolument plate, un peu marécageuse, très verte, et suivons la rive gauche d'un joli ruisseau qui coule, dit-on, toute l'année. A 8 heures, nous arrivons à une jolie oasis. Le sol, un peu boueux par endroits, est très ferme là où il est suffisamment sec. L'oasis traversée, on arrive à un superbe puits artésien. Ensuite on passe au milieu de petites éminences de sable qui peuvent avoir de 5 à 10 mètres de hauteur; nous sommes bien là dans le désert. Le pays prend un aspect original. Des fonds plats très unis et très arides, autour desquels le sol se relève de quelques mètres; on dirait des fonds de lacs. Les efflorescences salines reparais-sent. Dans cette journée le paysage offre les aspects les plus divers. A 8 h. 45 min., nous entrons dans une région de petites dunes, où il y a beaucoup de verdure. Je remarque une jolie plante que je n'ai pas encore rencontrée : c'est un buisson d'un vert clair, plus haut que les plantes rencontrées jusqu'ici dans le désert, et dépassant souvent deux mètres.

Je rencontre un petit campement de nomades. On m'offre de l'eau, du lait de brebis, et des criquets pris la veille et cuits dans de l'eau salée. Je goûte à tout. Le criquet n'est pas mauvais. On ôte la tête, les pattes et les ailes.

A 11 h. 45 min., je monte au pied d'une ghemira<sup>1</sup> d'où la vue est étendue, et j'ai ensuite la bonne chance de rencontrer la caravane du frère du marabout de Tamelat, fractionnée en plusieurs groupes ne passant pas tous exactement par la même route. Il y a près de deux cents chameaux. Toute cette smala va à la Zaouïa pour y passer l'hiver. Comme serviteurs, beaucoup de noirs et de négresses. Les femmes du frère du marabout et quelques personnes de sa suite sont dans des palanquins. Je me croise avec le maître de la caravane. Il est monté sur une superbe mule de couleur foncée, richement caparaçonnée. La plupart de ceux qui l'escortent sont également sur des mules. Mon guide et mon muletier, qui étaient à ce moment montés sur la même mule, en descendent pour aller lui baiser la main. Nous nous entretenons un instant par l'intermédiaire d'Abdallah, et il me fait dire que s'il m'avait rencontré à son campement il m'aurait retenu pour y passer la nuit. Il est assez gros, sa figure est agréable, il a le teint moins foncé que son frère.

Nous devons coucher au bordj de Mouïat-Ferdjan, où nous arrivons à 3 heures trois quarts. Avant d'arriver au bordj, j'ai eu une rencontre beaucoup moins agréable que celle de la caravane : j'ai vu un vol assez considérable de criquets; nos montures en ont fait lever presque une nuée : c'était triste.

De la dune la plus voisine du bordj, on a une vue assez étendue. Autour du bordj même, rien que du sable, à l'exception du tout petit jardin planté autour du puits

1. On appelle *ghemira* une pyramide à gradins en pierre, construite sur les parties les plus élevées de la route pour indiquer le chemin.

qui existe au bas de la dune. A distance, on aperçoit un peu de maigre verdure.

La marche faite pendant une partie de la journée dans les petites dunes serait fatigante, si elle se prolongeait longtemps. L'on monte et l'on descend successivement sur une longueur de quelques mètres. On change donc d'allure en moins d'une minute.

Le coucher de soleil est encore très beau, et ne ressemble pas aux précédents.

Le 3 décembre, nous partons à 6 heures; c'est un peu tard, car l'étape est longue pour aller à El-Oued, et nous avons à traverser les grandes dunes. Après avoir traversé les dunes qui entourent le bordj, ce qui n'est pas long, nous cheminons sur un plateau ondulé, où poussent en assez grande quantité plusieurs espèces de plantes, et à 7 h. 35 min. nous arrivons près d'une première ghemira. Entre le bordj de Mouïat-Ferdjan et la sortie des grandes dunes, il n'y a généralement pas une heure de chemin d'une ghemira à la suivante.

Prenant un peu sur la gauche, nous descendons et nous remontons les parois sablonneuses d'un assez vaste cirque de forme très régulière, qui me fait penser au Puy de Pariou, en Auvergne. Il y a là très peu de végétation. Le gournier qui nous sert de guide donne à ce cirque le nom de Seloubar. A 8 h. 10 min., nous laissons à notre droite une deuxième ghemira, et nous apercevons la troisième. Jusqu'à présent le terrain n'est pas fatigant pour la marche : c'est un sable où l'on enfonce peu et où j'ai marché à raison de 5 kilomètres à l'heure pendant quelque temps. Nous ne sommes pas encore aux grandes dunes. Le terrain est très peu ondulé. Pas un carré de vingt-cinq centimètres de côté sans une plante absolument minuscule. Ce n'est généralement qu'un mince brin d'herbe qui n'a pas plus d'un centimètre de hauteur. Du haut de ma mule je ne vois pas ces petites plantes; il faut être à pied pour les apercevoir.

Il y en a très peu dont la dimension soit telle que je puisse les voir quand je suis sur ma bête.

A 10 heures nous entrons vraiment dans la région des dunes. Nous déjeunons entre 10 et 11 heures. Le soleil est assez chaud. A 11 h. 40 min., nous nous arrêtons un instant, près de la cinquième ghemira, pour faire boire les bêtes à un bon puits (c'est le Bir-Oued-Omerini, ou le Bir-Oued-Alenda de la carte). Près du puits est un squelette de chameau. Pour puiser l'eau nous nous servons d'un assez grand vase en fer-blanc avec une anse, qu'on appelle un gamelon, et qu'il faut toujours avoir dans son bagage avec quelques mètres de corde.

A midi 5 min., nous sommes à la sixième ghemira; c'est, je crois, celle où j'ai relevé l'inscription suivante : « Tuggurth, 63 kilomètres; El-Oued, 25 kilomètres »; ce sont là, je pense, les distances à vol d'oiseau.

Ce n'est réellement qu'à 1 heure que nous nous trouvons au milieu des grandes dunes, et à 3 heures nous avons traversé les plus grandes. Dans les conditions où je l'ai faite, cette traversée n'a pas été le moins du monde pénible. Très peu de vent. Le sable court sur la dune à quelques centimètres seulement de hauteur. Quelques dunes « fument » au sommet : cette expression me paraît bien rendre le phénomène du sable s'envolant régulièrement du sommet de la dune. La marche à pied dans le sable est assez pénible, mais moins fatigante que dans la neige molle que l'on rencontre souvent dans les grandes ascensions. Quoiqu'il y ait peu de vent, le sable arrive par moments jusqu'à mes yeux quand je suis à pied, mais ne me gêne plus la vue dès que je suis remonté sur ma mule. Le gougier qui nous sert de guide s'arrête par moments pour s'orienter et prendre les passes les meilleures. Il avait un superbe cheval noir et, pour le ménager, il allait à pied de temps en temps, ce qui est rare de la part d'un Arabe monté.

Je suis agréablement surpris de voir des palmiers au milieu des dunes moins hautes où nous sommes arrivés. Pour les protéger, on place sur les arêtes des dunes des haies faites de feuilles de palmiers.

A 3 h. 20 min., nous voyons la dernière ghemira, puis nous rentrons dans des dunes moins élevées que les précédentes, mais encore d'une belle dimension. Nous croisons une bande de chameaux qui descendent une pente assez raide, et, redescendant par le versant opposé, nous atteignons la plaine qui nous mène jusqu'à El-Oued. Dans la traversée des grandes dunes, on est par endroits tellement enserré par elles que l'on se demande par où l'on pourra passer. Généralement, le paysage est un peu triste, mais imposant et grandiose. Par moments la vue embrasse un très grand nombre de dunes. Si chaque dune prise de sa base a presque toujours peu de hauteur, à distance il arrive souvent que plusieurs dunes ne semblent en faire qu'une, et l'on croit alors avoir devant soi de grandes montagnes de sable. L'ensemble du paysage est sévère et imposant.

Le terrain qui nous reste à parcourir pour aller à El-Oued est assez solide et, sur les 6 heures, j'arrive au bureau arabe, où le capitaine Ricaud veut bien m'accueillir avec une charmante affabilité et m'accorder une large hospitalité.

J'ai le plaisir de retrouver là un membre du Club Alpin Français, M. Broussais, conseiller général, qui m'avait vu à Biskra et avait annoncé mon arrivée.

Le 4, j'ai eu un temps superbe. Le matin je vais visiter le marché, qui est très animé. Beaucoup de chameaux, de petits ânes généralement de couleur grise et de formes très élégantes. Pour la première fois je vois des méharis, il y en a plusieurs.

Sur les conseils du capitaine Ricaud, je vais, après déjeuner, faire avec un guide l'ascension d'une très grande

dune à 3 kilomètres au Sud d'El-Oued. L'ascension des derniers mètres est pénible, tant on enfonce dans le sable; au sommet il y a beaucoup de vent, et si je n'avais pas des lunettes garnies de toile métallique, je serais aveuglé par le sable. Du sommet la vue est très intéressante, et s'étend de plusieurs côtés sur une mer de dunes. Dans la direction de l'Ouest-Sud-Ouest, c'est une vaste plaine encadrée par de grandes dunes. Les palmiers plantés au fond des jardins laissent voir leurs têtes. Les maisons d'El-Oued ne se voient pas bien distinctement.

El-Oued est entouré de grandes dunes, et les palmiers s'étendent surtout dans la direction du Nord. Pour les protéger contre l'envahissement des sables, on a établi sur les arêtes des dunes et souvent sur leurs pentes des haies faites de feuilles de palmiers. Au pied des palmiers, il y a des petites cultures maraîchères. La dimension des jardins me paraît varier d'un quart d'hectare à 3 ou 4 hectares. Pour quelques-uns, la dune qui les enserre a une hauteur double de celle des palmiers. La nappe d'eau est à une très petite profondeur, et pas n'est besoin d'irriguer, mais il faut constamment remonter le sable amené par le vent, et la dune est d'autant plus haute que le jardin est plus ancien. Quelle lutte de l'homme contre la nature, et penser qu'un cyclone pourrait détruire tous les jardins d'El-Oued!

Après l'ascension de la grande dune que m'avait conseillée le capitaine Ricaud, je monte sur une autre presque aussi élevée et qui m'avait barré un peu la vue du côté de l'Est; puis je rentre à El-Oued, marchant tantôt sur les arêtes, tantôt sur les pentes des dunes où l'on enfonce inégalement dans le sable.

La journée du 5 est moins belle que la précédente. Je me promène autour et dans les rues d'El-Oued. Elles sont très différentes de celles de Tougourt; aucune n'est couverte. Toutes les maisons sont construites en pierre et

plâtre, et ont comme toiture un petit dôme aplati, un vrai couvercle de marmite. A 2 heures, au bureau arabe, je serre la main au docteur Renard, que j'avais rencontré deux jours avant à Tougourt et qui, monté sur un cheval, avait fait plus vite que moi le trajet de Mouât-Fardjan à El-Oued.

A 3 heures je pars ou plutôt nous partons d'El-Oued pour Biskra, car j'ai la bonne chance d'avoir pour compagnon de route M. Trap, contrôleur des douanes. Le capitaine Ricaud, M. Broussard et plusieurs officiers du bureau arabe sont assez aimables pour nous faire la conduite.

Après El-Oued le terrain devient de moins en moins accidenté. Nous trouvons d'abord le village de Teksibet; il a quelques rues couvertes. Ensuite c'est le village de Kouïnin, où nous prenons le café chez le cheik. Après Kouïnin nous traversons le village assez important de Terzoude, puis nous atteignons Guemar, où nous devons coucher. Nous traversons tout le village pour gagner le bordj. Nous soupçons avec une partie de l'excellent gigot que M. Trap a apporté d'El-Oued, et goûtons seulement au couscous, qui nous est envoyé un peu tard, mais dont notre escorte se régale. Dans la soirée un peu de pluie. Nous couchons sur du *drin* recouvert de bons tapis. Si le frère du grand marabout de Tamelat, qui habite Guemar une partie de l'année et dont j'avais fait la rencontre en allant de Tougourt à El-Oued, avait été là, il nous aurait certainement donné l'hospitalité.

Le 6, nous quittons Guemar à 6 heures et demie du matin. Nous voyons encore quelques palmiers. La plaine où nous cheminons n'est pas absolument unie; on y trouve un joli minéral nommé Rose du Souf.

A 7 heures et demie, au deuxième puits que nous rencontrons, nous prenons une provision d'eau; c'est le meilleur puits qui se rencontre, je crois, entre El-Oued et

Bordj-Saada. Plus nous avançons, plus les palmiers en vue deviennent rares.

A 10 heures et demie nous passons près d'une ghemira que nous laissons sur notre droite et, à 11 h. 20 min., nous nous arrêtons pour déjeuner en vue d'une autre ghemira que nous laissons à gauche. Le paysage est assez riant. Le sol nourrit plusieurs espèces de plantes, parmi lesquelles le drin, dont nos bêtes sont très friandes. Dans beaucoup d'endroits les plantes et les buissons sont assez rapprochés pour qu'à distance on n'aperçoive pas le sol.

A 3 heures nous arrivons au bordj de Bir-bou-Chama, où nous couchons. Avant d'y arriver, on l'aperçoit presque en même temps qu'une ghemira et un poste optique. Il est en partie entouré de dunes, et sur les bords d'un cirque irrégulier. Sa situation est assez pittoresque.

Le 7 décembre, départ à 5 h. 40 min. du matin. Nous marchons sur un terrain assez ferme, mais pas très uni; assez loin dans la direction du Nord, le sol est accidenté; on dirait l'enceinte d'une ville fortifiée. Il fait très froid pendant deux heures; cependant il n'a pas gelé. Il y a beaucoup de drin et quelques autres plantes. Nous rencontrons un beau troupeau de moutons. Il y a de jolis effets de mirage qui grandissent les objets et font voir de l'eau là où il n'y en a pas. Nous sommes en plein dans la région des chotts; les berges, grandies par le mirage, ressemblent à d'assez grandes falaises. Les parties du sol recouvertes d'eau d'une manière intermittente sont stériles.

La route est charmante entre le bordj de Sif-el-Menad, où nous déjeunons, et le bordj de Stah-Hameraïa. A mi-chemin nous traversons sur un isthme étroit, où pour le moment il n'y a pas d'eau, le Chott-Bedjeloul; cela dure à peu près quarante minutes et n'offre aucun danger. Le sol est humide, mais assez ferme. Nous voyons l'eau à droite et à gauche; les berges du chott présentent des formes va-



riées ; dans certaines parties, on croirait voir les murailles d'une forteresse démantelée. Il y a, par endroits, sur le rivage, d'assez profondes découpures. Nous avons trouvé beaucoup de verdure avant d'arriver au passage,

On rencontre encore un isthme avant d'atteindre le bordj de Stah-Hameraïa, où nous couchons. Au-dessous du bordj est un jardin de jeunes palmiers, arrosé par un puits artésien dont l'eau est tiède et buvable.

Le 8 décembre, nous partons à 5 h. 40 minutes. Nous sommes longtemps sans rencontrer de drin. A 9 heures nous sommes au passage des Biban (portes): ce passage est bien nommé. Avant de l'atteindre, nous nous arrêtons pour admirer un site véritablement remarquable. C'est une partie du Chott-Melrir ; dans les falaises qui le bordent il y a de profondes découpures, de longues murailles ; on voit des îlots dans le chott. Ajoutez à cela des ghours dont la partie supérieure est unie comme une table, quelques effets de mirage, et vous comprendrez notre admiration. Je crois bien que, par un effet d'optique fréquent au désert, tout était agrandi. J'ai constaté ce jour-là qu'une dune, à laquelle je donnais à distance une hauteur d'au moins 50 mètres, n'en avait en réalité que cinq ou six. J'avais fait des constatations pareilles en 1869 en allant de Damiette au lac Menzaleh. Je remarque quelques tamarix au bas et sur la pente d'une longue et assez haute dune.

Après le passage des Biban, nous traversons une partie de chott à sec. Sur notre gauche il y a de l'eau et des berges à pic, et nous retrouvons du drin.

Nous déjeunons au bordj Oglat-Mguebra de la carte ; mon guide l'appelle Aïn-Mguebra. Après le déjeuner nous marchons sur un terrain très uni, blanchi par les efflorescences salines, et nous apercevons à distance quelques éminences un peu cachées par la brume. La dernière partie de la route, entre le bordj Oglat-Mguebra et le bordj de Chegga, n'est pas très intéressante. Peu de végétation et

beaucoup d'efflorescences salines, surtout en approchant de Chegga.

A Chegga, comme nous avons encore de l'eau de Saint-Galmier, notre boisson habituelle depuis notre départ d'El-Oued, nous ne buvons pas de l'eau des sources, et, le lendemain, partis à 4 h. 10 min. du bordj, nous arrivons à Biskra à 1 h. 50 minutes. Il y avait juste quatre-vingt-quinze heures que nous avions quitté El-Oued.

Rentré à l'Hôtel du Sahara, je fais un peu de toilette et m'empresse d'aller remercier M. le colonel Pont, grâce auquel j'ai pu faire, dans les meilleures conditions, une excursion aussi intéressante qu'agréable.

Je trouve à Biskra de nombreuses lettres. Je dîne avec mon aimable compagnon de route, M. Trap, qui, nullement fatigué, revient de visiter la source chaude, et ne me couche qu'après avoir fait mon courrier.

Je ne saurais trop recommander à mes collègues cette petite excursion dans le désert. Elle ne présente ni dangers ni fatigues, et je crois qu'il est difficile de voir le Sahara sous des aspects aussi différents, dans un si court espace de temps.

EDOUARD ROCHAT,

Membre du Club Alpin Français  
(Section de Paris.)

### XIII

## UNE OASIS SAHARIENNE EN ESPAGNE

### LA FORÊT DE PALMIERS D'ELCHÉ

(PAR M. VICTOR RISTON)

L'Espagne, comme tous les pays civilisés, a aujourd'hui son voyage classique; c'est, pour employer une expression caractéristique et bien connue de la langue spéciale du tourisme, un voyage de villes. Je n'ai eu garde de le négliger, et personne plus que moi n'a admiré sans restriction les beautés artistiques que ces anciennes cités ménagent aux regards étonnés des visiteurs. L'Alhambra a exercé sur moi sa fascination habituelle, Tolède est un musée immense où l'on n'avance que difficilement, retenu que l'on est, à chaque pas, par de ravissants détails, Cordoue s'impose avec son antique mosquée et le dédale de ses sept cent cinquante colonnes, Séville montre avec une légitime fierté sa Giralda et ses Murillo incomparables. Tout cela est admirablement beau, sans parler de ces innombrables cathédrales aux proportions gigantesques, véritables chefs-d'œuvre de l'architecture ancienne dont l'Espagne est si grandiosement dotée; mais tout cela est connu, et il serait bien téméraire de venir risquer ici une description que tant d'autres ont déjà si parfaitement réussie!

Aux villes, dont je viens de parler, se bornent ordinairement les itinéraires des touristes; et cependant l'Espagne mérite mieux que cette tournée écourtée, et réserve, à ceux qui osent s'écarter des grandes routes, des sites sauvages et grandioses, des mœurs curieuses et une foule d'observations du plus réel intérêt.

L'Espagne pittoresque, voilà véritablement l'Espagne inconnue! Sans doute ce n'est point l'immense et désolé plateau sur lequel Madrid est construit, pas plus que la plaine sans fin de la Manche, qui pourront laisser deviner les beautés que la nature a octroyées à la péninsule; mais abordez les régions montagneuses, et alors vous jouirez à chaque instant de ces paysages agrestes et grandioses, si chers aux alpinistes. La Sierra de Guadarrama, et surtout la Sierra de Gredos, vous surprendront avec leurs pics en aiguilles et leurs pentes abruptes, tandis que, si vous descendez plus au Sud, Grenade, après vous avoir révélé les plus parfaits spécimens de l'architecture arabe, vous montrera cette magnifique Sierra Nevada, plus élevée que les Pyrénées, et où les cimes du Mulhacén et de la Veleta resplendissent sous leur étincelant manteau de neige éternelle! Que de courses attrayantes à faire, que de cimes vierges à conquérir, que de vallées à parcourir!

Dans le domaine du pittoresque, l'Espagne n'a pas que ses montagnes; comment en peindre maintenant les rivages si capricieusement découpés, les *huertas* si fertiles... Mais j'ai hâte d'arriver à la description d'une des plus étonnantes curiosités du pays, à la forêt de palmiers qui entoure la ville d'Elché, et qui donne à cette localité de la province d'Alicante le cachet d'une véritable oasis saharienne.

Elché est situé sur la ligne de chemin de fer qui relie Murcie à Alicante, à 18 kilomètres de cette dernière ville. La ligne, au départ d'Alicante, suit pendant quelques kilomètres le bord de la mer, en permettant au voyageur

de jouir, sur la ville, le port et la forteresse de Santa Barbara, d'un admirable panorama. Peu à peu des palmiers isolés, puis de véritables bouquets de palmiers se montrent épars dans la plaine que traverse ensuite la voie, principalement aux alentours des fermes, où ils forment, mélangés aux oliviers, aux caroubiers et aux grenadiers, le plus frappant contraste.

Le tableau ne dure toutefois pas longtemps, car bientôt à l'horizon la vue est complètement barrée par un épais rideau de verdure à la teinte foncée, ou par une sorte d'immense palissade, dont chaque pieu serait couronné d'un panache de végétation ; c'est la forêt de palmiers, vers laquelle la locomotive s'avance à toute vapeur et où l'on pénètre immédiatement.

L'arrivée à Elché, lorsqu'on vient de Murcie, n'est pas moins surprenante. L'oasis, de ce côté, apparaît dans toute sa beauté, encadrant une partie de la ville avec la coupole de sa cathédrale et ses maisons à toit plat et aux blanches façades. C'est une vision de l'Orient, et ce n'est pas sans raison que l'on a donné à Elché le surnom de « Petite Jérusalem ».

La gare n'a assurément pas sa pareille en Europe au point de vue de sa situation, et l'admiration ne fait que redoubler lorsque, descendu de wagon, l'on constate que l'on est véritablement perdu au milieu d'une foule innombrable de palmiers, qui pour la beauté, la vigueur et le pittoresque n'ont rien à envier à leurs frères d'Afrique. Il y en a partout, et de quelque côté que l'on se tourne les yeux ne découvrent que ces splendides spécimens d'une végétation tout exotique. Lors de l'établissement du chemin de fer, en 1884, beaucoup d'arbres ont malheureusement dû être sacrifiés, mais on a eu à cœur de laisser debout un des palmiers les plus élevés de l'oasis, un géant de plus de vingt-cinq mètres, qui aujourd'hui, complètement isolé, se dresse majestueusement,

Vue d'Elché, reproduction par Boudier d'une photographie de M. V. Riston.



dans la gare même, entre les deux voies principales, comme un gigantesque sémaphore !

Une avenue large et bien entretenue relie la gare à la ville, dont on aperçoit d'ici les premières maisons perdues dans la verdure ; mais c'est à peine si l'on y prête attention, car la forêt est là à deux pas qui vous attire invinciblement par son charme mystérieux ; on est dès lors son prisonnier, elle vous enveloppe, vous fascine et ne vous lâchera pas de sitôt.

Pour y pénétrer, l'on n'a que l'embarras du choix entre les nombreux sentiers qui, se croisant dans tous les sens, transforment ce site enchanteur en un véritable labyrinthe. Dès que l'on a quitté la route, et après quelques mètres, l'impression est véritablement saisissante. A mesure que l'on s'enfonce au milieu de la forêt, le bruit diminue pour cesser bientôt complètement, celui des pas est étouffé par le gazon sur lequel on avance, et ce silence imposant n'est plus troublé que par le murmure de l'eau s'écoulant rapidement dans les rigoles d'irrigation, par le gazouillement des oiseaux qui en toute saison chantent ce nouveau paradis terrestre, enfin par le murmure du vent qui gémit au travers de ces longs et flexibles rameaux. Quelle délicieuse promenade, et comme ce cadre merveilleux nous transporte loin de tout ce que nous avons l'habitude de voir ! La nature, dont la voix est si captivante pour ceux qui savent la comprendre, règne sans partage autour de nous, et sans que l'on puisse s'en rendre compte la réalité semble disparaître insensiblement dans une rêverie sans fin. La notion du temps disparaît ici, comme nous perdons celle du fini devant l'immensité de l'Océan ; dans les deux cas l'âme se perd dans la contemplation...

Une forme humaine apparaît cependant au loin, et nous rappelle à l'existence ! C'est une femme, qui, l'amphore sur l'épaule, s'en vient au ruisseau faire sa provision d'eau pour la journée, tandis que sur le plus proche chemin



galope un cheval attelé à la classique tartane à deux roues, le seul véhicule connu dans la région. Le tintement des grelots du collier du cheval sert d'accompagnement aux vieux refrains populaires que chante le conducteur, assis sur une étroite banquette fixée au côté droit du timon. Je l'aborde rapidement, et c'est le plus aimablement du monde qu'il m'offre dans son équipage une place que j'accepte avec grand plaisir, trop heureux de pouvoir ainsi converser avec un ancien habitant et obtenir sur Elché une foule de renseignements aussi précis que sont capables d'en donner ces Espagnols peu familiarisés encore avec les beautés de la statistique officielle.

L'ensemble de ce que l'on peut appeler l'oasis d'Elché comprend deux parties bien distinctes : la forêt de palmiers d'une part, la ville de l'autre.

Limitée au Nord par la plaine d'Alicante, à l'Est par la Méditerranée dont elle est éloignée de quelques kilomètres, à l'Ouest par les derniers contreforts de la Sierra de Crevillente, au Sud par le profond barranco du Rio Vinalopo ou Rio Seco, complètement à sec pendant la plus grande partie de l'année, et que traverse la ligne du chemin de fer sur un pont à jour hardiment jeté à une quarantaine de mètres de hauteur, la forêt de palmiers, qui entoure la ville, est certainement une des plus importantes que l'on puisse voir, même dans le Sud-Algérien.

En l'absence de tout dénombrement sérieux, il est extrêmement difficile de fixer exactement le nombre des palmiers qui composent l'oasis. Les estimations des habitants sont contradictoires, et si, suivant les uns, le chiffre n'en serait que de 40,000, il monterait suivant d'autres à plus de 300,000. La vérité est, il me semble, entre ces deux extrêmes, et, en s'arrêtant au nombre de 100,000, on approcherait bien près de la réalité.

Les palmiers d'Elché, comme ceux du Sahara, appartiennent au groupe des Phœnicées; c'est le *Phoenix dacty-*

*lifera* de Linné, arbre dioïque, c'est-à-dire ne portant sur un même pied qu'un sexe unique, de telle sorte qu'il y a des palmiers mâles et des palmiers femelles, ces derniers seuls produisant des fruits.

Il y a dans l'oasis des palmiers de toute taille, et il n'est pas rare d'en trouver qui atteignent vingt mètres. On affirme même que près de la ville, il en existe un de trente mètres de hauteur.

Leur croissance est généralement très lente, aussi est-il facile de juger par leur taille de l'ancienneté et de l'âge considérable des géants dont nous venons de parler, et dont beaucoup remontent au moins à cinq ou six cents ans; c'est dire que l'oasis doit son origine aux Maures, et qu'elle constitue un des vestiges les plus curieux de l'occupation musulmane. En s'élançant à la conquête du vieux monde chrétien et en se fixant sur cette côte espagnole, les disciples de Mahomet retrouvaient l'image de leur patrie dans un pays qui, à bien des points de vue, leur rappelait la leur. Ce soleil de feu n'était-il pas le même que celui qui les éclairait sur la rive africaine; ce ciel si idéalement bleu, si parfaitement pur, n'était-il pas celui sous lequel ils étaient nés; ces colorations des montagnes aux tons si chauds, aux ombres si intenses, ce crépuscule si court, ces admirables nuits, ces milliers d'étoiles si brillantes, tout n'était-il pas comme une reproduction de l'Orient? On ne peut en douter; mais cependant à ces fils du Croissant, à ces Arabes il manquait l'un des éléments les plus chers de leur patrie, cet arbre à l'ombre duquel ils aiment à se reposer et à se laisser aller à cette rêverie nonchalante dans laquelle ils se complaisent: il leur manquait le palmier! L'oasis, pour la caravane qui l'entrevoit après une longue étape dans l'immensité du désert, c'est la terre promise, l'eau et la nourriture, le repos et le bonheur! La forêt de palmiers d'Elché doit son origine à ces désirs bien naturels. Lorsque les rois

catholiques reconquirent l'Espagne, ils la trouvèrent en plein rapport; depuis cette époque, l'on n'a eu qu'à l'entretenir pour la maintenir dans l'excellent état où elle se trouve actuellement.

Les habitants d'Elché ne se contentent pas en effet de soigner les palmiers anciens; ils ont soin de remplacer ceux d'entre eux qui périssent ou sont détruits par une cause accidentelle. On fait même plus, et il nous a semblé que la tendance actuelle était d'augmenter encore la superficie des plantations, tentative que l'on ne saurait trop encourager.

La multiplication s'opère soit par semis, soit par drageon. Le semis a l'avantage de la facilité et du peu de soins à donner à l'opération; mais ce n'est généralement pas le mode de reproduction adopté, car si la plantation par drageon est beaucoup plus minutieuse, par contre elle présente des avantages capitaux: celui entre autres de pouvoir obtenir à volonté des pieds mâles ou des pieds femelles. De plus, on a remarqué que les palmiers provenant de ce dernier mode de multiplication sont plus forts et donnent plus rapidement des fruits, dont la grosseur est plus considérable que celle des autres.

Les palmiers femelles, seuls productifs, sont, de ce chef, très recherchés, et l'on ne plante de palmiers mâles que le nombre nécessaire à la fécondation, c'est-à-dire ordinairement dans la proportion d'un pour quarante.

Les plantations se font sur les deux bords des rigoles d'irrigation, qui se croisent à angle droit la plupart du temps pour former des rectangles de vingt à quarante mètres de côté, trois mètres étant laissés entre chaque arbre.

La plus grande variété se rencontre dans la force et l'aspect des palmiers, dont les uns sont prodigieusement élancés avec une tige très mince, tandis que d'autres, plantés dans des endroits plus découverts, présentent des troncs

d'un diamètre beaucoup plus considérable et d'une hauteur moindre. Quelques-uns, inclinés vers la terre, forment de véritables arcs de triomphe au-dessus des routes, et l'on ne manquera pas de vous faire admirer dans une propriété un curieux phénomène de végétation sur un pied de palmier, dont la tige absolument lisse et naturellement contournée en spirale produit l'effet d'une colonne torse d'un nouveau genre.

Les palmiers, qui commencent à rapporter à l'âge de dix ans, réclament, de la part de leurs propriétaires, des soins minutieux et incessants. Ce genre de travail exige de celui qui s'y livre une habitude et une dextérité toutes particulières; il s'agit en effet de grimper le long de cette tige élancée pour en atteindre le sommet, et y accomplir la besogne habituelle à chaque saison. C'est en s'aidant d'une corde de sparterie entourant à la fois le tronc de l'arbre et lui-même, et sur laquelle il s'appuie les reins, que l'ouvrier d'Elché monte sur le palmier, en se servant des rugosités de l'écorce comme d'échelons et en lançant successivement plus haut et par secousses la corde qui le retient. Arrivé au sommet, il emploie une courte échelle, pour parvenir jusqu'à l'extrémité des plus hauts rameaux.

Le palmier fleurit vers la fin d'avril, et tout de suite il faut visiter chaque fleur, enlever les insectes qui pourraient la ravager, la consolider en la fixant au tronc, enfin procéder à la fécondation artificielle, quand cette opération est nécessaire. Il faut de même consolider les feuilles trop élancées ou trop faibles, ainsi que les fruits, qui se présentent sous la forme que l'on connaît et réunis en régimes, dont le nombre, par pied, varie de cinq à dix, suivant l'âge et la fertilité des sujets, et dont le poids peut aller de cinq à vingt kilogrammes chacun. A l'automne, les dattes, d'abord vertes, se colorent peu à peu en jaune clair, puis en jaune foncé; c'est alors l'époque de la récolte, qui commence vers le 25 octobre pour les espèces hâtives, pour se pro-

longer, à la façon des oliviers, jusqu'à la fin de décembre ou au commencement de janvier. La cueillette s'opère en montant au sommet de l'arbre, d'où l'ouvrier laisse descendre les fruits au moyen d'une corbeille attachée à une corde, dont l'extrémité est passée autour de sa ceinture. Un palmier parvenu à toute sa force donne environ de cent à cent cinquante kilogrammes de dattes par an.

Les premières dattes, cueillies souvent vers le 15 octobre et destinées à être vendues par les *datileros* sur le quai de la gare, ne sont généralement pas mûres; aussi les fait-on confire pendant quelques jours dans le vinaigre pour les rendre mangeables : c'est là du moins le but cherché, mais l'expérience nous a prouvé que l'on n'avait réussi qu'à produire quelque chose d'horrible et d'innomable, tenant le milieu entre la datte et le cornichon!

Les fruits de bonne qualité se vendent habituellement, sur place, au moment de la récolte, dix centimes le kilo; ils sont très estimés et la plus grande partie est exportée à Alicante, à Madrid et dans toute l'Espagne. Les dattes douces, appelées *candits* dans le pays, conviennent surtout pour le commerce; les autres, qui sont très âpres et qu'en toute saison on fait macérer dans le vinaigre, servent à la consommation locale.

Indépendamment de ces fruits, les habitants d'Elché tirent encore de leurs palmiers des produits secondaires, dont l'importance est cependant très considérable; l'un d'entre eux a même donné lieu à une industrie locale toute caractéristique : je veux parler du commerce des palmes destinées aux cérémonies catholiques du dimanche des Rameaux. Nos pays du Nord ne connaissent que le modeste rameau de buis, la branche de sapin, ou la tige fleurie mais bien grêle du saule de nos bois; le Midi, favorisé par la nature, ne se contente pas de si peu, et c'est au palmier à la feuille si décorative qu'il demande le rameau à bénir. Les palmes ne servent point à l'état naturel, mais



doivent auparavant être blanchies, de façon à ne point changer de couleur dans la suite. Cette opération, pour laquelle on a soin de choisir des palmiers mâles, ou des palmiers femelles ne portant pas de régimes ou en mauvais état, s'effectue au mois d'avril. Arrivé au sommet de l'arbre, l'ouvrier rassemble en un seul faisceau les feuilles, dont la longueur varie de deux à cinq mètres, puis il les lie ensemble et les enveloppe d'une couche de paille retenue par une ficelle de sparterie, de façon à empêcher la lumière de pénétrer à l'intérieur. Au printemps toutefois il ne ferme pas l'ouverture supérieure du cône, et ce n'est que quand les nouvelles feuilles se sont développées, vers le mois d'août, qu'il termine la fermeture. Grâce à ce traitement, la chlorophylle, ou matière colorante de la plante, ne se produit plus, et au bout de deux ou trois mois les palmes ont acquis la blancheur voulue. Il n'y a plus dès lors qu'à les couper, les trier et à les expédier dans toute l'Espagne et en Italie.

Chaque année, l'on blanchit de la sorte les feuilles d'environ douze mille palmiers, donnant chacun environ dix palmes. L'arbre ainsi mutilé et privé de la plus grande partie de sa frondaison a besoin, pour se remettre, d'un certain temps; aussi l'opération ne peut-elle être renouvelée, sur le même pied, que tous les quatre ans.

Cette industrie, que Bordighera exerce également, mais dans une proportion bien moindre, rapporte, année moyenne, aux habitants d'Elché une soixantaine de mille francs, chaque palme se vendant vingt-cinq ou trente centimes. Certains commerçants, au lieu de vendre les feuilles simplement blanchies, les font macérer dans l'eau pendant un certain temps, ce qui permet de les travailler à l'aise, soit en les frisant, soit en les déchiquetant. Ces palmes, de mauvais goût à notre avis, font néanmoins prime et sont fort recherchées en Espagne, où les fidèles, après les avoir conservées pendant un an dans leurs de-

meures, les attachent, à l'époque des nouveaux Rameaux, à la balustrade de leurs balcons, en vue de se protéger de la foudre.

On ne connaît à Elché ni l'eau-de-vie de dattes, ni l'espèce de vin que l'on retire des palmiers et dont les Arabes sont si amateurs sous le nom de *lagmi*.

Les palmiers, comme nous l'avons déjà dit, sont plantés sur les quatre côtés d'un rectangle, dont la partie centrale est utilisée pour différentes cultures, sur lesquelles les palmiers ne projettent qu'une ombre peu considérable. C'est ainsi que l'on rencontre un peu partout des oliviers, des grenadiers, des figuiers, du coton, du chanvre, de l'orge, et enfin des légumes de toutes sortes. Les grenades d'Elché en particulier sont très recherchées, par suite de l'absence habituelle de pépins dans leurs fruits.

Les propriétés particulières, où sont plantés les palmiers, sont généralement closes au moyen de petits murs blanchis à la chaux, laissant entre eux un chemin creux délicieusement encadré et dont les brusques changements de direction limitent rapidement l'horizon. Ces propriétés, la plupart du temps louées à des fermiers qui les exploitent, sont souvent très vastes, et l'une des plus connues, désignée à l'attention par un écusson blanc sur lequel se détache en bleu une M majuscule, appartient nominale-ment à la Vierge, patronne d'Elché et, en fait, au chapitre de la cathédrale.

Çà et là de blanches habitations aux formes carrées, sur lesquelles se projette en noir l'ombre des palmiers qui les environnent, viennent encore augmenter le pittoresque du tableau.

Ces maisons de campagne, habitations des tenanciers, n'ont souvent rien de bien remarquable, mais il est essentiel pourtant de signaler l'une d'entre elles, flanquée à l'une de ses extrémités d'une tour carrée d'origine arabe, terminée dans le haut par des créneaux triangulaires, tandis que



Vue prise dans la forêt de palmiers d'Elché, reproduction par Boudier d'une photographie de M. V. Riston.



les parois des murs sont ornées d'écussons anciens armoriés, de l'époque de la Renaissance. Un moulin à huile situé tout à côté complète ce décor, un des sites les plus connus de l'oasis, et qui a fourni aux artistes espagnols le sujet de nombreuses peintures.

L'eau, qui circule partout dans l'oasis avec une rare abondance, donne aux promenades un charme tout particulier. L'eau, on le sait, c'est la vie même du palmier; aussi faut-il voir avec quelle intelligence et quel soin les Arabes avaient aménagé, au début même de la plantation, le système des irrigations. Ils ont donné là la preuve de leur parfaite science en la matière, preuve que les travaux entrepris par eux à Grenade et dans tant d'autres localités viennent encore confirmer.

Actuellement, les eaux sont fournies par une sorte d'étang artificiel, formé à 5 kilomètres au Nord de la ville par un barrage qui ferme une gorge au fond de laquelle coule le Rio Vinalopo; c'est ce que l'on appelle *El pantano*. Amenée à proximité de l'oasis par un canal servant d'artère principale, l'eau est ensuite distribuée entre toutes les propriétés par d'innombrables rigoles ou *acequias* qui, s'embranchant les unes sur les autres, finissent par couvrir le sol d'un immense réseau aquifère, et par donner à l'ensemble l'aspect d'un damier gigantesque.

Les chemins et les routes sont, on le conçoit, forcément traversés par ces ruisseaux. Sur les plus importants, l'administration a fait jeter des ponts; le plus souvent, toutefois, il faut les traverser à gué. Ce n'est pas toujours commode, assurément; mais, par contre, de combien de jolis tableaux, de scènes de mœurs ravissantes ne jouit-on pas le long de ces rivières minuscules animées par de nombreux groupes de laveuses, ou par la foule des enfants qui trouvent tant de plaisir à prendre leurs ébats dans ces eaux, dont leur pays est généralement privé! Quelle joie de se mouiller, de se tremper, quand, en quelques in-

stants, ce bon soleil se charge de réparer tout le mal !

C'est que le climat est si beau à Elché!... Ici plus de séparation entre l'été et l'hiver; la notion des saisons est chose inconnue, et au lieu des frimas comme nous en subissons, rien qu'un simple hivernage allant de novembre à fin février, et pendant lequel le soleil ne fait que modérer l'éclat et la chaleur de ses rayons. La moyenne de la température est de plus de 20 degrés centigrades; aussi le sol, amendé et arrosé, est-il d'une surprenante fécondité, et donne-t-il, suivant les plantes, deux, trois et jusqu'à quatre récoltes par an.

... Mais le temps a passé depuis la rencontre de mon obligeant compagnon, car tout en conversant nous avons atteint la ville toute noyée dans cet océan de palmiers, et qui, par son existence même, vient bien compléter le tableau d'une oasis saharienne. Ici, toutefois, ce ne sont plus les quelques masures que connaissent tous ceux qui ont parcouru le Sud de nos possessions algériennes, ce ne sont plus quelques centaines d'habitants. c'est une véritable ville de plus de vingt mille âmes, avec tous les raffinements de notre civilisation actuelle, lumière électrique entre autres. L'Europe reparait; mais l'effet est encore très pittoresque, car partout l'on retrouve ces rues tortueuses et étroites, partout ces maisons à un seul étage, basses et carrées, aux murailles blanchies à la chaux, aux ouvertures parcimonieusement établies sur la voie publique et garnies de barreaux de fer, partout enfin ce cachet particulier et mystérieux des vieilles cités orientales.

La *calle del Filet* est la rue la plus importante de la ville. C'est là que sont concentrés le commerce et l'industrie locale, consistant principalement dans la fabrication d'articles de sparterie, d'*alpargatas* ou espadrilles, d'huile d'olives, de savon, etc.

Elché, aujourd'hui chef-lieu d'un district comprenant trois communes, remonte à une très haute antiquité. Ce

n'est pas le lieu ici d'examiner les nombreuses controverses auxquelles se sont livrés les archéologues espagnols pour savoir si la ville d'*Illici* est bien l'ancêtre de l'Elché actuelle; contentons-nous simplement de dire que toutes les probabilités sont en ce sens, et qu'il est vraisemblable de reporter aux Phocéens, vers le neuvième siècle avant l'ère chrétienne, la fondation de la colonie établie sur cette partie de la côte de la Méditerranée. Assiégée sans succès par les troupes carthaginoises sous la conduite d'Hamilcar, la ville reçut de l'empereur Auguste, avec la dénomination d'*Illici Augusta*, le droit pour ses habitants de porter le titre de citoyens romains avec la jouissance des privilèges attribués à cette prérogative.

Convertie au christianisme par l'apôtre saint Jacques, l'ancienne *Illici* fut complètement détruite lors de l'occupation arabe des Almohades vers le milieu du siècle, et c'est à cette époque qu'il faut faire remonter la fondation de la ville actuelle, élevée à quelque distance de l'ancienne, avec les matériaux qui en provenaient.

Après les succès des rois catholiques et la défaite définitive des Maures, ceux-ci furent encore tolérés à Elché, comme à Grenade, à la condition de se convertir au christianisme; ce n'est qu'à la suite d'intrigues et de tentatives de trahison qu'en 1610 ils furent définitivement expulsés par le duc d'Altamira, gouverneur du pays.

De la ville romaine, située à environ 2 kilomètres, dans un canton appelé *la Alcudia*, il ne reste rien ou à peu près. Le temps a achevé l'œuvre destructive des Arabes, et pourtant que de richesses le sol ne recèle-t-il pas encore en cet endroit! Des fouilles, malheureusement trop restreintes et trop tôt suspendues, ont montré ce que l'on pouvait y découvrir: tombeaux antiques, colonnes, chapiteaux, bijoux, monnaies, et surtout une magnifique mosaïque de douze mètres sur trois, représentant Galatée, tel est le bilan sommaire des trouvailles de M. Ibarra.

Divisée autrefois en deux parties : la ville proprement dite, habitée primitivement par les conquérants arabes, et le faubourg ou *arrabal*, quartier réservé aux chrétiens, Elché est reliée à la campagne de Murcie par un ancien pont de pierre, supportant les statues des patrons de la ville : la Vierge et saint Agathangelo, martyrisé à *Illici*.

L'intérieur de la ville actuelle renferme quelques monuments que l'on ne saurait passer sous silence. C'est d'abord la prison de *Calandura*, ancien palais des gouverneurs de la cité à l'époque féodale ; puis la *Casa capitular*, située sur la *Plaza mayor*, avec sa chapelle particulière et son horloge où deux personnages légendaires viennent alternativement sonner les heures et les quarts ; c'est enfin la cathédrale, dont on aperçoit de tous côtés le dôme étincelant.

Cette église, de l'époque de la Renaissance, est l'un des sanctuaires les plus vénérés de l'Espagne entière et le centre d'une dévotion toute spéciale à la Vierge, dont la statue miraculeuse, habillée de riches vêtements, est placée dans une niche dorée au-dessus du maître-autel. L'origine de cette dévotion est fort curieuse, et voici la légende que l'on raconte dans les pieuses familles d'Elché. C'était au moyen âge, alors que des débarquements de pirates étaient toujours à craindre. L'autorité avait l'habitude, pour éviter toute surprise, de faire soigneusement surveiller la côte. Or, un jour, une des sentinelles préposées à cette consigne aperçut, à quelque distance dans la mer, une caisse portée par les flots, et qui vint s'échouer sur le rivage. Aussitôt le soldat s'approcha et lut, non sans une surprise que l'on conçoit, l'inscription suivante fixée sur la caisse : « *Soy para Ellig*<sup>1</sup>. Je suis pour Elché. » La population entière fut bientôt au courant de l'événement, et l'on ouvrit solennellement la caisse que le Ciel envoyait ainsi à la ville. On y trouva la statue de la Vierge, objet de

1. *Ellig* est l'ancienne forme du nom d'Elché.

la vénération actuelle, et avec elle le manuscrit d'un drame religieux en vieux valencien : *La mort et la résurrection de la Bienheureuse Vierge Marie*, avec l'ordre formel de le représenter chaque année le jour de l'Assomption.

J'en'ai malheureusement pas eu la chance de me trouver à Elché à cette date : après avoir assisté à la représentation de la Passion à Oberammergau et à la procession dansante d'Echternach, il eût été bien intéressant pour moi de comparer entre elles ces antiques manifestations de la foi catholique dans des pays aussi différents.

Il ne faut pas quitter la cathédrale sans faire l'ascension de sa tour, d'où l'on jouit, sur l'ensemble de l'oasis, d'un magnifique panorama, qui est comme le résumé de tout ce que l'on a parcouru.

En retournant à la gare, après avoir rendu visite à la *Fonda de la Confianza*, jetons, à titre de pure curiosité, un regard sur la promenade publique, l'*Alameda*, où une municipalité en quête de haute fantaisie a planté deux lignes de malheureux ormes qui, tout étonnés de se trouver sous pareille latitude, payent de leur vigueur et même de leur vie le caprice de l'autorité locale !

L'ensemble du pays, et principalement la végétation, ne sont pas seuls à faire songer à l'Algérie ; les habitants d'Elché eux-mêmes, ou au moins un grand nombre d'entre eux, soit par leurs caractères ethnographiques, soit par leurs habitudes, font immédiatement penser à ceux que l'on serait tenté d'appeler leurs frères d'Afrique. C'est la même nonchalance, le même fatalisme, le même sang, souvent les mêmes mœurs. La célèbre maxime des musulmans, ce secret de leur force en même temps que de leur décadence, le *C'était écrit*, a, ici, trouvé droit de cité et se reflète d'une façon frappante dans ce vieil adage populaire de la langue espagnole : « *Lo que ha de ser no puede faltar !* Ce qui doit être ne peut manquer ! »

L'oasis d'Elché constitue bien la plus curieuse relique de

la civilisation arabe, qui se survit ainsi à elle-même au milieu de la catholique Espagne. Quelques heures passées dans cette localité exotique font apprécier la justesse du dicton, qu'*Il n'y a qu'un Elché au monde*, en même temps qu'elles permettent, là plus encore qu'ailleurs, de reconnaître la vérité de ce jugement porté sur l'Espagne entière par un homme qui avait su voir : « L'Afrique commence aux Pyrénées! »

VICTOR RISTON,

Membre du Club Alpin Français  
(Section vosgienne).



## XIV

# EXCURSION A LA SIERRA NEVADA ET ASCENSION DU PICACHO DE LA VELETA

(2, 3 ET 4 AOUT 1892)

(PAR M. LE D<sup>R</sup> BIDE)

Je dois à mon ami Verdu, ingénieur du contrôle aux chemins de fer du Nord de l'Espagne, le plaisir d'avoir tenté l'ascension du Picacho de la Veleta. Que de fois ne m'avait-il pas répété, au retour de mes excursions, que, parmi les montagnes au Sud des Pyrénées, la Sierra Nevada était seule vraiment digne de tenter l'alpiniste. Il est vrai que Verdu est de Grenade et que tout enfant il a rêvé des neiges du Picacho. Cette année je voulus tenir ma promesse et tenter l'aventure.

Grâce à lui je devais trouver à Grenade un ordonnateur hors ligne, qui m'éviterait les ennuis et les pertes de temps inhérents à l'organisation d'une telle expédition. Son ami, D. Indalecio Ventura Sabatell, un des habitants les plus considérés de Grenade, auquel il m'avait recommandé bien à l'avance, compte à son actif une dizaine d'ascensions au Picacho de la Veleta. Il en a fait sa montagne, comme le Vignemale est devenu celle du comte Russell. L'un et l'autre possèdent sur chacun de ces sommets leur pied-à-

terre qu'ils mettent gracieusement à la disposition des ascensionnistes.

A dix minutes du sommet de la Veleta, à plus de 3,000 mètres de hauteur, Don Indalecio, en effet, a construit un abri qui permet d'y passer confortablement la nuit. Qui se serait attendu à trouver un aussi fervent alpiniste au Sud de l'Espagne!

Faire l'ascension et l'excursion sous la direction d'un tel guide eût été une vraie chance, mais des occupations qu'il ne pouvait remettre l'empêchèrent de nous accompagner. Pour nous dédommager il se chargeait d'ailleurs de tous les préparatifs. Nul encouragement ne nous était nécessaire. Le petit nombre de ceux qui ont gravi les sommets de la Sierra Nevada sait que cette expédition est loin d'être banale. Nous étions un peu fiers de la tenter, car on ne va pas tous les jours coucher à 3,200 mètres au-dessus du niveau de la mer; on compte même ceux qui ont laissé des souvenirs écrits de leur voyage, exception faite, bien entendu, des ingénieurs et des botanistes qui explorèrent la Sierra dans un but spécial.

Pourtant ils sont à Grenade une dizaine, Don Indalecio en tête, qui tous les ans font leur pèlerinage à la Veleta et vont passer quelques jours dans l'immeuble de leur chef de file. Par groupes de deux ou trois ou tous ensemble, on les voit dans la première quinzaine du mois d'août, qui à pied, poussant devant lui le bourricot chargé des vivres et des effets de campement, qui monté sur mâtresse Aliboron, chevaucher le long du chemin des « chercheurs de neige » (*neveros*). Partis bien avant le lever de l'aurore, ils arrivent au refuge à la tombée de la nuit, et si, ce premier jour, ils n'ont pas eu la chance de voir le coucher du soleil, ils gravissent le lendemain dès les 2 heures du matin le cône final pour assister à son lever. Puis, après un séjour qui varie entre deux et cinq jours, ils s'en reviennent tranquillement dans leurs pénates. Lors de l'inauguration du

refuge, le 21 août 1891, ils étaient au moins dix réunis autour de Don Indalecio, et passèrent quatre jours dans la sierra.

Pour se permettre de pareilles fantaisies, il faut être du pays, bien connaître la montagne et ses conditions atmosphériques; le chemin qu'ils suivent en général est, avons-nous dit, celui des chercheurs ou marchands de neige, *camino de los neveros*; c'est le plus court et celui dont l'accès est le plus facile, car il est très bien tracé jusqu'à la corniche qui surplombe le cirque de la Veleta (*corral de la Veleta*) dans lequel descendent les *neveros* pour y chercher la matière première de leur négoce. Mais voilà deux ans que la fabrication de la glace artificielle s'est intronisée à Grenade, ruinant du coup l'industrie des neveros; le chemin qu'ils suivaient est maintenant abandonné, les bergers, les touristes et les habitants de Trevezes ou de Capileira qui cherchent à gagner Grenade par la voie la plus courte étant les seuls à le fréquenter. Il va donc s'effaçant peu à peu, et dans un petit nombre d'années il aura disparu. Ses traces sont déjà difficiles à trouver au-dessus de 2,000 mètres d'altitude. Mais jusque-là, il faut vraiment ne l'avoir jamais suivi pour s'y égarer.

Je devais faire l'excursion de la Sierra Nevada conjointement avec M. le commandant Marga, notre attaché militaire à Madrid, aujourd'hui lieutenant-colonel du génie; mais le temps dont il pouvait disposer étant très limité, il fut au dernier moment obligé de renoncer au voyage. Ce fut d'abord à mon grand regret; mais bientôt je me félicitai qu'il eût ainsi échappé aux ennuis et aux déboires de cette expédition, qu'il effectuera plus tard, je l'espère, dans des conditions meilleures,

Un de mes amis, M. L..., ingénieur à la Compagnie des chemins de fer andalous, devait être des nôtres. Le 1<sup>er</sup> août il m'attendait à 2 heures à la gare de Bobadilla. Nous arrivions le soir à Grenade, et, après avoir veillé aux

préparatifs du départ, nous étions prêts à partir le 3 août au matin.

La meilleure saison pour faire l'ascension du Mulhacén ou celle de la Veleta est la période qui s'étend du 1<sup>er</sup> au 15 août. Elle varie d'ailleurs chaque année suivant que les chaleurs du mois de juillet ont été plus ou moins intenses. Au mois de septembre, on est exposé à se voir surpris par des orages redoutables et à courir de réels dangers. Cette année, en raison de la chaleur exceptionnelle de l'été, les neiges avaient fondu de bonne heure et D. Indalecio Sabatell m'avait fait savoir que nous pourrions tenter l'ascension dès la dernière semaine de juillet. Cependant, au cours des derniers jours de ce mois, l'atmosphère fraîchit et la fonte des neiges se ralentit un peu, de telle sorte que, le hasard ayant retardé notre voyage de quelques jours, nous nous trouvâmes à Grenade juste au bon moment.

Les amateurs qui résident à Grenade peuvent attendre le moment précis pour tenter l'ascension, car à certains signes auxquels ils ne se trompent pas, à la persistance ou à la disparition de certains névés visibles de Grenade, ils peuvent juger de l'état de la montagne et diagnostiquer à coup sûr la situation des chemins et des passages. La veille du jour où nous partîmes, Don Indalecio nous avertit que le passage par les lacs de Dilar serait difficile parce que les glaciers encombreraient probablement encore le chemin qui du col de la Veleta gagne les rives du Poqueira; qu'il nous faudrait descendre probablement assez bas sur le versant de l'Alpujarra pour rejoindre le chemin qui monte au Mulhacén.

Car notre itinéraire, étudié d'avance, discuté et approuvé d'accord avec Don Indalecio, nous permettait d'explorer dans le minimum de temps les sommets principaux de la Sierra; c'était le suivant :

Monter d'abord au Picacho de la Veleta avant la nuit, ce

qui demandait douze heures, et dormir au refuge construit par Don Indalecio à dix minutes au-dessous du sommet sur le versant occidental. Le lendemain, avant l'aube, remonter au pic pour jouir du lever du soleil, et de là se rendre au Mulhacén en descendant plus ou moins bas dans la vallée du Poqueira, suivant que l'état des passages et l'accumulation des neiges permettrait ou non de serrer de près la crête de la montagne ou pour mieux dire la ligne de partage des eaux. Gravier les pentes du Mulhacén par le chemin que suivirent les ingénieurs militaires chargés de la triangulation en 1879 et les chars qui y montèrent la machine à vapeur destinée à la production de la lumière électrique. Passer la deuxième nuit sous la tente au milieu des décombres des édifices autrefois bâtis près du sommet par les ingénieurs militaires. Le troisième jour serait consacré à descendre du Mulhacén, à explorer les lacs : Lagunilla Larga, lac de Vacarés, etc., etc., les vallées tributaires du rio Genil et, s'il était possible, la partie inférieure du Corral de la Veleta y compris le glacier qu'il renferme. Puis on gagnerait Güéjar-Sierra et, suivant l'heure à laquelle on y arriverait, on pourrait y passer la nuit ou pousser jusqu'à Grenade.

Est-il besoin de dire que cette expédition avait été préparée par l'étude de tout ce que l'on avait écrit sur la Sierra Nevada, récits de touristes, de botanistes, de géologues, d'ingénieurs des mines, etc., de toutes les cartes publiées jusque-là, et d'une foule de croquis inédits dus en majeure partie à la bienveillance du colonel D. Francisco Coello et de l'inspecteur général des mines D. Federico de Botella<sup>1</sup>.

1. Nous croyons rendre service aux alpinistes qui dans l'avenir voudront explorer la Sierra Nevada, en leur citant les sources auxquelles nous avons puisé nous-même. Ce sont :

SIMON DE ROJAS CLEMENTE. *Historia natural de Granada* : manuscrits et

Don Indalecio, bien avant notre arrivée à Grenade, avait eu l'obligeance de nous chercher un guide : on lui recommanda tout particulièrement un homme de Trevezes qui paraissait connaître les deux versants de la montagne comme s'il les eût parcourus tous les jours. Notre plan de campagne lui avait été communiqué, et il se faisait fort de nous le faire exécuter de point en point. Il avait décidé avec Don Indalecio qu'il nous fallait, à mon compagnon et à moi, un cheval pour chacun, accompagné d'un domestique de façon que nous n'eussions pas à nous occuper de nos montures<sup>1</sup>. Deux bourricots devaient porter les

croquis conservés à la bibliothèque du Jardin botanique de Madrid (voir le catalogue qui en a été dressé par D. Miguel Colmeiro).

EDMOND BOISSIER. *Voyage botanique dans le midi de l'Espagne*, Paris, 1839-1845.

*Ueber das Gebirgssystem der Sierra Nevada und das Gebirge von Jaen im südlichen Spanien*, von JOHANN FRIEDRICH LUDWIG HAUSSMANN. Göttingen, Dieterichschen Buchhandlung, 1842.

FRANCK PFENDLER D'OTTENSHEIM. *Madera, Andalusia, la Sierra Nevada y los Pirineos*, Sevilla, 1848.

*Memoria sobre los criaderos de Sierra Nevada en termino de Güejar-Sierra, provincia de Granada*, escrita por el ingeniero jefe de primera clase del Cuerpo de Minas D. AMALIO MAESTRE y mandada publicar por Real orden de 28 de octubre ultimo ; p. 371 y sig., t. XXVIII, 1858. *Boletín oficial del Ministerio de Fomento*. Madrid, Imprenta nacional.

*Revista minera*, 1<sup>o</sup> de Mayo de 1837 : artículo de D. PEDRO SAMPAYO y D. ANTONIO ALVAREZ DE LINERA.

*The Sierra Nevada*, by JOHN ORMSBY. *Read before the Alpine Club*. March 5<sup>th</sup>, 1867. *Alpine Journal*, vol. III, 1867.

*The Sierra Nevada*, by CHARLES PACKE, with a map. *Read before the Alpine Club*, déc. 10<sup>th</sup>, 1867. *Alpine Journal*, vol. IV, nov. 1868.

*Jonction géodésique et astronomique de l'Algérie avec l'Espagne*, exécutée en commun en 1879, par ordre des gouvernements d'Espagne et de France, sous la direction de M. le général Ibañez et de M. le colonel Perrier. Paris, Imp. nationale, 1886. Introduction, p. III, et 2<sup>e</sup> partie, Obs. géodésiques, Station de Mulhacén, pag. 34 et suiv.

*Bosquejo geológico de la zona superior de Sierra Nevada*, por RICHARD VON DRASCHE, Viena, 1878, *Boletín de la Comisión del Mapa Geológico de España*, T. IV.

*Sierra Nevada*. Conférences faites au Cercle artistique de Grenade, 12 et 19 janvier 1889, et *Journal de mes excursions à la Sierra Nevada*, 1888, par LUIZ DE RUTE, député de Vélez-Málaga ; *Nouvelle Revue internationale (Matinées Espagnoles)*, n<sup>os</sup> des 15 mai, 1<sup>er</sup> et 15 juin 1889.

D<sup>r</sup> WILKOMM : *Riberas, Sabanas y Vegetación de la Peninsula Iberica*.

*Los Terremotos de Málaga y Granada*, por FEDERICO DE BOTILLA. *Boletín de la Sociedad Geográfica de Madrid*, pag. 71. Enero y Febrero 1885, Madrid.

1. Nous ne nous expliquons pas bien la préférence que les gens de Grenade donnent au cheval sur le mulet ou la mule pour les excursions dans la Sierra Nevada et en particulier pour les ascensions de la Ve-

vivres des hommes et des bêtes de somme et les effets de campement, pardessus, couvertures, peaux de mouton, plus une bonne tente pour deux personnes, que je devais à l'obligeance d'un ami. Le guide tenait à avoir son bourricot. D'accord avec Don Indalecio, nous nous étions pourvus de vivres pour cinq jours à tout événement. N'ayant nulle raison de suspecter la science du guide, nous lui avions laissé le soin de répartir les charges et de distribuer à chacun sa besogne : car au dernier moment il crut bon de s'adjoindre un aide et, malgré la recommandation formelle de Don Indalecio, il emmena avec lui un gamin qui ne devait servir plus tard qu'à nous embarrasser. Le départ, fixé d'abord pour minuit et demie, ne s'effectua qu'à 3 heures du matin.

L'expérience de Don Indalecio, le soin qu'il avait mis à tout préparer lui-même, sa connaissance de l'excursion que nous entreprenions, ne nous permettaient pas de concevoir le moindre doute sur une issue heureuse, et si notre hôtelier, qui en avait fort envie, se fût permis de nous faire quelques remarques au sujet de notre guide, il eût été mal reçu. Nous étions loin de compte, comme nous ne tardâmes pas à le constater.

Sortis de Grenade par le pont Sébastiani ou Puente Verde (697 mètr.), nous suivîmes quelques minutes la route de Monachil. Là nous prîmes à gauche un chemin

Jeta et du Mulhacén. Dans une lettre qu'il nous écrivait à Madrid avant notre départ, Don Indalecio, interrogé sur ce sujet, nous répondait : « Il est dangereux de se servir de mulets ; les chevaux, ceux du pays en particulier, sont bien préférables ». Revenu de notre première excursion, nous sommes loin d'être convaincu. Combien de fois n'avons-nous pas regretté nos mulets de la Alberca avec lesquels nous parcourûmes les Jurdes pendant des semaines entières sans accidents et par des chemins mille fois plus durs que les plus mauvais qui conduisent à la Veleta ! Ou bien les chevaux de la Sierra Nevada ne valent pas leur réputation, ou bien les exemplaires qu'il nous a été donné d'utiliser étaient irrévocablement fourbus ou souffraient d'un asthme incurable.

creux qui montait sur la colline de San Anton el Viejo, laissant à sa gauche deux petites fermes ou colonies libres entourées de vignes et de champs d'oliviers très bien cultivés. C'est le chemin des chercheurs de neige. A peine avons-nous dépassé la deuxième ferme que la charge de l'un des ânes tombait à terre. Mauvais signe : cette preuve de négligence de la part des arrieros m'affecta vivement ; car, maintes fois j'en avais fait la remarque, les muletiers se jugent à la façon dont ils chargent leurs bêtes. Je fis donc un sermon à mes hommes pour leur faire comprendre l'avantage qu'il y avait à bien équilibrer et répartir les charges, au point de vue de l'économie du temps. Sermon inutile, hélas ! comme j'eus le regret de le voir bientôt. Nous perdîmes plus de deux heures en d'autres incidents de même nature. Deux autres heures par suite d'erreurs commises par notre guide. Que n'étions-nous partis à minuit, comme nous l'avions décidé de prime abord !

Notre première halte devait se faire à la fontaine dite *de los Hornachos*.

A 7 heures du matin, le guide nous fit arrêter au bord d'une source qu'il nous dit être la fontaine en question. Nous sûmes deux jours après que c'était la fontaine du Mort (*fuelle del Muerto*) ; l'autre était à près d'une heure de marche au delà, et à 430 mètres plus haut.

L'absence de relevés barométriques le long du trajet ne nous permit pas alors de constater cette erreur, et, nous croyant plus avancés que nous ne l'étions en réalité, nous nous reposâmes trois quarts d'heure en ce point, perdant ainsi du temps alors qu'il fallait en gagner. Aujourd'hui nous ne pourrions plus commettre pareille erreur, sachant que la fontaine del Muerto est à 1,410 mètres d'altitude, et celle de los Hornachos à 1,840 mètres.

A peine étions-nous en marche de nouveau qu'une autre faute fut commise. Au lieu de suivre le chemin qui lon-



geait la vallée, le guide nous fit prendre à gauche un sentier qui tournait bientôt au pied d'une grande roche et nous mettait de nouveau en vue de la vallée du rio Genil, de Canales, de Güéjar-Sierra et de toute cette *vega*; le sentier devenait très abrupt et descendait par un entonnoir dans des champs cultivés; il était clair que nous nous étions trompés. On perdit du temps à s'orienter; enfin apercevant une ferme ou *cortijo* (*cortijo de las Vivas*), on marcha droit sur elle au milieu des plus grandes difficultés; il fallut alors gagner le sommet de l'entonnoir où passe le chemin que nous n'aurions pas dû abandonner. Le sentier était des plus abrupts; l'un des ânes s'abattit sous sa charge au milieu des ronces et des roches, la caravane se désorganisa, le guide et le muletier se querellèrent; je dus intervenir et je me fis écouter à grand'peine. Finalement, cédant au conseil d'une vieille femme du cortijo de las Vivas, je me déterminai à prendre son âne et son fils; le premier devait aider les autres et nous permettre de diviser les charges mal réparties; le fils, gamin très éveillé, devait nous montrer notre chemin, qu'il connaissait bien d'ailleurs, jusqu'au-dessus du Peñon de San Francisco.

Je pus alors me convaincre que le guide avait trompé tout le monde, et dans cette échauffourée je pus juger de son inexpérience, de sa suffisance, de sa paresse et de sa mauvaise volonté. Le tout présageait une bien piteuse expédition : j'eus peur pour les jours suivants, et grande était mon envie de revenir en arrière. La prudence le conseillait, mais cède-t-on à ses conseils? Un alpiniste abandonne-t-il une ascension cinq heures après l'avoir entreprise? En avant donc, et à la grâce de Dieu!

Nous rejoignîmes promptement le bon chemin, qui est croisé au-dessus du cortijo de las Vivas par un autre sentier qui, de Güéjar-Sierra, va dans la direction du rio Monachil et des cortijos que l'on aperçoit le long de cette rivière. Nous continuons donc à monter et arrivons bientôt

à une source située sur un plateau entouré de sommets, et qui forme une espèce de cirque dominant le cortijo de las Vivoras : nous sommes à la fontaine de los Hornachos ; l'eau des sources et d'un petit réservoir qui en est proche va s'unir à celles qui sourdent près du cortijo et qui constituent le torrent impétueux du même nom : *rio de las Vivoras*. Rien à noter de particulier jusqu'au Corral ou cirque de la Veleta. Nous suivions pas à pas le chemin, un peu raide, mais très bon pour un sentier de montagne, qui serpente sur les flancs du Dornajo. Nous atteignîmes à 2 h. 25 min. le côté occidental des roches, ou Peñon de San Francisco, et à 3 heures leur partie méridionale, celle qui regarde le Picacho de la Veleta ; monté sur un amas de rochers situé à 2,480 mètres d'altitude, je pris une vue générale de toute la chaîne. Le Mulhacén, qui, avant qu'on atteigne le Peñon de San Francisco, est très visible, le devient de moins en moins au fur et à mesure qu'on s'élève. Du point où nous braquâmes notre appareil, c'est à peine si l'on en distingue le sommet. De mon observatoire, je découvrais parfaitement deux vastes champs de neige, l'un à gauche dans le barranco de San Juan, l'autre à droite dans un barranco qui descend du Monachil très probablement tout près du *Llano de la Yegua*, décrit par Ed. Bois-sier comme dépendant du cortijo de San Gerónimo. Ce dernier, coupé à pic sur le bord du barranco, présentait certainement une épaisseur de 6 à 7 mètres, et rien n'était plus curieux que de voir courir en ce moment, à sa surface, toute une bande de moutons avec les bergers et leurs chiens. Abritée du soleil, cette neige ne fondra pas de l'été.

Du Peñon de San Francisco, on devine la route à suivre pour se rendre au Corral de la Veleta. Mon dessein était de gagner la margelle occidentale que l'on distinguait fort bien, d'y prendre une vue du fond du cirque, de suivre ensuite la corniche jusqu'au sommet de la Veleta, en con-

Picacho et partie supérieure du Corral de la Veta, vue prise du bord occidental du Corral, dessin de F. Schrader,  
d'après une photographie de M. le Dr Bide.



tournant d'abord le cirque, puis les flancs du pic qui paraissaient dépourvus de neige ; de là il serait facile de descendre, en suivant la ligne de partage des eaux, jusqu'à l'abri dont m'avait parlé Don Indalecio, mais dont je ne savais malheureusement pas l'altitude ni la situation exacte. J'ignorais en effet qu'il était au col même de la Veleta. Montant donc de croupe en croupe, évitant les plaques de neige ou *ventisqueros* dont mes gens se défiaient, je ne sais pourquoi, nous atteignîmes facilement la margelle à 6 heures du soir et à 3,150 mètres d'altitude à peu près. Deux individus de l'Alpujarra nous croisèrent un peu avant, causèrent avec notre guide : je sus plus tard qu'ils lui dirent de se hâter s'il voulait arriver au col avant la nuit, mais je ne sais pourquoi il ne me fit point part de cette réflexion qui m'eût fait changer mes batteries. En effet, restant à mi-côte, j'eusse tâché d'atteindre peu à peu l'origine du rio Monachil, de passer ensuite au-dessous des sources du rio Dilar, et de gagner notre refuge.

Je pus me convaincre le lendemain que, si nous eussions pris cette détermination, nous étions en moins d'une heure au col de la Veleta. Mal nous prit donc de ne pas le faire. En effet, abandonnant la margelle du Corral, nous dûmes redescendre, franchir deux *ventisqueros* de 20 mètres de large à peu près, car une grande roche plate inclinée et glissante ne nous permettait pas de longer la corniche avec les chevaux et les ânes qui se fussent infailliblement abattus. Le premier *ventisquero* franchi sans encombres, restait le second, bordé des deux côtés de blocs de rochers énormes très abrupts et entassés sans ordre, qui rendaient le passage très difficile pour les bêtes de somme.

Mes gens, peu rassurés, n'ayant plus aucune confiance dans le guide, hésitèrent. Le plus courageux d'entre eux, un Asturien, venait d'éprouver le mal de montagne. Mon ami L... fut pris à son tour de palpitations, d'essoufflements, de vertiges ; l'endroit était mal choisi. Voulant

traverser trop vite le ventisquero, il tomba et entraîna le cheval qu'il tenait par la bride. Cet accident démoralisa le reste de la troupe, qui ne voulut point passer. Moi, j'étais de l'autre côté. J'aidai L... à passer, et j'ordonnai au guide de faire tourner le reste de la troupe pardessous le ventisquero, et de lui faire gagner l'abri du col de la Veleta. Que leur dit-il? Je l'ignore. Toujours est-il qu'il revint nous rejoindre quelques minutes après. Je le pressai de questions, voulant savoir au juste où étaient les huttes. Devant ses réponses évasives, je me persuadai qu'il n'en savait rien, et, voulant éviter une erreur d'autant plus préjudiciable que la nuit s'approchait, je pris le parti de monter et de me rapprocher du sommet de la Veleta pour descendre ensuite sur la ligne de partage des eaux. Mon baromètre marquait alors 3,290 mètres. Il n'en restait donc plus que bien peu à gravir. Mais l'essoufflement grandissant, c'est cabincaha que nous gravîmes les pentes de la Veleta, et que nous descendîmes, cherchant toujours les abris, qu'enfin nous aperçûmes. Ce fut un grand soulagement. Le soleil était couché, et nous n'y avions même pas fait attention. Mais qu'était devenu le reste de la caravane? J'eus un instant l'espoir de la voir apparaître; nous poussâmes des cris d'appel dans la direction où nous l'avions laissée : peine inutile. Il était dès lors certain que nos compagnons allaient bivouaquer sous une roche, à moins qu'ils ne se perdissent dans la montagne. J'étais fort inquiet, surtout à cause des deux gamins. Je fus un peu rassuré sur leur compte en pensant qu'ils avaient tous les vivres, la tente, les couvertures, nos pardessus, les peaux de mouton, et une provision de bois, tout ce qui allait nous manquer à nous-mêmes.

Nous allions être abrités, mais c'était tout; en effet, nos ressources étaient les suivantes : sur un des chevaux se trouvait par hasard un panier de voyage et une botte. Dans le premier, quelques tranches de poisson frit, quatre ou

cinq œufs durs et un peu de sel. Pas la moindre miette de pain. Une bouteille de café, deux tasses et demie à peu près, un verre de cognac et quelques morceaux de sucre. Nous partageâmes le tout ; nous essayâmes de faire fondre de la neige pour confectionner un grog, mais sans pouvoir y arriver.

Nous avions sur le corps une chemise de flanelle trempée de sueur et une blouse de toile. L... avait sur le cheval un paletot de drap léger et un gilet de même étoffe. Il me prêta ce dernier et garda le paletot. Ce n'était vraiment pas suffisant pour passer la nuit à 3,200 mètres. Heureusement que dans un sac nous trouvâmes sur un cheval deux couvertures et deux oreillers. C'est enveloppés tous les trois dans les couvertures, étendus sur le sol d'une des huttes et nous serrant les uns contre les autres, que nous pûmes tant bien que mal résister au froid.

Au col de la Veleta, à l'endroit que D. Indalecio Sabatell m'avait désigné sous le nom de *Escarilla*<sup>1</sup>, il a toujours existé, paraît-il, des refuges ou cabanes en pierres où les bergers des deux versants de la montagne, les mineurs, les touristes et même les habitants de l'Alpujarra que la nuit surprend peuvent trouver un abri. De Rute y passa deux nuits avec sa caravane en 1888. Il prit d'abord ces constructions pour des huttes destinées aux chasseurs, mais plus tard il apprit qu'elles ont été édifiées par Wilkomm. Le fait est que M. Charles Packe les mentionne dans son récit et dans la carte qui l'accompagne. Aujourd'hui, outre ces huttes, on trouve au col de la Veleta deux abris où vingt ou vingt-cinq personnes peuvent passer la nuit. Le plus grand des deux présente une forme rectangulaire de 8 mètres de long à peu près sur 3 de large et 1<sup>m</sup>,50 de hauteur. Les parois sont solidement construites en pierres

1. *Escarilla*, *Escanjuila*, nom dérivé de *escala*, *escalilla*, et signifiant échelons, degrés.

sèches, le toit est constitué par des pierres plates soutenues par une douzaine de poutrelles allant d'une paroi à l'autre. Les pierres plates de la toiture sont recouvertes de la poussière de ce schiste, dont est formé le sol dans cette partie de la montagne. Le sol de la cabane est bien battu et bien sec. L'ouverture qui lui donne accès présente 1 mètre de hauteur sur 50 centimètres de large, mais, jusqu'à mi-hauteur, elle est encombrée d'un amas de roches qui diminue d'autant l'entrée libre et la rend à dessein impraticable aux animaux. Nous dûmes y pénétrer en nous mettant presque à plat ventre. De place en place dans la muraille sont ménagées des espèces de niches en forme de placards ouverts, et où l'on peut placer ses instruments, vivres et objets craignant les chocs. Cette cabane se trouve sur le versant de l'Atlantique; l'ouverture fait face au Cerro del Caballo. L'autre cabane, plus petite et mieux construite, est située juste sur la ligne de partage; son ouverture regarde la Méditerranée. Elle est due à Don Indalecio, auquel nous empruntons la description suivante :

Ce refuge est circulaire, et son toit a la forme d'une voûte hémisphérique constituée en totalité par des lames de schiste prises sur les lieux mêmes; l'absence de poutres et d'autres pièces de bois a pour objet d'empêcher que, poussés par les morsures du froid, les touristes ne détruisent le toit qui les abrite pour en faire du feu. C'est ce qui advint à de Rute quand il vint passer la nuit dans une des huttes voisines avec sa caravane. La forme sphérique de la voûte lui permet de résister au poids considérable qui pèse sur elle durant l'hiver, époque durant laquelle elle disparaît totalement sous une couche de neige d'une épaisseur impossible à préciser. Le sol de l'abri mesure 5 mètres de diamètre. La hauteur est de 3 mètres; dix-huit à vingt personnes peuvent s'y loger en se serrant les uns contre les autres et en se plaçant les pieds au centre, la



tête à la périphérie. La porte d'entrée est étroite et très basse afin d'empêcher les animaux de venir s'y réfugier. Cette disposition en rend la sécurité plus grande durant la nuit. L'ouverture peut se boucher avec une couverture de voyage ou tout autre objet. Du seuil de cet abri on découvre un spectacle magnifique : l'œil embrasse au Sud les côtes d'Afrique, la Méditerranée et Gibraltar ; à l'Est, la Sierra de los Filabres, la Sierra de Sagra, et beaucoup d'autres. C'est une vue à laquelle on a peine à s'arracher.

Nous passâmes la nuit dans l'obscurité, car, étourdi comme je l'étais, je ne me rappelai pas que dans la boîte, à côté des plaques photographiques, j'avais mis un paquet de bougies.

La dernière partie de notre ascension nous avait tellement fatigués qu'aussitôt étendus nous fûmes pris par le sommeil. Je dus déployer toute mon énergie pour lire sur le cadre du baromètre l'altitude à laquelle nous nous trouvions et la noter sur mon carnet avec l'heure de l'observation ; il était à peine 8 h. et demie. Quant au guide, c'est en rechignant et en grognant qu'il sortit sur mes injonctions réitérées pour attacher les chevaux dans le petit enclos découvert accolé à l'abri que nous avions choisi. Nous vîmes le lendemain matin comment il avait exécuté mes ordres.

Après une nuit moins mauvaise peut-être qu'on ne pourrait l'imaginer, nous nous réveillâmes au petit jour. N'entendant plus piétiner les chevaux, je fus inquiet. Je sortis, je les cherchai... plus de montures. Le guide m'avoua tranquillement que n'ayant pas de piquets à sa disposition, il les avait laissés en liberté. Il suffisait pourtant de mettre un bloc de schiste sur la longe, et tout était dit. Cette mésaventure prouve une fois de plus sur quel individu le sort nous avait fait tomber.

La question se compliquait étrangement. En effet, il était presque certain que ces deux animaux, n'ayant rien mangé

depuis vingt-quatre heures, étaient descendus sur le bord des ruisseaux pour y rencontrer un peu d'herbe. Mais dans quelle direction fallait-il les chercher ? Avaient-ils franchi la ligne de partage par le col de la Veleta et gagné sur le versant méditerranéen les rives du Poqueira ? Ce n'était guère probable, mais enfin c'était possible. Peut-être étaient-ils sur les bords du Dilar ou du Monachil ? Nous tinmes conseil et, mettant les choses au pire, nous arrêtâmes, L... et moi (car le guide n'était pas capable de trouver une solution<sup>1</sup>), le plan suivant :

D'un commun accord nous pensâmes qu'il serait de la dernière imprudence de pousser plus loin l'expédition avec un guide de cette force ; qu'avant tout il fallait retrouver les chevaux, rallier l'autre moitié de la caravane, au cas où il en resterait des traces, et que le mieux alors serait de retourner à Grenade.

Nous décidâmes de laisser dans le refuge les paquets de plaques photographiques, le panier à provisions et les oreillers ; nous gardâmes précieusement les quelques œufs durs qui restaient, nous n'emportâmes avec nous que les deux couvertures dans la crainte que, tout allant de mal en pis, nous ne fussions obligés de passer la nuit suivante à la belle étoile. La retraite commença à 7 h. et demie du matin. Nous suivîmes autant que possible en sens inverse la direction par laquelle nous étions venus la veille. Bientôt nous reconnûmes les traces fraîches des chevaux, les fers tournés du côté de Grenade.

1. Il avait même éprouvé le besoin de s'éloigner du refuge sans nous dire dans quelle direction, sous prétexte d'aller à la recherche du chemin qui conduit à Capileira et Trevezet et d'explorer le versant méditerranéen de la montagne. Soit dit en passant, sur ce versant de la Veleta, il y avait peut-être plus de neige que dans le Corral, et toutes les pentes dans la direction du Mulhacén disparaissaient sous une couche continue dont l'épaisseur paraissait très respectable. Il était probable que si nous avions continué notre excursion, nous eussions dû descendre très bas le long du Poqueira pour éviter tous les ventisqueros qui auraient désespéré nos gens. Mais là n'était pas la question.

Ils étaient donc retournés en arrière. D'ailleurs, aussitôt que nous pûmes distinguer les lacs de Dilar, nous vîmes nos quadrupèdes paissant l'herbe rare qui croissait entre les plaques de neige.

Restait à retrouver le reste de la caravane : bientôt nous aperçûmes notre Asturien et le gamin des Vivas se chauffant le dos au soleil levant, assis sur les corniches du Corral de la Veleta, à l'endroit même où j'avais pris la photographie. L'autre gamin, les baudets et les bagages s'abritaient sous la roche où tout le monde avait passé la nuit.

Cette roche était au bord inférieur du ventisquero, cause de notre désastre de la veille ; il était clair que, aussitôt qu'ils nous eurent perdus de vue, ils ne firent pas un effort pour nous suivre ni pour nous rejoindre, et cependant une demi-heure à peine leur aurait suffi pour atteindre le col de la Veleta et le refuge.

Un guide connaissant tant soit peu son chemin eût évité tous ces mécomptes malgré l'heure avancée.

Une fois réunis, il fallait penser à se restaurer et à donner à manger aux chevaux. Croirait-on que nos gens avaient passé la nuit grelottant de froid à côté des manteaux, des peaux de mouton, de la tente de campagne qu'ils ne surent ni trouver ni utiliser, et mourant de faim à côté des provisions ! Heureusement qu'ils avaient fait du feu avec le bois que j'avais eu la précaution de faire ramasser au Peñon de San Francisco.

Il était 8 heures à peine : avec un guide actif et débrouillard nous aurions pu continuer l'excursion et suivre le plan tracé.

Mais nous perdîmes plus de deux heures avant de rien faire.

Il ne fallait donc pas tenter l'impossible, aussi je m'arrêtai au plan suivant : diviser la caravane en deux parties. Deux baudets avec les bagages iraient nous attendre au

Peñon de San Francisco, guidés par le gamin du cortijo de las Vivoras qu'accompagnerait l'*alter ego* de notre guide. Ce dernier et l'Asturien viendraient avec le troisième baudet, porteur de la pitance des chevaux, chercher ces derniers. Ils étaient déjà descendus dans les pâturages du Monachil à l'origine du ruisseau. Nous y laissâmes un des chevaux et le baudet sous la garde de L..., puis, comme notre guide Francisco s'obstinait à retourner au refuge chercher ce qui y était resté, je le laissai partir avec l'autre cheval et dus le guider jusqu'aux flancs du Picacho, lui montrer le chemin qu'il devait suivre pour arriver au col qui sépare l'origine du Monachil des lacs de Dilar, lui dire par où il devait passer pour éviter la neige, en résumé le conduire par la main. Son imprévoyance était telle qu'il partit sans cordes, sans sacs pour rapporter les menus objets. Nous devions les revoir en bon état ! Je restai encore avec l'Asturien et mon appareil photographique près des lacs de Dilar que j'explorai : je suis moins enthousiaste à leur sujet que Don Indalecio et de Rute. Aussi j'engage ceux qui voudront s'émerveiller de lire les descriptions par lesquelles ce dernier termine son récit.

Ce n'est qu'une heure et demie après que nous vîmes reparaitre notre guide. Il m'avait tout cassé : cassés, le panier et son contenu ; rompues, les plaques Perron ; perdu, le paquet de bougies. Il était en plus d'une humeur affreuse, et, s'il avait osé, il nous eût accusés de sa maladresse. Cette mauvaise humeur persista jusqu'à la fin de l'expédition, et se doubla d'une obstination à ne plus rien faire qui m'obligea par deux fois à intervenir d'une façon presque violente.

Quelle chance, mes chers collègues, de n'avoir pas poussé plus loin avec un tel homme, auquel au demeurant et sur le pavé de Grenade on eût donné le bon Dieu sans confession !

Vers les 2 heures nous quittâmes les pâturages du Mo-

nachil ; malgré les avertissements de Don Indalecio, nous bûmes de l'eau du ruisseau et ne fûmes pas malades. Elle est pourtant fortement purgative en ce point où les minerais de cuivre abondent.

Nous suivîmes en sens inverse le chemin de la veille, restant plus près du fond de la vallée, et vers les 4 heures nous étions au Peñon de San Francisco. Trouvant l'endroit peu propice pour y établir notre bivouac, nous descendîmes jusqu'au-dessus du cortijo de las Vivas, et nous nous arrêtâmes dans le petit cirque où se trouve au centre un réservoir dont les eaux sortent de la fontaine de los Hornachos ou de las Vivas, située à l'angle Sud au pied d'un escarpement vertical. Nous fîmes la soupe, sortîmes les provisions, dressâmes la tente et nous préparâmes à dormir.

La nuit fut très bonne et nous reposa des fatigues et des ennuis de la veille.

Le lendemain, nous levâmes le camp à 8 heures, et descendîmes jusqu'à la fontaine del Muerto sans repasser par le cortijo de las Vivas, nous rendant un compte exact de l'erreur commise l'avant-veille par le guide. Nous avions laissé chez lui le jeune garçon des Vivas, dont nous avions été très contents.

Après une halte d'une heure à la fontaine del Muerto et une seconde dans un des cortijos voisins de Grenade, nous passions le Puente Verde à 3 h. et demie, et rentrions à l'Alhambra à 4 heures.

Mon ami avait un coup de soleil splendide ; quant à moi, j'avais le nez, les joues, les oreilles couverts d'ampoules, je fis peau neuve. Un mois après, j'avais changé la couleur brique de ma figure pour celle d'une tomate bien mûre.

Voilà un bien long récit pour une bien pauvre ascension. Nous avons cru toutefois que plus d'un enseignement pouvait se tirer de cette expédition manquée.

Au point de vue de l'alpinisme en général, on y voit qu'on ne saurait trop s'entourer de précautions dans le choix de ses guides, surtout en pays étranger; que là comme partout ailleurs, il ne faut pas s'encombrer de bagages, mais s'en tenir au strict nécessaire — il est difficile de faire avancer une lourde caravane; surtout qu'il ne faut jamais se séparer sans nécessité, et qu'il faut toujours garder avec soi ses bagages, ses porteurs ou ses bêtes de somme : de Rute nous en avait prévenus dans le récit de son excursion dans la Sierra Nevada.

Au point de vue de l'ascension de la Veleta et d'une expédition dans la Sierra Nevada, on y voit que l'on peut sans difficulté aller de Grenade à la Veleta en douze heures. Il faut presque toujours durant l'ascension rester en vue de la vallée du rio Monachil; ce n'est qu'exceptionnellement et à de courts intervalles que doit se présenter au touriste la vallée du rio Genil, et les villages qu'elle renferme : Pinos-Genil, Canales, Güéjar-Sierra.

Si le temps presse, il faut aller directement à la cabane du col de la Veleta et laisser pour le lendemain l'ascension du Picacho. Dans ce cas il faut, pour atteindre le col avec facilité, se tenir aussi haut que possible au-dessus de la vallée du rio Monachil dès qu'on aura dépassé le Peñon de San Francisco. De cette façon, quand on arrivera à l'origine du bassin du Dilar, on sera très au-dessus du col, qui de la vallée du rio Monachil donne accès dans la vallée du Dilar. On évitera de la sorte les nombreux amas de neige accumulés au-dessus des lacs et laquets de Dilar, et l'on gravira sur un sol incliné, mais ferme, qui constitue le flanc occidental du cône de la Veleta.

Somme toute, nous rapportons la conviction que cette ascension n'offre pas de difficultés sérieuses.

Elle est longue, très longue, c'est pourquoi il faut le premier jour partir bien avant le lever du soleil, à minuit, 1 heure ou 2 heures au plus tard.



## XV

# DE CETTINJÉ A NIJNI-NOVGOROD

PAR

LA BOSNIE ET LA TRANSYLVANIE<sup>1</sup>

(PAR M. L. DE LAUNAY)

Il est nuit quand nous entrons en Monténégro, une belle nuit d'Orient, étoilée, mais sans lune, où dansent de tous côtés en l'air, comme des feux follets furtifs et doux, les mille points brillants des lucioles. L'air est tiède; l'odeur de quelques plantes grasses, chauffées depuis le matin au soleil, s'exhale, et la vague clarté des astres laisse tout juste entrevoir, comme une chose à demi fantastique et mystérieuse, cet étrange coin du globe, ce tas de pierres tombé du ciel ainsi que le conte la légende.

Sommes-nous donc ici dans une planète absolument différente de celle où vivent les autres peuples, privés de toute communication avec eux, comme si nous avions quitté en ballon la terre des humains? On le dirait presque, tant est surprenant, en cette demi-obscurité, l'aspect de ce pays nouveau. Dans la pénombre, où des silhouettes

1. Sur la Dalmatie et la Bosnie, deux articles fort intéressants ont déjà paru dans les précédents *Annuaire*s : l'un, en 1887, de M. Georges Demanche; l'autre, en 1890, de M. Alfred Spont. (Voir, en outre, l'*Adriatique* de Ch. Yriarte.) Nous nous bornerons donc, pour ces pays, à quelques points saillants, et à de brèves impressions personnelles.



franches pourraient seules s'imposer au regard par la netteté des contours, nous avons peine à démêler, à comprendre ce plateau, tout montagnes et sans montagnes, sans orographie précise et, pour ainsi dire, sans charpente, avec ses innombrables rochers qui, démocratiquement, pointent du sol en des efforts désordonnés, sans s'humilier devant une cime plus haute.

Au début encore, l'œil retrouvait des aspects à peu près connus ; tandis que nous descendions vers la dépression profonde où se trouve Njegus, il me semblait plonger dans quelque immense cratère volcanique où, menaçantes et farouches, des langues de rochers s'avançaient de tous côtés à ma rencontre, comme des coulées de laves aux scories amoncelées. A ce moment, le ciel, au-dessus de la muraille sombre qui, circulairement, me fermait l'horizon, était empourpré à l'Occident. Et c'était grandiose, ce cirque, dont on eût dit que les gradins s'élevaient de plus en plus autour de moi, tandis que je m'enfonçais dans l'ombre, cette chaudière infernale que le couchant surmontait de lueurs d'incendie. Mais, après Njegus, les formes se sont singulièrement compliquées ; dans le calcaire gris dénudé, nous avons vu, tout autour de nous, des cavités se dresser, des saillies se hérissier, s'emmêler, des dépressions rondes et des crêtes sinueuses former un inextricable réseau raboteux et rugueux.

Ce Monténégro est vraiment, en grand comme en petit, construit à la façon d'un polypier, d'un spongiaire, par alvéoles juxtaposés aux parois minces et frêles, dans le fond desquels un peu de terre cultivable fait, suivant la nature et la maturité des récoltes, un cercle brun, jaune ou vert.

L'auteur de tout ce travail compliqué de sculpture, c'est l'eau. On est ici sur ces calcaires crétacés qui jouent un si grand rôle dans toute la péninsule balkanique et, sous ces strates calcaires violemment plissées jadis parallèlement à

l'Adriatique par quelque accident géologique, le trias argileux et friable est, dans une voûte découronnée, venu apparaître à Njégus. Du creusement de ce terrain peu résistant est résultée la large dépression au fond de laquelle se trouve ce village; partout ailleurs, par le brisement des strates, on a vu, comme les os d'un membre rompu trouant la chair, les bancs les plus durs faire saillie; puis, tandis que chaque bloc calcaire subissait séparément une corrosion qui lui donnait cet aspect perforé, madréporique, de certains rochers sur les plages à marée basse, l'ensemble était soumis à des dissolutions, à des effondrements connexes. Une écumoire, une éponge pétrifiée que ce plateau, comparable au Karst, où toutes les pluies se perdent, disparaissent pour aller, très loin, au fond des vallées, renaître en rivières, déjà grandelettes dès leur source, la Zeta, la Rieka, etc.

Au milieu de l'obscurité, voici qu'au loin, dans un semblant de plaine, apparaissent quelques lumières, et bientôt nous entrons dans l'unique rue aux maisons basses, propres et bien alignées, de cette bourgade infime que tous les diplomates ont appris à connaître comme la capitale du Monténégro, de Cetinje. Bien petite ville, où l'on compte à peine 2,000 habitants, mais qui n'en est pas moins le centre d'un pays indépendant. Le soir même de mon arrivée, un ex-Parisien, retrouvé avec surprise sous le beau costume monténégrin, me nomme, tandis que nous faisons un tour de promenade, ces hommes barbus et couverts d'armes que nous croisons : le président du Sénat, le premier ministre, le président de la Cour d'appel, etc. Il est assez amusant de voir ce microcosme se regarder ainsi lui-même dans un verre grossissant. Je dis à mon ami combien j'ai été saisi de cette première impression crépusculaire et confuse de son pays; il me répond simplement : « Attendez. »

C'est, en effet, qu'au plein soleil torride et aveuglant, en

tous sens réverbéré sur la pierre blanche, par les longs chemins pierreux où l'on ne voit, en fait de verdure, comme sur le Karst, que des têtes d'arbustes sortant des trous, en ce dédale inextricable de creux et de saillies embrouillés à plaisir, la première impression d'originalité s'émousse bientôt, et le pays, comme tous ceux dont l'attrait est surtout dans la bizarrerie, dans l'étrangeté, dans l'imprévu, finit par lasser et sembler un peu monotone.

Donc, après avoir été voir la nappe bleue du lac de Scutari que dominant, dans le lointain, les Alpes neigeuses d'Albanie, et jeté un coup d'œil aux sources verdoyantes de la Rieka, je reprends la route qui mène en Autriche, à Cattaro. Voici les lacets serpentant entre les alvéoles de cette ruche de pierre; puis l'entonnoir cratériforme de Njegus; une courte montée, un col et brusquement un effet de surprise prodigieux : devant moi, à 1,000 mètres sous mes pieds, violemment éclairée par le soleil à contre-jour et coupée de bandes noires, carrément tracées, qui sont des côtes, apparaît la mer.

Je sais peu de tableaux au monde plus étonnants que celui-là : soudain, tranché net comme d'un coup de sabre, le plateau monténégrin s'arrête; ce bastion formidable, où jamais envahisseurs n'ont pu pénétrer, du sommet de sa muraille abrupte de 1,000 mètres de haut, regarde en bas l'Adriatique. Et, pour ajouter encore à la grandeur du spectacle, à partir du col même, dans l'escarpement de trias affouillable, s'enfonce, vers Cattaro tout petit, comme vers un coin du pays qui se serait abîmé dans un gouffre, un large ravin vertigineux, surplombé des deux côtés par les strates démantelées. Au fond du triangle béant que découpe cette gorge, dans une perspective étrange, des bandes, alternativement très brillantes et très sombres, dessinent les baies et les collines des Bouches de Cattaro; et l'on voit, sur les eaux étincelantes, s'allonger les ombres découpées des crêtes noires interposées entre elles et le soleil.

Là, au flanc de ce ravin, grimpe le fameux sentier des Échelles de Cattaro, seul chemin d'accès jadis du Monténégro; la route de voitures nouvelle se hâte de franchir ce pas difficile, où la moindre pluie doit, ce semble, la faire glisser et s'effondrer; puis, par une suite de lacets, dont les murs de soutènement atteignent 12 mètres de haut, lacets juxtaposés en projection comme les marches d'un escalier qu'on parcourrait l'une après l'autre dans leur longueur, on s'enfonce rapidement vers la baie. L'impression, tandis que les chevaux courent grand train, est un peu celle d'une première descente de mine où, suspendu dans la benne, au milieu du puits noir, on songe, non sans plaisir, en approchant du fond: « Si le câble cassait, je ne tomberais plus que de 700 mètres, puis de 500, de 300, de 100... »

Cattaro, le soir, quand l'azur du ciel et la clarté blanche des côtes calcaires se sont éteints, quand l'eau verte ne reflète plus que de grandes montagnes sombres et des maisons très basses, rappelle tout à fait l'impression de ces ports solitaires bâtis au fond des fjords scandinaves. Cœur à part, cette côte illyrienne, avec ses lignes d'îles à peine émergées, ses golfes contournés et étroits, ses côtes, parfois comme ici, très abruptes, a, d'ailleurs, beaucoup de rapports avec la Norvège<sup>1</sup>. Mais on n'y songe guère au grand jour alors que, pimpantes et coquettes, les petites villes, aux maisons blanches ou roses, se mirent dans la mer bleue, tandis que, le long des rives calcaires éclatantes et joyeuses, filent, sous la brise, les barques latines aux voiles orange: ici, pas de rude granit aux parois polies par les vagues, pas de sapins noirs et de bouleaux

1. Avec cette différence toutefois, qu'à quelques exceptions près, les golfes d'ici suivent les thalwegs, les *combes* des plissements, toutes parallèles entre elles, tandis qu'en Norvège on a affaire à des vallées sous-marines, creusées suivant les cassures du granit et du gneiss, plus ou moins perpendiculairement à la côte.

aux troncs blancs unissant leurs couleurs de deuil, pas de maisons de bois luisantes et bien closes, pas de cascades toujours pleurantes, de glaciers et de brumes. Au lieu de l'infinie tristesse, si mélancoliquement douce et poignante et fascinatrice du Nord, c'est, tout le jour, l'insouciant fête de la lumière.

Il est bien joli, ce pays dalmate, à la nature déjà grecque, déjà orientale, avec ses brillants costumes et toutes ses vieilles cités pittoresques aux curieux restes antiques, aux exquis monuments vénitiens, Pola, Zara, Spalato, Sebenico, Trau, ce bijou incomparable entouré de remparts dans son île, et Gravosa, et Raguse. Sur les Bouches de Cattaro seulement, que de curieuses villes, à l'air ancien, avec des maisons de pierre, devant lesquelles dorment les barques, des balcons à balustrades, des rampes d'escalier de pierre extérieures, des portes en ogive, des écussons armoriés : c'est Perzagno, bâti en long sur la côte ; Perasto, avec ses deux petites îles juste assez grandes pour porter chacune quelques cyprès, une chapelle blanche, et un cimetière ; Risano, dressant une église aux tours inachevées ; Castelnuovo, dont le vieux château s'entoure de remparts escaladant la pente, etc.

Raguse, où nous nous rendons tout droit de Cattaro, a de longs faubourgs aux élégantes villas, sur les murs desquelles passent des buissons de lauriers-roses aux fleurs rouges, roses et blanches, des mimosas, des jasmins, des palmiers ; on dirait une ville d'hiver très attrayante de la côte de Nice. La partie centrale est fortifiée ; on y entre et on en sort par deux poternes avec pont-levis, doubles remparts, etc. Des murailles et des poternes, pour peu qu'elles soient anciennes, cela donne de suite un certain caractère à une ville ; du côté du port surtout, les grosses tours et les murailles font très bon ménage avec les bateaux. Ajoutez que la grande rue de Raguse, le Stradone, bordée de maisons de pierre régulière-

ment alignées, suit une dépression entre la montagne d'un côté, de l'autre un coteau dominé d'un château fort qui sépare la ville de la mer, et vous vous représenterez peut-être, vers cette grande voie solennelle, les multi-

tudes de petites rues en escalier, très italiennes, qui, perpendiculairement, dégringolent. Notez, d'ailleurs, que les églises et monuments, fort nombreux, sont d'un beau style vénitien, avec des loggias, des bas-reliefs sculptés sur les façades, des fenêtres en ogive, et que les braves gens qui circulent dans ce décor ont le bon goût d'être en costume.

On peut faire, aux environs de Raguse, une exquise promenade le long d'un superbe fjord méridio-

Porte vénitienne à Trau, dessin de Vuillier,  
d'après une photographie de M. De Launay.

nal, large comme une rivière de 200 mètres et profondément encaissé, qui débouche dans une mer semée d'îles. Ce golfe, nommé val d'Ombla, est terminé, à son extrémité dans les terres, par un demi-cercle de parois très hautes; la rivière qui sort, toute formée, d'une grotte au pied de la muraille calcaire, se divise aussitôt en cent bras autour d'îles verdoyantes piquées de maisons claires et

d'églises. Le retour, le soir, par un sentier à mi-coteau dominant la mer, au milieu des pénétrantes senteurs d'un maquis tropical, et la vue de la baie de Gravosa, empourprée ici, dorée là par le couchant, avec les plans multipliés, de plus en plus bleus, des îles, m'ont laissé un souvenir charmant.

De Raguse, une courte traversée mène à Stagno Grande, puis à Metkovitch, et, par la vallée de la Narenta, on entre, en chemin de fer, dans l'Herzégovine.

A travers un large bassin aux riches couleurs, encadré de montagnes lointaines, coule la Narenta, d'abord canalisée, puis torrentueuse, verte et laiteuse comme toutes ces eaux des pays calcaires. De nombreux bateaux, pour la plupart chargés de foin, montent et descendent, halés par quelques femmes, qui tirent péniblement, tandis qu'un homme, à l'air majestueux, se repose, dans une belle attitude, sur le gouvernail. Et, derrière eux, les roseaux des berges ondulent en s'inclinant sur le sillage.

Dans la grande plaine couverte de froment que suit la rivière, on est occupé à la moisson; aussi les blés jaunissent piqués, de tous côtés, de fleurs multicolores, bleues, rouges, blanches, qui sont des hommes ou des femmes.

Comme costumes, c'est déjà la Turquie avec son merveilleux bariolage de tons et la bigarrure des étoffes fondue, atténuée par le soleil. Slaves et Turcs luttent de coloris. Les femmes serbes, pourtant, sont presque complètement vêtues de blanc, et ressemblent, avec leur air masculin, à des Arabes en burnous : voile blanc, chemise blanche, pantalon blanc bouffant noué aux chevilles; un tablier de cuir noir, terminé en pointe, pend devant elles; à la main, elles ont une faucille et, par une habitude commune à tous les pays d'Orient, elles portent, même pour travailler aux champs, des plaques d'orfèvrerie, des colliers de pièces d'argent ou d'or au front, des anneaux de métal aux oreilles.

Cependant la Narenta, toujours du même vert bleuâtre et laiteux, s'encaisse, de plus en plus, entre des bancs horizontaux de poudingues que les eaux corrodent irrégulièrement, découpent en fles et parfois sous-cavent. Voici Poci-teljé, un amusant village à minarets, planté sur le flanc de la montagne que longe la rivière et surmonté par un château fort; puis Mostar, avec son beau pont romain et les curieuses maisons de bois groupées autour. Bientôt la pente s'accroît, le pays devient verdoyant, l'air fraîchit : prés et bois, chalets aux toits très élevés couverts en planches grises; gorge profonde entre des pentes boisées de roches trop friables et qui manquent de silhouettes; on aperçoit de la neige, on voit des cascades, mes compagnons de route sont ravis : cela ressemble à la Suisse ou, tout au moins, au Tyrol; nous gravissons la montagne d'Ivan Planina.

Konjica est une petite ville turque, avec des minarets, au pied de grandes collines très vertes, que dominent des cimes neigeuses. Toute cette verdure et les formes arrondies des rochers granitiques surprennent, entre les calcaires gris de la Dalmatie que je quitte et les plaines indéfinies du Danube ou du Dniepr où je vais.

C'est au milieu des arbres que nous arrivons enfin dans la jolie capitale de la Bosnie, Serajevo, une ville au caractère absolument oriental, bâtie dans une situation qui rappelle celle d'une des plus ravissantes villes d'Asie Mineure, de Brousse. Serajevo est, dans son genre, une petite merveille que la civilisation autrichienne n'a pas encore réussi à gâter et l'un de ces coins de la terre où l'on s'oublie volontiers, pendant de longs jours, un crayon à la main.

La ville est bâtie, à 500 mètres d'altitude environ, sur une série de collines adossées à des montagnes plus hautes, que séparent des ravins étroits et que coupe en deux plus profondément la vallée de la Miljacka. Les quartiers turcs, très étendus plutôt que très peuplés, sont épars au milieu des ver-



**Bazar de Serajevo, dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. De Lauuay.**



gers et semés de cimetières ombreux aux blanches pierres coiffées de turbans. Dès qu'on gravit une hauteur quelconquė, on aperçoit, parmi les arbres, les pointes élancées des minarets resplendissants de blancheur, les maisons modernes aux couleurs jaunâtres ou orange, et les maisons turques, le plus souvent toutes en bois, toujours au moins couvertes en lattes grises, avec un premier étage en surplomb, des fenêtres grillées et tout ce qui est murailles revêtu d'un enduit jaune ou bleu. Les faubourgs écartés, les plus haut placés sur les collines qui enserrent la ville, sont absolument noyés dans la verdure, et leurs jardins de pruniers ou de cerisiers évoquent le souvenir, assez inattendu sous ce ciel d'Orient, de la brumeuse Normandie. Il est rare que, par quelque échappée entre les feuilles, on n'aperçoive pas, au-dessous de soi, la ville couleur d'ocre, coupée elle-même de taches vertes, avec ses innombrables minarets blancs qui semblent, comme les cyprès des cimetières fleuris, plantés tout exprès pour mettre des accents fermes dans la clarté du tableau.

Mais surtout quel délicieux pays, à ravir un Théophile Gautier, que celui où femmes et enfants usent du droit essentiel qu'a tout être humain, non civilisé, de se promener en rouge ou en rose. Les marmots turcs sont ravissants avec leur costume qui singe gravement celui de leur père, la culotte remontant au-dessus du ventre déjà prêt à bedonner, la veste orange, rouge, bleue ou verte, le gilet rose ou orange, le petit fez. Et les fillettes aux grands yeux noirs, qui font déjà mine de se cacher la figure, comme leurs mamans, sous leur voile rayé de violet ou de rose! Les jeunes filles serbes également sont fort jolies, avec leurs nattes blondes dans le dos, leur petit fez brun rouge, leur culotte bouffante nouée aux chevilles, et cette démarche alanguie que nécessite leur chaussure formée d'une planche de bois posée sur deux montants et recouverte seulement, sur les doigts du pied, d'une bande de cuir.

Mais repartons vers le Nord, en longeant cette fois la Bosna, à travers un pays toujours vert et boisé, d'aspect quelque peu tyrolien.

Vranduk est un village turc aux murs blancs et bleus, aux toits de bois très hauts, avec des restes de fortifications et des cyprès, sur une crête que contourne la Bosna. Maglaj, également turque, grimpe sur une colline fortifiée où l'on s'est bien défendu en 1880, et mire dans la Bosna toute une enfilade de toits gris triangulaires qui, posés sur un mur blanc en retrait percé de deux fenêtres noires comme deux yeux, ont l'air de chapeaux de gendarmes enfoncés sur des têtes carrées.

Champs de tabac, peupliers, saules, haies de noisetiers, forêts de chênes; la végétation, nullement méridionale, ressemble fort à celle de nos climats : on pourrait se croire, par exemple, dans le Morvan.

Puis les derniers accidents de terrain s'atténuent peu à peu, les bois disparaissent, la verdure s'espace, et la plaine commence, indéfinie, faite d'une terre brune que jaunissent les chaumes coupés. Nous avons changé de pays; bientôt nous changerons de races; les Hongrois et les Roumains remplaceront les Slaves; ici c'est la Save; bientôt ce sera le Danube; nous ne verrons plus un coteau, si bas soit-il, jusqu'aux Alpes de Transylvanie.

Vilain pays, diront les alpinistes convaincus; mais non, très attachant au contraire et très grandiose à sa façon qui est un peu celle du désert ou de la mer. Et peut-être, en ce recueil où l'on a déjà si souvent chanté la beauté des montagnes, me permettra-t-on de célébrer une fois la majesté des plaines.

Sur l'étendue illimitée de la *puszta*, dans le ciel plus profond que partout ailleurs, les nuages passent légers, mettant, en cette uniformité silencieuse, le mouvement, la vie. Et nulle part ailleurs on ne sent mieux, à mesure que les heures passent, le soleil s'abaisser, la lumière

changer, les ombres s'étendre; nulle part le ciel qui, à lui seul, fait presque toute la valeur d'un paysage, n'apparaît plus vaste, avec une physionomie plus mobile et plus individuelle. Monotonie, dit-on, parce qu'on regarde mal. Le matin, voyez cette légère brume d'argent, où flotte le jour rose; à midi, ces mirages semblables à ceux du sable brûlant et l'étonnante saillie que fait le moindre objet, une meule, un cavalier, sur le ton neutre de la terre; mais, le soir surtout, à l'horizon qui s'enfonce, sans une saillie, sans un relief, quels espaces de plus en plus larges et mystérieux s'ouvrent au rêve, dont rien n'arrête l'essor! Et la nuit vient, supprimant la terre dans l'ombre, ne laissant plus voir que la voûte céleste semée d'étoiles, où, lentement, très loin de nous, monte la lune à la blancheur nacrée... Quels beaux temps de galop, ventre à terre, sur cette poussière grise, tandis que le vent vous siffle aux oreilles; puis, le soir, dans une auberge perdue où l'on entre, une auberge bien sombre, on trouve des tziganes assis en cercle autour du foyer, des tziganes aux cheveux noirs crépus qui jouent pour eux-mêmes, pour leur plaisir, non comme les virtuoses ennuyés présentés sous leur nom dans les exhibitions parisiennes, ces airs au mouvement endiablé, joyeux, enflammés, plaintifs, belliqueux, passionnés, avec des enivrements d'amour, des cris de rage et des cliquetis d'armes :

Mais les tziganes, de plus belle,  
Firent chanter les rythmes clairs  
Et me jouèrent de vieux airs...  
Ceux de Rakocsy, le rebelle.

C'est la fin d'une des exquises poésies où Lenau, le grand poète autrichien, a dit ses courses errantes dans la steppe, ses rencontres de bohémiens, hardis cavaliers et musiciens, l'attraction qu'exerce sur ce qu'il y a encore en nous d'indompté par la platitude moderne la libre vie de

ces nomades ; et, comme si une nature identique inspirait nécessairement d'analogues pensées, bien loin de là, dans une steppe pareille, près de Koursk, un autre écrivain supérieurement artiste, Tourguéneff, a, dans un de ses plus jolis « récits d'un chasseur », rendu presque de même le charme pénétrant d'une nuit semblable passée, sous le ciel étoilé, auprès des feux allumés sur le bord de la rivière, avec de jeunes pâtres gardeurs de chevaux qui, non sans frissonner, se racontent des légendes...

Comme populations, c'est un bien étrange pays que cette Hongrie méridionale et ce Banat, que toute cette vallée du Danube restée, depuis les temps préhistoriques, la grande voie de migrations des peuples en marche de l'Orient vers l'Occident, une route sur les bords de laquelle des tribus attardées de toutes ces races, des Celtes, des Latins, des Slaves, des Roumains, des Magyars, des Turcs, des Bulgares, des Serbes, se sont fixées côte à côte, ennemies depuis des siècles ; ici l'on parle au moins six langues, sans compter l'allemand que chacun feint d'ignorer, quoique ce soit, au moins pour l'armée, la langue officielle. Mais surtout deux grands flots, l'un slave qui vient de la Serbie, de l'Herzégovine, de la Croatie, de la Dalmatie, l'autre magyar qui part de Hongrie, arrivent là se heurter comme, plus au Nord, les Magyars et les Allemands.

Les costumes tirent naturellement, de cette confusion de peuples, une pittoresque variété ; le plus souvent, ce sont des paysans roumains tout en blanc, avec des culottes bouffantes rentrées dans les bottes et une jupe blanche, attachée d'une ceinture de cuir ; parfois ils ont, sur le dos, une peau de mouton aux broderies compliquées ; ou bien, des Hongrois, à la veste de drap vert, s'en vont, coiffés d'un grand chapeau de feutre noir ; les femmes, toujours nu-jambes, en robe courte arrêtée aux genoux et le bâton en main, ont, par devant, un tablier rouge, dans le dos une

pièce d'étoffe de couleur effrangée; les tziganes ont des cheveux crépus et noirs.

Jusqu'à Bazias, la plaine se prolonge, tantôt couverte de maïs à perte de vue, tantôt inhabitée et inculte : une étendue illimitée d'herbe rase, où il n'y a pas de routes, mais des pistes indéfiniment élargies, chacun évitant les ornières de ses prédécesseurs. A travers la *puszta*, la Save, le Danube, la Theiss roulent, dans leurs lits démesurés, des flots boueux et jaunes. Au contraire, à l'Est de Bazias, le caractère du pays change soudain; là se dresse le dernier rameau des Alpes de Transylvanie, qui relie les Carpathes aux montagnes de la Serbie, de la Bosnie et du Monténégro, et c'est le point que le Danube a choisi pour forcer le mur d'enceinte de l'antique lac hongrois, en s'échappant vers la mer Noire; une fois franchies ces *Portes de Fer*, il retrouvera les plaines de la Roumanie; mais, de Bazias à Orsova, nous entrons dans un pays nouveau, très isolé du reste du monde, le Banat Oriental et la Transylvanie.

Ce caractère distinct, bien mieux qu'une carte politique, ou même orographique, on le voit apparaître sur le moindre croquis géologique, dont les signes conventionnels laissent immédiatement deviner l'aspect de chaque région. Nous étions dans la plaine d'alluvions : nous arrivons à une chaîne Nord-Sud de schistes primaires, de calcaires cristallins et de roches dures (serpentes, etc.), qui va nous donner, à travers des collines de plus en plus hautes, le défilé étroit et abrupt de Kasan, au delà duquel, sur des grès carpathiques déchiquetés, émiettés, divisés en blocs, le Danube élargi coule torrentueux, trop peu profond et semé d'écueils, entre Orsova et Turn-Severin. Cette chaîne rocheuse et boisée, disons-le de suite, c'est celle que nous suivrons vers Ressicza et Dognaska, que nous retrouverons auprès de Vajda-Hunyad, aux mines de fer de Govasdja, etc.; mais, plus au Nord, elle se bifurque : un

rameau poursuit droit au Nord vers Zalathna, Abrud-banya, etc. : ce sont les monts métallifères aux mines d'or célèbres; un autre, à la frontière de Roumanie, s'en va vers l'Est, vers Kronstadt, coupé au Vulkanpass près de Petrosény, au Rotherthurmpass près de Hermannstadt, par deux défilés que traversent — comme le Danube les Portes de Fer — la Sil et l'Aluta. Entre les deux, au contraire, une large dépression, qui est le bassin de formation du Maros, représente le résidu de l'évaporation d'une lagune salée miocène, prolongée jusqu'à Vajda-Hunyad; là, le sol est couvert d'une argile grise entamée de tous côtés par les eaux; là, les villages sont bâtis d'un peu de bois et de boue; là, dans le sous-sol, sont les curieuses exploitations de sel de Maros-Ujvar et, plus au Nord, de Marmaros.

Inutile, je crois, de décrire, après tant d'autres, le trajet trop vanté, des Portes de Fer, et le vieux château en ruines de Golubatz, et les rapides de Greben, et le défilé de Kasan avec son inscription de Trajan, et les crêtes d'écume signalant des écueils cachés, près desquels prudemment passe le bateau à vapeur; il faut avoir vu le Danube démesurément large dans la plaine hongroise pour s'étonner, par comparaison, de le trouver réduit à 2 ou 300 mètres: ce qui serait, pour tout autre cours d'eau, une dimension encore fort normale. Arrivons donc, tout de suite, à travers la montagne accidentée couverte de forêts de hêtres, dans la ville minière et industrielle d'Anina-Steyerdorf, où nous avons à voir de grandes mines de houille jurassique, des usines à fer et des ateliers de construction, avant de repartir vers Ressicza, Boksan, Vajda-Hunyad, Maros-Ujvar, etc., dans la direction de la Transylvanie. Là commence une partie un peu plus nouvelle de notre voyage, sur laquelle il y aura peut-être intérêt à nous étendre davantage.

Autour d'Anina et, plus au Nord, du côté de Crachova,



on quitte les terrains anciens, qui donnent un sol siliceux et sec où poussent les bois, pour s'embourber au milieu d'un limon noirâtre; les villages, très étendus, ont, pour la plupart, un caractère bien roumain. A Crachova, par exemple, dans une plaine grise qu'enserme un cercle de collines rouges, les masures de torchis, couvertes en chaume et très basses, sont entourées d'arbres; des femmes, au fichu blanc jaunâtre noué sur la tête, à la chemise blanche, à la jupe noire, jambes et bras nus, l'air misérable, filent leur quenouille, accroupies sur le pas de leur porte; des enfants demi-nus se roulent par terre pêle-mêle avec les pourceaux et les poules; des ruisseaux fangeux coulent dans les rues.

A partir de Crachova, le caractère du pays change; par de grands bois de pruniers, maigres baliveaux régulièrement plantés que secoue d'en haut quelque femme roumaine, nous nous élevons rapidement. Sur la route, des bœufs gris, attelés par le cou, tirent à pas pesants des chars aux roues massives, et nous faisons fuir au galop, sous les arbres, des troupeaux de cochons noirs, pareils à des sangliers, que garde, un long bâton à la main, quelque pâtre mélancolique.

Plus nous avançons, plus la solitude se fait et, sur la hauteur, nous nous trouvons en pleine désolation de la nature, perdus sous un ciel gris, au milieu de ces calcaires crétacés qui, depuis la Carniole par le Monténégro jusqu'en Grèce, partout, ont le même aspect caractéristique de plateaux dénudés et stériles, percés de gouffres, perforés d'entonnoirs. C'est, ici, une lande sauvage, toute grise, quelque chose comme une mer pétrifiée par un jour de houle, une étendue silencieuse et déserte, où pousse seulement un peu d'herbe rase, où la seule verdure est donnée par des cimes d'arbustes étiolés sortant des trous. Comme dans le Karst, arbres et champs ne trouvent que dans le fond des dépressions dont le calcaire est criblé

un petit espace circulaire frais, garni de terre végétale et abrité du vent, où leur racine parvient à se nourrir : la végétation s'arrête à la surface du sol ; mais les reliefs sont ici plus accentués que dans le Karst ; des silhouettes de collines arrondies, des plans qui s'étagent à l'horizon, rappellent la proximité des montagnes. Par moments, dans ce désert, on se croirait à je ne sais quelle altitude dans les Alpes, à l'approche d'un passage de col.

Au milieu de la lande, le long du chemin, un étrange champ planté de pierres, pour la plupart perdant l'équilibre ou tombées à terre ; des signes mystérieux ; ici des croix grecques, là des turbans ; c'est un cimetière où toutes les religions se confondent : mieux que les vivants, les morts s'entendent...

Puis, sous les chênes, à côté des voitures dételées, une tente dressée, des chevaux paissants, des tziganes allumant du feu, tandis que l'un répare sa mandoline : impossible de ne pas songer encore au poète aimé Lenau, à ces trois bohémiens qu'il rencontra un jour de tristesse, au pied d'un arbre, en pleine solitude, l'un fumant, l'autre chantant, le troisième rêvant, tous trois heureux :

... Et tous trois m'ont fait voir comment,  
Quand la vie est rude et s'allonge,  
En chansons, en fumée, en songe  
On la fait s'envoler gaîment.

Enfin, voici Ressicza, et ses usines, et son marché très animé, où des charrettes ont déversé des monceaux de choux, de piments, de tomates que gardent, au milieu de la boue, des femmes aux jambes nues jusqu'aux genoux, tandis que les bœufs aux longues cornes, à côté, ruminent paisiblement leur foin. Ces femmes, déguenillées, n'ont, le plus souvent, sur le buste, que leur chemise jadis blanche ; rarement une casaque en laine, sans manches, à arabesques bleues ou rouges ; une étoffe de laine rouge ou orange bro-

dée orne leur tête, et, sur leur jupe, devant et derrière, tombent des pans d'étoffe semblable, toujours largement effrangés. Habituees à toutes les besognes, quand elles marchent, un sac de grain sur la tête, un bâton noueux à la main, si court vêtues que l'étonnante profondeur de vase, où s'enlisent les chemins, n'atteint jamais le bas de leur robe, on dirait plutôt des chefs sauvages que des femmes. Au marché, beaucoup se blottissent sous une sorte de demi-cylindre en osier fermé à une extrémité, qu'elles apportent et posent par terre.

Ressicza, avec sa grande usine à fer, sa population de 12,000 âmes et le passage continuel d'étrangers qui en résulte, présente un amusant mélange des prétentions de la petite ville et de la très rudimentaire civilisation magyare. Dans l'hôtel où, le soir, la société ressiczienne se réunit pour danser, la servante vient vous demander — ce qui n'étonne personne en Hongrie — si vous désirez qu'elle change les draps du lit qu'on va vous donner, « parce qu'elle sait que les Français souvent aiment mieux cela »...

En allant, à une trentaine de kilomètres à l'Ouest, à Dognaska et Moravicza, visiter des mines de fer, nous avons un aperçu du pays. Tandis que nos petits chevaux filent comme le vent sur une route du pays, c'est-à-dire absolument défoncée, nous montons, nous descendons sans cesse, apercevant de temps à autre, au loin devant nous, la plaine de Hongrie. Ce pays est singulièrement bossué, en tous sens, de coteaux sans lien visible, au milieu desquels les ruisseaux ont renoncé à se frayer un chemin. Champs de maïs presque constants; prés, dans lesquels les meules de foin sèchent posées sur la cime des arbres; puis, entre Dognaska et Moravicza, de grands bois. Souvent en passant des cimes de coteaux, vers Moravicza, on a une belle vue sur toute la plaine de Temesvar, jaune sous le ciel noir.

De Ressicza à Boksan, par un pays assez accidenté, on

reste également dans les bois : des chênes, des hêtres, des acacias, des peupliers, la végétation de nos pays; puis, comme notre chemin le plus simple est de contourner le massif montagneux du Pajana-Ruska en passant par Temesvar, pour gagner Vajda-Hunyad où nous voulons aller, nous redescendons dans la plaine, couverte de maïs à perte de vue.

Temesvar n'a pas grand intérêt comme ville; mais les costumes y sont très variés, et parfois fort beaux : des couleurs éclatantes, des vestes toutes couvertes de broderies, de grands manteaux verts ou jaunes aux superbes tons fanés. Certains paysans ont des chapeaux de feutre rond sur une chevelure bouclée et de grandes casques de cuir toutes droites à la propriétaire, qui les font ressembler à des valets du vieux répertoire de la Comédie-Française.

D'autres, graves comme des Magyars, portent un pantalon blanc passé dans des bottes noires et une casaque verte; des marchands de légumes, leurs chapelets d'oignons pendus à de longs bâtons, ont de grands bonnets de peau de mouton, de longues boucles flottantes, un manteau bleu historié de dessins rouges.

De Temesvar, vers Arad, puis vers Deva, en remontant du côté de la Transylvanie, s'étend la grande plaine verdoyante, courant au loin jusqu'aux montagnes bleues; des prés drus bordent le Maros qui étincelle aux derniers feux du jour entre ses deux berges noires. D'innombrables troupeaux de vaches, de chevaux, de moutons, animent ce paysage d'une calme et sereine beauté, cette terre plantureuse, douce à l'homme et où il fait bon vivre.

Puis, de Deva à Vajda-Hunyad, c'est encore une large vallée creusée dans les argiles tertiaires, une terre noire où poussent vigoureusement les maïs touffus; le long des routes, les haies sont faites de rameaux de saules entrelacés; les maisons, très pauvres, sont en pisé; les costumes s'agencent toujours à la façon roumaine. Plus on s'enfonce

de ce côté, plus on sent qu'on s'éloigne du monde : le Banat, les Portes de Fer, c'était toujours un peu le pays civilisé, battu des touristes ; ici, l'on a l'impression d'une région neuve, où l'homme livre encore un de ses premiers combats à la nature.

Vajda-Hunyad, bâti au confluent de deux torrents, la Cserna et le Zalasd, est un grand village très étendu, où les maisons sont semées de loin en loin au milieu de larges espaces vides. On y ressent cette sorte de tristesse silencieuse, propre aux lieux habités où les hommes se sont fait la place trop vaste, ne se sont pas tassés les uns contre les autres ; et les personnages auxquels nous avons affaire, eux aussi, nous transportent dans un monde très spécial : ce vieil intendant tout blanc et voûté, à la moustache en brosse, à la rude bonhomie de soldat, qui va surveiller ses travaux à cheval, un fouet de chasse à la main ; ces ingénieurs constamment bottés et éperonnés (car les chemins exigent l'équitation) ; ces enfants, qui se prosternent presque en nous baisant la main ; ces ouvriers qui, lorsque passe un chef dans le chantier, tous se découvrent, s'inclinent et, longtemps encore, au lieu de reprendre leur bêche ou leur pioche, restent immobiles, tête nue ; ces femmes en jupe blanche, debout dans leur chariot bas que traînent lourdement deux bœufs ; enfin jusqu'à ce mot, constamment répété, de *servus*, seul reste de la langue latine autrefois en usage et qui s'emploie d'habitude comme salut.

Il y a, à Vajda-Hunyad, un superbe château du quinzième siècle, d'une architecture très spéciale, le château de Jean Hunyadi et de Mathias Corvin.

Entre les deux ravins plantés d'arbres, où coulent la Cserna et le Zalasd, sa masse imposante se dresse, avec ses innombrables tours crénelées, aux toits de tuiles émaillées rouges, ornés sobrement de dessins verts ou jaunes. Sous les toits, des chemins de ronde en bois s'avancent en

encorbellement et, pour entrer, il faut passer le Zalasd sur un long pont-levis que termine une poterne basse. Par cette porte, on pénètre dans une large cour, de 40 mètres de long, entourée par les bâtiments de hauteurs inégales; à l'intérieur du château il y a une salle des chevaliers

4" /  
Château de Vajda-Hunyad, dessin de Vuillier,  
d'après une photographie.

aux colonnes polygonales de marbre rouge et quelques vieux restes de peinture.

Nous avons fait, dans la montagne de calcaire et de schistes cristallins qui commence immédiatement à l'Ouest de Vajda-Hunyad, une jolie course vers la mine de fer de Gyalar. Sur de petits chevaux, nous nous lançons à travers les bois de chêne, par monts et vaux, conduits, comme par un fil d'Ariane, par les chevalements et les câbles d'acier d'un hardi chemin de fer aérien qui, en sens contraire, amène les minerais de Gyalar et le charbon

de bois, cuit dans les forêts voisines, à l'usine de l'État hongrois de Vajda-Hunyad. Sur 33 kilomètres de long, à travers de vrais précipices, par-dessus les collines, un simple fil de fer porte des wagons qui descendent, un autre parallèle ceux qui remontent. C'est, en principe, une courroie sans fin, de dimensions extraordinaires, qui, à ses deux extrémités, passe sur des poulies et se déplace d'un mouvement continu. L'usine étant plus bas que la mine, la pesanteur plus grande des wagons pleins qui s'y rendent suffit à les faire descendre automatiquement pendant des heures, en remontant, de plus, à côté, les wagons vides. Le système est très fréquemment adopté sur de petits parcours; mais nulle part on ne lui a donné de semblables proportions.

Des sommets où nous passons après Govasdjá, on aperçoit, au loin, de grandes vallées, des montagnes : là-bas, au delà de la coupure du Maros, s'étend la chaîne des monts métallifères; cette tache brune, c'est Nagyag, avec sa mine d'or fameuse; par là-bas, du côté de Carlsbourg, c'est Zalatna, Vöröspatak, Oburbanya, toujours de l'or, et la Detunata, qui montre des colonnes de basalte dignes de Fingal.

Un pays sauvage par ici, où l'on parle encore de brigands et de chasses à l'ours.

Les habitants se font rares, les collines, maintenant, sont désertes et nues : un pauvre village composé de cabanes en boue et en planches que rejoignent des haies d'osier; les habitants ont de longs cheveux bouclés et des costumes jadis blancs, tout rougis par le minerai, c'est Gyalar.

Une belle mine de fer à ciel ouvert; puis, dans l'intérieur de la montagne, qu'on enlève aujourd'hui tout entière pour la passer au haut-fourneau, l'on nous fait traverser de grandes salles creusées jadis, on ne sait quand, par les « anciens », sortes de grottes où la lueur d'un feu de paille éclaire un instant des piliers, des arcs gothiques.

Nous sortons; de petits chemins de fer à chevaux nous prennent, nous emportent, à travers un long tunnel, dans un tout autre pays : des vallées étroites, sauvages, où l'on précipite, d'en haut, les wagons de minerais. Retour à Gyalar : dîner où s'expriment, avec une chaleur orientale, les chaudes sympathies que les Hongrois, malgré leur gouvernement, gardent encore pour la France; et nous revoici à cheval, cette fois au clair de lune, par un sentier de montagnes à peine tracé, qui nous ramène à Vajda-Hunyad par-dessus les coteaux, d'où l'on aperçoit des lointains pâles.

De Piski, près de Vajda-Hunyad, par la vallée de la Sil aux troupeaux épars, aux horizons bleus, un chemin de fer conduit à la mine de lignite de Petrosény, à l'entrée du Vulkanpass, un défilé dans les montagnes boisées de terrains primitifs.

De Piski également, le long de la vallée du Maros, à travers le grand bassin d'évaporation salifère dont les argiles grises, inégalement déprimées par les érosions, sont indéfiniment couvertes de maïs, je roule vers Carlsbourg (Giulaféhervar) et la belle saline de Maros-Ujvar.

On a là une idée très nette de ce pays du Maros, si souvent chanté par les poètes hongrois. Le long de la rivière, dans les prés mêlés de joncs et, plus haut, sur les collines boueuses, les villages roumains se composent de quelques maisons basses au toit de chaume, avec une palissade d'enceinte et des arbres. Tout autour, les chemins défoncés, aux ornières profondes, s'étalent dans la boue ocreuse, et, le soir, on croise une longue procession de femmes, qui s'en vont, des cruches aux mains, puiser de l'eau dans la fontaine en forme d'auge, faite d'un tronc creusé et posé sur le sol. Dès qu'on gravit la moindre butte, la vue s'étend loin sur la vallée aux maïs jaunes, bordée de collines basses, où s'enfuit le Maros sinueux.

La mine de sel de Maros-Ujvar est, comme coup d'œil,



quelque chose de tout à fait extraordinaire; de bien autrement beau, en particulier, que la célèbre saline de Wieliczka, en Galicie, depuis des siècles visitée par des générations enthousiastes.

On creuse là, en plein massif de sel gemme, avec la régularité grandiose d'une architecture babylonienne, d'immenses chambres de 50 mètres de large sur autant de profondeur, et de plus de 300 mètres de long. Cet immense vide, dont la section représente environ 25,000 mètres carrés, est éclairé largement par une vingtaine de grands phares électriques. Les parois, découpées avec une régularité parfaite dans le sel pur, luisent et miroitent, veinées de gris ou de rose. Lorsqu'on débouche dans une de ces chambres par la voûte et qu'on aperçoit, du haut d'une petite galerie qui les contourne au sommet, quatre ou cinq cents mineurs travaillant dans le fond, très loin, à abattre les blocs de sel sous leurs pieds, le spectacle, fondu dans une brume lumineuse où flotte incessamment de la poussière de sel, présente quelque chose de tout à fait théâtral et fantastique; on est transporté, bien loin de l'homme laborieux qui peine sur sa dure tâche, dans le pays pimpant et frivole des féeries et des ballets à l'italienne, où, si des mineurs fouillent le sol, c'est sur des airs de valse, en faisant, au milieu des danseuses roses, des nuages de poudre de riz ou des feux de Bengale, jaillir de l'or sous leur marteaux...

Changeons maintenant une fois de plus de pays; gagnons Lemberg aux plaines indéfinies, très semblables à celles de Hongrie, avec des troupeaux épars et des bois; puis franchissons la frontière russe aux barrières peintes de bandes noires et blanches, aux uniformes blancs à casquette de toile. Autour de nous grouillent les Juifs galiciens, avec leurs mèches de cheveux tirebouchonnées des deux côtés de la tête, leur type asiatique, leurs longues lévites noires. Les douaniers, vêtus comme des infirmiers,

confisquent vos journaux et lettres avec un air soupçonneux ; mœurs, bakchichs, administration, désordre et arbitraire, tout rappelle la Turquie. Enfin les formalités sont remplies ; le train repart à travers les steppes incultes, placidement somnolent, de station en station ; à chaque gare, les moujiks, en chemise rouge, boivent du thé et, dans les salles d'attente ou les buffets, font leurs prières devant les saintes images. Désormais s'étend indéfiniment, sans un arrêt, sans un coteau, jusqu'à l'Oural, bien plus loin encore, par delà la mer d'Aral et la Sibérie profonde, jusqu'à l'Obi, jusqu'à l'Altai, l'immense étendue sans limite des steppes horizontales comme une mer. C'est ici l'Ukraine, la Petite-Russie : à peine une ondulation de terrain ; jusqu'à l'horizon, des landes de poussière grise à l'herbe clairsemée ; littéralement, pas un arbre ; de petits moulins à vent ; parfois des troupes de cigognes. On se demande au fond de quels gîtes se sont réfugiés ceux qui ont fait produire à la terre ces maigres épis de blé qui jaunissent. Et l'on est tout étonné en apercevant soudain, en plein désert, quelque immense ville, campement démesuré comme la plaine même.

La première apparition de ces villes de l'Ukraine est bien saisissante : sitôt qu'il s'est creusé, au milieu du terrain desséché de la steppe, une dépression où coule un peu d'eau, des hommes sont venus s'établir sur les deux berges ; peu à peu, les maisons, s'espaçant à l'aise, ont poussé, grandi, débordé sur les plateaux, et, maintenant, elles les couvrent à perte de vue ; toutes en bois, d'un seul étage, d'une même couleur uniforme et terreuse, sur laquelle se détachent quelques toits de tôle peints en vert, quelques coupoles d'église vertes. De loin, on dirait d'immenses cités ; ce sont plutôt des khans à l'orientale, des points de réunion pour les paysans des campagnes voisines. Nous passons ainsi à Novo-Oukrainka, Elisabethgrad, Snamenka, et partout nous retrouvons les mêmes grandes



**Vue de Novo-Oukrainka, dessin de Taylor, d'après une photographie de M. De Launay.**



places à l'air poudreux, usé, comparables à ces marchés d'Asie ou d'Afrique où l'on sent que se sont accroupies des générations d'ânes, de chevaux et de chameaux.

Voici Poltava et son champ de bataille, Belgorod, la ville aux maisons blanches, aux toits verts, aux jardinets où poussent des saules, sur le bord du Donetz. Quelques ondulations s'esquissent; quelques bois dont les rossignols sont célèbres; Kursk apparaît, avec une foule de coupoles et de toits peints, sur une colline boisée qui domine la rivière. Là, de grands espaces herbeux sont entourés de maisons basses, très espacées, chacune entourée d'un jardin.

De Kursk à Orel, nous entrevoyons le pays décrit par Tourguéneff, la chaude Russie d'été aux bois de bouleaux ou de sapins, avec ses maisons de petits gentils-hommes campagnards, tout occupés de chasse, ses ruches d'abeilles, ses paysans encore accoutumés au servage.

Les bois de sapins deviennent de plus en plus continus; la plaine est toujours aussi horizontale. Sur la ligne d'horizon, des coupoles blanches, vertes, dorées, d'abord à peine distinctes, puis plus précises, se multiplient : c'est Moscou.

Moscou, pendant l'été, la ville chaude et ensoleillée, aux innombrables églises peintes, qu'il faut voir de la tour d'Ivan Veliky, avec son océan de toits bariolés coupé en deux par la Moskova sinueuse; Moscou offre, à distance, un panorama extraordinaire, où l'on a peine à se reconnaître dans la confusion de tant de coupoles plantées en un désordre absolu, les unes en cuivre doré, les autres en tôle verte, celles-ci blanches, celles-là rouges, ou bleu de lessive, quelques-unes imitant les écailles d'une pomme de pin, d'autres le poli d'un oignon, un bonnet de mage ou une torsade. Quand on a longtemps admiré ce tableau, visité le Kremlin avec sa curieuse église des funérailles où dans de pauvres cercueils couverts d'un drap noir, au-des-

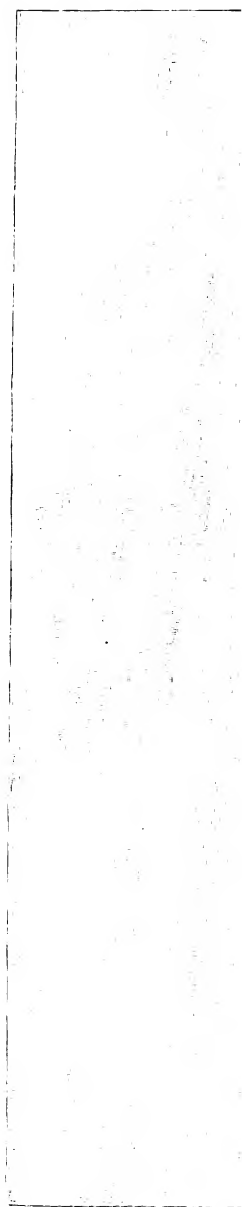
sous des bannières de cuivre doré, entre les murailles resplendissantes des iconostases, dorment les anciens tsars, si l'on cherche, dans la ville trop européenne et banale, quelque coin pittoresque, quelque motif de croquis, on est un peu déçu.

Mais, plus loin que Moscou, toujours vers l'Est, continuons dans la direction de l'Asie; la plaine se prolonge sans changement, et nous entrons dans Nijni-Novgorod, l'étonnant bazar où la Sibérie et l'Europe se rencontrent, le superbe port où l'on est tout étonné de ne pas voir la mer, tant, sur la Volga et l'Oka, le mouvement continu des bateaux à vapeur est extraordinaire.

Il faut avoir admiré le confluent de l'Oka et de la Volga à Nijni, l'Oka large d'un kilomètre, la Volga sillonnée de navires, pour se faire une idée de ce qu'est un de ces grands fleuves russes, notre « petite mère la Volga » comme disent les habitants du pays.

D'un côté de l'Oka est le marché, un damier composé d'une douzaine de rues, occupant une bande d'environ 800 mètres de large parallèlement au fleuve, et traversé, sur 3 kilomètres de long, par vingt-cinq rues perpendiculaires; toutes ces rues sont bordées de maisons presque exactement du même type : deux étages, dont un rez-de-chaussée, formé de boutiques, avec galerie couverte en avant. Là se rassemble la foire fameuse. Sur l'autre rive, gravissant la pente d'une colline, est la vraie ville, avec une enceinte crénelée qu'on appelle Kremlin.

D'un bord à l'autre du fleuve est jeté un immense pont, d'un kilomètre de long, comparable, par le mouvement des hommes, des chevaux et des chars, à celui de Constantinople. Des charpentes compliquées le supportent; de grands batardeaux le flanquent à l'aval. Le spectacle que l'on a de ce pont, surtout au soleil couchant, quand toutes les chemises rouges des moujiks reluisent, que les bateaux à vapeur blancs sillonnent la Volga, que, sur les



Nijni-Novgorod, dessin de Taylor, d'après une photographie de M. De Launay.





ilots de sable clair, les barques déchargent bois, caisses, ferrailles, etc., qu'au loin, très loin, à l'Occident, le ciel doré caresse de ses rayons la plaine semblable à une mer, — ce spectacle est merveilleusement beau. Alors, accoudé sur le parapet, on regarde les grands navires qui partent pour Perm ou pour Astrakhan, les marchands, arrivés d'Asie, qui, sur les quais encombrés, poussent leurs chariots couverts de ballots odorants, et l'on songe aux pays lointains qu'on croirait presque voir là-bas, à l'horizon, tant la vue est illimitée, et l'on oublie tout le chemin qu'on a déjà parcouru pour regretter seulement de ne pas continuer sa route plus loin encore, vers ces pays inconnus, vagues, mystérieux, d'autant plus attirants qu'on ne les verra pas<sup>1</sup>...

L. DE LAUNAY,

Membre du Club Alpin Français  
(Section de Paris).

1. Dans ce récit de voyage, nous avons suivi, pour la transcription des noms serbes et magyars, l'orthographe la plus usitée. Mais cette transcription, en partie empruntée à l'usage allemand, ne figure pas toujours, pour le lecteur français, la prononciation d'une manière aisément reconnaissable. Aussi croyons-nous devoir ajouter ici des indications supplémentaires pour la prononciation de quelques noms de lieu :

Njegus, prononcez : *Niégous*. — Cettinjé, prononcez : *Sétinié*. — Pociteljé, prononcez : *Potsitelié*. — Serajevo, prononcez : *Séraiévo*. — Miljacka, prononcez : *Miliatska*. — Vajda-Hunyad, prononcez : *Vaïda-Hunyad*. — Maros-Ujvar, prononcez : *Marosh-Uïvar*. — Ressicza, prononcez : *Ressitsa*. — Sil, prononcez : *Chil*.

## XVI

# EXCURSION A JÉRUSALEM ET AU CAIRE

(PAR M. ED. SAUVAGE)

Appelé à Jérusalem, lors de l'ouverture du chemin de fer qui relie cette ville à Jaffa, j'ai pu, pendant une absence d'un mois à peine, visiter Jérusalem et le Caire, en très aimable société et avec de grandes facilités de voyage, et prendre une idée de ces belles contrées d'Orient qui m'ont paru plus curieuses encore que je ne l'espérais.

Partis de Paris le 14 septembre 1892, au soir, nous nous embarquons le 18 à Brindisi, et nous étions le 21 à Alexandrie, et le 23 à Jérusalem, où nous avons séjourné jusqu'à la fin du mois; de là nous avons gagné le Caire, en visitant le canal de Suez, et nous y sommes restés du 4 au 8 octobre. Le 14 octobre nous étions à Paris, en passant par Alexandrie et Marseille.

Le débarquement à Alexandrie se fait à quai. La ville est curieuse plutôt par ses habitants que par ses constructions, fort banales pour la plupart; mais cette population bigarrée, les Arabes, les nègres, les femmes voilées, frappent beaucoup le nouveau débarqué. Puis il ne faut pas aller bien loin pour rencontrer des bandes de chameaux; de distance en distance se dresse la pointe d'un minaret,

le sommet d'un palmier : décidément, si banale que soit la ville, c'est déjà l'Orient.

On fait connaissance à Alexandrie avec les ânes d'Égypte, qui sont une monture fort agréable et fort employée pour les courses dans la ville. En les rasant par places on trace des dessins réguliers sur leur cou et leurs pattes ; ces ânes ont un air fier et fringant, et derrière chaque animal court l'ânier. Chacun du reste a pu en voir d'intéressants spécimens à l'Exposition de 1889.

Nous faisons par une mer encore calme la courte traversée d'Alexandrie à Jaffa : on passe devant Aboukir, puis au large des phares de Brulos et de Damiette.

Si l'arrivée à Alexandrie intéresse déjà l'Européen qui voit l'Orient pour la première fois, le débarquement à Jaffa contentera même l'amateur déjà un peu blasé. Il n'y a pas de port à Jaffa, et les navires mouillent à quelque distance de la côte. De grosses barques, à l'équipage bariolé, amènent les passagers et les marchandises à terre. Avant d'aborder, on franchit une bande de rocher par une brèche étroite. Le débarquement est difficile et même impossible par les gros temps. C'est sur ces rochers qu'était attachée Andromède quand Persée la délivra.

La ville même de Jaffa, qui s'étage sur un monticule, se présente du large sous un aspect pittoresque. Quand on débarque, les rues étroites et animées, le bazar avec ses nombreuses petites boutiques et la population qui s'y presse, les jardins de palmiers et d'orangers qui entourent la ville, complètent très heureusement la première impression.

Aux environs, on voit une belle végétation, quelques fontaines couvertes de petits monuments simples et gracieux, des troupes de chameaux, des ânes, des chevaux, toute une population bigarrée. C'est un spectacle sans cesse varié : à chaque pas on découvre des groupes heureusement disposés et formant de véritables tableaux, éclairés par un soleil éblouissant.

Mais si curieuse que soit Jaffa, et bien qu'on y trouve des hôtels confortables, l'attraction de Jérusalem est grande, et l'on a hâte de prendre le train qui y conduit en trois heures et demie.

En quittant Jaffa, la ligne traverse les jardins d'orangers et de palmiers, enfermés entre des haies épaisses de figuiers de Barbarie; puis ce sont de vastes plaines fertiles, à cette époque de l'année desséchées et couvertes de chaumes. On passe à Lydda, à Ramleh, petite ville avec une belle tour gothique; on longe plusieurs villages composés de maisons en terre, couvertes de branchages. Sur les routes, aux passages à niveau, on voit de longues files de chameaux, attachés l'un derrière l'autre; des Bédouins à cheval, enveloppés dans un burnous à larges rayures brunes, regardent passer le train.

A Deir-Aban, après un trajet de 50 kilomètres, on pénètre dans une gorge qui s'enfonce dans les hauteurs qui bordent la plaine. Cette gorge est parcourue par le Ouady-Surar, torrent en cette saison sans eau, dont on suit le lit depuis une douzaine de kilomètres. L'altitude de la station de Deir-Aban est de 206 mètres, altitude atteinte progressivement par des montées douces. Mais dans la gorge le profil de la ligne change : les rampes deviennent plus fortes et atteignent 20 millimètres par mètre ; la ligne, obligée de suivre les nombreux détours de la vallée, est en outre fort sinueuse.

L'aspect de la gorge que nous remontons est saisissant : une série de couches calcaires, faiblement inclinées, découpe les pentes en gradins d'une aridité extrême; quelques broussailles seulement dessinent le plat des gradins. Il faut ajouter que cette aridité tient en partie à la saison avancée, et aussi qu'elle semble moindre quand l'œil est fait à l'aspect poudreux et desséché de ce pays en automne. Par place les broussailles forment de véritables petits taillis assez étendus; par places aussi, surtout

en approchant de Jérusalem, des cultures d'oliviers et de vignes garnissent les coteaux. Il semble toutefois qu'on traverse des contrées abandonnées : en maints endroits, quelques rares oliviers indiquent d'anciennes cultures délaissées, et bien des petits murs en pierres, s'étagant en degrés suivant les couches du terrain, pour former des terrasses et retenir la terre végétale, sont dégradés et ruinés.

A 65 kilomètres de Jaffa, on quitte le Ouady-Surar pour remonter, jusqu'à Jérusalem même, la vallée affluente du Ouady-Sikkeh. A Bittir (76 kilomètres), cette vallée est assez large et soigneusement cultivée; on y produit des légumes en abondance.

Le chemin de fer s'élève toujours et se rapproche du sommet des coteaux qui ont une hauteur à peu près uniforme; il atteint enfin, à 87 kilomètres de Jaffa et à l'altitude de 752 mètres, la gare de Jérusalem. Par l'ancienne route, la distance était un peu plus courte, le chemin de fer ayant dû faire un assez grand détour vers le Sud pour remonter les vallées.

La ligne du chemin de fer est encore animée par des équipes d'ouvriers qui achèvent les travaux de terrassement et de ballastage; ces équipes sont principalement composées d'indigènes dans leur costume; les aiguilleurs ont de même le costume du pays, que nous ne sommes pas habitués à voir associé à l'exploitation des chemins de fer.

L'aspect de Jérusalem surprend beaucoup celui qui la voit sans la connaître d'avance par une longue étude des ouvrages qui la décrivent. La ville couronne une série de collines contiguës qui, à vrai dire, forment un seul plateau assez ondulé. Son plan approche d'un carré ayant un kilomètre de côté seulement. De hautes murailles crénelées, garnies de tours et percées de portes monumentales, l'enferment entièrement. Cette magnifique enceinte a l'appar-

rence d'un monument du moyen âge dans notre pays, toutefois avec certaines touches spéciales à l'architecture sarrasine, notamment dans les portes; dans son état actuel, elle remonte au commencement du seizième siècle, et elle a remplacé les fortifications des croisés. Plusieurs parties fort anciennes subsistent dans ces murs et sont reconnaissables à leurs énormes matériaux. Sur les côtés Est, Sud et Ouest (en partie), une vallée assez profonde se creuse au pied des murailles : c'est la vallée de Josaphat, qui renferme des tombes de Juifs par myriades et que suit le torrent de Cédron. De l'autre côté de cette vallée, et dominant la ville, s'élève le Mont des Oliviers, sur lequel sont construits des couvents et des églises modernes; il est couronné par la grande tour carrée d'une église russe.

Restons à l'extérieur de la ville. Le fond des vallées est peu habité, si l'on excepte le petit village de Siloé, à la tête de la vallée de Josaphat et au Sud-Est de Jérusalem.

C'est surtout sur les plateaux qui touchent la ville au Nord-Ouest que s'étendent les constructions modernes, grands couvents, hôpitaux, habitations européennes, « colonies » juives, allemandes, russes : la Jérusalem moderne se développe rapidement.

Nous entrerons dans la ville par la porte de Jaffa, percée dans le mur occidental, et la plus importante avec celle de Damas, ouverte vers le Nord : les autres portes, qui débouchent au-dessus d'une vallée assez profonde, sont bien moins fréquentées. Près de la porte de Jaffa se dresse une grosse tour carrée, dite tour de David, qui remonte aux Croisés. Après avoir dépassé quelques constructions modernes (hôtels, casernes, etc.), nous nous trouvons dans un réseau de rues étroites, impraticables aux voitures, car plusieurs sont de véritables escaliers. La plupart sont pavées en petites pierres et souvent traversées par des arches portant des maisons. Ces rues,



pleines de mouvement, offrent à chaque pas des perspectives imprévues et des plus curieuses. Quelques rares palmiers, poussant dans des jardins ou plutôt dans des cours, montrent en deux ou trois endroits leur silhouette. Vers le centre de la ville, c'est le bazar ou réunion des

Une rue à Jérusalem, reproduction par Boudier  
d'une photographie de M. Sauvage.

boutiques et des échoppes, où règne une animation extrême : les étalages débordent sur la voie publique, la foule se presse, au milieu passent des ânes et même des chameaux lourdement chargés, qui occupent à peu près tout le passage. Au-dessus des rues sont tendues des toiles en loques, qui abritent du soleil ; les principales rues du bazar sont même couvertes en voûtes d'arêtes, avec un trou au sommet pour l'éclairage et la ventilation : les

boutiques sont installées sous des voûtes latérales sans aucun jour direct. Au milieu du bazar sont de grandes constructions en partie ruinées, élevées par les Templiers.

Tout ce quartier, ainsi que l'enceinte fortifiée, donne l'impression d'une ville du moyen Âge et fait revivre dans notre esprit la domination des Croisés.

Si l'on s'éloigne du centre de la ville ou des voies principales qui conduisent aux portes de Jaffa et de Damas, on circule dans des ruelles toujours étroites et tortueuses, mais généralement ouvertes à l'air et au soleil, bordées de petites maisons souvent fort misérables et parfois à moitié ruinées. Toutes ces maisons sont cependant bâties en belles pierres blanches ; elles sont recouvertes par des terrasses en pierre et par une infinité de petites coupoles hémisphériques, qui donnent un aspect tout spécial à la ville, vue du haut de quelque monument.

Plusieurs grandes constructions modernes existent dans Jérusalem, couvents, écoles, églises, notamment auprès des murs et dans le quartier arménien formant l'angle Sud-Ouest. Ces constructions, fort simples d'aspect extérieur, sont exécutées avec grand soin et avec une solidité qui leur donne l'aspect monumental : elles ont des murs épais en pierres blanches du pays, bien taillées, des plafonds voûtés souvent à tous les étages, enfin des terrasses en pierre.

Arrivons aux monuments saints de Jérusalem, qui y attirent chaque année des milliers de pèlerins. C'est d'abord, dans la ville même, l'église du Saint-Sépulcre, élevée sur l'emplacement du tombeau du Christ. L'église couvre aussi l'endroit où fut dressée la croix et où elle fut trouvée par sainte Hélène.

Le Saint-Sépulcre est situé dans la partie Nord-Ouest de la ville. On est surpris de voir ainsi dans la ville même le Golgotha, où Jésus fut crucifié et enseveli. Il paraît que cette colline ne se trouvait pas autrefois dans l'enceinte,



dont elle était toutefois fort proche. Ce qu'on sait positivement, c'est que l'église du Saint-Sépulcre fut construite par sainte Hélène et Constantin, à l'endroit même qu'elle occupe aujourd'hui; mais, à l'époque de Constantin, la tradition directe de l'emplacement du Calvaire n'avait pas été conservée. Qu'importe d'ailleurs la place précise de la Passion? Nous sommes bien dans la contrée d'où est partie l'idée qui a transformé le monde; quant aux lieux mêmes où les faits se sont produits, eût-on leur emplacement exact en plan, ils se sont tellement transformés que nous ne saurions y retrouver l'aspect ancien.

Plusieurs fois détruite, par les hommes et par l'incendie, l'église du Saint-Sépulcre est en grande partie moderne : les parties anciennes les plus importantes sont la façade sur la petite place où se trouve l'entrée, et la cour, qui remontent au douzième siècle. C'est un assemblage irrégulier d'églises différentes et de chapelles. Le Sépulcre même est dans une petite construction élevée au centre d'une salle circulaire couverte d'une coupole.

On se tromperait fort si l'on croyait trouver au Saint-Sépulcre une église analogue aux nôtres. Il ne faut pas oublier que les différentes communions chrétiennes se partagent les Lieux-Saints : à l'église du Saint-Sépulcre on célèbre les rites grec, catholique romain, arménien, cophite, maronite, et les différentes parties de l'église sont partagées entre les représentants des divers cultes. Ce partage ne va pas sans des rivalités ardentes, et chacun veille sans cesse pour prévenir les empiètements des voisins. L'un des empiètements les plus violents a été la destruction, par les Grecs, des tombeaux de Godefroy de Bouillon et de Beaudoin, à la suite de l'incendie de 1808. L'autorité turque se charge de la surveillance générale et du maintien de l'ordre : elle semble accomplir sa mission avec douceur, et nous sommes loin des violences et des exactions racontées par Chateaubriand. A certaines épo-

ques, notamment aux fêtes de Pâques, la foule des fidèles est considérable et le service d'ordre n'est pas facile; il exige la présence de troupes nombreuses, baïonnette au canon.

C'est le rite grec qui paraît prédominer au Saint-Sépulcre, et l'aspect général de l'église est surtout celui d'une église grecque ou russe. La foule bariolée des fidèles, hommes, femmes, enfants, Européens, Arabes, Arméniens, nègres, est un bien curieux spectacle, et l'on voit chez combien de nations différentes a pénétré la religion chrétienne, avec ses rites divers.

Aboutissant au Saint-Sépulcre et se développant dans la ville même, se trouve le chemin de la Croix, avec toutes ses stations : c'est aujourd'hui une rue ou plutôt une succession de rues, dont la principale porte le nom de Voie Douloureuse. On voit encore quelques traces de la porte Judiciaire, par laquelle ce chemin, suivi par le Christ, sortait de la ville.

Parmi les édifices religieux modernes, je citerai la belle école des Frères, que j'ai visitée sous la conduite du supérieur, le frère Évagre. L'instruction primaire y est donnée à un grand nombre d'enfants de religion tant chrétienne que musulmane, de la ville et des régions voisines, qui apprennent à lire et à écrire, en arabe, en français, en syrien et aussi en d'autres langues européennes. Les salles de classe sont grandes, parfaitement tenues; les élèves ont bonne apparence; ils paraissent gais et bien portants. Des enfants d'une dizaine d'années écrivent fort bien le français et l'arabe et parlent correctement le français. De tels établissements font honneur à la France.

Nous avons dit que la ville renfermait beaucoup de restes du moyen âge : citons, près du Saint-Sépulcre, le beau cloître ruiné des Frères Saint-Jean-de-Dieu, ou Moristan, qui appartient à la Prusse, par suite d'un don du sultan en 1869. C'est une ruine assez bien conservée, mais

pour laquelle malheureusement aucun travail d'entretien n'est exécuté.

Jérusalem n'est pas uniquement une ville chrétienne, c'est aussi une ville juive et musulmane, et, comme telle, elle renferme des synagogues et des mosquées. On y voit un des plus beaux monuments de l'art arabe, la mosquée d'Omar, située au centre d'une vaste place et entourée de constructions délicates. Tout cet ensemble occupe l'espace dite Haram-el-Chérif ; c'est presque un rectangle de 480 mètres sur 300. Les musulmans seuls y entrent librement : pour les étrangers, une permission du gouverneur de Jérusalem, qu'on obtient sans peine, est nécessaire. Lors du voyage de Chateaubriand, et même encore en 1850, il était impossible d'y pénétrer. C'est là qu'on rerouve, dit-on, quelques vestiges du temple de Salomon.

Le Haram est une vaste esplanade parfaitement dressée, établie en grande partie sur des voûtes formant de larges souterrains. Cette enceinte est fermée par les murailles crénelées de la ville, qui la dépassent de quelques mètres, et par une série de constructions coupées par des arcades et des tours.

Au milieu du Haram s'élève, à un niveau un peu supérieur, une enceinte plus petite, enclose en partie par des portiques et desservie par de larges escaliers. C'est au centre de cette seconde enceinte que s'élève la célèbre mosquée d'Omar. Des tombeaux, des chaires, des fontaines, ornent les deux esplanades. Une autre grande mosquée, El-Aksa, ancienne basilique Sainte-Marie de Justinien, touche au mur méridional. Le Haram domine la vallée de Josaphat et se trouve en face du Mont des Oliviers : c'est l'une des plus belles places publiques qui existent au monde.

La mosquée d'Omar, construite à la fin du septième siècle de notre ère, recouvre le rocher duquel Mahomet s'élança vers le ciel ; ce rocher se souleva pour le suivre et est

censé ne reposer sur aucun appui : il occupe toute la partie centrale de la mosquée, qui se compose d'une salle cylindrique recouverte d'une coupole, entourée de deux bas-côtés concentriques, tracés sur un plan octogone. La forme de l'édifice est fort simple et n'est pas disgracieuse ; la décoration, tant extérieure qu'intérieure, en est admirable. A l'extérieur ce sont des revêtements de faïence où les versets du Coran forment les principaux ornements, et dont les couleurs, les bleus surtout, sont inoubliables. Les fenêtres sont garnies d'une sorte de grillage extérieur formé de faïences à jour. Ces revêtements sont pour la plupart bien conservés ; quelques réparations ont été faites. Malheureusement deux frises manquent complètement, et l'on ne paraît pas prendre de précautions suffisantes pour arrêter les dégradations.

L'intérieur est d'une grande richesse : les colonnes, qui proviennent probablement de temples antiques, sont en fort beaux marbres. Les murs et la coupole sont entièrement revêtus de peintures et de mosaïques à fond d'or.

Il faut aussi citer les verrières composées de petits morceaux de verres colorés, enchâssés dans une gaine en plâtre. Le dessin, qui consiste en purs ornements, est formé par le treillis en plâtre, qui est assez profond et se colore des rayons qui traversent les verres : la richesse des couleurs et leur heureux mélange font de ces vitraux des chefs-d'œuvre d'art décoratif. Beaucoup sont anciens : les parties modernes se distinguent bien vite, comme sur nos vitraux, par leurs tons plus durs.

La mosquée El-Aksa est l'ancienne basilique avec sa travée centrale et ses bas-côtés, le tout couvert en charpentes, plus des additions musulmanes. Une chaire en bois dur sculpté et incrusté, d'un travail magnifique, en est le principal ornement.

Les vastes souterrains qui supportent le Haram sont construits en gros matériaux. Quelques parties, remar-

quables par leur appareillage en blocs énormes, sont attribuées à l'époque de Salomon. Les murs extérieurs du Haram ont aussi des parties en gros blocs, qui remontent à la même époque, notamment l'endroit où les Juifs vont pleurer et psalmodier des lamentations. On arrive au mur, qui est accessible sur une longueur de 20 à 30 mètres, par de misérables ruelles ; il est rare qu'on n'y voie pas quelques Juifs se lamentant et répandant même des larmes en s'appuyant contre les pierres de ce mur. A certains jours et à certaines heures c'est une véritable foule qui s'y presse sur deux ou trois rangs ; assis ou debout, quelques-uns psalmodient mécaniquement en balançant la tête, d'autres paraissent vraiment affligés. Plusieurs ont de petites lampes allumées. De riches costumes s'y mêlent à des haillons sordides. Enfin, un grand nombre de mendiants, portant une assiette ou une tirelire, encombre les abords du mur et les ruelles qui y mènent.

N'oublions pas de mentionner un genre de construction des plus importants : ce sont les citernes qui seules approvisionnent la ville en eau potable. Les pluies sont abondantes à Jérusalem, mais ne durent que pendant une partie de l'année : la chute d'eau moyenne est de 53 centimètres par an ; elle est nulle pendant les mois de juin, juillet, août et septembre, et très faible en mars et en octobre.

Certaines citernes sont souterraines, par exemple celles qui occupent une partie des voûtes sous le Haram. D'autres sont à ciel ouvert : on peut en voir une fort grande, dite réservoir d'Ézéchias, entre la porte de Jaffa et le Saint-Sépulcre, en traversant le rideau des boutiques qui garnissent la rue Chrétienne.

Un grand réservoir, aujourd'hui à sec par suite de la ruine du canal qui l'alimentait, existe encore à l'extérieur de la ville, à la tête de la vallée qui part de la porte de Jaffa. La route qui conduit à la gare passe sur le barrage de ce réservoir abandonné.

L'eau est transportée dans des outres formées de la peau entière d'un bouc.

Puisque nous parlons de ces questions de voirie, disons que ce sont des ânes qui emportent les balayures et détritus. Il en reste bien quelques accumulations en divers coins, mais les rues principales sont en somme assez soigneusement balayées.

Si curieuses que soient les constructions de Jérusalem, la population nombreuse qui les habite n'est pas d'un moindre intérêt. Heureusement pour le touriste, le vêtement européen y est rare et ne vient pas gâter le pittoresque des costumes indigènes. Des races bien diverses se mêlent dans la ville ou plutôt se répartissent entre les divers quartiers. C'est d'abord le véritable indigène, le Syrien, qui est ou chrétien ou musulman. Quelle que soit la religion, le costume reste à peu près le même. C'est, pour les hommes, une grande robe blanche ou bleue ouvrant sur un gilet brodé, et une étoffe à couleurs variées roulée autour de la tête. Les femmes sont souvent voilées, et drapées dans des robes foncées. Même les chrétiennes, notamment celles de Bethléem, se cachent souvent le visage. La seule ombre au tableau est l'invasion de la cordonnerie européenne, surtout pour les femmes; rien de plus laid que de voir sortir des beaux plis des jupes orientales une paire de bottines à élastiques et à talons; la chaussure est laide, mais surtout le talon vient gâter la démarche de ces femmes, naturellement gracieuse et noble.

Les Bédouins, souvent beaux comme l'antique, se drapent dans leurs burnous à larges rayures et portent sur la tête une étoffe maintenue par deux gros cercles ou bourrelets en crin noir. Dans la foule tranchent les vestes richement brodées des caouass précédant les personnages de distinction et écartant la foule de leur canne.

Les Juifs, si nombreux à Jérusalem que le gouvernement

ottoman cherche à en empêcher l'immigration, comme les Américains ferment leurs frontières aux Chinois, et même aux Européens, ont un type bien caractéristique; beaucoup d'entre eux sont d'origine russe. Les hommes, surtout les jeunes gens, portent en avant des oreilles deux boucles frisées absolument semblables aux « anglaises » de 1840. Le costume de gala consiste en riches robes de velours souvent violet et en grosses toques de fourrure, qui paraissent peu appropriées au climat.

Les environs de Jérusalem ne sont pas moins intéressants que la ville même. De nombreux tombeaux l'entourent. Tout auprès des murs du côté Sud, on voit celui de David, et tout auprès le *Cénacle* ou salle de la Cène, construction en réalité du quatorzième siècle. Nous avons déjà mentionné les innombrables tombes des Juifs qui garnissent la vallée de Josaphat, à l'Est de la ville : ces tombes sont des dalles plates, élevées à une petite hauteur au-dessus du sol par une maçonnerie inférieure; aucun enclos n'entoure ces tombes, ni le cimetière entier; quelques clôtures ferment au contraire des terrains qu'on veut garantir de l'invasion des tombes. Toutes ces pierres tumulaires couvrent littéralement le sol, se pressant les unes contre les autres et paraissant jetées dans le plus grand désordre. Quelques-unes sont ruinées par l'action du temps. Au milieu de ces tombes serpentent sans aucune séparation des chemins et des sentiers. Ce qui reste du sol entre les pierres est entièrement nu; aucun arbre, aucune plante ne le recouvre. Quelques monuments se dressent au milieu du cimetière juif, entre autres le tombeau d'Absalon, élégante construction formée d'une base carrée ornée de pilastres et surmontée d'une sorte de pyramide à faces concaves. Le tombeau de Zacharie est une pyramide taillée dans le rocher.

Voisin du cimetière juif, et contre le mur même de la ville, au pied du Haram, est un cimetière musulman,

également ouvert, sans clôtures, sans verdure, sillonné de sentiers. La tombe musulmane est aussi une dalle ou un petit massif de maçonnerie élevé d'environ 50 centimètres au-dessus du sol, mais surmonté d'un écusson pointu, ou d'une sorte de turban, à ses deux extrémités.

Vers le Nord, à quelque distance de la ville, se trouvent de remarquables sépultures souterraines, les tombeaux des Rois et ceux des Juges. Le tombeau des Rois s'ouvre au fond d'une vaste excavation carrée à parois verticales, taillée dans le calcaire, semblable à une ancienne carrière. Une large rampe descend en pente douce. Sur une des faces de l'excavation une porte monumentale est encadrée par des pilastres et un fronton taillés dans le roc : deux colonnes, dont il ne reste que les soubassements, formaient des supports intermédiaires du fronton. De cette porte on pénètre, par des galeries souterraines, dans des salles assez grandes, sur lesquelles s'ouvrent des niches destinées à recevoir des sarcophages.

Citons encore, sur la route de Bethléem, le tombeau de Rachel, qui est une petite mosquée carrée surmontée d'une coupole toute blanche et sans ornements à l'extérieur.

En traversant la vallée de Josaphat, on s'élève immédiatement sur le versant du Mont des Oliviers. On trouve d'abord, au pied même de la colline, deux endroits vénérés : la grotte de l'Agonie et le jardin de Gethsémané, où le Christ passa la nuit qui précéda son arrestation. Ce jardin, assez petit, renferme plusieurs oliviers fort vieux qui peuvent remonter à une haute antiquité : l'olivier vit très longtemps et les vieilles souches produisent des rejetons. Toute la colline du reste porte beaucoup d'oliviers et mérite encore aujourd'hui son nom. Un peu plus haut, la princesse de la Tour d'Auvergne a fait élever la chapelle du Pater Noster, au lieu où le Christ enseigna cette prière à ses disciples ; les murs d'un cloître attenant



à la chapelle portent le Pater dans un grand nombre de langues différentes, inscrit sur des plaques de faïence.

Sur le sommet du Mont des Oliviers, on trouve d'abord une mosquée avec une petite tour, ancienne église de l'Ascension (d'après l'Évangile de saint Luc, l'Ascension eut lieu à Béthanie); puis la grande tour carrée de l'église russe. Du sommet de la colline, et surtout en haut de la grande tour, on découvre un panorama splendide. A l'Ouest, c'est la ville de Jérusalem tout entière, avec ses terrasses et ses coupoles en pierre qui s'étagent en rangs pressés, avec l'esplanade du Haram-el-Chérif et la mosquée d'Omar, avec ses murs crénelés, ses tours; çà et là quelque monument important se dresse au milieu de la masse confuse des maisons, la tour et le dôme du Saint-Sépulcre, des couvents, des synagogues modernes. Du côté de l'Est, au contraire, c'est à peine si l'on aperçoit quelques habitations : c'est une mer de collines arides et sauvages, violemment découpées par les eaux : au delà, c'est la mer Morte et la vallée du Jourdain; enfin, c'est une chaîne de montagnes à l'aspect sévère qui ferme tout l'horizon. Vers le soir ces montagnes se colorent de tons dorés d'une richesse extrême et d'une grande douceur.

Mais comment peindre la belle lumière qui baigne tout ce décor? c'est pour les yeux le grand charme de ce paysage, que les tons si beaux dont se colorent ces montagnes arides. Bien que le soleil soit très vif, la lumière est toujours douce; l'air est bien transparent, néanmoins tous les lointains, quoique fort distincts, s'estompent dans une sorte de brume ou de poussière; aucun ton n'est trop dur, ni trop cru; le bleu du ciel est d'une grande finesse.

On se figure souvent les pays d'Orient avec des couleurs plus crues et plus vives, et c'est une véritable surprise que d'y trouver cette gamme de tons si doux, si fondus, où rien ne détonne.

Au delà du Mont des Oliviers se trouve le petit village de Béthanie, où habitait Lazare.

Le centre le plus important aux environs de Jérusalem est Bethléem ; il faut moins d'une heure pour s'y rendre en voiture, par une bonne route. On traverse des champs qui paraissent assez bien cultivés, bien que desséchés en automne ; l'olivier, la vigne y abondent.

La population de Bethléem, en grande partie chrétienne, est d'un type remarquable.

Le monument le plus important est l'église de la Nativité, construite au-dessus de la grotte où naquit le Christ. Cette église est fort ancienne, car elle remonte au quatrième siècle : elle comprend une nef avec doubles bas-côtés ; la couverture, en bois, a été refaite. L'église est consacrée au culte grec : les Latins possèdent une église contiguë moins grande. La grotte est transformée en chapelle : une sentinelle turque y est en faction permanente, pour éviter qu'aucun objet ne soit enlevé ou déplacé. La grotte est en effet partagée entre les divers rites ; les rivalités sont là encore plus vives et les usurpations plus à craindre qu'à Jérusalem. Pour ouvrir les grilles, pour renouveler l'huile des lampes, les religieux doivent être spécialement accompagnés de soldats, et d'autres factionnaires sont disséminés dans l'église. La vue de ces sentinelles surprend, mais elles restent immobiles et ne sont pas gênantes : on finit par oublier leur présence. Une salle de la grotte est l'oratoire ou cabinet de travail de saint Jérôme. A l'église attachent des couvents, notamment celui des Franciscains. Le supérieur des Franciscains, qui change tous les ans, est alternativement Français, Espagnol et Italien : il se trouvait être Français cette année, et nous a parfaitement reçus.

Les rues de Bethléem sont pittoresques et fort animées : on y voit plusieurs ateliers où les indigènes fabriquent des objets de piété, dont les marchands, groupés sur la place

principale auprès de l'église, sont fort importuns. Les maisons couronnent une colline entre deux vallées profondes, garnies d'oliviers. Plusieurs établissements religieux considérables y ont été récemment construits : citons ceux du Sacré-Cœur, des Carmélites, et le bel hôpital, encore inachevé, mais recevant déjà beaucoup de malades et de blessés, des sœurs de Saint-Vincent de Paul. En face de Bethléem s'élève le gros village de Beit-Djalah.

L'une des excursions les plus intéressantes qu'on puisse faire est celle de la mer Morte. En passant par Jéricho et revenant par la même route, on peut la faire en moins de quarante-huit heures, tout en évitant la marche au milieu du jour. Il est plus intéressant et un peu plus long de suivre à l'aller la route du monastère de Saint-Saba. Quelques occupations m'ont empêché de prendre part à cette excursion, qui a enchanté mes compagnons de voyage.

La vallée du Jourdain est ornée d'une belle végétation, contrastant avec les contrées arides et désolées qui la séparent de Jérusalem. Jéricho même se compose de quelques maisons.

A quelques heures au delà du Jourdain, vers l'Est, se trouve la ville assez importante d'Es-Salt, où vivent beaucoup de chrétiens, et d'où l'on peut gagner les ruines romaines de Djérach.

Nous sommes loin de vouloir décrire tous les monuments remarquables groupés à Jérusalem et dans les environs, et nous avons signalé seulement au hasard de la plume quelques-uns des points les plus frappants. Nous insisterons sur le charme puissant de cette ville remplie de souvenirs vivants, sur l'animation que lui donne une population nombreuse et des plus variées, sur l'aimable accueil que nous y avons partout reçu et notamment de notre consul général, enfin sur la facilité et la commodité du voyage. A la fin de septembre, époque de notre séjour,

la température s'élève à 30° environ, le soleil est très vif et le ciel presque toujours pur. Pendant les derniers jours seulement, nous avons vu quelques nuages le matin. On se repose volontiers au milieu du jour, mais le climat en somme n'est pas pénible, au moins pour un séjour de courte durée. Les nuits sont assez froides, et l'on recommande de ne pas dormir la fenêtre ouverte, crainte de laisser entrer la fièvre.

Ce n'est pas sans regret que nous avons dit adieu à Jérusalem, après un trop court séjour. Rappelons encore une cérémonie à laquelle nous avons assisté, cérémonie d'ordinaire banale, ici assez curieuse : l'inauguration du chemin de fer. Les discours traditionnels, que personne n'entend, ont été remplacés par le sacrifice de trois moutons aux cornes dorées, égorgés sur la voie par l'uléma : une foule immense venue de tous les coins du pays se pressait autour de la gare. Un banquet a terminé la fête.

Le départ de Jaffa est aussi pittoresque que l'arrivée : ce sont de nouveau les barques à l'équipage bariolé, cette fois avec un peu de houle en plus. Avec nous on embarque des milliers de caisses d'oranges. Ces oranges sont expédiées entièrement vertes. Plusieurs caisses sont mouillées par les embruns, quelques-unes tombent à l'eau, mais sont vite repêchées : en pareil cas les bateliers se dépouillent en un instant de leurs vêtements et se jettent à la mer. La cargaison de notre navire comprend aussi des moutons vivants, peu agréables par leur violente odeur. Heureusement la traversée n'est pas bien longue jusqu'à Port-Saïd.

Port-Saïd est bâti à l'entrée du canal de Suez dans la Méditerranée ; de longues jetées formées de blocs artificiels s'avancent dans la mer. Un grand navire est en train de refaire sa provision de charbon : c'est un curieux spectacle que le mouvement vertigineux des porteurs de sacs

qui montent et descendent sur les ponts jetés entre le navire et le chaland amenant le charbon, au milieu d'une poussière noire et épaisse. Quelques-uns de ces porteurs sont des nègres, mais les blancs ne s'en distinguent guère.

Le mouvement est assez grand dans la ville de Port-Saïd, mais elle offre peu d'intérêt : ce sont des rues tracées à angle droit et des constructions disparates qui semblent élevées à la hâte ; l'aspect est celui de beaucoup de villes aux États-Unis.

Le trajet sur le canal de Suez, de Port-Saïd à Ismaïlia, nous demande cinq à six heures. Ce trajet paraît assez monotone, une fois calmée la première impression causée par la vue de ce grand travail, impression qui vient plutôt de la réflexion que de la vue même du canal. N'était sa grande longueur, les dimensions du canal n'ont rien qui frappe beaucoup. On sait que, dans la section primitive, il ne peut donner passage qu'à un seul navire : la vitesse des navires est d'ailleurs réduite à environ 6 milles ou 10 kilomètres à l'heure, afin d'éviter la dégradation des berges par les remous du sillage. De distance en distance, des gares ou parties élargies servent aux croisements : l'un des bateaux est amarré tandis que l'autre continue sa route : des règles prescrivent suivant les cas quels sont les bateaux qui doivent se garer ; les diverses gares sont, en outre, reliées par télégraphe.

Comme ces garages entraînent des retards assez grands, on élargit le canal de manière à créer une gare continue : dans les parties élargies, un bateau peut partout s'amarrer pour laisser passer un bateau qui le croise ; ce travail est exécuté sur 24 kilomètres, à partir de Port-Saïd, et se continue. La navigation dans le canal serait améliorée si on l'élargissait assez pour permettre les croisements en marche ; il est probable que la vitesse pourrait aussi être un peu augmentée. Toutefois cet élargissement considérable sera sans doute ajourné longtemps encore, à cause des

facilités de transit données depuis plusieurs années par l'emploi des projecteurs électriques placés à l'avant des navires et permettant de naviguer la nuit.

Dans notre voyage de Port-Saïd à Ismaïlia, nous croisons quelques grands bâtiments, notamment le *Yarra* des Messageries maritimes. Nous rencontrons aussi des dragues qui élargissent ou entretiennent le canal. Un grand nombre de pieux d'amarrage jalonnent les berges. Quelques points spéciaux (auprès des courbes) sont jalonnés par des fanaux éclairés la nuit au moyen de gaz comprimé Pintsch, enfermé dans de gros réservoirs. Du pont de notre embarcation on ne domine guère les berges : on découvre cependant quelques échappées de vue sur les sables arides que traverse le canal, et à droite, en quittant Port-Saïd, sur les lagunes qui constituent le lac Menzaleh.

El-Cantara est l'un des points les plus pittoresques du trajet : c'est un bac fréquenté par de nombreuses caravanes ; quelques bouquets de palmiers y rompent la monotonie des sables. Les chameaux sont serrés dans le bateau qui les transporte d'une rive à l'autre. Ce n'est pas toujours sans difficulté qu'on peut embarquer ces animaux, comme nous l'avons vu près d'Ismaïlia : on en faisait bien entrer deux ou trois, mais pendant qu'on cherchait à pousser les autres, les premiers se sauvaient.

Quand on approche d'Ismaïlia, le sol s'élève, et le canal suit une longue et profonde tranchée. Puis il débouche dans le lac Timsah, charmant au coucher du soleil, charmant aussi le lendemain en plein jour. Le chenal est balisé dans la traversée de ce lac : on quitte ce chenal pour gagner sur la droite, au bord du lac, une belle oasis où se cachent les maisons d'Ismaïlia.

La végétation y est superbe : ce sont des allées et de véritables bois de magnifiques acacias lehback, de pins, de palmiers. Le ficus aux belles feuilles luisantes, que nous cultivons dans des pots et que nous admirons quand il

atteint une hauteur de deux ou trois mètres, s'y développe en grand arbre. Citons encore le banyan ou multipliant, remarquable par ses rameaux, qui descendent des branches jusqu'au sol, où ils prennent racine et forment ainsi une série d'étais naturels. Dans les jardins bien arrosés d'Ismaïlia, la variété des arbustes et des fleurs est extrême : à côté des plantes exotiques poussent celles de nos climats, et l'on y voit avec plaisir les roses et les fraises.

Cette splendide végétation, ces ombrages épais charment les yeux, et Ismaïlia plaît beaucoup au nouvel arrivant, surtout après la traversée des sables arides ; malheureusement, la fièvre s'y est, paraît-il, développée depuis quelques années. Faut-il l'attribuer aux irrigations nécessaires pour obtenir cette belle verdure ? Cependant l'irrigation, en général, ne passe pas pour une cause d'insalubrité. On a accusé aussi le mélange des eaux salées du canal de navigation et des eaux douces du Nil, amenées depuis le Caire par un canal spécial ; l'embouchure de ce canal a été reportée beaucoup plus loin, dans le lac Menzaleh.

Ismaïlia est une ville peu animée ; le service du canal y maintient un certain nombre d'Européens et une population arabe. Nous avons eu la chance d'y assister, le soir de notre arrivée, à la fin d'une grande fête arabe en commémoration de la naissance de Mahomet, le Mould-el-Nabi.

De grandes tentes, bien décorées de draperies et de tapis, illuminées avec goût par une série de lanternes aux formes originales, servent aux chants et aux danses des fidèles. Le mot danse n'est peut-être pas fort exact, car tous les mouvements se font sans changer de place : ce sont soit des sortes de prosternations en avant, soit des balancements de la tête et du buste vers la droite et la gauche ; les hommes forment de longues files en se tenant les uns à côté des autres, et répètent leurs mouvements avec une

grande rapidité et pendant longtemps, jusqu'à épuisement complet. Des chants monotones, sortes de psalmodies, accompagnent ces mouvements, sous la conduite d'un coryphée qui bat la mesure.

Ces exercices religieux n'empêchent pas la fête d'être l'occasion de divertissements : on y fume, on y prend du café; des marchands ambulants ou installés sous des tentes vendent des arachides, des bonbons divers, des figurines en sucre rose.

A quelque distance d'Ismailia, au haut de la colline qu'a coupée le canal, près de son embouchure dans le lac, se trouve un bel hôpital. La vue est fort agréable de cet endroit, qui domine les alentours, et c'est un lieu de promenade favori vers la fin de la journée.

La navigation sur le canal au delà d'Ismailia, vers Suez, est plus variée que pendant la première partie. On traverse d'abord le beau lac Timsah, puis on entre dans des tranchées qui franchissent le seuil séparant le lac Timsah du bassin des lacs Amers. Quelques courbes assez raides rendent la navigation plus difficile dans cette partie du canal, et les échouages y sont fréquents. Sur une hauteur, on aperçoit le monument du cheik Ennedek. Aux gares sont installées des habitations confortables, entourées de beaux jardins. Lorsqu'on dispose d'eau, on obtient sous ce beau climat, avec quelques soins, de magnifiques cultures.

Les lacs Amers sont une longue dépression du sol, autrefois à sec, et qui a été remplie par le canal : c'est une section de la voie navigable qui était préparée par la nature, et comme la nature n'est pas forcément économe de son travail comme les hommes, cette section naturelle offre un chenal assez large pour que les bateaux puissent y naviguer en vitesse et s'y croiser. La vue est fort belle sur ce grand bassin, dont on n'aperçoit pas l'extrémité; la surface des eaux est d'un ton clair et lumineux; derrière



se dressent des montagnes bleutées, le Djébel-Généffé et le Djébel-Attaka, qui s'élèvent auprès de Suez.

Le chemin de fer relie Ismailia à Suez et au Caire ; on construit actuellement une branche vers Port-Saïd, le long du canal. Du trajet jusqu'au Caire, je ne saurais dire grand-chose, l'ayant fait le soir et à la nuit close.

Le premier aspect de la ville du Caire m'a causé une certaine déception : c'est l'aspect d'une ville complètement moderne, avec de grandes bâtisses insignifiantes et parfois fort laides. Un beau et grand jardin au milieu des rues, le jardin de l'Ezbékieh, forme sans doute une agréable promenade pour les habitants du voisinage, mais est d'un faible intérêt pour le touriste. Et puis l'œil, déjà fait aux populations orientales, s'amuse moins de leur aspect lorsqu'elles sont, comme dans les grandes rues du Caire, mélangées avec de nombreux Européens.

On a hâte de sortir de cette ville moderne pour gagner les quartiers anciens. Là encore, on est un peu déçu au premier abord ; beaucoup de ces vieilles rues sont bordées de maisons fort simples, dans un état de délabrement extrême, et si misérablement construites en briques crues et en torchis qu'elles semblent tomber en poussière ; les moucharabiés, ces fenêtres saillantes en bois découpés, sont pour la plupart fort délabrés.

Hâtons-nous d'ajouter qu'en cherchant un peu on trouve bien des coins pittoresques, d'heureux détails d'architecture, dans des portes de mosquée surtout, et qu'enfin la population indigène est des plus intéressantes et bien digne de l'étude des artistes.

J'ai bien vite gagné la citadelle qui domine la ville, pour la découvrir dans son ensemble : un assez grand nombre de minarets aigus sortent de la masse des maisons, mais sont peu variés, et aucun monument n'attire le regard. Ce qui frappe surtout le spectateur, ce sont les environs du Caire, ce sont ces escarpements rocheux vers l'Est, ce sont

ces buttes de débris qui enserment la ville, couvertes de tours rondes sans toit, restes de moulins à vent ; c'est surtout le Nil débordé et les pyramides de Giseh, qu'on ne peut découvrir sans une vive émotion.

Les mosquées sont nombreuses au Caire ; quelques-unes sont curieuses, beaucoup n'ont pour le visiteur qu'un faible intérêt. A la citadelle même, on visite la grande mosquée moderne de Méhémet-Ali qu'elle renferme et qui s'aperçoit de toutes parts, avec ses deux minarets aigus.

Parmi les grands édifices anciens, le plus remarquable est la grandiose mosquée du sultan Hassan, construite au pied de la citadelle pendant le quatorzième siècle. Qu'on se figure une grande cour carrée entourée de murailles élevées ; dans chaque muraille s'ouvre une immense baie en ogive ; chaque baie est l'entrée d'une salle sans autre jour extérieur. Au milieu de la cour, une élégante fontaine sert aux ablutions. L'aspect de cette cour est saisissant, mais lugubre : on se croirait dans une prison. Au fond de la mosquée, une grande salle, communiquant avec l'une de celles qui ouvrent sur la cour, est surmontée d'une coupole et renferme le tombeau du sultan Hassan ; des pendentifs garnissaient les angles de cette salle, mais simulés par des charpentes recouvertes de stuc. Ces pendentifs sont aux trois quarts détruits et ont le plus piteux aspect.

La mosquée du sultan Qalaoûn, construite à la fin du treizième siècle auprès du Moristan (hôpital pour les aliénés aujourd'hui abandonné), est bien conservée et présente quelques salles élégantes et bien décorées. La mosquée a le privilège de guérir les malades, qui doivent lécher une colonne après l'avoir frottée avec un citron.

Nous mentionnerons encore la très ancienne mosquée d'Amrou, à peu près complètement abandonnée, qui se compose d'une grande cour entourée de plusieurs rangs de portiques sur colonnes, librement ouverts vers l'intérieur ;

sur l'une des faces, il y a six rangs de portiques formant la salle principale de la mosquée.

La mosquée El-Azhar offre un coup d'œil fort curieux, à cause de la population d'étudiants qui s'y presse. Cette mosquée est une université, la plus célèbre de l'Islam. Les bâtiments entourent une grande cour, avec la fontaine des ablutions au centre; ce sont de vastes portiques, avec un petit nombre de divisions. Beaucoup d'étudiants vivent dans la mosquée même : ils dorment la nuit sur les nattes qui couvrent le sol; un grand nombre de coffres servent à contenir leurs effets. Pour les leçons, les élèves s'assoient par terre, en rond, auprès du professeur. D'après M. de Vogüé, on retrouve dans les universités musulmanes une organisation semblable à celle de l'Université de Paris au treizième siècle, dans le régime des étudiants et la nature des études.

D'autres mosquées ne sont que des monuments funéraires : tels sont les remarquables tombeaux des Califes, qui s'élèvent dans une plaine déserte au Nord-Est de la ville. L'aspect de solitude de la nécropole des Califes est augmenté par les véritables montagnes de décombres qui la séparent de la ville : le pied des talus formés par ces décombres s'élève en maints endroits jusqu'au sommet des anciennes murailles d'enceinte, qui subsistent dans toute la partie orientale. Deux portes monumentales d'un bel effet se voient encore dans cette enceinte, non loin des tombeaux des Califes.

L'endroit le plus amusant de la vieille ville pour le touriste se trouve au bazar, ou plutôt dans les bazars, car il en existe plusieurs, chacun consacré à une spécialité. Ces bazars se composent de rues étroites couvertes de tentes, et sur lesquelles s'ouvrent largement des rangées de petites boutiques. Les installations sont ici bien plus soignées qu'à Jérusalem, et partant moins pittoresques. Cependant l'animation de la foule, la variété des types, de curieuses

échappées de vues sur des ruelles, dans des boutiques, donnent encore un grand intérêt aux bazars du Caire.

Le « Vieux-Caire », qui forme un faubourg isolé au Sud de la ville, est très pittoresque avec ses ruelles étroites et sa population particulière ; il renferme de vieilles églises coptes intéressantes à visiter. Pour s'y rendre, on longe un petit bras du Nil, qui forme un port très animé, et l'on passe sous un ancien aqueduc.

C'est de l'autre côté du Nil, à Gizeh, que se trouve aujourd'hui installé, dans un immense et ridicule palais construit pour le Khédive Ismaïl, le musée d'antiquités égyptiennes qui était primitivement à Boulaq. Ce riche musée renferme, avec des collections très précieuses pour l'archéologue, des œuvres d'art de premier ordre. Certaines statues, en pierre ou en bois, présentent des types vivants, qu'on retrouve encore dans le pays. Les bijoux en or, si bien conservés qu'une Européenne n'hésiterait pas à les porter aujourd'hui dans un bal, sont exécutés avec un goût et une variété extrêmes.

Quelles réflexions enfin sur la vanité et le néant des choses de ce monde n'inspire pas la vue des cadavres, si bien conservés jusqu'à nos jours, des grands pharaons égyptiens, de Ramsès II (ou Sésostris), de son père Sêti ? Les traits du visage, bien que parcheminés, ont conservé toute leur expression.

Nous remarquons au Caire un très grand nombre d'inscriptions françaises ; l'usage de notre langue y est fréquent. Ces marques encore si frappantes de notre ancienne influence ne peuvent manquer d'exciter les regrets de tous les Français.

On trouve au Caire de très grands et bons hôtels, fréquentés surtout l'hiver. Beaucoup de personnes y viennent chercher un climat sain et doux. Les vrais malades trouvent encore plus de sécheresse dans des stations installées en plein désert, sur les confins de la vallée du Nil, soit à

l'hôtel construit auprès des pyramides de Gizeh, soit à Héliouan, sur la rive droite du Nil, à 30 kilomètres au Sud du Caire, soit même à Louqsor, où il ne pleut pour ainsi dire jamais : il y est cependant tombé des gouttes de pluie pendant trois minutes en 1889.

Nous arrivons à la partie de notre séjour en Égypte qui

Les Pyramides et le Nil débordé, dessin de Slom,  
d'après une photographie de M. Sauvage.

nous a causé les impressions les plus vives, aux deux excursions que nous avons pu faire aux pyramides. L'aspect de la contrée, la vallée du Nil inondée, bordée sans transition par le désert aride, et la vue de ces merveilleux monuments de l'art égyptien, nous ont laissé d'ineffaçables souvenirs.

Les pyramides forment une série de groupes qui s'ali-

gnent sur la rive gauche du Nil, au bord du plateau désert qui borde la vallée fertile. Les plus célèbres et les plus voisines du Caire sont celles de Gizeh : c'est là que sont les deux gigantesques monuments de Khéops et de Kéfren, dont la hauteur approche de 150 mètres. Celui de Khéops était le plus élevé des deux, mais actuellement les deux grandes pyramides sont à peu près de même hauteur, la plus élevée primitivement étant la plus découronnée. La troisième pyramide est beaucoup moins haute que ses deux voisines. Six autres pyramides minuscules forment deux groupes de trois auprès des principales.

L'ascension de la pyramide de Khéops est très facile, le revêtement extérieur ayant disparu et laissé apparents les lits horizontaux des assises, qui forment comme les degrés d'un gigantesque escalier : les marches sont un peu hautes, car l'épaisseur de la plupart des pierres varie de 60 à 90 centimètres et même un mètre ; mais la dégradation des assises a formé des marches intermédiaires. L'ascension serait tout à fait agréable sans l'aide presque forcée de nombre de Bédouins turbulents. On souhaiterait une aide plus discrète, et seulement à ceux qui en ont besoin.

L'ascension de la seconde pyramide paraît encore assez facile, mais un peu moins parce que le revêtement extérieur, formant des faces lisses, existe encore à la partie supérieure.

Ce n'est pas sans émotion que l'on sent sous ses pieds ces monuments âgés non de quarante siècles, comme l'a dit Bonaparte, mais probablement de six mille ans.

Les temps modernes nous ont montré des œuvres aussi considérables exécutées pour un souverain ; mais les idées se sont modifiées, ce n'est plus la construction d'un tombeau monumental qu'on demande à une nation. Le château de Versailles n'a-t-il pas coûté aux Français autant qu'une grande pyramide aux Égyptiens ? On pourrait faire la comparaison en évaluant en journées d'ouvriers

le travail nécessaire à l'édification de la pyramide : nous savons en effet avec vraisemblance comment les matériaux en ont été transportés et mis en place.

La vue est fort belle du sommet de la pyramide de Khéops, avec les pyramides voisines comme premier plan, la vallée du Nil, en grande partie couverte en octobre par le fleuve débordé, la ville du Caire, qui n'est pas bien éloignée : le trajet en voiture demande à peine une heure et demie par une route fort agréablement ombragée.

Autour des pyramides se groupent plusieurs monuments intéressants : c'est surtout le magnifique temple du Sphinx, formé de piliers carrés monolithes en granit, supportant de gigantesques linteaux, et de murs en énormes matériaux ajustés avec une extrême précision et sans aucun vide entre eux.

L'admirable tête du Sphinx gigantesque, taillée dans le roc auprès des pyramides, est bien connue : la vue de ce monument produit l'impression la plus vive.

A 18 kilomètres au Sud-Est des pyramides de Gizeh se dressent celles de Saqqarah. L'excursion à Saqqarah est des plus variées. La sortie de la station du chemin de fer, Bedrechein, est curieuse : on est littéralement pris d'assaut par les âniers et les ânes. Quelques coups de canne, donnés par les touristes et par un représentant de l'autorité, rétablissent à peu près l'ordre, et l'on se met en route sur d'excellents ânes, les âniers portant sur leur tête les paniers de provisions qu'il faut prendre avec soi si l'on veut déjeuner.

La route à travers les campagnes inondées est des plus pittoresques : de véritables forêts de palmiers surgissent au milieu de la nappe d'eau, les uns dressant leur touffe de feuillage au sommet d'une longue tige, d'autres, plus gracieux, développant leur gerbe près de terre. Les régimes de dattes, pendant à la naissance des feuilles, rompent la monotonie d'aspect de ces arbres.

De nombreux villages en briques crues, aux toits plats de roseaux et de terre, se dressent sur de petites éminences; plusieurs sont même gagnés par les eaux, et les habitants des maisons inondées campent où ils peuvent sous des tentes de roseaux. Ils n'en ont pas moins l'air fort gai.

En passant on visite un beau colosse de Ramsès, couché sur le sol, puis on trouve un véritable lac, traversé par une chaussée étroite et sinueuse.

On arrive ainsi à la limite des campagnes inondées; le sol se relève, et l'on entre sans transition dans le désert. Le chemin grimpe dans le sable et au milieu de menus débris de pierre et de poteries, au pied de la pyramide à gradins de Saqqarah. Cette pyramide est formée de six terrasses superposées, chacune construite avec un fruit considérable et fortement en retraite sur la terrasse inférieure : c'est comme un gigantesque escalier. Cette pyramide est assez dégradée pour qu'on puisse l'escalader sans aucune difficulté par les parties éboulées. Les pierres qui la composent ne sont pas de très grande dimension.

On atteint bientôt, en plein désert, la maison de Mariette-bey, voisine du Sérapéum de Memphis et du tombeau de Ti. L'entrée du Sérapéum était précédée d'une avenue de sphinx qui ont été enlevés ou sont recouverts de sables. On descend dans des souterrains creusés dans le roc où se trouvent des sarcophages énormes en granit, qui étaient la tombe des bœufs Apis.

Ces grands sarcophages sont curieux, mais le tombeau de Ti est une véritable merveille : il comprend quelques petites salles dont les parois sont tapissées de reliefs d'une finesse extrême. Ce sont des hommes, des animaux, exécutés avec un art très vivant : les ânes sont bien les ânes d'Égypte avec leurs grosses oreilles charnues, tels que nous les voyons aujourd'hui; les oies, les ibis vivent et semblent prêts à courir ou à s'envoler; viennent aussi des bœufs, des crocodiles, des poissons et mille objets divers.



Ces sculptures sont exécutées avec un relief très faible dans un beau calcaire dur, matière plus souple que le granit souvent employé par les Égyptiens. Elles sont parfaitement conservées, et plusieurs portent encore la peinture qui les recouvrait.

A l'entrée du tombeau, quelques ouvriers enlèvent le sable qui coule sans cesse dans les fouilles, à l'aide de corbeilles qu'ils portent sur leur tête : c'est bien encore le type égyptien tel que nous le présentent les sculptures antiques, et l'on cherche involontairement les vides qu'ont dû laisser dans les bas-reliefs les personnages qui s'en sont détachés pour travailler au déblaiement.

D'autres tombes intéressantes existent encore à Saqqarah ; le sol entier est jonché de débris d'ossements, de fémurs, de tibias, de vertèbres humaines et de bandelettes de momies, qui ont dû y être dépouillées en grand nombre.

Du pied de la pyramide à gradins et surtout du sommet, on découvre un panorama splendide. On est en plein désert, et, vers l'Ouest, se déroule une vaste étendue de désert aride, succession de petits monticules. Mais le désert cesse tout près de la pyramide et, sans transition, touche à la vallée du Nil, maintenant semblable à un vaste lac allongé du Sud au Nord, d'où émergent des villages, des champs, des bois de palmiers, et que sillonnent d'étroites chaussées, De l'autre côté de la vallée, des coteaux arides ferment l'horizon. Au pied de ces coteaux, et juste en face de Saqqarah, s'étend la station d'hiver d'Hélouan, longue ligne de maisons neuves sur un sol aride. Plus au Nord, on voit se profiler les minarets et la citadelle du Caire. Au Sud une ligne de hauteurs ferme l'horizon à une grande distance.

Mais l'un des points les plus frappants de ce beau panorama est la vue de la ligne des pyramides. Au Nord, ce sont d'abord les deux grandes pyramides de Gizeh avec leurs satellites. Plus près de Saqqarah, c'est le groupe des

pyramides d'Abousir. Au pied même de la pyramide à gradins, on en voit une plus petite en pierres assez grosses, puis quelques restes informes, qui sont des ruines de pyramides en briques. Enfin, un peu plus loin vers le Sud, la série se termine par les deux belles pyramides de Dakhour, l'une avec une forme brisée qu'elle a seule : c'est une pyramide quadrangulaire posée sur un tronc de pyramide à parois plus inclinées.

Le retour à âne, par la chaussée étroite au milieu des plaines inondées, chaussée animée par de nombreux indigènes toujours gais, par des oiseaux, est, comme l'aller, des plus agréables. Nous ne pouvons passer le bac du Nil pour aller prendre le train à Hélouan, le passeur stationnant obstinément sur l'autre rive, et nous reprenons, après une attente un peu longue, le train à Bedrechein.

Comment peindre les intonations caressantes des petites filles qui nous poursuivent pendant près d'une heure en demandant *bagchich* : « Good morning, bagchich, merci, mein herr! »

Hélas! il faut maintenant quitter l'Égypte, comme nous avons quitté la Palestine, et cette fois pour terminer notre voyage.

ED. SAUVAGE,

Membre du Club Alpin Français  
(Section de Paris).

# SCIENCES ET ARTS



# I

## NOTE

SUR LES

TRAVAUX EXÉCUTÉS EN 1892

EN VUE DE

## L'ÉRECTION D'UN OBSERVATOIRE

AU SOMMET DU MONT-BLANC<sup>1</sup>

(PAR M. J. JANSSEN)

L'Académie des sciences a bien voulu s'intéresser aux travaux de physique céleste que j'ai exécutés depuis 1888 au Mont-Blanc et à la création de l'observatoire que j'ai proposé d'y ériger et auquel se sont si noblement associés de généreux amis des sciences, dont les noms sont actuellement connus et parmi lesquels nous distinguons, pour la part si grande qu'ils ont voulu y prendre, un confrère dont le nom restera associé aux plus belles créations astronomiques privées de ce siècle, et le prince qui porte un des grands noms de notre histoire et qui se crée tous les

1. Notre éminent collègue M. J. Janssen veut bien nous communiquer le texte de cette note, dont il a donné lecture à l'Académie des sciences le 28 novembre 1892. — *La Rédaction.*

jours des titres de plus en plus nombreux à la reconnaissance de la science française<sup>1</sup>.

Je viens, dans cette note, donner à l'Académie des nouvelles des travaux qui ont été exécutés cette année.

On se rappelle que tout d'abord j'ai insisté sur la nécessité, pour toute une classe d'observations, de s'établir sur le sommet lui-même, où les phénomènes sont le plus affranchis des actions perturbatrices des flancs et des surfaces latérales de la montagne. L'année dernière on a exécuté des sondages qui avaient pour but de nous renseigner sur l'épaisseur de la croûte glacée qui recouvre le sommet, en vue de fondations à établir sur le rocher. Ces sondages, commencés par le grand ingénieur M. Eiffel, et dont il a voulu faire les frais, ont été continués par nous.

Deux galeries, chacune de 23 mètres de longueur, creusées horizontalement à 12 mètres environ du sommet en distance verticale, l'une aboutissant à l'aplomb du côté Est de la crête du Mont-Blanc, et l'autre inclinée à 45° environ sur la direction de la première et se dirigeant vers le versant Sud, n'ont pas rencontré de rocher.

Le sommet du Mont-Blanc est formé par une arête de rochers très étroite et de plus de 100 mètres de longueur, orientée de l'Ouest à l'Est. Cette arête, terminée en aiguilles, a été empâtée par la neige qui s'est formée autour d'elle, et il en est résulté une calotte étroite mais très longue, et qui doit être bien plus épaisse du côté Nord, c'est-à-dire vers Chamonix, que du côté Sud, versant italien d'où viennent les vents moins froids, en sorte que le som-

1. Depuis, à ma demande, les généreux coopérateurs de l'Observatoire du Mont-Blanc se sont constitués en une société dont M. le Président de la République a bien voulu être membre d'honneur, et dont le bureau est formé ainsi : MM. Léon Say, président d'honneur; Janssen, président; Bischoffshcim, secrétaire; Ed. Delessert, trésorier; prince Roland Bonaparte, baron Alphonse de Rothschild, comte Gref-fulhe, membres.

met du Mont-Blanc est très probablement rejeté d'une manière notable vers la France.

Les galeries dont nous venons de parler ont déjà fourni d'intéressantes indications sur la température intérieure de cette croûte glacée et la constitution de la neige dans un état particulier qui la forme. Nous aurons à revenir sur ce point, ainsi que sur la nature des poussières minérales qu'on trouve dans l'eau de fusion de cette neige.

Pendant le cours de ces travaux et même, je dois le dire, avant qu'il fût question de les entreprendre, j'avais eu la pensée qu'il ne serait pas impossible d'asseoir l'observatoire sur la neige dure et compacte du sommet. Cette pensée m'était venue à la suite de la lecture des récits des ascensions du siècle dernier, notamment celui de Saussure, qui montraient que les petits rochers situés près du sommet émergent, à peu de chose près, comme il y a un siècle et que, dès lors, l'épaisseur de la neige vers le sommet et la configuration de ce sommet lui-même ne subissent que des changements qui doivent osciller autour d'une position moyenne d'équilibre. Sans doute il pourra se produire des changements séculaires analogues à ceux que nous présentent les glaciers eux-mêmes, mais ces changements seront par leur nature même extrêmement lents, et, par suite, peu à craindre.

Il pourra aussi se produire quelques fissures vers le sommet, mais il ne paraît pas que ces phénomènes puissent avoir une grande importance.

Mon ascension au sommet, en 1890, et les conversations avec les guides les plus expérimentés de Chamonix, m'avaient confirmé dans cette opinion.

Ainsi la calotte neigeuse du sommet ne peut subir que des mouvements très lents, ce qu'indique du reste sa position culminante. Il en résulte que, si une construction est agencée de façon à former un tout rigide et que cette construction soit munie des engins propres à lui faire repren-

dre sa position première, quand elle viendrait à en être écartée; cette construction, dis-je, pourra y être placée avec sécurité et elle n'aura pas à compter avec des mouvements trop rapides pour qu'on puisse aisément y porter remède.

Mais la question de la stabilité relative des neiges du sommet n'est pas la seule dont j'avais à me préoccuper : il restait encore celle de la résistance que la neige du sommet pouvait offrir pour y asseoir notre édifice. A cet égard on possédait des données générales qui semblaient de nature à encourager cette tentative, mais des données précises manquaient. J'ai donc jugé indispensable de procéder à des expériences. Je rapporterai ici une de celles de ce genre qui m'a paru donner le résultat le plus remarquable.

Pendant l'hiver, j'avais fait élever, dans une des cours de l'observatoire de Meudon, un monticule de neige de la hauteur d'un premier étage. La neige de ce monticule avait été tassée à la pelle au fur et à mesure de la mise en place, de manière à lui donner la même densité que celle qui couvre le sommet du Mont-Blanc à un mètre ou deux mètres de profondeur, laquelle densité est égale, d'après les mesures prises par M. le lieutenant Dunod à notre prière, à la moitié environ de celle de l'eau liquide.

Le sommet de ce monticule ayant été bien nivelé, on commença à y placer, les uns sur les autres, des disques de plomb de 0<sup>m</sup>,35 de diamètre pesant chacun 30 kilog. environ. Les premiers disques firent à peine leur empreinte sur la neige foulée comme nous venons de le dire. On continua à élever la colonne, et quand elle comprit douze disques, formant un poids d'environ 360 kilog., on enleva les disques et l'on mesura l'empreinte. Celle-ci fut trouvée de 7 à 8 millimètres.

Les jardiniers qui faisaient le travail ne pouvaient en croire leurs yeux. Cette haute colonne de plomb, s'élevant



peu à peu sans paraître peser sur la neige, semblait s'y tenir par quelque pouvoir magique. Moi-même, quoique préparé par des remarques et des expériences antérieures à ces effets, je trouvais que le résultat dépassait mon attente, et j'en fis la base de mes calculs.

La base de la colonne de plomb mesurait 962 centimètres carrés. Le poids de 360 kilogrammes donne donc 374 grammes par centimètre carré ou 3,740 kilogrammes par mètre carré. Ainsi, une construction de 10 mètres sur 5 mètres à la base, ce qui représente la surface inférieure de celle que nous voulons placer au sommet du Mont-Blanc, pourrait peser  $3,740 \times 50 = 187,000$  kilogrammes, et trouver sur la neige de la calotte un appui suffisant en ne s'enfonçant pas même de quelques centimètres.

Ce résultat montrait que non seulement la résistance de la neige durcie du sommet permettrait d'y placer notre construction, mais même qu'il suffirait de plans d'appui réalisant la surface de quelques mètres carrés, pour permettre le fonctionnement des vérins destinés à relever la construction en cas d'abaissement.

Voilà donc deux points acquis : la fixité relative des matériaux qui doivent supporter la construction, et leur résistance plus que suffisante à son poids.

Il restait à prendre les mesures propres à conjurer les effets des tourmentes si violentes dont souvent le sommet du Mont-Blanc est le théâtre. Pour atteindre ce but, j'ai eu, dès l'origine, la pensée de donner à notre construction la forme d'une pyramide tronquée, c'est-à-dire ayant une base bien plus large que le sommet, et d'enfouir dans la neige tout son étage inférieur. Par là, on donnait à l'édifice une assise considérable et une résistance à l'arrachement intéressant toute la masse de neige environnante et, d'autre part, l'inclinaison même des parois doit favoriser le glissement du vent et diminuer énormément ses efforts.

Telles étaient les lignes principales du projet. Il restait à réaliser ces idées et à faire un plan précis, permettant de passer à l'exécution.

Ici, je dois dire que j'ai eu la bonne fortune de rencontrer dans un de mes amis, M. Vaudremer, l'éminent architecte, membre de l'Académie des beaux-arts, un conseiller précieux. M. Vaudremer, qui approuvait mes idées sur la possibilité de placer une construction sur la neige durcie, voulut bien me donner, tout amicalement, son concours pour le détail des dispositions et des agencements qui devaient assurer à notre édifice une grande rigidité et la faculté de pouvoir être remis en place au besoin. C'est d'après les plans gracieusement dressés sous la direction de M. Bischoff, son chef d'atelier, que la construction a été faite.

Cette construction est à deux étages, avec terrasse et balcon. L'ensemble forme une pyramide tronquée, dont la base rectangulaire, laquelle sera enfouie dans la neige durcie, a 10 mètres de long sur 5 mètres de large. Les pièces du sous-sol sont éclairées par des baies larges et basses, situées en dehors de la neige ; l'étage supérieur servira aux observations. Un escalier en spirale règne dans toute la hauteur de l'édifice et dessert les deux étages et la terrasse, au-dessus de laquelle il s'élève même de plusieurs mètres pour supporter une petite plate-forme destinée aux observations météorologiques.

Tout l'observatoire a des parois doubles pour protéger les observateurs contre le froid. Les fenêtres et ouvertures sont dans le même cas et sont, en outre, munies extérieurement de volets fermant hermétiquement.

La partie inférieure de l'observatoire est également à double plancher, et possède un système de trappes permettant d'accéder à la neige qui supporte l'observatoire, et d'exécuter les manœuvres des vérins dont on a déjà parlé. L'observatoire sera muni des appareils de chauffage

et de tous les objets mobiliers nécessaires pour l'habitation à cette altitude<sup>1</sup>.

L'observatoire a été démonté et transporté à Chamonix par les soins de la Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée.

Quant aux travaux exécutés au Mont-Blanc lui-même, ils sont les suivants :

1<sup>o</sup> Édification, aux Grands-Mulets, d'un chalet destiné aux travailleurs et aussi à abriter les matériaux de l'observatoire du sommet. Ce chalet, terminé de bonne heure, a déjà beaucoup servi à nos travailleurs.

2<sup>o</sup> Construction et mise en place d'un chalet au grand Rocher-Rouge, en un point qui est à 300 mètres seulement du sommet et très bien situé pour servir d'observatoire au besoin et d'habitation aux travailleurs qui, l'année prochaine, doivent entreprendre les travaux du sommet.

3<sup>o</sup> Transport des trois quarts environ des matériaux de l'observatoire du sommet aux Grands-Mulets (3,000 mè.) et du quart au Rocher-Rouge (4,500 mè.).

L'année prochaine, on devra achever ces transports et commencer l'érection de l'observatoire du sommet. On devra également s'occuper de la coupole astronomique qui doit compléter l'observatoire.

Il est impossible de dire dès aujourd'hui quel sera l'état précis des constructions achevées l'année prochaine, car cela dépendra surtout de l'état de l'atmosphère pendant la période si courte qui peut être utilisée pour ces travaux si difficiles.

On sait déjà que M. le Dr Capus, l'héroïque compagnon de M. Bonvalot dans le célèbre voyage au Pamir, a bien voulu nous promettre son concours pour certaines observations au sommet.

1. Il est intéressant de rappeler ici que l'année dernière, au mois de septembre, j'ai fait placer au sommet du Mont-Blanc un édicule réalisant, sur une plus petite échelle, la construction dont nous parlons ici, et que cet édicule, pendant quinze mois, s'est très bien comporté et n'a pas subi de déplacements sensibles.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que l'observatoire aura un caractère international et sera ouvert à tous les observateurs qui voudront y travailler.

En terminant, je veux remercier nos travailleurs qui ont réalisé dans le transport des matériaux au milieu de ces glaciers de véritables prodiges de force et de courage. Les charges ordinaires des porteurs au Mont-Blanc sont de 12 à 15 kilogrammes ; or un grand nombre de nos travailleurs ont porté jusqu'à 28 et 30 kilogrammes.

Nous n'avons eu à déplorer aucun accident, ce dont je suis bien heureux.

J. JANSSEN,

Membre de l'Institut,  
Président honoraire du Club Alpin Français.

## LA CATASTROPHE DE SAINT-GERVAIS

(PAR M. CHARLES DURIER)

Dans la nuit du 11 au 12 juillet 1892, une avalanche d'eau et de glace, précipitée des bases de l'Aiguille du Goûter, dans le massif du Mont-Blanc, a dévasté les vallées de Bionnassay et de Montjoie et ruiné de fond en comble l'établissement thermal de Saint-Gervais. Cette catastrophe restera comme l'une des plus terribles et des plus singulières à la fois dont l'histoire authentique des Alpes puisse faire mention, et on ne saurait s'étonner ni de l'intérêt qu'elle a excité parmi les savants, désireux d'éviter le retour de semblables calamités en recherchant les causes, ni de l'émotion qu'elle a soulevée. Cette émotion n'était pas seulement motivée par le nombre considérable des personnes qui ont succombé. On reprochait à un de nos collègues d'outre-Manche certaine phrase où il se félicitait qu'aucun Anglais, en telle année, n'eût péri dans les Alpes, comme si un accident n'était pas également déplorable quelle que fût la nationalité de la victime. Il fit observer qu'il était pourtant bien naturel que la mort d'un homme fût plus particulièrement ressentie dans le pays où il comptait le plus d'amis et de connaissances. On peut, sans offenser l'humanité, expliquer par une raison de ce genre l'universelle impression d'épouvante causée par le

désastre de Saint-Gervais. Il a porté le deuil jusque dans les villes les plus lointaines. La seule célébrité de la place, fréquentée, ou tout au moins visitée, par tant d'étrangers, rendait aussi plus saisissantes, et comme plus parlantes aux yeux, les descriptions lamentables dont les journaux ont été remplis.

La cause du sinistre n'a pas présenté un caractère moins exceptionnel. Les désastres de cette sorte, survenus dans les Alpes, ont eu communément pour origine, soit une avalanche de neige, soit un écroulement de montagne, soit le barrage accidentel d'un torrent, suivi d'une rupture subite, soit enfin des inondations amenées par une série d'orages. L'établissement des bains de Saint-Gervais n'était pas à l'abri de pareilles menaces. Le Bon-Nant avait parfois des crues inquiétantes, et l'escarpement qui en domine la rive gauche est composé de terrains si inconsistants que, depuis quelques années, l'administration des bains était obligée d'y faire exécuter des travaux de soutènement<sup>1</sup>. Le danger vint, cependant, du côté où ni la science, ni l'expérience des montagnards ne l'avaient soupçonné. Le prodigieux débordement du glacier de Tête-Rousse appartient à une classe de phénomènes qui jusqu'à présent n'avaient pas été observés, ou qui s'étaient produits dans des conditions trop restreintes pour attirer fortement l'attention. Il y a eu là un fait nouveau, qui doit servir d'avertissement, mais que rien ne permettait de prévoir.

Les circonstances dramatiques de la catastrophe ont été relatées en leur temps par toutes les feuilles quotidiennes. Je les ai moi-même racontées ailleurs, d'après les documents les plus authentiques<sup>2</sup>. Je ne crois pas nécessaire de m'y appesantir. Ce sont là des tristesses sans profit et,

1. Dans la nuit du 12, au bruit épouvantable qui s'élevait du ravin, le curé du village de Saint-Gervais crut d'abord que la montagne s'écroulait sur l'établissement des bains.

2. *Le Tour du Monde*, livraison du 31 décembre 1892.

si j'en parle, ce ne sera qu'autant que ces circonstances pourront faire mieux comprendre la marche et les allures du fléau. A ce point de vue, la terrible débâcle offre encore un trait particulier. Elle emporta des villages presque entiers, un établissement thermal des plus fréquentés, dans le fort même de la saison ; elle fit de nombreuses victimes — et, à proprement parler, elle n'eut pas de témoins. Les malheureux, surpris au milieu de leur sommeil, ne firent qu'entrevoir les eaux furieuses ; la soudaineté du désastre n'eut d'égale que sa grandeur, et les survivants n'eurent, pas plus que ceux qui succombèrent, le temps de se rendre compte de ce qui se passait. Ce n'est que par l'observation des traces laissées par l'avalanche, des terrains qu'elle a ravinés, des matériaux de transport abandonnés sur son passage, qu'il a été possible de reconstituer le phénomène sous les apparences qu'il avait dû présenter. Les remarquables études de MM. Demontzey, Forel, J. Vallot, Delebecque, Duparc, Peloux, d'autres explorateurs encore qui, dès les premières semaines, se sont rendus sur le théâtre de la catastrophe, paraissent avoir fait, à cet égard, une lumière presque complète. Mettant à profit leurs travaux, aidé de quelques recherches personnelles, j'essaierai de résumer ici l'histoire d'un cataclysme dans lequel les forces qui agissent au sein des montagnes pour en opérer la dégradation rapide se sont révélées avec une singulière énergie, et qui, à ce titre, doit trouver place dans les annales du Club Alpin.

Dès l'abord, la masse d'eau et de glace arrachée au glacier de Tête-Rousse roula dans un couloir de neige, se précipita en trois branches le long d'un contrefort de la montagne des Rognes dont l'inclinaison moyenne mesure 70 pour 100, et vint, avec une chute totale de 1,500 mètres, s'abattre contre la moraine droite du glacier de Bionnassay. La pente des Rognes, revêtue par place d'un maigre gazon, fut dénudée, en quelque sorte raclée, et la moraine, lar-

gement échanquée, abandonna au courant une quantité énorme de matériaux. C'est dans ce trajet que dut se former, suivant l'observation de M. Demontzey, la *lave* torrentielle — *lave* est le terme consacré pour ces coulées d'eau boueuse — et que se firent sentir les premiers effets du *transport en masse*. Sans arrêter l'avalanche, son choc contre la moraine de Bionnassay lui fit subir un ralentissement très prononcé. Bientôt après se rencontre un vallon dit le *Plan de Lar*<sup>1</sup>, resserré entre la moraine et la base de la montagne, à fond presque plat, d'une largeur de 120 mètres sur 500 de longueur. La lave s'épanouit dans cet espace, puis bientôt, entraînée sur une pente plus forte, rejetée contre la rive droite par un énorme rocher qui marque la terminaison du glacier, elle reprit son cours impétueux, franchit le torrent de Bionnassay, se déploya sur l'autre berge jusqu'à une hauteur de 15 mètres, enlevant les terres, un chalet habité par une pauvre femme qui fut la première victime, un bois de sapins, et se rabattit enfin dans le lit du torrent pour se porter aussitôt contre le bord opposé. Ce balancement, ces assauts répétés d'une rive à l'autre du torrent, selon les sinuosités de son cours, ont été constatés sur tout le parcours de l'avalanche. Tandis que, d'un côté, les berges étaient envahies et ravinées jusqu'à une hauteur considérable, l'autre côté était res-

1. Dans plusieurs des textes que j'ai sous les yeux, je lis *Plan de l'Aire*; de même, les Rognes y sont quelquefois appelées *Rognes de l'Arve*. Je ferai remarquer que, en s'élevant à partir du pavillon de Bellevue au col de Voza, on trouve d'abord le Mont Lachat, puis la *Montagne de Lar*. Le vallon en question est au pied de cette dernière montagne qui, d'autre part, est dominée par les Rognes. Je suis donc porté à croire que les vrais noms sont *Plan de Lar* et *Rognes de Lar*. — Le Plan de Lar était un assez riche pâturage : il y avait un chalet à bestiaux sous la garde d'un petit berger. Le jeune garçon, effrayé de la solitude, était allé se coucher cette nuit-là dans un chalet supérieur. Réveillé par le bruit, il sortit de son abri et vit passer sous ses pieds le flot qui emportait son chalet et ses cinquante moutons. Ce petit bonhomme paraît avoir été le seul *spectateur* de la catastrophe.



pecté, et on a relevé parfois des différences de niveau de plusieurs dizaines de mètres.

Le sous-sol de la vallée de Bionnassay est formé de couches rocheuses dans lesquelles le torrent s'est frayé un passage, et qui sont surmontées d'anciens dépôts glaciaires confusément stratifiés. Ces terrains superficiels, profondément minés par la débâcle, s'écroulèrent par lambeaux énormes dans l'abîme, entraînant des blocs de toute dimension et des arbres entiers déchaussés par l'affouillement de leurs racines. A partir du village de Bionnassay, le torrent coule dans une fissure profonde, entre des parois à pic qui s'évasent par le haut en pentes rapides plantées de forêts de sapins. La trombe d'eau, engagée dans cette gorge, fit subir peu de dommages aux propriétés riveraines, mais elle y changea de nature, en telle sorte qu'elle s'en échappa plus redoutable pour les localités qu'elle allait traverser. Comprimés dans un étroit espace, les matériaux dont elle était chargée, limon, graviers, quartiers de roc, troncs d'arbres, branches et herbes entrelacées, formèrent une espèce d'embâcle, jusqu'à ce que la masse entière, chassée par l'afflux des eaux supérieures jusqu'à l'issue du défilé, s'élança à la pression de plusieurs atmosphères comme par une écluse brusquement ouverte.

« C'est dans cette gorge, écrit M. Duparc, que commença le charriage de cette énorme quantité de bois qui s'entassa en partie sur le cône de déjection, en partie fut entraînée dans le lit de l'Arve, et qui provenait des sapins établis sur les portions éboulées. Le nombre de ces troncs est si grand, et la gorge en certains endroits si resserrée, qu'il faut forcément admettre qu'ils ont sur plusieurs points recouvert complètement la surface du torrent et supporté dès lors les nouveaux éboulements, qui ont été transportés ainsi par flottage. Dans cette masse d'eau, de cailloux, de troncs et de boue, il devait s'opérer une friction effroyable. En effet, les troncs de sapins accumulés à

Bionnay au débouché de la gorge, sont tous dépouillés de leurs branches, brisés et décortiqués, et cependant le trajet qu'ils ont accompli dans la gorge est de 2 à 3 kilomètres à peine.

« Quant à la hauteur qu'atteignait l'eau dans la gorge, on peut lui assigner en moyenne entre 30 et 35 mètres. Quelques personnes ont été jusqu'à lui attribuer 100 mètres, ce qui est exagéré. Ce qui a peut-être contribué à les induire en erreur, c'est qu'on voit, ici et là, la boue recouvrir le faite des plus hauts sapins du sommet de la gorge; mais cela ne prouve pas que l'eau ait atteint ce niveau. Cette hauteur exceptionnelle n'est que le résultat de quelques hautes vagues qui ont projeté la boue bien au-dessus du niveau réel du torrent. Cette hauteur de 30 mètres n'en est pas moins très considérable, si l'on tient compte surtout de la pente, qui, entre Bionnassay et Bionnay, est de 16 pour 100. Cependant elle s'explique par un barrage momentané formé à l'extrémité de la gorge de Bionnassay. Celle-ci est en cet endroit très resserrée et taillée dans le roc : elle s'est donc facilement oblitérée par les matériaux repoussés et charriés par le torrent, bois flottés, blocs, etc. Les eaux se sont alors accumulées en amont, ont repoussé le barrage, qui n'a duré qu'un instant, et se sont précipitées dans la vallée de Montjoie pour rejoindre le lit du Bon-Nant. »

On conçoit combien dut être effroyable la puissance de jaillissement des eaux emmagasinées de la sorte, si peu durable qu'ait été l'obstacle, dès que le barrage vint à se rompre. Comme nombre de vallées des Alpes ouvertes en plein massif, la vallée de Bionnassay se termine par un escarpement abrupt tranché d'une coupure pour le passage du torrent. Le grand chemin de Saint-Gervais aux Contamines, serrant de près la montagne, traverse le village de Bionnay et franchit le torrent à l'issue même du défilé. Le pont et toutes les maisons qui bordaient la route

en contre-bas, à l'exception de la maison d'école, furent emportés. Conformément au plan général de rectification qui tend à remplacer dans la Haute-Savoie les anciens chemins sinueux et pittoresques par des chaussées rectilignes, on construisait dans la plaine de Bionnay une nouvelle route qui ne devait traverser le torrent de Bionnasay que vers son confluent avec le Bon-Nant. L'inondation bouleversa les travaux et détruisit le chantier du pont en cours d'exécution. L'entrepreneur, qui logeait sur les lieux, fut noyé avec toute sa famille. Au village de Bionnay, vingt et une personnes trouvèrent la mort, nombre relativement restreint par rapport à celui des habitations submergées et qu'explique l'époque de la saison des alpages qui retenait en montagne la plupart des paysans valides.

M. Peloux, inspecteur des forêts à Bonneville, estime, cependant, que l'envahissement des eaux n'a pas été la cause directe de la destruction du village de Bionnay, et fonde son opinion sur l'observation suivante qui, de quelque façon qu'on l'interprète, présente un grand intérêt. Après la catastrophe, des équipes d'ouvriers furent employées à déblayer les décombres. Dans l'une des maisons, à travers une couche épaisse de vase durcie et les débris de la charpente écroulée, on découvrit le cadavre d'un vieillard gisant sur le sol même et la tête ensanglantée. A côté du corps on remarquait une armoire brisée dont les tablettes étaient chargées de linge et de vêtements. Un tiroir rempli de papiers d'affaires, lettres, livret militaire, etc., avait glissé à terre. Il semblait que le vieillard avait été assommé par la chute d'une poutre, peut-être de l'armoire elle-même, au moment où il s'apprêtait à en tirer les effets qu'il voulait emporter dans sa fuite; mais l'attention de M. Peloux fut attirée avant tout par un fait singulier. Bien que les décombres fussent recouverts de boue, on n'en voyait aucune trace à l'intérieur. Rien même n'indiquait

que l'eau y eût pénétré. Le linge était blanc, les vêtements propres, tous les objets, à part l'écrasement, intacts ; les papiers avaient conservé leur aspect et leur consistance ordinaire. Le même fait, paraît-il, a été constaté dans la plupart des maisons et a frappé tous les témoins. M. Peloux en tire la conclusion qu'un autre élément que l'eau a joué ici le rôle le plus actif. Suivant lui, les maisons de Bionnay auraient été renversées par une trombe d'air précédant de quelques secondes l'invasion de l'avalanche.

« En se déplaçant avec une vitesse considérable dans le lit encaissé du torrent de Bionnassay, dit M. Peloux, la lave a chassé devant elle, comme dans un tube, une énorme masse d'air qui s'est brusquement étalée en éventail en débouchant dans la vallée. Impuissante contre les maçonneries, elle a respecté la chapelle et la maison d'école solidement bâties ; mais les maisons d'habitation, dont le soubassement seul est en pierre et le surplus généralement mal assemblé et assez délabré, n'ont pu résister. La chute des parties supérieures a amené l'effondrement général. On s'expliquerait mieux de la sorte l'aspect de ces habitations qui paraissaient avoir été comme secouées et pilées plutôt que renversées. La lave à elle seule aurait difficilement produit de tels effets. Il paraît certain, d'ailleurs, que, dans ce cas, elle aurait dû pénétrer à l'intérieur des maisons et souiller ce qu'elles renfermaient ; elle a donc dû les trouver déjà renversées et s'est bornée à les recouvrir. Au milieu du torrent, la lave devait être très liquide, mais sur les bords elle était consistante et peu chargée d'eau, car, malgré son séjour de plus de soixante heures au-dessous des décombres, l'intérieur des maisons était resté sec<sup>1</sup>. »

1. Le mémoire que je transcris, et que M. Peloux a eu l'obligeance de me communiquer, n'a pas été publié. Comme le dit M. Peloux, les fouilles dont il s'agit ont été pratiquées le surlendemain de la catastrophe.

Cette théorie me paraît prêter à de nombreuses objections. Le vent, en général, quand il enlève la toiture des chalets, l'emporte au loin, au lieu de l'abattre sur place. L'affirmation que la lave devait être plus épaisse sur les bords qu'au centre du courant est contredite par la plupart des observateurs. M. Peloux, d'ailleurs, est bien obligé d'admettre que la lave a atteint les maisons, puisque leurs décombres étaient recouverts de boue. On se demande, dès lors, pourquoi une coulée assez épaisse et visqueuse pour ne laisser échapper aucun suintement, telle enfin que serait une argile molle, n'aurait pu ruiner du premier choc ces frêles édifices et passer rapidement dessus sans remplir les vides intérieurs.

Le fait, il faut le reconnaître, est embarrassant. J'en hasarderai toutefois une explication qui m'est suggérée par la façon dont se termine la gorge de Bionnassay. Si l'on néglige certaines brisures sans importance et l'obstacle d'un rocher, que les eaux, au surplus, ont certainement submergé, on s'apercevra qu'elle débouche un peu obliquement sur la vallée et à peu près dans la direction du village. Est-il téméraire d'imaginer qu'au moment de la rupture du barrage, la masse avancée, plus dense et plus compacte, est partie, en quelque sorte, comme un bouchon et a été donner droit contre le village, tandis que le reste du courant s'en écartait pour suivre la ligne de plus grande pente marquée par le lit normal du torrent de Bionnassay? Cette hypothèse pourrait trouver quelque appui dans la prodigieuse quantité de troncs d'arbres qui jonchent les abords et l'emplacement même du village, où ils ont élevé une manière de digue, et dans la rareté relative de ces épaves vers le Bon-Nant. Elle expliquerait, ce semble, la destruction des maisons et pourquoi, aussi, cet épanchement latéral se serait trouvé, par exception, composé d'une lave assez épaisse pour ne pas envahir les interstices des décombres.

Ce qui me met aussi en méfiance contre la supposition d'un fort coup de vent, c'est que je n'en vois pas trace ailleurs qu'à Bionnay. Je n'invoquerai pas la déclaration d'un habitant de ce même village de Bionnay. Cet homme racontait que, ayant entendu le bruit, il ouvrit sa fenêtre, pensant qu'il faisait grand vent et que, tandis que l'avalanche « passait comme une fumée dans le fond, il eut le temps de remarquer que les feuilles d'arbres ne bougeaient pas ». Ce témoignage peut être véridique sans infirmer l'opinion de M. Peloux. L'homme dont il s'agit habitait sur la rive gauche du torrent, hors de la direction de la trombe, et on sait que de tels courants, même fort impétueux, peuvent se produire dans l'atmosphère sans que l'ébranlement se communique sur les côtés. Les coups de vent sont, d'ailleurs, l'ordinaire accompagnement et comme l'avant-coureur des débâcles de cette sorte. Toute la question est de savoir si, dans la catastrophe de Saint-Gervais, le mouvement de l'air a été assez violent pour produire des effets considérables. J'ai lu que des toitures de chalets avaient été enlevées : pour ma part je n'en ai pas vu d'exemple, et les gens du pays ne m'en ont signalé aucun. En revanche, sur les points où il m'a été possible de pénétrer jusqu'à la partie la plus resserrée de la gorge de Bionnassay, j'ai été frappé de voir qu'aucun arbre, ni même aucune branche n'était brisée au-dessus du niveau atteint par les eaux. Il en était de même dans la gorge du Bon-Nant, en amont des Bains de Saint-Gervais. A l'établissement, on aurait ressenti, dit-on, un coup de vent qui criblait les vitres de menus graviers : il n'a pas été assez fort, en tout cas, pour les briser, encore moins pour renverser les cheminées, comme il était facile de le constater sur les bâtiments restés debout. En un mot, si la poussée de l'air a eu sa part dans le désastre de Bionnay, ce n'aurait été là, autant que je puis le conjecturer, qu'un phénomène local.

Échappée de la gorge de Bionnassay, la lave se répand

dans la vallée de Montjoie, traverse le Bon-Nant et s'élance sur sa rive gauche jusqu'à la hauteur de 25 mètres. C'est au brusque arrêt qu'elle dut subir à la suite de ce choc contre la rive gauche du Bon-Nant, et aux remous qui en furent la conséquence, que M. Demontzey attribue la destruction du village de Bionnay. Quoi qu'il en soit, l'invasion de la lave dans le lit du Bon-Nant eut pour effet de suspendre le cours de ce torrent assez longtemps pour provoquer en amont la formation d'un lac dont l'écoulement rapide vint bientôt redoubler la violence de la débâcle. De Bionnay au Vernet, la vallée s'élargit, l'inclinaison est faible, et l'inspection des lieux a permis de se rendre un compte exact des allures du courant torrentiel.

« La rive gauche, dit M. Duparc, est généralement plus en pente que la rive droite; le thalweg entier est creusé dans des matériaux glaciaires qui recouvrent une forte épaisseur du sol. Il est aisé de voir que les deux berges ont été fortement érodées; il manque là une masse de matériaux qui ont été arrachés. Il s'ensuit que toutes les constructions établies sur les talus du thalweg ont été emportées. Au contraire, sur la plate-forme à faible pente qui domine la berge, le torrent a alluvionné; il a déposé une épaisseur variable de boue et de détritux qui, aux abords immédiats du torrent, peut être considérable. Les constructions qui se sont trouvées en cet endroit ont été écrasées et recouvertes. En effet, dès qu'il eut pris possession du lit du Bon-Nant qu'il remplit jusqu'au bord, le torrent s'écoula avec des péripéties diverses, rejeté tantôt sur la rive droite, tantôt sur la rive gauche par les sinuosités de son cours, avançant comme une masse cohérente en repoussant au-devant de lui les matériaux qu'il arrachait à ses berges et l'eau qu'il rencontrait dans le lit du Bon-Nant, précédé ainsi par une partie liquide bientôt suivie d'une masse visqueuse. Un examen attentif de l'altitude des dépôts vaseux laissés sur les deux rives y montre une constante

alternance ; tantôt la vase occupe un niveau plus élevé sur la rive droite, tantôt c'est l'inverse. La surface de la masse qui s'écoulait n'était donc point plane ; elle formait une convexité dont la crête, rarement centrale, oscillait alternativement à droite et à gauche, et la pente des deux versants était très différente. »

M. Duparc signale un chalet près duquel se trouvait un arbre à peu près de même hauteur : le chalet était à une dizaine de mètres du thalweg, l'arbre sur son bord même. Or, l'arbre a été recouvert de boue de la base au sommet, tandis que le chalet a été respecté. La lave, sur le bord, a donc dû atteindre, au moins, la hauteur du chalet et, cependant, elle s'est arrêtée franc à quelques mètres de celui-ci qu'elle n'a point touché. On remarquait en même temps que les herbes étaient intactes et sans souillure à quelques centimètres de la nappe de boue. « Il faut admettre, conclut M. Duparc, une très rapide décroissance de la vague et une grande viscosité de la masse<sup>1</sup>. »

Cette extrême densité de la lave explique comment des blocs assez volumineux, tels que ceux qu'elle a déposés sur le tablier du pont du Fayet, ont pu être transportés sans rouler et en conservant toutes leurs aspérités. D'autre part, il est manifeste que plusieurs d'entre eux ont été charriés par flottage, c'est-à-dire supportés par des radeaux formés de troncs enchevêtrés. On a pu, en effet, à plusieurs endroits, en observer qui reposaient encore sur des radeaux analogues.

Tandis que le courant principal suivait en serpentant le lit du Bon-Nant, la partie plus fluide, extravasée, inondait les champs riverains sur un assez grand espace. La pente de la vallée s'accroissant, les eaux se réunirent toutes en-

1. Le mémoire de M. Duparc, composé en collaboration avec MM. J. Vallot et A. Delebecque, dont j'aurai plus loin occasion de citer les recherches, a été présenté à la Société de physique et d'histoire naturelle de Genève, dans ses séances des 9 août et 1<sup>er</sup> septembre 1892.



semble à la hauteur du hameau du Vernet. Le flot passa sous l'arche du pont de la route de Mégève, élevé de 50 mètres au-dessus de l'étiage, emporta l'ancien *Pont du Diable*, et s'engouffra dans la gorge de Saint-Gervais.

Nos lecteurs connaissent, sans doute, cette gorge fameuse, aussi étroite et plus profonde que celle de Bionnassay. Comme dans celle-ci, peut-être s'y forma-t-il une embâcle. En tout cas, l'impétuosité de l'avalanche dut être considérablement accrue par les deux chutes qu'y fait le torrent : la cascade de Crépin, d'abord, puis la cascade dite *des Bains*. C'est précisément sous cette dernière, à l'endroit où le défilé s'élargit et se transforme en un vallon à pente presque insensible, qu'était situé l'établissement. On aurait perdu son temps à chercher un endroit plus propre à recevoir la première décharge de la débâcle et à servir de réceptacle aux matériaux qu'elle charriait.

Une notice manuscrite, retrouvée dans les boues de la cour d'honneur, rapporte que les sources de Saint-Gervais furent découvertes en 1806 par un ouvrier piqueur des mines de Servoz. Cet homme s'étant mis un jour à la recherche d'une place favorable où pêcher des truites, pénétra dans le vallon alors inexploré et encombré d'une végétation sauvage, et, sautant de pierre en pierre, parvint jusqu'au débouché de la gorge. Là, voulant fixer sa ligne dans le gravier, il y porta la main, s'aperçut que l'eau était tiède et, l'ayant goûtée, lui trouva un goût singulier. Le propriétaire, un M. Gonthard, notaire à Saint-Gervais, fut averti de la trouvaille. Il fit recueillir cette eau, la fit analyser à Genève, et, sur le rapport favorable des chimistes, résolut d'en tirer parti. Sans s'arrêter à ce que l'exposition avait de fâcheux, il se hâta de faire construire sur place un pavillon de bains et, qui pis est, de le faire construire transversalement au cours du torrent. Ce corps de logis primitif subsistait encore en 1892 et portait le nom de *bâtiment vieux* ou *central*. Les constructions postérieures

s'alignèrent de chaque côté, parallèlement au torrent, en telle sorte qu'elles étaient reliées par le bâtiment central qui divisait l'espace intermédiaire en deux cours, la *cour d'honneur* et la *cour des sources*. En entrant, on trouvait à droite, faisant saillie sur le parc, le *bâtiment neuf*, puis, du même côté, dans la cour d'honneur, les grands appartements, salon, salle à manger, café, etc. ; de l'autre côté le *bâtiment de la montagne*, adossé aux pentes boisées qui supportent le village de Saint-Gervais. Dans la cour des sources, le *bâtiment du torrent* faisait face aux bains proprement dits, à la chapelle, à la chambre des machines, construits en prolongement du bâtiment de la montagne. La majorité des étrangers logeait dans le bâtiment neuf et dans le bâtiment de la montagne dont les trois étages étaient marqués sur la cour par des galeries extérieures. Le bâtiment du torrent était plus spécialement affecté aux gens de service, et le bâtiment central au personnel de l'administration.

Au point de vue du danger, le bâtiment de la montagne présentait seul quelque sécurité : quant au bâtiment neuf, son éloignement de l'issue de la gorge et sa construction assez solide lui garantissaient une immunité relative, malgré la proximité du torrent. Mais il n'en était pas de même de l'aile droite de la cour d'honneur et du bâtiment du torrent, longés aussi par le Bon-Nant et plus rapprochés de la gorge ; ni, surtout, du bâtiment central. Il est même à remarquer que, comme le Bon-Nant, au sortir du défilé, dévie légèrement sur la gauche, le bâtiment central se trouvait dans l'axe même de son cours supérieur.

J'ai dit que la catastrophe n'eut pour ainsi dire pas de témoins. Surpris au milieu de la nuit, affolés, les hôtes de l'établissement n'eurent qu'une vision vague de ce qui se passait et, sauf de rares exceptions, les récits des survivants témoignent surtout du trouble bien concevable de leur esprit. Ce qu'on en peut tirer de plus certain, c'est la

terrible instantanéité du sinistre. Peut-être, s'il eût fait jour, le bruit de l'avalanche, à son approche, aurait-il dénoncé le péril. Mais les malheureux, plongés dans le premier sommeil, l'oreille habituée aux grondements continuels du Bon-Nant, n'en furent pas avertis assez tôt. Ceux qui périrent des premiers eurent à peine le temps de sauter à bas de leur lit et, cinq minutes après, l'avalanche avait passé, ou, du moins, les eaux qui s'écoulaient encore n'étaient plus assez hautes pour produire de nouveaux désastres.

Tous les habitants du bâtiment de la montagne furent sauvés. A très peu près, tous les habitants du bâtiment central et du bâtiment du torrent trouvèrent la mort. Au bâtiment neuf, un grand nombre de personnes, éperdues d'épouvante, se précipitèrent par-dessus les galeries et disparurent entraînées par le flot ou englouties dans les boues. Il y eut des évasions qui tiennent du prodige. Un jeune employé comptable, qui ne savait pas nager, réussit cependant, en s'aidant des planches, des épaves de toute sorte qui flottaient à proximité, à aborder sain et sauf à une distance de plusieurs centaines de mètres. On cite l'histoire d'un de nos collègues qui, après avoir vu périr sa jeune femme à ses côtés, put s'échapper à la nage et parvint à prendre terre, le corps meurtri, couvert de contusions et de blessures <sup>1</sup>. Mais de tels exemples sont

1. Le fait témoigne d'une si rare énergie que je le transcris ici tout au long tel qu'il m'a été communiqué. M. et M<sup>me</sup> X... occupaient deux chambres contiguës au deuxième étage du bâtiment du torrent. Sur un appel de sa jeune femme que le bruit avait réveillée, notre collègue pousse la porte de communication, puis revient dans sa chambre pour chercher une lumière. Au moment où il venait de rentrer chez sa femme, toute cette face du bâtiment s'écroule et les précipite dans le torrent. La malheureuse jeune femme, ne sachant pas nager, disparut aussitôt sans que son mari pût lui porter secours. Doué d'une vigueur exceptionnelle, celui-ci se mit à nager et fit la planche, cherchant, autant que le permettait la clarté de la lune, à écarter les objets, pierres, troncs d'arbres, débris de toutes sortes qui le heurtaient et le déchiraient à chaque instant. A plusieurs reprises, il fut submergé par les eaux

rares. Pendant plus d'une heure, on entendit des cris désespérés qui s'élevaient du ravin, — appel déchirant des infortunés qui, lentement, s'enlizaient dans les vases et qu'on ne pouvait secourir. Près de cent vingt personnes disparurent. Pendant plusieurs semaines, l'Arve rejeta des cadavres sur ses bords, quelques-uns horriblement mutilés, d'autres presque indemnes. Beaucoup ne furent pas retrouvés qui, sans doute, gisent ensevelis sous l'énorme dépôt de limon qui recouvre la plaine du Fayet.

J'ai visité la place une vingtaine de jours après. Les pelouses et les bosquets du parc avaient disparu sous un désert de blocs et de graviers. Entre le bâtiment de la montagne et le bâtiment neuf demeurés debout — encore que celui-ci fût fort entamé du côté du torrent — la vue s'étendait librement jusqu'au fond du vallon, ne rencontrant, au lieu du bâtiment central, que trois ou quatre énormes rochers apportés par la débâcle. Le sol, inégal, s'était exhaussé au point que le premier étage semblait être le rez-de-chaussée. Un badigeon de boue, qu'on eût dit étendu au balai, marquait le niveau de la lave jusque

boueuses, et réussit à revenir à la surface. Le torrent l'entraîna ainsi sur une longueur d'environ 4 kilomètres, jusqu'à ce qu'un remous le rejeta sur la rive où il put reprendre pied dans la vase. La force du courant lui avait arraché tous ses vêtements et son corps était couvert de contusions et de blessures, dont quelques-unes étaient assez profondes. Le jour paraissant, il s'achemina vers une maison isolée où on lui fournit des vêtements de paysan. Aidé de ces braves gens, il traversa la plaine de boue d'où le torrent s'était déjà retiré, et, seul, à pied, résolut de se rendre à Saint-Gervais-le-Village. En chemin, il rencontra un prêtre qui l'accompagna; mais, arrivé à Saint-Gervais, — soit que la place manquât réellement (excuse inadmissible en pareille occurrence), soit à cause de ses vêtements misérables, soit enfin que tout le monde eût perdu la tête, — aucun des hôtels où il s'adressa ne consentit à le recevoir. Le prêtre, heureusement, lui procura un lit à la cure. C'est là qu'il fut soigné, et quelques jours après, à peu près rétabli, il put repartir avec les parents qui étaient venus le chercher. Par une étrange fatalité, le bâtiment s'était rompu à la communication même des deux pièces, et la chambre de M. X... avait échappé à l'effondrement. Ses effets, sa montre, son portefeuille y furent retrouvés intacts.

sous la galerie du second. De l'aile droite de la cour d'honneur, il ne restait rien ; du bâtiment du torrent, un pan de mur avec des cloisons branlantes et des chambres éventrées comme on en voit dans les quartiers en démolition. Parmi cette scène de désolation qui ne montrait que des ruines, des intérieurs dévastés et balafrés d'éclaboussures, un seul objet resplendissait au soleil de midi : c'était dans la chapelle, dont le mur d'avant s'était effondré, le tableau d'autel resté intact et, à l'entour, sur un fond d'or éclatant, l'antienne : *Gloria in excelsis Deo et in terrâ pax hominibus*. Les hommes, en effet, étaient « dans la terre ».

Il semble, quand on examine l'état présent du vallon de Saint-Gervais, que la lave y ait atteint l'apogée de sa puissance. Il n'est pas surprenant que les chalets de Bionnay aient été démolis, mais la maison d'école — qui, certainement, a été atteinte, puisqu'elle est revêtue de boue jusqu'au toit — a résisté et, sans doute, elle ne devait pas offrir plus de solidité que les bâtiments des bains. Or, le bâtiment central, l'aile droite de la cour d'honneur, la presque totalité du bâtiment du torrent n'ont pas été simplement renversés : ils ont été rasés sans laisser de décombres, abstraction faite de ce qui peut se trouver enfoui sous la couche de vase épaisse en certains points de cinq à six mètres. La présence des rochers mentionnés plus haut serait, peut-être, une preuve encore plus convaincante. On a reconnu qu'ils provenaient de la cascade de Crépin : la distance est assez grande et l'un de ces rochers ne cube pas moins de 250 mètres. Il est réellement stupéfiant de penser qu'une pareille masse a pu être transportée si loin, d'autant que, depuis le pied de la gorge, elle a fait encore quelque chemin sur un terrain plat<sup>1</sup>.

1. Le belvédère de la cascade de Crépin a été emporté et le sentier d'accès rompu, mais la cascade, quoi qu'on ait pu prétendre, n'a pas plus été détruite que les sources de Saint-Gervais n'ont été perdues, comme on l'a avancé également. J'avoue n'avoir pas gardé de mes vi-

Le heurt de la lave contre les bâtiments des bains aura sans doute amorti sa force d'impulsion. Venant à rencontrer, à l'extrémité du vallon, le pont de la route de Salanches, elle en a soulevé les dalles, descellé la balustrade, mais elle n'a pu l'ébranler. Malheureusement cette résistance du pont n'a fait qu'ajouter au désastre. Le courant, repoussé vers la gauche, a envahi la chaussée, balayant toutes les maisons du Bas-Fayet qui la bordaient, à l'exception de l'hôtel Curtet dont les murs ont été barbouillés de boue jusqu'à la hauteur de cinq à six mètres. Une grange assez vaste a été détachée du soubassement de maçonnerie qui la supportait, entraînée à 800 mètres de là et, par un singulier hasard, déposée entière avec une vache qui y était renfermée.

Douze personnes trouvèrent la mort tant au Bas-Fayet que dans les habitations éparses au milieu des champs et des vergers dont la plaine était couverte. La lave s'épanouit sur un vaste espace, formant un cône de déjection très aplati, enfouissant sous une couche de limon, d'une épaisseur variable de 1 à 3 mètres, 75 hectares de cultures florissantes. L'aspect navrant de cette plaine de boue, à peine mouchetée çà et là de quelques ilots de verdure, était un spectacle qu'on ne saurait oublier et le plus propre à faire concevoir l'irrésistible violence d'une débâcle à laquelle un quart d'heure avait suffi pour déposer une si prodigieuse quantité de matières. Là, enfin, s'arrêtèrent les ravages du fléau. Les eaux bourbeuses, largement étalées, atteignirent l'Arve; mais comme elles s'y déversèrent sur une longue étendue de rives, et non toutes ensemble, elles n'en suspendirent pas le cours et se bornèrent à y produire une crue précédée d'un flot pareil au mascaret de notre basse Seine. Cette crue, à Sal-

sites antérieures un souvenir assez présent pour dire quels changements y sont survenus, mais elle demeure toujours une remarquable curiosité naturelle.

Plaine du Fayet, après la catastrophe de Saint-Gervais; dessin de Slom, d'après une photographie de M. Pricam.





lanches, au pont de Saint-Martin, s'éleva à 80 centimètres. Près de Genève, au confluent de l'Arve et du Rhône, elle ne dépassa pas 10 centimètres.

La vitesse du cheminement de la lave a donné lieu à des évaluations fort différentes, et comme, en général, on est porté à attribuer pour la plus grande part à la rapidité du courant les effets désastreux des débâcles, quelques-unes sont manifestement exagérées. Le lecteur comprendra, d'ailleurs, que les témoignages directs sont assez vagues, nul n'ayant eu le loisir ou la pensée de consulter sa montre au moment précis du passage de l'avalanche. Du pied de la pente des Rognes aux bains de Saint-Gervais on compte environ 11 kilomètres. Combien de temps l'avalanche a-t-elle employé à parcourir cette distance? On a parlé d'un quart d'heure, d'une demi-heure, d'une heure.

Pour M. le professeur Forel la durée d'une demi-heure semble la plus probable. Voici, en tout cas, parmi les renseignements que j'ai recueillis, ceux qui m'ont paru les plus dignes de foi.

Les époux Mugnier, qui tiennent le pavillon de Bellevue au col de Voza, déclarent que le bruit de la rupture du glacier de Tête-Rousse se fit entendre aux environs de minuit et demi. Il n'y a pas lieu de tenir compte du temps très court que l'avalanche dut mettre à atteindre le bas de la pente des Rognes. Les récits des personnes qui paraissent avoir le mieux conservé leur sang-froid, fixent son arrivée à l'établissement des bains vers 1 heure et demie. Le plus haut niveau de l'Arve a été constaté à Sallanches par M. Clerc, agent-voyer, vers 2 heures. Enfin, M. Angel Blanc vit arriver le flot à Bonneville entre 4 heures et demie et 5 heures, — « peut-être, ajoute-t-il, un peu plus près de 4 heures et demie » : car, ayant pris d'abord le bruit qu'il entendait pour le roulement d'un train du chemin de fer, il se ravisa par la réflexion que le premier train du

jour « ne devait passer qu'une heure plus tard », soit à 3 h. 40 minutes.

D'après ces données, l'avalanche aurait mis une heure du glacier de Bionnassay à Saint-Gervais (11 kilomèt.), une demi-heure de Saint-Gervais à Sallanches (9 kilomèt.), deux heures trois quarts de Sallanches à Bonneville (40 kilomèt.) : c'est-à-dire qu'elle aurait avancé à raison de 300 mètres par minute de Saint-Gervais à Sallanches, de 250 mètres de Sallanches à Bonneville, — ralentissement qui paraît très logique, — mais de 200 mètres, à peine, du glacier à Saint-Gervais dans la partie la plus déclive du parcours ! Ce dernier résultat a de quoi surprendre, et il est vraisemblable que les époux Mugnier et les hôtes des bains se sont trompés d'un quart d'heure, ceux-ci en plus, ceux-là en moins, ce qui réduirait, comme l'estime M. Forrel, la durée du temps employé du glacier à Saint-Gervais à une demi-heure, donnant 400 mètres à la minute.

J'ai tenu, cependant, à rapporter les indications qui m'ont été données parce que, après tout, le doute peut exister. Le premier élément à connaître, pour trancher la question, serait le temps que le torrent de Bionnassay lui-même, en moyennes eaux, met à parvenir à Saint-Gervais. La vitesse de l'avalanche aura-t-elle été beaucoup plus grande ? aura-t-elle même été égale ? Indépendamment de la pente du terrain, le degré de fluidité, l'impulsion première, la pression, sont des facteurs importants de l'écoulement des liquides. L'élan de l'avalanche a dû être singulièrement amorti contre la moraine de Bionnassay et, plus loin, contre la rive gauche du Bon-Nant. Nous ne savons pas combien de temps a pu durer l'embâcle de la gorge de Bionnay, ni celle qui s'est peut-être formée dans la gorge de Saint-Gervais<sup>1</sup>. La pression a dû être énorme,

1. Des habitants du village de Saint-Gervais ont affirmé qu'un homme, échappé au désastre de Bionnay, eut le temps d'arriver tout courant pour demander des secours, et qu'on se disposait à le suivre quand on

mais le frottement de la lave contre les berges et les obstacles de toute sorte qui se présentaient sur son chemin a pu produire un ralentissement considérable, aussi bien que ses rejets incessants d'une rive à l'autre.

Il me reste à parler de l'origine même de la catastrophe, et on trouvera peut-être que c'est par où j'aurais dû commencer. J'ai suivi, en quelque sorte, l'ordre des recherches.

Les premières explorations ont été consacrées à étudier le parcours de l'avalanche. Ce n'est que plus tard, le 19 juillet, que MM. Joseph Vallot et A. Delebecque, accompagnés de M. Étienne Ritter et des guides Gaspard Simon et Alphonse Payot (tourneur), de Chamonix, ont visité le glacier de Tête-Rousse d'où elle s'était détachée. Je me reporterai, pour cette partie de mon travail, au mémoire rédigé par MM. Vallot, Delebecque et Duparc, dont j'ai déjà donné des extraits.

On accède au glacier de Tête-Rousse en cinq heures de montée assez pénible, depuis le col de Voza qui s'ouvre, comme on sait, entre les vallées de Chamonix et de Bionnassay. Que ce glacier eût été le point de départ de l'avalanche, cela ne pouvait faire de doute pour personne. De plusieurs points de la vallée de l'Arve il était visible que la partie frontale du glacier avait été emportée; sur la paroi de glace mise à nu, on apercevait une grande cavité.

« Le petit glacier de Tête-Rousse, écrivent MM. J. Vallot et Delebecque, situé à l'altitude d'environ 3,200 mètres,

entendit le tumulte des eaux dans le ravin. Il convient de n'accueillir les rapports de ce genre qu'avec beaucoup de réserve. Je ferai observer pourtant que, si une embâcle s'est formée à proximité des Bains et a persisté quelque temps, le fait expliquerait pourquoi les hôtes de l'établissement n'ont entendu le bruit qu'au moment presque où l'avalanche était déjà sur eux.

près du point coté 3,139 de la carte de Mieulet, forme un plateau presque horizontal <sup>1</sup>.

« D'une forme à peu près quadrangulaire, il est borné à l'Est par la muraille escarpée de l'Aiguille du Goûter, et des trois autres côtés par des arêtes rocheuses. L'arête du Nord le sépare du glacier de la Grya ; celle du Sud du glacier de Bionnassay... Il a un écoulement, qui paraît être le principal, au Nord-Ouest, près du point 3,139, entre deux arêtes rocheuses convergentes, dont l'inclinaison est de 30° environ <sup>2</sup>. Ces deux arêtes, entre lesquelles se trouve un couloir neigeux, servent de contreforts au plateau du glacier.

« C'est au sommet de ce couloir que se trouvait la paroi de glace mentionnée plus haut. Presque verticale, elle mesurait, le 19 juillet 1892, 40 mètres de hauteur ; sa section était, à peu de chose près, une demi-circonférence de 100 mètres de diamètre. La cavité de forme lenticulaire, qui s'ouvrait dans cette paroi, avait 40 mètres de diamètre sur 20 mètres de hauteur.

« Cette paroi était manifestement une surface d'arrachement. L'inspection des lieux permit facilement de reconstituer le glacier, tel qu'il existait avant l'avalanche ; nous estimâmes à 90,000 mètres cubes au maximum la quantité de glace tombée. A la base du glacier se trouvait un seuil rocheux, — qui, comme nous le verrons plus loin, a joué un rôle important dans la catastrophe.

« A peu de distance de son ouverture, la cavité se ramifiait en deux couloirs dont l'un, celui de droite, était presque entièrement encombré de blocs de glace éboulés.

1. M. Forel estime que ce plateau n'a pas plus de 40 hectares de superficie.

2. « Contrairement aux indications de la carte, et par suite de la diminution des glaciers, ce glacier ne descend pas plus bas que le point 3,139. La pente raide de glace représentée sur la carte n'est plus qu'un couloir neigeux, et la surface blanche figurée au Sud de l'arête des Rognes est aujourd'hui un champ de neige. »

Glacier de Tête-Rousse, cavité inférieure, dessin de F. Schrader, d'après une photographie de M. Peloux.



Les parois de la caverne restées intactes étaient formées de glace transparente et admirablement polie; elles présentaient de vastes surfaces concaves analogues à celles des marmites de géants. Elles n'avaient aucune analogie avec celles des grottes de certains glaciers, de la grotte naturelle du glacier de l'Arolla par exemple. Dans ces dernières, les parois de la glace sont formées de petites surfaces concaves séparées par des arêtes; c'est l'effet de l'érosion atmosphérique. Dans la caverne de Tête-Rousse, au contraire, les parois rappelaient celles du lac de Merjelen ou des petits entonnoirs remplis d'eau qu'on rencontre sur le glacier de Gorner. C'était, à n'en pas douter, l'eau qui les avait polies; la caverne avait été remplie par un lac intraglaciaire. On voyait encore, le 17 août, un reste de ce lac; dans l'intérieur même de la caverne se trouvait, sous la glace éboulée, une nappe d'eau dont la profondeur était de 2 mètres à une distance de 2 mètres du bord.

« Le couloir resté libre aboutissait à une cavité cylindrique à ciel ouvert, à parois verticales, résultant de l'effondrement sur place d'une partie du glacier. Cette cavité, dont le fond était encombré de blocs de glace, avait 80 mètres de longueur, 40 mètres de largeur, 35 à 40 mètres de profondeur.

« Invisible de tous les points de la vallée, personne n'en avait soupçonné l'existence avant nous. Les parois présentaient deux apparences bien distinctes. Dans la partie supérieure, depuis la surface du glacier jusqu'à une profondeur variant de 5 à 10 mètres, elles laissaient voir, suivant une section parfaitement nette, des couches horizontales stratifiées, dont l'épaisseur atteignait parfois un mètre : c'étaient les couches successives de la neige tombée sur le glacier. Plus bas, elles étaient formées de couches plongeantes dont la direction est encore inexpliquée. Le lac intraglaciaire avait rempli la cavité supérieure presque jusqu'aux couches horizontales. Une grande voûte de

25 mètres de hauteur, au fond de laquelle coulait un ruisseau, s'ouvrait sur les parois de la cavité; ces parois, formées de glace transparente, comme la caverne d'entrée, prouvaient encore un contact prolongé avec l'eau. Peut-être cette voûte communiquait-elle avec d'autres creux; nous n'avons pu vérifier ce point, l'exploration complète de la cavité étant fort dangereuse.

« D'après les mesures prises, nous avons estimé à 100,000 mètres cubes environ la quantité totale d'eau contenue dans le glacier, soit 80,000 pour la cavité supérieure et 20,000 pour la cavité inférieure.

« Comment cette poche d'eau s'était-elle produite? Nous avons constaté plus haut l'existence d'un seuil rocheux au pied du glacier. Ce seuil, formé de schistes micacés plongeant sous le Mont-Blanc avec une inclinaison de 60°, était certainement un obstacle à l'écoulement des eaux; mais il ne pouvait les retenir que jusqu'à une hauteur égale à celle du rocher même. Si aucune autre cause n'avait provoqué l'accumulation de l'eau, celle-ci, après avoir atteint le niveau du seuil <sup>1</sup>, se serait infiltrée entre le glacier et le rocher; elle aurait formé quelques petits lacs dans la roche même, mais elle n'aurait pu s'élever, comme dans la cavité supérieure, jusqu'à une hauteur de 30 à 40 mètres au-dessus du seuil. Nous ne pouvons expliquer ce dernier phénomène que par la présence de crevasses de fond qui existent, comme l'on sait, dans les endroits où le lit du glacier est concave <sup>2</sup>. Telle était, évidemment, la forme

1. Les auteurs supposent un autre seuil en amont. En citant leur mémoire, je ne transcris que ce qui ne paraît pas contestable.

2. M. Peloux, qui a inspecté le glacier le 30 août, est d'avis que les cavités sont dues plutôt à d'anciens entonnoirs ou *moulins* qui se seraient « successivement agrandis et déformés en s'approchant de la moraine frontale, en même temps que leur axe, de vertical, devenait presque horizontal ». M. Bosviel, un de nos collègues, qui réside une partie de l'été au village de Saint-Gervais, et a, maintes fois, parcouru les montagnes environnantes, objecte à cette explication que le glacier de Tête-



Glacier de Tête-Rousse, cavité supérieure, dessin de F. Schrader, d'après une photographie de M. Peloux.



du lit du glacier de Tête-Rousse en avant du seuil. Nous avons pu, d'ailleurs, reconnaître l'une de ces crevasses dans la grande voûte qui débouche dans la cavité d'en haut. Dès lors, il est facile de comprendre que l'eau descendue des régions supérieures du glacier ait pu, grâce à sa pression, remonter dans ces crevasses et même, en vertu du principe des vases communicants, les remplir entièrement. Donc chacune des deux cavités ne doit être qu'une ou plusieurs crevasses de fond, agrandies par l'eau.

« Il n'est pas facile de savoir combien de temps l'eau a mis pour s'accumuler dans ces crevasses. Une obstruction temporaire des orifices d'écoulement s'est-elle produite, peut-être par suite d'une crue rapide du glacier? C'est possible. Toutes les personnes que nous avons interrogées sont unanimes à constater que, avant l'avalanche, l'écoulement du glacier était beaucoup plus faible qu'à présent; il était même intermittent. Des ouvriers travaillant à Bionnay ont affirmé qu'il avait cessé complètement cette année<sup>1</sup>. Le 17 août, après de très chaudes journées, le débit du glacier ne nous a pas paru dépasser 10 litres par seconde. On voit que, en supposant tout écoulement interrompu, il aurait fallu au moins trois à quatre mois pour accumuler 100,000 mètres cubes d'eau. Nous pensons même que le faible écoulement qui existait a facilité l'érosion de la glace par l'eau, car elle permettait à celle-ci de

Rousse a une superficie trop faible pour qu'il puisse s'y former des cours d'eau capables de creuser des moulins.

1. Je ne sais si, depuis Bionnay, on distingue bien nettement l'écoulement de Tête-Rousse. Mais il s'agit probablement des ouvriers employés à la construction du pont de la nouvelle route sur le torrent de Bionnassay, et l'explication de la remarque nous est fournie par M. Peloux : « On avait observé un changement de régime du torrent de Bionnassay, changement manifesté par une diminution de volume, une eau plus claire et charriant moins. Or, précisément, les eaux provenant du glacier de Tête-Rousse sont très chargées. » Au surplus, les ouvriers travaillant à la carrière d'ardoises du Prarion ont dit avoir remarqué que le ruisseau de Tête-Rousse avait cessé de couler.

se renouveler, en agrandissant peu à peu les crevasses. »

MM. Vallot et Delebecque ne se prononcent pas sur le point de savoir quelle circonstance a pu provoquer la rupture de la paroi frontale du glacier. La question n'a, sans doute, qu'une importance secondaire. Il est évident que cette paroi devait céder tôt ou tard à la pression des eaux emmagasinées, si celles-ci ne trouvaient aucune issue, et peut-être était-elle arrivée à la limite de sa force de résistance. L'hypothèse la plus probable, cependant, est que la rupture a été déterminée par l'effondrement du toit de la cavité supérieure. Elle expliquerait mieux pourquoi la portion antérieure du glacier a été projetée avec une violence telle qu'on n'a relevé les traces de l'avalanche qu'à une centaine de mètres en avant.

Telle a été la catastrophe de Saint-Gervais. Sans précédent dans la mémoire des hommes, ce n'est pas à dire qu'elle soit sans précédent dans l'histoire des Alpes. Qui sait si la ville de Dionysia, la ville romaine que la légende place dans la plaine de Passy, n'a pas réellement existé, et n'a pas disparu ensevelie par quelque cataclysme semblable? Les siècles ne comptent pas pour la nature comme pour nous, et, peut-être, n'avons-nous assisté qu'à un des modes qu'elle emploie d'ordinaire pour combler l'approfondissement des vallées.

Le glacier de Tête-Rousse était peu connu, bien que les ascensionnistes au Mont-Blanc par la voie dite de Saint-Gervais le rencontrent en chemin. Les Itinéraires n'en font pas mention, les meilleures cartes ne le nomment pas. Mais nos lecteurs se souviendront d'un passage de Saussure — qui n'était pas seulement un grand naturaliste — et qui parfois trouve des accents d'une noblesse et d'une émotion pénétrantes.

« La situation de notre cabane, écrit-il en racontant sa tentative d'ascension par l'Aiguille du Goûter, était la plus

heureuse qu'il fût possible de choisir dans un endroit aussi sauvage. Elle était appliquée à un rocher, à quinze ou vingt pas d'un petit glacier couvert de neige, dont il sortait une eau claire et fraîche qui servait à tous les besoins de la caravane. »

Et, plus loin :

« Je retournai sur le rocher lorsque la nuit fut entièrement close ; le ciel était alors parfaitement pur et sans nuages ; la vapeur ne se voyait plus que dans le fond des vallées ; les étoiles brillantes, mais dépouillées de toute espèce de scintillation, répandaient sur les sommités des montagnes une lueur extrêmement faible et pâle, mais qui suffisait pourtant à faire distinguer les masses et les distances. Le repos et le profond silence qui régnaient dans cette vaste étendue, agrandie encore par l'imagination, m'inspiraient une sorte de terreur ; il me semblait que j'avais survécu seul à l'univers, et que je voyais son cadavre étendu sous mes pieds. »

Le « petit glacier » est le glacier de Tête-Rousse ; le « ruisseau d'eau claire et fraîche », le torrent qui, démesurément grossi, a dévasté Saint-Gervais ; et je songeais à ce *cadavre de l'univers*, en voyant, le soir, à la clarté de la lune, cette plaine immense du Fayet dans sa blancheur sinistre, l'énorme coulée de boue recouvrant des hectares de culture qui, déjà, se desséchait, se fendillait comme une terre maudite, et sous laquelle tant de victimes, hommes, femmes, enfants, dormaient encore leur éternel sommeil.

CHARLES DURIER,

Vice-président du Club Alpin Français.

### III

## APERÇU

# DE LA FORME ET DU RELIEF DES PYRÉNÉES

(PAR MM. F. SCHRADER ET EMM. DE MARGERIE)

La contraction graduelle de la surface terrestre, en amenant l'enveloppe solide du globe à devenir trop large pour son contenu, plisse, déchire ou reploie des parties plus ou moins étendues de cette surface. Sur les parties ainsi dénivelées et qui font saillie en montagne, l'action combinée de l'atmosphère et de la pesanteur s'exerce incessamment, tendant à ramener les masses surélevées au niveau moyen du sphéroïde terrestre, d'où elles ont été écartées pour un temps. Si le géologue étudie l'action des forces dénivellantes, le géographe, de son côté, prenant la terre dans son état actuel, cherche à se rendre compte du conflit des forces opposées et de la forme plus ou moins passagère qu'elles ont donnée à la surface terrestre. Dans notre aperçu sur la structure géologique des Pyrénées, publié l'an dernier, nous nous sommes occupés des masses profondes qui constituent la chaîne, de l'ordre de leurs plis et de l'étendue de leurs affleurements. Il s'agit aujourd'hui de déterminer la quantité dont ces masses, érodées par l'atmosphère, dominant actuellement le niveau des mers, d'étudier la forme et l'altitude que leur ont données ou plutôt laissées

les forces perpétuellement à l'œuvre pour les détruire. Tel est le but de l'étude hypsométrique que nous allons tenter.

Sous leur forme originelle, les Pyrénées peuvent être représentées comme une bande formée de plusieurs étages de terrains stratifiés et superposés, dont l'ensemble aurait été plissé, racorni, par des pressions latérales ou par la contraction d'une base profonde, sur laquelle reposaient les couches supérieures. Ce plissement, complexe comme les forces qui le provoquaient, ne se produisait pas dans une seule direction, mais affectait les couches comprimées suivant divers sens, obéissant, soit dans sa longueur, soit dans sa largeur, aux forces qui sollicitaient la surface à se contracter. Il se produisait ainsi, à côté de flexions, de déchirures ou de rejets dans le sens vertical, d'autres flexions, d'autres rejets dans le sens horizontal, et la rectitude primitive de la chaîne, si rectitude il y a, ne peut être considérée que comme la moyenne des forces en action. Dans les plis en relief (anticlinaux) ou en creux (synclinaux), les couches déplacées prenaient des inclinaisons variables, des tensions variables, qui accentuaient les diversités de leurs forces primitives de résistance. En même temps que les parties centrales de la région montagneuse, plus fortement sollicitées que la périphérie par la rencontre des forces opposées, formaient des plolements plus aigus et plus élevés au-dessus du niveau moyen, les matières profondes remplissaient la partie inférieure de ces plis, formant ainsi comme un moule interne de vagues ondulées ou enchevêtrées, revêtu presque partout par les couches supérieures.

C'est sur cette masse surélevée et plus ou moins ondulée que les forces atmosphériques commencèrent à s'exercer dès qu'elle eut abandonné son niveau primitif. Les eaux tendaient naturellement à s'amasser dans le fond des plis synclinaux, descendant de part et d'autre des

crêtes anticlinales. Mais au cours de cette descente, l'eau rencontrait des couches d'inclinaison ou de cohésion différente, les unes plus faciles, les autres plus difficiles à désagréger ou à dissoudre ; les unes fendillées par leur distension à la partie extérieure des plis anticlinaux, les autres resserrées par leur reploiement à l'intérieur des cuvettes synclinales.

L'eau attaquait donc avec plus de succès, toutes choses égales d'ailleurs, les plis en relief, à surface distendue, que les plis en creux, à surface resserrée. De là, tendance à faire disparaître les couches supérieures au sommet des plis saillants, et à les respecter au fond des plis creux : dénudation des parties culminantes, égalisation de la masse primitive.

Cette dénudation s'opérait de façon différente, du reste, suivant qu'elle intéressait un pli isolé ou l'ensemble de plusieurs plis. On sait que le travail des eaux sur toute surface inclinée tend à égaliser cette surface, jusqu'à ce que chaque molécule liquide, obéissant à son poids, se meuve suivant la courbe que décrirait une chaîne suspendue librement du sommet à la base. Tant que cette courbe de stabilité n'est pas atteinte, l'eau attaque les parties qui s'opposent à sa descente. On sait d'ailleurs que cette courbe tend à se détruire elle-même aussitôt établie et qu'elle se rapproche incessamment de l'horizontale, dernier terme de son évolution. Il y a donc tendance, sur toute surface inclinée, à la formation d'une série de cours d'eau se dirigeant suivant la ligne de plus grande pente, du sommet à sa base, et coupant transversalement les obstacles qui se trouvent sur leur chemin. Ainsi se forment, dans une chaîne relativement simple comme les Pyrénées, les grandes vallées transversales qui descendent de part et d'autre vers les plaines opposées. Pour prendre naissance, ces vallées transversales utilisent toutes les dépressions, tous les points faibles, toutes les cavités qui leur permettent



d'obéir à la pente générale du sol; mais elles ne peuvent abaisser les seuils ou franchir les obstacles, sans qu'en même temps les dépressions qui s'ouvrent dans la longueur des plissements à droite et à gauche de leur lit s'élargissent et s'approfondissent. De la sorte, formées originellement de lacs ou de marécages superposés et réunis en chapelets par des cascades, elles creusent peu à peu les seuils, soit par l'érosion de la surface, soit par l'écroulement des masses profondes; et les lacs ou les marécages, abaissant graduellement leur niveau, se transforment en vallées longitudinales, disposées non plus perpendiculairement aux plissements principaux, mais dans la direction même de ces plissements.

Cette deuxième série de vallées obéit à des lois toutes différentes. Tandis que les premières donnaient leur étroit coup de scie à travers toutes les formations géologiques, celles-ci vont se modeler beaucoup plus exactement sur la disposition primitive et sur la nature du terrain. Primitivement et théoriquement, elles occuperont le fond des plis synclinaux, et seront séparées par les crêtes ou les bombements anticlinaux; du moins si la distribution des résistances s'y prête. Mais bientôt le travail de désagrégation des surfaces anticlinales se produira, et souvent le sommet de chaque pli ne tardera pas à s'abaisser sur une plus ou moins grande longueur. Dans ce travail d'érosion, les eaux descendant de la crête rencontreront fréquemment à flanc de coteau une couche plus résistante, le long de laquelle elles glisseront sans pouvoir descendre plus loin, ouvrant ainsi une nouvelle vallée sur le flanc de la pente primitive. Que l'érosion du pli anticlinal devienne assez profonde, il pourra arriver que l'ordre primitif soit finalement renversé, et qu'au bout d'un nombre suffisant de siècles la vallée longitudinale se trouve sur le pli anticlinal même, complètement évidé. Le plus fréquemment elle se sera élargie sur le flanc des pentes, et sera bordée d'un côté par le dos des

couches qu'elle aura dénudées, de l'autre par la tranche de celles qui lui auront résisté. Ainsi se sera produite une vallée monoclinale. Enfin, il adviendra aussi que le fond du pli synclinal ait continué à servir de lit naturel aux eaux courantes, et dans ce cas il pourra se faire qu'elles circulent au milieu d'une large vallée, hors de proportion avec la puissance de l'érosion atmosphérique.

Quoi qu'il en soit, ces vallées longitudinales, fréquemment alignées ou opposées bout à bout, communiqueront généralement entre elles par des cols largement échancrés, d'accord, pour ainsi dire, avec la montagne, et où l'effort des brouillards, de la gelée, du soleil, sera venu en aide à celui des eaux naissantes pour user les strates dans le sens de leur moindre résistance. Au sommet des coupures transversales, au contraire, on trouvera souvent comme passages de simples accidents orographiques, dépressions ou arrachements occasionnels, sans liaison d'ensemble avec l'architecture environnante. Enfin, quelle que soit l'importance primordiale des vallées longitudinales, leurs eaux finiront par se joindre à celles des vallées transversales, et c'est par l'alternance des unes et des autres que ruisseaux, torrents ou rivières finiront par atteindre la plaine. Sur leur route, ils auront transporté au pied des talus leurs cônes de déjection, remblayé les vallées ou remanié les dépôts anciens; arrivés dans la plaine, ils y déposeront leurs nappes d'alluvions, arrachées aux pentes supérieures des montagnes.

L'état sous lequel nous voyons une chaîne de montagnes n'est donc qu'une étape de sa destruction graduelle. Mais le terme de cette destruction est si immensément éloigné, comparé du moins à toutes les durées humaines, que nous pouvons considérer l'état actuel comme à peu près permanent, et l'étudier au point de vue des formes, sans craindre de le voir se modifier sensiblement pendant le court espace de durée dont nous avons conscience.

Avant d'étudier la masse et d'évaluer le relief des Pyrénées, il nous faut fixer les limites que nous attribuerons à la région pyrénéenne proprement dite. Vers l'Espagne, où ces limites étaient naguère indécises, elles se sont presque partout précisées à tel point, que nous n'y rencontrons presque plus aucune difficulté. En partant, à l'Ouest, du méridien de Tolosa, ligne du reste conventionnelle, nous les voyons longer le pied des Sierras, un peu au-dessus de la courbe de niveau de 500 mètres. Vers Barbastro et Monzon, elles coïncident à peu près avec cette même courbe, qu'elles suivent jusqu'aux sources du rio Llobregos, sur le plateau de Calaf, qui monte un instant à 700 mètres, puis elles redescendent le long du flanc méridional du Montserrat, par lequel elles vont rejoindre le chemin de fer entre Monistrol et Sabadell. De là, une ligne à peu près droite, allant rejoindre la Méditerranée à Mataró, limite assez exactement la masse des Pyrénées, du moins au point de vue qui nous occupe, celui du relief.

Vers la France, la délimitation est peut-être moins simple : on peut admettre qu'une ligne partant de Saint-Jean-de-Luz et se dirigeant vers Bagnères-de-Bigorre rencontrera à peu près partout le pied des montagnes en passant par Cambo, Saint-Palais, Oloron, Arudy et Lourdes. Mais au delà de Bagnères, cette ligne de démarcation ne coïncide plus avec des formes aussi nettes. Quelque étroit que soit le rapport des Pyrénées et du plateau de Lannemezan, on ne peut englober ce vaste étoilement dans la région pyrénéenne, que nous ferons dès lors commencer à la Neste et à la Garonne, de Labarthe à Saint-Martory et à Boussens. La région qui s'étend entre Boussens et Lavelanet est manifestement pyrénéenne, malgré sa faible altitude, dans toute l'étendue que limitent les villes de Sainte-Croix, du Mas-d'Azil et de Varilhes. Enfin, une ligne tracée de Lavelanet à Limoux, puis le long de l'Aude jusqu'à la Méditerranée, séparera assez nettement les Pyrénées

nées et les Corbières des plaines ou des montagnes qui leur demeurent étrangères. Enfin, vers la Méditerranée, il conviendra de détacher de la chaîne les plaines du Roussillon et de l'Ampurdan, qui constituent deux véritables golfes, comblés par les alluvions pyrénéennes.

Ainsi définies, les Pyrénées s'étendent sur un espace de 55,380 kilomètres carrés, dont moins d'un tiers déversent leurs eaux vers la France et plus des deux tiers vers l'Espagne<sup>1</sup>.

Si l'on veut bien remarquer que nous avons partagé l'épaisseur du relief pyrénéen, de 500 en 500 mètres, en couches d'égale puissance (dont l'inférieure seule a été divisée en deux tranches pour en faire discerner la disposition plus délicate), on sera tout d'abord frappé de la prédominance que présente la couche comprise entre 500 et 1,000 mètres.

A elle seule, elle occupe près de la moitié du versant méridional et environ un tiers du versant français. Ce trait paraît plus frappant encore si l'on observe qu'il fait partie de l'architecture primitive de la chaîne. En effet, la plus grande partie des montagnes espagnoles situées à ce niveau n'ont été que peu entamées, puisque leur surface est encore constituée par les terrains éocènes, les plus récents de la série des Pyrénées, tandis que les montagnes plus élevées, situées au milieu du bombement, ont été dénudées jusqu'à des couches plus anciennes. Sur le versant français, exposé à une atmosphère beaucoup plus humide, il en est autrement : le niveau de 500 à 1,000 mètres, beaucoup moins étendu et présentant des pentes beaucoup plus rapides, a été presque entièrement dépouillé des étages tertiaires qui le revêtaient primitivement. Toute cette partie du relief ancien a disparu des hauteurs pour venir s'étaler en longues nappes d'alluvions sur l'immense éventail de croupes et de vallées qui s'incline du pied des mon-

1. Les surfaces ont été mesurées au planimètre d'Amsler sur la carte jointe à cette étude.

tagnes vers la Garonne et vers l'Adour. C'est seulement vers l'Est, à l'approche de la Méditerranée, que les avant-monts des Petites-Pyrénées et des Corbières, moins profondément rongés par les eaux atmosphériques, ont conservé leur carapace de couches superficielles. Là, de même qu'en Espagne, les alluvions sont, comme il est aisé de le comprendre, moins largement étalées à la base de la chaîne, et c'est seulement tout auprès de la mer que les débris descendus des montagnes littorales ont comblé les deux anciens golfes qui forment aujourd'hui la plaine du Roussillon et celle de l'Ampurdan. L'examen de la couche de 500 à 1,000 mètres nous montre donc que le relief ancien des Pyrénées a déjà disparu à peu de chose près dans la moitié occidentale du versant français, tandis qu'il a persisté, en grande partie du moins, aux approches de la Méditerranée et sur le versant méridional.

Cette sorte de socle qui porte les Pyrénées proprement dites ne s'élève point partout de la plaine aux montagnes supérieures par une pente graduelle. Si, dans la partie française, où les érosions ont davantage oblitéré la forme première du relief, la pente a fini par devenir assez régulière entre la plaine et les sommets, les Petites-Pyrénées, plus à l'Est, se dressent déjà comme une série de remparts en avant de la région moyenne, et leurs chaînons ont parfois résisté au travail des eaux au point de se laisser traverser en souterrain, mais non point enlever dans toute leur épaisseur; la grotte du Mas-d'Azil suffirait pour en témoigner. Mais c'est en Espagne que se remarque le mieux la disposition de cette région moyenne en longues bandes synclinales, bordées extérieurement par de hautes rangées de sierras anticlinales où le rongement des couches supérieures, sans parvenir à rabaisser le relief jusqu'au niveau des grandes cuvettes voisines, a cependant mis à jour sur les sommets les couches plus anciennes, en les dépouillant de leur manteau tertiaire. Les Sierras de Santo Domingo,

de Puig Chilibro, de Guara, de la Carrodilla, du Montsech, élevées de plusieurs centaines, parfois d'un millier de mètres au-dessus du socle pyrénéen, s'élèvent entre lui et les plaines, dont elles le séparent sur presque toute sa longueur, lui conservant quelque chose de l'apparence d'un grand lac longitudinal dont les eaux auraient fui par une série de brèches, ouvertes dans la muraille extérieure. Plus loin vers le Sud-Est, au voisinage de la mer, la rangée formée par le Montserrat, les monts de San Llorens et le Montseny, enveloppe également une vaste région de plateaux : c'est celle du Llusanès, complètement inconnue il y a quelques années à peine, mais bien plus étendue que les précédentes. On le voit, là encore, sur le versant espagnol du moins, la texture primitive du plissement pyrénéen, si elle a été grandement modifiée, n'a point été effacée comme en France. Les montagnes, comme nous l'avons déjà dit plus d'une fois, y sont restées relativement jeunes et n'ont point complètement perdu leurs formes premières. Cette longue rangée de sierras, qui se dresse à 50 ou 60 kilomètres en avant des plus hautes Pyrénées, et qui souvent les cache aux plaines situées à leur pied, a conservé l'aspect de longs plis, parallèles à la direction des monts qu'ils précèdent. De ces plis, les plus avancés vers la plaine de l'Èbre, trop fortement pressés au pied par le rapprochement de la base des monts, se sont renversés en dehors, et le mouvement qui les a fait surgir apparaît encore dans le subit escarpement qui se prolonge au-dessus du pays plat.

Si l'on étudie maintenant la disposition horizontale de ces rangées successives par rapport à leur soubassement, on est frappé de les voir se disposer à l'extérieur de la chaîne sous la forme de festons successifs, engrenés en quelque sorte les uns dans les autres. Le premier en partant de l'Ouest est constitué par la longue rangée des Sierras de San Pedro, de Falangra, de Mal Paso, de Puig Chilibro, de Gabardialla et de Guara. A la rencontre de

cette dernière, qui dépasse légèrement 2,000 mètres, les crêtes s'infléchissent de l'Est-Sud-Est au Nord-Est, et vont, par la Sierra transversale de Used, rejoindre celles de Cabellos et de Cancias, fragments d'une rangée plus septentrionale. Celle-ci, qui vient de la Peña de Oroël (1,760 mètr.), s'interrompt un instant au Sud de Boltaña, à la rencontre du grand pli anticlinal de la Sierra de Balcez, redressé du Nord au Sud; mais, après quelque trouble, elle reprend sa direction première vers l'Est-Sud-Est par la Peña de San Martin, le Castillo de Lagüarres et le repli occidental du Montsech; après quoi elle se replie à son tour vers le Nord-Est et va rejoindre la longue Sierra de Cadi, prolongement méridional du Canigou. Enfin, du Montserrat au Montseny, la même disposition enveloppante se retrouve une troisième fois. En France, peut-être pourrait-on reconnaître quelques vestiges de la même forme primitive dans le pli anticlinal des Petites-Pyrénées, dont la moitié occidentale a disparu sous les alluvions, et dans celui qui, de Salies-de-Béarn à Bayonne, mais avec un relief presque effacé, décrit une courbe analogue autour du massif du pays Basque. En considérant cette frange de sierras qui enveloppe au Sud l'ensemble des Pyrénées, il est impossible de ne pas remarquer l'analogie (peut-être purement externe) qui semble les rapprocher des immenses franges d'archipels de l'Asie Orientale. Ce qui rend cette analogie plus frappante, c'est que les replis extérieurs du continent asiatique se recourbent également autour d'une série de larges masses avancées, à peine recouvertes d'une mince pellicule liquide, tandis que leurs pentes extérieures descendent profondément sur les plaines sous-marines du Grand-Océan. Les détroits ouverts entre leurs îles sont ici remplacés par des étranglements de vallées dont les noms sont étrangement caractéristiques : el Salto de Roldan, Graus, el Grado.

Presque entièrement séparées de cette multiple série

d'avant-monts, les Pyrénées proprement dites s'élèvent en un long empâtement de montagnes, du golfe de Biscaye au cap de Créus. Ici, dans la région médiane, la série tertiaire a presque absolument disparu et n'est plus représentée que par quelques îlots. Par un singulier contraste, l'un de ces îlots, celui du Mont-Perdu, constitue l'un des points culminants de la chaîne entière.

En partant de l'Océan, le premier groupe de montagnes, moins remarquable par son altitude que par son rôle géologique, est le massif étoilé du pays Basque. Les couches supérieures qui en revêtaient le centre, le Pic gneissique d'Ursouïa, ayant été complètement érodées par les pluies abondantes et l'humidité continuelle du golfe de Biscaye, la crête orographique a été rejetée vers le Sud. Il est même un point, près des sources de la Nive, où la ligne de plus grande hauteur, après avoir abandonné deux plis anticlinaux, a fini par coïncider avec un troisième plus méridional, celui qui s'étend à l'Est du col de Velate.

De la Montagne de Larrun jusque au Pic d'Orhy, au Pic d'Anie, et à la cime espagnole de Visaurrin, c'est du Nord-Ouest au Sud-Est que se succèdent les hauteurs culminantes.

Au Pic de Visaurrin, la ligne de séparation des eaux a déjà cessé de se confondre avec les crêtes culminantes. Celles-ci, jusqu'au deuxième tiers oriental de la chaîne, ne cesseront de chevaucher au Nord ou au Sud de la ligne séparative, et ne cadreront avec elle que sur quelques points de croisement. Ni la géologie, ni l'orographie ne se conformeront ici à cette loi de pure convention qui voulait trouver dans toute chaîne une orientation rectiligne, et subordonner tous les accidents réels à une conception artificielle. Rappelons ici ce que nous disions en commençant : la direction générale des Pyrénées n'est que la moyenne des forces complexes qui en ont disposé les éléments. Cette direction n'a point d'existence propre, et dépend exclusivement de facteurs qui lui sont extérieurs et étrangers.



Dès le Pic de Visaurrin, en effet, le relief se bifurque ou pour mieux dire se dédouble. Tandis qu'une rangée de monts calcaires, coupée par les vallées transversales de l'Aragon et du Gallego, forme vers l'Est les massifs de la Partacua et de Tendenera, une autre rangée plus élevée commence au Pic du Midi d'Ossau, se continue au Sud-Est par le Balaïtous (3,146 mètr.), les monts du Marcadau, le Vignemale (3,298 mètr.), et se croise avec la précédente dans le chaînon du Mont-Perdu (3,352 mètr.); puis, après avoir atteint son point culminant dans ce beau massif crétacé et nummulitique, elle continue, se dirigeant toujours droit au Sud-Est et s'éloignant désormais de la crête séparative. Elle forme la longue chaîne des Parets de Pinède, s'interrompt au confluent de la Cinca et de la Cinquetta, se redresse dans le puissant Cotiella (2,909 mètr.), flanqué de la Peña Montañera; puis, après l'Esera, dans la masse du Turbon (2,492 mètr.); après l'Isabena, dans la Sierra de Sis; après la Noguera Ribagorzana, dans celle de San Gervas (1,881 mètr.). Ici la direction s'infléchit au Nord-Est, parallèlement au reploiement du Montsech. C'est d'abord la Sierra de Boumort (2,074 mètr.), entre la Noguera Pallaresa et le Sègre, puis celle du Port del Compte (2,342 mètr.), où se raccorde le prolongement de la Sierra de Montsech.

Cette longue rangée oblique, longue de plus de 160 kilomètres en droite ligne, est caractérisée depuis le Mont-Perdu par la prédominance du terrain crétacé.

Bien différentes sont les rangées suivantes, également obliques à la direction de la chaîne et dirigées vers le Sud-Est, mais formées de chaînons granitiques ou de terrains primaires. La première au Nord du Mont-Perdu n'est que peu apparente au point de vue du relief, mais elle se dirige suivant le pli anticlinal qui, venu des monts de Cauterets, se prolongeant par Troumouse, Suelza, le massif des Posets (3,367 mètr.) et d'Éristé (3,056 mètr.), coupe obliquement la crête au Pic de la Munia. Bien plus

remarquable par son relief est la rangée suivante, presque exclusivement granitique. Celle-ci commence au Néouvielle, sur le versant Nord, et se dirige par l'Est-Sud-Est vers les montagnes d'Oo, où elle croise à son tour la crête de séparation des eaux. A partir de ce point, c'est sur le versant Sud qu'elle se développe ; comme les deux rangées précédentes, elle y atteint sa plus grande hauteur, en formant le massif des Monts-Maudits, le plus élevé de la chaîne (3,404 mètr.), puis ceux de Comolo-Forno (3,033 mètr.), de Comolos-Bienes (3,006 mètr.) et de los Encantados (2,982 mètr.). Sur toute cette longueur de 95 kilomètres, elle coïncide avec un même pli anticlinal. En s'affaissant au Sud-Est de la Sierra de los Encantados, elle semble se reposer à son tour vers le Nord-Est, et se diriger vers les montagnes de l'Andorre, où elle rencontrerait la double masse de Fontargente et du Pédrós au Nord, d'Ensagens et de Carlitte plus au Sud. Ainsi se retrouverait jusque dans l'épaisseur de la chaîne cette disposition festonnée ou onduleuse que nous avons déjà remarquée dans les Sierras.

Au Nord du puissant alignement que nous venons de suivre, une ou même deux autres rangées parallèles semblent se former au Nord et au Sud des cols d'Aspin et de Pierrefitte. Mais bientôt elles s'interrompent, comme arrêtées par les plis anticlinaux qui, près de Luchon et de Viella, s'orientent vers l'Est-Nord-Est, formant avec les précédents comme une sorte de réseau à larges mailles, que nous avons déjà signalé. C'est au massif de Piedrafitla, à l'Est du val d'Aran, que ce croisement semble avoir son centre orographique. De là divergent les eaux de la Garonne et de la Noguera Pallaresa ; c'est là, dans cette vallée française, demeurée politiquement espagnole, qu'on plaçait la séparation des deux chaînes atlantique et méditerranéenne, alors qu'on cherchait à faire cadrer, dans la description des Pyrénées, l'irrégularité visible avec la régularité théorique.

En réalité, l'un de nous l'a déjà dit ailleurs, il n'y a là rien qui diffère du reste de la chaîne. Les Pyrénées entières sont formées de rangées successives séparées par des intervalles longitudinaux fréquemment obliques. L'intervalle du val d'Aran est le plus remarquable du versant français, rien de plus.

A partir des montagnes d'Aran, de nouvelles rangées parallèles aux précédentes apparaissent dans le relief orographique. L'une, la plus élevée, commence au chaînon de Crabère pour aboutir au Pic de Carlitte. Une deuxième, commençant près de Saint-Girons, va rejoindre l'Ariège entre Foix et Tarascon et se prolonge, parallèlement au lit supérieur de ce torrent, jusqu'au Pic Madrès, par delà l'Aude supérieure. Une troisième, au Nord de Foix, forme le chaînon si remarquable des Petites-Pyrénées. Dans toute cette région, certaines rivières sont orientées plus régulièrement encore que les montagnes, bien que la nature géologique du sol ne concorde pas toujours avec la disposition du relief. La longue vallée longitudinale de l'Ariège, par exemple, ne semble pas jusqu'ici guidée par un accident géologique unique; c'est seulement dans sa partie inférieure qu'elle coïncide avec un grand pli synclinal qui correspond au large bassin de Tarascon. Peut-être des études ultérieures compléteront-elles nos informations sur ce point. En revanche, plus au Nord, les vallées rectilignes des Corbières s'accordent si étroitement avec la contexture des monts qui les enserrant, que leurs dépressions se succèdent et se correspondent en longues séries longitudinales, utilisées souvent en partie par un cours d'eau, en partie par un autre.

Enfin, par delà la profonde dépression de la Cerdagne, du col de la Perche, de la vallée de la Têt, s'élèvent les deux derniers massifs qui précèdent la Méditerranée : la Sierra de Cadi, prolongée par le puissant chaînon qui va du Puigmal au Canigou, et qui croise la ligne de faite

en sens inverse des rangées plus occidentales; le chaînon des Albères, dont la crête reployée épouse successivement les deux directions dominantes, Est-Nord-Est, puis Est-Sud-Est. C'est suivant cette dernière direction, la plus répandue dans l'ensemble de la chaîne, que le cap de Créus disparaît sous les eaux de la Méditerranée; mais à en juger par les courbes des hauts-fonds du golfe du Lion, c'est l'orientation du Nord-Est qui persisterait sous la mer et qui reparaitrait, d'après M. Marcel Bertrand, dans les monts de Provence, prolongement des Pyrénées.

On peut regretter, au premier abord, devant la complication apparente de ce relief, l'époque où une simple muraille montagneuse, ou bien une feuille de fougère, fournissaient pour la définition des Pyrénées des formules et des comparaisons commodes. Mais à la réflexion on se convaincra que la nouvelle architecture de la chaîne n'est pas plus compliquée que l'ancienne : un certain nombre de plis orientés à l'Est 30° Sud, puis reployés vers l'Est-Nord-Est; les extrémités de ces plis se rejoignant et les rattachant les uns aux autres, comme ceux d'une étoffe qu'une pression irrégulière aurait froissée dans deux sens; l'ensemble de ce froissement affectant, à travers ses ondulations, une orientation générale vers l'Est un peu inclinée au Sud : voilà l'aspect général du relief des Pyrénées, tel qu'il nous apparaît aujourd'hui dans son ensemble.

L'étude des parties saillantes d'une région montagneuse ne suffit point à en donner une idée complète. Il faut encore y joindre celle des parties déprimées, étudier les vallées après les sommets. Peut-être même est-ce dans la disposition des cours d'eau qu'on peut trouver les traces les plus nettes de l'architecture profonde des montagnes.

En effet, comme nous le rappelions plus haut, chaque molécule d'eau, sollicitée par la pesanteur, ne peut user le sol sur lequel elle s'écoule qu'en obéissant à des lois ma-

thématiques, en tenant compte, pour ainsi dire, de toutes les conditions de compacité, de dureté, d'inclinaison ou de redressement des couches avoisinantes. C'est pourquoi la définition précise d'une région montueuse n'est possible que quand ses reliefs et ses dépressions ont été déterminés et orientés avec assez d'exactitude pour permettre de discerner les rapports qui les unissent. Jusqu'à ce moment-là, tout est incohérent, comme les pièces d'un jeu de patience qui auraient été découpées par à peu près et qui refuseraient de se laisser joindre. Au contraire, dès que les rapports véritables sont établis, tout reçoit un caractère nouveau, les harmonies et les contrastes prennent leur importance réelle, les détails confirment ou éclairent l'ensemble. Voilà pourquoi la compréhension des Pyrénées n'a été possible qu'au fur et à mesure des progrès de l'étude géographique ou topographique de leurs montagnes et de leurs vallées, et pourquoi toutes les généralisations antérieures devaient être inévitablement fausses.

La première manifestation du ruissellement des eaux sur un bombement montagneux, c'est de rendre évidente une ligne de séparation, à partir de laquelle les eaux divergent. Cette ligne pourra fort bien n'être pas définitive ; des modifications ultérieures, le travail même de l'eau courante pourront la déplacer ou l'abolir. Elle pourra également ne pas cadrer avec tous les traits de l'édifice mal dégrossi au milieu duquel elle se tracera ; ne pas coïncider, par exemple, avec les parties culminantes ; parfois les contourner au pied, parfois même les détruire. La plupart des idées fausses qui ont si longtemps régné en orographie provenaient de cette vieille confusion entre la ligne de séparation des versants et la direction des éléments orographiques. Si même nous y réfléchissons plus profondément, nous reconnaitrons que cette confusion à son tour provenait de l'illusion qui représentait les montagnes comme un élancement, comme une expansion, un

jaillissement du sein de la terre, au lieu d'y voir le simple résultat d'un plissement par retrait. Le premier point à bien établir pour comprendre les rapports de l'orographie et de l'hydrographie, c'est, si l'on nous permet de nous citer nous-mêmes, de considérer la crête séparative comme « déterminée après coup, par le travail de l'atmosphère, dans l'enchevêtrement des blocs primitifs ».

Cette crête n'en a pas moins, au point de vue des climats et des relations humaines, une importance de premier ordre. Les vallées qui en descendent forment, pour les courants atmosphériques, comme autant de cheminées d'appel; ces cheminées remontent des plaines opposées vers la crête intermédiaire : c'est donc autour de la ligne de séparation des eaux que se trouvera le plus souvent la ligne de séparation des airs, des climats, des aires de végétation. Il en est du moins ainsi dans la plus grande partie des Pyrénées. C'est également par-dessus la crête séparative et en profitant de ses indentations, que les versants opposés peuvent communiquer entre eux. L'étude des cours d'eau d'une chaîne simple, comme les Pyrénées, se divise donc naturellement en deux parties, suivant que ces cours d'eau s'écoulent vers l'une ou l'autre des deux plaines opposées.

Vers la France, surtout dans la partie occidentale, peu de vallées longitudinales, dans la haute montagne du moins; tout au plus peut-on citer la Nive, la Nivelle, voisines de l'Océan, la courte combe des Eaux-Bonnes, la vallée d'Ossoue, qui descend du Vignemale vers Gavarnie. Quelques vallées plus développées se reploient vers l'Est-Nord-Est : celles de Barèges, de la Neste de Couplan. A part ces exceptions, toutes les vallées descendent transversalement, droit vers la plaine, et, d'une manière générale, l'élément longitudinal n'est plus représenté que par des vallons courts et à pentes rapides. Le reste a disparu.

En avançant vers l'Est, à mesure que l'abondance d'hu-

midité décroît, la direction longitudinale des vallées se montre plus fréquente, signe de moindre usure dans la masse montagneuse. La Garonne dans le val d'Aran, la Neste d'Oueil, l'Ariège surtout, s'alignent parallèlement aux éléments principaux de la chaîne.

Jusque-là, tous les cours d'eau français, arrivés à la plaine, deviennent tributaires de l'immense éventail qui se développe de la Nivelle à la Garonne, partagé par des cônes d'alluvions successifs en éventails secondaires. Plus à l'Est, les eaux se dirigent vers la Méditerranée, reployées en longues stries longitudinales au fond des gorges des Corbières. L'Aude, qui en réunit la plus grande partie, serpente elle-même à plusieurs reprises en longs détours avant de retrouver sa coupure transversale. Enfin la Tet et le Tech, nettement alignés sur la direction de la Sierra de Cadi et du Canigou, descendent vers l'Est-Nord-Est jusqu'à la mer, à travers les alluvions du Roussillon, qu'ils ont créées.

Vers le Sud, la disposition est bien différente. En quittant la crête, la plupart des cours d'eau descendent sur les premières pentes vives comme pour atteindre directement la plaine de l'Èbre; mais un grand nombre d'entre eux, sur une partie de leur cours au moins, aboutissent à quelque grand sillon longitudinal qu'ils ne quittent qu'après un long trajet, ou bien ondulent de pli en pli, d'arrêt en arrêt, sans avoir pu régulariser complètement leur descente; leur œuvre est moins avancée que celle des cours d'eau français. Souvent même, et dans des cas plus rares, la montagne a gardé sa forme primitive, et les vallées commandent au cours d'eau, au lieu d'avoir été modelées par lui. Dans la première catégorie on peut citer la longue vallée moyenne de l'Aragon, qui sans l'effort d'aucun cours d'eau actuel s'ouvre à son extrémité orientale vers le ruisseau de la Tulivana. L'Aragon, descendu transversalement de la haute crête, est saisi au passage par cette

longue suite de redressements formés par les grès et les poudingues de l'éocène supérieur, qu'il n'a pas pu parvenir à percer, et qui ne le rend à la pente générale qu'après plus de 60 kilomètres de cours vers l'Ouest. Le Gallego, un peu plus au Sud-Est, subit un arêt ou un rejet semblable, mais plus remarquable encore, puisqu'il forme avec son affluent le Guargua le fond d'un pli profond, borné au Sud par la masse des Sierras et modelé par le relief qui l'entoure. Le Rio Ara entre Fiscal et la Ainsa, le Cinca de Pinède, le Rio Cinquetta, coulent également sur de longs trajets au fond de plis longitudinaux, ou contre des suites de redressements, avant de reprendre leur cours normal vers le Sud. Le Rio Ordesa et le Rio Vellos, de leur côté, coïncident avec le sommet disparu d'un pli anticlinal. C'est un des rares exemples de vallées anticlinales dont l'existence doive ou puisse être expliquée autrement que par la faible résistance des couches qui en formaient le noyau.

Même ceux des grands cours d'eau espagnols qui ont réussi à percer la chaîne et les avant-monts d'outre en outre, comme l'Esera ou les Nogueras, coulent sur de longs intervalles au fond de gorges à peine ouvertes et presque impraticables, tandis que les larges vallons qui s'ouvrent à droite et à gauche offrent de vastes étalements de pentes douces et communiquent les uns avec les autres, par de larges cols bien évasés, sortes de chemins naturels ouverts entre les alignements parallèles à la crête. Tout le pays des avant-monts pyrénéens, entre la haute chaîne et les Sierras, est ainsi percé de belles trouées ouvertes du Nord-Ouest au Sud-Est, et qui parfois se suivent en ligne droite à travers plusieurs séries de chaînons et de vallées. Les torrents qui parcourent ces larges vallées sont presque sans eau durant l'été; seules, les rivières venues de la crête et alimentées par les neiges ont un cours abondant, même à travers la saison chaude.



Quant au Sègre supérieur, au haut de Llobregat, au Tet, au Fluvia, à la Muga, ils rappellent par leur direction et par l'allure générale de leur cours les affluents français de la Méditerranée; ici, les deux versants obéissent à la même influence, celle de la Mer intérieure.

Nous ne parlerons pas de l'aspect caractéristique des diverses parties des Pyrénées; ceux de nos lecteurs qui en seraient curieux trouveront assez de détails dans les nombreuses publications relatives aux Pyrénées, dans la collection de nos *Annuaire*s, et dans l'excellent Itinéraire de P. Joanne, revu par notre cher et regretté Lequeutre. Nous ne nous sommes proposé, dans ce travail, peut-être trop aride, que de fixer les traits principaux du relief des Pyrénées.

En terminant, nous voudrions essayer d'évaluer avec quelque précision la masse de la chaîne, en lui donnant pour limites les points indiqués au début de cette étude. Les contours des courbes de notre carte, suivis au planimètre, nous ont donné des résultats qui, pour la première fois, proviennent d'observations réelles. Nous les donnons ci-dessous.

Nous avons pris la précaution de réitérer chaque opération de mesurage, et nous avons adopté la moyenne des deux résultats, qui ne différaient du reste que d'une très faible quantité. Ils diffèrent beaucoup, en revanche, des chiffres admis jusqu'à présent, ainsi que nos collègues pourront s'en convaincre dès le premier coup d'œil. Nous rappellerons, par exemple, que la surface moyenne du gonflement montagneux, évaluée il y a quelques années encore à 35,000 kilomètres, serait, d'après nos mesures, de 55,380 kilomètres, près du double. Cette différence provient uniquement de l'ignorance où se trouvaient les géographes à l'égard du versant espagnol, auquel on n'attribuait pas la moitié de son importance et de son étendue réelles. Suivant la carte que nous présentons aujourd'hui à nos col-

lègues<sup>1</sup>, l'étendue relative des deux versants, abstraction faite des limites politiques, serait de 16,815 kil. carrés pour le versant Nord, et de 38,565 kil. carrés pour le versant Sud. On le voit, les Pyrénées espagnoles présentent une étendue deux fois et demie plus considérable que les Pyrénées françaises, à ne compter que la partie isthmique de la chaîne.

Quant à la masse que la protubérance pyrénéenne constitue au-dessus du niveau des mers, elle est également beaucoup plus considérable qu'on ne le pensait, bien que l'étendue de la région voisine de 1,000 mètres abaisse sensiblement l'altitude moyenne de la chaîne, qui ne serait plus que de 1,195 mètres.

Cette altitude moyenne, obtenue par la superposition des masses représentant les diverses couches d'égale épaisseur tracées sur notre carte, peut donner lieu à quelques remarques intéressantes. Tout d'abord, nous avons tenu compte de la diminution de la masse des étages hypsométriques occasionnée par leur rétrécissement dans les parties élevées. C'est ainsi que nous avons calculé le cube de chaque couche de 500 mètres en partant d'une moyenne entre la surface recouverte par sa base et celle occupée par son sommet. Nous avons même tenu compte, dans la mesure du possible, des formes du terrain qui constitue chaque couche ; par exemple, entre 500 et 1,000 mètres, les formes sont plus compactes, et les pyramides renflées, tandis qu'entre 2,500 et 3,000 mètres les formes sont plus amincies, et les pyramides évidées par l'érosion. Grâce à toutes ces précautions, nous pensons que le chiffre de 1,195 mètres peut être accepté comme altitude moyenne des Pyrénées. Élie de Beaumont indiquait celui de 1,500 mètres, admettant implicitement la conformité du versant espagnol avec le versant français. On voit combien son erreur était grave.

1. Le fond de cette carte, destiné à l'Itinéraire des Pyrénées de M. Paul Joanne, a été gracieusement mis par lui à la disposition du C. A. F.

Si nous cherchons maintenant à décomposer ce chiffre d'après les fractions de couches successives qui en forment le total, nous trouvons que la tranche horizontale des Pyrénées comprise entre la périphérie de la chaîne et la courbe de niveau de 1,000 mètres représente 825 mètres de hauteur verticale au-dessus de la mer. On le voit, c'est un peu plus des trois quarts de la masse totale, et ce chiffre confirme ce que nous avons dit de l'importance du socle situé aux environs de 1,000 mètres. De 1,000 à 1,500 mètres, nous ne trouvons plus que 205 mètres d'altitude moyenne; 90 mètres de 1,500 à 2,000; 50 mètres de 2,000 à 2,500; 20 mètres de 2,500 à 3,000; enfin 5 mètres à peu près de 3,000 à 3,404 mètres, hauteur culminante de la chaîne. On voit combien les cimes les plus élevées sont pour peu de chose dans le volume du massif montagneux qu'elles dominent de leurs crêtes neigeuses. Ajoutons enfin que, répandue sur l'ensemble de la France, cette masse d'environ 66,000 kilomètres cubes élèverait non point de 35 mètres, comme on le croyait il y a vingt ans à peine, mais bien de 102 mètres la surface du pays tout entier.

F. SCHRADER,

Membre de la Direction Centrale,  
président honoraire de la Section du Sud-Ouest.

EMM. DE MARGERIE,

Membre du Club Alpin Français  
(Section de Paris).



# MISCELLANÉES



# MISCELLANÉES

---

## LES POINTES DU BOUCHET

(MASSIF DE PÉCLET)

Le 27 juin 1892, à 1 heure de l'après-midi, je débarquais avec Maximin Gaspard à la gare de Saint-Michel-en-Maurienne, où nous attendait Théophile Cullet, de Moutiers. Mon premier objectif était la partie Sud-Ouest du massif de Péclet, jusqu'ici peu fréquentée par les touristes, et surtout une pointe 3,407 sur laquelle mes renseignements se bornaient à quelques mots de M. Pierre Puiseux, dans le récit de son ascension à la Pointe Rénod (*Annuaire* de 1884) <sup>1</sup> : « Elle cède le pas, dit-il, à plusieurs aiguilles anonymes, dont l'une, désignée par la cote 3,407 mètres, est bien digne, par son altitude et son aspect imposant, de l'attention des alpinistes. »

Tout en dinant, les guides font connaissance et commencent à se raconter mutuellement l'interminable série de leurs prouesses de chasse ; on discute aussi l'itinéraire à adopter, et j'apprends que Cullet, s'il connaît parfaitement le versant tarin de ce massif, n'est jamais passé sur celui de Maurienne : tous trois nous allons donc être en pays nouveau.

Il fait horriblement chaud dans la vallée et même jusqu'à Orelle, où le maire nous renseigne obligeamment sur les chalets de la petite vallée que nous devons remonter. A Fusine nous en atteignons le torrent, qui descend vers l'Arc par une série de jolies cascades. Voici Bonvillard, où nous complétons nos provisions ; les Aiguilles d'Arves se dressent superbes à

1. L'article de M. Puiseux est accompagné d'un dessin, exécuté d'après une photographie prise de la Pointe de Fréjus par M. H. Ferrand. La légende est à rectifier, comme nous le verrons, et la cote 3,407 doit être attribuée au sommet qui y est désigné comme le premier de la Pointe Rénod.

l'horizon, illuminées par le soleil à son déclin, et l'admiration se donne carrière maintenant que la température est devenue presque agréable. Vers le haut des terres cultivées, à un oratoire, nous prenons à gauche un chemin qui bientôt s'engage dans la forêt; à 7 heures et quart nous sommes au chalet du Pont-la-Balme, dont le propriétaire, Jean Simon, est monté s'installer le jour même; l'accueil est empressé, et ces braves montagnards n'ont pas l'air trop étonnés de voir des alpinistes, race qui cependant ne se montre guère par ici. Ils semblent même trouver assez naturel que l'on aille dans la montagne pour voir comment elle est faite, bien différents en cela de la patronne de Montolvet, au fond de la vallée de Belleville, chez laquelle nous étions tombés, Cullet et moi, l'an dernier : celle-là nous prit tout d'abord pour des *tsatsous* qui avaient caché leurs fusils, et lorsque Cullet lui eut longuement expliqué que je ne chassais ni chamois, ni marmottes, ni mines d'or ou de charbon, que je me promenais dans les glaciers pour le plaisir de m'y promener et que cela ne me rapportait rien, au contraire : « Oh ! il est bien bête ! » tel fut le cri de la bonne femme enfin convaincue, et c'était amusant de voir avec quel air de pitié elle considérait l'individu atteint d'une aussi étrange manie.

Des branches de sapin, de la paille et des couvertures nous font dans la grange un excellent lit de camp ; le temps continue à être magnifique, mais, quoique la nuit soit très claire, il ne fait pas froid dans notre gîte.

Le 28, à 3 heures et demie du matin nous sommes en route, après avoir dit adieu à nos hôtes, qui ont à peine consenti à accepter une rémunération suffisante. La vallée, que nous allons remonter jusqu'à son origine, présente, comme beaucoup d'autres dans cette partie de la Maurienne, une série de *plans* plus ou moins tourbeux séparés par des pentes raides. Le premier *plan* que nous rencontrons est dominé par un rocher couronné d'une chapelle; du second, Plan-Py, à 4 heures et demie, nous jouissons d'une curieuse vue à contre-jour sur les massifs du Thabor, de l'Oisans et des Aiguilles d'Arves, qui projettent leurs silhouettes sur un ciel éclairé par le soleil près de paraître ; le dernier enfin, Plan-Bouchet, contient deux groupes importants de chalets. Nous allons à celui d'amont, placé dans la fourche que forment les ruisseaux des glaciers du Bouchet et Rénod : plusieurs hommes sont en train d'y élever une nouvelle construction et, dans l'espoir qu'il y aurait parmi eux des chasseurs de chamois connaissant la montagne, mes guides vont leur demander des



renseignements sur la cime que nous visons. Comme j'arrive un peu après eux, un des ouvriers s'approche de moi et, l'air mystérieux mais sûr de son fait : « Vous cherchez des trésors ? Justement, il y en a ici ; vous n'avez qu'à chercher sous les pierres... là, voyez-vous ? » Et il me montre un point à peu de distance. Légèrement stupéfait de cette indication aussi spontanée que généreuse, je me contente de lui demander pourquoi, sachant si bien où est ce trésor, il ne l'a pas déterré lui-même, et vais rejoindre les guides, qui prennent la direction du glacier Rénod. On leur a dit que, il y a plusieurs années, des abbés avec des jeunes gens, accompagnés de chasseurs du pays, sont allés sur la cime en remontant d'abord ce glacier : il devient dès lors probable que l'ascension ne sera pas trop dure.

Un vallon avec quelques croupes gazonnées, mais surtout des éboulis et d'anciennes moraines, nous amène vers 7 heures et demie, après une halte pour un déjeuner qui, malgré le froid, se prolonge assez longtemps, au pied de la moraine récente. Elle est fort haute et, comme d'habitude, pénible à gravir. Mais par compensation une nappe de bonne neige recouvre la pente assez rapide du glacier Rénod : aussi peut-on s'élever en droite ligne vers la fine corniche qui en marque le sommet. En une demi-heure nous l'atteignons (9 h. 15 min.), et sommes alors sur le col de neige indiqué par la carte entre les contreforts de la Pointe Rénod et les rochers de notre cime, col sans nom, croyons-nous, et qu'il serait naturel d'appeler *col Rénod*. Au Nord, au pied d'une grande pente glacée, que son inclinaison doit rendre assez difficile à certains moments de l'année, s'étend un vaste bassin glaciaire, remarquablement plat, auquel, d'après Cullet, on donne le nom pittoresque de *glacier des Quatre-vingt-dix Faucheurs*. C'est la partie Sud du *glacier de Chavière* de la carte, mais elle a par rapport au glacier de Chavière proprement dit, dont le plateau la domine d'assez haut, une individualité suffisante pour justifier une dénomination spéciale.

Notre intention bien arrêtée est de gagner le col de Chavière, après avoir fait l'ascension de la pointe 3,407 ; pensant d'abord que le mieux pour cela sera de revenir sur notre col, nous y abandonnons une partie des bagages et aussi la corde, car les rochers ont l'air excellent. Depuis Saint-Michel en effet et jusqu'aux contreforts de Polset notre route se tient dans le terrain houiller, formé surtout de grès assez solides et très rugueux, sur lesquels les clous mordent admirablement et où les saillies surabondent.

Au bout d'un instant, cependant, la pente en se redressant nous fait réfléchir, et puis, ne sera-ce pas plus intéressant de passer cette pointe en col que d'avoir à retourner sur nos pas? Les guides reviennent donc au col Rénod et j'en profite pour faire un somme, harassé que je suis par le travail urgent qu'en guise d'entraînement j'ai dû finir à grand'peine pour me rendre libre de partir; il faut y ajouter la chaleur de la veille, qui a d'ailleurs paru aussi pénible à mes braves guides, lourdement chargés il est vrai. Les voici de retour et nous repartons, sans chercher notre route, car on peut passer à peu près partout dans ces rochers déchiquetés : cependant la fatigue me rend en ce moment si peu solide que, à une petite cheminée où il reste de la glace, Maximin me met à la corde. Encore quelques mètres, et à 11 h. 10 min. nous sommes sur la plus haute des *Pointes du Bouchet* (3,407 mèt.)<sup>1</sup>. Sa plate-forme est surmontée d'un cairn, haut d'au moins 2 mètres et que mes guides avaient aperçu depuis le bas du glacier; une boîte contient le procès-verbal de la première ascension<sup>2</sup>, faite le 22 juillet 1885 par MM. l'abbé H. Francoz, curé; Perret et Vignoud, professeurs à Saint-Jean-de-Maurienne; A. Venant, élève : c'est la caravane dont on nous avait parlé à Plan-Bouchet. Une seule ascension postérieure est indiquée par la mention laconique : « Un lieutenant », et une date que j'ai oublié de relever.

Nous nous octroyons à ce point culminant de notre course un repos prolongé. Le calme et la pureté de l'atmosphère permettent d'admirer et de photographier à l'aise le panorama, fort vaste puisque, sauf au Nord-Est, dans un rayon très étendu aucune cime ne nous dépasse. En partant du Nord, on remarque l'extrémité Sud-Ouest du massif du Mont-Blanc, les chaînes des environs de Moûtiers, la chaîne de Belledonne, les Grandes-Rousses, le massif du Pelvoux et surtout sa bordure Nord et Ouest qui, à mon avis, se présente aussi bien d'ici que du classique belvédère du Thabor. Maximin est tout heureux de voir ses montagnes former la plus belle partie du panorama, et, montrant triomphalement à Cullet la Meije, les Écrins :

1. Cette cime n'a jamais été dénommée, que je sache; le nom de *Pointes du Bouchet* serait en ce cas tout indiqué pour elle et l'aiguille 3,267.

2. Ou du moins de la première ascension de touristes; il est probable, d'ailleurs, qu'aucun chasseur de chamois ne s'était aventuré jusque-là auparavant, car cette région, au dire de Cullet, est très peu fréquentée par eux.

« Ah, ce sont d'autres pointes que par ici, fait-il, et ça ne se monte pas si facilement ! »

Plus rapprochés de nous, au Sud et à l'Est, sont le massif du Thabor, la chaîne frontière jusque vers l'Albaron, une grande partie de la Vanoise et, en avant, la Pointe de l'Échelle. Aux premiers plans, j'étudie avec intérêt l'orographie de notre massif : des glaciers qui s'étendent à nos pieds émergent une série de crêtes noirâtres, peu grandioses il faut l'avouer ; deux sommets presque jumeaux, ceux de la Pointe Rénod sans doute, s'élèvent en arrière du col Rénod ; vers l'Ouest en part une crête aiguë, qui ne s'abaisse qu'après avoir présenté plusieurs dentelures assez importantes. Le contrefort qui sépare les glaciers Rénod et du Bouchet dégénère bientôt en une large croupe, tandis que la crête entre ceux du Bouchet et de Chavière reste des plus étroites : brusquement abaissée au pied de notre cime, elle se relève un peu à l'aiguille 3,267, puis s'interrompt ; de l'autre côté de cette dépression, que nous appellerons *col du Bouchet*, la *Pointe de Thorens* (ou de *Torrent*, comme l'écrivait MM. Belleville et Reymond dans l'*Annuaire* de 1881) est le commencement d'une crête qui court jusqu'au Mont Brequin, en limitant au Sud la vallée de Belleville ; peu élevée au-dessus du glacier du Bouchet, elle devient plus importante à la Cime de Caron, dont la sombre muraille domine le fond du vallon septentrional du Bouchet.

Dans la direction Nord-Est, la vue est limitée par les hautes cimes de Polset et de Péclet. De l'Aiguille Occidentale de Polset, tronc de cône couronné de neige, part une ligne de contreforts, très incomplètement portée sur la carte et dont fait partie le rocher coté 3,217 mèt. ; elle sépare entièrement l'un de l'autre deux bassins glaciaires confondus par la carte sous le nom de glacier de Chavière ; l'oriental serait mieux dénommé *glacier de l'Aiguille de Polset*, à moins qu'il n'ait un nom local, ce qui est fort possible ; quant à l'occidental, dominé par l'Aiguille Occidentale de Polset, le col de Gébroulaz, les Aiguilles de Péclet et leur contrefort méridional, nous l'avons tout entier sous les yeux, et il ne nous semble pas que l'on puisse, avec MM. Belleville et Reymond, séparer cette vaste nappe du glacier de Chavière proprement dit, dont le plateau lui fait suite sans aucune discontinuité, pour y voir le haut du glacier de Thorens ; elle envoie seulement à celui-ci un émissaire qui commence par une cascade de séracs marquant, au pied Nord-Ouest de la pointe 3,256, le col de Thorens.

Notre description peut être suivie, soit sur la carte au 80,000<sup>e</sup>, soit sur la vue insérée dans l'*Annuaire* de 1884 (p. 19); mais pour celle-ci il est nécessaire de compléter et de rectifier en certains points la légende. Après examen avec M. H. Ferrand, et après avoir corroboré mes souvenirs par la comparaison de mes clichés et de ceux que M. Ferrand m'a obligeamment communiqués<sup>1</sup>, voici comment je crois que ceci peut être fait : D'abord, l'aiguille 3,566 de Péclet est à reporter plus à gauche; le grand col de glace sous le mot *Chavière* est le col de Thorens; le point marqué 3,407 est la pointe 3,256 de Thorens, avec le col du Bouchet à sa gauche; puis vient l'aiguille 3,267; l'aiguille 3,407 est désignée comme le premier sommet de la Pointe Rénod : celui-ci se projette à peu près sur l'aiguille et masque le col Rénod. Qu'on nous pardonne ces détails, et souhaitons que l'*Annuaire* contienne bientôt d'autres vues de cette intéressante partie du massif.

Il est midi 20 min. quand nous nous décidons à partir, tous encordés cette fois, pour commencer une partie probablement nouvelle de la course. La face Nord, que nous descendons, est couverte d'une neige molle et profonde, et je crains un instant qu'il n'y ait danger de faire partir une avalanche; bientôt Maximin, ennuyé de cette marche pénible, a recours à son moyen préféré, la glissade assise : il réussit, et nous voilà à l'étroite arête dont j'ai parlé. Nous la longeons tantôt sur la neige ou les pierrailles du versant du Bouchet, tantôt, passant par quelqu'une des brèches étroites qui entament ces assises de grès, sur les corniches de l'abrupt versant de Chavière. Ce trajet varié prend fin à midi 55 min. au pied de l'aiguille 3,267; après un léger repas, nous en gravissons successivement sans difficulté les deux sommets, détachant sur l'un d'eux de jolies plaques à cristaux de quartz; aucune trace d'ascension antérieure : la construction d'une petite pyramide s'impose. Une pente de débris amène sur le *col du Bouchet*, cette interruption de l'arête qui fait communiquer de plain-pied le plateau du glacier de Chavière avec le glacier du Bouchet; je fais quelques pas sur celui-ci et essaie de photographier nos deux pointes : la plus élevée a d'ici fort grand air avec la blanche draperie qui la revêt des pieds à la tête, mais la petite ne se détachera bien que dans un instant, quand nous serons sur le glacier de Chavière.

1. Savoir, celui d'après lequel a été dessinée la vue en question, et un autre pris des pentes Nord de l'Aiguille de Scolette.

Traversant à peu près horizontalement, dans la direction de l'Est, le plateau très uni de celui-ci, recouvert d'une neige excellente, nous arrivons à un replat de rocher sous le point 3,217<sup>1</sup>. Notre intention était de gagner ensuite la partie inférieure du glacier; mais les rochers qui nous en séparent ayant l'air difficiles, mes guides préférèrent prendre en travers sous le point 3,217 par des plaques de neige et des éboulis. Malheureusement cette route est coupée à l'Est par une grande paroi abrupte, tombant de l'arête du contrefort jusqu'aux pentes du vallon de Chavière. A cette vue, Cullet et moi voudrions descendre sur l'extrémité du glacier; Maximin déclare que cela nous obligerait à remonter beaucoup et que l'heure est trop avancée (3 h.) pour faire un tel détour : il cherche donc un passage et découvre une corniche, d'aspect peu engageant car elle est fort étroite et se réduit parfois à de rares saillies. Rien ne sert de protester contre le chemin de notre guide-chef, il faut bien le suivre; heureusement son flair de grimpeur ne l'a pas trompé : après une dizaine de mètres réellement délicats, la difficulté diminue, et en vingt-cinq minutes nous sommes hors de la muraille.

Il s'agit maintenant de traverser, en descendant d'environ 200 mètres, une pente que couronnent de beaux séracs aux tranches bleues, terminaison du glacier de l'Aiguille de Polset. Dans de tels endroits la rapidité est la meilleure mesure de prudence : aussi, après avoir coupé un couloir, à la première bande de neige nous partons en une glissade debout quelque peu vertigineuse; malgré l'essoufflement qui en résulte pour moi, il faut bien sans nous être arrêtés marcher encore jusqu'à un rocher, où nous sommes suffisamment abrités. Je profite du repos que nous y prenons pour examiner la nature du terrain; mon attention a été nécessairement si concentrée sur les difficultés de la route que je suis passé, sans m'en apercevoir, un peu avant la corniche probablement, du houiller sur le permien dont les schistes verdâtres forment toute la partie inférieure de notre muraille. Nous sommes donc sortis de la monotone zone carbonifère pour entrer, géologiquement parlant, dans le massif de la Vanoise, aux roches si

1. Toute cette partie de notre route est facile à suivre sur le dessin de l'*Annuaire* de 1884; elle est, au contraire, inexactement figurée par la carte : les rochers que nous avons traversés s'étendent au Sud-Est du point 3,217, là où la carte place à tort une jonction des deux parties de son glacier de Chavière.

variées : schistes verts, violets, lie-de-vin, poudingues rosés, quartzites et gypses blancs, cargneules roussâtres, calcaires gris ou bien zonés de blanc et de vert; massif éminemment tourmenté, dont M. Termier est récemment parvenu à débrouiller et à exposer la constitution, à la suite d'une campagne qui est un modèle d'exploration géologique dans les hautes régions.

La route que nous reprenons à travers les éboulis est maintenant moins menacée, sauf à la traversée des couloirs d'avalanches; elle aboutit à une dernière barre rocheuse très facile, mais plus encore d'aspect qu'en réalité, ce qui joue un mauvais tour à Cullet : malgré la charge volumineuse et incommode qu'il a sur le dos, il veut tenter un saut; elle le projette en avant et le fait dégringoler, et il reste pendu à bout de corde, « comme un poisson à une ligne », déclare Maximin. C'est par une pluie de quolibets que nous réconfortons le brave guide, qui bientôt d'ailleurs reprend pied et rit bien, lui aussi, de sa mésaventure : il est obligé d'avouer que si, jusque-là, il n'avait jamais vu la corde servir dans le rocher qu'aux touristes, elle lui a été cette fois utile à lui-même.

C'est d'ailleurs le dernier passage de la journée où pareille expérience pouvait se faire, car nous sommes à un plateau enneigé qui mène à la variante occidentale du col de Chavière. L'heure avancée déjà (4 h. 35 min.) et l'éloignement de Pralognan interdisent les longues haltes que l'on aurait envie de s'octroyer; la corde une fois repliée, Maximin et moi faisons encore une longue glissade, au bas de laquelle il lève un chamois : ce matin déjà, deux de ces gracieux animaux nous regardaient déjeuner au-dessus de Plan-Bouchet; je n'ai plus avec eux la malechance qui m'avait jusqu'ici poursuivi.

Vers 6 heures nous sortons des neiges et d'un pas rapide enfilons le chemin de la vallée du Doron. Elle est tout particulièrement belle à cette époque, avec sa verdure, ses rhododendrons en fleurs, et les grands ponts de neige qui par places couvrent encore le torrent : décidément c'est, autant qu'on le peut, au commencement de l'été qu'il faut aller admirer les vallées de la montagne.

A 7 heures voici la route, puis le torrent des Nants, puis le sentier dans les champs de Pralognan, et à 8 h. 25 min. nous entrons à l'hôtel Favre, où nous allons prolonger jusque dans la matinée du lendemain un repos bien gagné par cette longue marche.

Je voudrais, en terminant, dire quelques mots de mes

guides, mais mieux vaut m'arrêter : leur éloge, celui de Maximin surtout, a tant de fois été fait par des touristes plus autorisés, et en des termes plus heureux que je n'en pourrais trouver ! Je tiens à dire, cependant, que non seulement jamais, avant de marcher avec les Gaspard et en particulier avec Maximin, je n'avais eu autant de confiance en mes guides, mais encore que c'est à lui que je dois d'avoir vu diminuer ma défiance de moi-même, ce facteur important des insuccès en montagne.

*Index (sans haltes) :*

Saint-Michel — Bonvillard. . . . .	1 h. 55 min.
Bonvillard — Pont-la-Balme. . . . .	1 h. 5 min.
Pont-la-Balme — Plan-Py. . . . .	1 h. —
Plan-Py — Plan-Bouchet. . . . .	— 45 min.
Plan-Bouchet — Pied de la moraine du glacier Rénod. . . . .	— 50 min.
Pied de la moraine — Col Rénod. . . . .	1 h. 30 min.
Col Rénod — Pointe 3,407. . . . .	— 55 min.
Pointe 3,407 — Pointe 3,267. . . . .	1 h. 10 min.
Pointe 3,267 — Col du Bouchet. . . . .	— 10 min.
Col du Bouchet — Fin de la corniche. . . .	1 h. 7 min.
Sortie de la muraille — Variante du col de Chavière. . . . .	— 50 min.
Col de Chavière — Pralognan . . . . .	3 h. 10 min.

P. LORY,

Membre du Club Alpin Français  
(Section de l'Isère).

**AUTOUR DU VILLARD-DE-LANS**

*(Fragments du journal d'un touriste.)*

**LA GRANDE-MOUCHEROLLE OU GRAND-ARC (2,289 mètres).**

Depuis notre installation aux Balmettes (alt. 983 mèt.), près le Villard-de-Lans, du haut de sa cime lumineuse la Grande-Moucherolle semblait nous porter un défi. On ne peut guère l'aborder à coup sûr que dans la première quinzaine d'août, le mois de septembre est chanceux : car trop souvent dans l'arrière-saison elle se coiffe de son bonnet cotonneux, la bourrasque s'en mêle, la moindre brise dans le vallon de Corençon se traduit là-haut par un vent violent, ce qui rend l'ascension des plus hasardeuses.

Cependant mes trois enfants et un grand fou qui n'est autre que leur père, ne voulant plus différer la partie, s'aventurent le 28 août 1892, n'ayant pour tout guide qu'un aimable jeune homme du pays, M. Marius Achard, peu renseigné sur le vrai chemin de la Moucherolle, au demeurant plein d'ardeur, de prévenances et de bonne volonté. M. Achard n'étant monté qu'une fois à la Moucherolle, il y a bien six ans; et, son voyage s'étant effectué de nuit, comment saura-t-il nous conduire? Munis de cartes, d'une boussole et du *Guide Joanne*, nous ressemblions tout de même à une compagnie de borgnes guidés par un aveugle; aussi ce qui devait arriver arriva: nous nous égarâmes dès le début, c'était fatal; nous fîmes deux fois plus de chemin et courûmes de plus grands risques qu'il n'était inscrit au programme de cette rude et mémorable journée.

Chose surprenante! peu de touristes grimpent à la Moucherolle: de la ligne ferrée dite des Alpes, beaucoup admirent sur parole la fière montagne, ou, passant rapidement au Villard pour *faire* les Grands et les Petits-Goulets, la contemplent de loin avec respect sans pousser plus avant la connaissance.

Avant de nous mettre en route, faisons un peu de géologie, s'il vous plaît. Si vous jetez les yeux sur la carte géologique du Dauphiné par M. Charles Lory, vous verrez que la grande chaîne qui, de Saint-Nizier à la Moucherolle et de celle-ci au Grand-Veymont, sépare le bassin de Lans d'avec celui du Drac et de la Gresse, est réduite à une crête étroite de calcaire néocomien supérieur, en pente moyenne ou parfois raide à l'Ouest, fortement redressée vers l'Est, où elle présente un magnifique escarpement: c'est la grande formation des calcaires à caprotines, qui acquiert toute sa puissance à la Moucherolle. La nudité du sol, les crevasses multipliées et béantes, sont frappantes surtout dans les crêtes néocomiennes qui s'élèvent au-dessus de la région forestière. Du Villard-de-Lans aux Bouchards et à Corençon, c'est le terrain de la craie; de là à la Moucherolle on rencontre l'étage néocomien supérieur (calcaires à caprotines et marnes à orbitolines); plus à gauche, au vallon supérieur de la Fauge, se trouve le gault; au Sud-Est et en bas de la Moucherolle, Château-Bernard dans la vallée de la Gresse appartient à l'étage néocomien inférieur.

Tous nos préparatifs terminés dès la veille, nous ne demandions qu'à exercer nos jambes et à dévorer l'espace. Ce qui constitue, comme on sait, le parfait touriste, ce n'est pas tant l'ardeur et la solidité des jambes que l'accoutrement complet: sacs et



musettes, sacoches, jumelles, gourdes, plaid alpin, bâtons ferrés et alpenstocks, rien ne nous manque ; des Tartarins en raccourci ! Au départ, nous ne pouvons, comme les augures antiques, nous regarder sans rire.

Nous voilà donc à 5 heures sur la route de Corençon, qui va toujours montant jusqu'à 1,102 mètr. ; mais, après la scierie de Font de la Mai, on tourne à gauche vers les Guillels, et presque aussitôt on gravit en face un chemin rocailleux qui passe aux Bouchards ; un sentier dirigé au Sud-Est conduit à un vallon boisé que nous suivons quelque temps ; c'est le véritable chemin ; mais comme il redescend, notre guide, craignant de se tromper, nous fait rétrograder ; incertain désormais de sa route, il se dirige à gauche et nous fait, deux heures durant, gravir des pentes de roches fendillées, sans nul sentier tracé ; nous nous élevons ainsi péniblement à 1,272 mètr. d'altitude, puis à 1,663 mètr., jusqu'à un affreux clapier en forme de couloir, où près d'une petite source nous prenons, vers 9 heures, une légère réfection. Nous suivons au milieu des rochers la sente des troupeaux ; ayant dépassé la limite des forêts, au lieu de poursuivre droit au Sud, notre mauvaise étoile nous fait grimper encore au Sud-Est vers de grandes roches (2,000 mètr.), où deux bergers gardent un grand troupeau de moutons.

Vers 10 heures et demie nous atteignons le sommet de ce chaumon formant contrefort dirigé Nord-Sud, d'où l'on commence à jouir d'une belle vue sur les Alpes Dauphinoises ; plus près on toucherait presque le Rocher du Gerbier (2,107 mètr.), sorte d'arête tranchante d'un difficile accès ; à nos pieds, au fond du vallon très rocailleux et désolé du Clot-Apre, deux petites cabanes en ce moment inhabitées. Après avoir un moment examiné le site sauvage et échangé nos impressions, reconnaissant que par suite de notre marche oblique à gauche nous avons fait fausse route, nous suivons le conseil des bergers : il consiste à aborder la Moucherolle par l'arête Nord-Est qui s'élève à droite du Rocher des Deux-Sœurs. Nos deux jeunes pâtres, non sans quelque malice, nous assurent que de ce côté l'ascension est très praticable, ce qui achève de nous décider.

La distance paraît assez courte ; nous mettons néanmoins près de deux heures à la franchir, montant et descendant avec mille précautions sur des roches pointues, glissantes et sans aucune trace de sentier ; malgré la monotonie de cet exercice gymnastique, et les brûlants rayons du soleil, comme nous

apercevons le but qui se rapproche, notre courage renait et nul ne se plaint de la fatigue.

A midi et demie, parvenus au haut d'une prairie herbue, à 2,140 mètr., devant une sorte de fenêtre largement ouverte au midi sur la gracieuse vallée de la Gresse, nous prenons place pour le déjeuner; mais à cette hauteur on ne trouve pas une goutte d'eau. Ma fille redescend à cent mètres plus bas chercher au fond d'un minuscule glacier un morceau de glace détaché à coups d'alpenstock : palliatif bien insuffisant pour étancher notre ardente soif; aussi en sommes-nous réduits au vin pour unique boisson.

Nous avons déjeuné presque au pied de l'escarpement, espèce de cheminée fort raide, d'un aspect assez rébarbatif, lorsque, vers les 2 heures, tandis que le gros de la caravane se montre hésitant, sans crier gare, mon fils Jules, honteux de reculer, se met à gravir la pente en vrai chamois, aussitôt suivi d'Achard, puis de Louis et de nous tous. Malgré nous, en vrais moutons de Panurge, nous suivons notre chef de file, nous accrochant aux herbes et aux roches qui offrent une solidité incontestable; comme des grimpeurs à l'échelle, à la file indienne, suspendus entre deux précipices de douze à quinze cents mètres, sur une arête qui va en s'amincissant, nous grimpons selon une direction un peu oblique, afin d'éviter la chute possible des pierres détachées. Sur cette voie aérienne la plupart des roches que nous étreignons de nos mains et de nos pieds ont été frappées de la foudre. Ce qui ajoute à la difficulté de l'ascension, c'est le bagage encombrant qu'il a bien fallu emporter avec nous. Par crainte du vertige on n'ose jeter un regard à gauche ni à droite. C'est dans ces passages critiques que le cœur bat plus fort, que, rassemblant ses forces, on doit tendre les muscles et les nerfs afin d'être à la hauteur des circonstances. Que faire d'ailleurs? la descente est devenue aussi périlleuse que la montée. En essayant de redescendre dans le vide, nous risquons de rouler comme de vulgaires ballots jusqu'au fin fond de la verte prairie, à deux cents mètres plus bas... Je surprends des larmes dans les yeux de Louise, je la fais monter devant moi pour la soutenir au besoin. Nous entendons là-haut nos trois compagnons encourager nos efforts; nous faisons tous sur une mince corniche une courte halte pour respirer et mesurer l'espace parcouru, sans pouvoir deviner les surprises que nous réserve peut-être la cime encore invisible. C'est le moment, non pas d'exhaler des regrets ou des récriminations, mais

d'agir; la position actuelle n'ayant d'ailleurs aucun charme, il convient d'en sortir au plus tôt.

On reprend la grimpe en silence : mon fils Jules, qui forme l'avant-garde, a bien vite fait de dépasser, en rampant à quatre pattes, le passage le plus dangereux, une sorte d'arête longue de deux ou trois mètres presque à pic au-dessus de deux abîmes; et déjà planté entre la croix et le petit drapeau tricolore, il nous invite à le suivre.

Où l'enfant a passé, passera bien le père.

Les yeux prudemment fixés sur l'étroit sentier, non sans trembler quelque peu, nous l'avons bientôt rejoint. Parvenus tous enfin jusqu'à la cime arrondie, large de trois mètres à peine, mais bien plus resserrée aux deux extrémités, nous nous laissons machinalement tomber sur le maigre gazon, les genoux tremblants, les faces pâles, le cœur palpitant d'émotion, heureux de nous retrouver là sans accident et n'ayant eu, après tant de traverses, « que la peur pour tout mal ». La hardiesse obstinée de Jules et le courage communicatif de M. Achard ont forcé le reste de la troupe à atteindre le but désiré. Personne heureusement n'a éprouvé de vertige. Bravo! *Audaces fortuna juvat*. Quelques gorgées de thé, de rhum, d'eau de mélisse nous ont bientôt fait reprendre l'usage de nos esprits, non sans une vague appréhension des difficultés possibles de la descente au Sud-Est; toutefois M. Achard, qui avait fait auparavant l'ascension par le côté droit, s'efforce de nous rassurer.

Nous sommes favorisés par un temps splendide; à peine une faible brise vient par moments rafraîchir la cime étroite et dénudée où reposent nos lamentables personnes. Il est 2 heures et demie : or, si nous avions pris pour guide l'intrépide abbé Cuzin, curé de Corençon, nous aurions pu sans peine atteindre le but trois ou quatre heures plus tôt.

De ce sommet de la Grande-Moucherolle ou Grand-Arc (2,289 mètr.), nous pouvons alors nous livrer à la contemplation d'un des panoramas les plus étendus des Alpes Dauphinoises : c'est une vue inoubliable sur le Mont-Blanc et une foule de pics, de crêtes, de glaciers; une interminable ligne de hauteurs où le bleu d'azur et le blanc immaculé confondent leurs tons dans une délicieuse harmonie. Il nous semble pouvoir toucher de la main le massif imposant du Pelvoux; nous nous plaisons à reconnaître les divers sommets, cols et plateaux, dont quelques-uns jadis foulés par nous. En présence de ce sublime spectacle,

nous en sommes venus à ne point regretter d'avoir persévéré dans notre projet; nous nous jurons *in petto*, en cas de récidive, de ne plus recommencer la téméraire ascension par le flanc Nord-Est; nous comprenons le conseil très sensé de M. l'abbé Ravaud, le savant curé-doyen du Villard-de-Lans : « A ceux qui voudraient visiter le flanc Nord-Est de la Moucherolle, je dirai qu'ils y trouveraient peu de profit et de sérieux dangers. En effet, on est obligé, pour descendre du sommet de la Moucherolle sur le flanc dont je parle, de franchir la crête de la montagne à un endroit si étroit que vous êtes comme suspendu entre deux profonds abîmes, et qu'un faux pas suffirait pour vous y précipiter. Je n'ai fait qu'une fois ce court trajet, mais je ne le conseillerai jamais à personne. » Ayant déniché parmi les pierres du cairn une boîte en fer-blanc, nous inscrivons, sur le carnet enfermé *ad hoc*, nos noms, qualités et demeures avec la date de notre visite, et replaçons soigneusement ladite boîte à l'abri des intempéries.

Nous ne pouvons cependant nous éterniser sur la cime conquise et y passer la nuit, comme ce groupe de quatre chèvres égarées qui se sont réfugiées à vingt mètres plus loin sur le sommet inférieur, à l'autre bout de l'étroite plate-forme. Vers 3 heures, M. Achard, nous précédant, nous amène au bord d'un précipice : c'est par ce chemin invraisemblable qu'il faudra opérer notre retraite; nous le suivons sans aucune presse et avec une confiance limitée. Nous descendons à pas prudents, en observant les lois de l'équilibre. L'unique et sérieuse difficulté consiste à se couler à plat ventre sous un rocher formant arcade, à droite duquel s'ouvre le précipice, et qui semble à première vue obstruer entièrement le sentier. Le mauvais pas franchi, voici encore un sentier fort raide; les rochers s'enfuient sous nos pieds; du moins tout danger immédiat a disparu : nous en avons vu bien d'autres! Après mainte glissade sur les cailloux roulants, nous parvenons à l'origine du col de la Moucherolle, qui relie la Grande à la Petite-Moucherolle, col d'ailleurs infranchissable à cause des rochers à pic qui dominent au levant la vallée de la Gresse.

Il ne s'agit plus que de descendre à l'Ouest par un long sentier très pierreux à peine visible, en se tenant toujours à droite au pied même de l'escarpement et laissant à gauche un immense vallon d'éboulis : telle est la route suivie de temps immémorial par les touristes, botanistes, etc.

Après une heure consacrée à ce fatigant exercice, au seul

détriment de nos chaussures, nous contournons à droite la base de la montagne; et vers 4 heures un quart, nous voilà assis à l'ombre d'une immense roche, en face de la fontaine de l'Oule (1,747 mè.), où nous nous restaurons joyeusement en achevant les débris de notre déjeuner.

La roche en forme de tour gigantesque inclinée qui nous abrite fut, il y a plus de quarante ans, le théâtre d'un accident que l'on se raconte dans le pays. Un notaire de Grenoble, M. Bressant, ayant voulu avec quelques amis gravir la montagne par le côté Nord, marchait en tête précédé de son chien, quand celui-ci fit rouler une pierre qui vint frapper au front le malheureux touriste; ses compagnons, accourant, le relevèrent inanimé: depuis lors ce dangereux chemin porte le nom de *passage Bressant*; une plaque de marbre noir a été encastrée au pied de la sinistre roche, consacrant le souvenir de l'accident. Ce récit jette comme un voile de deuil sur notre champêtre repas.

Les sacs sont bouclés; nous disons adieu à deux paysans de Château-Bernard, qui ont eu la curiosité de grimper après nous à la Moucherolle par le chemin classique, mais qui, sans guide aucun, viennent de descendre par la face Nord assez glissante; des pâtres nous fournissent des indications sur la position du vrai couloir qu'il nous eût fallu suivre le matin; nous passons devant un « habert », puis nous rencontrons un abîme aux bords embarrassés d'arbustes et de lianes, sorte de barrière formant un garde-fou pour les troupeaux: le regard, en y plongeant, découvre une épaisse couche de neige perpétuelle. Vers 5 heures et demie nous traversons une espèce de désert crevassé, et alors commence une longue descente à travers la forêt par une nuit des plus noires. Cette fois du moins nous ne perdons point la piste: l'erreur de la matinée ne se renouvelera pas.

Nous nous dirigeons vers le Nord, puis vers l'Est, et de nouveau vers le Nord. La forêt dépassée (1,279 mè.), nous retrouvons un chemin montant et pierreux qui mène aux Bouchards. Encore une dernière montée suivie d'une descente; nous franchissons un ruisseau et parvenons, vers 8 heures et demie, sur le chemin de Corençon. Harassés comme nous l'étions, ce n'était pas une fatigue médiocre que de franchir les trois kilomètres qui nous séparaient encore des Balmettes. La plupart d'entre nous tiraient la jambe, et nous commençons à trouver que nos sacs étaient bien lourds. Un dernier effort nous conduit

enfin à la villa, où nous étions attendus avec impatience, et à 9 heures nous voilà tous attablés devant un potage fumant et des plus réconfortants.

#### LE GROS-MARTEL (1,558 mètr.)

Parti seul des Balmettes le 11 septembre, après le déjeuner, je passe, à 1 h. 43 min., sous le Villard, et j'entre aussitôt dans la jolie vallée de la Bourne, ombragée de bois de sapins dont la plupart plongent leurs racines aux bords mêmes du torrent. A 2 h. 20 min., je traverse le hameau des Jarrands, où ne manquent point les cafés (Magnat, Pailler, aux Touristes). A partir du pont, on pourrait, pour abrégér l'ascension, tourner à gauche et, au-dessus de la ferme de la Martinière, grimper par un grand lacet et des pentes fort raides, jusqu'au sommet. L'itinéraire qui consiste à remonter le vallon de Méaudre ou du Grand-Ruisseau est plus long, mais offre plus de charme et plus d'aliments à la curiosité du promeneur.

Me dirigeant du Sud au Nord, sous un soleil ardent et par un léger vent du Nord-Est, je m'engage dans le vallon de plus en plus resserré qui monte vers Méaudre; dans ces gorges solitaires le vent redouble de violence, contrariant ma marche et modérant mon allure. La route dans ses nombreux coudes ne cesse d'accompagner le murmurantruisseau de Méaudre, qui, à cause de ses multiples contours, mériterait mieux de s'appeler le Méandre. La vallée ne tarde pas à s'ouvrir toute large, et l'horizon est moins borné; sur les deux rives du paisible et charmant ruisseau, quoique à des distances respectueuses, s'élèvent une vingtaine d'habitations rustiques couvertes de toits de chaume aux plans très inclinés afin de laisser glisser la neige durant les longs et durs hivers : ce sont les hameaux de la Ville et du Coin, d'où l'on peut gagner aisément la Côte, sur la route du Villard-de-Lans, en passant au Sud-Est par le col de la Croix de Chabeau; voici Audenard et Moret, les Girauds (947 mètr.), la Verne, et, après deux heures de marche depuis le Villard, j'atteins à 4 heures Méaudre (1,010 hab.), assis sur un coteau, au delà d'un monticule surmonté d'une croix.

La petite vallée de Méaudre et d'Autrans s'étend du Sud au Nord entre les Rochers de Gonson et la longue colline boisée qui des Geymonds va se développant jusqu'au-dessus des célèbres gorges d'Engins. Le clocher de Méaudre, en forme d'éteignoir effilé, semble calqué sur ses voisins de Lans, de Coren-

çon et du Villard. Ce ne sont pas non plus les cafés qui manquent ici, et l'on a l'embarras du choix entre les cafés David, Reymond, National, du Progrès, Rochas, Blanc Désiré, etc., tous établis à l'entour d'une large place mal ombragée.

En compagnie de deux enfants qui me serviront de guides, me voilà reparti, à 4 heures et demie, de Méaudre, passant par les Mateaux, le Furon, où s'exploite une carrière de larges pierres de grès jurassique aussi dur que le granit: certains de ces blocs, amenés sur les bords du chemin à l'aide de rouleaux, ne mesurent pas moins de cinq à six mètres de long sur deux de largeur.

Nous remontons la *balme* du Nord-Est au Sud-Ouest par un sentier très pierreux longeant le conduit souterrain qui, de la fontaine des Olivets, sortant de la base du Sommet de Roche-Chalve, amène les eaux à Méaudre; mes deux petits guides connaissent bien le bassin de la source, et m'en montrent la direction. Après avoir grimpé plus d'une heure, arrivé à une pauvre cabane située dans le fond d'un petit vallon où trois sentiers bifurquent, je congédie mes guides, non sans les avoir convenablement récompensés. Me dirigeant ensuite seul à travers les bois sombres et silencieux de sapins, où parfois l'on rencontre, dit-on, des ours, je monte encore au Sud, puis au Sud-Est, par un chemin bien reconnaissable; j'arrive ainsi au petit lac ou *gour* Martel, sorte de mare d'eau sombre et crouissante; je gravis enfin à gauche le sommet boisé du Gros-Martel (1,558 mèt.), qui domine au Sud la fontaine du Brochet. De là, le promeneur jouit d'un spectacle bien inattendu, qui lui fait oublier les fatigues de l'ascension: un chasseur de Méaudre, M. Second, qui m'avait indiqué ce point de vue, ne m'avait point leurré de vaines promesses.

Certes le touriste peut admirer la vue que l'on a sur le Mont-Blanc, du sommet du Grand-Som, ou de la Dent de Crolles, de la Grande-Moucherolle, de la Croix de Belledonne, du Moucherotte, de Meylan même: ne l'aperçoit-on pas des environs de Dijon? On ne se douterait pas qu'on pût si bien contempler le géant des Alpes de la modeste cime du Gros-Martel, l'une des montagnes boisées et peu explorées qui se dressent pardessus les gorges de la Bourne. Non seulement on découvre de ce point, par un temps propice, plus de la moitié du Mont-Blanc, mais rangées, par ordre, la plupart des cimes des Alpes de la Maurienne, toute la chaîne de Belledonne, une partie des Grandes-Rousses et du massif du Pelvoux, avec leurs étince-

lants glaciers, les plus lointaines cimes nageant dans l'azur, et au premier plan, plus distincte, avec ses crêtes dentelées, ses à-pics, ses pâturages, presque toute la chaîne de Lans, qui nous dérobe Grenoble et le Graisivaudan, depuis le Moucherotte, le Pic Saint-Michel à côté du col de l'Arc, le Roc Cornuflon avec le Col-Vert, jusqu'aux Deux-Sœurs, à la Grande et la Petite-Moucherolle; cette dernière chaîne presque tangible et faisant contraste avec les premières plus confuses, plus vaporeuses, plus grandioses.

Qu'il me soit permis ici de reproduire la réflexion très judicieuse de M. Charles Bioche (*Annuaire* de 1891) : « On parle quelquefois de la monotonie de pareils panoramas ; je les retrouve toujours avec plaisir ; et d'ailleurs, si souvent qu'on puisse en jouir, ce n'est pas encore assez pour que pareil spectacle soit banal. »

On n'a pas à regretter cette ascension, qui peut facilement du Villard se faire dans une après-midi. Mais le temps presse, le soleil se montre sur son déclin, et il ne serait pas prudent de descendre à la nuit noire, sans guide, par des sentiers inconnus.

Je prends donc la direction du Sud-Est, en suivant d'abord une voie bien frayée par le charroi ; on pourrait choisir la raide descente sur la Martinière : la descente sur la Goule-Noire, quoique plus longue, est préférable ; mais tournant bientôt à gauche, je descends à Jarrond (1,149 mètr.), au Méaudret, à Vassieux, au mur de Ravaud, et la nuit est tout à fait tombée quand j'arrive au pont des Jarrands. Ici le chemin est tout tracé, monotone pourtant : je n'ai plus que quatre kilomètres à enlever, avant d'atteindre, à 8 heures, les Balmettes, où j'ai bien vite calmé les inquiétudes de la maisonnée.

Cette course intéressante et facile peut se faire en sens inverse en montant par Méaudret et en descendant par la Martinière sur le hameau des Jarrands.

J. DELMAS,

Membre du Club Alpin Français  
(Section de Provence).



## DU GRIMSEL A FIESCH

PAR LE COL DE L'OBERAAR ET LA CONCORDIA-HUTTE

Ce n'est pas le récit d'une course inédite que nous voulons présenter ici au lecteur. Si nous avons pensé à la raconter, c'est pour donner à ceux qui voyagent en Suisse l'envie de faire à leur tour cette course de glaciers, qui mérite d'être signalée à l'attention des touristes, autant pour la beauté grandiose de ses sites et le tête-à-tête avec les géants de l'Oberland, généralement peu connus de ce côté, que pour sa facilité relative. En la décrivant, nous avons pensé que, parmi nos collègues du Club Alpin Français, tous n'étaient pas de ceux qui font la Meije, le Mont-Blanc, le Cervin, et c'est à ceux-là surtout que nous dédions ce récit. C'est la course du Grimsel à Fiesch par le col de l'Oberaar, le Rothhorn-Sattel, la Grünhorn-Lücke, le glacier d'Aletsch et le Merjelen-See.

Le 13 août 1890 nous quittions Meiringen et prenions en passant à Imhof le guide Jean Rieder, qui s'adjoignait le guide Jean Dähler, d'Innertkirchen, et un porteur. Un seul malheureusement, le premier, parlait français. Le soir même, notre petite caravane de sept personnes arrivait au Grimsel, non sans avoir essuyé en partie près de la Handeck un formidable orage qui nous fit vivement apprécier ce qui restait encore des chalets de la Handeck, démolis dans l'année par une avalanche qui en avait enlevé la plus grande partie. Nous comptions partir de bonne heure le lendemain ; mais les hommes proposent, le ciel dispose. L'orage dura toute la nuit, et le matin nous étions au milieu du brouillard et de la pluie. Force nous fut d'attendre toute la journée en devisant sur les éclaircies du ciel, sur ce qu'elles nous promettaient, et ce n'est que le 13 août que nous pûmes nous mettre en route. Le départ n'eut lieu que fort tard, à 9 heures. On peut juger de notre impatience, car nous étions équipés depuis 4 heures du matin, maudissant le ciel qui s'obstinait à rester couvert. Aussi notre joie fut-elle grande quand, vers 8 heures et demie, le guide-chef, qui ne cessait de surveiller l'horizon, nous annonça qu'il répondait du beau temps et nous donna le signal du départ. Nous remontons d'abord la rive gauche de l'Aar, réduit ici à ses plus simples proportions et cependant bruyant et capricieux. Dans le fond de cette vallée sauvage,

mais pittoresque, se détache la belle silhouette de l'Agassiz-Horn, dont le nom rappelle les travaux exécutés par Agassiz et ses compagnons sur le glacier de l'Unteraar en 1841. Au bout d'une heure et demie de marche, nous traversons une première branche de l'Aar, sur quelques pierres branlantes; puis en face de nous se dresse l'énorme moraine frontale du glacier de l'Unteraar, qu'il nous faut escalader pour éviter l'autre branche trop large du torrent. Cette moraine nous paraît se composer seulement de cailloux, mais ces cailloux recouvrent une glace dure et polie, et c'est non sans quelques glissades et un pantalon déchiré que nous arrivons au sommet. Il faut dire en effet que l'un de nos compagnons, débutant en montagne, se refusait absolument à prendre pour de la glace cette masse grise et sale. Il gambadait comme un jeune chamois, quand un étalage en règle, accompagné d'un déchirement sinistre, celui de son pantalon, l'obligea à plus de circonspection. Nous suivons la partie supérieure de cette muraille à la file indienne, ayant à droite et à gauche de superbes crevasses, qui cependant ne nous empêchent pas d'admirer, au fond du glacier de l'Unteraar, le magnifique Schreckhorn (4,080 mètr.), qui se montre de ce côté dans toute sa splendeur. Notre admiration est doublée de respect, car un de nos guides nous assure que c'est l'ascension la plus difficile qu'il ait faite dans l'Oberland. Mais la vallée est finie, l'Aar définitivement traversé, et il nous faut grimper pour arriver à la vallée supérieure où se trouve le glacier de l'Oberaar. Les guides, soit par erreur, soit pour nous éprouver, car nous avons eu la fatale imprudence de leur montrer nos cartes de membres du Club Alpin Français, nous font faire sur les flancs du Zinkenstock et à travers les roses des Alpes une escalade fort pénible. L'un de nous y laisse un morceau de son genou et de sa culotte, les autres leur bonne humeur, car au bout de trois quarts d'heure de cet exercice nous sommes exténués. Enfin nous en voilà sortis. La pente devient plus raisonnable, et nous trouvons un petit sentier de bergers. Les guides eux-mêmes éprouvent le besoin de se reposer et nous proposent de déjeuner. Quelques clochettes se font entendre : c'est le troupeau de vaches du Grimsel perché sur les flancs du Sidelhorn. Nos guides entonnent une tyrolienne, à laquelle répondent les deux bergers, qui viennent nous retrouver au bout d'un quart d'heure, apportant une grande jarre de lait. La montée dans les roses des Alpes nous a coupé l'appétit, le lait fera bien mieux notre affaire : jugez de notre désespoir,

quand nous voyons le contenu de cette jarre s'engouffrer dans l'estomac d'un des guides qui, plus fin que nous, est allé au-devant des bergers. Nous repartons, et à midi nous sommes arrivés devant la moraine du glacier de l'Oberaar, que nous franchissons pour arriver sur le glacier, dont la pente est assez douce. La marche est facile. Peu ou point de crevasses; la glace est couverte de pierres à travers lesquelles coulent de nombreux ruisselets, puis les pierres diminuent et nous arrivons au névé. Nous sommes à 2,500 mètres. Le temps est splendide. Une halte nous permet d'admirer le magnifique panorama qui nous entoure. Devant nous le glacier et le col de l'Oberaar, l'Oberaarhorn, le Scheucherhorn; derrière, la vallée du Hasli, le Sidelhorn, puis plus loin le superbe Galenstock avec sa belle pointe blanche; au dernier plan la Furka et les montagnes du Gothard. Dans le fond, du côté de l'Oberaarjoch, on aperçoit une petite ligne noire qui serpente le long du col. Ce sont les quatre porteurs envoyés par l'hôtelier du Grimsel, deux heures avant notre départ, pour nous porter du bois à la cabane. Le refuge de l'Oberaarjoch, construit sous les auspices de la Section de Bienne du Club Alpin Suisse pour faciliter les ascensions du Finsteraarhorn, a été inauguré le 5 août 1884 par M. Heer-Béatrix, président de la Section, accompagné de MM. Girard, Riesen et de deux demoiselles. Il est sous la sauvegarde des voyageurs et de l'hôtelier du Grimsel, qui ne doit pas laisser s'épuiser la provision de bois que chaque touriste doit fournir à son passage. Nos quatre porteurs disparaissent par moments, reparaissent plus loin.

Comme toujours, le col nous paraît tout près, et, plus nous marchons, plus il s'éloigne. A chaque instant nous traversons de larges crevasses sur des ponts de neige, faciles à reconnaître à leur couleur plus foncée que celle du névé. C'est vers la cote 2,900 qu'elles sont les plus nombreuses et les plus belles. Un coup d'œil jeté sur elles nous les fait voir d'un superbe bleu d'azur.

« Marchez comme des poules, » nous dit le guide dans son langage naïf. Pendant ce temps, le soleil, à peine voilé par quelques légers nuages, darde sur nous ses rayons qui amollissent la neige, rendant ainsi la marche fort pénible. Enfin le col est presque atteint; par-dessus se détache le Finsteraarhorn. Il est 5 heures et demie. Nos porteurs de bois sont assis dans la neige, prêts à redescendre au Grimsel. A notre arrivée ils se lèvent et entonnent en notre honneur un chœur suisse. Ce

chant ne manque pas de pittoresque à cette hauteur. La joie d'arriver au col nous le fait trouver superbe et nous rend généreux envers nos chanteurs. A notre droite l'Oberaarhorn dresse son aiguille mi-blanche, mi-grise. Mais ce n'est qu'au col et même à la cabane que nous pouvons nous rendre compte entièrement du magnifique spectacle que nous avons devant les yeux. Du col, pour atteindre la hutte, quelques instants suffisent : le temps de redescendre un peu le névé et d'escalader les pentes schisteuses de l'Oberaar-Rothhorn presque à pic au dessus du Studerfirn.

Remercions ici le Club Alpin Suisse qui, en établissant ce refuge si bien placé et si confortable, nous permet d'assister au spectacle qui commence et doit durer jusqu'au lendemain. A nos pieds, quelques rochers, puis une magnifique plaine de neige ; à notre droite la pyramide de l'Oberaarhorn, puis un beau dôme de neige, le Studerhorn, qui porte le nom du naturaliste suisse Studer. Entre le Studerhorn et l'énorme masse du géant de l'Oberland, le Finsteraarhorn, est le Studerjoch. Une magnifique aiguille, puis une série de dents à moitié couvertes de neige, une série de couches rocheuses inclinées à 45°, tel nous apparaît le plus haut sommet des Alpes Bernoises. Sa cime (4,275 mètr.) est à près de 4 kilomètres de nous à vol d'oiseau, et sa muraille s'élève d'un seul jet de 1,000 mètres au dessus du glacier. Séparé de lui par le Rothhornsattel se trouve le Finsteraar-Rothhorn, pyramide moitié blanche moitié noire. Derrière, les Wannehörner ; à leur gauche, mais bien plus bas, l'Eggishorn (2,941 mètr.), et tout au fond, à plus de 70 kilomètres et un peu sur la gauche, tout le massif des Alpes du Valais : les Mischabel, le Mont-Rose, le Breithorn, le Cervin, la Dent-Blanche et l'énorme masse du Weisshorn, qui, vu d'où nous sommes, est incomparablement plus beau que tous ses voisins et les détrône entièrement par son immense surface de neige. Enfin, tout à fait à notre gauche, le Wasenhorn, les Galmihörner, et à nos pieds le glacier de Fiesch. Nous sommes à 3,233 mètres. Le coup d'œil est merveilleux. Le soleil s'abaisse déjà sur l'horizon, dorant de ses derniers rayons quelques-uns de ces nuages si caractéristiques des hautes régions. Pendant que les guides ouvrent la cabane, le porteur grimpe sur le toit et découvre la cheminée. Le feu s'allume, le dîner se prépare. Je braque l'appareil de photographie ; un de mes compagnons saisit ses couleurs, pendant que les deux derniers font de rapides croquis. Nous avons tous oublié la fatigue et ne songeons

plus qu'à contempler ce spectacle sublime. Le coucher du soleil est dans son plein. Ce n'est plus de la neige que nous avons devant nous, mais une véritable apothéose. Du feu partout, des nuages de poudre d'or, des rochers fulgurants. Le Rothhorn n'a pas volé son nom; en bas, le Studerfirn est déjà dans l'ombre, encore blanc et bleu, mais aussi glacial et désolé que les sommets sont riches et colorés. Puis le froid vient, le soleil s'est couché, les sommets s'éteignent les uns après les autres, le Weisshorn et le Dom les derniers. Alors commence la période d'isolement et de silence. Il nous semble que toute cette lumière de tout à l'heure rendait une musique, véritable symphonie de blanc, de jaune d'or, de rouge et de gris. Le chef d'orchestre, le soleil, a tout fait arrêter. De tout ce vacarme plus rien; maintenant un silence effrayant. Nous rentrons à la hutte. Le repas est préparé, mais la faim n'est pas grande, nulle pour ainsi dire, tellement dans la journée la soif a été vive. Nous nous étendons serrés les uns contre les autres, car il n'y a place que pour huit sur le lit de camp, mais le sommeil ne vient pas; les guides seuls dorment à poings fermés. Pendant la nuit, nous ne pouvons résister au plaisir de revoir le paysage. Il est devenu, suivant l'expression de l'un de nous, un véritable paysage lunaire. A ce moment quelqu'un rappelle que nous sommes au 15 août, jour de fête; mais ici, au milieu du silence, nous avons oublié qu'il y a des villes, toute une espèce humaine qui se remue, qui fait du bruit. Pour nous, le monde n'existe pas; c'est une sensation terrible, grandiose, et en même temps exquise. A 3 heures du matin, les guides se lèvent et préparent le café. Nous guettons le lever du soleil. Il fait un petit froid sec, 5° au-dessus de zéro. Tout est encore dans une demi-obscurité. Puis le jour vient, le Mont-Rose, le Weisshorn s'allument d'un reflet rose et brillant, et tour à tour le Dom, le Cervin, la Dent-Blanche. L'effet diffère bien de celui du coucher du soleil. Hier les sommets se perdaient dans une légère brume; aujourd'hui c'est nettement qu'ils se dessinent. Mais nous avons une longue course à fournir; nous nous arrachons à notre contemplation, et, tout remis en ordre, la porte de la cabane et la cheminée fermées, en route. Attachés à la corde dans le même ordre que la veille, nous commençons la descente pour arriver au Studerfirn. Mais les jambes sont un peu raides, et c'est non sans mille précautions que nous passons à travers les schistes glissants qui cèdent et s'éboulent sous nos pieds jusque sur le glacier, que nous atteignons enfin

avec une satisfaction marquée. La neige est ferme, la marche devient facile, et c'est d'un bon pas que nous nous dirigeons vers le Rothhorn-Sattel, échancrure entre le Finsteraar-Rothhorn et le Finsteraarhorn. Nous y sommes vers 6 heures. Altitude, 3,400 mètres environ. C'est d'ici qu'en 1828 le naturaliste Hugi, dont un peu plus loin un col porte le nom, Hugi-Sattel (4,089 mèl.), partit pour faire l'ascension du Finsteraarhorn par le Walchergrat et l'arête Sud-Est. La vue, ici aussi, est merveilleuse. Derrière nous, pour la dernière fois, nous revoyons le Galenstock, l'Oberaarhorn et la hutte. Devant nous, tout étincelants de neige, sont les Walliser Fiescherhörner, composés des Grand et Petit-Wannehorn et du Schönbühlhorn; puis la Grünhornlücke et les Grünhörner; tout à notre droite le Finsteraarhorn. A nos pieds est un couloir schisteux parsemé de taches de neige, dont la pente nous promet la perspective de quelques chutes de pierres et glissades. La descente s'opère avec précaution, les pierres dégringolent sous nos pas et vont s'engouffrer dans une immense crevasse qui se trouve au pied du couloir. Enfin nous sommes en bas. C'est ici le pays d'élection des chamois, dont des traces récentes nous indiquent le passage. Tout à coup le guide attire notre attention, et nous apercevons, faisant des bonds formidables à 200 mètres devant nous, un de ces gracieux animaux qui s'enfuit épouvanté à notre vue, s'arrête, nous regarde et repart pour disparaître sur les flancs du Finsteraar-Rothhorn. Un peu de repos, le temps de prendre une photographie des Wannehörner, et nous redescendons sur le Fiescherfirn à 2,800 mètres. La Grünhornlücke est en face de nous; mais, par expérience, nous savons qu'il ne faut pas juger des distances d'après la vue. Il nous faut encore trois grandes heures pour l'atteindre (3,305 mèl.). A notre droite, le Finsteraarhorn a changé d'aspect. Ce n'est plus une aiguille et une longue arête hérissée, mais une énorme masse blanche avec quelques taches rocheuses. Des traces de pas, une lanterne abandonnée dans la neige, le tout dans sa direction, nous donnent à penser que de plus hardis que nous sont en train de l'escalader. En vain fouillons-nous, avec la jumelle, la neige et le rocher, rien ne nous apparaît. A la Grünhornlücke, nous faisons halte et prenons quelques photographies. A notre gauche le Kamm, à notre droite les Grünhörner, derrière nous le Finsteraarhorn, et en face le Concordia-Platz, le magnifique Aletschhorn, puis tout au fond la Lötschenlücke et le Mittaghorn. La descente recommence. La neige est déjà

très molle, les crevasses sont plus grandes, les ponts plus étroits. L'un de nous, négligeant les recommandations du guide, marche trop lourdement; la neige cède sous lui et le voilà enfoncé jusqu'à la ceinture, retenu seulement des deux côtés par la corde. Ce petit incident nous rend plus circonspects pour traverser les crevasses suivantes. Enfin, à 11 heures, nous arrivons à la Concordia-Hütte (2,847 mèl.). C'est un grand refuge en pierre, construit en 1877 à l'extrémité Nord-Ouest du Faulberg, et qui a remplacé une autre hutte construite beaucoup plus bas. Il peut contenir trente personnes. D'ici, le panorama est vraiment merveilleux. A nos pieds l'immense Concordia-Platz, vaste carrefour où viennent se réunir trois grandes artères de glace descendues des sommets environnants pour former le glacier d'Aletsch. En face de nous, la Jungfrau, l'Ebeneflüh, le Mittaghorn, le Trugberg; à notre gauche, le Dreieckhorn, l'Aletschhorn, la Lötschenlücke; puis, se perdant vers la vallée du Rhône avec ses immenses moraines qui serpentent, le superbe glacier d'Aletsch et au-dessus l'Eggishorn. Le coup d'œil dépasse tout ce que l'on peut imaginer. Au bout d'une demi-heure, les guides viennent nous interrompre dans notre contemplation, pour nous rappeler qu'il est l'heure de déjeuner. Les vivres sont déballés; mais, hélas! le liquide fait à peu près défaut, tandis qu'à côté de nous une société anglaise, venue de l'Eggishorn, premières personnes que nous ayons rencontrées depuis la veille à 11 heures, le fait conler à pleins verres. Nous jetons un coup d'œil d'envie sur les bouteilles, qui, hélas! ne nous le rendent pas. Force est de nous consoler en nous rationnant. Un peu de repos, et nous descendons sur le glacier d'Aletsch. L'aspect n'est plus le même que sur ceux que nous venons de traverser. Au lieu de neige, ce n'est plus ici que de la glace pure, entrecoupée d'énormes crevasses que la nature a pris plaisir à y accumuler. Mais elles n'ont rien de dangereux, celles-ci, car on les voit. Pressés d'arriver à l'hôtel de l'Eggishorn, nous suivons une des moraines longitudinales, marchant à grands pas et faisant une continuelle gymnastique à sauter les crevasses. Ce glacier nous paraît interminable. A 3 heures, nous sommes au Merjelen-See, ce lac bizarre, connu par ses écoulements subits en dessous du glacier d'Aletsch, alors que son déversoir est par la vallée de Fiesch. Son aspect nous désillusionne un peu. Presque plus d'eau; fort peu de glaçons y flottent. Par contre, la haute tranche du glacier qui s'y baigne nous apparaît d'une splendide couleur

bleu verdâtre. A partir de là, un joli sentier nous amène, non sans de longs détours et de beaux points de vue sur le glacier de Fiesch, l'Oberaarhorn et le Finsteraar-Rothhorn d'où nous descendons, à l'hôtel Jungfrau, où nous comptons coucher. Mais, hélas ! l'hôtel est plein ; plus une place, pas même à la chambre des guides ; et, malgré notre vif désir de nous reposer, nous repartons à travers les pentes boisées de l'Eggishorn et arrivons à 7 heures à Fiesch, où, plus heureux, nous pouvons nous livrer à un repos bien gagné après cette longue, mais magnifique course de montagnes de 40 kilomètres, dont plus de 25 à travers le glacier.

P. GUINET,

Membre du Club Alpin Français  
(Section de Paris).

---

### LE VAL D'AMPEZZO DANS LES DOLOMITES

Il est une partie du Tyrol que l'on connaît peu en France, et qui est cependant l'une des plus belles régions des Alpes. Je veux parler des Dolomites<sup>1</sup>.

A la suite d'un voyage en Autriche, en Hongrie, en Styrie, nous revenions vers l'Italie du Nord, lorsque, sur la vue de quelques photographies exposées à une vitrine de Gratz, le désir nous prit d'aller passer quelques jours au cœur des Dolomites et de nous y reposer, au milieu de la paix profonde et si douce de la montagne, de la vie fatigante et énervante des villes que nous avions visitées.

Nous quittons le chemin de fer (ligne de Carinthie-Pusterthal à Toblach. La Compagnie du Sud de l'Autriche a fait construire là un fort grand hôtel, propre pour un séjour, mais mal situé sur la bordure d'un bois de mélèzes, qui lui dérobe la vue du côté des Dolomites.

De Toblach à Cortina d'Ampezzo (32 kilomètres), il y a une grande route de voitures, fort bien entretenue. D'un bout à

1. Sur les Dolomites, voir dans l'*Annuaire* de 1877 l'article de M. Ch. Rabot, *Douze jours dans les Alpes dolomitiques*, et dans l'*Annuaire* de 1885 celui de M. l'abbé Barral, *Courses autour de l'Ortler et dans les Alpes dolomitiques, par la huitième caravane scolaire d'Arcueil*.



l'autre, le trajet est splendide. On suit d'abord le petit lac de Toblach, d'un joli vert dans son cadre de grands mélèzes au triste feuillage; puis, au fur et à mesure que l'on s'éloigne, la vallée se resserre, de plus en plus pittoresque. A droite et à gauche, la montagne se dresse presque à pic; très haut, les mélèzes escaladent ses flancs ravinés; plus haut encore, au-dessus de la végétation vaincue, dans le ciel bleu, les hautes cimes se dressent dénudées, rocailleuses, toutes déchiquetées.

Landro : une grande pension qui paraît pleine; un fort autrichien tout neuf, construit d'après les dernières méthodes, vient rappeler aux Italiens que les meilleurs amis sont les plus vigilants. Au fond, fermant la vallée, commencent à surgir le Cristallo, le Cristallino. Soudain, lorsqu'on arrive au Dürrensee, le coup d'œil devient féérique. C'est un petit lac de quelques centaines de mètres de long, d'un vert foncé, étrangement sombre et lumineux à la fois, au milieu de la verdure plus claire des mélèzes qui couvrent ses rives. A droite et à gauche, la montagne se dresse, à peu près à pic, ravinée, crevassée, partout croulante. Au fond, à un kilomètre peut-être, imposants et grandioses, le Cristallo et le Cristallino ferment l'horizon, comme une gigantesque et monstrueuse forteresse, flanquée de grosses tours massives, à moitié écroulées, d'un rouge splendide, et toutes poudrées par la neige qui s'accroche aux anfractuosités, aux fissures, partout où elle peut; au centre de la montagne, un beau glacier descend presque jusqu'au fond de la vallée. Pas un nuage ne trouble l'azur du ciel, l'haleine de la montagne ride à peine la surface du lac, et tout ce qui l'entoure, monts aux roches rouges, glaciers aux neiges éternelles, mélèzes au vert feuillage, vient se refléter et trembler aussi au frisson de l'eau.

Une photographie prise à la hâte, nous repartons. La route se rapproche du Cristallo, on arrive à Sluderbach. Là, le chemin se bifurque : la route de gauche va à Cortina, par le lac de Misurina, et n'est accessible qu'aux chars de montagne; celle de droite, la meilleure, conduit également à Cortina, en contournant le Cristallo, et en passant au pied de la Rothwand, sorte d'autel de géants, aux flancs striés de raies rouges, qui ont l'air de longues traînées sanglantes coulant de quelque fantastique autel. Puis la route monte encore de 70 mètres à partir de Sluderbach, et l'on arrive au sommet du col.

Dès lors, on descend assez rapidement sur le Val d'Ampezzo, par de longs lacets. La vallée, un instant élargie, se resserre

encore; de tous côtés, la montagne à pic nous accable de sa masse croulante; çà et là, des blocs éboulés arrivent jusqu'au bord du chemin. Puis la vallée s'ouvre de nouveau, et là-bas, loin encore, toute blanche dans les prairies vertes, perdue parmi les bois de mélèzes, doucement étagée sur le penchant de la montagne, un peu au-dessus du torrent, on aperçoit Cortina, la *Magnifica comunità di Cortina d'Ampezzo*, comme elle s'intitule modestement.

*Magnifica comunità*, l'épithète n'est pas exagérée d'ailleurs. Commune magnifique, non seulement riche, avec une belle église, quelques maisons décorées de fresques fort réussies (on est déjà artiste ici comme en Italie), — mais surtout magnifique par sa situation.

Il est difficile d'en rêver une plus belle, de trouver un cirque de montagnes plus imposant, plus élégant et plus varié. Le cirque est complet, et l'on n'est cependant pas trop resserré par le voisinage de la montagne. La vallée est large, et Cortina se trouve un peu élevée sur la pente.

Il y a dans la haute montagne des vallées plus grandioses et plus imposantes. Rien ici qui puisse être comparé à la sublime grandeur du Mont-Blanc à Chamonix; mais, à Chamonix, il n'y a qu'un côté vraiment beau; les pentes du Brévent, du Mont-Joli et du col de Balme sont insignifiantes, et la vallée est trop étroite. Rien n'égale peut-être la vue du Gornergrat; mais à Zermatt même la vallée n'a vraiment un grand caractère que si l'on regarde le côté du Cervin et le glacier de Gorner. De même, Pontresina ne présente qu'un côté vraiment beau; mais il est certain que l'on ne trouvera nulle part dans toutes les Dolomites de cirques de glaciers comparables au Morteratsch et au Rosegg, pas plus du reste qu'aux glaciers d'Évolène ou de Grindelwald.

Cortina d'Ampezzo est moins sublimement beau que toutes ces vallées célèbres. C'est à la fois plus riant et plus varié, plus coloré aussi. La seule vallée qui se rapprocherait un peu de celle d'Ampezzo serait peut-être la vallée d'Engelberg; mais, là encore, si le groupe des Spannörter fait un bel effet, le Titlis est trop écrasant et la vallée est un peu étroite.

Ce qu'il y a d'incomparable à Cortina, et en général dans toutes les Dolomites, c'est la variété et l'élégance des cimes. Voici d'abord, au fond de la vallée, quand on arrive, une montagne qui rappelle les tours de Notre-Dame; plus près, au Sud-Est, la cime élégante et blanche de l'Antelao, qui ressemble

un peu au Cervin; plus près encore la Punta Nera, qui masque le blanc sommet du Sorapis; à l'Est tout à fait, le col des Tre Croci, par où chaque matin les rayons du soleil se précipitent à flot dans la vallée; au Nord et au Nord-Est les parois abruptes et dénudées du Cristallo et du Cristallino, énorme muraille toute déchiquetée, toute crénelée comme un mur de forteresse.

Si l'on se retourne, on a devant soi, au Nord-Ouest, la Tofana aux trois sommets; à l'Ouest tout à fait, les bizarres Cinque Torri, qui s'élèvent dans le bleu du ciel comme les cinq doigts de la main de quelque monstre gigantesque; puis le Nuvolao Alto, la croupe puissante du Nuvolao, au Sud-Ouest le Monte Pelmo, semblable à une énorme cathédrale gothique à moitié en ruine, toute croulante, mais déchirant le ciel de ses clochetons, de ses flèches, de tout un hérissément d'aiguilles d'une suprême élégance.

Le cirque est complet, unique, d'une majesté qu'égale seule sa variété. Et pour ajouter au charme et à l'originalité des formes des Dolomites, la roche, suivant l'heure du jour ou l'aspect sous lequel on la voit, suivant même la montagne à laquelle elle appartient, revêt des couleurs différentes. Ici la Tofana paraît toute rose; le Cristallo a des reflets bleu foncé, tandis qu'à côté de grandes trainées de roches rouges descendent du sommet du Sorapis. Partout, dans les anfractuosités des roches, dans les profondeurs mystérieuses des bois de mélèzes, dans la demi-obscurité des gorges, la rayonnante lumière d'un ciel d'Orient met des ombres bleues, violettes, des teintes indéfinissables qui contrastent encore avec les tons plus brusques de la roche.

On ne voit pas de glaciers à Cortina. Il y en a peu dans les Dolomites, la neige ne peut s'entasser sur les flancs trop raides de la montagne; mais partout où elle peut s'accrocher elle reste, parant coquettement la montagne. Sur la Tofana, sur l'Antelao, on voit par places seulement de grands champs de neige.

Cortina d'Ampezzo est un séjour charmant pour ceux qui aiment la montagne pour elle-même et ne recherchent pas les grands hôtels, les portiers plus galonnés que des ambassadeurs et les prix d'une altitude qui rivalise avec celle des sommets. On trouvera à Cortina de bons hôtels, déjà très confortables, une hospitalité prévenante et aimable. Parfois, au cœur de l'été, il y a tellement de monde que les cinq ou six hôtels de l'endroit sont remplis; alors on loge chez l'habitant, mais partout c'est

la même hospitalité gracieuse, la même propreté avenante. Et il y a je ne sais quel charme encore dans cette hospitalité, un peu primitive, mais touchante aussi, dans cette sollicitude de l'hôtelier, peut-être intéressée, qui vient vous demander si vous « vous plaisez bien » et faire la conversation avec vous pendant les repas.

Un soir, quelques musiciens de passage vinrent s'établir dans le large vestibule de l'hôtel. Ils se mirent à jouer des valses viennoises, ces jolies valses d'un rythme si entraînant, qu'ils enlèvent d'une façon endiablée là-bas. Il y avait quatre violons et un violoncelle. Au sortir de la salle à manger, tout le monde se rendit dans le vestibule, les uns assis sur l'escalier, d'autres sur des chaises. Peu à peu, des gens du pays qui se promenaient devant l'hôtel entrèrent; de toutes les chambres, voyageurs, touristes, pensionnaires étaient descendus. On écouta d'abord religieusement; mais que voulez-vous? cette sautillante musique viennoise est si entraînante qu'il n'y a guère moyen de rester en place quand elle retentit près de vous. Ce ne fut pas Tartarin qui ouvrit le bal avec la femme d'un ministre plénipotentiaire, mais un gros gars du village, qui se détacha du groupe des paysans, alla chercher une des jeunes filles qui servaient à table et se mit à valser avec elle. Rien n'est contagieux comme la danse; le bal devint bientôt général. Pensionnaires, touristes, gens du pays avec leur payse, jeunes filles de l'hôtel, tous bientôt se mirent à tourner dans le vestibule, dans la salle à manger, dans le cabaret adjoint au vestibule. Les Viennois sont des valseurs infatigables et incomparables; les gens du pays dansent remarquablement aussi.

On se coucha fort tard ce soir-là.

La commune de Cortina, je l'ai déjà dit, est fort riche. Elle a fait construire auprès de l'église un campanile de 80 mètres de haut qui fait l'orgueil des habitants: ils en parlent avec une façon de tout italienne. Du reste, comme le caractère et la langue, le type est italien. Le costume des hommes n'a pas de caractère particulier, mais celui des femmes est original et charmant: un grand fichu de couleurs voyantes pend en pointe sur le dos et sur la poitrine, laissant à découvert la gorge en pointe; les corsages, comme les boléros espagnols, n'ont pas de manches, les manches bouffantes et empesées d'une guimpe les remplacent: elles sont retenues, à la hauteur du coude, par une sorte de jarrettière de couleur rouge ou bleue. Sur la robe généralement sombre, un tablier très voyant, de nuance claire,

met une note pimpante. Le chapeau est petit, en forme de « melon » très aplati ; deux longs rubans pendent par derrière. Quand les femmes entrent dans l'église, elles enlèvent respectueusement comme les hommes ce couvre-chef peu gracieux.

Les femmes font les mêmes travaux que les hommes, souvent même les plus pénibles ; elles portent sur la tête des charges fort lourdes au moment des moissons, ce qui ne les empêche pas d'ailleurs d'avoir beaucoup d'enfants. Les familles sont très nombreuses ; celles de dix-huit à vingt enfants ne sont pas rares.

Les promenades abondent à Cortina : il y en a dans tous les sens, en terrain plat et en montagne ; beaucoup peuvent être faites en voiture ou en char de montagne. En dehors du Belvédère, où on monte facilement en une heure, on peut aller au lac Misurina, à Pieve di Cadore en Italie, ou faire le tour complet des Dolomites par Caprile, Agordo, Primiero, San Martino di Castrozza, Predazzo et Campidello.

Mais Cortina d'Ampezzo n'est pas seulement un centre d'où l'on peut faire de belles et magnifiques promenades. Elle offre aux vrais ascensionnistes, aux grimpeurs, un point de départ incomparable pour se livrer à des grimpadas qui ne sont pas encore devenues banales.

De loin les Dolomites paraissent inabordables ; le Cristallo, la Tofana, l'Antelao, ne montrent partout que des parois à pic ; de près, elles perdent beaucoup de leur aspect terrifiant. Toutes les Dolomites peuvent se ramener à deux types : ou bien elles présentent une série d'étages successifs, sortes d'escaliers de géants de degrés à peu près égaux ; ou bien elles offrent d'énormes parois à pic. Mais partout la roche présente de bonnes saillies, les cheminées abondent et fournissent un passage commode d'un étage à l'étage supérieur.

Le lendemain de mon arrivée, je fis l'ascension du Nuvolao Alto. J'avais longtemps hésité à tenter celle du Cristallo, de la Tofana, ou de l'Antelao ; mais peu entraîné cette année-là pour les grandes courses par mon voyage en Autriche, je crus plus sage de me borner à une expédition moins longue et plus facile. D'après mon guide, elle devait d'ailleurs me présenter sur une plus petite échelle les principales difficultés que l'on rencontre dans toute ascension de Dolomite, et de plus un excellent belvédère pour admirer l'ensemble du groupe dolo-mitique. Il y a parfois avantage à monter sur un sommet intermédiaire de préférence à un sommet plus élevé ; les premiers

plans y sont plus beaux et la vue, quoique plus limitée, y est fréquemment plus grandiose.

Le Nuvolao a plusieurs sommets. On monte ordinairement sur celui du centre, en quatre ou cinq heures de Cortina, par un chemin constamment facile. On peut même atteindre le sommet à cheval. A droite de ce sommet central, complètement isolé, s'élève le Nuvolao Alto, masse de rochers imposants, tour gigantesque avec une ceinture de parois à pic de tous les côtés, couronnées par un vaste champ de neige.

Le 8 septembre nous quittons Cortina à 5 heures; le ciel est sans nuage, mais l'air est lourd, faisant prévoir un changement de temps probable. En deux heures nous atteignons le sentier qui prend à gauche sur la route de Caprile. La Tofana se dresse à droite dans toute sa majesté, illuminée des premiers rayons du soleil. Trois quarts d'heure après, les premiers contreforts du Nuvolao sont atteints. Nous contourrons les Cinque Torri, qui de près produisent un effet encore plus fantastique que de loin. La plus grande se dresse absolument à pic de tous côtés. Figurez-vous les deux tours de Notre-Dame resserrées l'une contre l'autre, et séparées par une fissure de un ou deux mètres de largeur à peine. A côté, les autres tours se pressent sur la gauche, mal alignées, semblables à des menhirs immenses : l'effet est saisissant. Au moment où nous passons, un renard roux superbe se montre tout à coup : il nous regarde longuement, nullement effarouché, plutôt étonné, puis à nos cris disparaît derrière une roche, et je ne suis pas moins surpris que lui de rencontrer à ces hauteurs un être vivant dans la désolation d'alentour.

Le temps, qui était splendide le matin, s'est peu à peu couvert. Chassés par le vent du Nord dont la Tofana nous protège, les nuages maintenant courent dans le ciel avec une teinte sombre de mauvais augure. Le chemin devient un peu plus dur; nous hâtons le pas de peur d'être pris par le brouillard. Nous nous dirigeons vers la selle qui joint l'Alto au sommet central du Nuvolao, sur lequel on monte ordinairement; puis, reprenant à droite, nous escaladons de longs éboulis à moitié couverts de neige, et de débris de pierre qui roulent à chaque pas sous le pied. Nous arrivons ainsi au pied de la paroi verticale qui entoure comme un rempart le Nuvolao Alto. Là doivent commencer nos peines. Le guide déroule la corde que je viens de vérifier, et nous nous attachons solidement. Force nous est d'abandonner nos piolets; nous ne pouvons songer à les emporter,

car il va falloir nous servir de nos mains autant que de nos pieds, et vraisemblablement nous ne rencontrerons pas de glace là-haut. Nous abordons une haute cheminée qui doit nous servir à escalader la paroi absolument verticale. Le guide passe le premier, je me colle sur la gauche de la cheminée pour éviter les pierres que le guide à chaque pas détache de la paroi qui s'effrite. Nous n'avancons qu'un à la fois. Heureusement le rocher offre de nombreuses saillies, fort agréables pour les pieds, car les clous mordent fort bien, mais désespérantes pour les mains, car la pierre déchiquetée nous pénètre dans la peau comme des pointes d'aiguilles. Après quelques efforts et un nombre respectable de rétablissements, la cheminée est franchie. Dès lors nous escaladons à même la paroi, qui est très inclinée, mais offre toujours de bonnes saillies. Tout à coup un énorme rocher nous barre le chemin, surplombant l'abîme, et semble au premier abord former un obstacle infranchissable. Mais il présente pour les mains de bonnes saillies; les mains incrustées dans le rocher, le ventre collé contre lui, les deux pieds dans le vide, nous le contournons successivement avec mille précautions. C'est le passage le plus scabreux, le seul vraiment un peu dangereux, car le moindre vertige, la moindre hésitation serait fatale. Il suffit à me procurer ce petit frémissement intérieur et cette émotion, non sans charme, qu'éprouvent tous ceux qui font des ascensions un peu difficiles, et qui n'en sont pas un des moindres attraits. Il y a, en effet, une sensation bizarre à penser que votre vie dépend de votre volonté, de la force de vos muscles, de votre adresse, un soulagement très doux encore quand on a vaincu la difficulté, une certaine jouissance de triomphe!

Dix minutes plus tard, après une série de rétablissements et une escalade qui me permettent de déployer toutes mes connaissances gymnastiques, nous atteignons la neige. Là, tout danger a disparu, mais nous n'avancons que péniblement, privés de nos piolets; la neige ne porte pas, et à chaque pas nous enfonçons, jusqu'à mi-corps parfois. Nous tentons de nous rapprocher du rocher, mais le vent souffle maintenant âpre et glacé, des lamelles de glaces brillent partout, un verglas épais couvre la roche, taillant et gelant les doigts. Nous revenons à la neige, qui, grâce au vent glacial, commence à se congeler et à porter; enfin nous arrivons, non sans glissades, à la dernière arête, que nous escaladons allégrement. Le sommet est à nous. Il est 9 heures moins 10 minutes: nous avons mis quatre heures

à peine depuis Cortina, sans nous arrêter un seul instant. Le temps menaçant nous a donné des ailes.

Cependant le temps s'est remis un peu, quelques sommets sont seuls dans les nuages, qui passent au-dessus de nous avec une rapidité vertigineuse et forment une couche à peu près uniforme, à 300 mètres au-dessus de nos têtes, à 3,300 mètres d'altitude environ. Seul le vent froid et glacial, qui souffle avec une intensité désespérante, nous gâte un peu le plaisir de la victoire.

Quel panorama d'une sublime beauté, pourtant ! En face, à l'Est, les parois rouges du Cristallo et du Cristallino, le col des Tre Croci, et par derrière, s'estompant dans l'atmosphère très bleue, presque violette, la chaîne incomparable qui domine le val d'Auronzo, les cimes élégantes du Sorapis et de l'Antelao ; plus près, au Sud, les étonnantes aiguilles du Monte Pelmo, qui rappellent, plus belles encore peut-être, les élégantes aiguilles du Mont-Blanc ; à nos pieds les Cinque Torri, rapetissées, comme rentrées dans le sein de la montagne ; et là-bas, à près de 1,800 mètres au-dessous de nous, toutes blanches dans la prairie verte, comme des marguerites dans un pré, les petites maisons de Cortina. A gauche, au Nord, les parois de la Tofana aux trois sommets étincelants sous leur calotte de neige. Si nous nous retournons, le spectacle change, mais reste toujours aussi beau, aussi varié. C'est là le charme des Dolomites, qu'on ne rencontre pas souvent ailleurs, que partout la montagne présente des formes, des élégances différentes. Là-bas, au milieu d'une chaîne de dômes, d'aiguilles, de tours, de vieilles forteresses, ou de cathédrales en ruine, se détache la Marmolata, la plus belle des Dolomites, avec ses glaciers, impassible et fière sous son manteau de neige immaculée.

Et tout autour de notre étroit sommet, la montagne croule, s'effrite, semble en ruine ; partout la décomposition, partout le silence, partout la mort. A la désolation de la terre se joint celle du ciel : les nuages s'amoncellent noirs et sinistres ; parfois cependant, dans une déchirure, de grands rayons passent, mettant une tache claire au fond d'une vallée, ou faisant étinceler encore d'une note plus chaude et plus vivante la lividité des neiges. Et cette solitude, cette désolation, cette ruine de la montagne peu à peu pénètrent et angoissent l'âme ; partout des escarpements, des précipices, des aiguilles déchiquetées qui déchirent la nue de leur pointe effilée ; ça et là, dans les creux, ou attachée aux flancs des montagnes, dans



chaque fente, partout où elle peut s'arrêter, de la neige, et, au fond des couloirs, la blanche trainée des avalanches.

Alors, l'œil descend des hauteurs vers les vallées qui semblent bien loin dans la brume très bleue. Au Sud, il distingue Caprile, tandis qu'à l'Ouest il repose sur la verdure de la vallée de San Cassian.

J'aurais voulu rester longtemps au sommet du Nuvolao Alto, à jouir du panorama incomparable qui se déployait autour de moi, à goûter le calme que l'on rencontre à ces hauteurs, perdu dans les solitudes glacées, enivré de cette joie pure et étrange que j'y ai souvent éprouvée et qui vous porte à vous demander si l'on ne se trouve pas pour quelques heures transporté dans quelque pays inaccessible au commun des hommes, plus voisin du ciel que de la terre. Mais le vent était si âpre, le froid si intense, malgré le soleil qui par instant crevait les nuages, qu'au bout de trois quarts d'heure il fallut songer à la descente.

Je n'étais pas, du reste, sans une certaine appréhension à l'égard de cette descente. J'ai souvent remarqué que des passages qui offraient relativement peu de difficultés à la montée présentaient au retour beaucoup plus de danger; j'avais peur que le verglas ne rendit la roche plus périlleuse. Nous reprenons la corde et je me remets en marche, prenant cette fois la tête, non sans avoir laissé ma carte dans une bouteille trouvée au centre d'un cairn. Elle contient trois cartes : ce sont les seules ascensions qui aient été faites cette année; il n'y a pas de nom français : un Allemand, un officier autrichien, et un Italien.

Le champ de neige est rapidement franchi, dans sa partie la plus élevée du moins; mais dès que nous sommes à l'abri du vent, nous enfonçons à chaque pas. Nous avançons avec précaution; j'ai obliqué à droite de façon à éviter le rocher qui s'était dressé devant nous à la montée. Soit que je me sois plus aguerri, soit que l'heure de repos m'ait donné de nouvelles forces, soit plutôt que la nouvelle route soit plus facile, je franchis les passages les plus scabreux sans encombre, et nous arrivons à la cheminée, qui seule nous offre quelques difficultés, les pierres roulant à chaque instant dans le couloir qui la précède et qui est moins incliné. Nous en poussons quelques-unes du pied, et, en rebondissant de droite et de gauche, elles entraînent une véritable avalanche qui descend avec un bruit de mousqueterie, nous indiquant le chemin qui nous est réservé au moindre faux pas.

Enfin nous voici au bas de la cheminée, plus difficile à des

endre qu'à monter. C'est un métier de ramoneur; mais, en s'aidant des genoux et des coudes, on en vient à bout sans trop de difficultés, sinon sans accrocs. Nous retrouvons nos piolets et quittons la corde. La neige porte les traces d'un chamois que nous avons sans doute dérangé et qui est passé là depuis nous.

Une glissade rapide et commode nous ramène au pied de la croupe qui forme l'autre sommet de la montagne. En quelques minutes et sans aucune difficulté, nous atteignons ce second sommet, d'une cinquantaine de mètres inférieur à l'Alto. La vue y est moins belle; on voit mieux cependant le Gross-Venediger, entre la Tofana et le Cristallo. Nous redescendons bientôt auprès d'une petite source, au pied des Cinque Torri, et nos provisions sont déballées.

A moins que l'on ait vraiment grand'faim, j'ai toujours remarqué qu'il fallait autant que possible ne jamais manger en montant. On est toujours plus lourd après; souvent, loin de puiser une nouvelle force dans les aliments que l'on absorbe, on en éprouve une gêne, un embarras, et, pour peu que la marche soit accélérée, on s'essouffle beaucoup plus. Parfois même la digestion se fait mal, et alors apparaissent les premiers symptômes de ce qu'on appelle le mal de montagne, mal qui résulte, je crois, beaucoup plus d'une digestion troublée, d'un excès de fatigue, que de la raréfaction de l'air. Les guides et les ascensionnistes entraînés n'ont en effet presque jamais le mal de montagne.

Il n'était que midi, et nous avions encore la journée à nous. Ceux qui auraient ainsi du temps de reste pourraient escalader la plus haute des Cinque Torri. C'est un très joli tour de force, qui ferait le bonheur d'un ramoneur. Il ne faut pas songer à escalader la Tour extérieurement, les parois sont absolument à pic; mais une fissure assez large à la base, et qui va en se rétrécissant jusqu'au sommet, permet d'y monter, en formant une sorte de cheminée. La Tour a peut-être une soixantaine de mètres de hauteur. Le commencement de l'ascension est facile sur des blocs éboulés, mais, le premier tiers gravi, il faut s'élever en s'accrochant des pieds et des mains. En vingt-cinq minutes, on est au sommet: la vue du reste ne récompense nullement de la peine que demande cette ascension.

Deux heures après nous étions de retour à Cortina.

D'après ce que m'a dit un guide, un des meilleurs du pays, le Cristallo et la Tofana ne présentent pas de difficultés plus considérables que l'Alto; ils sont cependant plus fatigants, les passages difficiles durant trois heures au lieu d'une. La

vue y est encore plus belle et plus étendue que du Nuvolao.

Étant limité par le temps et ne pouvant changer un itinéraire réglé d'avance, je dus quitter Cortina pour revenir à Toblach, regrettant de ne pouvoir traverser toutes les Dolomites pour descendre sur l'Italie. Je résolus, pour varier la route, de revenir par le col des Tre Croci et le lac Misurina.

Peu de courses dans les Alpes m'ont laissé un souvenir aussi vif et aussi incomparable. Depuis trois jours, le temps, un moment menaçant le jour de mon ascension au Nuvolao, était redevenu d'une radieuse beauté. Nous partîmes de Cortina par une de ces rares journées de fin de saison, où l'atmosphère est d'une pureté inouïe, la lumière d'une douceur étrange, l'air d'une vivifiante vivacité. Nous avançons rapidement : le jour se lève, la rosée met des perles aux feuilles des mélèzes, dans le calice des fleurs, la vallée peu à peu s'enfonce dans la brume matinale, et les cloches de Cortina sonnent gaiement l'aurore d'une belle journée. Le chemin, raviné par places par un récent orage, monte doucement dans un bois de mélèzes. En une heure et demie nous sommes au col. Le coup d'œil devient splendide. Derrière nous, au-dessus de Cortina, dans le ciel bleu, de ce bleu intense de l'Italie qui fait ressortir encore la splendeur des neiges, la Tofana aux trois sommets, toute radieuse dans l'azur, le Nuvolao ; à gauche le Monte Pelmo, tout rouge ; tandis que, derrière le Nuvolao, la cime blanche de la Marmolata scintille au soleil. Quand on regarde du côté de l'Italie, le coup d'œil est non moins féérique. A droite les parois escarpées et magnifiques du Sorapis, à gauche les escarpements verticaux, tout croulants, çà et là crevassés de longues fissures, du Cristallino. En face une chaîne d'une élégance supérieure ferme l'horizon au-dessus du Val d'Auronzo.

La route s'abaisse un peu au-dessous du col, on continue à avancer dans un bois de mélèzes ; un peu plus bas que les Tre Croci, un coq de bruyères superbe se lève devant moi, et mes instincts de chasseur me font malgré moi épauler ma canne ! Mais ce qu'aucune langue ne saurait décrire, c'est l'éblouissante splendeur de toute cette route, ce sont les mille aspects de la montagne au travers des pins sauvages, c'est la variété et la beauté de ce passage incomparable. Quel cirque de cimes plus élégantes, plus étincelantes les unes que les autres, l'œil embrasse ! A gauche les parois du Cristallino déchiquetées, formant une suite d'aiguilles, de pointes, de crêneaux, à moitié ébréchés : le chaos qui nous domine est superbe, la dévasta

tion est immense, l'effet saisissant. A droite les sombres flancs du Sorapis encore plus élégant d'ici que de Cortina, et cet amphithéâtre dolomitique connu sous le nom de Circo Malcora. La pureté de l'atmosphère dessine radieusement les crêtes fines et élégantes, dans l'admirable lumière du matin ; les neiges éternelles étincellent comme des miroirs d'argent, tandis que çà et là, dans les ravins dévastés d'avalanches, les sombres cavités de la montagne s'estompent d'une ombre bleue, et qu'en bas, tout là-bas, au travers des dentelures des pins, l'œil plonge sur la masse sombre des forêts et les brumeuses profondeurs du Val d'Auronzo que n'éclaire pas encore le soleil.

Le chemin remonte un peu, dans la direction du lac Misurina. Nous avons quitté l'Autriche pour l'Italie. Si l'on ne s'en apercevait pas à la vue d'un douanier qui monte la garde jusqu'à ces hauteurs, on s'en douterait à coup sûr au nombre des mendiants que l'on rencontre sur la route. L'espèce en est inconnue en Autriche, mais il n'en est pas de même chez nos voisins d'au delà des Alpes.

Une heure et quart environ après avoir quitté les Tre Croci, nous arrivons au petit lac Misurina. Je ne connais guère que le lac d'Öeschinen qui puisse l'approcher en beauté et en désolation. Au-dessus du lac, sur le Nord-Est, se dressent les Drei Zinnen, étranges montagnes de même hauteur et d'une régularité si parfaite que l'on jurerait deux pyramides immenses élevées de main d'homme, aux degrés couverts d'un blanc tapis de neige. A l'Ouest le Cristallo, en face de lui la Cima Cadina, et tout au fond les sombres escarpements aux ombres bleues, veinées de blanc, du Sorapis et de l'Antelao.

Nous nous reposons un instant à l'hôtel du lac Misurina, garandi pendant ces dernières années (1,796 mètr.). Je feuillette le livre des touristes : des Anglais, beaucoup d'Allemands, des Autrichiens, quelques Italiens, bien peu de Français ; sur 1,380 étrangers qui ont visité le lac Misurina en 1890, je ne compte pas une douzaine de Français, et cependant il n'existe peut-être pas dans toutes les Alpes, le lac d'Öeschinen à part, un lac de montagne dans une situation plus belle, et une route plus splendide que le trajet de Sludersbach à Cortina par l'Alpe Misurina.

Nulle monotonie dans ce chemin, nul passage fastidieux ou même sans intérêt. C'est là le plus grand charme des Dolomites : à chaque pas, à chaque mètre, la montagne change d'aspects.

Au fur et à mesure que nous descendons sur Sludersbach, l'on découvre les flancs du Cristallo, des escarpements de

rocher fantastiques, des tours croulantes, des pointes restées debout par on ne sait quel miracle d'équilibre. En face, une montagne se dresse au-dessus d'Ospedale. Elle a la forme d'un vieux château moyen âge, ruiné, à moitié détruit après un long siège. Des marbrures rouges, d'un rouge sanguin, feraient volontiers croire qu'à travers les créneaux à demi démolis le sang des défenseurs a coulé le long des murailles en longs ruisseaux. Derrière le rideau de pins qui borde le chemin, le Cristallo apparaît avec ses énormes contreforts de roches rouges, et plus bas son glacier tout crevassé descend presque au fond de la vallée.

La descente du lac Misurina à Sludersbach ne nous prit pas plus d'une heure.

J'en ai presque fini avec les Dolomites. Le caractère particulier de ces montagnes, je ne saurais trop le redire, c'est, avec l'extrême variété des formes des sommets, la suprême élégance de ces cimes qui s'élancent dans l'azur d'un ciel méridional, la richesse des couleurs, la variété des nuances que revêt la roche, les effets saisissants de toutes ces teintes successives et combinées. Du rouge au bleu foncé, toutes les couleurs de l'arc-en-ciel s'y retrouvent.

La veille de mon départ de Cortina, j'avais voulu jouir une dernière fois des beautés du coucher du soleil dans le Val d'Ampezzo. Vers 5 heures et demie, je montai au Belvédère. J'ai vu bien des couchers de soleil dans ma vie, un peu à toutes les altitudes et dans toutes les régions des Alpes. Rarement s'est présenté à mes regards spectacle plus beau. En face, la Punta Nera, l'Antelao, avaient des reflets d'un jaune rouge; de l'autre côté, les parois du Cristallo paraissaient bleues, d'un bleu presque aussi foncé que le ciel lui-même; plus près sur la gauche, la Tofana avait des tons d'or en fusion, tandis que plus haut les neiges éternelles de ses trois sommets rougissaient, comme si avant de mourir tout le sang de la montagne affluait à sa tête. A droite, du côté de l'Italie, les vallées s'enfonçaient dans une ombre d'un violet indéfinissable. Par derrière, le spectacle n'était pas moins beau, l'horizon était en feu, les crêtes rocheuses du Pelmo, du Nuvoletto étincelaient en rubis, et, à travers les déchirures des roches, de longs rayons passaient comme des flèches; ils étaient tout rouges et comme poudrés d'or.

En bas, la vallée s'enfonçait : une brume légère, très diaphane, enveloppait comme une gaze la *Magnifica comunità di Cortina*

d'Ampezzo, puis peu à peu les grandes cimes, elles aussi, s'éteignirent une à une. Ce n'étaient plus que de grandes masses sans vie, s'endormant dans la lividité du crépuscule; mais toujours cette même variété de teintes persistait, le soleil disparu, et distinguait chaque montagne de sa voisine. De gros nuages tout cuivrés, tout rouges, déjà méridionaux, passaient au-dessus du Sorapis et de l'Antelao, qui avaient maintenant l'air de vomir des flammes, comme des volcans terribles. Puis les nuages s'éteignirent aussi, la vallée sembla s'enfoncer davantage dans la nuit qui venait. Ça et là de petites lumières piquaient l'obscurité comme des vers-luisants.

Longtemps j'assistai à cette agonie du jour, contemplant ce merveilleux spectacle, ne me rappelant pas avoir rencontré nulle part ailleurs une semblable variété de couleurs et de teintes. Il était déjà nuit et les étoiles brillaient au ciel, quand le vent du Nord, qui s'était levé glacial, présageant une belle journée pour le lendemain, me fit redescendre à Cortina.

Telles me sont apparues les Dolomites, telles je viens d'essayer de les décrire. Depuis quinze ans, j'ai fait chaque année de nombreux séjours dans la montagne, dans les endroits les plus connus et les plus inconnus des Alpes. Peu m'ont laissé de souvenirs plus agréables que le Val d'Ampezzo. J'y ai passé de douces heures, étendu sur l'herbe drue de la prairie, à l'ombre des mélèzes, un livre à la main, faisant un croquis, ou même sans rien faire, tout grisé de ce charme étrange de la grande montagne, tout pénétré de ce calme serein qui finit par gagner l'âme. Rarement, dans mes courses de montagnes, j'ai rencontré des aspects aussi variés, aussi beaux que dans les nombreuses courses que j'ai faites dans le Val d'Ampezzo.

C'est peut-être parce que je m'y suis trouvé pendant une de ces séries de belles journées de fin de saison, si claires, si lumineuses, qui rendent la nature si belle et lui donnent une grâce reposée et souriante qu'elle n'a pas pendant les accablantes chaleurs de l'été. Je ne sais. Mais je serai heureux si je puis donner à quelques-uns de ceux qui, comme moi, ont le culte de la montagne, qui en comprennent la paix et la mélancolie profondes, le désir d'aller passer quelques jours dans les Dolomites, et de faire ainsi la connaissance de l'une des régions les plus belles des Alpes.

HENRY BABEAU,  
Membre du Club Alpin Français  
(Section de Paris).

# CHRONIQUE

## DU CLUB ALPIN FRANÇAIS

---

RAPPORT ANNUEL





# CHRONIQUE

## DU CLUB ALPIN FRANÇAIS

---

### DIRECTION CENTRALE

#### RAPPORT ANNUEL

En confiant au délégué de la plus jeune de nos Sections la mission de présenter le rapport annuel sur l'ensemble de ses travaux, la Direction Centrale a entendu attirer l'attention du Club sur les progrès réguliers de notre association. De nouvelles Sections sont en formation, dont l'une, à Albertville, nous amènera un important contingent de membres nouveaux.

Les nouvelles Sections tiendront sans aucun doute à honneur de rivaliser d'activité avec leurs aînées. La constitution éminemment libérale de notre Club ouvre le champ le plus vaste aux travaux des Sections comme à ceux de la Direction Centrale. A côté de l'*Annuaire* et du *Bulletin mensuel*, œuvre de la famille tout entière, plusieurs de ses branches font paraître des publications se rapportant plus particulièrement à leur sphère d'action propre : tels sont les *Bulletins* périodiques des Sections d'Auvergne, de Lyon, des Vosges, de Saône-et-Loire, du Sud-Ouest, des Hautes Vosges, des Alpes Maritimes et de la Drôme.

La collection de nos *Annuaire*s a été complétée par la *Table des quinze premières années*, établie avec un soin scrupuleux par M. Joseph Lemer cier. Notre collègue poursuit cet utile travail pour les cinq années suivantes.

L'ensemble de ces publications, accru par l'échange avec celles des autres Sociétés alpines de France et de l'étranger, constitue le fonds de notre bibliothèque, constamment augmenté par des achats et surtout des dons de livres, cartes et vues photographiques. Cette année la bibliothèque s'est enrichie de nombre d'ouvrages intéressants, parmi lesquels nous citerons : *Excursions nouvelles dans les Pyrénées françaises et espagnoles, contribution à la carte des Pyrénées espagnoles*, par M. le comte d'Arlet de Saint-Saud; cette publication vient d'être couronnée par la Société de géographie; — *les Régions invisibles du globe et des espaces célestes*, par notre éminent président d'honneur M. Daubrée; — la *Topographie ancienne du département des Vosges*, par M. le Dr Fournier; — *De Carthage au Sahara*, par M. l'abbé Bauron; — un *Guide aux Cuusses et au Cañon du Tarn*, par « deux membres du Club Alpin Français »; — une brochure de M. le Dr Bide sur une région peu connue de l'Espagne; — deux Guides à Montepiano et à Camaldoli (Toscane), par M. Ranieri Agostini; — *Promenades et excursions dans les environs de Paris (région de l'Ouest)*, par M. Alexis Martin. M. le colonel Arvers a fait hommage au Club des tomes I et II de sa belle étude sur la *Guerre de la Succession d'Autriche*, également intéressante au point de vue militaire et au point de vue alpin; M. Forni, de son éloquente *Histoire de la réunion de la Savoie à la France en 1792*; M. Duhamel, de la nouvelle édition des cartes du massif du Pelvoux, pour le *Guide du Haut-Dauphiné*. M. Joseph Lemerancier nous a donné des vues photographiques des Alpes briançonnaises et un modèle au dixième du refuge Cézanne. Des photographies de montagne nous ont été offertes par MM. Rochat, Demanche, Jackson, Terris, William Martin, Lemuet, Bercioux, Bioche, Erich, Tairraz et Kærner. Nous adressons à ces généreux donateurs les remerciements du Club Alpin tout entier.

Les publications dont nous venons de donner un aride résumé ne sont qu'une des faces de notre activité littéraire. Nous avons nos orateurs comme nous avons nos écrivains.

La Section de Paris a organisé, comme les années précédentes, une série de conférences pendant la saison d'hiver. M. Bassereau a décrit Champéry et le val d'Illiers; M. Boutroue a exposé les résultats de sa mission scientifique en Tunisie; M. Marcel Monnier, membre de l'expédition Binger en Afrique, a retracé les incidents du voyage d'exploration qu'elle a accompli de la côte d'Ivoire au Soudan méridional; M. Joseph Vallot a dévoilé les mystères de la photographie souterraine; M. Cuénot

a raconté son voyage dans le Valais, et M. Leroy celui d'une caravane scolaire dans le Jura.

Parmi les conférences organisées par les Sections de province, nous citerons : à Lyon celles de M. Jacques Berger sur les courses d'hiver, et de M. l'abbé Fouilliand sur le Queyras, le Dévoluy, le col des Écrins et la Grande-Ruine; à Valence celles de M. le Dr Romain sur la Haute-Ardèche et de M. Ruzan sur le col du Géant. M. Boland a conduit en imagination la Section des Hautes Vosges en Corse, et celle de la Drôme au Canada.

Notre infatigable vice-président M. Durier exposait au mois de mai 1892, devant la Section du Forez, l'histoire du Mont-Blanc depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Cette histoire a été assombrie l'été dernier par la catastrophe de Saint-Gervais; M. Durier, à Paris d'abord, puis dans douze villes de province, a fait de ce douloureux épisode le sujet d'une série de conférences aussi émues qu'émouvantes.

Cette intéressante activité littéraire, artistique et oratoire du Club n'est que la manifestation extérieure de sa fonction propre, de ce qui est la raison même de sa constitution : les courses et ascensions, et les travaux qui les rendent possibles ou les facilitent. A ce double point de vue l'année 1892-1893 a été particulièrement féconde.

Parmi les innombrables courses individuelles, nous devons citer la première traversée française de la Meije et des arêtes du Pic Central, par M. E. Piaget; et les premières ascensions : du Pic Occidental des Pics de Neige du Lautaret, par MM. E. Piaget et Louis; du Pic Central d'Argentière, dans le massif d'Allevard, par M. Dulong de Rosnay; de l'Éperon, dans le massif des Dents du Midi (Valais), par M. Janin. MM. Piaget, Louis, Dulong de Rosnay et Janin appartiennent tous à notre vaillante Section lyonnaise.

Nos collègues MM. le comte d'Arlot de Saint-Saud et Paul Labrousse ont exploré la Cordillère d'Europe, partie peu connue de la chaîne Cantabrique, aussi intéressante au point de vue de l'orographie qu'au point de vue de l'histoire.

Les excursions collectives ont été fréquentes et très suivies. Nombre de nos collègues ont répondu, au mois de juin 1892, à l'appel de la Section de Provence, et visité, sous sa conduite, les environs de Toulon, les îles d'Hyères, Aix, la Sainte-Baume et les pittoresques calanques de la côte marseillaise. En 1893, c'est à la Section de la Côte d'Or et du Morvan que revient la mission

d'organiser la traditionnelle réunion régionale de Pentecôte. Elle s'y est préparée par des courses assidûment poursuivies pendant tout l'été de 1892.

La Section des Hautes Vosges, non contente d'explorer ses riantes montagnes, s'est transportée en Alsace, en Suisse, en Corse; elle médite pour le mois de juillet 1893 un voyage au Tyrol. La Section de Lyon a visité le Valromey et célébré sa fête annuelle par l'ascension du Credo; elle est montée à la Tournette, au col Jaillet et au Mont-Joli. La Section du Sud-Ouest a visité le Nord de l'Espagne pendant les vacances de la Pentecôte. Celles des Pyrénées Centrales et des Pyrénées Occidentales sont en activité du mois d'avril au mois de septembre; plus favorisées par le climat, les Sections de Provence, des Alpes Maritimes et de l'Atlas ne s'arrêtent pas même en hiver. J'en passe, et des plus actives. Heureuses Sections, qui ont les montagnes à leur porte, et comptent dans l'année autant d'ascensions que de dimanches! Moins fortunées, les Sections de Paris et de Rouen doivent se contenter des modestes collines qu'une nature partielle a seules mises à leur portée. Mais cette circonstance toute fortuite ne saurait en rien amoindrir leur valeur: un véritable alpiniste ne s'abaisse pas vers la plaine; c'est la plaine qu'il élève à lui.

Entre toutes les excursions faites sous le patronage du Club, nous devons une mention spéciale aux caravanes scolaires. Notre regretté Talbert avait été l'initiateur de cette œuvre si intéressante; elle avait subi après sa mort un temps d'arrêt, et l'école d'Arcueil restait seule fidèle à la tradition des voyages de vacances: sa seizième caravane visitait l'été dernier Zurich, le Vorarlberg, la Valteline, la Haute-Italie, et revenait en France par le col du Simplon et Genève. Mais, à la suite du mouvement général de renaissance des exercices physiques, la tradition de Talbert a pu être reprise dans les grands établissements d'instruction publique par des hommes dévoués et actifs, au premier rang desquels nous devons nommer M. Richard, professeur au lycée Charlemagne, qui, hiver comme été, conduit tous les quinze jours des groupes de quarante à soixante jeunes gens dans les sites les plus pittoresques des environs de Paris, et ses émules MM. Bräunig, sous-directeur de l'École alsacienne, et Leroy, professeur au lycée Janson-de-Sailly.

Les vacances scolaires sont mises à profit pour des courses plus étendues. En avril 1892, une caravane de vingt-cinq jeunes gens visitait la Normandie, sous la direction de MM. Richard,

Marty et De Jarnac. En juin, M. Leroy conduisait cette excursion dans le Jura vaudois dont il a fait le récit à l'une des dernières réunions de la Section de Paris; vingt-quatre jeunes touristes y prenaient part. En juillet, MM. Richard et Guillotel en guidaient dix-huit dans les Vosges et le Jura suisse. En 1893, quarante élèves ont employé les vacances des jours gras à visiter les châteaux de la Loire avec MM. Richard, Leroy, Prudent et De Jarnac, et vingt et un les vacances de Pâques à explorer les bords du Rhône et le Vivarais (Coiron, vallée de l'Ardèche, Pont-d'Arc et bois de Païolive), pour aboutir à Nîmes et Aigues-Mortes; les chefs de cette dernière expédition étaient MM. Richard et Rosenzweig. De nouvelles excursions sont projetées, pour la Pentecôte, en Morvan et au Creuzot, et pour les grandes vacances d'août en Dauphiné et en Savoie.

En province, une caravane d'élèves du collège de Valence a parcouru en juin les Grands-Goulets; une autre, en juillet, les gorges d'Ombrière, sous la direction de M. le professeur Rostoland.

Il convient, dans l'intérêt de la propagation des caravanes scolaires, de noter deux traits importants: d'abord la modicité de leur coût<sup>1</sup>; puis l'absence de tout danger. Depuis la création de ces caravanes, grâce à la bonne conduite des excursionnistes, et particulièrement à la prudence de leurs chefs, il n'est jamais survenu aucun accident. Nous nous permettons de recommander ces observations à la bienveillante attention des pères et mères de famille.

Il n'en est point de même partout, et la campagne alpine de 1892 nous a apporté son contingent de deuils. Quatre personnes, trois Français et un Anglais, ont été victimes d'accidents dans nos Alpes, déjà si terriblement éprouvées par le désastre de Saint-Gervais.

Le Club Alpin possède deux moyens de rendre ces accidents de plus en plus rares: il répand la connaissance des mesures de prudence que doivent prendre guides et touristes, et il exécute des travaux destinés à faciliter les grandes ascensions.

Plusieurs de ces travaux ont été accomplis pendant l'année 1892. Dans le massif du Mont-Blanc, un chemin muletier a été

1. Le prix, par tête, des courses aux environs de Paris, varie de 1 fr. 15 à 4 fr. 75; l'excursion du Jura vaudois, pour trois jours, a coûté 52 francs par tête; celle des Vosges et du Jura suisse, pour huit jours, 120 francs; et celle du Vivarais, pour sept jours, 100 francs.

tracé de Pierre-Pointue à l'Aiguille de la Tour. M. Vallot a fait jalonner la route du Mont-Blanc entre les Grands-Mulets et les Bosses. Il a fait agrandir considérablement son observatoire et construire à côté un refuge annexe : l'ensemble de ces constructions forme comme un petit hameau, qui peut offrir aux touristes et aux savants, outre les lits de camp en usage aux grandes altitudes, le luxe vraiment sardanapalesque de trois lits avec sommiers et matelas. MM. Joseph et Henri Vallot poursuivent assidûment le levé de leur carte du massif du Mont-Blanc au vingt-millième ; M. Joseph Vallot prépare un plan de la Mer de Glace au cinq-millième pour servir aux études glaciologiques. Rappelons à ce propos la part prise par notre collègue à la découverte des causes de la catastrophe de Saint-Gervais.

Les matériaux destinés à l'érection de l'observatoire du sommet du Mont-Blanc sont actuellement entreposés, partie aux Grands-Mulets, partie au Rocher-Rouge, et l'on peut légitimement espérer que l'année 1893 verra la hardie conception de notre illustre président d'honneur, M. Janssen, définitivement réalisée sur le géant des Alpes.

Dans les Alpes Dauphinoises, on inaugurerait, en août 1891, un refuge au Pré de Madame Carle et un autre au pied du glacier du Clot de l'Homme, tous deux entièrement en bois goudronné à l'extérieur. L'expérience de l'hiver 1891-1892 ayant démontré leur parfaite solidité, la construction d'un refuge analogue fut décidée à l'Alpe du Villar-d'Arène. Les pièces, travaillées à Paris, furent assemblées sur place, et le nouveau refuge était inauguré le 17 août 1892, en présence de M. le président du Club Alpin Français. Il contient trente-deux lits.

Dans les Pyrénées, le refuge d'Arrémoulit a été restauré ; un chemin muletier a été construit dans la vallée d'Ossau. La Section des Pyrénées Occidentales s'est rendue locataire des grottes de Betharram, et se propose de les aménager à l'usage des touristes.

Sur l'initiative de M. Lourde-Rocheblave, et grâce aux contributions du Club et du Conseil général des Hautes-Pyrénées, Gavarnie a été doté d'un bureau de télégraphe et d'une station météorologique, fraternellement installés, avec l'école, dans les bâtiments de la mairie. M. Lourde-Rocheblave arrivait à Gavarnie le 22 juillet ; le 9 août l'observatoire météorologique était installé, et le 12 on pouvait essayer les appareils, pour ouvrir officiellement les observations au 1<sup>er</sup> septembre.

L'année 1893 verra, dans les Alpes, les Pyrénées et les Vos-

ges, l'achèvement de plusieurs travaux commencés et l'exécution de travaux neufs, dont la Direction Centrale a approuvé le programme.

A côté de la question des travaux en montagne se place naturellement celle des guides. Dans la Haute-Savoie et les Pyrénées les efforts de nos collègues nous permettent de prévoir, sur ce point encore, les résultats les plus favorables aux intérêts alpins.

Nous venons de parcourir à peu près en entier le champ d'activité du Club Alpin Français. Ceux de nos collègues qui ont assisté au Congrès de 1892 ont pu se rendre en quelques jours un compte exact de son étendue. Non content de sa participation passée à l'Exposition de 1889 et de sa participation future à la « Foire du Monde » de Chicago, le Club a voulu avoir son Exposition à lui, et la Section de l'Isère, chargée de l'organiser, a su la rendre à la fois instructive et attrayante. La conférence de M. Viallet à la dernière assemblée générale du Club avait prouvé que le terrain était, comme il convient, préparé de longue date.

La présidence d'honneur du Congrès avait été dévolue à M. le général Lespieau, commandant la 27<sup>e</sup> division d'infanterie, à M. le préfet de l'Isère, à M. le maire de Grenoble, et à M. Richard-Bérenger, président d'honneur et délégué de la Section de l'Isère. C'était là une marque de l'union de jour en jour plus étroite entre l'alpinisme et l'armée ; un remerciement au département de l'Isère et à la ville de Grenoble, qui avaient bien voulu donner au Congrès la plus large hospitalité et encourager son œuvre par de considérables subventions ; un hommage rendu à toute une vie de dévouement aux intérêts du Club et du pays dauphinois.

Aidé de ses dévoués collaborateurs, dont nous taïrons les noms, car il faudrait nommer ici toute la Section de l'Isère après son président, le commissaire général, M. Viallet, avait su grouper dans l'Exposition tout ce qui intéresse l'alpinisme, depuis les œuvres d'art jusqu'aux conserves alimentaires, en passant par les livres, les cartes, les vues photographiques, le vêtement et l'équipement du touriste, les collections minéralogiques, zoologiques et botaniques, et même un délicieux jardin de plantes alpines vivantes.

Un congrès qui se respecte ne va pas sans un banquet. Le nôtre en a eu deux : le banquet du Club à Grenoble, auquel assistaient des délégués de toutes nos Sections, de la Société des

Touristes du Dauphiné et des Clubs Alpins Suisse et Italien ; puis un autre au Bourg-d'Oisans, fort joliment disposé par notre précieuse alliée la Société des Touristes du Dauphiné. Dans l'intervalle, des excursions habilement combinées conduisaient les congressistes à travers les montagnes qui font à Grenoble cette royale parure dont toutes les villes des Alpes sont à bon droit jalouses.

Le prochain congrès sera organisé par les soins de la Section des Pyrénées Centrales : tout présage à cette réunion le plus heureux succès.

Hélas ! beaucoup de ceux que nous aurions aimé voir prendre part à ces fêtes manqueront à l'appel. Nous avons perdu l'un de nos membres honoraires, M. Felice Giordano, inspecteur en chef des mines du royaume d'Italie ; nous lui associons dans nos regrets M. Demeur, ancien membre de la Chambre des représentants de Belgique, délégué du Club Alpin Belge à nos congrès. Parmi nos compatriotes, la mort nous a enlevé plusieurs de nos meilleurs chefs, de nos conseillers les plus écoutés : M. le sénateur Chaumontel, délégué de la Section d'Annecy ; M. Girod, délégué de la Section du Léman ; M. Étienne Guigues, trésorier de la Section d'Embrun ; M. Heit, ancien secrétaire général de la Section de l'Atlas, qui reconnaissait en lui son fondateur ; M. le conseiller Bœrner, successivement président des Sections de Carthage et des Pyrénées Occidentales, fondateur de cette dernière Section ; M. Mercier, premier président honoraire à la Cour de cassation, président d'honneur de la Section du Mont-Blanc. Leur souvenir vivra parmi nous comme celui d'hommes utiles à leur pays, et dévoués à l'alpinisme, qui prépare à la patrie des générations au corps robuste et à l'âme courageuse.

JULES RONJAT,

Délégué de la Section d'Aix-en-Provence  
près la Direction Centrale.



# CLUB ALPIN FRANÇAIS

FONDÉ LE 2 AVRIL 1874

Reconnu d'utilité publique le 31 mars 1882

SIÈGE SOCIAL : RUE DU BAC, 30, PARIS

(Ouvert tous les jours, dimanches et fêtes exceptés, de 10 h. à 5 h.)

## DIRECTION CENTRALE

**MM. LAFERRIÈRE** (Edouard), *président*.

**Blanc** (Xavier).

**Daubrée** (A.).

**Janssen** (Jules).

**Lemercier** (Abel).

} *présidents honoraires.*

## MEMBRES HONORAIRES

**MM. Pierre**, colonel en retraite, rue de Varennes, 14, *secrétaire général honoraire*.

**Blarenberghe** (Henri van), président du conseil d'administration des chemins de fer de l'Est, rue de la Bienfaisance, 48.

**Turenne** (marquis de), rue Vézelay, 9.

## MEMBRES ÉLUS

**MM. Laferrière** (Edouard), vice-président du Conseil d'Etat, rue Saint-Lazare, 62, *président*.

**Blanc** (Xavier), sénateur, rue de Fleurus, 1.

**Daubrée** (A.), membre de l'Institut, boul. Saint-Germain, 254.

**Janssen** (Jules), membre de l'Institut, à Meudon.

**Lemercier** (Abel), rue d'Assas, 90.

**Durier** (Charles), rue de Greffulhe, 7, *vice-président*.

**Caron** (Ernest), rue Saint-Lazare, 80, *vice-président*.

**Templier** (Armand), boulevard Saint-Germain, 79, *trésorier*.

**Joanne** (Paul), rue Soufflot, 16, *secrétaire des séances*.

**Guillemin** (Paul), rue Théodore, 30, à Billancourt (Seine).

**Guyard** (Albert), rue Duphot, 9.

**Levasseur** (Emile), membre de l'Institut, rue Monsieur-le-Prince, 26.

**Millot** (Albert), avenue des Champs-Élysées, 117.

**Nérot** (James), rue de l'Université, 16.

**Prudent** (l.-colonel), rue Notre-Dame-des-Champs, 73.

**Puiseux** (Pierre), rue Soufflot, 15.

**Schrader** (Franz), rue Madame, 75.

**Vallot** (Joseph), avenue d'Antin, 61.

## PRÉSIDENTS DES SECTIONS

**MM. Lenoir**, *président de la Section d'Auvergne*, à Clermont-Ferrand, représenté par M. CHOTARD, rue de Vaugirard, 61.

**Gautier**, *président de la Section de Gap*, à Gap, représenté par M. le Dr GENOUVILLE, rue de Villersexel, 9.

- MM. Vagnat** (Dr), *président de la Section de Briançon*, à Briançon, représenté par M. J. LEMERCIER, boulevard Saint-Germain, 258.
- N...**, *président de la Section d'Embrun*, représenté par M. SALVADOR DE QUATREFAOES, président du tribunal de Melun (Seine-et-Marne).
- Viallet** (Félix), *président de la Section de l'Isère*, à Grenoble, représenté par M. RICHARD-BERENOER, quai Voltaire, 29.
- N...**, *président de la Section de Chambéry*.
- Barbier**, *président de la Section d'Aix-les-Bains*, à Aix-les-Bains, représenté par M. le Dr HELME, rue de Rome, 43.
- Dunant** (Camille), *président de la Section d'Annecy*, à Annecy.
- Bravais** (Dr), *président de la Section de Lyon*, à Lyon, représenté par M. le colonel ARVERS, commandant la 10<sup>e</sup> brigade d'infanterie.
- Lejeune** (Jules), *président de la Section des Vosges*, à Nancy, représenté par M. le comte DE BIZEMONT, boulevard Saint-Germain, 214.
- Vaffier** (Hubert), *président de la Section de Saône-et-Loire*, au château de Volognat, par Maillat (Ain), représenté par M. le comte D'ESTERNO, rue de Grenelle, 122.
- Carquet** (François), député, *président de la Section de Tarentaise*, à Mou-tiers, (et avenue Bosquet, 65, à Paris), représenté par M. le Dr PHILBERT, boulevard Beaumarchais, 34.
- Vézian** (Alexandre), *président de la Section du Jura*, à Besançon, représenté par M. LEFORT, rue Saint-Louis-en-l'Île, 52.
- Sénèque** (Henry), *président de la Section de Provence*, à Marseille, représenté par M. J. BOMPARD, boulevard Malesherbes, 133.
- Trutat**, *président de la Section des Pyrénées Centrales*, à Toulouse, représenté par M. BELLOC, rue de Rennes, 105.
- Bayssellance** (A.), *président de la Section du Sud-Ouest*, à Bordeaux, représenté par M. W. VIENNOT, boulevard Saint-Germain, 202.
- Party**, *président de la Section de la Côte d'Or et du Morvan*, à Dijon, représenté par M. Félix Vionnois, rue du Faubourg-Poissonnière, 98.
- Fournier** (Dr), *président de la Section des Hautes Vosges* (Épinal et Belfort), à Rambervillers, représenté par M. Charles de BILLY, avenue Kléber, 63.
- Blanc** (Angel), *président de la Section du Mont-Blanc*, à Bonneville, représenté par le prince Roland BONAPARTE, Cours-la-Reine, 22.
- Gide** (Charles), *président de la Section du Midi*, à Montpellier, représenté par M. H. VALLOT, place des Perchamps, 2.
- Faraut**, *président de la Section des Alpes Maritimes*, à Nice, représenté par M. A. RICHÉ, boulevard des Italiens, 1.
- Galland** (Charles de), *président de la Section de l'Atlas*, à Alger, représenté par M. LETELLIER, député, rue Rotrou, 4, et M. SAMBUC, délégué suppléant, rue de l'Université, 8.
- Maderon** (J.), *président de la Section du Canigou*, à Perpignan, représenté par M. J. ALAVAIL, rue Blanche, 77.
- Réguis**, *président de la Section de Rouen*, à Rouen, représenté par M. SALOMÉ, avoué, à Pontoise.
- Cheyland** (Louis), *président de la Section de la Madeleine*, à Roanne, représenté par M. E. DE SEVELINGES, rue de la Chaussée-d'Antin, 68.
- Déville** (J.-B.), *président de la Section du Forez*, à Saint-Etienne, représenté par M. RICHARD, rue du Cardinal-Lemoine, 12.
- Pouill**, *président de la Section de l'Aurès*, à Constantine, représenté par M. FORCIOLI, député, rue Vivienne, 40.
- Fabre** (Georges), *président de la Section des Cévennes*, à Nîmes, représenté par M. BENARDEAU, rue de Varenne, 76.
- Froust**, *président de la Section de Carthage*, à Tunis, représenté par M. DIEHL, avenue Matignon, 5.
- Paradan**, *vice-président de la Section de la Lozère et des Causses*, à Mende, représenté par M. E.-A. MARTEL, rue Richelieu, 60.
- Labille**, *président de la Section des Pyrénées Occidentales*, à Pau, représenté par M. G. DEMANCHE, rue de la Victoire, 92.

- MM. Ruzan**, *président de la Section de la Drôme*, à Valence, représenté par M. Abel BERGER, avenue Malakoff, 139.  
**Jovignot**, notaire, *président de la Section de Dôle*, à Dôle, représenté par M. L.-A. LEROY, rue Greuze, 29.  
**Schaeffer**, *président de la Section du Léman*, à Thonon, représenté par M. CHAMBRELENT, boulevard Saint-Michel, 133.  
**Duguey**, *président de la Section de la Haute Bourgogne*, à Beaune, représenté par M. Eug. DUVAL, rue Nouvelle, 5.  
**Garcin** (Dr), *président de la Section d'Aix-en-Provence*, à Aix, représenté par M. A.-J. Ronjat, rue d'Assas, 33.  
**Berthet** (Dr), *président de la Section d'Albertville*, à Albertville, représenté par M. GRAVIN, sénateur.  
**Bessières**, *président de la Section du Cantal*, à Aurillac, représenté par M. LINTILHAC, rue de Cluny, 3.

**M. De Jarnac** (Adrien), *secrétaire général*, rue du Bac, 30.

## COMMISSIONS

**M. LAFERRIÈRE**, *président*.

## BIBLIOTHÈQUE.

- MM. Martel** (E.-A.), *bibliothécaire*.      **M. Margerie** (Emmanuel de).  
**Puiseux** (Pierre).

## FINANCES.

- MM. Billy** (Ch. de).      **MM. Millot**.  
**Caron** (Ernest).      **Templier** (Armand).  
**Durier** (Charles).

## RÉDACTION.

- MM. Durier** (Charles).      **MM. Nérot**.  
**Demanche**.      **Puiseux** (Pierre).  
**Guillaume**.      **Schrader**.  
**Guyard**.      **Templier** (Armand).  
**Joanne**.      **Vallot** (J.).

## REFUGES.

- MM. Guillemin**.      **MM. Puiseux** (Pierre).  
**Guyard**.      **Vallot** (Henri).  
**Nérot**.      **Vallot** (Joseph).

## CARAVANES SCOLAIRES.

- MM. Durier** (Charles).      **MM. Leroy**.  
**l'abbé Barral**.      **Prudent**.  
**Demanche**.      **Richard**.  
**Bræunig**.

## MEMBRES HONORAIRES DU CLUB

## ANGLETERRE.

**MM.** Tyndall (John). **M. Packe** (Charles).  
Tuckett (F.-F.).

## ITALIE.

**M. Baretta** (Martino). **M. Budden**.

## AUTRICHE-HONGRIE.

**M. Déchy** (Maurice de).

## SUÈDE ET NORVÈGE.

**M.** le professeur **Nordenskjöld**.

## ESPAGNE.

**MM.** le colonel **Coello y Quesada** (Francisco).  
**Fr. de Arrilaya**.

## RÉPUBLIQUE ARGENTINE.

**M. Moreno** (Francisco).

## MEMBRES DONATEURS DU CLUB

**MM.** Béthouart (Emile). — Section de Paris.  
Biollay (Paul). — Section de Paris.  
Bizemont (Arthur de). — Section des Vosges.  
Blarenberghe (Henri van). — Section de Paris.  
Blarenberghe (Henri-Michel van). — Section de Paris.  
Bornèque (Eugène). — Section des Hautes Vosges.  
Bourdon (Marcel). — Section de Paris.  
Chancel (Georges). — Section de Paris.  
Copineau (Charles). — Section de Paris.  
Daubrée (Paul). — Section de Paris.  
Delaporte (Amédée). — Section de Paris.  
Delebecque (André). — Section de Tarentaise.  
Denfert-Rochereau (A.-G.-R.). — Section de Paris.  
**M<sup>me</sup>** Deroy. — Section de Paris.  
**M.** Douville-Maillefeu (le comte de). — Section des Hautes Vosges.  
**M<sup>me</sup>** Enlart. — Section de Paris.  
**MM.** Fabre (Charles). — Section des Pyrénées Centrales.  
Ferrari (Philippe de). — Section de Paris.  
**M<sup>me</sup>** Genouville (Berthe). — Section de Paris.  
**MM.** Genouville (Louis). — Section de Paris.  
Genouville (Félix). — Section de Paris.  
George (Jules). — Section des Vosges.  
Gérard (Amédée). — Section de Paris.  
Gibert (Edouard). — Section de Paris.  
Gibert (Frédéric). — Section de Paris.  
Grandin (Alfred). — Section de Paris.  
Gros (Fernand-Léon). — Section de Paris.

- MM.** Guérin (E.-M.). — Section de Paris.  
 Hollande (Jules). — Section de Paris.  
 Jackson (James). — Section de Paris.  
 Jackson (William). — Section de Paris.  
 Jacmart (Gustave-Adolphe). — Section de Paris.  
 Japy (Adolphe). — Section des Hautes Vosges.  
 Japy (Jules). — Section des Hautes Vosges.  
 Javal (docteur). — Section de Paris.  
 Jouffray (Antoine). — Section de Paris.  
**M<sup>me</sup>** Juglar (Joséphine). — Section de Paris.  
**MM.** Krafft (E.). — Section de Paris.  
 Lamy (Ernest). — Section de Paris.  
 Lebas (Alphonse). — Section de Paris.  
 Le Doyen (Léonce). — Section de Paris.  
 Lemerancier (Abel). — Section de Paris.  
**M<sup>me</sup>** Lemerancier (Joseph). — Section de Paris.  
**M.** Lichtenberger (Henri). — Section de Paris.  
**M<sup>me</sup>** Lillaz. — Section de Paris.  
**M.** Luuyt (Maurice). — Section de Paris.  
**M<sup>me</sup>** Mahé. — Section de l'Atlas.  
**MM.** Marjollin (Gustave). — Section de Paris.  
 Martin (William). — Section de Paris.  
 Maugin (Albert-Louis). — Section de Paris.  
 Maugin (Gustave-Oscar). — Section de Paris.  
**M<sup>me</sup>** Maugin (Gustave). — Section de Paris.  
**M<sup>lle</sup>** Maugin (Jeanne-Charlotte). — Section de Paris.  
**MM.** Meiner (Edmond). — Section de Paris.  
 Méquillet (Camille). — Section de Paris.  
 Morel d'Arleux (Charles). — Section de Paris.  
 Morin (Henri). — Section de Paris.  
 Mussy (Jean). — Section de Paris.  
 Paumier (Louis-Henri). — Section de Paris.  
 Pétot (Antoine). — Section de la Haute Bourgogne.  
 Picard (G.-J.-E.). — Section de Paris.  
 Privat (Paul). — Section des Pyrénées Centrales.  
 Quévillon. — Section de Paris  
 Raveneau (L.-A.-M.). — Section de Paris.  
 Renaud (G.). — Section de Paris.  
 Riché (Alexandre). — Section des Alpes Maritimes.  
 Rochat (Ed.). — Section de Paris.  
 Rodary (Ferdinand). — Section de Paris.  
 Rothschild (baron Edmond de). — Section de Paris.  
 Saint-Martin (Ch.-L. Minette de). — Section de Paris.  
 Sauvage (Edouard). — Section de Paris.  
 Segretain (Alexandre). — Section de Paris.  
 Templier (Armand). — Section de Paris.  
 Templier (Pierre). — Section de Paris.  
 Turenne (marquis de). — Section de Paris.  
 Vallot (Henri). — Section de Paris.  
 Vallot (Joseph). — Section de Paris.  
**M<sup>me</sup>** Vallot (Joseph). — Section de Paris.  
**MM.** Vésignié (Henri). — Section de Paris  
 Vésignié (Louis). — Section de Paris.  
 Vigier (Léon). — Section de Paris.  
 Visme (Armand de). — Section de Paris.  
 Visme (Gaston de). — Section de Paris.  
 Wartelle (Émile). — Section de Paris.  
 Wœlfli (Edmond). — Section des Vosges.  
 Yvart (Casimir). — Section de Paris.

## BUREAUX DES SECTIONS

## SECTION DE PARIS

*Fondée le 2 avril 1874.*

SIÈGE SOCIAL : rue du Bac, 30, à Paris.

(Ouvert tous les jours, dimanches et fêtes exceptés, de 10 h. à 5 h.)

Cotisation de la Section : 10 francs.

S'adresser pour tous renseignements à M. De JARNAC, secrétaire général,  
au siège social.

## BUREAU

**MM. Laferrière** (Edouard), *président.*

Blanc (Xavier) . . .

Daubrée (A.) . . .

Janssen (Jules) . .

Lemerrier (Abel) .

Durier (Charles) .

Caron (Ernest) . .

Pierre, *secrétaire général honoraire.*Templier (Armand), *trésorier.*Joanne (Paul), *secrétaire des séances.*Blarenberghé (Henri van), *membre honoraire.*Turenne (marquis de), *membre honoraire.*

Guillemin (Paul).

Guyard.

Levasseur.

Millot (Albert).

Nérot (James).

Prudent (Ferdinand).

Puisieux (Pierre).

Schrader (Franz).

Vallot (Joseph).

**M. De Jarnac** (Adrien), *secrétaire général.*

## SECTION D'Auvergne

*Fondée le 16 mai 1874.*

SIÈGE SOCIAL : cité Chabrol, 2, à Clermont-Ferrand.

## BUREAU

**MM. Chotard**, ancien doyen de la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand, à Paris, *président honoraire.***Lenoir**, conseiller à la cour de Riom, *président.***Poupon**, lieutenant-colonel en retraite, à Royat (Puy-de-Dôme), *vice-président.***Pestel** (Léon), rue de l'Éclache, à Clermont-Ferrand, *vice-président.*

- MM. Vimont**, bibliothécaire de la ville, montée de Jaudc, 3, Clermont-Ferrand, *secrétaire général honoraire*.  
**Viallefond**, avenue de Royat, 16, à Chamalières, *secrétaire général*.  
**Teisset** (Louis), Place du Terrail, Clermont-Ferrand. }  
**Dumousset** (Henri), négociant, rue André-Moinier, } *secrétaires des séances*.  
 Clermont-Ferrand. }  
**Rougier** (Emile), greffier en chef du tribunal civil, à Clermont-Ferrand, *archiviste*.  
**Labourier**, avoué, rue Pascal, 22, Clermont-Ferrand, *trésorier honoraire*.  
**Richard** (Albert), notaire, rue de la Treille, Clermont-Ferrand, *trésorier*.  
**Chibret** (Dr). }  
**Roussel** (Léon), ingénieur civil. } *commissaires*.  
**Julien**, professeur à la Faculté des sciences. }  
**Laferrière**, *délégué honoraire près la Direction Centrale*.  
**Jackson** (William), *délégué honoraire près la Direction Centrale*.  
**Chotard**, *délégué près la Direction centrale*.

## SECTION DE GAP

*Fondée le 27 mai 1874.*

**SIÈGE SOCIAL** : à Gap.

### BUREAU

- MM. Blanc** (Xavier), sénateur, rue de Fleurus, 1, Paris, *président d'honneur*.  
**Gautier** (A.), directeur des postes et télégraphes en retraite, à Gap, *président*.  
**Cardot**, inspecteur adjoint des forêts, Pontarlier }  
 (Doubs) } *vice-présidents*.  
**Jougla** (Sosthène), vice-président du tribunal }  
 civil de Valence }  
**Fiard**, capitaine en retraite, rue Villars, 2, Gap, *trésorier*.  
**Laty** (A.), rue Marbouf, 26, Paris, *secrétaire général*.  
**Grimaud**, conseiller général. } *administrateurs*.  
**Liotard** (Alfred) }  
**Genouville** (Dr), *délégué près la Direction Centrale*.

## SECTION DE BRIANÇON

*Fondée en mars 1875.*

**SIÈGE SOCIAL** : à Briançon.

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements à M. CHALLIER, trésorier de la Section,  
 25, Grande-Rue, à Briançon.

### BUREAU

- M. Guillemin** (Paul), inspecteur général de la navigation, rue Théodore, 30,  
 Billancourt, *président d'honneur*.

**MM. Vagnat** (Charles-Auguste), docteur en médecine, conseiller général, maire de Briançon, *président*.

**Brun** (Jules), conseiller d'arrondissement, Briançon. } *vice-présidents*.

**Faure** (René), ancien maire de Briançon. . . . . }

**Challier** (Antoine), trésorier de la caisse d'épargne, Grande-Rue, 25, Briançon, *archiviste-trésorier*.

**Chabrand**, avocat . . . . . }

**Izoard** (Adolphe), capitaine en retraite . . . . . } *administrateurs*.

**Izoard** (Hippolyte), conseiller d'arrondissement. . . . . }

**Queyras** (François), conseiller général. . . . . }

**Lemercier** (J.), *délégué près la Direction Centrale*.

## SECTION D'EMBRUN

*Fondée en juillet 1875.*

**SIÈGE SOCIAL** : à Embrun.

S'adresser pour les renseignements à **M. ARDUIN**, à Embrun.

### BUREAU

**MM. Gougat**, inspecteur des forêts en retraite, à Dôle, *président d'honneur*.

**Arduin**, maire d'Embrun, *administrateur*.

**Salvador de Quatrefages**, *délégué près la Direction Centrale*.

## SECTION DE L'ISÈRE

*Fondée le 27 août 1874.*

**SIÈGE SOCIAL** : rue du Lycée, 5, à Grenoble.

### BUREAU

**MM. Richard-Béranger**, quai Voltaire, 29, Paris, *président d'honneur*.

**Viallet** (Félix), ingénieur civil, rue d'Echirolles, 3, Grenoble, *président*.

**Duhamel** (Henry), à Gières. . . . . } *vice-présidents*.

**Rey**, inspecteur d'académie, hôtel de la Préfecture, Grenoble. . . . . }

**Guirmand** (Casimir), avocat, rue Lesdiguières, 26, Grenoble, *secrétaire général*.

**Lory**, rue Pertuisière, 8, Grenoble, *secrétaire des séances*.

**Thorant**, commissaire-priseur, rue de Bonne, 15, Grenoble, *trésorier*.

**N...**, *archiviste*.

**Giroud**. . . . . } *administrateurs.*

**Fernel**. . . . . } *honoraires.*

**Allotte de la Fuye**, commandant de l'École regimentaire

du génie. . . . . }

**Blanchet** (H) . . . . . }

. . . . . } *administrateurs.*

. . . . . }

. . . . . }

au lycée. . . . . }

**Nicolas** (Dr). . . . . }

**Pocat** (Jules), négociant. . . . . }



**M. Richard-Bérenger**, *délégué près la Direction Centrale.*

#### MEMBRES HONORAIRES

Les 12<sup>e</sup>, 14<sup>e</sup>, 28<sup>e</sup> et 30<sup>e</sup> bataillons de chasseurs alpins.

### SECTION DE CHAMBÉRY

*Fondée le 10 novembre 1874.*

SIÈGE SOCIAL : à Chambéry, à l'Hôtel de Ville.

#### BUREAU

**MM. Martin-Franklin** (Jean), à Chambéry, *président honoraire.*

**N....**, *président.*

**Bérar**

**Lapo**

**pie**

**Richa**

**Faga**

**N....**

à Chambéry. . . . . } *vice-présidents.*  
le 13<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à

it, rue Saint-Antoine, Chambéry, *secrétaire général.*  
Chambéry, *secrétaire adjoint.*

, aux Charmettes, près Chambéry, *bibliothécaire.*

. . . . . } *administrateurs.*  
. . . . .  
. . . . .  
. . . . .  
. . . . .

### SECTION D'AIX-LES-BAINS

*Fondée le 25 novembre 1874.*

SIÈGE SOCIAL : Hôtel de Ville, à Aix-les-Bains.

Cotisation de la Section : 6 francs.

S'adresser pour les renseignements à **M. BARBIER**, président, villa Campanus, à Aix, et à **M. PIN**, secrétaire, architecte de la ville, à l'Hôtel de Ville.

#### BUREAU

**MM. Barbier**, villa Campanus, à Aix-les-Bains, *président.*

**Gimet**, maire, à Aix, *vice-président.*

**PIN**, architecte de la ville, à Aix, *secrétaire.*

**Mailland** (Pierre), notaire, à Aix, *trésorier.*

**Blanc** (Léon), docteur en médecine. . . . . }

**Bernascon** (Jean-Marie). . . . . } *administrateurs.*

**Helme** (Dr), *délégué près la Direction Centrale.*



**MM. Marduel (J.)**. . . . . }  
**Mathieu**. . . . . }  
**Mital (Jér.)**. . . . . } *conseillers.*  
**Piaget**. . . . . }  
**Pouzet**. . . . . }  
**Arvers** (colonel), *délégué près la Direction Centrale.*

## MEMBRES HONORAIRES

**MM. Guillemain (Paul)**, membre de la Direction Centrale, rue Théodore, 30, à Billancourt.  
**Rabot (Charles)**, rue de Condé, 11, Paris.  
 Le 12<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied, à Embrun.

## SECTION DES VOSGES

*Fondée le 21 février 1875.*

SIÈGE SOCIAL : à Nancy.

Cotisation de la Section : 5 francs.

## BUREAU

**MM. Lejeune (Jules)**, membre des Académies de Metz et de Stanislas, rue de la Ravinelle, 22 *bis*, Nancy, *président*.  
**Miscault (Henri de)**, rue d'Alliance, 5, Nancy. . . . . } *vice-présidents.*  
**Thierry-Mieg (Aug.)**. . . . . }  
**Metz-Noblat (Antoine de)**, membre de l'Académie de Stanislas, rue de la Ravinelle, 27, Nancy, *secrétaire*.  
**Maure (Marcel)**, avocat, cours Léopold, 7, Nancy, *secrétaire adjoint*.  
**Wœlfelin (Edmond)**, rue de Boudonville, 9 *bis*, Nancy, *trésorier-archiviste*.  
**Gluck (Emile)**, *vice-trésorier*.  
**Bizemont (comte de)**, *délégué près la Direction Centrale.*

## MEMBRE HONORAIRE

**M. Lemerancier (Abel)**, président honoraire du Club Alpin Français, rue d'Assas, 90, Paris.

## SECTION DE SAÔNE-ET-LOIRE

*Fondée en avril 1875.*

SIÈGE SOCIAL : à Chalon-sur-Saône.

## BUREAU

**MM. Vaffier (Hubert)**, au château de Volognat, par Maillat (Ain), *président*.  
**G. de Champeaux**, ingénieur civil, Autun, *vice-président*.

MM.

ocat, impasse de la Gravière, 1, Chalon-sur-Saône,  
Autun, *trésorier*.

..... } *membres.*  
*délégué près la Direction Centrale.*

## SECTION DE TARENTEISE

Fondée le 15 juillet 1875.

SIÈGE SOCIAL : à Moutiers (Savoie).

## BUREAU

MM. Carquet (François), député, avenue Bosquet, 65, Paris, *président*.Maitral (F.), ancien percepteur, à Moutiers, *vice-président*.Joriox, notaire, à Moutiers, *vice-président*.Reymond (Ambroise), greffier au tribunal, à Moutiers, *secrétaire*.Belleville, comptable, à Moutiers, *trésorier*.Butin, agent voyer, à Moutiers, *secrétaire adjoint*.Trésallet, notaire, à Moutiers, *archiviste et sous-secrétaire*.

Ducloz .....

Moris (Eugène) .....

Favre (Constant) .....

Greyfié de Bellecombe (comte) .....

Garçon (Maurice) .....

Jarre (Charles-A.) .....

Mayet (Charles) .....

Collin (F.) .....

Richard (R.) .....

Viallet .....

Philbert (Dr), *délégué près la Direction Centrale*.} *administrateurs.*

## SECTION DU JURA

Fondée le 21 août 1875.

SIÈGE SOCIAL : rue Neuve-Saint-Pierre, 25, à Besançon.

## BUREAU

MM. Véxian (Alexandre), doyen de la Faculté des sciences, Villas Bisontines, 1, Besançon, *président*.

Boysson d'Ecole (Alfred), 22, rue de la Préfecture, Besançon .....

Caron (Alfred), à Châteauneuf, près Fraisans (Jura) .....

Sahler (Léon), à Audincourt .....

Racapé (Maurice), rue Charles-Nodier, 34, Besançon, *trésorier*.Lefort, *délégué près la Direction Centrale*.} *vice-présidents.*

## SECTION DE PROVENCE

*Fondée le 4 novembre 1875.*

SIÈGE SOCIAL, ouvert tous les jours, sauf dimanches et fêtes, de 2 à 5 h.  
rue de l'Arbre, 14, à Marseille.

Réunion au Siège social tous les jeudis soir à 9 h.  
et tous les samedis à 2 h.

Cotisation de la Section : 15 francs.

S'adresser pour les renseignements à M. ROLAND, secrétaire général,  
rue de l'Arbre, 14, à Marseille.

## BUREAU

- MM.** Leuglay (H. de), rue Saint-Jacques, 86, Marseille, *président honoraire*.  
**Sénéque** (Henry), rue des Abeilles, 8, Marseille, *président*,  
**Barrême** (Eugène), docteur en droit, boulevard de }  
 Rome, 64, Marseille. . . . . } *vice-présidents*.  
**Bourgogne** (Jules), rue Vacon, 53, Marseille. . . . .  
**Roland** (Emile), rue Fongate, 31, Marseille, *secrétaire général*.  
**Bonnefoy** (Charles), ancien avoué, rue Haxo, 10, Marseille, *trésorier*.  
**Roux** (Paul), traverse Saint-Dominique, 1, Marseille, *secrétaire adjoint, bi-*  
*bliothécaire*.  
**Camau** (Em.). . . . . }  
**Matton** (Amédée). . . . . } *conseillers*.  
**Miane** (J.-B.). . . . .  
**Bompard** (J.), *délégué près la Direction Centrale*.

## SECTION DES PYRÉNÉES CENTRALES

*Fondée le 7 avril 1876.*

SIÈGE SOCIAL : rue Sainte-Anne, 22, à Toulouse.

Réunion tous les premiers jeudis du mois à 8 h. 1/2 à la Faculté des lettres.

Cotisation de la Section : 4 francs.

S'adresser pour les renseignements à M. THOMAS (René), secrétaire adjoint,  
rue Bonrepos, 3, à Toulouse.

## BUREAU

- MM.** Benoist, professeur à la Faculté des lettres, rue Monplaisir, 9, Toulouse,  
*président honoraire*.  
**Trutat**, directeur du Muséum, place du Palais, 7, Toulouse, *président*.  
**Fontès**, ingénieur en chef des ponts et chaussées, rue }  
 Romiguière, 3, Toulouse. . . . . } *vice-présidents*.  
**Blaignan**, avocat général, à Grenoble. . . . .  
**Batigne**, rue Sainte-Anne, 22, Toulouse, *secrétaire général*.  
**Thomas** (René), imprimeur, rue Bonrepos, 3, Toulouse, *secrétaire adjoint*.  
**Privat** (P.), rue des Tourneurs, 45, Toulouse, *trésorier*.  
**Martin** (A.), allée des Soupirs, 9, Toulouse, *archiviste*.  
**Martin** (J.), vice-président du tribunal civil. . . . . }  
**Favre** (Ch.). . . . . } *assesseurs*.  
**Belloc**, *délégué près la Direction Centrale*.

## SECTION DU SUD-OUEST

*Fondée le 7 avril 1876.*

SIÈGE SOCIAL : à l'Athénée, rue des Trois-Œnils, 53, à Bordeaux.

Cotisation de la Section : 10 francs.

S'adresser pour les renseignements à M. BAYSELLANCE, président, rue Saint-Genès, 84; — à M. BLAQUIÈRE, vice-président, rue Hustin, 9; — à M. LOURDE-ROCHEBLAVE, vice-président, rue du Jardin-Public, 28; — à M. ARNÉ, secrétaire général, rue Judaïque, 121, à Bordeaux.

## BUREAU

MM. Schrader (F.), membre de la Direction Centrale, rue Madame, 73, Paris, *président honoraire*.

Bayssellance (A.), rue Saint-Genès, 84, Bordeaux, *président*.

Blaquière, architecte, rue Hustin, 9, Bordeaux.

Lourde-Rochelave, rue du Jardin-Public, 28, Bordeaux. } *vice-présidents*.

Arné (Georges), rue Judaïque, 121, Bordeaux, *secrétaire général*.

Rosset, notaire, rue Mably, 20 bis, Bordeaux, *trésorier*.

Jaeggi, rue Turenne, 42, Bordeaux, *secrétaire-archiviste*.

Arlot de Saint-Saud (comte d'), *administrateur honoraire*.

Brulle, avocat.

Degrange-Touzin (A.), avocat.

Gautier.

Levillain, professeur à la Faculté de droit.

Lory (Henri de).

Mestrezat.

Rödel (Henri), juge suppléant.

Roujol, juge d'instruction au tribunal de première instance.

Tisseyre.

Viennot (William), *délégué près la Direction Centrale*.

} *administrateurs*.

## SECTION DE LA CÔTE D'OR ET DU MORVAN

*Fondée le 24 avril 1876:*

SIÈGE SOCIAL : à Dijon.

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements à M. PARTY, président, 21, place de la République.

## BUREAU

MM. Party, président du tribunal civil, place de la République, 21, Dijon, *président*.

Rougé (Marcel), rue Vannerie, 49, Dijon.

Robelin, propriétaire, avenue des Chartreux, Dijon.

Lory, rue du Petit-Potet, 34, Dijon, *secrétaire*.

Ribot, professeur au lycée, rue Jacotot, 1, Dijon, *secrétaire adjoint*.

Darantière, ancien notaire, place Saint-Jean, 17, Dijon, *trésorier*.

Paupion, rue Chabot-Charny, 3, Dijon, *bibliothécaire*.

Aubelle.

Cerceil.

Fontaine, agrée.

Joliet, préfet de la Charente.

Lavirotte.

Parizot (Dr).

Vionnois (Félix), architecte, *délégué près la Direction Centrale*.

} *membres*.

## SECTION DES HAUTES VOSGES (ÉPINAL-BELFORT)

*Fondée en juin 1876.*

SIÈGE SOCIAL : 6, Faubourg de Montbéliard, à Belfort,  
et 9, rue de la Comédie, à Epinal.

Cotisation de la Section : 5 francs.

Réunion du groupe de Belfort, au Siège social, tous les jeudis, à 8 h. 1/2 du soir.

S'adresser pour les renseignements à M. le Dr FOURNIER, à Rambervillers; — à M. GLEY, rue de la Calandre, 5, à Epinal; — à M. le Dr BARDY, place de l'Arsenal, 1, à Belfort; — à M. DUBAIL-ROY, Faubourg de Montbéliard, 42, à Belfort; — à M. DEVILLERS, rue Thiers 43 (imprimerie), à Belfort.

### BUREAU CENTRAL

<b>MM. Durier</b> (Charles), à Paris, <i>président d'honneur</i> .	
<b>Fournier</b> (Alban), docteur en médecine, à Rambervillers (Vosges), <i>président</i> .	
<b>Jundt</b> , ingénieur en chef des ponts et chaussées, à Belfort. . . . .	} <i>vice-présidents.</i>
<b>Caro</b> , inspecteur de l'enregistrement, à Epinal . . . . .	
<b>Bardy</b> (Victor), docteur en médecine, à Belfort. . . . .	} <i>secrétaires.</i>
<b>Gley</b> (Albert), 5, rue de la Calandre, à Epinal . . . . .	
<b>Renault</b> (Alphonse), à Belfort, <i>secrétaire adjoint</i> .	
<b>Dubail-Roy</b> , à Belfort . . . . .	} <i>trésoriers.</i>
<b>Pfléger</b> , directeur de la Cie l'Urbaine, à Epinal. . . . .	
<b>Kuntz</b> , <i>archiviste-bibliothécaire</i> .	
<b>Bornèque-Japy</b> (Eugène) . . . . .	} <i>administrateurs.</i>
<b>Devillers</b> (Eugène) . . . . .	
<b>Garnier</b> . . . . .	
<b>Gebhart</b> . . . . .	
<b>Knellwolff</b> (Alphonse) . . . . .	
<b>Romond</b> (Paul) . . . . .	
<b>Welté</b> . . . . .	
<b>Billy</b> (Charles de), <i>délégué près la Direction Centrale</i> .	

## SECTION DU MONT-BLANC

*Fondée le 8 mai 1877.*

SIÈGE SOCIAL : à Bonneville.

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements, soit à M. A. BLANC, président, à Bonneville, soit à M. J. THÉVENET, secrétaire général, à Bonneville, soit à M. J. TAIRRAZ, photographe, vice-président, à Chamonix.

### BUREAU

- MM. Durier** (Ch.), à Paris, *président d'honneur*.  
**Wills** (Alfred), juge à la Haute Cour de justice, à Londres (Angleterre)  
*vice-président d'honneur*.

- MM. Blanc** (Angel), avoué, à Bonneville, *président*.  
**Tairraz** (Joseph), photographe, à Chamonix. . . . . } *vice-présidents*.  
**Orsat** (Léon), avocat et député, à Bonneville. . . . . }  
**Thévenet** (Joseph), avocat, à Bonneville, *secrétaire général*.  
**Guy** (François), avoué, à Bonneville. . . . . } *secrétaires adjoints*.  
**Simond** (Antony), Bonneville . . . . . }  
**Abre** (Philibert), banquier, à Bonneville, *trésorier*.  
**Chardon** (Edouard). . . . . }  
**Chavin** (François), imprimeur. . . . . } *conseillers*.  
**Galais** (Léopold), docteur en médecine. . . . . }  
**Orsat** (Constant). . . . . }  
**Pachod** (J.-M.). . . . . }  
**Warchex** (François), avocat, maire de Bonneville. . . . . }  
**Tavernier** (Hippolyte), *administrateur délégué pour la vallée du Giffre*.  
**Simond** (Paul), *administrateur délégué pour l'arrondissement de Saint-Julien*.  
**Bonaparte** (prince Roland), *délégué près la Direction Centrale*.

## SECTION DU MIDI

*Fondée le 14 juillet 1879.*

**SIÈGE SOCIAL** : chez M. Jules Castelnau, boulevard Ledru-Rollin, 4,  
à Montpellier.

### BUREAU

- MM. Rouville** (Paul de), doyen de la Faculté des sciences, à Montpellier, *président honoraire*.  
**Gide** (Charles), professeur à la Faculté de droit, villa Saint-Martin-de-Prunet,  
Montpellier, *président*.  
**Casalis de Fondouce**, rue des Etuves, 18, Montpellier. } *vice-présidents*.  
**Vitalis** (Vincent), à Lodève. . . . . }  
**Cochet**, rue Durand, 11, Montpellier, *secrétaire général*.  
**Castelnau** (Jules), boulevard Ledru-Rollin, 4, Montpellier, *trésorier*.  
**Vallot** (H.), *délégué près la Direction Centrale*.

## SECTION DES ALPES MARITIMES

*Fondée en novembre 1879.*

**SIÈGE SOCIAL** : rue Sainte-Clotilde, 1, à Nice.

Réunion le premier vendredi de chaque mois pendant l'hiver.

Cotisation de la Section : 10 francs.

S'adresser pour les renseignements à **M. F. FARAUT**, président,  
et à **M. M. GILLY**, vice-président.

### BUREAU

- MM. Faraut** (F.), avocat, rue Saint-François-de-Paule, 20, Nice, *président*.  
**Gilly** (M.), rue de l'Hôtel-des-Postes, 8, Nice, *vice-président*.  
**Bernard-Attanoux** (Henry), place de l'Eglise-du-Vœu, 2, Nice, *vice-président*.  
**Fabre** (Gaston), avocat, rue Masséna, 15, Nice, *secrétaire général*.



- MM.** Decourcelle (P.), avenue de la Gare, 29, Nice, *trésorier*.  
 Garin de Cocconato (R.) . . . . .  
 Dalmas (F.) . . . . .  
 Vigon (J.) . . . . .  
 Béra (E.) . . . . .  
 Cessole (V. de) . . . . .  
 Beri (H.) . . . . .  
 Riché (A.), *délégué près la Direction Centrale*.

} *conseillers.*

## SECTION DE L'ATLAS

*Fondée en mars 1880.*

SIÈGE SOCIAL : palais Consulaire, boulevard de la République, à Alger,

Ouvert tous les soirs, sauf le dimanche et le jeudi, de 6 à 7 h.

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements à M. PRESSOIR, secrétaire général, professeur au lycée, à Alger.

### BUREAU

- MM.** Fau, premier président, à Bourges . . . . .  
 Martel (F.), inspecteur général de l'Université, } *présidents d'honneur*  
 à Garches (Seine-et-Oise). . . . .  
 Galland (Ch. de), directeur du petit lycée de Ben-Aknoun, Alger, *président*.  
 Broussais (Emile), avocat, 18, rue de Tanger, }  
 Alger. . . . .  
 Quirot, rue Daguerre, Mustapha supérieur, Al- } *vice-présidents.*  
 ger. . . . .  
 Pressoir, professeur au lycée, Alger, *secrétaire général*.  
 Gastu (G.), avocat, 55, rue d'Isly, Alger. . . } *secrétaires adjoints.*  
 Barthélemy, professeur, Alger. . . . .  
 Gaudin, rue Denfert-Rochereau, 7, à Mustapha, Alger, *trésorier*.  
 Fredouille, négociant . . . . .  
 Meunier, avocat. . . . .  
 Beaudelaire, professeur . . . . .  
 Warot (Eugène). . . . .  
 Leblays, *délégué aux caravanes scolaires*.  
 Letellier, député, *délégué près la Direction Centrale*.  
 Sambuc, avocat, *délégué adjoint*.

} *administrateurs.*

## SECTION DU CANIGOU

*Fondée en mai 1881.*

SIÈGE SOCIAL : à Perpignan.

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements relatifs aux excursions à MM. AURIOL, banquiers, 10, rue de l'Incendie, à Perpignan.

### BUREAU

- MM.** Ferrer (Léon), rue des Marchands, 2, Perpignan.  
 Tarbouriech (Joseph), avocat, rue de la Cloche- } *présidents d'honneur.*  
 d'Or, 14, Perpignan. . . . .

- MM.** Maderon (J.), professeur d'histoire, rue de la Tet, 46, Perpignan, *président*.  
 Puig (Michel), clerc de notaire, place d'Armes, Perpignan, *vice-président*.  
 Masnou (Paul), rue de l'Horloge, Perpignan, *secrétaire*.  
 Bernadach (P.), cité Bartinol, Perpignan, *trésorier*.  
 Carcassonne (Henri), avocat, rue de la Cloche-d'Or, Perpignan, *archiviste*.  
 Gally (Claude) . . . . . }  
 Vergès de Ricaudy (Emmanuel). . . . . } *administrateurs*.  
 Soullier (Casimir). . . . . }  
 Alavail (Justin), *délégué près la Direction Centrale*.

## SECTION DE ROUEN

*Fondée en février 1882.*

SIÈGE SOCIAL : à Rouen.

### BUREAU

- MM.** Réguis, avocat général, quai du Havre, 8, Rouen, *président*.  
 Gadon (Emile), juge au tribunal civil, rue de Blainville, 2, Rouen, *vice-président*.  
 Talbot, avoué, rue Beauvoisine, 8, Rouen, *secrétaire*.  
 Bourgerie, avoué, rue Jeanne-d'Arc, 31, Rouen, *trésorier*.  
 Salomé, *délégué près la Direction Centrale*.

## SECTION DE LA MADELEINE

*Fondée en juillet 1882.*

SIÈGE SOCIAL : à Roanne.

Cotisation de la Section : 10 francs.

S'adresser pour les renseignements à M. CHEYLARD, président,  
 10, quai du Bassin, à Roanne.

### BUREAU

- MM.** Verchère, notaire, à Saint-Germain-Lespinasse (Loire), *président honoraire*.  
 Cheylard (Louis), agent général de la C<sup>ie</sup> d'assurances l'Union, quai du Bassin, 10, Roanne, *président*.  
 Jotillon, avocat, place d'Armes, Roanne, *vice-président*.  
 Verrière (Marc), avoué, à Roanne, *secrétaire*.  
 Tatoud (J.), négociant, rue du Collège, 22, Roanne, *trésorier*.  
 Durand (Louis) . . . . . }  
 Leriche (Ernest), avoué . . . . . } *membres*.  
 Mallein . . . . . }  
 Périé, avocat . . . . . }  
 Sevelinges (E. de), *délégué près la Direction Centrale*.

## SECTION DU FOREZ

*Fondée en juin 1883.*

SIÈGE SOCIAL : rue de Roanne, 1, à Saint-Étienne.

Réunions au siège social le mercredi de chaque semaine à 8 h. et demie du soir.

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements à M. J.-B. DEVILLE,  
14, rue de la République, à Saint-Étienne.

## BUREAU

<b>MM. Deville (J.-B.)</b> , rue de la République, 14, Saint-Étienne, <i>président</i> .	
<b>Brugnault (O.)</b> , secrétaire général de la mairie, rue Sainte-Catherine, 14, Saint-Étienne. . . . .	} <i>vice-présidents.</i>
<b>Lamaizière (Léon)</b> , architecte, rue Marengo, Saint-Étienne. . . . .	
<b>Mougeot (G.)</b> , professeur de seconde au lycée, Saint-Étienne, <i>secrétaire général</i> .	
<b>Pinoncely</b> , licencié, place Mi-Carême, 5, Saint-Étienne, <i>secrétaire des séances</i> .	
<b>Fuchs (Eugène)</b> , rue des Grès, 27, Saint-Étienne, <i>trésorier</i> .	
<b>Odin (J.)</b> , rue du Treuil, 47, Saint-Étienne, <i>archiviste-bibliothécaire</i> .	
<b>Durand (P.)</b> . . . . .	} <i>conseillers.</i>
<b>Michel (R.)</b> . . . . .	
<b>Gros (J.)</b> . . . . .	
<b>Pitaval</b> . . . . .	
<b>Vergnette</b> . . . . .	
<b>Robert</b> . . . . .	} <i>conseillers suppléants.</i>
<b>De Vivie</b> . . . . .	
<b>Fayard</b> . . . . .	
<b>Greilsamer</b> . . . . .	
<b>Odin (A.)</b> . . . . .	
<b>Richard (Lucien)</b> , <i>délégué près la Direction Centrale</i> .	

## SECTION DE L'AURÈS ET DU SAHARA

*Fondée en janvier 1884.*

SIÈGE SOCIAL : à Constantine (Algérie).

Cotisation de la Section : 12 francs.

S'adresser pour les renseignements relatifs aux excursions  
à M. PASTOR, pharmacien, à Constantine.

## BUREAU

<b>MM. Mengardueque</b> , préfet de Constantine. . . . .	} <i>présidents d'honneur.</i>
<b>Casanova</b> (docteur), maire de Constantine. . . . .	
<b>Herse (M<sup>me</sup>)</b> , à Constantine. . . . .	} <i>président.</i>
<b>Pouill</b> , professeur au lycée, rue de France, 32, Constantine, <i>vice-président</i> .	
<b>Jacquot</b> , juge de paix, à Milah, <i>secrétaire</i> .	
<b>Vars</b> , professeur au lycée, à Constantine, <i>secrétaire</i> .	
<b>Pastor</b> , pharmacien, à Constantine, <i>trésorier</i> .	
<b>Forcioli</b> , député, <i>délégué près la Direction Centrale</i> .	

## SECTION DES CÉVENNES

*Fondée le 28 mai 1884.*

SIÈGE SOCIAL : à Nîmes.

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements à M. ALBERT MOLINES,  
10, place de la Salamandre, à Nîmes.

## BUREAU

**MM. Fabre** (Georges), inspecteur des forêts, rue Menard, 28, Nîmes, *président*.  
**Labbé** (Joseph), inspecteur des forêts, à Alais, *vice-président*.  
**Martin** (Jules), 25, quai de la Fontaine, Nîmes, *secrétaire*.  
**Oberkampff** (Émile), receveur des finances, à Alais, *trésorier*.  
**Molines** (Albert), place de la Salamandre, 10, Nîmes. } *administrateurs*.  
**André** (Ernest), notaire, à Alais. . . . . }  
**Bénardeau**, *délégué près la Direction Centrale*.

## SECTION DE CARTHAGE

*Fondée le 5 juillet 1884.*

SIÈGE SOCIAL : rue de Hollande, 12, à Tunis.

Séances au siège social le premier jeudi de chaque mois, à 8 h. et demie du soir.

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements à M. DUBOURDIEU, secrétaire,  
19, rue Es-Sadikia, à Tunis.

## BUREAU

**MM. Proust**, directeur de la Compagnie Algérienne, à Tunis, *président*.  
**Dolot**, commandant du génie, à Tunis, *vice-président*.  
**Dubourdieu**, rue Es-Sadikia, 19, Tunis, *secrétaire*.  
**Hugon** (H.), rédacteur à la Direction des finances, à Tunis, *trésorier*.  
**Ducroquet**, avocat, à Tunis, *archiviste-bibliothécaire*.  
**Diehl**, *délégué près la Direction Centrale*.

## SECTION DE LA LOZÈRE ET DES CAUSSES

*Fondée en avril 1885.*

SIÈGE SOCIAL : à Mende.

Cotisation de la Section : 10 francs.

S'adresser pour les renseignements à M. PARADAN, vice-président,  
à Mende, et à M. GASSON, vice-président, à Millau.

## BUREAU

**M. Malafosse** (Louis de), rue Mage, 20, Toulouse, *président d'honneur*.

- MM. Paradan** (J.), avocat, à Mende. . . . . } *vice-présidents.*  
**Gasson**, receveur des finances, à Millau. . . . . }  
**Rimbaud** (Paul), à Mende, *secrétaire.*  
**Germer-Durand**, architecte départemental de la Lozère, à Mende, *trésorier.*  
**Carbon-Ferrière** (de), inspecteur-adjoint des forêts, à Millau, *administrateur.*  
**Martel** (E.-A.), *délégué près la Direction Centrale.*

## SECTION DE PAU

*Fondée en janvier 1887.*

SIÈGE SOCIAL : rue Bayard, 23, à Pau.

### BUREAU

- MM. Russell** (le comte Henry), rue Marca, 14, Pau, *président d'honneur.*  
**Labille** (Alfred), avocat, rue Porte-Neuve, 17, Pau, *président.*  
**Russell** (Franck), rue Marca, 10, Pau, *vice-président.*  
**Ritter**, aux postes et télégraphes, rue Latapie, Pau, *secrétaire général.*  
**Lavielle**, rue Latapie, 19, Pau, *secrétaire adjoint.*  
**Malan** (Jules), rue Serviez, 2, Pau, *trésorier.*  
**Campan**. . . . . }  
**Geisse**. . . . . } *assesseurs.*  
**Meillon**. . . . . }  
**Dubourg**. . . . . }  
**Demanche** (G.), *délégué près la Direction Centrale.*

## SECTION DE LA DRÔME

*Fondée en février 1888.*

SIÈGE SOCIAL : 3, place Championnet, à Valence (Drôme).

Séances au siège social le premier samedi de chaque mois.

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements à M. COMBIER, vice-président, libraire, à Valence.

### BUREAU

- MM. Ruzan**, ancien avoué, à Valence, *président.*  
**Chalamet** (Henri), avocat, à Valence. . . . . } *vice-présidents.*  
**Combiér** (A.), libraire, à Valence. . . . . }  
**Lalande**, avoué, rue Émile Augier, 43, Valence, *secrétaire général.*  
**David** (J.), négociant, à Valence, *secrétaire adjoint.*  
**Mellier** (Étienne), à Valence, *archiviste.*  
**Baudot**, directeur du Crédit Lyonnais, à Valence, *trésorier.*  
**Rostolland**, professeur, rue Notre-Dame-de-la-Ronde, 8, Valence, *délégué aux caravanes scolaires.*

<b>MM. Delmas</b> . . . . .	} <i>administrateurs.</i>
<b>Challier</b> . . . . .	
<b>Filhol (Dr)</b> . . . . .	
<b>Peyrouse (Paul)</b> .. . . .	
<b>Coze (Dr)</b> .. . . .	
<b>Romiguière</b> . . . . .	
<b>Berger (Abel)</b> , <i>délégué près la Direction Centrale.</i>	

## SECTION DE DÔLE

*Fondée en juillet 1888.*

SIÈGE SOCIAL : à Dôle.

Cotisation de la Section : 5 fr. la première année et 10 fr. les autres.

### BUREAU

<b>MM. Jovignot</b> (Edmond), notaire, à Dôle, <i>président</i> .	
<b>Courbe</b> (Joseph), imprimeur, à Dôle. . . . .	} vice-présidents.
<b>Briand</b> (Dr), à Dôle. . . . .	
<b>Cattand</b> (René), à Dôle, <i>secrétaire</i> .	
<b>Caruel</b> (A.), banquier, à Dôle, <i>trésorier</i> .	
<b>Donnet</b> . . . . .	} conseillers.
<b>Richenet</b> . . . . .	
<b>Struver</b> . . . . .	
<b>Leroy</b> (L.-A.), <i>délégué près la Direction Centrale.</i>	

## SECTION DU LÉMAN

*Fondée en juillet 1888.*

SIÈGE SOCIAL : à Thonon-les-Bains.

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements relatifs aux excursions à M. TONY GENOUD, propriétaire de l'hôtel de France, à Thonon.

### BUREAU

<b>MM. Schæffer</b> , inspecteur adjoint des forêts, à Thonon-les-Bains, <i>président</i> .	
<b>Romanet</b> (Aug.), agent-voyer, à Evian-les-Bains . . .	} <i>vice-présidents</i> .
<b>Degrange</b> (J.), industriel, à Thonon. . . . .	
<b>Jordan</b> (Maurice), avocat, 24, rue de Vallon, Thonon, <i>secrétaire</i> .	
<b>Pinget</b> (Léon), avocat, à Thonon, <i>trésorier</i> .	
<b>Genoud</b> (Tony) . . . . .	} <i>administrateurs</i> .
<b>Carllox</b> . . . . .	
<b>Duplaquet</b> . . . . .	
<b>Trombert</b> (F.) . . . . .	
<b>Chambrelent</b> , <i>délégué près la Direction Centrale</i> .	

## SECTION DE LA HAUTE BOURGOGNE

(ANCIENNE SECTION DE BEAUNE)

*Fondée en février 1890.*

SIÈGE SOCIAL : à Beaune.

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements à M. Miot, juge d'instruction, à Beaune ;  
— à M. GEORGE (E.), juge, à Charolles ; — à M. DUGUEY, procureur de la République à Louhans.

## BUREAU

- MM.** Duguey, procureur de la République, à Louhans, *président*.  
 Miot (Henri), juge d'instruction, à Beaune. . . . .  
 Rougé (Paul), à Beaune. . . . . } *vice-présidents*.  
 Prieur (Prosper), avocat, à Beaune, *secrétaire*.  
 Muratier (G.), à la succursale de la Banque de France, à Beaune, *trésorier*.  
 Gley, sous-inspecteur de l'enregistrement. . . . .  
 Misserey (Auguste), notaire. . . . . } *conseillers*.  
 Maillauderie (F. de la), négociant en vins. . . . .  
 Kröll (Victor), greffier du tribunal de commerce. . . . .  
 Duval (Eug.), *délégué près la Direction Centrale*.

## SECTION D'AIX-EN-PROVENCE

*Fondée en mars 1891.*

SIÈGE SOCIAL : rue de la Monnaie, 1 bis, à Aix (Bouches-du-Rhône).

## BUREAU

- MM.** Garcin (D'), rue du Bœuf, 25, Aix, *président*.  
 Coste (Numa), publiciste, à Aix, *vice-président*.  
 Bouat, secrétaire de l'académie, à Aix, *secrétaire général*.  
 Blachet (Gabriel), clerc d'avoué, rue des Arts-et-Métiers, Aix, *secrétaire des séances*.  
 Haas, ancien juge au tribunal de commerce, à Aix, *trésorier*.  
 Guillibert (H.). . . . .  
 Séjalon. . . . . } *administrateurs*.  
 Joyau. . . . .  
 Mus (Ph.). . . . .  
 Ducros. . . . .  
 Gautier (L.). . . . .  
 Ronjat (J.), *délégué près la Direction Centrale*.

## SECTION D'ALBERTVILLE

*Fondée en avril 1893.*

SIÈGE SOCIAL : à Albertville (Savoie).

S'adresser pour les renseignements à M. PONCIN, professeur, à Albertville.

## BUREAU

- MM.** Gravin, sénateur, *président d'honneur*.  
 Berthet (Dr), à Albertville, *président*.  
 Piaget, libraire, à Albertville . . . . . } *vice-présidents*.  
 Viallet, notaire, à Beaufort. . . . . }  
 Poncin, professeur, *secrétaire*, à Albertville.  
 Ponard, conducteur des ponts et chaussées, à Albertville, *secrétaire adjoint*.  
 Garin, percepteur, à Albertville, *trésorier*.  
 Armand (Dr) . . . . . }  
 Blanc, notaire. . . . . } *conseillers*.  
 Boirard, conducteur des ponts et chaussées . . . . . }  
 Braehet, avocat. . . . . }  
 Moris, notaire. . . . . }  
 Proust, notaire. . . . . }  
 Gravin, sénateur, *délégué près la Direction Centrale*.

## SECTION DU CANTAL

*Fondée en juin 1893.*

SIÈGE SOCIAL : à Aurillac.

S'adresser pour les renseignements à M. BONNEL, professeur au lycée, à Aurillac.

## BUREAU

- MM.** Rames (J.-B.), pharmacien, à Aurillac . . . . . } *présidents d'honneur*.  
 Fesq (Dr F.), à Aurillac . . . . . }  
 Bessières, professeur au lycée, à Aurillac, *président*.  
 Nasfrand, pharmacien, rue des Carmes, à Aurillac, *vice-président*.  
 Bonnel, professeur au lycée, à Aurillac, *secrétaire général*.  
 N..., *trésorier*.  
 Brunon, aspirant au notariat, place de l'Hôtel-de-Ville, à Aurillac, *secrétaire adjoint et archiviste*.  
 Castanié . . . . . }  
 Cazals (Dr) . . . . . } *administrateurs*.  
 Ruelle (capitaine). . . . . }  
 Salessse. . . . . }  
 Lintilhac (E.), *délégué près la Direction Centrale*.



# RÉCAPITULATION

Pages.

507. — Direction Centrale.  
 509. — Commissions.  
 510. — Membres honoraires.  
 510. — Membres donateurs.  
 512. — Bureaux des Sections au 20 juin 1893.

## MEMBRES

	Anciens.	Nouveaux.	Totaux.
512. — Paris.. . . . .	1 143	79	1 222
512. — Auvergne.. . . . .	152	6	158
513. — Gap. . . . .	56	1	57
513. — Briançon.. . . . .	95	0	95
514. — Embrun. . . . .	22	0	22
514. — Isère. . . . .	266	8	274
515. — Chambéry. . . . .	66	0	66
515. — Aix-les-Bains.. . . . .	92	2	94
516. — Annecy.. . . . .	101	6	107
516. — Lyon.. . . . .	506	17	523
517. — Vosges.. . . . .	250	11	261
517. — Saône-et-Loire. . . . .	18	0	18
518. — Tarentaise. . . . .	103	2	105
518. — Jura. . . . .	46	0	46
519. — Provence.. . . . .	114	13	127
519. — Pyrénées Centrales. . . . .	62	9	71
520. — Sud-Ouest. . . . .	191	16	207
520. — Côte d'Or et Morvan. . . . .	187	10	197
521. — Hautes Vosges { Épinal . . . . .	115	7	122
{ Belfort. . . . .	262	14	276
521. — Mont-Blanc.. . . . .	121	5	126
522. — Midi. . . . .	47	0	47
522. — Alpes-Maritimes . . . . .	150	19	169
523. — Atlas.. . . . .	124	8	132
523. — Canigou. . . . .	46	1	47
<i>A reporter</i> .. . . . .	4 335	234	4 569

Pages.	MEMBRES		
	Anciens.	Nouveaux.	Totaux.
<i>Report.</i> . . . . .	4 335	234	4 569
524. — Rouen. . . . .	21	3	24
524. — Madeleine. . . . .	22	0	22
525. — Forez. . . . .	87	21	108
525. — Aurès et Sahara. . . . .	28	0	28
526. — Cévennes. . . . .	54	0	54
526. — Carthage. . . . .	22	3	25
526. — Lozère et Causses. . . . .	42	0	42
527. — Pau. . . . .	19	4	23
527. — Drôme. . . . .	164	22	186
528. — Dôle. . . . .	28	0	28
528. — Léman. . . . .	37	5	42
529. — Haute Bourgogne. . . . .	83	3	86
529. — Aix-en-Provence. . . . .	34	9	43
530. — Albertville. . . . .	0	72	72
530. — Cantal. . . . .	0	28	28
<b>TOTAUX.</b> . . . . .	<u>4 976</u>	<u>404</u>	<u>5 380</u>
<b>TOTAL GÉNÉRAL</b> des membres au 20 juin 1893. . . . .			5 380

# STATUTS

---

## TITRE PREMIER

### BUT ET COMPOSITION DE L'ASSOCIATION.

ARTICLE PREMIER. — L'Association dite Club Alpin Français a pour but de faciliter et de propager la connaissance exacte des montagnes de France et des pays limitrophes, principalement par les moyens suivants :

- Excursions soit isolées, soit faites en commun ;
- Organisation de caravanes scolaires ;
- Publication de travaux scientifiques, littéraires ou artistiques, et de renseignements propres à diriger les touristes ;
- Construction ou amélioration de refuges et de sentiers ;
- Encouragements aux compagnies de guides ;
- Réunions ou conférences périodiques ;
- Création de bibliothèques et de collections spéciales.

ART. 2. — Le siège du Club Alpin Français est à Paris.

ART. 3. — Le Club se compose des sections locales qui peuvent être constituées, avec un nombre de 10 membres au moins, après que la Direction Centrale du Club en aura autorisé la formation et approuvé le règlement.

Les sections nomment leur bureau et fixent la cotisation spéciale que leurs membres auront à payer à la caisse locale.

## TITRE II

### ADMINISTRATION

ART. 4. — Le Club est administré par un conseil, qui prend le nom de Direction Centrale.

ART. 5. — La Direction Centrale se compose de dix-huit administrateurs, élus en assemblée générale et renouvelés par tiers chaque

année; le sort désigne les deux premiers tiers sortants. Les membres sortants sont rééligibles.

Est en outre membre de la Direction Centrale le président de chaque section. Il peut être suppléé par un délégué, membre ordinaire ou à vie, nommé par la section. Ce délégué a voix délibérative.

Chaque année, la Direction Centrale choisit dans son sein, pour former le bureau :

Un président, des vice-présidents, des secrétaires et un trésorier.

Le trésorier représente la Société en justice et dans les actes de la vie civile.

ART. 6. — La présence du quart des membres de la Direction Centrale est nécessaire à la validité des délibérations.

Les décisions sont prises à la majorité absolue des membres présents. En cas de partage, la voix du président est prépondérante.

Les délibérations relatives aux acquisitions ou échanges d'immeubles et aux acceptations de dons et legs ne sont exécutoires qu'après l'autorisation du gouvernement.

ART. 7. — La Direction Centrale se réunit sur la convocation de son président. Elle peut être convoquée extraordinairement sur la demande de trois de ses membres.

### TITRE III

#### MEMBRES DU CLUB

ART. 8. — Toute personne désirant faire partie du Club Alpin Français doit se faire présenter, par deux membres ordinaires ou à vie, au président de la section à laquelle elle désire appartenir<sup>1</sup>. L'admission est prononcée suivant le règlement de la section.

Les étrangers sont admis après ratification de leur nomination par la Direction Centrale. Ils ne sont ni électeurs ni éligibles.

ART. 9. — Tout membre ordinaire ou à vie peut faire partie de plusieurs sections, mais il ne peut voter que dans l'une d'elles.

ART. 10. — Sur la demande d'une section, transmise au moins un mois à l'avance à la Direction Centrale, celle-ci peut proposer à l'Assemblée générale d'admettre des correspondants ou de nommer membres honoraires les personnes qui se sont signalées par des travaux relatifs aux montagnes.

Il ne sera pas nommé de membres honoraires français.

1. Les personnes âgées de moins de quinze ans ne peuvent faire partie du Club.

ART. 11. — Chaque membre ordinaire est tenu de verser à la caisse de sa section :

1<sup>o</sup> Sur avis de sa réception, un droit d'entrée de 10 francs;

2<sup>o</sup> La cotisation annuelle de 10 francs due, comme le droit d'entrée, à la caisse centrale et indépendante de la cotisation de section<sup>1</sup>.

En versant à la caisse centrale une somme de 200 francs, les membres ordinaires deviennent membres à vie. Ce rachat de la cotisation centrale annuelle n'affranchit pas de la cotisation de section.

Quelle que soit l'époque de l'admission, l'engagement des membres part du 1<sup>er</sup> janvier, et les démissions n'ont d'effet que pour l'année qui suit celle où elles ont été données.

ART. 12. — Les membres ordinaires ou à vie, les membres honoraires et les correspondants reçoivent gratuitement les publications de la Direction Centrale. Les membres ordinaires ou à vie n'ont droit qu'à celles qui sont attribuées aux années pour lesquelles ils ont payé leurs cotisations. Quand ils appartiennent à plusieurs sections, s'ils ne payent qu'une cotisation centrale ou s'ils n'ont fait qu'un seul rachat de cotisations, ils ne reçoivent qu'un seul exemplaire des publications.

ART. 13. — Aucun membre ordinaire ou à vie ne peut exercer ses droits s'il n'a acquitté les cotisations auxquelles il est tenu. En cas d'un retard dépassant une année, il cesse de figurer sur la liste des membres du Club; il peut toutefois y être réadmis en remplissant les conditions exigées pour l'admission, et en payant un nouveau droit d'entrée.

Les 200 francs versés par le membre à vie qui se laisse rayer, faute d'avoir payé sa cotisation de section, sont acquis au Club; mais si le membre se fait réadmettre, il n'a plus à payer que la cotisation de section.

ART. 14. — Toute section peut prononcer, à la majorité des deux tiers de ses membres, la radiation de celui d'entre eux dont la conduite aurait mérité cette exclusion. Elle en prévient immédiatement la Direction Centrale.

## TITRE IV

### RESSOURCES ET COMPTABILITÉ

ART. 15. — Les ressources de l'Association comprennent :

1<sup>o</sup> Les revenus des biens ou valeurs lui appartenant;

2<sup>o</sup> Les droits d'admission;

1. La cotisation de la section de Paris est de 10 francs.

3° Les cotisations annuelles ;

4° Les rachats de cotisations annuelles ;

5° Les subventions qui peuvent lui être accordées par le gouvernement, les départements, les villes et les sociétés savantes ;

6° Les dons et legs dont l'acceptation doit être autorisée par le gouvernement, conformément à l'article 910 du Code civil.

ART. 16. — Le trésorier est chargé de la perception des recettes et du payement des dépenses. Il fournit tous les trois mois un bordereau constatant l'état de la caisse et la situation financière de l'Association. Il justifie de sa gestion à la fin de chaque exercice, et il ne peut assister à la séance dans laquelle se fait l'apurement de ses comptes.

ART. 17. — Les fonds libres sont placés dans une caisse publique jusqu'à leur emploi définitif.

Les excédents de recettes qui ne sont pas nécessaires aux besoins du service sont placés en rentes sur l'État, en actions de la Banque, en obligations du Crédit foncier de France, ou en obligations des compagnies de chemins de fer français dont le minimum d'intérêt est garanti par l'État.

## TITRE V

### DISPOSITIONS GÉNÉRALES

ART. 18. — Un règlement intérieur, arrêté par la Direction Centrale, détermine les conditions de l'administration intérieure de l'Association, l'organisation des caravanes, le mode de publication des travaux de l'Association, les rapports de celle-ci avec les sections locales et des sections locales entre elles ; enfin, toutes les dispositions de détail propres à assurer la stricte exécution des statuts.

ART. 19. — Chaque année, au mois d'avril, tous les membres de l'Association sont convoqués en Assemblée générale par les soins de la Direction Centrale ; la lettre de convocation, faisant connaître l'ordre du jour de l'assemblée, est adressée à chaque sociétaire, au moins quinze jours avant la réunion.

Cette Assemblée a pour bureau celui de la Direction Centrale.

Ce conseil expose la situation morale et matérielle de l'Association, présente le compte de l'exercice clos, le budget de l'exercice suivant, et un état de la situation financière.

L'Assemblée statue, à la majorité des membres présents, tant sur les opérations de la Direction Centrale que sur les propositions qui lui sont soumises.

Aucune proposition ne peut être discutée, en dehors de l'ordre du jour, si elle n'est signée par quinze membres au moins, et si elle n'a été adressée au moins cinq jours à l'avance au président de la Direction Centrale.

Dans la même séance, l'Assemblée procède à la nomination des membres de la Direction Centrale pour remplacer ceux dont les fonctions sont expirées.

ART. 20. — Une Assemblée générale extraordinaire peut être convoquée par la Direction Centrale, soit d'office, soit sur la demande du huitième au moins des membres ordinaires ou à vie du Club; le motif de cette convocation est communiqué à chaque section un mois à l'avance. Si l'Assemblée générale extraordinaire avait pour objet la revision des statuts de l'Association, ou sa dissolution, les convocations devraient être faites deux mois avant la séance.

La dissolution ne peut être votée que par une Assemblée générale composée des deux tiers des membres en exercice.

ART. 21. — En cas de dissolution de l'Association, les biens, meubles, immeubles et les capitaux lui appartenant recevraient telle destination que déciderait l'Assemblée générale, sauf l'approbation du gouvernement.

ART. 22. — Aucun changement ne peut être apporté aux présents statuts qu'après délibération d'une Assemblée générale prise à la majorité des deux tiers des membres présents, et approuvée par le gouvernement.

*Le Président,*  
X. BLANC, Sénateur.

*Le Secrétaire général,*  
Col. A. PIERRE.

Paris, le 31 mars 1882.

## RENSEIGNEMENTS DIVERS

La Direction des Chemins de fer de l'État, les Compagnies du Nord, de l'Est, de l'Ouest, de Paris-Lyon-Méditerranée, d'Orléans, du Midi, de l'Est, de Lyon, des Bouches-du-Rhône, du Sud de la France et celles qui exploitent le réseau algérien<sup>1</sup>, ont bien voulu accorder une réduction de 50 pour 100 aux membres du Club qui voyagent par groupe de cinq au minimum<sup>2</sup>. La même faveur est accordée par la plupart de ces compagnies aux *Caravanes scolaires*, composées au moins de dix personnes, et voyageant sous le patronage du Club.

Le Club procure à ses membres, avec une réduction de 25 p. 100, les *Guides-Joanne* et les publications de la maison Hachette relatives aux voyages et aux sciences géographiques.

La même réduction est accordée par la librairie Ollendorff pour les *Guides-Baedeker*, et par les librairies Delagrave et Berger-Levrault.

Une réduction de 25 p. 100 est obtenue sur le prix des cartes de l'État-major, de 20 p. 100 sur le prix de la carte au 100,000<sup>e</sup> du Service vicinal, et de 15 p. 100 sur celui de la carte géologique détaillée de la France éditée par la maison Baudry.

La Direction Centrale publie un Annuaire et un Bulletin mensuel.

Le prix des Annales parus est de 18 francs par exemplaire pour les étrangers au Club, et de 10 francs pour ceux des membres du Club qui n'y ont pas droit gratuitement.

L'Annuaire de 1874 est épuisé.

Les collections d'Annales se vendent au prix de 5 fr. le volume.

Le prix du Bulletin mensuel (9 numéros par an) est de 3 francs (prix d'un numéro, 35 cent.) pour ceux des membres du Club qui n'y ont pas droit gratuitement. Le prix d'achat ou d'abonnement pour les étrangers au Club est de 5 francs (ou de 60 cent. par numéro).

*Toutes les demandes de livres et de cartes doivent être adressées à M. le Secrétaire général, 30, rue du Bac, à Paris.*

Une ou plusieurs réunions générales des sections du Club ont lieu tous les ans.

Les sections organisent des excursions et réunions auxquelles tous les membres du Club sont invités à prendre part<sup>3</sup>.

Des refuges, des poteaux indicateurs, etc., ont été établis par les soins de la Direction Centrale et des sections dans les différentes régions montagneuses fréquentées par les touristes.

Au 20 juin 1893, le nombre des sections ou des sous-sections du Club est de 40, et celui des membres de 5,380.

Le siège social est fixé 30, rue du Bac. Toutes les communications et les versements doivent y être adressés.

La salle de la Bibliothèque est à la disposition de MM. les membres des sections de Paris et de la province, tous les jours (excepté les dimanches et les jours fériés) de 10 heures à 5 heures. Ceux d'entre eux qui résident à Paris peuvent emprunter les volumes.

1. Les membres du Club voyageant par groupe de cinq personnes au minimum, qui désireraient bénéficier d'une réduction de prix sur les lignes de paquebots desservant l'Algérie, ou sur le réseau de la Compagnie des chemins de fer du Nord de l'Espagne, sont priés d'en informer le Secrétaire général.

2. Le bénéfice de cette réduction ne peut être accordé que pour des excursions collectives et non pour des déplacements motivés par des intérêts de famille, d'affaires, de santé, etc. (Circulaire de la Direction Centrale en date du 15 mai 1884.)

3. Pendant les mois de mai, juin, juillet, la section de Paris organise des excursions d'un ou plusieurs jours.

Des réunions et conférences ont lieu tous les mois de novembre à avril.



IMPRIMÉ

PAR

CHAMEROT ET RENOUARD

19, Rue des Saints-Pères, 19

PARIS









